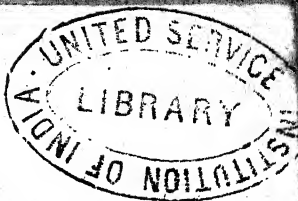


\$ 104.



PUBLICATION

DE LA

RÉUNION DES OFFICIERS

COURS

D'ART MILITAIRE

PAR

H. BARTHELEMY

Capitaine au 84^e régiment d'Infanterie, professeur à l'École militaire de Saint-Cyr.

PREMIER VOLUME

COURS DE PREMIÈRE ANNÉE



OLD COLLECTION

Not to be taken out

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

58, RUE DES ÉCOLES, 58

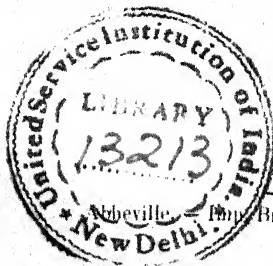
1874

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE I.

PRÉLIMINAIRES: SYSTÈME MILITAIRE D'UN ÉTAT.

	Pages.
CHAPITRE 1 ^{er} . PRÉLIMINAIRES.....	5
ARTICLE I. — Guerre.....	5
— II. — Puissance militaire.....	12
— III. — Art militaire.....	19
— IV. — Cours d'art militaire.....	22
CHAPITRE II. — SYSTÈME MILITAIRE D'UN ÉTAT.....	27
ARTICLE I. — Ministère de la guerre.....	27
— II. — Organisation de l'armée.....	28
— III. — Institutions militaires.....	40
CHAPITRE III. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	64



Ph. Briez, G. Paillart et Retaux.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL HANRION

Commandant l'école militaire de Saint-Cyr.

MON GÉNÉRAL,

J'ai l'honneur de vous dédier mon ouvrage sur l'art militaire et je vous prie de vouloir bien accepter ce faible hommage d'un profond respect.

Depuis les événements de la guerre contre l'Allemagne, quels efforts n'avez-vous pas faits pour donner à l'école de Saint-Cyr le premier rang parmi nos établissements d'instruction militaire ? Conformant les principes de votre commandement à cette nouvelle devise inscrite sur notre drapeau « Ils s'instruisent pour défendre la Patrie », vous avez inculqué à tous vos inférieurs, chefs et élèves, les sentiments d'étude, d'abnégation, de devoir et d'honneur qui vous animent. Votre nom rappelle à tous ceux qui ont servi sous vos ordres, le souvenir de ces mâles vertus : je ne puis mieux faire que de l'invoquer, si vous daignez me le permettre.

J'ai l'honneur d'être avec le plus grand respect,

Mon Général,

Votre très-obéissant et très-dévoué subordonné

CAPITAINE H. BARTHELEMY,

Professeur d'art militaire à l'école de Saint-Cyr

Saint-Cyr, le 1^{er} janvier 1874.

INDIA'S

Cyber Warfare and
National Security
Bangladesh-India
Looking Ahead
The Talibanisation
Tibet's Golden
Lieutenant General



TE

S. 104

COURS D'ART MILITAIRE

~~Stratège~~

PREMIÈRE PARTIE

Organisation des armées et institutions militaires

TITRE I

PRÉLIMINAIRES : SYSTÈME MILITAIRE D'UN ÉTAT

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Article I. — Guerre.

Le but et le droit de la guerre sont très-nettement exposés dans l'axiôme suivant : « *La vie des États est comme celle des hommes, a écrit Montesquieu ; ceux-ci ont droit de tuer dans le cas de défense naturelle : ceux-là ont droit de faire la guerre pour leur propre conservation.* »

En l'absence d'un tribunal supérieur à la sanction et à l'arbitrage duquel les nations puissent soumettre leurs différends, la guerre est donc le seul moyen que possède un État pour faire respecter ses droits : c'est une manière violente, mais légale, d'empêcher une nation voisine de se laisser aller à l'arbitraire et de prétendre à la conquête : son action devient indispensable quand les négociations diplomatiques ont échoué dans leurs tentatives de persuasion et d'apaisement. Son but définitif est l'anéantissement de l'adversaire ou, tout au moins, son affaiblissement à tel point qu'il soit obligé de se conformer aux exigences du vainqueur. Quant au droit de déclarer la guerre, il dépend de la nature de la constitution qui forme l'ordre social de chaque nation.

La guerre est continentale ou maritime, offensive ou défensive, de campagne ou de siège, extérieure ou intérieure.

A. Guerre continentale ou maritime.

La guerre continentale emploie les armées de terre, tandis que la guerre maritime se fait avec les armées de mer : voici le parallèle entre l'une et l'autre fait par Napoléon I^{er}.

« La guerre de terre consomme, en général, plus d'hommes que celle de mer : elle est plus périlleuse. Le soldat de mer, sur une escadre, ne se bat qu'une fois dans une campagne : le soldat de terre se bat tous les jours. Le soldat de mer, quels que soient les dangers et les fatigues attachés à cet élément, en éprouve beaucoup moins que celui de terre : il ne souffre jamais de la faim, de la soif : il a toujours avec lui son logement, sa cuisine, son hôpital et sa pharmacie. Les armées de mer, dans les services de France et d'Angleterre, où la discipline maintient la propreté, et où l'expérience a fait connaître toutes les mesures qu'il faut prendre pour conserver la santé, ont moins de malades que les armées de terre. Indépendamment du péril des combats, le soldat de mer a celui des tempêtes, mais l'art a tellement diminué ce dernier qu'il ne peut être comparé à ceux de terre, tels qu'émeutes populaires, assassinats partiels, surprises de troupes légères ennemies.

« Un général commandant en chef une armée navale et un général commandant en chef une armée de terre sont des hommes qui ont besoin de qualités différentes. On naît avec les qualités propres pour commander une armée de terre, tandis que les qualités nécessaires pour commander une armée de mer ne s'acquièrent que par expérience.

« L'art de la guerre de terre est un art de génie, d'inspiration. Dans celui de mer, rien n'est génie ni inspiration : tout y est positif et expérience. Le général de mer n'a besoin que d'une science, celle de la navigation. Celui de terre a besoin de toutes ou d'un talent qui équivaut à toutes, celui de profiter de toutes les connaissances. Un général de mer n'a rien à deviner : il sait où est son ennemi : il connaît sa force. Un général de terre ne sait jamais rien certainement, ne voit jamais bien son ennemi, ne sait jamais positivement où il est. Lorsque les armées sont en présence, le moindre accident de

terrain, le moindre bois cache une partie de l'armée. L'œil le plus exercé ne peut pas dire s'il voit toute l'armée ennemie ou seulement les trois quarts. C'est par les yeux de l'esprit, par l'ensemble de tout le raisonnement, par une espèce d'inspiration que le général de terre voit, connaît et juge. Le général de mer n'a besoin que d'un coup d'œil exercé : rien des forces de l'ennemi ne lui est caché. Ce qui rend difficile le métier de général de terre, c'est la nécessité de nourrir tant d'hommes et d'animaux : s'il se laisse guider par les administrateurs, il ne bougera plus, et ses expéditions échoueront. Celui de mer n'est jamais gêné, il porte tout avec lui. Un général de mer n'a point de reconnaissances à faire, ni de terrain à examiner, ni de champ de bataille à étudier. Mer des Indes, mer d'Amérique et Manche, c'est toujours une pleine liquide. Le plus habile n'aura d'avantage sur le moins habile que par la connaissance des vents qui règnent dans tels ou tels parages, par la prévoyance de ceux qui doivent régner, ou par des signes de l'atmosphère : qualités qui s'acquièrent par l'expérience, et par l'expérience seulement.

« Le général de terre ne connaît jamais le champ de bataille où il doit opérer. Son coup d'œil est celui de l'inspiration ; il n'a aucun renseignement positif : les données pour arriver à la connaissance des localités sont si éventuelles, que l'on n'apprend presque rien par expérience. C'est une faculté de saisir tout d'abord les rapports qu'ont les terrains selon la nature des contrées : c'est enfin un don qu'on appelle coup d'œil militaire, et que les grands généraux ont reçu de la nature. Cependant, les observations qu'on a pu faire sur des cartes topographiques, la facilité que donnent l'éducation et l'habitude de lire les cartes peuvent être de quelque secours.

« Un général en chef de mer dépend plus de ses capitaines de vaisseau, qu'un général en chef de terre de ses généraux. Ce dernier a la faculté de prendre lui-même le commandement direct des troupes, de se porter sur tous les points et de remédier aux faux mouvements. Un général de mer n'a personnellement d'influence que sur les hommes du vaisseau où il se trouve : la fumée empêche les signaux d'être vus, les vents changent ou ne sont pas les mêmes sur tout l'espace que couvre sa ligne. C'est donc, de tous les métiers, celui où les subalternes doivent le plus prendre sur eux, »

De cette opinion du plus grand capitaine des temps modernes, nous concluons que la guerre de terre offre plus de privations, de fatigues et de dangers que la guerre de mer et qu'elle demande pour être bien conduite, plus d'habileté et plus de génie.

B. Guerre offensive ou défensive.

L'*offensive* est le caractère général des opérations d'une armée qui envahit et qui marche à la conquête : la *défensive*, au contraire, est presque toujours adoptée par l'armée qui résiste à l'invasion.

Les qualités inhérentes à l'offensive sont l'activité, l'audace, la résolution. La guerre offensive exalte le courage des soldats, elle dérouté l'adversaire, elle lui ôte l'initiative, elle amoindrit ses moyens de combat, elle fait vivre l'armée sur le pays et aux dépens de la nation ennemie. Mais elle demande du coup d'œil et du génie pour faire face à toutes les circonstances imprévues, car elle s'appuie sur des éléments incertains et sur des suppositions variables qui, par leurs fréquents changements, modifient souvent les rôles à l'improviste.

Une armée ne se résout généralement à la défensive que si elle dispose de moyens inférieurs à ceux de l'adversaire : elle se met sur un terrain connu, dont la nature peut être exactement appréciée et où les combinaisons sont peu nombreuses : la résistance se base sur des calculs précis, sur des pivots fixes ; l'armée sur la défensive peut manœuvrer facilement et n'engager le combat qu'à propos ; son général connaît les mouvements de l'armée ennemie qu'il entoure d'espions, il peut faire le vide devant elle et la fatiguer en harcelant ses arrière-gardes, ses convois et ses détachements. Mais la défensive a l'inconvénient d'être, en quelque sorte, l'aveu d'une infériorité reconnue, d'annihiler l'initiative, de diminuer la force morale des troupes, de permettre à l'adversaire de ruiner des ressources précieuses et d'amener quelquefois une grande dispersion des forces par suite de l'ignorance des plans de l'ennemi.

Constatons cependant que rarement une guerre est, de part et d'autre, exclusivement offensive ou défensive : les opérations militaires sont, en effet, à considérer au double point de vue tactique et stratégique ; il en résulte que telle guerre, offensive

en stratégie, peut être défensive en tactique, et que telle guerre, défensive en stratégie, peut être offensive en tactique ; ces changements sont généralement la conséquence de combinaisons nouvelles ou de faits imprévus : quelques exemples suffisent pour en faire sentir la différence. La guerre de 1805 se compose d'une vigoureuse offensive stratégique menée par Napoléon I^{er} contre l'armée autrichienne, et néanmoins elle se termine par la victoire d'Austerlitz que l'armée française remporte en livrant une bataille défensive. La guerre de Sept ans en Allemagne et celle de 1814 en France furent des invasions : cependant Frédéric II en 1757 et Napoléon I^{er} en 1814 ne livrèrent presque que des batailles offensives. Nous ne saurions insister sur ces distinctions qui trouveront leur explication dans l'étude de la stratégie et de la tactique : rappelons seulement, à ce sujet, que d'après Napoléon I^{er} : « *Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates de la guerre.* »

c. *Guerre de campagne ou de siège.*

Toute guerre continentale, offensive ou défensive, est une guerre *de campagne* ou *de siège*, selon que les principales opérations ont pour objectif la rencontre de l'armée ennemie en rase campagne ou la prise d'une place forte.

L'histoire des guerres a enregistré de nombreux sièges, depuis celui de Troie jusqu'à celui de Sébastopol : mais, à aucune époque, ils n'ont joué un rôle aussi considérable que dans les dernières années du règne de Louis XIV ; cette direction particulière des opérations militaires tenait à certains traits caractéristiques de l'influence de Louvois, alors ministre de la guerre, et sur lesquels nous reviendrons ultérieurement. Quant aux guerres de campagne, elles sont le propre des grands génies : Gustave-Adolphe, Frédéric II et Napoléon I^{er} en fournissent les meilleurs exemples.

Remarquons toutefois que rarement une guerre réside exclusivement dans l'attaque en rase campagne ou dans l'entreprise d'un siège : presque toujours, elle participe à la fois de ces deux natures et la construction prochaine de nombreux camps retranchés amènera sans doute, dans l'avenir, l'emploi alternatif de mouvements en rase campagne combinés avec l'attaque des places fortes.

D. *Guerre extérieure ou intérieure.*

Toute guerre contre l'étranger est une guerre *extérieure* ; toute guerre entre nationaux est une guerre civile ou *intérieure*.

Les guerres civiles proviennent de causes différentes, dont les principales sont relatives aux institutions politiques, religieuses ou militaires d'un État : par suite, ces guerres se subdivisent elles-mêmes en guerres politiques, religieuses ou militaires, selon le motif qui les a suscitées.

L'histoire des guerres extérieures n'est autre que l'histoire du monde connu ; l'histoire des guerres civiles est le récit de la grandeur ou de la décadence des États : la première retrace les relations des peuples entre eux ; la seconde explique comment les sociétés se sont formées.

E. *Lois de la guerre.*

La guerre est l'*ultima ratio* des peuples qui veulent conserver leur indépendance et leur nationalité : c'est un acte résultant des conditions de l'existence humaine, c'est une éventualité prévue à laquelle il semblerait naturel de donner des lois destinées à la régir. Mais elle consiste dans l'emploi de la force, et bien que restreignant celle-ci à son action légale, on ne saurait lui imputer de limites qu'en raison des circonstances.

Presque toutes les nations civilisées ont actuellement admis, mais tacitement, certaines conventions que nous exposerons dans les leçons sur la stratégie ; ces conventions, qui reposent sur des conditions restrictives de l'usage de la force, disparaissent généralement, d'abord quand les actes sont des représailles, ensuite quand la qualité de *belligérants* a été refusée à l'une des deux armées : le fait de cette mise hors la loi d'une partie des combattants se produit dans toutes les guerres civiles.

En dehors de ces conventions naturelles, mais non écrites, il en existe d'autres qui ont été reconnues récemment par la plupart des gouvernements : tels sont le traité de Paris, la convention de Genève et celle de Saint-Petersbourg.

Le *Traité de Paris* a adopté les principes suivants relatifs à la guerre maritime :

1^o La course est abolie ;

2° Le pavillon neutre couvre la marchandise ennemie, excepté la contrebande de guerre ;

3° La marchandise neutre, excepté la contrebande de guerre, n'est point saisissable même sous le pavillon ennemi ;

4° Le blocus n'est obligatoire qu'autant qu'il est effectif.

Les puissances neutres s'empressent donc de faire connaître, dès qu'une guerre est déclarée, ce qu'elles considèrent comme contrebande de guerre. Les pirates, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne sont pas reconnus comme belligérants. Enfin, les déplorables conséquences du blocus continental fictif, tel qu'il fut employé par Napoléon I^{er}, ne pourront plus se reproduire. Ce traité fut conclu en 1856.

La *Convention de Genève* date de 1864, mais elle s'est successivement modifiée et elle contient, en résumé, les dispositions suivantes :

1° Les ambulances et les hôpitaux sont reconnus neutres, et comme tels, protégés et respectés par les belligérants ;

2° Le personnel des ambulances et des hôpitaux participe aux bénéfices de la neutralité ;

3° Les habitants qui portent secours aux blessés sont respectés et demeurent libres ;

4° Les militaires blessés sont recueillis et soignés, à quelque nation qu'ils appartiennent.

Le personnel et le matériel du service hospitalier ne sont neutralisés qu'autant qu'ils portent l'insigne prescrit par la convention : cette marque distinctive est un drapeau ou un brassard blanc ayant une croix rouge comme emblème. Aucune troupe ne doit ni attaquer, ni considérer comme de bonne prise, les individus et les établissements qui en sont particulièrement pourvus.

La *Convention de Saint-Petersbourg*, conclue en 1868, interdit l'usage de tout projectile pesant moins de 400 grammes et qui serait explosible ou chargé de matières fulminantes et inflammables.

Telles sont, en réalité, les seules lois écrites de la guerre : en dehors des principes de discipline, il ne reste au soldat que cet axiôme de Napoléon I^{er} pour se guider : « *En guerre comme en politique, tout mal, fût-il dans les règles, n'est excusable qu'autant qu'il est absolument nécessaire ; tout ce qui est au delà est crime.* »

Article II — Puissance militaire.

La *puissance militaire* comprend tous les éléments dont dispose un État pour faire la guerre.

Les éléments sont de deux espèces : le personnel et le matériel.

Le *personnel* forme l'armée de terre et l'armée de mer. L'armée est donc l'ensemble des hommes valides destinés à défendre les frontières et le territoire de la nation. La dernière expression de son emploi est le combat ; son but définitif est la victoire ; elle doit être constituée de façon que la guerre soit son état naturel.

Le *matériel* se compose de tout ce qui est nécessaire à l'entretien, à l'armement et au fonctionnement de l'armée, ainsi que des places fortes et des vaisseaux de guerre.

Dans les monarchies, le souverain est le chef de la puissance militaire ; dans les républiques, ce commandement est confié à un chef temporaire.

Tout cet édifice défensif repose sur un principe : la *nécessité de l'armée permanente* au sujet de laquelle il est indispensable de donner quelques considérations développées.

Ce principe, si violemment attaqué par les amateurs de fausse popularité, a été reconnu à toutes les époques, dans les États soucieux de leur indépendance ; il s'appuie sur les motifs mêmes de l'existence d'une armée, qui sont :

- 1° La défense de la nation contre les ennemis étrangers ;
- 2° La protection de la société contre les ennemis intérieurs ;
- 3° L'instruction, la préparation et la discipline des troupes.

Pour *parer aux attaques du dehors et du dedans*, il est naturel qu'un État tienne à sa disposition des forces suffisantes. Serait-il sage et prudent d'attendre le moment du danger pour organiser ces forces, alors que certains peuples se disposent à surprendre leur ennemi et à l'écraser par des masses innombrables, dissimulées jusqu'au dernier moment et munies d'engins d'une puissance nouvelle ? Évidemment non : la prévoyance et l'amour de la patrie conseillent de pourvoir le pays d'une armée toujours prête à agir : car, même à notre époque, les peuples voisins ont des intérêts souvent opposés et ils sont loin d'avoir atteint un égal degré de civilisation. Avec une ar-

mée permanente fortement organisée, l'intégrité du territoire est assurée : c'est le bras destiné à frapper les ennemis extérieurs ou intérieurs : c'est un instrument dont le gouvernement fait usage pour préserver ses droits, analogue en cela à la loi dont l'homme se sert, dans la société, pour garantir les siens : c'est un bouclier à l'abri duquel l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts et toutes les richesses nationales se développent et prospèrent. Ce n'est un danger pour la liberté des citoyens que chez les peuples qui se sont désintéressés de la défense du sol national et qui ont laissé tomber leurs institutions en décadence.

Dans les républiques de l'antiquité, chaque citoyen considérait, non-seulement comme un devoir, mais comme un honneur, de porter les armes pour défendre la patrie : les vertus militaires y tenaient le premier rang dans l'estime publique, les fonctions civiles n'étaient que la juste récompense des services rendus par le soldat, et Rome ne succomba que pour avoir dédaigné les grands principes sur lesquels elle avait élevé sa grandeur : point n'était besoin alors d'organiser des armées permanentes, puisque tout homme valide était tenu de s'exercer sans cesse à la lutte et de répondre au premier appel des magistrats.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : les conditions de l'existence des peuples se sont complètement modifiées et la nécessité d'une armée permanente s'appuie sur des considérations si sensées, sur des causes tellement évidentes qu'il devrait suffire de les énoncer sans chercher à les démontrer. Pour tout homme qui a l'amour sincère de son pays, cette nécessité est comme le dogme fondamental du patriotisme.

L'histoire prouve, du reste, que la désorganisation des forces militaires d'un État est la cause ou la conséquence de l'anarchie qui le déchire et le symptôme de sa chute prochaine.

La féodalité est, sans contredit, le régime le plus confus qui ait existé : ses abus ne commencèrent à disparaître, en France du moins, que lors de la création d'une armée permanente, sous le règne de Charles VII. Voici ce qu'écrivent, à ce sujet, Sismondi dans son *Histoire des Français*, et Dareste dans son *Histoire de France* : « La première affaire déférée aux États d'Orléans, et la plus importante de beaucoup, fut la réorganisation de l'armée, pour la ramener sous la dépendance du

roi, la soumettre à l'ordre et à la discipline, et soustraire les citoyens paisibles à ses vexations et à ses outrages... Il s'agissait de ramener sous l'empire des lois et des magistrats civils ceux qui avaient le pouvoir en mains, de faire obéir à la fois l'armée et les barons qui jusqu'alors avaient commandé, de réduire les maîtres au rang des serviteurs.... Les hauts barons s'opposaient à cette réforme qui leur enlevait le butin de leurs déprédations dont ils formaient leur gain accoutumé et qui les soumettait à l'obligation d'être traduits en justice ; les bandes des écorcheurs étant trop nombreuses et puissantes, Charles VII les mena contre les Suisses, les villes libres de la Lorraine et l'Empire pour « faire tirer du mauvais sang à son armée », ainsi qu'il le disait.... Ce fut à Chalons-sur-Marne, en 1444, que Charles VII, appelant en conseil les meilleurs officiers, mit la dernière main à l'organisation de l'armée. Ces seigneurs se chargèrent de parler directement aux capitaines les plus accrédités, en leur promettant pour prix de leur coopération qu'ils seraient nommés au commandement de l'une des quinze compagnies d'ordonnance auxquelles on devait réduire l'armée.... Les capitaines nommés par le roi s'occupèrent immédiatement de former leurs compagnies et de choisir sur toute la cavalerie française les hommes les plus braves, les plus obéissants, les mieux montés et les mieux armés pour les retenir à leur service.... Tous les autres reçurent l'ordre de se retirer immédiatement chez eux, sans commettre de désordre nulle part, sous peine d'être livrés à la justice comme gens sans aveu.... En peu de temps, les routes furent assurées : le commerce et l'industrie reprirent un essor qui passa l'attente commune, les laboureurs recommencèrent avec joie leurs travaux ; et cependant le roi eut, dès lors, sous la main, une armée d'élite toujours disponible qui lui donna une grande supériorité sur les princes du royaume et sur les rois étrangers.... Les villes, qui avaient jusque-là redouté la présence des garnisons dans leurs murs, en demandèrent à l'envi.... Cette institution fut populaire : les gens des campagne tinrent à honneur de servir dans les francs-archers, comme les nobles dans les compagnies d'ordonnance.... Les bandes d'infanterie des aventuriers, écorcheurs, retondeurs, etc., et les milices communales disparurent alors : la cavalerie du ban et de l'arrière-ban fut conservée, mais reléguée au second plan ; une ordonnance de

INDIA

Cyber Warfare
National SecurityBangladesh-India
Looking Ahead

The Talibanisation

Tibet's Golden

Lieutenant Gen

1451 qui en régle la solde et le genre de service, assimila l'armée féodale aux compagnies d'ordonnance, mais elle n'était pas permanente et elle n'était payée que pendant le temps de son assistance.... Tel était l'ensemble de cette grande réforme qui détruisit le privilège du service des armes laissé jusqu'alors à la noblesse, en y faisant concourir les roturiers : qui débarrassait la royauté de la tutelle et des violences des grands vassaux : qui lui permettait de réprimer la guerre civile ou de faire immédiatement face à toute attaque extérieure, mais qui eut l'inconvénient de favoriser les tendances au despotisme, à la tyrannie et à l'absolutisme, ainsi que d'inspirer à plusieurs rois le goût des conquêtes étrangères : nouvelle preuve incontestable que rien, sur cette terre, n'est parfait.»

Comme on le voit par ces citations, la création d'une armée permanente fut un bonheur pour le peuple français et elle entraîna avec elle, comme conséquence, l'établissement d'une réserve, c'est-à-dire d'une armée temporaire.

Si nous considérons les exigences de l'instruction militaire, nous nous apercevons immédiatement que, pour y répondre, l'institution d'une armée permanente n'est pas moins indispensable. Dans l'antiquité, les exercices étaient purement corporels et le soldat-citoyen en acquérait rapidement la pratique ; les moyens de combat étaient restreints, les manœuvres très-simples, les armées peu nombreuses, et les chefs se formaient vite au devoir du commandement. Actuellement, le soldat lutte avec des armes et des engins perfectionnés, dont le maniement lui reste inconnu tant qu'il n'est pas entré dans les rangs de l'armée ; quant à l'officier, il faut qu'il saisisse toute occasion d'apprendre car, dans la carrière qu'il a embrassée, malgré une pratique et un travail constants, il reste toujours beaucoup à étudier et à savoir ; c'est par la science qu'il arrive à posséder l'aplomb nécessaire pour commander, à inspirer le respect et la confiance à ses inférieurs et à disposer d'une initiative relativement considérable.

En ce qui concerne la *discipline*, le principe d'une armée permanente est absolu. En Grèce et à Rome, le droit de défendre la République appartenait exclusivement aux citoyens nobles ou riches : les prolétaires, les affranchis, les esclaves ou les ilotes en étaient exclus comme indignes et on ne les employait que pour porter ou accompagner les bagages. Au moyen

âge, les hommes d'armes se recrutèrent dans la noblesse féodale : les serfs, les bas-vassaux, tous gens-de-pied, n'étaient même pas comptés dans l'estimation numérique des troupes. Dans ces armées, les chefs étaient les principaux de la société : dès que cette règle fut supprimée, les révolutions éclatèrent et l'anarchie leur succéda.

A notre époque, tout homme valide, et que n'ont point frappé les peines infamantes, se doit à la défense du sol national : par l'intelligence, le savoir, le courage et la conduite, il peut, quelle que soit son origine, parvenir au degré le plus élevé de la hiérarchie militaire : de même, en dehors de l'armée, il peut, par ses talents et ses vertus, atteindre les plus hautes fonctions civiles. L'armée est donc une image réduite de la nation dans laquelle toutes les classes de la société sont mêlées et astreintes à un contact constant qui peut amener les plus heureux résultats : les niveaux y sont rapprochés : les castes sociales y sont confondues dans une même communion d'idées, le dévouement à la patrie, qui est la plus haute expression des vertus civiques : tous, chefs et soldats, y puisent les principes de la discipline qui obligent à l'exécution des lois, qui font supporter les fatigues sans murmure, qui font braver les dangers sans crainte et qui constituent la véritable force de la société. Cet aspect grandiose que présente l'armée laisse bien en arrière les sottes déclamations qui l'accusent d'être un moyen de soumission et qui font, de la discipline, une humiliation. Ainsi envisagée, l'armée est une vaste école où le jeune citoyen vient connaître de nouvelles forces morales, où il vient acquérir et partager les sentiments d'abnégation, d'honneur et d'amour pour la patrie, ensemble immense de pensées généreuses et sublimes en dehors desquelles un peuple ne peut vivre heureux et puissant. Dans ce noble milieu dégagé des passions qui divisent la société, il n'y a qu'une préoccupation, le devoir, il n'y a qu'un souci, celui de l'honneur : l'officier et le soldat ont, l'un en l'autre, cette estime réciproque qui prend son origine dans le savoir du premier et dans le dévouement du second, dans la participation à des privations et à des périls communs, qui pousse aux plus héroïques sacrifices et qui donne à la discipline une base inébranlable.

De toutes ces considérations, nous devons conclure que la

INDIA

Cyber Warfare
National SecurityBangladesh-India
Looking Ahead

The Talibanisation

Tibet's Golden

Lieutenant Gen

question militaire touche aux intérêts les plus élevés des citoyens et de l'Etat : de sa solution peuvent dépendre la fortune privée et la fortune publique.

« *La valeur d'une armée*, a écrit M. l'intendant Hueber, *tient à la fois à son principe d'origine et à son principe constitutif.* » Il s'ensuit donc que, tout en possédant une organisation spéciale, l'armée participe des vertus et des vices, des qualités et des défauts du caractère national.

D'après Marmont : « *La supériorité numérique, à l'instant du combat, est d'une extrême importance. Sans doute la qualité des troupes est plus à considérer que le nombre : mais dans l'état actuel des armées de l'Europe, le nombre et l'ensemble des moyens concourent puissamment au succès. Il en est autrement quand elles combattent des barbares qui, dépourvus d'instruction et sans discipline, ne forment aucune aggrégation compacte : opérant sans ensemble et sans harmonie, ils sont toujours inférieurs, dans un temps donné, à la masse plus faible, mais bien unie, qui leur est opposée..... L'opinion remplace alors les armes.* »

Il résulte clairement de cette citation que la puissance militaire repose sur les bases suivantes : le nombre, la force morale, l'instruction et l'armement.

Voici quelles sont les opinions diverses émises par Napoléon I^{er} sur cette matière : « *Avec une armée inférieure en nombre, inférieure en cavalerie et en artillerie, il faut éviter une bataille générale, suppléer au nombre par la rapidité des marches, au manque d'artillerie par la nature des manœuvres, à l'infériorité de la cavalerie par le choix des positions. Dans une pareille situation, le moral du soldat fait beaucoup..... Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une bonne instruction, une discipline sévère, font de bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent. Cependant le fanatisme, l'amour de la patrie, la gloire nationale peuvent aussi inspirer les jeunes troupes avec avantage..... Avec une jeune armée on peut enlever une position formidable, mais on ne peut pas poursuivre jusqu'au bout un plan, un dessein.* »

Qu'est donc le moral des troupes ?

Selon de Brack : « *C'est le sentiment irréfléchi de sa force ou de sa faiblesse : celui qui, de prime abord, donne confiance ou*

terreur. Il n'est jamais également réparti, dans son double sens, entre deux troupes qui se font face. L'une a confiance ; l'autre terreur : et la terreur de l'une est toujours en proportion exacte de la confiance de l'autre. »

Comment s'obtient cette force morale ?

« L'amour de l'ordre, l'habitude de l'obéissance, la confiance en soi-même et dans les autres sont, d'après Marmont, les bases fondamentales d'une armée sous le rapport moral : elles donnent toutes de la valeur aux troupes.

Quels sont les effets de la force morale ?

Tous les hommes qui ont fait la guerre lui reconnaissent une importance capitale et lui attribuent la meilleure part des succès. Duhesme affirme que « la force des troupes est dans leur propre opinion. » Bugeaud va même plus loin : « La force morale, dit-il, m'a toujours paru au-dessus de la force physique. »

Mais l'appréciation des circonstances morales est indépendante des règles de la guerre : elle constitue cette partie sublime de l'art militaire qui suppose la connaissance du cœur humain : elle fait les grands généraux : Annibal, César, Frédéric II, Napoléon I^{er} la possédaient au suprême degré : il suffit, pour s'en convaincre, de relire les harangues, courtes mais puissantes, qu'ils ont prononcées dans les moments les plus critiques de leur glorieuse carrière militaire. Nous ne pouvons entrer dans de plus grands développements sur ces considérations qui échappent à tout principe théorique. Il nous suffit de les avoir indiquées pour nous permettre d'affirmer qu'entre deux armées en présence, égales d'ailleurs en nombre, ainsi qu'en moyens d'instruction et de combat, la victoire choisira celle où la valeur morale est le plus développée : ajoutons enfin que, seule, la supériorité morale peut compenser l'infériorité provenant d'autres causes.

En nous reportant à la définition de la valeur d'une armée, telle que nous l'avons donnée plus haut d'après Marmont, et en éliminant tout ce qui concerne la force morale des troupes, nous voyons donc qu'il nous reste à étudier les moyens d'assurer la force numérique, l'instruction et l'emploi des armées : tel est, en résumé, le but du cours d'art militaire.

INDIA

ber Warfare
tional Securi
ngladesh-Ind
oking Ahead
e Talibanisa
bet's Golden
eutenant Gen

Article III. — Art militaire.

Tout art est l'ensemble des procédés employés par l'homme pour produire une œuvre quelconque. Considéré ainsi, l'*art militaire* a donc pour but d'indiquer d'après quelles règles l'armée doit être préparée en vue de faire la guerre : selon Marmont, « *c'est l'ensemble des connaissances nécessaires pour conduire une masse d'hommes armés, l'organiser, la mouvoir, la faire combattre, et donner aux éléments qui la composent, la plus grande valeur, tout en veillant à leur conservation.* »

Jamais l'existence de l'art militaire n'a été contestée, mais il n'en est pas de même de la science de cet art. Or, qu'est la science ? C'est l'exposé des connaissances de l'homme sur quelque matière que ce soit, mais particulièrement de celles qui ont été contrôlées et systématisées par l'application de la méthode et qui sont devenues l'objet d'une étude spéciale. La science de l'art militaire existe donc : mais comment s'acquiert-elle ? Les uns prétendent l'obtenir par l'expérience seulement ; les autres par l'étude des faits passés, c'est-à-dire par l'expérience qu'en ont faite leurs devanciers.

Pour chercher notre voie entre deux opinions aussi diamétralement opposées, nous ne saurions mieux faire que de citer, à ce sujet, les pensées de généraux ou d'écrivains dont l'autorité est généralement admise.

« *L'art militaire, a dit Napoléon I^{er}, est un art qui a des principes qu'il n'est jamais permis de violer... A la guerre, rien ne s'obtient que par calcul : tout ce qui n'est pas profondément médité dans ses détails ne produit aucun résultat.... Tous les grands capitaines n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art, c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec les conséquences, des efforts avec les obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de faire constamment de la guerre une véritable science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer d'en approcher..... Lisez, relisez les campagnes d'Alexandre, Annibal, César, Gustave, Turenne, Eugène et Fré-*

déric : *modelez-vous sur eux. Voilà le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art de la guerre. Votre génie, éclairé par cette étude, vous fera rejeter les maximes opposées à celles de ces grands hommes.* » Traitant le même sujet, Gouvion Saint-Cyr a dit : *« Il faut se former à l'art de la guerre par l'étude approfondie des guerres anciennes et modernes, mais particulièrement de ces dernières. »* Parlant des fautes commises de son temps à la guerre, le maréchal de Saxe écrivait, il y a plus de cent ans, dans ses *Rêveries* : *« D'où vient cela? c'est que très-peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre. Ils passent leur vie à manœuvrer des troupes, et croient que l'art militaire consiste seul dans cette partie. Quand ils viennent au commandement des armées, ils sont tout neufs : et faute de savoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils savent. »*

Ainsi donc, non-seulement l'art militaire dépend des règles de la science, mais tout chef doit posséder celles-ci : *« Si l'on n'est pas fixé à l'avance sur les principes, sera-t-on assuré de les appliquer au moment du danger? demande Bugeaud. Non, ajoute-t-il : il ne faut pas se livrer au hasard de l'inspiration dans des choses aussi majeures : il faut avoir des principes. Il y a bien assez des accidents qu'on ne peut prévoir, sans laisser encore dans le vague des questions qui peuvent être résolues par anticipation à l'aide d'un raisonnement sain. »*

Mais si la théorie est utile, il convient d'ajouter que la pratique est indispensable ; un chef vraiment supérieur est celui qui possède à la fois l'une et l'autre. Interrogé sur les causes de son échec de Marienthal, Turenne répondait : *« J'ai perdu cette bataille par ma faute : mais, quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas faite longtemps. »* Quelque nécessaire que soit l'étude, elle deviendrait même un danger si elle prétendait poser des principes absolus : car, d'après Napoléon : *« La guerre est une affaire de tact : elle n'est composée que d'accidents, et bien que tenu à se plier à des principes généraux, un chef ne doit jamais perdre de vue tout ce qui peut le mettre à même de profiter de ces accidents : c'est le propre du génie..... Dans tout ce qu'on entreprend, il faut donner les deux tiers à la raison et l'autre tiers au hasard. Augmentez la première fraction, vous serez pusillanime :*

augmentez la seconde, vous serez téméraire. » Exposant ses pensées sur le même sujet, Marmont disait : « *Les principes généraux pour la conduite des armées sont peu nombreux : mais leur application fait naître une foule de combinaisons qu'il est impossible de prévoir et de poser comme règles... On découvre un principe en considérant bien le but et en cherchant ensuite le meilleur moyen de l'atteindre. Les principes reconnus, le génie en fait l'application, et c'est en cela que consiste l'art de la guerre.* »

Toutes ces citations nous amènent nécessairement à penser que l'on ne saurait exclusivement se laisser aller, ni à la théorie, ni à la pratique : on ne trouverait pas plus d'aptitude, pour conduire la guerre, chez l'homme qui l'a faite longtemps sans l'étudier, que chez celui qui l'a étudiée sans l'avoir jamais faite. Mais, comme l'a écrit Jomini : « *Malheur aux hommes de guerre et aux nations pour qui la science de la guerre est un fardeau, et qui ne veulent pas reconnaître l'influence de l'art pour ne pas être forcés de l'apprendre.* »

Pour nous, la science militaire est indiscutable dans ses causes comme dans ses conséquences. Ceux qui sont appelés à commander un jour des masses armées, doivent sans cesse l'étudier : plus ils l'approfondiront, plus ils se convaincront qu'elle touche à tous les problèmes présentés par l'esprit humain et par l'existence des sociétés. S'ils se rendent compte de la responsabilité qui pèse sur eux ; s'ils observent que la nation met en eux son espoir ; s'ils considèrent que le pouvoir le plus absolu leur est dévolu dans maintes circonstances ; s'ils réfléchissent que la vie de milliers d'hommes leur est confiée ; s'ils se rappellent les désastres incalculables qu'a engendrés l'ignorance ou l'incurie ; s'ils pensent à la gloire et à l'honneur qui les récompenseront de leurs services, ils comprendront que nul travail ne doit leur paraître superflu quand il a pour but d'assurer la victoire : étonnés et attirés par l'immense étendue de la science militaire, ils se convaincront rapidement que l'épée seule ne suffit point à un officier, mais qu'il lui faut encore l'intelligence et le savoir : or, l'intelligence ne se développe que par la réflexion, et le savoir ne s'acquiert que par l'étude : qu'ils ne l'oublient jamais, travailler à consolider la force de l'armée, c'est préparer la prospérité et la grandeur de la Patrie !

Article IV. — Cours d'art militaire.

« Un État, a dit Napoléon I^{er}, n'acquiert des officiers capables qu'en soignant l'éducation et en protégeant les sciences dont le résultat s'applique à la guerre, à la marine, comme aux arts, à la culture des terres, à la conservation des hommes et des êtres vivants. »

C'est dans cet axiome qu'il faut chercher le but de la création de cette École militaire d'où doivent sortir les futurs chefs des troupes d'infanterie et de cavalerie, les deux armes où les qualités individuelles du soldat atteignent la plus grande importance.

Parmi les cours professés à l'École, celui d'art militaire tient la première place : voici, du reste, l'opinion de la commission d'officiers généraux sur le rapport de laquelle le ministre de la guerre a, par décision du 6 août 1873, arrêté un nouveau programme : *« Le cours d'art militaire est le plus important et le plus considérable des cours de l'école de Saint-Cyr. On peut dire qu'il est l'arbre et que les autres parties de l'enseignement ne sont que les branches. Il sert d'initiation à la vie militaire et il est la principale raison d'être de l'école. Il s'appuie sur l'étude et la mise en pratique des règlements, depuis l'école du soldat et les ordonnances sur le service en campagne et des places jusqu'aux évolutions de ligne. Il a pour auxiliaires les cours d'artillerie, de fortification, d'administration, de géographie et de topographie. Il embrasse la solution de tous les problèmes militaires de la paix et de la guerre, et il est complété par l'histoire et la littérature militaires. Dans ce vaste champ qui lui est ouvert, tout doit lui être subordonné... Il faut donc consacrer à l'étude de l'art militaire un temps proportionné à son importance et mettre les élèves à même de s'assimiler complètement cette instruction, aussi bien dans l'application que dans la théorie. Sans cela, les jeunes gens sortant de Saint-Cyr ne seront jamais que des écoliers obligés de recommencer eux-mêmes leur éducation sur de nouvelles bases lorsqu'ils rentreront dans leurs régiments... »*

Ce cours comprend :

1^o L'art militaire proprement dit qui pose des règles et les appuie sur des exemples ;

INDIA

ber Warfare
tional Secur
ngladesh-Ind
oking Ahead
e Talibanisa
bet's Golden
eutenant Gen

2° *L'historique des campagnes* qui, en exposant les faits, donne l'application des principes ;

3° *L'histoire de l'art militaire* qui énumère les progrès de l'art de la guerre depuis les temps anciens jusqu'à nos jours et qui touche de si près à l'histoire militaire qu'elle peut être enseignée comme déduction de celle-ci.

D'après ce que nous avons dit de l'art militaire, cet art est l'ensemble des principes et moyens admis pour créer, organiser, discipliner, entretenir, instruire, préparer, conduire et employer l'armée à la guerre. Tous ces procédés forment deux catégories distinctes :

1° *Le système militaire de l'État*, comprenant l'organisation et les institutions de l'armée, c'est-à-dire les règles de création, de discipline, de groupement et d'entretien ;

2° *L'art de la guerre*, dans lequel sont exposées les méthodes usitées pour l'instruction, la préparation, la conduite et la mise en action de l'armée.

Conformément à cette classification préliminaire, le rapport déjà cité de la commission partage le cours d'art militaire en quatre parties, dont deux sont enseignées aux élèves de première année et deux aux élèves de seconde année. C'est cette répartition des matières que nous allons indiquer avec quelques détails, en faisant ressortir l'esprit général qui y a présidé.

§ I. Cours de première année.

L'enseignement du cours de première année a pour objet de mettre les élèves de l'École militaire à même de remplir efficacement les fonctions de sous-lieutenant dans un corps de troupe, si les nécessités de la guerre amenaient subitement le licenciement de cette école.

Ce cours comprend deux parties.

A. PREMIÈRE PARTIE.

« *En art militaire*, dit le rapport de la commission, *comme en toute chose, on est obligé de procéder du simple au composé. En conséquence, il faut présenter d'abord des notions élémentaires très-précises sur les divers rouages de l'armée dont on aura plus tard à examiner l'action combinée. On pas-*

sera ensuite à l'étude de chacun de ces rouages, en constatant ses propriétés et son utilité : puis on arrivera au fonctionnement de tout l'ensemble..... On évitera d'entrer dans des développements techniques sur les institutions, mais il sera indispensable de montrer comment toutes ces institutions se lient avec l'organisation de l'armée. »

Conformément à ce principe, la première partie du cours comprend dix leçons dans lesquelles sont examinées les questions suivantes :

Introduction au cours : Préliminaires et définitions.

Organisation des armées : Institutions militaires.

Étude sur l'organisation des principales puissances de l'Europe et comparaison avec nos institutions militaires.

B. DEUXIÈME PARTIE.

La deuxième partie est entièrement consacrée à l'étude des petites opérations de la guerre : « *Quand les élèves commencent à entrer dans la vie militaire, a soin d'indiquer le rapport de la commission, ils sont dépourvus d'expérience : il faut donc agir sur leur esprit en leur représentant la réalité sous forme d'exemples et d'applications.* » Cette règle est rigoureusement suivie dans l'enseignement : en même temps que les principes sont exposés, de nombreux exemples sont cités pour en démontrer l'utilité : en dehors des leçons, des exercices pratiques multipliés permettent aux élèves de se préparer efficacement au rôle si important que jouent les officiers de grade inférieur dans toutes les petites opérations de la guerre.

Vingt leçons sont réservées à cette partie de l'instruction : elles sont réparties entre les questions suivantes :

Étude théorique de la tactique des petites unités.

Examen des propriétés tactiques du terrain.

Installation au repos des petites unités et leur système de surveillance.

Marche des petites unités et leur système de surveillance.

Combat des petites unités en raison des circonstances locales.

Opérations détachées exécutées par les petites unités.

§ II. Cours de seconde année.

Le cours de seconde année consiste en une instruction de perfectionnement qui permet aux élèves de posséder, à leur sortie de l'École militaire, des connaissances sérieuses sur les questions les plus élevées de l'art de la guerre : son utilité est basée sur cette considération qu'ils sont appelés à être pourvus des plus hauts grades de l'armée et qu'ils doivent immédiatement se préparer à remplir dignement les fonctions qui leur seront confiées un jour.

Ce cours se divise en deux parties :

* A. TROISIÈME PARTIE.

« La troisième partie, dit le rapport de la commission, s'appliquera aux opérations d'une brigade, d'une division, d'une armée devant l'ennemi, en commençant par les plus simples et en terminant par une bataille. La grande tactique ne peut être étudiée d'une manière très-approfondie dans une École militaire où il n'est pas possible d'appliquer la théorie sur le terrain. On se bornera à en donner une idée suffisante aux élèves en accompagnant le cours de croquis sur le tableau et de plans exécutés à grande échelle où les dispositions des troupes peuvent être figurées avec clarté. »

Cette troisième partie comprend vingt leçons groupées ainsi qu'il suit :

Étude théorique de la tactique séparée des grandes unités d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, et de la tactique combinée des trois armes.

Aperçu historique sur les modifications successives qu'a subies la grande tactique depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque.

Installation au repos des grandes unités et leur système de surveillance.

*Marche des grandes unités et leur système de surveillance.
Positions et batailles.*

Opérations détachées exécutées par les grandes unités.

Étude de quelques grandes batailles.

B. QUATRIÈME PARTIE.

La quatrième partie comprend quinze leçons, dont cinq sont destinées à l'étude de la stratégie et dix à l'historique de quelques campagnes.

« Les élèves de l'école de Saint-Cyr ne sont pas appelés, ainsi que le fait observer le rapport de la commission, à discuter à fond les problèmes de la stratégie théorique. On devra donc se borner à ouvrir leur esprit et à les mettre à même de bien comprendre une campagne et de la suivre sur la carte. On commencera par la préparation d'une campagne, sujet sur lequel il faut insister, pour bien montrer à des jeunes gens toutes les difficultés qu'on rencontre au début d'une guerre..... Le complément indispensable de cette instruction est l'étude théorique des principales campagnes où l'on trouvera toujours la pratique placée à côté de la théorie. On tracera sur le tableau les chaînes de montagnes et les bassins des fleuves qui ont été compris dans les divers théâtres d'opérations : on suivra ces campagnes sur les cartes : on mettra alors à profit les leçons données dans les cours d'histoire, de géographie, de topographie, d'administration, de fortification et d'artillerie, résumant ainsi la plus grande partie de l'instruction générale donnée à Saint-Cyr. L'importance de cet enseignement est si marquée que nous croyons nécessaire de consacrer au moins dix leçons au développement de l'étude des campagnes, et d'y ajouter l'historique de nos institutions, s'il ne fait point partie du cours d'histoire militaire. » Traitant du même sujet, Marmont avait déjà dit : « L'instruction est dans l'étude des campagnes les plus mémorables. L'enseignement dogmatique s'appuie sur des faits : on peut les choisir dans les succès comme dans les revers, en faisant dans le récit de chaque événement la part des combinaisons et du hasard. » Nous nous efforcerons de nous conformer strictement à ces prescriptions dictées par les hommes les plus autorisés.

Avant de commencer l'étude de l'art militaire, nous rappelons que nous supposons connus, de tous ceux auxquels nous nous adressons, les cours de géographie, de topographie, de législation, d'administration, de fortification et d'artillerie, tels qu'ils sont professés à l'Ecole militaire.

CHAPITRE II

SYSTÈME MILITAIRE D'UN ÉTAT.

Nous avons déjà dit que la valeur d'une armée dépend de son principe d'origine et de son principe constitutif : nous avons démontré que l'armée fut, à toutes les époques, l'image réduite, mais exacte, de la société. Nous allons maintenant examiner, au point de vue théorique, en parcourant l'histoire et en invoquant ses enseignements à l'appui des principes, comment on doit procéder à l'établissement du système militaire d'un État : nous verrons ensuite quel est le système militaire français actuel et, par comparaison, ceux des principales puissances européennes.

Article I. — Ministre de la Guerre.

Dans toutes les sociétés actuelles il existe un *Ministre de la guerre*, haut fonctionnaire nommé par le Chef de l'État, révocable par lui et agissant en son nom.

Le Ministre de la guerre est le délégué et le représentant du Souverain ou du Président dans l'exécution des lois relatives à l'armée ; il est chargé de préparer celles-ci et de les soutenir dans la discussion publique, devant les représentants de la nation. Il préside à toutes les opérations concernant l'organisation, les institutions, l'instruction et le service de l'armée de terre.

Comme *commandant de l'armée*, le Ministre a le contre-seing des décrets rendus par le Chef de l'État en matière militaire ; il est responsable, envers le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, des dispositions qu'il prend pour assurer l'action des mesures légales ; il publie les actes qu'exige l'exécution des lois, règlements et décrets, et il veille à leur stricte observation. Une partie des attributions dévolues au Ministre de la guerre passe, en temps de guerre, entre les mains du commandant des troupes de campagne.

Comme *administrateur de l'armée*, le Ministre de la guerre procède à l'établissement préparatoire du budget des dépenses

de son ministère ; il dispose des crédits qui lui sont légalement accordés ; il surveille la formation des approvisionnements généraux ; il établit les comptes généraux pour la vérification des dépenses par le contrôle et pour la sanction définitive par le pouvoir législatif. Une partie de ses attributions administratives incombe, en temps de guerre, à l'intendant-général des troupes de campagne.

Le Ministre de la guerre est secondé, dans tous ses travaux, par des bureaux qui préparent, rédigent et transmettent ses ordres et instructions ; chaque arme, chaque service militaire possède à l'administration centrale un bureau qui lui est particulièrement affecté.

En outre, le Ministre a près de lui des comités, commissions et conseils consultatifs qui sont destinés à l'éclairer sur toutes les questions relatives à la défense du pays, à l'organisation et à l'administration de l'armée, ainsi qu'à celles de chaque arme ou de chaque service.

L'établissement d'un Ministère de la guerre remonte à la seconde moitié du seizième siècle : toutefois les fonctions de ministre étaient alors purement administratives. Louvois fut vraiment notre premier ministre de la guerre et l'exemple de la France fut bientôt suivi par les autres nations. En 1794, les attributions ministérielles furent réparties entre trois commissions exécutives. Mais cette modification ne dura que jusqu'en 1795. De 1802 à 1815, Napoléon I^{er}, s'étant réservé la direction et le commandement des troupes, s'adjoignit deux secrétaires d'État ; l'un avait le département de la guerre ; à l'autre, était confié le département de l'administration de la guerre. Depuis 1815, ce dualisme a disparu, et dans tous les pays, les fonctions du Ministre de la guerre sont actuellement à peu près analogues.

Article II. — Organisation de l'armée.

§ I. — Éléments constitutifs.

« L'existence d'une armée est une chose si étonnante, si artificielle, a dit Marmont, qu'on ne négligerait pas sans péril tout ce qui contribue à consolider son organisation. »

Une armée se compose de personnel et de matériel.

Le personnel comprend l'armée permanente et les réserves ;

les militaires y sont naturellement partagés en deux catégories distinctes : les cadres et les soldats.

Les *cadres* sont formés par tous les militaires gradés destinés à instruire les soldats, et pourvus d'un commandement déterminé par les règles de la hiérarchie militaire ; en principe, ils doivent être fixes, solides et nombreux ; on peut dire que les bons cadres font les bonnes armées.

L'*effectif* est l'expression numérique indiquant le total des cadres ajouté à celui des soldats. Cet effectif est variable, car il n'est pas nécessaire de maintenir sous les drapeaux autant de soldats en paix qu'en guerre ; dans le premier cas, il suffit que les cadres puissent s'exercer, tout en instruisant le plus grand nombre de soldats et le plus rapidement possible ; dans le second cas, il faut que tous les hommes préparés et valides entrent dans les rangs de l'armée, mais sans excéder les moyens d'action dont disposent les cadres et en faisant concorder les exigences budgétaires avec celles d'un bon service.

Lorsque l'effectif est le plus faible, l'armée est sur le *pied de paix* ; lorsqu'il s'accroît jusqu'à atteindre le maximum, l'armée est sur le *pied de guerre* ; le passage du pied de paix au pied de guerre s'appelle *mobilisation* ; l'opération inverse est connue sous le nom de *démobilisation*.

Le *matériel* comprend tous les objets, denrées et effets nécessaires à l'entretien de l'armée, les chevaux de selle ou de trait et les moyens divers de combat, ainsi que les établissements destinés à la préparation, à la conservation et à l'entretien du matériel.

Il existe des rapports déterminés et naturels entre les éléments constitutifs de l'armée ; leurs proportions varient selon les circonstances et le but que l'on se propose ; elles ne dépendent donc pas du caprice, mais seulement de la nature des choses.

§ II. Répartition des éléments.

Les nécessités du fonctionnement de l'armée et la diversité des moyens employés par les troupes pour prendre part au combat déterminent la répartition des éléments constitutifs en trois grandes catégories : les états-majors, les troupes de combattants et les services de non-combattants. Cette répartition,

fruit du raisonnement et de l'expérience, se retrouve dans toutes les armées et à toutes les époques.

A. ÉTATS-MAJORS.

Les *états-majors* sont chargés de toutes les opérations générales : ils comprennent l'état-major général, le corps d'état-major et les états-majors particuliers.

1° L'*état-major général* se compose des officiers généraux, c'est-à-dire de ceux qui commandent les grandes subdivisions, brigades, divisions, corps d'armée et armée ;

2° Le *corps d'état-major* fournit les officiers destinés à seconder les officiers-généraux, à préparer, à rédiger et à transmettre leurs ordres ;

3° Les *états-majors particuliers* sont ceux de l'artillerie, du génie et des services administratifs, c'est-à-dire des armes et services pour la direction desquels certaines connaissances technologiques sont indispensables.

Du moment où l'organisation militaire fut à peu près régulière dans les armées européennes, les états-majors tendirent à adopter un caractère permanent qu'ils n'avaient pas jusqu'alors ; chaque arme eut son état-major particulier. La Révolution de 1789 fit disparaître, en France, les états-majors de l'infanterie, de la cavalerie et des dragons, et il en fut bientôt de même dans toute l'Europe. Il ne reste donc plus aujourd'hui que quelques états-majors spéciaux reconnus indispensables, le corps d'état-major étant alors réservé au service d'intérêt général.

B. TROUPES DES COMBATTANTS.

Les *troupes de combattants* forment quatre armes distinctes.

On appelle *arme* la réunion des combattants habillés, équipés et armés de la même façon.

L'*infanterie* est la réunion des hommes combattant à pied par les feux du fusil et le choc à la baïonnette.

La *cavalerie* est la réunion des hommes utilisant la vitesse du cheval.

L'*artillerie* est la réunion des hommes conduisant et servant le canon.

Le *génie* est la réunion des hommes chargés d'élever les retranchements ou de détruire ceux de l'ennemi par la sape et par la mine.

L'infanterie est l'arme la plus ancienne : en Grèce et à Rome, elle était prédominante. Depuis la chute de l'empire romain jusqu'au milieu du quinzième siècle, le rôle capital appartient à la cavalerie ; pendant la même période, l'artillerie tint une place secondaire, tant ses moyens étaient imparfaits. A partir du seizième siècle, l'infanterie tendit à reprendre la suprématie qui lui est maintenant reconnue, l'importance de la cavalerie diminua et celle de l'artillerie s'accrut considérablement ; le génie, considéré d'abord comme une variété de l'emploi de l'infanterie, ne fut institué comme arme, en France, que sous la république de 1792.

De ces quatre armes, les trois premières comptent seules comme troupes de bataille ; nous ne nous occuperons donc qu'accidentellement de l'action du génie ; cette action a, du reste, son développement entier dans le cours de fortification professé à l'École.

C. SERVICES DES NON-COMBATTANTS.

Les troupes des combattants sont commandées par des officiers ; les services des *non-combattants* sont dirigés par des fonctionnaires et employés militaires avec ou sans assimilation. Vous êtes destinés à commander les combattants : c'est donc à vous qu'appartient la première place à l'honneur comme au danger, mais il faut bien vous garder de dédaigner tout ce qui est service auxiliaire de l'armée : l'histoire nous montre, en effet, que les progrès réalisés dans l'organisation de l'armée ont toujours entraîné des progrès considérables dans l'organisation des services ; les attributions régulières de ceux-ci ne datent, en réalité, que de la Révolution de 1789.

Les principaux services sont les suivants :

1^o Les *fonctionnaires et employés des services administratifs*, chargés de la manipulation, de la préparation de tous les objets, denrées et effets nécessaires à l'entretien de l'armée. Ils ont, sous leurs ordres, des ouvriers spéciaux ;

2^o Les *médecins et les vétérinaires*, attachés au service de santé de l'armée : les premiers, aidés par les infirmiers, traitent les ma-

ladies des hommes ; les derniers, aidés par les maréchaux-ferrants, sont chargés de l'hygiène hippique ;

3° Le *train des équipages militaires* qui fournit les ordonnances des officiers montés et les conducteurs de toutes les voitures, sauf des pièces et caissons d'artillerie.

§ III. Groupement des éléments.

Le principe fondamental de l'organisation d'une armée se trouve dans le fait et l'esprit d'agrégation d'une réunion d'hommes qui devient une masse compacte, une unité, et qui, par un mécanisme habile et ingénieux, donne une grande mobilité aux différentes parties dont elle se compose. Les groupes que forment les éléments de cet ensemble doivent avoir des dimensions, une forme et des limites qui sont la conséquence naturelle des facultés de l'homme et des armes qu'il emploie. Rien n'est arbitraire dans cette organisation : tout doit y dépendre, au contraire, de règles dérivant elles-mêmes de certaines lois immuables : le but constant doit être la préparation à la guerre.

Pour parvenir à une bonne organisation, il faut tenir compte de l'expérience et du raisonnement : on a donc dû imaginer un classement et des liens successifs qui, combinés avec sagacité, obligent une grande masse d'individus à subir l'action de l'autorité. Le nœud de ces liens est la hiérarchie par laquelle tout homme qui commande est doté d'une supériorité sociale, déterminée et invariable, sur ceux qui lui obéissent. On commence par former un petit groupe facile à dominer ; on réunit plusieurs de ces groupes et on les soumet à un chef supérieur : dans ce cas, l'homme n'est plus l'unité ; et c'est une réunion d'hommes qui lui fait place. Il s'ensuit que la transmission des ordres a lieu, depuis le chef jusqu'aux soldats, par les échelons successifs que représentent les commandants des divers groupes.

Ces groupes d'organisation forment deux catégories distinctes : les petites subdivisions et les grandes subdivisions.

A. PETITES SUBDIVISIONS.

Les *petites subdivisions* sont les groupes élémentaires constitués par arme : ce sont l'escouade, la demi-section, la section

ou peloton, la compagnie, le bataillon, l'escadron, la batterie, le régiment.

A. *Escouade.*

L'*escouade* est le premier élément de l'organisation : on la trouve dans toutes les armes et à toutes les époques ; elle est placée sous le commandement d'un caporal ou brigadier, c'est-à-dire du grade correspondant au premier échelon de la hiérarchie.

Le type le plus complet de l'*escouade* fut, après la décurie romaine, la lance de six ou huit hommes sous le commandement d'un homme d'armes, que l'on avait organisée dans les contingents féodaux.

B. *Demi-section.*

La *demi-section* est la réunion de deux ou quatre *escouades*, dont le commandement est donné à un sous-officier. Elle ne fut régulièrement organisée que vers la fin du dix-huitième siècle.

C. *Section ou peloton.*

Le *peloton* ou *section* est formé de deux *demi-sections*, réunies sous les ordres d'un officier du grade inférieur : dans beaucoup de circonstances, ce groupe forme une unité tactique secondaire. Sa constitution régulière remonte à la fin du dernier siècle.

D. *Compagnie.*

La *compagnie* est, dans l'infanterie, le véritable élément d'organisation, de discipline, d'instruction et d'administration : elle est composée de deux à quatre sections ou pelotons réunis sous le commandement d'un capitaine.

Nous trouvons l'origine de la compagnie dans le syntagme de la phalange grecque, dans le manipule de la légion romaine. Quand Charles VII eut organisé en France l'armée permanente, il répartit le corps des francs-archers en trente-deux compagnies fortes de 500 hommes ; l'effectif de ces compagnies diminua considérablement sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, pour s'accroître de nouveau depuis la révolution de 1789, toutefois l'expression a subsisté, non-seulement dans l'armée française, mais dans plusieurs armées européennes.

E. *Bataillon.*

Le *bataillon* est l'élément de combat : c'est l'unité tactique normale de l'infanterie. Une armée se meut, manœuvre et combat par bataillons.

La force du bataillon est variable, mais dans certaines limites qui tiennent à la nature même de son service ; il faut qu'il soit mobile ; il faut aussi que le signal du chef de bataillon soit vu ou entendu de toute la troupe pendant le combat. En tenant compte de ces deux conditions, on peut accroître plus ou moins le nombre des compagnies qui le composent, ou l'effectif de chacune d'elles.

Quant au nombre des officiers par rapport à celui des soldats, il dépend de quelques considérations indiquées par l'expérience : plus les officiers sont nombreux, plus considérables seront les moyens d'action et de surveillance, plus rapide sera l'avancement ; mais la multiplicité des officiers déprécierait la valeur du grade et les nécessités budgétaires empêchent de dépasser certaines proportions. Pour allier donc l'économie à un bon service, il faut un officier pour quarante soldats, soit vingt-cinq officiers dans un bataillon de mille hommes.

Il semble qu'un bataillon de mille hommes, formé sur deux rangs, présente un front trop étendu lorsqu'il est disposé en ligne ; c'est cependant celui que l'expérience conseille d'adopter ; en effet, par suite des pertes qu'il éprouve dès l'entrée en campagne, son effectif diminue rapidement ; ainsi constitué, il ne court pas le risque d'être mis hors de service par une grande diminution de ses forces, tandis que, plus faible, il fondrait promptement.

La chiliarchie de la phalange grecque et la cohorte de la légion romaine étaient l'exacte reproduction du bataillon ; l'infanterie féodale, quand elle tendit à prendre une organisation régulière, agissait par compagnie ; mais l'effectif de la compagnie ayant été successivement restreint jusqu'à cinquante hommes, il devint nécessaire d'en réunir plusieurs pour produire un effort d'ensemble et c'est ainsi que le bataillon fut constitué comme unité tactique normale, sous le règne de Louis XIII ; cependant cette organisation n'était que temporaire, car le bataillon n'avait pas de chef désigné, et elle ne devint permanente qu'après la création du grade de chef de

bataillon, sous la République de 1792 ; il en fut bientôt de même dans les autres armées.

F. *L'escadron.*

L'escadron est l'unité tactique normale de la cavalerie : c'est la réunion de trois ou quatre pelotons sous les ordres d'un capitaine.

Le chef de l'escadron lancé dans une charge précède ses soldats : il faut donc que la troupe qui le suit puisse voir ou entendre ses signaux : c'est pourquoi on lui a donné un commandement restreint, et en raison du nombre peu considérable d'hommes dont se compose l'unité de combat, on en a fait aussi l'unité d'organisation, de discipline, d'instruction et d'administration.

Un escadron serait facilement rompu par le moindre obstacle, s'il avait un trop grand front : d'après l'expérience, l'escadron de quarante-huit files est celui qui joint le plus de force et de consistance à la plus grande mobilité. L'escadron de soixante-quatre ou soixante-douze files est cependant excellent pour l'entrée en campagne, car les fatigues rendent rapidement indisponibles beaucoup de chevaux, surtout dans la cavalerie légère, où un service plus actif et de nombreux détachements affaiblissent vite la troupe. On compte environ un officier pour vingt-cinq cavaliers, soit cinq officiers dans un escadron de cent trente chevaux.

La cavalerie avait si peu d'importance en Grèce et à Rome qu'on ne peut y trouver la trace d'une organisation analogue à celle de l'escadron : l'île de la cavalerie grecque et la turme de la cavalerie romaine n'avaient que la force d'un peloton. Pendant la féodalité, l'action isolée des chevaliers ne permettait guère d'autre groupe que la lance. Quand la cavalerie eut modifié sa tactique, elle se constitua en compagnies : celles-ci, très-fortes d'abord, diminuèrent rapidement d'effectif : on dut donc en réunir quelques-unes pour former une troupe sérieuse, et dès lors l'escadron parut : ce fut vers le commencement du dix-septième siècle. Mais ce groupe tactique n'était que temporaire : il ne devint permanent, en France, que peu de temps avant la Révolution de 1789, par la création du grade de chef d'escadrons, et successivement dans les autres armées :

G. *Batterie.*

L'unité tactique de l'artillerie est la *batterie* composée de trois ou quatre sections et forte de six ou huit pièces : comme elle est fréquemment isolée et que son effectif est peu élevé, on en a fait aussi l'unité d'organisation, de discipline, d'instruction et d'administration. C'est par batteries que l'artillerie combat et manœuvre. On compte environ pour deux pièces, un officier, trente hommes, trente-six chevaux et quatre voitures, y compris tous les services accessoires.

La batterie ne remonte, comme unité tactique, qu'à l'époque du système de Gribeauval : mais son effectif ne comprenait alors que les servants des pièces. Ce fut Napoléon I^{er} qui, le premier, y fit entrer les conducteurs : depuis, l'organisation tactique de la batterie fut à peu près la même dans toutes les armées européennes.

H. *Régiment.*

La réunion d'un certain nombre de bataillons, d'escadrons ou de batteries constitue le *régiment*. Le nombre d'unités que comporte le régiment est une question d'administration et d'économie.

Le régiment est la plus considérable des petites subdivisions : c'est ce qu'en langage militaire on appelle un *corps de troupe* : il est commandé par le colonel qui veille à l'uniformité de l'instruction, et il est administré par un conseil dont le colonel est le président.

Chaque bataillon, escadron ou batterie porte un numéro d'ordre dans le régiment : chaque régiment est désigné par un numéro dans son arme ou dans sa spécialité et quelquefois, en outre, par une dénomination honorifique.

L'organisation régimentaire a une importance capitale. Voici ce que dit Marmont à ce sujet : « *En général, le régiment est une formation essentiellement administrative : il se rattache à une sorte de constitution sociale, animée d'un esprit patriotique et de famille..... Le colonel est le chef de cette espèce de cité, le père, le magistrat : et, sans vouloir assurément déprécier le courage, première des vertus militaires, les qualités*

essentielles d'un colonel, celles qui influent le plus sur la bonté d'un régiment, sont moins une intrépidité extraordinaire que l'esprit d'ordre, de justice et une grande fermeté. Les meilleurs régiments sont ainsi commandés. »

Dans l'antiquité, les méthodes d'instruction étaient facilement uniformes, ainsi que nous l'avons déjà dit, et les armées étaient peu nombreuses: il n'y avait donc pas lieu d'instituer un groupe analogue à celui du régiment, et c'est en vain qu'on le chercherait: il en est à peu près de même en ce qui concerne les armées féodales, et la bande, usitée lors de la création du corps des francs-archers, fut la véritable origine de notre organisation régimentaire actuelle. Les premiers régiments d'infanterie datent de 1561, ceux de cavalerie de 1633, et ceux d'artillerie de 1670: ces modifications furent successivement imitées par les armées européennes.

B. GRANDES SUBDIVISIONS.

Les *grandes subdivisions* actuellement admises présentent deux caractères différents: pendant la paix, elles sont constituées par arme dans le but de rendre l'instruction uniforme: pendant la guerre, elles sont combinées, à l'aide d'un mélange d'unités tactiques des diverses armes, dans des proportions déterminées par l'appui réciproque que se doivent celles-ci pendant le combat. Dans le premier cas, on obtient des subdivisions d'arme, et dans le second cas, des subdivisions d'armée.

Les grandes subdivisions sont la brigade, la division, le corps d'armée, la petite armée et la grande armée.

A. Brigade.

La *brigade* est presque toujours une subdivision d'arme, en paix comme en guerre: elle est d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie: son chef est un officier général.

La phalange grecque, la légion romaine et l'aile des armées féodales furent analogues à notre brigade d'infanterie. C'est Gustave-Adolphe qui, le premier, organisa vraiment celle-ci; cette création, perfectionnée par Turenne, fut bientôt admise dans toutes les armées européennes; elle fut appliquée à la

cavalerie vers la fin du dix-septième siècle ; elle s'étendait jusqu'à l'artillerie dans l'armée allemande au commencement de notre siècle et nous ne venons de l'adopter que récemment pour cette arme.

B. *Division.*

La *division* est la réunion de deux brigades d'infanterie ou de cavalerie ; il n'en existe que pour ces deux armes, son chef est un officier général.

Sur le pied de paix, la division est généralement une subdivision d'arme ; sur le pied de guerre, c'est toujours une subdivision d'armée pourvue de troupes suffisantes de toutes armes et de tous les services accessoires.

Les armées grecque et romaine n'avaient pas de groupe constitué correspondant à notre division ; dans les armées féodales et dans les armées de l'Europe jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, il semble que l'organisation provisoire des lignes et des batailles ait dû en tenir lieu. Le maréchal de Broglie réalisa, vers 1760, la première constitution de la division ; elle fut, dès lors, employée dans toutes les armées actives de l'Europe, et la Prusse, après les traités de 1815, la conserva seule organisée en paix comme en guerre. Cette mesure vient d'être nouvellement appliquée à notre armée, mais il n'y a guère de division permanente que pour l'infanterie. C'est, en effet, la seule arme qui, par son effectif, permette de constituer un groupe aussi considérable ; il en existe cependant aussi de cavalerie, en nombre restreint, et dans quelques armées seulement.

C. *Corps d'armée.*

La base de l'organisation du *corps d'armée* est l'infanterie. Le corps d'armée, placé sous les ordres d'un officier général, est la réunion de deux divisions d'infanterie auxquelles on adjoint généralement une ou deux brigades de cavalerie, une brigade d'artillerie et tous les services accessoires. Toutes ces troupes sont pourvue de numéros d'ordre dépendant de celui du corps d'armée.

Nous trouvons une organisation analogue dans la grande phalange grecque, dans l'armée consulaire romaine et dans les lignes des grandes armées des dix-septième et dix-hui-

tième siècles. Bonaparte en tenta le premier essai régulier dans la campagne de 1800, et devenu empereur, il fit un usage constant du corps d'armée dans toutes ses guerres. L'emploi en devint alors général dans les armées européennes, mais en guerre seulement. La Prusse conserva seule la répartition de son armée par corps sur le pied de paix et nous venons enfin de suivre son exemple, ainsi que quelques autres armées.

Le fractionnement permanent de l'armée en brigades, divisions et corps d'armée a l'avantage de placer les troupes sous les ordres des chefs qui les commanderont, si la guerre est déclarée, et de simplifier toutes les opérations de la mobilisation.

D. *Petite armée.*

Une petite armée est la réunion de deux ou plusieurs corps d'armée : elle est sous les ordres d'un maréchal ou d'un prince ; on la désigne par un numéro, par un nom ou par une appellation géographique.

Ce groupe est nouveau : il est rarement employé pendant la paix et il n'est créé que pour la guerre.

En tenant compte des enseignements de l'histoire, on voit que le nombre des subdivisions de l'armée a successivement augmenté, suivant les progrès de l'art militaire et l'accroissement numérique des armées. A vrai dire, Napoléon I^{er} fit quelquefois usage de petites armées, mais elles agissaient alors en dehors de son action directe : l'armée qu'il conduisait lui-même était toujours partagée en corps d'armée. Actuellement, une nation qui fait la guerre met sur pied la masse entière de ses hommes valides : aussi a-t-on dû créer une nouvelle subdivision entre le corps d'armée et l'armée, tant pour faciliter la transmission des ordres et donner de la mobilité à l'ensemble, que pour permettre l'exécution des grandes combinaisons stratégiques.

E. *Grande armée.*

La *grande armée* est formée de deux ou plusieurs petites armées : elle est placée sous les ordres d'un maréchal, d'un prince ou du souverain.

Par son nombre de combattants et par son organisation, la grande armée, telle qu'elle existe actuellement, n'a aucune analogie avec les armées des époques antérieures.

Ainsi qu'on le voit, depuis la demi-section jusqu'à la grande armée, chaque subdivision se compose de deux, trois ou quatre groupes de l'ordre immédiatement inférieur : nous exposons, dans les leçons sur la tactique, quelques considérations sur l'importance de l'emploi de l'une ou de l'autre de ces combinaisons : contentons-nous donc d'indiquer, dès aujourd'hui, les motifs qui peuvent faire prévaloir l'une à l'autre.

Par la combinaison binaire, une troupe peut former deux lignes : par la combinaison ternaire, elle forme trois lignes ou une seule ligne comprenant naturellement un centre et deux ailes : par la combinaison quaternaire, elle peut former deux lignes éventuellement divisées en deux ailes mais sans un centre déterminé, ou une seule ligne ayant son centre et ses deux ailes et soutenue par une réserve. Au point de vue de la direction du combat, c'est donc cette dernière combinaison qui paraît préférable : mais nous verrons qu'elle ne saurait être appliquée pour la constitution de tous les groupes, car il faut tenir compte, non-seulement des dépenses possibles pour l'entretien des cadres, mais aussi des facultés de l'homme. Nous ne faisons que signaler ces différences, nous réservant de les discuter en temps opportun et d'expliquer quand et comment l'une ou l'autre des combinaisons est applicable.

Article III. — Institutions militaires.

Toute société repose sur un ensemble de lois qui forment l'ordre social, et sur lesquelles sont basées les institutions civiles, religieuses, politiques et militaires.

Les *institutions militaires* sont destinées à animer et à maintenir l'organisation des armées par une équitable répartition des devoirs que la société impose à ses défenseurs et des droits dont elle leur assure la jouissance.

« *Les droits réciproques du gouvernement et du militaire, a dit Morand, doivent être déterminés par la loi d'une manière immuable : ce sont les engagements par lesquels l'un est servi et l'autre récompensé de ses services : il faut en rechercher et en reconnaître les bases établies sur des principes qu'il est nécessaire d'exposer.* »

La plus solide garantie de l'existence d'une armée repose sur

la fixité et sur l'excellence de ses institutions. Toutes les armées fortement constituées s'appuient sur des lois ayant un caractère permanent et approprié à l'esprit national : la majorité des citoyens reconnaît ces grands principes, elle est à même d'en apprécier les heureuses conséquences tant contre les ennemis du dehors que contre ceux de l'intérieur, elle sait qu'ils forment la base de l'ordre social, elle s'habitue donc à les respecter et elle se dispose à s'y conformer sans difficulté lorsque le moment est venu. On peut, certes, affirmer que les meilleures armées sont celles qui, loin de former une société dans l'État, puisent, au contraire, leur force dans l'établissement de relations naturelles avec le reste de la nation.

Les institutions militaires ont, en résumé, pour but de permettre aux diverses parties de l'armée de fonctionner sans effort et selon le rôle spécial qui leur est affecté ; elles forment deux grandes catégories distinctes, les institutions organiques et les institutions administratives.

§ I. *Institutions organiques.*

Les *institutions organiques* dépendent des principes posés par le législateur : leur expression formelle et précise est contenue dans le texte des lois : elles sont particulièrement destinées à la satisfaction des intérêts moraux de tous les militaires, en déterminant les droits et les devoirs du citoyen devenu soldat.

D'après cette définition, les institutions organiques ont leur origine dans la constitution qui forme l'ordre social ; les dispositions qu'elles contiennent dépendent donc, non-seulement du caractère particulier à la nation et de la nature des obligations du service militaire, mais encore de la forme même du gouvernement. Une étude d'ensemble sur les institutions organiques des armées présente, par conséquent, de grandes difficultés ; nous nous contenterons d'en examiner les plus importantes et les plus répandues, mais en évitant d'entrer dans les détails d'application, en nous plaçant à un point de vue purement philosophique : nous expliquerons ensuite comment on procède, en France et à l'étranger, pour les appliquer.

Les principales institutions organiques forment trois groupes : le recrutement, les moyens de récompense et les moyens de répression.

A. RECRUTEMENT.

L'institution du *recrutement* est destinée à créer, à entretenir et à renouveler le personnel de l'armée.

Les considérations sur lesquelles s'appuie cette institution sont les suivantes :

- 1° *Le chiffre et le caractère de la population ;*
- 2° *La situation des revenus de l'État ;*
- 3° *L'étendue et la configuration du pays et des frontières ;*
- 4° *La nature des relations avec les puissances étrangères.*

Le chiffre de la population détermine le maximum des troupes que la nation peut mettre sur pied. La situation des revenus de l'État indique le maximum des soldats à entretenir sous les drapeaux d'une manière permanente. L'étendue et la configuration du pays et des frontières permettent de diminuer ou obligent à augmenter l'effort moyen ; c'est en prétextant de la forme défectueuse de son territoire et de la faiblesse de ses frontières que la Prusse a constamment eu, depuis 1815, un effectif d'armée supérieur à celui qui correspondait à sa population ; elle masquait ainsi ses projets ambitieux, attendant le moment propice pour les dévoiler et les réaliser. La nature des relations avec les puissances étrangères peut également faire varier l'effort moyen ; dans l'état actuel où se trouve placé le monde civilisé, cet effort est aussi grand que possible : les conquêtes faites par la Prusse et la constitution d'un nouvel empire allemand ont eu, pour conséquence, d'obliger toutes les nations à accroître leurs forces militaires.

Les principaux systèmes de recrutement employés dans tous les pays, aux diverses époques de l'histoire, sont les suivants :

- 1° *L'emploi des mercenaires étrangers ;*
- 2° *L'emploi des mercenaires nationaux ;*
- 3° *L'enrôlement volontaire ;*
- 4° *L'enrôlement forcé, partiel ou total, par appel limité ou par obligation générale.*

Carthage, dont les habitants s'occupaient surtout de transactions commerciales, avait pris à sa solde des *mercenaires grecs*. Ceux-ci se rendirent redoutables dans les guerres puniques ; aussi Rome exigea-t-elle que sa rivale renonçât à les

employer avant d'entreprendre l'expédition définitive qui devait infailliblement amener la destruction de Carthage. Ce mode de recrutement se représenta, pour la première fois, en France, vers la fin du quinzième siècle : Louis XI, mécontent de l'importance que la création du corps des francs-archers avait donnée à la bourgeoisie, les licencia sans bruit et les remplaça par des mercenaires étrangers, des Suisses surtout, qu'il prit à sa solde par un marché général de *capitulation* ; ce marché fut plusieurs fois rompu et renouvelé et il existait encore lorsqu'éclata la Révolution de 1789 ; par un contraste remarquable, les gardes suisses furent les derniers défenseurs de la royauté, tandis que les gardes françaises, troupe d'élite, eurent une grande part à la prise de la Bastille.

L'emploi des *mercenaires nationaux* était inconnu dans l'antiquité ; il prit son origine, en France, lors de la disparition des francs-archers et de l'admission des mercenaires étrangers ; il se répandit ensuite dans toutes les armées européennes, François I^{er}, après son échec à Pavie et sa captivité en Espagne, s'était rendu compte de la force des institutions militaires espagnoles et il avait tenté, mais en vain, de les introduire en France ; celles-ci déclinèrent, du reste, rapidement dès que l'empire de Charles-Quint eut été démembré. On peut donc dire que, jusqu'en 1789, toutes les armées de l'Europe se recrutèrent à la fois par des mercenaires étrangers fournis par un marché général ou provenant des déserteurs, et par des mercenaires nationaux attirés par l'appât d'une prime. Sous la République, il n'y eut pas de mercenaires dans l'armée française, mais ils reparurent vers 1805 dans la personne des remplaçants et ils n'ont disparu que depuis 1872. Le principe du recrutement national par le service obligatoire, posé par la loi sur la conscription, fut abandonné par nous en 1815 ; la Prusse seule le conserva, et presque toutes les armées l'ont admis depuis les guerres de 1866 et 1870. L'Angleterre est l'unique puissance qui ait encore conservé, à l'époque actuelle, l'emploi des mercenaires nationaux, mais avec des atténuations qui en modifient le caractère.

Le *recrutement par l'enrôlement volontaire* n'existait pas dans l'antiquité, du moins lorsque les institutions militaires étaient fortement organisées ; à Rome, le fait ne se présenta qu'à l'époque des guerres puniques et pour la catégorie des

habitants qui, jusque-là, n'avaient pas été admis dans les rangs de l'armée. En dehors de l'enrôlement volontaire avec prime, qui constitue l'emploi des mercenaires nationaux dont nous avons parlé plus haut, c'est seulement en 1789 que fut admis le principe de l'emploi d'un nombre considérable d'engagés volontaires ; c'est par l'application de cette idée nouvelle que furent appelés les volontaires de 1791 et 1792 ; mais, malgré tous les efforts du gouvernement républicain, malgré les dangers courus par la patrie, le nombre des volontaires fut peu considérable et la mise en réquisition permanente de tous les hommes valides, décrétée par la Convention, vint promptement apporter un remède efficace à l'insuffisance reconnue de ce système exclusif de recrutement. On n'y a plus eu recours depuis cette époque, abstraction faite de l'enrôlement volontaire individuel, mais sans prime, qui n'est qu'un moyen accessoire de recrutement.

Le *recrutement par enrôlement forcé* est partiel ou total. Le premier mode fut employé en Grèce, à Rome et pendant la féodalité ; on y pourvoyait par un appel limité à la classe des citoyens nobles ou riches dans les républiques, et limité à la classe des gentilshommes dans les principautés féodales. Lorsque Louis XIV eut créé les *milices* temporaires, devenues permanentes sous Louis XV, on les recruta par l'application du même principe, mais dans des conditions différentes : au lieu d'appeler au service ceux qui avaient le plus d'intérêt à la défense de l'État, on fit exclusivement peser cet impôt du sang sur la basse classe, sur les artisans et les paysans ; aussi l'une des premières conséquences de la Révolution de 1789 fut-elle d'abolir les milices. Au commencement de ce siècle, une réaction violente se produisit contre l'emploi arbitraire de la loi sur la conscription, dès que Napoléon I^{er} eut disparu, et l'un des premiers articles de la Charte octroyée par Louis XVIII vint la supprimer ; dès lors, notre armée, ainsi que celle de quelques autres puissances européennes, se recruta par appel ; mais la faculté du remplacement permit de se soustraire à cet appel et, déduction faite de l'armée prussienne et de l'armée anglaise autrement composées, il n'y eut plus, en France comme à l'étranger, que des soldats trop pauvres pour se faire remplacer ou d'autres liés au service parce qu'ils avaient remplacé des jeunes gens appelés ; l'élément intelligent de la nation ne fut plus représenté, dans l'armée, que par quelques engagés

volontaires et par les officiers ; l'armée tendit donc à former une société dans l'État, surtout en France, où la loi de 1855 sur la *dotation* de l'armée vint renouveler la *protylepia*, telle qu'elle existait à Rome sous Valentinien. Pareil système de recrutement ne procurait ni la quantité ni la qualité.

Le *recrutement par enrôlement forcé total*, c'est-à-dire par obligation générale, se présente, mais exceptionnellement, à certaines époques de l'histoire. Sa première application réelle eut lieu lorsque la Convention mit, par un décret de 1793, tous les hommes valides en *réquisition* permanente pour la défense de la République : elle fut l'origine des troubles civils qui ensanglantèrent la France à cette époque : exécuté dans toute sa rigueur, ce décret n'eut de consécration légale qu'en 1798 : la loi sur la *conscription* régularisa les faits jusqu'alors arbitraires, et elle fut la première expression véritable du principe du *service militaire obligatoire et personnel* : mais la faculté du remplacement en détruisit rapidement toute la valeur. Tandis que toutes les puissances désarmaient après les traités de 1815, la Prusse qui, depuis 1807, avait adopté dans ses lois l'obligation générale du service militaire, la conserva et en fit l'une des bases de sa puissance militaire ; nous avons déjà dit quel prétexte la Prusse avait mis en avant pour couvrir ses visées ambitieuses : il ne suffisait pas, et elle invoqua un autre motif, la nécessité, prétendit-elle, d'avoir une armée fortement organisée, malgré sa faible population, pour tenir dignement sa place de grande puissance dans le concert européen. C'est ainsi qu'elle est parvenue, en employant la ruse et la violence, à reconstituer à son profit l'ancien empire allemand. Depuis les guerres de 1866 et de 1870, presque tous les États ont suivi son exemple et leurs armées se recrutent par l'application du système qui a fait la principale force de la Prusse. Voici ce qu'écrivait déjà à ce sujet, en 1732, le maréchal de Saxe dans ses *Réveries* : « Ne vaudrait-il pas mieux établir par une loi, que tout homme, de quelque condition qu'il fût, serait obligé de servir son prince et sa patrie pendant cinq ans ? Cette loi ne saurait être désapprouvée, parce qu'elle est naturelle, et qu'il est juste que les citoyens s'emploient pour la défense de l'État.... Cette méthode de lever les troupes ferait un fonds inépuisable de bonnes et belles recrues qui ne seraient pas sujettes à désertir. L'on se ferait même, par la suite, un honneur et un

devoir de servir sa tâche.... alors ceux qui auraient servi leur temps verraient avec mépris ceux qui répugneraient à cette loi. »

Comme on le voit par ce rapide aperçu historique, le dernier système est celui qui convient le mieux aux sociétés, telles qu'elles sont actuellement organisées; son emploi n'est que l'extension des méthodes de recrutement adoptées dans l'antiquité.

Ce recrutement partage l'armée en trois groupes principaux :

1° *L'armée permanente*, composée d'hommes présents sous les drapeaux ;

2° *La réserve immédiate de l'armée*, dont les hommes, instruits ou non, sont prêts à répondre au premier appel, mais ne sont plus astreints au service permanent ;

3° *La réserve générale du pays*, dont les hommes, instruits ou non, sont dans leurs foyers, prêts à prendre les armes en cas de danger de la patrie.

Dans ces trois groupes, sont compris tous les hommes valides de vingt à quarante ans environ : la principale différence, qui existe entre les conditions de service effectif admises par les États européens, est relative au temps de présence sous les drapeaux : cette durée varie de trois à cinq ans, mais il semble que la moins longue des deux périodes est préférable ; car, ainsi que l'a dit Morand, « *après trois ans de service, le soldat d'infanterie, de cavalerie, et même d'artillerie, est instruit.* » En outre, comme les nécessités budgétaires ne permettent d'entretenir qu'un effectif déterminé, moins les soldats resteront de temps dans l'armée permanente, plus grand sera le nombre de ceux qu'on pourra y faire passer et y instruire.

L'armée, au pied de paix, ne comprend que l'armée permanente : celle-ci a un effectif variant du 1/80 au 1/100 de la population.

L'armée, sur le pied de guerre, comprend :

1° *Les troupes de campagne*, formées par l'armée permanente et partie de la réserve de cette armée ;

2° *Les troupes de recrutement*, fournies par la seconde partie de la réserve de l'armée permanente ;

3° *Les troupes d'occupation*, que donne la réserve générale du pays.

Toute cette masse est décomptée à raison du 1/15 au 1/25 de la population.

Enfin, si le territoire est envahi, on peut avoir recours à la *levée en masse* des hommes non enrôlés dans les troupes de guerre, et l'on atteint ainsi une proportion variant du 1/12 au 1/15 de la population.

Les opérations nécessitées par le recrutement de l'armée sont déterminées par la loi ; elles ont lieu chaque année et, dans presque tous les États, elles consistent dans l'examen des jeunes gens qui viennent d'accomplir leur vingtième année ; tous ceux-ci sont mis à la disposition de l'armée, sauf les individus que l'intérêt des services publics dispense, ceux qui sont infirmes, et ceux que la loi a frappés d'indignité. Le mode de répartition des recrues ainsi levées n'est pas le même partout ; le type parfait consiste dans la répartition régionale, mais celle-ci présente de graves inconvénients au point de vue du combat et au point de vue politique, ce qui ne l'a pas fait universellement adopter.

Les opérations du recrutement sont confiées à des fonctionnaires civils, à des particuliers notables et à des fonctionnaires militaires ; les premiers sauvegardent les intérêts de l'État, les seconds prennent les intérêts des familles, les derniers assurent les intérêts de l'armée.

Tous les tableaux, registres, documents et papiers relatifs au recrutement sont entre les mains d'un officier qui prend le titre de *commandant de recrutement* dans la circonscription territoriale à laquelle sont limitées les opérations dont il centralise le résultat ; il a, en outre, la surveillance de certains magasins et arsenaux.

B. MOYENS DE RÉCOMPENSE.

L'équilibre entre les moyens de récompense et les moyens de répression est basé sur cet axiôme : la crainte des châtimens et l'espoir des récompenses constituent les guides les plus sûrs de la conscience, assurent l'exécution des devoirs et stimulent le cœur humain.

Les *moyens de récompense* sont destinés à entretenir l'émulation dans les rangs de l'armée et à rémunérer les services rendus.

Les principaux de ces moyens sont l'avancement, les distinctions honorifiques, les pensions et la constitution de l'état d'officier.

A. *Avancement.*

L'*avancement* a pour résultat la création et l'entretien des cadres de l'armée.

« L'*avancement* qui, selon Morand, est une récompense et un avantage pour celui qui le reçoit, est aussi une charge et un dépôt : ce sont des désastres, c'est le sang du soldat qui expie les fautes de l'officier et l'erreur d'un mauvais choix.... Le choix des sous-officiers et leur avancement méritent toute l'attention du gouvernement. Préposés au commandement immédiat des soldats, et vivant constamment avec eux, les sous-officiers doivent être leurs modèles, en courage, en subordination, en politesse, en bonnes mœurs, enfin dans tout l'accomplissement de leurs devoirs. » « Les meilleurs cadres, a dit Chambray, sont ceux qui ont de l'instruction militaire, dans lesquels règne l'esprit de corps, qui sont aguerris, disciplinés et composés de militaires braves ; avec de tels cadres, les troupes feront leur devoir, quelle que soit la fortune des armes.... Pour obtenir un bon mode d'avancement, il ne suffit pas d'envisager la question sous le rapport militaire, il faut aussi la considérer sous le point de vue politique ; car on doit avoir égard à la constitution civile du pays et à l'état de la société. »

Les méthodes d'avancement ont donc, plus même que celles du recrutement, une influence considérable sur la valeur d'une armée ; c'est pour ce motif que l'on a établi, dans tous les pays, des écoles destinées à former les officiers et les sous-officiers ; les uns et les autres y reçoivent une instruction raisonnée et uniforme, qu'il serait impossible de leur donner s'ils étaient dispersés dans les troupes et astreints aux nécessités du service qui absorberaient la plus grande partie de leur temps. D'autre part, l'État et la nation ont le plus grand intérêt à ce que leurs cadres soient sérieusement préparés à leurs fonctions ; si les cadres sont faibles et mauvais, les désastres sont à craindre ; s'ils ne sont pas assez instruits, il faut les multiplier et les finances publiques sont rapidement obérées ; nulle des institutions militaires n'a donc une aussi grande importance que celle de l'avancement.

La succession des grades constitue la hiérarchie militaire :

ceux-ci forment quatre groupes principaux, les sous-officiers, les officiers inférieurs, les officiers supérieurs et les officiers généraux :

1^o Les *sous-officiers* sont le caporal et le sergent : le *caporal* commande le premier groupe d'organisation ; le *sergent* est à la tête de deux ou quatre de ces groupes ;

2^o Les *officiers inférieurs* sont le lieutenant et le capitaine ; le *lieutenant* a, sous ses ordres, deux ou quatre groupes commandés chacun par un sergent ; le *capitaine* est le chef de l'unité d'administration, d'organisation, d'instruction, de discipline, quelquefois aussi de combat, c'est-à-dire de la compagnie, de l'escadron ou de la batterie ;

3^o Les *officiers supérieurs* sont le commandant et le colonel : le *commandant* a, sous ses ordres, soit un bataillon, soit deux ou plusieurs escadrons ou batteries ; le *colonel* est le chef du régiment ;

4^o Les *officiers généraux* sont placés à la tête des grandes subdivisions : ils ont des titres, variables selon les pays, mais appropriés au commandement dont ils sont pourvus.

A tous ces grades sont attribués, en dehors du commandement direct des troupes, certains *emplois* spéciaux dépendant des obligations d'administration et de fonctionnement ; nous n'insistons pas sur les détails relatifs à ces fonctions particulières qui sortent du cadre tracé à notre enseignement et qui font partie du cours d'administration professé à l'école. Mais en dehors de ces attributions spéciales, il existe des distinctions dans le même grade : « *Ce n'est que justice*, dit Morand, *d'établir deux classes dans la plupart des grades, puisque le nouveau promu n'a pas les mêmes mérites acquis que l'ancien, et qu'il est raisonnable de laisser subsister quelque différence entre eux, dans la solde et les insignes.* » Cette nécessité a été admise dans plusieurs armées, pour certains grades, particulièrement pour celui de capitaine, que les titulaires possèdent longtemps et dont l'importance sur l'organisation militaire est considérable.

Les grades, dont nous avons fait plus haut l'énumération, sont presque tous d'une origine ancienne ; toutefois, il est à remarquer qu'ils n'ont pas toujours occupé, dans l'échelle hiérarchique, la place qui leur est actuellement dévolue ; les désignations, affectées aujourd'hui aux sous-officiers et aux

officiers subalternes, étaient réservées jadis à des officiers d'un rang relativement élevé ; mais les armées s'étant successivement accrues, il a fallu créer des grades nouveaux pour satisfaire aux grands commandements.

Les méthodes d'avancement ont consisté ou consistent encore dans l'emploi des principes du droit, du choix, de l'ancienneté, de l'élection et de l'achat.

L'avancement de *droit* est le résultat de la constitution même du pays ; dans l'antiquité, et sous la féodalité il provenait de ce fait que les principaux de la société étaient les chefs naturels des soldats ; son application la plus rigoureuse amena, dans certains pays, la création des castes de guerriers ; naturellement il subsiste encore dans les États monarchiques et il permet de faire arriver vite et sûrement les princes du sang aux plus hauts grades de l'armée.

L'avancement à l'*élection* était usité à Rome ; il fut pratiqué, pendant quelques années, sous la République de 4789, et il se reproduisit dans une partie des gardes mobiles et mobilisés, sous la République de 1870. Son application se fait par deux méthodes différentes ; l'élection peut avoir lieu par les chefs ou les égaux formant commission, ou par la réunion des inférieurs ; de ces deux élections, la première n'a que peu d'inconvénients et elle est encore appliquée, mais avec des atténuations, dans l'armée la plus fortement organisée de l'Europe ; la seconde produit les résultats les plus déplorables ; comme le dit Chambray « *ce mode d'avancement est nuisible à la discipline, et il peut devenir funeste dans les temps de troubles, en servant d'instrument aux factieux.* »

L'avancement par *finance* ou l'achat des grades remonte au règne de Louis XIV ; le grand roi fut le premier souverain qui ait légitimé ce système. Cette vénalité des grades militaires vécut pendant un siècle, en France : elle fut supprimée en 1770, mais elle ne disparut définitivement qu'en 1789. L'Angleterre avait, sous ce rapport, suivi notre exemple, et depuis deux ans seulement elle y a renoncé.

L'avancement au *choix* est de toutes les époques ; il est basé sur cet axiome de Napoléon I^{er} : « *L'ambition est à l'homme ce que l'air est à la nature ; ôtez l'une au moral et l'autre au physique, il n'y a plus de mouvement.* » Le choix est la récompense du mérite, quand il est contrôlé ; sinon, il dégénère en

faveur : les principes nouveaux qu'a émis la Révolution de 1789 ont eu pour heureuse conséquence de faire disparaître celle-ci et de donner à l'application du choix une sanction légale, mais encore très-précaire, qui lui faisait défaut jusqu'alors. Le choix a l'avantage d'entretenir l'émulation et de faire parvenir rapidement, aux plus hauts grades, les plus méritants ; il est naturel dans les armées où les officiers n'ont pas la même origine, mais il a l'inconvénient de laisser la porte ouverte à l'arbitraire.

L'avancement à l'*ancienneté* n'a pas toujours été pratiqué ; il existait dans l'antiquité pour quelques fonctions : Louis XIV est le premier souverain qui en ait prescrit une application régulière et, dès lors, il fut adopté dans les autres armées. Sous la République française on en fit un usage déraisonné qui permit à des soldats illettrés et ignorants d'atteindre des grades élevés. Depuis, on a employé l'avancement à l'ancienneté, alternativement avec celui du choix, dans certaines armées ; mais dans celles où les officiers ont la même origine, l'ancienneté seule constitue les droits exclusifs à l'avancement.

De tous ces systèmes, ceux qui ont été conservés sont l'avancement au choix et l'avancement à l'ancienneté. Tous les grades de sous-officier sont la conséquence du choix ; le droit de proposition appartient partout au capitaine, et le droit de nomination au colonel. Les grades d'officier sont donnés, soit exclusivement au choix ou à l'ancienneté, soit alternativement à l'ancienneté et au choix : ils sont conférés par le chef de l'État, sur la proposition du ministre de la guerre.

B. *Distinctions honorifiques.*

Les *distinctions honorifiques* sont destinées à récompenser les services rendus, et elles ont pour conséquence de désigner au respect de leurs concitoyens les hommes qui en sont pourvus. « *Les richesses, a dit Napoléon I^{er}, ne sont point le partage ordinaire du militaire, du magistrat : il faut les en dédommager par la considération et les égards. Le respect qu'on leur porte entretient le point d'honneur qui est la véritable force d'une nation... Le ruban d'un ordre lie plus fortement que des chaînes d'or.* » Voici l'opinion de Morand sur le même sujet : « *Les décorations sont l'un des moyens les plus puis-*

sants dont les gouvernements disposent à l'époque actuelle pour exciter l'émulation au service et à la gloire de la patrie, dont ils sont les protecteurs. »

Toutes ces assertions sont vraies, ainsi que le prouve l'histoire. A toutes les époques, chez tous les peuples, les distinctions honorifiques ont existé. En Grèce, c'étaient des proclamations, des statues, des monuments commémoratifs, des couronnes, des armures complètes. A Rome, c'étaient les mêmes, plus les enseignes, le triomphe et les arcs-de triomphe. Sous la féodalité, l'éperon de chevalier, les blasons et les armoiries ; à l'époque moderne et encore actuellement, la décoration d'un ordre de chevalerie, un titre d'anoblissement, des armes d'honneur, des citations publiques et des témoignages de satisfaction.

Quels qu'aient été l'esprit et la forme du gouvernement, les distinctions honorifiques ont donc toujours été reconnues comme nécessaires ; il n'y a eu de différence qu'en ce qui concerne leur insigne extérieur. Dans les États monarchiques, cet insigne est toujours visible ; dans les États républicains, on a quelquefois tenté de le faire disparaître. Pour nous, le doute ne doit pas être permis : il faut que le militaire, dont l'État a reconnu et honoré les services par une distinction, en porte toujours l'indice apparent, et que tous les citoyens considèrent cet insigne comme un certificat de vertu, de loyauté, de dévouement et d'honneur.

c. Pensions.

Les pensions constituent un moyen de récompense pécuniaire. « Il faut, dit Morand, que la loi protège le militaire, établisse et garantisse les conditions du contrat par lequel il s'est engagé à servir l'État et l'État à pourvoir à son existence, à veiller sur sa famille ; de sorte que le militaire, insouciant sur son avenir et celui de ses enfants, puisse abandonner toutes ses pensées, toutes ses facultés, à l'accomplissement de ses devoirs. »

La constitution particulière des armées grecque et romaine ne nécessitait pas de loi spéciale relative aux pensions : dès les premiers âges des monarchies européennes, les gentilshommes furent pourvus de bénéfices, de fiefs ou de pensions, en raison des services qu'ils avaient rendus ; c'est ainsi que furent insti-

tués les oblats et les mortes-paies ; les soldats étaient reçus dans des hôpitaux tels que celui des Quinze-Vingts, la commanderie de Saint-Louis, la maison de Charité chrétienne ou les hôtels des Invalides ; mais aucun droit n'était écrit ; la pension était accordée par faveur royale, et ceux qui ne l'obtenaient pas étaient réduits à mendier. Un siècle environ avant la Révolution française, de sérieuses tentatives furent faites pour remédier à ce déplorable état de choses ; depuis, la loi est venue régulariser la distribution et l'équitable répartition des pensions de l'armée. Actuellement, le militaire qui a servi longtemps et honorablement son pays, a droit à une pension qui le met à l'abri du besoin sur ses vieux jours ; s'il est devenu infirme au service et par le fait du service, les mêmes avantages lui sont accordés ; s'il meurt, sa femme et ses enfants mineurs sont préservés de la misère.

D. *État de l'officier.*

La constitution de l'*état de l'officier*, telle qu'elle existe dans les institutions françaises, est une garantie réservée au titulaire du grade.

Par ce fait, le grade est la propriété de l'officier et celui-ci jouit d'un caractère d'inaltérabilité tout à fait analogue à celui du magistrat ; de même que le juge, il ne peut être dépossédé de son titre que par mort, excès d'âge, démission et forfaiture. C'est l'application d'un même principe à deux états différents et pour des causes diverses. Par l'inaltérabilité, le magistrat acquiert toute l'indépendance nécessaire pour juger en conscience, tandis que l'officier est couvert en obéissant à son chef, quel qu'il soit : l'un et l'autre sont assurés de jouir de tous les droits réservés à leurs fonctions, de conserver leur titre et de prétendre à la pension de retraite.

On conçoit aisément que cette garantie, nécessaire dans un Etat où la nature des institutions change aussi souvent que dans le nôtre, devient inutile dans les États où la forme du gouvernement ne change jamais.

L'état du sous-officier n'existe dans aucune armée ; c'est une lacune qu'il serait facile et avantageux de combler, car elle aurait pour conséquence immédiate de relever, dans l'esprit public, la situation du sous-officier. Par compensation, on ré-

serve aux sous-officiers ayant fait un long et honorable service, des places inférieures dans certains services publics ; c'est la mise en pratique de cette opinion émise par Morand, il y a cinquante ans : « *Il est des emplois civils que l'on peut et que l'on devrait accorder aux anciens soldats et aux anciens sous-officiers pour récompense de leurs services.* » L'État a évidemment tout intérêt à confier ces fonctions à des hommes rompus aux habitudes d'ordre et de discipline, et pénétrés des sentiments de l'honneur et du devoir.

C. MOYENS DE RÉPRESSION.

Les *moyens de répression*, dont dispose l'autorité militaire, sont : les punitions contre les fautes disciplinaires ; les peines contre les délits et les crimes.

Il y a donc, en cette matière, deux actions différentes, celle de la discipline et celle de la justice.

Il est difficile de rechercher les traces de l'organisation disciplinaire ou judiciaire des armées avant l'époque de la Révolution française ; dans l'antiquité, sous la féodalité, et dans les monarchies modernes, la confusion était complète entre les règles de la discipline et les lois de la justice ; les punitions et les peines consistaient surtout en châtimens corporels violents ou en moyens dégradants, les uns et les autres hors de proportion avec la cause qui les avait motivés ; nous en trouvons l'indication très-nette dans les détails que le maréchal de Saxe décrit, à ce sujet, dans ses *Réveries*. Les premiers législateurs de la Révolution de 1789, entraînés par les idées de l'époque, voulurent établir les tribunaux militaires sur les mêmes bases que les tribunaux civils, ne se rendant pas compte qu'ils adoptaient là des dispositions et des principes subversifs de toute règle de discipline ; ils admirent, en conséquence, non-seulement l'institution du jury, mais l'introduction de jurés civils. Ce vice d'organisation disparut bientôt, et nous nous mêmes enfin, sous ce rapport, à la hauteur des puissances étrangères qui nous avaient précédés dans cette voie, tandis qu'elles avaient imité toutes nos autres institutions militaires.

Actuellement, les armées des nations civilisées possèdent un règlement de discipline et un code de justice.

A. *Discipline.*

La discipline réprime les fautes par des punitions.

La discipline est indispensable à la constitution militaire ; elle fait sentir ses heureux effets au dehors ; par cela même, elle contribue puissamment à la force de l'ordre social. « *Les règles rigoureuses de la discipline militaire, a dit Napoléon I^{er}, sont nécessaires pour garantir l'armée des défaites, du carnage et surtout du déshonneur. Il faut qu'elle regarde le déshonneur comme plus affreux que la mort. Une nation retrouve des hommes plus aisément qu'elle ne retroûve son honneur.* »

Placée entre la loi dont elle émane et l'organisation militaire à laquelle elle préside, la discipline en est le lien obligé ; elle rend possibles les efforts d'ensemble en s'appuyant sur ce principe que, pour tout inférieur, le chef c'est la loi, quel que soit le gouvernement ; elle accoutume le subordonné à l'obéissance passive envers son supérieur ; elle détermine les bases de la hiérarchie, c'est-à-dire la succession des pouvoirs remontant depuis le soldat jusqu'au ministre de la guerre et jusqu'au chef de l'État. Elle est donc, à tous égards, le premier élément de la force militaire ; car, sans discipline, il n'y a point d'organisation possible.

Le droit de punir est le plus grand privilège réservé au militaire gradé ; mais la loi limite ce droit afin d'arrêter la moindre tentative d'arbitraire. Dans presque toutes les armées, le capitaine et le colonel jouissent d'un pouvoir, relativement considérable, en ce qui concerne l'emploi des punitions ; ils ont chacun, sous leurs ordres, une famille, une tribu, et l'on a reconnu partout la nécessité de les investir d'une magistrature qui leur permette de veiller à la conservation, l'un de sa compagnie, l'autre de son régiment.

L'exercice de l'autorité hiérarchique est, sans contredit, l'un des écueils du commandement : il faut savoir obéir avant de prétendre à réprimer un acte de désobéissance, et c'est l'un des motifs pour lesquels le recrutement des cadres doit être l'objet de la sollicitude constante du gouvernement : ne pas montrer de faiblesse, ne pas se laisser aller à la dureté, résister à la colère, apprécier les circonstances atténuantes ou aggravantes d'une faute, punir à propos et dans une juste mesure, pronon-

cer la punition avec calme et sans froissement pour l'inférieur, penser à toutes ces choses assez rapidement pour que la punition suive immédiatement la faute, sont autant de qualités que peu d'hommes possèdent dès leur début et que l'expérience seule fait souvent acquérir.

Non-seulement le droit de punir est actuellement limité dans presque toutes les armées, mais la nature des punitions est nettement déterminée. Il existe, sous ce rapport, la plus grande différence entre les méthodes adoptées par les armées de l'antiquité et même entre celles des armées contemporaines : dans quelques-unes, les châtiments corporels qui formaient jadis le principal moyen de répression disciplinaire ont encore été conservés : dans d'autres, ils ont disparu pour faire place à un système de privation plus ou moins longue de liberté individuelle : cette diversité dépend du caractère national d'abord, mais surtout du mode de recrutement.

En résumé, l'histoire nous prouve que l'utilité de la discipline militaire a été reconnue par tous les peuples : elle est, comme dit Morand, « *le principe vital d'une armée : sans discipline, point d'armée : les hommes réunis sous cette dénomination ne sont plus qu'une bande d'animaux féroces.* »

B. Justice.

La justice réprime les délits et les crimes par des peines.

L'armée, tout en participant à l'ordre social, est une société particulière soumise à des règles et à des mœurs spéciales : il est donc indispensable d'assurer les conditions de son existence, et c'est le but de la justice militaire qui vient compléter les moyens de la discipline. « *Elle doit être confiée, a dit Marmont, aux mains de ceux qui sont chargés de la discipline, qui chaque jour en sentent les besoins, en remplissent les devoirs et y sont les premiers intéressés.* »

Toutefois, les délits et les crimes étant de deux natures, militaires ou de droit commun, tout en reconnaissant à l'armée la spécialité de connaître des délits militaires qui, selon Napoléon I^{er}, « *veulent être jugés promptement et sévèrement* », on lui a souvent contesté, depuis le commencement de ce siècle, la faculté de connaître des délits et des crimes de droit commun. Mais cette opposition, qui tombe devant des considéra-

tions d'un intérêt capital, n'a eu aucun résultat, et la justice est actuellement rendue, dans toutes les armées, par des tribunaux militaires qui diffèrent peu les uns des autres sous le rapport de leur organisation, de leur compétence et de leur procédure.

Il n'existe plus de châtimens corporels dans un grand nombre d'États, sauf la peine capitale : la nature des peines subies par les militaires se rapproche beaucoup, en outre, de celle des peines qui expient les délits et les crimes commis par des individus n'appartenant pas à l'armée, c'est-à-dire qu'elle réside surtout dans la privation de la liberté individuelle. Cependant l'armée exclut de son sein tous les coupables d'un crime frappés par une peine infamante : en outre, elle dispose de certains châtimens particuliers réservés à ceux qui ont commis un délit purement militaire.

§ II. *Institutions administratives.*

Les *institutions administratives* contiennent les prescriptions relatives aux procédés à employer pour assurer la formation, l'entretien et l'usage des ressources matérielles de l'armée : elles déterminent, en outre, les conditions d'après lesquelles sont réparties les sommes nécessaires pour solder les dépenses et faire la guerre.

Toutes les questions relatives à l'administration militaire sont du plus haut intérêt, car elles touchent à la fortune privée et publique, au succès des opérations militaires et, par suite, à la prospérité de l'État. « *C'est dans le ministère même de la guerre, a dit Morand, que les bases de l'administration doivent être posées, pour qu'elles deviennent immuables, malgré les changements fréquents des ministres, les caprices et l'esprit systématique des hommes qui peuvent arriver à ce grand emploi : et pour cela, il faut qu'elles soient fondées sur des lois, sur des institutions, plutôt que sur des ordonnances révocables à volonté.* » Ce souhait s'est réalisé depuis qu'ont paru ces lignes, et actuellement l'administration militaire repose sur des lois dans presque toutes les armées de l'Europe.

Les dispositions prescrites par les règles administratives pour subvenir à tous les besoins de l'armée sont évidemment très-variables : elles dépendent, en effet, de la nature des objets à

fournir, de la pauvreté ou de la richesse du pays, des procédés admis par l'administration civile, et surtout de la situation de l'armée : on comprend aisément qu'elles ne sauraient être les mêmes, pour fournir le pain ou pour remonter les troupes à cheval, pour la France ou pour l'Espagne, pour un État monarchique ou pour un État républicain, pour une armée en paix ou pour une armée en campagne à l'extérieur. « *L'administration des armées est donc, ainsi que l'affirme Vigo-Rousillon, une partie importante de l'art de la guerre.* » Tous les grands capitaines ont été d'excellents administrateurs. Ils savaient que de bonnes mesures administratives forment la base la plus solide de la discipline, et que les armées mal entretenues se laissent toujours aller à la rapine : et, comme l'a dit Napoléon I^{er} : « *Rien n'est plus propre à désorganiser et à perdre tout à fait une armée que le pillage.* »

L'armée est un capital qui ne produit point : il est naturel d'ajouter cependant qu'elle seule peut permettre aux autres capitaux de produire. Quoi qu'il en soit, elle pourvoit à son entretien par l'allocation des crédits que lui concède le pouvoir législatif lors du vote du budget annuel : les dépenses sont décomptées, sur le pied de paix, à raison de 850 à 1200 fr. par homme présent sous les drapeaux et par année : sur le pied de guerre, elles ne sauraient être représentées par un taux moyen.

La disposition légale de ces fonds est généralement confiée à une classe d'employés spéciaux qui sont les fonctionnaires de l'administration militaire : ils attribuent les sommes nécessaires aux divers services, en raison de leurs besoins et conformément aux lois ; puis ils vérifient et ils contrôlent l'exactitude et la régularité des comptes destinés à la justification : car, ainsi que l'a dit Marmont : « *La base d'une bonne administration est la légitimité des consommations.* »

Quant à l'exécution des services, elle appartient tantôt à des officiers, tantôt à des agents comptables, ainsi que nous le verrons plus loin : cela dépend de la nature même du service.

Les principales institutions administratives forment trois groupes distincts : l'entretien des militaires, la remonte des chevaux, la fabrication du matériel.

A. ENTRETIEN DES MILITAIRES.

« *Des hommes réunis, a écrit Marmont, ont des besoins :*

le talent d'y satisfaire avec ordre, économie et intelligence, forme la science de l'administration. »

L'expérience prouve, d'autre part, que les hommes se battent avec confiance et courage, quand ils touchent régulièrement leur solde, quand ils ont une nourriture assurée et suffisante, quand ils sont bien vêtus, quand ils ont pu se reposer des fatigues antérieures, quand ils savent que les malades et les blessés sont soignés avec sollicitude. Les principaux services d'entretien auxquels il faut pourvoir sont donc : la solde, les subsistances, l'habillement, le logement et la santé.

Dans toutes les armées, la gestion de ces services est opérée par des agents spéciaux qui emploient les deniers de l'État pour subvenir aux besoins des militaires : leurs actes sont examinés par d'autres fonctionnaires chargés, de leur côté, de prendre les intérêts de la fortune publique : mais là ne se borne pas la science de l'administration qui présente les plus grandes difficultés. Il faut, en effet, que l'armée soit constamment tenue prête à faire la guerre et tout l'agencement des services administratifs doit tendre vers ce but : or, les moyens sur lesquels on peut compter pendant la paix et à l'intérieur font souvent défaut pendant une campagne à l'extérieur : il est donc indispensable de profiter de la paix pour préparer les éléments dont la guerre exigera l'emploi : et c'est pour ce motif que les agents d'exécution ont, sous leurs ordres, des militaires non combattants dont on fait des boulangers, des ouvriers d'habillement et des infirmiers : il convient d'y ajouter les soldats du train qui conduisent toutes les voitures nécessaires au transport du matériel.

Les méthodes admises pour satisfaire aux divers services, pendant la paix, ont une grande analogie dans les armées de l'Europe, mais elles sont très-différentes pour la guerre. Dans les unes, les troupes vivent sur le pays et ne font usage que du bivac et du cantonnement pour se reposer ; dans les autres, les troupes portent ou traînent leurs vivres et la tente de campement : si les premières ne sont point disciplinées, elles gaspillent et épuisent vite les ressources de la contrée, ce qui peut amener le soulèvement général des populations ainsi mises à contribution ; si les secondes ne sont pas composées d'hommes robustes, les fatigues diminuent rapidement le nombre des hommes et des chevaux disponibles, mais toujours avec le

grand inconvénient d'avoir à leur suite un matériel encombrant.

Comme on le voit, il n'est point aisé de faire concorder les conditions multiples auxquelles doit répondre une bonne administration en campagne : arriver à assurer l'existence du soldat, à lui procurer à temps voulu tout ce dont il a besoin sans le surcharger, à restreindre autant que possible le nombre des impedimenta, tel est le but à atteindre.

Nous avons simplement tenu à constater, par ce rapide aperçu, que la science de l'entretien des armées est une partie extrêmement importante des sciences militaires : elle a les plus grandes conséquences sur la marche générale des opérations, c'est pourquoi elle demande un examen sérieux et une application constante : à certaines époques, sous Louvois et ses successeurs en particulier, son rôle devint tel qu'il changea le caractère des campagnes : les sièges devinrent alors en faveur, parce que les approvisionnements et les ravitaillements s'y faisaient plus facilement que dans les marches. Napoléon I^{er}, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait scindé le ministère de la guerre en deux départements : la scission n'avait aucun inconvénient puisqu'en sa qualité de souverain et de général en chef, il se réservait la direction générale des opérations, et parce qu'il était à la fois le plus grand capitaine et le plus habile administrateur de son temps. Depuis, le ministre de la guerre est le chef de l'armée en paix, de même qu'en guerre celle-ci est conduite par un général en chef : l'un et l'autre commandent et administrent : leur chef d'état-major général transmet leurs ordres aux troupes et leur intendant général s'assure que celles-ci ont, à leur disposition, tout ce qui leur est nécessaire pour les exécuter. Tout officier doit donc se préparer, dès son début dans la carrière militaire, à tenir dignement sa place dans l'un des grades élevés, tant en se pénétrant des devoirs et des obligations du commandement, qu'en acquérant les connaissances d'administration nécessaires pour satisfaire aux intérêts matériels de ses troupes. Mais, quelque intérêt que présente une discussion approfondie sur cette dernière matière, nous ne pouvons qu'en indiquer les principaux traits, car elle fait l'objet d'un enseignement particulier à l'école : nous nous contentons de recommander aux élèves de n'en dédaigner ni d'en négliger l'étude : sinon, ignorants des droits auxquels peuvent prétendre leurs soldats, ils ne

seraient à même ni d'en prendre la défense ni d'y faire donner satisfaction, et ils perdraient rapidement la confiance de leurs inférieurs, quelque remarquables que soient les talents dont ils seraient doués : tous leurs efforts seraient suivis par des insuccès qui leur causeraient de cruels repentirs d'une si impardonnable négligence.

B. REMONTE DES CHEVAUX.

L'institution de la *remonte* est destinée à fournir tous les chevaux de selle, les chevaux de trait et les mulets de bât nécessaires à la cavalerie, à l'artillerie et aux divers trains de l'armée.

Les procédés employés pour se procurer ces animaux varient en Europe, en raison des conditions dans lesquelles se fait la production chevaline : dans les contrées montagneuses, elle est insuffisante et il faut avoir recours à la remonte à l'extérieur ; dans les pays de plaine, elle excède souvent les besoins de l'armée.

Jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle, la remonte de la cavalerie française se faisait par l'intermédiaire des compagnies ; Choiseul fit disparaître cet abus en même temps qu'il enlevait aux capitaines de toute l'armée le recrutement de leurs soldats ; dès lors, ainsi que le faisait pressentir, trente ans auparavant, le maréchal de Saxe dans ses *Réveries*, notre cavalerie devint manœuvrière ; nouvelle preuve que l'organisation et les institutions de l'armée ont la plus grande influence sur sa valeur et sur son action. Les régiments furent chargés d'acheter eux-mêmes leurs chevaux jusqu'en 1789. De 1789 à 1818, concurremment avec ce système, on employa la méthode des marchés généraux et celle de la réquisition. En 1818, fut créé le premier dépôt de remonte ; quelques armées de l'Europe nous avaient précédés dans cette nouvelle voie, d'autres nous y suivirent immédiatement, et toutes ont aujourd'hui à leur disposition des dépôts spéciaux.

Dans beaucoup d'États, il existe des haras appartenant au gouvernement qui fournissent, en réalité, assez de chevaux pour remonter les troupes de leurs armées, mais ces chevaux ne se trouvent pas tous dans les conditions voulues d'un bon service, d'où la nécessité d'avoir recours aux particuliers. Deux manières

différentes de procéder sont employées, l'achat ou la réquisition.

L'*achat* a l'inconvénient de porter un grand préjudice aux finances de l'État, surtout en temps de guerre ; mais il est impossible de se procurer autrement les chevaux de selle qui ont besoin d'un dressage particulier. Dans quelques pays, les animaux sont achetés jeunes, soumis à un élevage approprié pendant deux ans dans les dépôts, puis livrés aux troupes ; le cheval ne coûte alors que 750 francs environ, et il fait un service moyen de neuf ans. Dans d'autres pays, les animaux sont achetés à l'âge reconnu bon pour le service, ils ne font qu'un court séjour dans les dépôts et ils sont immédiatement livrés aux troupes ; le cheval coûte alors 900 francs environ, et il fait un service moyen de huit ans seulement. La première de ces deux méthodes est donc préférable.

La *réquisition* met à la disposition de l'armée tous les chevaux qui lui sont nécessaires, de même que le principe du service obligatoire oblige tous les hommes au service. Ce système est excellent en temps de guerre, car il permet d'employer toutes les ressources avec rapidité et sans que les finances de l'État en soient obérées, puisque le prix du cheval est déterminé en dehors de toute concurrence. Toutefois, on ne peut que difficilement se procurer ainsi de bons chevaux de selle ; mais on acquiert des chevaux de trait satisfaisants ; ceux-ci n'ont, en effet, pas besoin d'un dressage bien long, vu qu'ils sont déjà formés au service de l'attelage.

Toutes les opérations relatives à la remonte des chevaux sont confiées à des officiers de troupes à cheval ; ceux-ci possèdent seuls, du reste, les connaissances voulues pour choisir les animaux d'après l'arme à laquelle ils sont destinés. Ces officiers sont donc chargés de veiller, sous ce rapport, aux intérêts de l'armée ; comme agents d'exécution, ils sont sous la surveillance administrative des contrôleurs qui vérifient la légitimité des dépenses.

C. FABRICATION DU MATÉRIEL DE GUERRE.

Les institutions administratives qui concernent la *fabrication du matériel*, s'étendent à toutes les opérations et à tous les établissements que nécessitent la fabrication, la conservation, l'entretien et la réparation du matériel de guerre.

Les systèmes sont différents dans les divers États de l'Europe : dans les uns, une partie de cette fabrication jouit d'une liberté relative et se fait dans des établissements particuliers, mais sous contrôle ; dans les autres, le gouvernement se réserve le monopole, dispose d'établissements publics, et fait inspecter les établissements privés s'il trouve plus avantageux de les employer ; dans quelques-uns enfin, on emploie concurremment les deux systèmes.

Quel que soit le mode adopté, il est indispensable que son fonctionnement soit assuré en paix comme en guerre, car le matériel comprend tous les engins nécessaires aux troupes pour combattre, tels qu'armes blanches, armes à feu, poudres, projectiles, bouches à feu. La fabrication se fait dans des établissements connus sous les dominations générales d'ateliers, arsenaux, parcs, fonderies, manufactures, poudreries et forges.

Les connaissances technologiques, que demande la direction de toutes ces opérations, indiquent évidemment que celles-ci doivent être confiées à des officiers spéciaux. C'est dans ce but que toutes les armées contiennent un état-major particulier d'artillerie et un état-major particulier du génie : le premier dirige la fabrication du matériel de combat ; le second dirige la construction des places fortes à ériger pour la défense de l'État.

Ces officiers sont les agents d'exécution pour tout ce qui concerne les travaux rentrant dans leur spécialité : comme tels, ils sont sous la surveillance administrative des fonctionnaires chargés de contrôler la légitimité des dépenses.

D. MODES DE GESTION.

Nul des États européens ne produit aucune des ressources matérielles indispensables à l'armée : il y a bien quelques légères exceptions dans des circonstances particulières ; mais, en fait, on peut dire que cette règle est uniforme.

Tout ce dont l'armée a besoin, elle se le fournit par *marché*, soit directement près des producteurs, soit indirectement par des entrepreneurs.

La *gestion* est de deux sortes. La gestion directe se fait par des officiers, des agents et des troupes appartenant à l'armée. La gestion indirecte se fait par les agents ou les employés des marchands, ou des entrepreneurs.

Les plus importants des services administratifs, ceux dans lesquels il faut des connaissances spéciales et ceux qui intéressent directement l'existence de l'armée en campagne, sont gérés par la voie directe : tels sont les services des vivres, des hôpitaux, de la remonte et de la fabrication du matériel de guerre.

CHAPITRE III

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

En embrassant l'ensemble des matières contenues dans les deux premières leçons du *Cours d'art militaire* on voit aisément qu'elles constituent cette partie élevée de la science militaire que plusieurs écrivains ont appelée la *philosophie de la guerre*.

Dans ces leçons, nous avons éliminé les détails et nous avons laissé de côté la discussion : nous nous sommes contenté d'indiquer les principes et les faits, sans insister sur les causes qui les ont posés et amenés : nous avons fait ressortir l'esprit et l'essence de l'organisation et des institutions des armées, en rappelant simplement les souvenirs historiques qui permettaient d'en suivre la marche ascendante. Notre plus grand bonheur serait d'avoir convaincu les jeunes gens, auxquels nous nous adressons, qu'ils ne sauraient trop étudier pour se préparer à tenir honorablement leur place dans la grande famille militaire.

De grands écrivains, des généraux illustres nous ont servi de guides dans ce travail : nous croyons devoir indiquer à nos lecteurs les sources où nous avons puisé les meilleurs de nos arguments, dans l'espoir que, plus tard ils y chercheront à leur tour les premiers éléments d'une solide instruction. Les ouvrages que nous avons consultés sont les suivants :

Les Réveries, du maréchal de Saxe; 1732.

Pensées et maximes de Napoléon I^{er}; 1824.

De l'armée selon la Charte, par le général Morand; 1829.

Philosophie de la guerre, par le marquis de Chambray; 1828.

De l'Esprit des institutions militaires, par le maréchal Marmont; 1846.

Du rôle de l'armée dans l'État, par l'intendant Hueber; 1871.

De l'administration des armées, par l'intendant Vigo-Rousillon; 1869.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE II

ORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE

TABLE DES MATIÈRES

TITRE II

ORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

	Pages
CHAPITRE I ^{er} . ARMÉE ACTIVE.....	67
ARTICLE I. — Composition, force et organisation générales.....	67
II. — États-majors et services généraux.....	69
III. — États-majors et services particuliers.....	77
IV. — Troupes.....	92
V. — Établissements.....	113
VI. — Effectif du pied de paix.....	121
CHAPITRE II. RÉSERVE DE L'ARMÉE ACTIVE.....	121
CHAPITRE III. ARMÉE TERRITORIALE.....	123
CHAPITRE IV. RÉSERVE DE L'ARMÉE TERRITORIALE.....	125
CHAPITRE V. CORPS ORGANISÉS EN ARMES.....	126

TITRE II

ORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

L'armée de terre française comprend :

L'armée active ; la réserve de l'armée active ; l'armée territoriale ; la réserve de l'armée territoriale ; les corps organisés en armes.

CHAPITRE I

ARMÉE ACTIVE.

Article I. — Composition, force et organisation générales.

L'armée active se subdivise en deux catégories, l'armée permanente et la disponibilité de l'armée active.

L'armée permanente comprend :

1° Les officiers, les fonctionnaires, les hommes de troupe et les employés qui sont liés volontairement au service, pourvus de brevets ou de commissions, et en activité de service ;

2° Les hommes de troupe présents sous les drapeaux, qu'ils soient réengagés pour une période de deux à cinq ans, qu'ils se soient volontairement engagés pour cinq ans, qu'ils aient contracté un engagement conditionnel d'un an, ou qu'ils proviennent du recrutement fourni par les cinq dernières classes appelées.

La disponibilité de l'armée active comprend :

1° Tous les hommes de troupe ayant passé par les rangs de l'armée permanente et ayant été renvoyés dans leurs foyers avant l'expiration des cinq ans de service sous les drapeaux qu'ils doivent à l'Etat ;

2° Tous les hommes qui, inscrits sur le registre matricule, comme bons au service, en ont été dispensés en temps de paix par position de famille, ou en ont été dispensés provisoirement comme soutiens indispensables de famille, ou ont été classés dans les services auxiliaires, ou ont obtenu un sursis de départ, et cela pendant cinq années à partir du 1^{er} juillet de l'année dans laquelle ils ont tiré au sort.

Voici quelles sont les ressources du recrutement d'après les résultats obtenus en 1873, 1874 et 1875.

Le nombre des jeunes gens prenant part au tirage au sort est de 294,000 environ chaque année.

Sur ce nombre :

26,000 sont exemptés comme reconnus impropres à tout service actif ou auxiliaire dans l'armée et sont tout à fait perdus pour celle-ci.

43,000 sont dispensés du service actif en temps de paix, dans l'intérêt des familles : ils font partie de la disponibilité.

22,000 sont annotés comme déjà présents sous les drapeaux.

4,500 sont dispensés du service militaire, dans l'intérêt des cultes et de l'instruction, sous certaines conditions qu'ils remplissent presque tous, en sorte que l'on peut les considérer comme tout à fait perdus pour l'armée.

27,500 sont pris pour les services auxiliaires et ne passent pas sous les drapeaux en temps de paix : ils font partie de la disponibilité.

21,000 sont ajournés, pour manque de taille ou faiblesse de complexion, et n'auront une situation déterminée qu'après un ou deux nouveaux examens du conseil de révision.

Il reste donc 150,000 hommes environ qui sont propres au service actif et qui doivent passer sous les drapeaux.

Sur ce nombre :

6,000 sont destinés à l'armée de mer.

50,000 font partie de la 2^e portion du contingent et doivent rester de six mois à un an dans l'armée permanente, puis faire partie de la disponibilité jusqu'à leur passage dans la réserve.

94,000 font partie de la 1^{re} portion du contingent et doivent rester cinq ans dans l'armée permanente : mais il faut en défalquer environ 5,500 jeunes gens maintenus dans leurs familles comme soutiens indispensables de famille, 500 jeunes gens ayant obtenu un sursis d'appel, 8,000 hommes qui sont illégalement absents et n'ont pas répondu à l'appel, en sorte que cette 1^{re} portion ne contient réellement que 80,000 hommes.

L'armée permanente peut donc être considérée comme contenant la 1^{re} portion des 20^e, 19^e, 18^e, 17^e et 16^e classes, ainsi que la 2^e portion de la 20^e classe, mais il y a lieu cependant de tenir compte des pertes que l'on estime à 4 % après la première année, à 3 % après la deuxième, et à 2 % après chacune des années suivantes.

Dans ces conditions, l'armée permanente contiendrait 421,000 hommes, savoir :

371,000 hommes, provenant de la 1^{re} portion des 20^e, 19^e, 18^e, 17^e et 16^e classes ;

50,000 hommes, provenant de 2^e portion de la 20^e classe.

Or, l'effectif budgétaire de cette armée est de 440,000 hommes : mais il convient d'observer qu'elle contient environ 136,000 h., qui ne proviennent pas des appels.

Si l'on retranche, de l'effectif de l'armée permanente qui est de 440,000 hommes, les 136,000 hommes ne se recrutant pas par la voie des appels, on voit qu'il suffit, pour entretenir cet effectif, de 306,000 hommes fournis par la première portion des cinq classes qui doivent être sous les drapeaux et non des 421,000 hommes, que cette première portion peut donner. Il en résulte donc que la durée de la présence sous les drapeaux est inférieure à 5 années, surtout si l'on observe, en outre, qu'il y a 50,000 hommes de la deuxième portion du contingent compris dans l'armée permanente, chaque année, pendant une période de 6 mois au moins.

En résumé, et en tenant compte des pertes telles que nous en avons indiqué plus haut la proportion, l'armée permanente et la disponibilité ont à peu près la force suivante :

1^o Armée permanente.

136,000 hommes ne se recrutant pas par la voie des appels ;
 254,000 hommes provenant de la 1^{re} portion des 20^e, 19^e, 18^e, 17^e et 16^e classes ;
 50,000 hommes provenant de la 2^e portion de la 20^e classe ;
 440,000 hommes instruits au total.

2^o Disponibilité de l'armée active.

154,000 hommes provenant de la 1^{re} portion des 19^e, 18^e, 17^e et 16^e classes ;
 155,000 hommes provenant de la 2^e portion des mêmes classes ;
 309,000 hommes instruits au total.
 432,000 hommes non instruits, appartenant aux 20^e, 19^e, 18^e, 17^e et 16^e classes.
 741,000 hommes au total définitif.

L'armée active, au point de vue de son *organisation générale*, comprend les catégories suivantes :

Les états-majors et services généraux ; les états-majors et services particuliers ; les troupes ; les établissements.

Article II. — Etats-majors et services généraux.

Les *états-majors et services généraux* sont les suivants :

Le ministère de la guerre ; l'état-major général ; le corps d'état-major ; le corps de l'inspection de la guerre.

§ I. Ministère de la guerre.

Le *ministre de la guerre* est le chef de l'armée : il a la haute direction sur tout ce qui concerne les institutions militaires, l'organisation, la répartition, l'armement, l'instruction, le service et l'entretien des troupes.

Il est secondé, dans ses travaux, par une administration centrale qui comporte les éléments suivants :

Un cabinet ; un état-major général ; une direction générale du personnel et du matériel ; une direction générale du contrôle et de la comptabilité ; des conseils, comités et commissions.

1^o Le *cabinet du ministre* est chargé de l'ouverture, de l'enregistrement et du départ des dépêches, de la centralisation des travaux avec le Président de la République et des affaires confidentielles.

2^o L'*état-major général du ministre* a, dans ses attributions, l'examen des questions relatives à la préparation de l'armée à

la guerre: il est dirigé par un chef et un sous-chef d'état-major général qui sont des officiers généraux: il est partagé en cinq bureaux, à la tête de chacun desquels est placé un officier supérieur d'état-major et qui comprennent un certain nombre d'officiers de toutes les armes.

Le travail est réparti de la façon suivante entre ces bureaux :

Le 1^{er} bureau s'occupe de l'organisation générale de l'armée, des emplacements et des effectifs des troupes, de leur répartition sur le territoire, ainsi que de l'établissement du plan de mobilisation qui doit toujours être préparé.

Le 2^e bureau étudie les armées étrangères: il se renseigne, à cet effet, soit en traduisant les ouvrages spéciaux, soit à l'aide des rapports qu'envoient les attachés militaires de nos ambassades et légations: il communique à l'armée le résultat de ses travaux par la publication de la *Revue militaire de l'étranger*.

Le 3^e bureau établit les divers règlements destinés à l'instruction générale de l'armée: il prépare les grandes manœuvres et les plans de campagne pour les opérations militaires.

Le 4^e bureau est chargé de tous les mouvements de troupe s'exécutant en marche par étapes, du transport par chemins de fer ou par bateaux: il règle le service des étapes.

Le 5^e bureau se compose du dépôt de la guerre: c'est là que sont rédigés les relations des opérations militaires et le *Mémorial du dépôt de la guerre*: on s'y occupe de géodésie, de topographie, de dessin, de gravure et de photographie: on y réunit les matériaux pour la *carte de France*, celle de l'*Algérie*, etc...: enfin, on y trouve des archives historiques, une *bibliothèque*, ainsi qu'une collection générale des cartes et plans.

3^e La *direction générale du personnel et du matériel*, dont le chef est un officier général, a pour attribution d'assurer l'exécution des lois et règlements d'organisation et d'administration, en ce qui concerne le personnel et le matériel des troupes, des services, des agents et des fonctionnaires. Elle se subdivise en bureaux, que l'on groupe par services à la tête de chacun desquels est placé un officier général ou supérieur.

Voici l'indication des travaux qui s'y exécutent :

1^{er} service : correspondance générale: recrutement réserves: états-majors: écoles militaires: infanterie: armée territoriale: fonctionnaires de l'administration.

2° *service* : cavalerie : gendarmerie : justice militaire : remontes.

3° *service* : artillerie : équipages.

4° *service* : génie.

5° *service* : subsistances militaires : chauffage : fourrages : hôpitaux : invalides : lits militaires : transports généraux : habillement et campement.

4° La *direction générale du contrôle et de la comptabilité* a pour chef un intendant général inspecteur. Elle se divise en un certain nombre de bureaux dans lesquels :

On établit les budgets généraux de l'armée, on prépare la répartition des crédits, on ordonnance les dépenses générales, on crée les approvisionnements généraux, on vérifie le service de la solde et on liquide les dépenses faites à la guerre.

5° Des *conseils, comités et commissions* sont adjoints au ministre pour étudier les questions d'intérêt général ou particulier à propos desquelles il demande leur avis.

Voici la composition et les attributions des conseils, comités et commissions les plus importants.

Le *conseil supérieur de la guerre* est composé de membres militaires qui sont des officiers généraux des armées de terre et de mer pourvus de grands commandements et de hauts fonctionnaires civils, tels que conseillers d'Etat, conseillers de la Cour des comptes, inspecteurs des finances et directeurs généraux de grands services non militaires. Ce conseil est destiné à éclairer le ministre de la guerre sur les questions d'intérêt général relatives à l'armée.

Le *comité de défense*, composé d'officiers généraux pourvus de grands commandements, est chargé de préparer, puis de proposer au ministre, tout ce qui concerne le système défensif du pays.

Les *commissions de classement des candidats à l'avancement* sont affectées respectivement à l'état-major, à la gendarmerie, à l'infanterie, à la cavalerie, à l'artillerie, au génie, aux personnels administratifs, aux officiers de santé et aux vétérinaires. Quelques-unes sont permanentes : tels sont le *comité d'artillerie*, le *comité des fortifications*, le *conseil de santé des armées* et la *commission d'hygiène hippique*.

La *commission mixte des travaux publics* se compose d'officiers généraux des armées de terre et de mer, de conseillers d'Etat et d'inspecteurs généraux des ponts et chaussées : elle étudie les projets de travaux publics qui doivent être entrepris sur la zone frontière ainsi que sur celle des servitudes militaires dépendant des places fortes et elle en détermine l'exécu-

tion, de manière à concilier les intérêts généraux qu'ils concernent, tout en sauvegardant les nécessités imposées par la défense du pays.

La *commission de défense des côtes* est composée d'officiers généraux et de vice-amiraux : elle est chargée de réviser toutes les questions relatives à la défense des côtes qui peuvent être soumises à l'examen des comités et commissions des armées de terre et de mer.

Le *comité supérieur de la caisse des offrandes nationales en faveur des armées de terre et de mer* est chargé d'étudier et de proposer le mode de répartition de ces offrandes.

Enfin, une dernière *commission*, composée de membres militaires et civils, est chargée de dresser la liste de *classement des sous-officiers candidats à des emplois civils*.

§ II. État-major général.

L'état-major général de l'armée comprend :

Les maréchaux de France ; les généraux de division et de brigade

A. *Maréchaux de France*. — 1^o *Organisation et attributions*.

— Il y a actuellement 4 maréchaux de France ; mais leur nombre et les conditions de leur nomination doivent être réglés par une loi spéciale.

Les maréchaux de France ne peuvent être dépossédés de leur grade et des privilèges qui y sont attachés que pour un des motifs déterminés par le Code de justice militaire comme entraînant la perte du grade d'officier.

Les maréchaux de France peuvent remplir les fonctions de ministre de la guerre et de commandant en chef d'une grande armée composée de plusieurs armées ou d'une armée composée de plusieurs corps d'armée.

2^o *Organisation d'une armée*. — L'ensemble des forces actives mises sur le *pied de guerre* pour former une *grande armée* comprend :

Le grand quartier général principal ; trois ou quatre armées ;

Chacune de ces 3 ou 4 armées comprend :

Le grand quartier général ; 2 corps d'armée au moins ; 1 division de cavalerie au moins.

Le maréchal de France, commandant une grande armée ou une armée, a, près de lui, à son *grand quartier général*, des

aides de camp et des officiers d'ordonnance qui le secondent dans ses travaux. Il dispose de 4 *voitures d'état-major*, c'est-à-dire à 2 chevaux, pour ses bagages et ceux des officiers attachés à sa personne.

Nous verrons, dans la suite de cette étude, tous les détails concernant les services généraux et particuliers ainsi que les troupes entrant dans la composition d'une armée sur le pied de paix et de guerre. Nous les donnerons, au fur et à mesure que nous examinerons l'organisation de ces services et troupes, conformément à la classification que nous avons adoptée.

En *temps de paix* les corps d'armée ne sont pas réunis en armée à l'état permanent.

B. *Généraux de division*. — 1° *Organisation et attributions*. — Le *cadre* des généraux de division se divise en deux sections :

La première section comprend 100 généraux de division en activité et en disponibilité : chacun d'eux doit avoir 6 chevaux sur le pied de paix.

La seconde section comprend ceux qui ont été placés dans la réserve et qui ne sont plus employés en temps de paix.

Les *fonctions* dévolues aux généraux de division sont les suivantes :

Ministre de la guerre ;

Commandant en chef d'une armée composée de plusieurs corps d'armée, d'un corps d'armée, d'une division d'infanterie ou de cavalerie ;

Chef d'état-major général ; directeur général, chef de service, au ministère de la guerre ;

Major général, chef d'état-major général, commandant en chef de l'artillerie ou du génie dans une grande armée composée de plusieurs armées ou dans une armée composée de plusieurs corps d'armée.

Peuvent être maintenus dans la première section, en vertu d'un décret du chef de l'État délibéré en conseil des ministres, et pourvus d'emplois en temps de paix jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, les généraux de division qui ont rendu des services éminents en exerçant, avec distinction, devant l'ennemi, l'une des fonctions suivantes :

Commandant en chef d'une armée composée de plusieurs corps d'armée ou d'un corps d'armée composé de plusieurs divisions de différentes armes ;

Major général, commandant en chef de l'artillerie ou du génie dans une armée composée de plusieurs corps d'armée.

2° *Organisation d'un corps d'armée*. — Un *corps d'armée* sur le *pied de paix* comprend :

Le quartier général du corps d'armée ; 2 divisions d'infanterie ; 1 bataillon de chasseurs à pied ; 1 brigade de cavalerie ; 1 brigade d'artillerie ; 1 bataillon du génie, détaché en temps ordinaire près d'une école du génie ; 1 escadron du train des équipages ; 1 section de secrétaires d'état-major et

du recrutement; 1 section d'ouvriers militaires d'administration; 1 section d'infirmiers militaires.

Le territoire de la *France* est divisé, pour l'organisation de l'armée active, de la réserve de l'armée active, de l'armée territoriale et sa réserve, en 18 régions.

Ces régions et subdivisions de région ont été établies d'après les ressources du recrutement et les exigences de la mobilisation.

Le chiffre de la population comprise dans une région est de 2,000,000 d'habitants environ.

Chaque région est occupée par un corps d'armée qui y tient garnison.

Un corps d'armée spécial, portant le n° 19, réside, en outre, en Algérie.

Voici les quartiers généraux affectés à chacun des corps d'armée :

1. Lille. — 2. Amiens. — 3. Rouen. 4. Le Mans. — 5. Orléans. — 6. Châlons. — 7. Besançon. — 8. Bourges. — 9. Tours. — 10. Rennes. — 11. Nantes — 12. Limoges. — 13. Clermont. — 14. Grenoble. — 15. Marseille. — 16. Montpellier. — 17. Toulouse. — 18. Bordeaux. — 19. Alger.

Le territoire du département de la *Seine* et de celui de *Seine-et-Oise* est réparti entre les 2^e, 3^e, 4^e et 5^e corps d'armée : ces départements et les troupes qui s'y trouvent stationnées sont placés sous les ordres du commandant supérieur de *Paris*, portant le titre provisoire de gouverneur. De même, le département du *Rhône*, réparti entre les 7^e, 13^e et 14^e corps d'armée, est placé, ainsi que quelques communes des départements de l'*Ain* et de l'*Isère*, sous les ordres du commandant supérieur de *Lyon*, portant le titre provisoire de gouverneur.

L'état major du commandant de corps d'armée, les états-majors particuliers de l'artillerie et du génie, les divers services administratifs et sanitaires du corps d'armée sont divisés en deux sections.

La 1^{re} section, dite *active*, marche avec les troupes en cas de mobilisation ;

La 2^e section, dite *territoriale*, reste attachée à la région d'une manière permanente; elle est chargée d'assurer en tout temps le fonctionnement du recrutement, des hôpitaux, de la remonte, et en général de tous les services territoriaux.

Le 19^e corps d'armée, ayant une organisation et un recrutement particuliers, fait exception aux principes généraux que nous venons d'indiquer pour les 18 corps d'armée de *France*.

Sur le *pied de guerre*, le corps d'armée a la composition suivante :

Le quartier général du corps d'armée ; 2 divisions d'infanterie ; 1 brigade de cavalerie ; réserves d'infanterie, d'artillerie, du génie, des services administratifs, du service sanitaire.

Le général de division, commandant un corps d'armée, a, près de lui, à son *quartier général*, des aides de camp et des officiers d'ordonnance qui le secondent dans ses travaux. Il dispose de 2 voitures d'état-major pour ses bagages et celui des officiers attachés à sa personne.

3° *Organisation d'une division d'infanterie*. — La *division d'infanterie sur le pied de paix* comprend :

Le quartier général de la division ; 2 brigades d'infanterie.

Sur le *pied de guerre*, elle contient :

Le quartier général de la division ; 2 brigades d'infanterie ; 4 batteries montées d'artillerie de campagne ; 1 compagnie de sapeurs-mineurs du génie ; des services administratifs et sanitaire.

Le général de division a, près de lui, à son *quartier général*, 2 aides de camp et 1 officier d'ordonnance qui le secondent dans ses travaux. On lui alloue 1 voiture d'état-major pour ses bagages et ceux des officiers qui sont attachés à sa personne.

4° *Organisation d'une division de cavalerie*. — La *division de cavalerie sur le pied de paix* comprend :

Le quartier général ; 2 ou 3 brigades de cavalerie.

Sur le *pied de guerre*, elle contient :

Le quartier général ; 2 ou 3 brigades de cavalerie ; 2 ou 3 batteries d'artillerie à cheval de campagne ; des services administratifs et sanitaire.

Le général de division a, près de lui, à son *quartier général*, 2 aides de camp et 1 officier d'ordonnance qui le secondent dans ses travaux. On lui alloue 1 voiture d'état-major pour ses bagages et ceux des officiers qui sont attachés à sa personne.

c. *Généraux de brigade*. — 1° *Organisation et attributions*. — Le *cadre* des généraux de brigade se divise en deux sections :

La première section comprend 200 généraux de brigade en activité et en disponibilité : chacun d'eux doit avoir 4 chevaux sur le pied de paix.

La seconde section comprend ceux qui ont été placés dans la *réserve* et qui ne sont plus employés en temps de paix.

Les *fonctions* dévolues aux généraux de brigade sont les suivantes :

Commandant d'une brigade d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie ;

Directeur supérieur du génie ;

Sous-chef d'état-major général, chef de service, au ministère de la guerre ;

Aide-major général, sous-chef d'état-major général, chef d'état-major d'artillerie ou du génie, dans une grande armée composée de plusieurs armées ou dans une armée composée de plusieurs corps d'armée ;

Chef d'état-major, commandant l'artillerie ou le génie dans un corps d'armée.

2° *Organisation d'une brigade*. — Les brigades sont de trois sortes : d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie :

La *brigade d'infanterie* et celle de *cavalerie* existent sur le *pied de paix* comme sur le *pied de guerre* ; chacune d'elles comprend 2 régiments de son arme.

La *brigade d'artillerie* n'existe que sur le *pied de paix* : sur le *pied de guerre*, elle se fractionne ainsi que nous l'expliquons en étudiant les troupes de ligne de cette arme.

Chaque général de brigade a, près de lui, 1 aide de camp ou 1 officier d'ordonnance. On lui alloue 1 *voiture régimentaire*, c'est-à-dire à 1 cheval, pour ses bagages et ceux de l'officier attaché à sa personne.

§ III. *Corps d'état-major.*

Le cadre, les attributions et le recrutement du corps d'état-major n'existent qu'à titre provisoire : une loi spéciale doit les modifier ultérieurement.

Aujourd'hui, le *cadre* de ce corps comporte 400 officiers, savoir :

40 colonels :	120 chevaux ;
40 lieutenants-colonels :	120 chevaux ;
120 chefs d'escadron :	240 chevaux ;
200 capitaines :	400 chevaux ;
<hr/>	
400 officiers et	880 chevaux.

Il convient d'y ajouter 24 *capitaines-archivistes* qui sont employés aux quartiers généraux des corps d'armée ; ils viennent de toutes les armes et ils terminent leur carrière dans cet emploi.

Les *attributions* des officiers d'état-major sont les suivantes :

Les colonels et les lieutenants-colonels peuvent être : aide de camp du chef de l'Etat, du ministre de la guerre, des maréchaux de France, des commandants d'armée : chef de bureau à l'état-major général du ministère de la guerre : chef d'état-major d'un corps d'armée ou d'une division : sous-chef d'état-major d'un corps d'armée : adjoint à l'état-major d'une armée.

Les chefs d'escadron peuvent être : aide de camp du chef de l'Etat, du ministre de la guerre, des maréchaux de France, des commandants d'armée

ou de corps d'armée : adjoint à un bureau de l'état-major général du ministère de la guerre, à l'état-major d'une armée, d'un corps d'armée ou d'une division.

Les capitaines ont les mêmes attributions que les chefs d'escadron ; ils sont, de plus, aides de camp des généraux de division et de brigade, sauf de ceux de l'artillerie et du génie qui emploient à ce service des officiers de leur arme.

L'organisation des états-majors est la suivante dans les armées, corps d'armée et divisions :

1 général de division, major général ou chef d'état-major général ;	} Etat-major d'une armée.
1 général de brigade, aide-major général ou sous-chef d'état-major général ;	
Officiers supérieurs et capitaines adjoints ;	
1 commandant du grand quartier général ;	
4 voitures d'état-major et 2 voitures régimentaires.	
1 général de brigade, ou colonel, chef d'état-major général ;	} Etat-major d'un corps d'armée.
1 colonel ou lieutenant-colonel, sous-chef d'état-major général ;	
1 chef d'escadron et des capitaines adjoints ;	
1 commandant du quartier général ;	
2 voitures d'état-major et une voiture régimentaire.	
1 colonel ou lieutenant-colonel, chef d'état-major ;	} Etat-major d'une division d'infanterie ou de cavalerie.
1 chef d'escadron et 2 capitaines adjoints ;	
1 commandant du quartier-général ;	
1 voiture d'état-major.	

Chacun de ces états-majors contient, en outre, un nombre suffisant de *secrétaires d'état-major* dont nous verrons plus loin l'organisation.

§ IV. *Corps de l'inspection de l'administration de la guerre.*

Une loi spéciale sur l'administration de l'armée doit régler le cadre, les attributions et le recrutement des fonctionnaires et agents chargés d'assurer la direction et la gestion des services administratifs : cette loi doit pourvoir à l'établissement d'un contrôle indépendant qui serait confié au *corps de l'inspection de l'administration de la guerre*.

Article III. — **Etats-majors et services particuliers.**

Les *états-majors* et les *services particuliers* sont les suivants :

Service du recrutement et de la mobilisation ; service de la remonte ; état-major particulier et service de l'artillerie ; état-major particulier et service du génie ; état-major particulier et service de l'administration ; service de santé ; service vétérinaire ; service de la justice ; service de la trésorerie et des postes ; service de la télégraphie ; service des chemins de fer ; service de l'aumônerie ; services spéciaux à l'Algérie.

§ I. *Service du recrutement et de la mobilisation.*

Les 18 régions de corps d'armée de l'intérieur sont partagées chacune en 8 subdivisions de région ; il y a 144 subdivisions s'étendant chacune sur un territoire dont la population moyenne est de 250,000 habitants.

Dans chaque subdivision de région, il y a un *bureau de recrutement et de mobilisation* dont le commandant dirige les services du recrutement, de la mobilisation, des réquisitions et de l'armée territoriale.

Les *attributions* du bureau sont les suivantes :

Tenir le registre matricule des hommes appartenant à l'armée active et à la réserve de l'armée active ;

Opérer l'immatriculation, dans les divers corps de la région, des hommes de la disponibilité et de la réserve ;

Tenir les contrôles de l'armée territoriale pour les hommes domiciliés dans la subdivision et les immatriculer dans les divers corps de l'armée territoriale de la région ;

Faire un recrutement général des chevaux, mulets et voitures susceptibles d'être utilisés pour les besoins de l'armée, les répartir d'avance et les inscrire sur un registre spécial.

Le *cadre* de chaque bureau est le suivant :

1 officier supérieur, commandant du bureau ;

1 capitaine ;

1 lieutenant ou sous-lieutenant ;

3 sous-officiers ;

1 caporal ou brigadier.

Le capitaine-major du régiment d'infanterie de l'armée territoriale fourni par la subdivision régionale ;

Le lieutenant ou sous-lieutenant adjoint, marchant avec les bataillons actifs en cas de mobilisation et y remplissant l'emploi de trésorier ;

1 sous-officier.

Au total 10 hommes, dont : 1 officier supérieur, 4 officiers subalternes, 5 hommes de troupe.

Personnel spécial au recrutement, à la mobilisation et aux réquisitions.

Personnel spécial à l'armée territoriale.

Tous les hommes de l'armée active, de la réserve et de l'armée territoriale, qui se trouvent à un titre quelconque dans leurs foyers et sont domiciliés dans la subdivision régionale, relèvent de l'officier supérieur commandant du bureau de recrutement.

Un officier supérieur, faisant partie de la *section territoriale* de l'état-major du corps d'armée, est chargé de centraliser le service du recrutement de la région.

Il a, près de lui, un bureau comprenant le personnel administratif spécial à l'ensemble des troupes de l'armée territoriale de chaque région autres que l'infanterie : ce personnel est le suivant :

- 1 capitaine-major ;
- 1 lieutenant ou sous-lieutenant adjoint ;
- 2 sous-officiers.

4 hommes au total, dont : 2 officiers subalternes et 2 hommes de troupe.

En outre, 8 bureaux supplémentaires de recrutement et de mobilisation, ce qui en porte le total à 152, sont établis :

- 1 à *Digne*, annexe de celui d'*Aix* ;
- 1 à *Lyon*, pour cette ville et pour les cantons de *Neuville*, *Givors*, *Villeurbanne* et *Saint-Genis-Laval*, du département du *Rhône*, dont les hommes en disponibilité et dans la réserve de l'armée active, ainsi que les hommes de l'armée territoriale, sont répartis entre les 7^e et 14^e corps d'armée ;
- 5 à *Paris*, dont : 1 central, 1 annexe, pour le 2^e corps d'armée, 1 pour le 3^e corps, 1 pour le 4^e corps, 1 pour le 5^e corps ;
- 1 à *Versailles*.

Le registre matricule du recrutement tenu, en *France*, dans chaque subdivision de région, l'est, en *Algérie*, par département ou par circonscription départementale dont le nombre n'est pas encore fixé et dont la composition du bureau n'est pas encore déterminée.

L'*effectif budgétaire* du service du recrutement et de la mobilisation contient :

- | | |
|--|-----------------|
| 129 officiers supérieurs ; | } Pour mémoire. |
| 314 officiers subalternes ; | |
| 345 officiers retraités ; | |
| 163 capitaines-majors de l'armée territoriale ; | |
| 163 lieutenants ou sous-lieutenants de l'armée territoriale. | |

Les sous-officiers, caporaux et brigadiers, qui y sont employés, sont rattachés aux *sections de secrétaires d'état-major et de recrutement* dont nous donnerons plus loin la composition.

§ II. *Service de la remonte.*

Le *service de la remonte* a pour objet :

L'achat de chevaux indigènes propres au service de la guerre, leur réception des mains des vendeurs, les soins à leur donner pour les faire passer progressivement et sans risque au régime militaire, la livraison et la conduite de ces chevaux aux divers corps auxquels ils sont destinés ;

L'achat de poulains présumés propres au service militaire, et leur éducation jusqu'à l'âge où ils peuvent être mis à la disposition des troupes.

Ce service comporte une *inspection générale permanente* confiée à un général de division qui contrôle les opérations d'achats et les aptitudes du personnel spécial.

Ce personnel est employé en *France* et en *Algérie*.

La *France* est partagée pour le service de la remonte en 4 circonscriptions, dites : de la *Normandie*, de l'*Ouest*, du *Midi*, de l'*Est*.

A la tête de chaque circonscription est 1 colonel ou lieute-

nant-colonel de cavalerie, commandant la circonscription, avec 2 chevaux.

Les 4 circonscriptions contiennent 17 *dépôts*.

Le personnel permanent de chaque dépôt comprend :

1 chef d'escadron, commandant ; 2 chevaux ; 1 vétérinaire en premier ; 1 cheval.

En Algérie, il y a une *direction des établissements hippiques*, dont le directeur est un colonel ou lieutenant-colonel directeur, avec 2 chevaux.

Cette direction comprend 3 dépôts dont le personnel comprend :

1 chef d'escadron, commandant ; 2 chevaux ; 1 vétérinaire en premier ; 1 cheval ; 1 vétérinaire en second : 1 cheval.

L'*effectif budgétaire* de ce personnel permanent est, en résumé, de

25 officiers supérieurs ;	} 48 officiers ;
23 vétérinaires.	
	} 73 chevaux.

Un certain nombre d'officiers de cavalerie sont, en outre, détachés de leurs corps dans les dépôts de remonte en qualité d'*officiers acheteurs*. Ce nombre varie suivant les besoins.

Nous verrons plus loin quelles sont les troupes qui font le service dans les établissements de remonte et dans quels endroits sont ceux-ci.

La remonte annuelle des chevaux de l'armée permanente, dont le nombre est de 108,791, se décompte à raison de 1/8 de l'effectif pour les troupes en France, 1/5 pour les troupes en Algérie, 1/12 pour les animaux qui sont chez les cultivateurs ; elle exige l'achat de 8,000 chevaux environ, dont :

1,300 chevaux de selle pour les officiers et les écoles, de 800 à 1700 francs ;
5,000 chevaux de selle de troupes, de 600 à 1,000 francs ;
1,700 chevaux de trait et mulets de bât, à 750 francs.

Tous les hommes de troupes sont remontés gratuitement, sauf ceux qui appartiennent à la gendarmerie et les hommes faisant partie des escadrons d'éclaireurs volontaires.

Tous les capitaines, lieutenants ou sous-lieutenants, médecins et vétérinaires, auxquels nous avons indiqué, dans la présente étude, l'allocation d'un ou de deux chevaux, sont remontés gratuitement ; il en est de même quand, par suite de la mobilisation, le nombre des chevaux auxquels ils ont droit est augmenté.

Tous les officiers supérieurs et généraux et tous les fonctionnaires qui leur sont assimilés sont obligés d'acheter à leurs frais les chevaux qu'ils doivent avoir d'après les fixations réglementaires.

Nous avons déjà dit plus haut que le bureau de recrutement de chaque subdivision régionale tient un registre spécial des chevaux et mulets appartenant aux particuliers et susceptibles d'être utilisés par l'armée. Ce registre, sur lequel sont inscrits tous les chevaux de 6 ans et au-dessus, sauf ceux que possèdent certains fonctionnaires, est établi à l'aide d'un recensement annuel fait par une commission mixte ; les chevaux sont classés en 7 catégories, et, en cas de mobilisation, ils doivent être amenés, par les soins de leurs propriétaires, en un point de l'arrondissement où une commission spéciale décide

s'ils doivent être requis : un tirage au sort détermine, pour chaque catégorie, l'ordre d'après lequel les animaux seront livrés à l'armée ; le prix du cheval requis est payé au propriétaire d'après l'évaluation budgétaire indiquée pour sa catégorie et augmentée du quart ; cette augmentation n'est applicable ni aux chevaux entiers, ni aux mulets.

§ III. *État-major particulier et service de l'artillerie.*

L'état-major particulier de l'artillerie a les attributions suivantes :

A l'intérieur : direction et surveillance de la fabrication, entretien et réparation de toutes les armes nécessaires à l'armée ; vérification et conservation du matériel et des munitions de guerre : fabrication, entretien et réparation du matériel roulant : construction, entretien et réparation des établissements et bâtiments spéciaux à l'arme.

En campagne : établissement et construction des batteries fixes et des ponts mobiles : approvisionnement de l'armée en munitions de guerre.

Le cadre comporte :

37 colonels : 111 chevaux ;	} 284 officiers dont 172 officiers supérieurs et 112 capitaines : 360 chevaux.
37 lieutenants-colonels : 74 chevaux ;	
98 chefs d'escadron : 196 chevaux ;	
112 capitaines ;	
514 gardes, ayant rang d'officier, mais sans assimilation ; 160 contrôleurs d'armes ; 177 ouvriers d'Etat ; 269 gardiens de batteries.	
Au total, 1,404 hommes et 360 chevaux.	

La direction de la fabrication des poudres et autres substances explosives monopolisées est confiée à un corps spécial d'ingénieurs placés sous l'autorité directe du ministre de la guerre et dont les membres portent le nom d'*ingénieurs des poudres et salpêtres* ; à la tête de ce corps, dont la composition n'est pas encore déterminée, mais qui comprend actuellement 23 ingénieurs, est placé un *inspecteur du service*.

Les officiers et agents de l'état-major particulier de l'artillerie sont répartis, à l'intérieur, entre les établissements spéciaux à l'arme, que nous indiquerons plus loin et dans lesquels sont employées des troupes dont nous donnerons ultérieurement la composition.

La *direction du service de l'artillerie* est organisée, ainsi qu'il suit, dans les armées, corps d'armée et divisions :

1 général de division, commandant en chef ;	} Etat-major de l'artillerie, au grand quartier général d'une armée.
Ses aides de camp ;	
1 général de brigade, chef d'état-major ;	
Officiers supérieurs et capitaines adjoints ;	
1 colonel, directeur des parcs ;	
2 voitures d'état-major et 2 voitures régimentaires ;	} Etat-major de l'artillerie, au quartier général d'un corps d'armée.
1 général de brigade commandant ;	
1 aide de camp ;	
1 colonel ou lieutenant-colonel, chef d'état-major ;	
1 chef d'escadron et des capitaines adjoints ;	
1 lieutenant-colonel, directeur du parc ;	
1 voiture d'état-major et 1 voiture régimentaire ;	
1 lieutenant-colonel, commandant ;	} Etat-major de l'artillerie, au quartier général d'une division d'infanterie ou de cavalerie.
1 capitaine adjoint ;	
1 voiture régimentaire ;	

Chacun de ces états-majors contient, en outre, un nombre suffisant d'employés et d'agents de l'état-major particulier de l'artillerie.

§ IV. *État-major particulier et service du génie.*

L'état-major particulier du génie a les attributions suivantes :

A l'intérieur : construction et entretien des fortifications et des bâtiments militaires.

En campagne : travaux d'attaque et de défense des places : travaux de fortification passagère : ouverture de passages et de routes : construction, réparation ou destruction des ponts fixes : construction des ponts mobiles avec les matériaux trouvés dans le pays : établissement des rampes d'accès à tous les ponts.

Le cadre comporte :

33 colonels : 66 chevaux ;	} 486. officiers, dont 190 supérieurs et 296 capitaines ; 266 chevaux.
33 lieutenants-colonels : 66 chevaux ;	
124 chefs de bataillon : 124 chevaux ;	
296 capitaines ;	
570 adjoints, ayant rang d'officier, mais sans assimilation ; 6 ouvriers d'Etat ; 292 portiers-consignes.	
Au total, 1,354 hommes et 266 chevaux.	

Les officiers et agents de l'état-major particulier du génie sont répartis, à l'intérieur, entre les établissements spéciaux à l'arme dont nous donnerons ultérieurement le détail.

La direction du service du génie est organisée, ainsi qu'il suit, dans les armées, corps d'armée et divisions :

1 général de division, commandant en chef ;	} Etat-major du génie, au grand quartier général d'une armée.
Ses aides de camp ;	
1 général de brigade, chef d'état-major ;	
Officiers supérieurs et capitaines adjoints ;	
1 colonel, directeur des parcs ;	
2 voitures d'état-major et 2 voitures régimentaires ;	} Etat-major du génie, au quartier général d'un corps d'armée.
1 général de brigade ou colonel, commandant ;	
1 aide de camp ;	
1 colonel ou lieutenant-colonel, chef d'état-major ;	
1 chef de bataillon et des capitaines adjoints ;	
1 chef de bataillon, directeur de parc ;	} Etat-major du génie au quartier-général d'une division d'infanterie.
1 voiture d'état-major et 1 voiture régimentaire ;	
1 chef de bataillon, commandant ;	
1 capitaine adjoint ;	
1 voiture régimentaire ;	

Chacun de ces états-majors contient, en outre, un nombre suffisant d'employés et d'agents de l'état-major particulier du génie.

§ V. *État-major particulier et services de l'administration.*

L'état-major particulier et les services de l'administration doivent faire l'objet d'une loi spéciale qui déterminera leurs cadres, leurs attributions et leurs systèmes de recrutement. Nous les étudierons tels qu'ils existent et tels qu'ils fonctionnent actuellement.

Le *corps de l'intendance* est l'état-major administratif. Ses attributions sont les suivantes :

Direction et surveillance des services administratifs,
Contrôle des dépenses provenant de ces services,
Contrôle de l'administration intérieure des corps de troupe et des établissements militaires,
Ordonnancement et contrôle des dépenses, sauf de celles des établissements de l'artillerie et du génie.

Le *cadre* comporte :

8 intendants généraux : 32 chevaux ;	} 278 fonctionnaires assimilés aux officiers de troupes, depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de général de division ; 409 chevaux.
30 intendants divisionnaires : 55 chevaux ;	
60 sous-intendants de 1 ^{re} classe ;	
90 — de 2 ^e classe ;	
60 adjoints de 1 ^{re} classe ;	
30 — de 2 ^e classe ;	} 322 chevaux.

Les intendants généraux, assimilés aux généraux de division, et les intendants divisionnaires, assimilés aux généraux de brigade, forment deux sections :

La première section, dont nous venons de donner le cadre, comporte les intendants généraux et divisionnaires en activité ou en disponibilité.

La seconde section contient ceux qui sont dans la *réserve*.

La *direction des services administratifs* est organisée, ainsi qu'il suit, dans les armées, corps d'armée et divisions :

1 intendant général, intendant en chef ;	} Corps de l'intendance, au grand quartier général d'une armée.
1 — directeur du service des subsistances ;	
1 — — des hôpitaux ;	
1 — — des transports ;	
1 — — de l'habillement et du campement ;	
Sous-intendants et adjoints ;	} Corps de l'intendance, au quartier général d'un corps d'armée.
4 voitures d'état-major et 2 voitures régimentaires ;	
1 intendant militaire, directeur des services ;	
Sous-intendants et adjoints ;	
2 voitures d'état-major et 1 voiture régimentaire ;	
1 sous-intendant ;	} Corps de l'intendance, au quartier général d'une division d'infanterie ou de cavalerie.
1 adjoint ;	
1 voiture régimentaire ;	

Chacune de ces directions des services administratifs contient, en outre, un nombre suffisant d'officiers, d'adjudants et de commis d'administration appartenant aux divers services.

Les *services de l'administration* sont les suivants :

Le service des bureaux de l'intendance, le service des hôpitaux ; le service des subsistances ; le service de l'habillement et du campement.

Le *cadre* de chacun de ces services est le suivant :

500 officiers d'administration des bureaux de l'intendance ; 325 officiers d'administration des hôpitaux ; 350 officiers d'administration des subsistances ; 80 officiers d'administration de l'habillement et du campement.

Au total, 1,255 employés, ayant rang d'officier, mais sans assimilation avec les grades des officiers de troupe.

Les officiers de l'administration sont répartis, à l'intérieur,

entre les établissements spéciaux aux divers services, que nous indiquerons plus loin, dans lesquels sont employées des troupes dont ils ont le commandement et dont nous donnerons ultérieurement la composition. Dans les armées, corps d'armée et divisions, ils sont répartis entre les bureaux du corps de l'intendance tels que nous les avons donnés ci-dessus, les ambulances, hôpitaux, réserves de vivres et d'effets dont le détail se trouve dans la suite de cette étude.

§ VI. Service de santé.

Le cadre et les attributions du *service de santé* doivent être déterminés par une loi ultérieure.

Actuellement, le corps de santé se divise en deux parties, les médecins et les pharmaciens.

Le *cadre* est le suivant :

7 inspecteurs,	}	1,147 médecins.	
40 principaux de 1 ^{re} classe,			
40 — de 2 ^e classe,			
260 majors de 1 ^{re} classe,			
300 — de 2 ^e classe,			
400 aides-majors de 1 ^{re} classe,	}	159 pharmaciens.	
100 — de 2 ^e classe,			
1 inspecteur,			
5 principaux de 1 ^{re} classe,			
5 — de 2 ^e classe,			
36 majors de 1 ^{re} classe,	}		
42 — de 2 ^e classe,			
55 aides-majors de 1 ^{re} classe,			
15 — de 2 ^e classe,			

Au total, 1,306 fonctionnaires assimilés aux officiers de troupe, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de général de brigade.

Les médecins sont répartis, à *l'intérieur*, entre les corps de troupe, les hôpitaux et les divers établissements militaires, comme nous le verrons plus loin en étudiant chacune de ces parties de l'armée. Les pharmaciens sont placés dans les hôpitaux.

La *direction du service de santé* est organisée, ainsi qu'il suit, dans les armées, corps d'armée et divisions :

1 médecin inspecteur, médecin en chef,	}	Service de santé, au grand quartier général d'une armée.
1 pharmacien principal,		
Médecins et pharmaciens adjoints,		
2 voitures régimentaires,	}	Service de santé, au quartier général d'un corps d'armée.
1 médecin principal directeur du service,		
Médecins et pharmaciens adjoints,		
1 voiture régimentaire,	}	Service de santé, au quartier général d'une division d'infanterie ou de cavalerie.
1 médecin principal ou major de 1 ^{re} classe,		
Médecins et pharmaciens adjoints,		
1 voiture régimentaire,		

Les ambulances destinées aux troupes en campagne sont organisées de la façon suivante :

L'ambulance de quartier général de corps d'armée contient :

16 voitures à 2 chevaux, dont : 3 de chirurgie portant 3,600 pansements, 1 de pharmacie médicale, 1 de pharmacie vétérinaire, 1 d'administration, 10 pour le transport des blessés avec 120 brancards ;
20 voitures à 1 cheval pour le transport des blessés avec 120 brancards ;
3 voitures de réquisition à 2 chevaux pour les vivres ;
44 mulets de bât, dont 30 portant 30 paires de cacolets, 10 portant 10 paires de litières et 4 haut-le-pied.

Au total 39 voitures avec 58 chevaux de trait et 44 mulets de bât.

L'ambulance d'une division d'infanterie comprend : une section lourde et une section légère.

La *section lourde* contient :

10 voitures à 2 chevaux, dont : 2 de chirurgie portant 2400 pansements, 2 d'administration, 6 pour le transport des blessés avec 72 brancards ;
20 voitures à 1 cheval pour le transport des blessés avec 120 brancards ;
3 voitures de réquisition à 2 chevaux pour les vivres.
Au total, 33 voitures et 52 chevaux de trait.

La *section légère* contient :

70 mulets de bât, dont : 6 portant les cantines de chirurgie avec 2000 pansements, de pharmacie et d'administration, 2 portant 2 paires de tonnelets, 50 portant 50 paires de cacolets, 5 portant 5 paires de litières, 7 haut-le-pied.

A chaque *brigade de cavalerie*, est attachée une *ambulance légère* qui contient :

8 voitures à 1 cheval dont : 2 pour les cantines de chirurgie et les tonnelets, 6 pour le transport des blessés avec 36 brancards ;
22 mulets de bât, dont : 20 portant 20 paires de cacolets et 2 haut-le-pied.
Au total, 8 voitures avec 8 chevaux et 22 mulets de bât.

Nous verrons plus loin quelles sont les troupes qui, sous les ordres des officiers d'administration des hôpitaux, secondent les membres du corps de santé dans les soins qu'ils donnent aux malades.

§ VII. Service vétérinaire.

Le *service vétérinaire* est assuré, dans l'armée, par des fonctionnaires ayant rang d'officier, mais sans assimilation.

Le *cadre* comporte :

5 vétérinaires principaux de 1 ^{re} classe,	} 6 chevaux,	} 419 vétérinaires, 6 chevaux.
5 — — — de 2 ^e classe,		
143 vétérinaires en premier,		
151 — — en second,		
115 aides-vétérinaires,		

* Nombre d'aides-vétérinaires stagiaires proportionné aux besoins du recrutement du service.

Les vétérinaires sont répartis, à l'intérieur, entre les corps de troupe et les établissements, ainsi que nous l'avons déjà dit à propos du service de la remonte et comme nous le verrons encore plus loin.

La direction du service vétérinaire est organisée, ainsi qu'il suit, dans les armées et corps d'armée.

1 vétérinaire principal, vétérinaire en chef,	} Service vétérinaire, au grand quartier général d'une armée.
Vétérinaires et aides-vétérinaires,	
1 voiture régimentaire,	
1 vétérinaire principal ou en premier, chef du service,	} Service vétérinaire, au quartier général d'un corps d'armée.
Vétérinaires et aides-vétérinaires adjoints,	
1 voiture régimentaire.	

Les vétérinaires sont secondés par des *maréchaux-ferrants* et par des hommes de troupe spécialement attachés à l'*infirmerie des chevaux*, dans les soins qu'ils donnent à ceux-ci.

§ VIII. Service de la justice.

Le service de la justice comprend deux sortes de tribunaux, les conseils de guerre et les conseils de révision.

Il y a, en *temps de paix*, dans chaque région de corps d'armée, au moins un *conseil de guerre permanent*. Le nombre de ces conseils est actuellement de 28 : chacun d'eux contient 7 juges dont le grade varie en raison de celui de l'accusé. Le *parquet* et le *greffe* attachés à chaque conseil de guerre comprennent :

1 commissaire du gouvernement; 1 rapporteur; 1 greffier; 1 commis-greffier; 1 huissier-appariteur

Les fonctions de commissaire du gouvernement et de rapporteur sont remplies par des officiers en activité de service ou en retraite.

Les greffiers sont des *officiers d'administration du service de la justice militaire*, dont le *cadre* actuel contient :

42 fonctionnaires ayant rang d'officier, mais sans assimilation.

Les commis-greffiers et les huissiers-appariteurs sont des sous-officiers choisis sous certaines conditions d'aptitude et d'ancienneté : ils sont en nombre variable.

Le service de la justice militaire, en *campagne*, comprend un ou deux conseils de guerre au grand quartier général de l'armée, au quartier général du corps d'armée, au quartier général de la division, dans tout détachement de troupe de la force d'un bataillon au moins opérant isolément devant l'ennemi, dans toute place forte investie ou assiégée. Chacun de ces conseils ne contient que 5 membres pour juger tout accusé jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclusivement : le *parquet* ne comprend plus qu'un seul officier ou fonction-

naire remplissant les fonctions de commissaire-rapporteur.

Il y a, en temps de paix, 4 conseils de révision. Chacun de ces conseils contient 5 juges dont le grade varie en raison de celui de l'accusé. Le *parquet* et le *greffe* attachés à chaque conseil comprennent :

1 commissaire du gouvernement ; 1 greffier ; 1 commis-greffier.

Les membres du greffe et du parquet sont recrutés comme nous l'avons dit ci-dessus pour ceux qui sont attachés aux conseils de guerre.

Le nombre des conseils de révision, en *campagne*, dépend des circonstances.

§ IX. Service de la trésorerie et des postes.

Le service de la *trésorerie et des postes* est organisé, en *campagne*, par des agents du ministère des finances, sous la surveillance du corps de l'intendance et l'autorité du général en chef.

Le service de la *trésorerie militaire* comporte :

Un payeur principal, chef du service ; des payeurs principaux ; des payeurs divisionnaires ; des payeurs adjoints ; des garçons de caisse et de bureau.

Le service des *postes militaires* comporte :

Un directeur général, chef du service ; des inspecteurs ; des directeurs ; des employés ; des courriers et des postillons.

Le personnel possède une hiérarchie propre sans assimilation.

L'organisation de ces divers services est la suivante dans les armées, corps d'armée et divisions :

1 payeur principal, chef du service de la trésorerie,	}	Service de la trésorerie et des postes, au grand quartier général d'une armée.
1 directeur général, chef du service des postes,		
1 caissier central,		
Payeurs, inspecteurs, directeurs et employés adjoints,	}	Service de la trésorerie et des postes, au quartier général d'un corps d'armée.
Garçons de caisse et de bureau, courriers et postillons,		
2 voitures d'état-major et 4 régimentaires.		
1 payeur principal, directeur du service de la trésorerie,	}	Service de la trésorerie et des postes, au quartier général d'une division d'infanterie ou de cavalerie.
1 inspecteur, directeur du service des postes,		
Payeurs, directeurs et employés adjoints,		
Garçons de caisse et de bureau, courriers et postillons,	}	
2 voitures d'état-major et 4 régimentaires.		
1 payeur divisionnaire,		
1 directeur de la poste,	}	
Employés adjoints,		
Garçons de caisse et de bureau, courriers et postillons,		
1 voiture d'état-major et 2 régimentaires.		

Les chevaux de selle et de trait, ainsi que les mulets de bât, peuvent être fournis par le service de la remonte, les voitures par le service de l'artillerie, le harnachement par le service de l'habillement ; les conducteurs sont alors pris directement dans le personnel spécial qui jouit, dans ce cas, de l'assimilation aux officiers, sous-officiers et soldats. Le personnel et le matériel peuvent aussi être fournis par le train des équipages militaires que nous étudierons ultérieurement.

§ X. *Service de la télégraphie.*

Le *service de la télégraphie militaire* a pour mission d'établir et de desservir les communications télégraphiques dont l'armée peut avoir besoin en temps de paix et en temps de guerre : il est confié au personnel technique, sous la direction des chefs d'état-major.

La haute direction de ce service appartient, en temps de paix, à une *commission mixte* présidée par un officier général.

Dans chaque corps d'armée, à l'intérieur, il existe un *directeur régional* chargé du service de la télégraphie militaire.

En campagne, il est créé, pour chaque corps d'armée opérant seul ou pour chaque armée régulièrement constituée, un *service télégraphique* qui comprend :

1 directeur ; 1 service de 1^{re} ligne ou de marche ; 1 service de 2^e ligne ou d'étape ; 1 service de 3^e ligne ou de territoire ; 1 service des parcs télégraphiques et des moyens auxiliaires de travail fournis par l'armée.

Le *directeur* réside au quartier général ; on lui alloue 1 voiture d'état-major et 3 chevaux de selle.

Le *service de 1^{re} ligne* est assuré par des *sections* dites de 1^{re} ligne, dont chacune comprend 39 employés, savoir :

1 chef de section, 1 cheval ; 3 chefs de poste, 3 chevaux ; 9 télégraphistes ; 26 ouvriers.

Le *parc* attaché à la section contient 5 voitures, savoir :

2 voitures-postes ; 2 chariots télégraphiques ; 1 chariot de réserve.

Il y a, en tout temps, 18 sections et 18 parcs de section de 1^{re} ligne qui sont prêts à être employés.

A chaque parc est attaché un *détachement du train des équipages* qui comprend 15 hommes de troupe, savoir :

1 brigadier ; 3 cavaliers-plantons ; 11 conducteurs.

Le *service de 2^e ligne* est assuré par des *sections*, dites de 2^e ligne, qui sont organisées comme les précédentes : il y a 6 sections prêtes en tout temps, à raison d'une pour trois régions de corps d'armée de l'intérieur.

Une section de 1^{re} ou de 2^e ligne dispose du *parc de réserve* qui comprend 10 voitures, savoir :

2 voitures-postes ; 4 chariots télégraphiques ; 2 chariots de réserve ; 1 chariot de forge ; 1 chariot d'archives.

Il y a 4 parcs de réserve qui sont prêts, en tout temps, à être employés.

A chaque parc de réserve est attaché un *détachement du train des équipages* qui comprend :

1 maréchal des logis; 2 brigadiers; 5 cavaliers-plantons; 22 conducteurs.

Chacun des services de 1^{re} ligne et de 2^e ligne est placé sous la direction d'un *chef de service* auquel on alloue 2 chevaux.

Un lieutenant du train des équipages a le commandement des détachements formés dans les parcs télégraphiques de chaque armée. Un officier supérieur de ce corps, résidant au grand quartier général principal, a le commandement général de tous les détachements.

Enfin, le service militaire de la télégraphie possède un *parc de réserves générales* qui contient :

6 voitures-postes; 14 chariots.

Quant au *service de 3^e ligne*, il est assuré par les employés de l'administration télégraphique qui résident à l'intérieur et sous l'impulsion du directeur régional.

§ XI. *Service des chemins de fer.*

Le *service militaire des chemins de fer* est organisé par le concours réciproque de l'élément militaire et de l'élément technique.

En *temps de paix*, ce service est dirigé par une *commission supérieure* qui comprend :

1 officier général, président; 1 officier général vice-président; 1 ingénieur du contrôle de l'exploitation des chemins de fer; 1 fonctionnaire supérieur du ministère des travaux publics; 2 délégués du syndicat des compagnies du chemin de fer; 7 officiers ou fonctionnaires assimilés des armées de terre et de mer.

Auprès de chaque grande compagnie, est une *commission d'études* qui comprend :

1 officier supérieur d'état-major; 1 agent supérieur de la compagnie.

En *campagne*, ce service est organisé différemment suivant que les transports ont lieu en deçà ou au delà de la base d'opérations.

La direction des transports *en deçà de la base d'opérations* appartient à la *commission exécutive* prise dans le sein de la commission supérieure et qui comprend :

Le président et le vice-président de cette commission; 1 membre technique; 1 membre technique ou militaire.

Chaque commission d'études devient *commission de ligne*,

Sur chaque ligne, dans les *stations-haltes* désignées par la commission supérieure, sont établies des *commissions d'étapes* dont chacune comprend :

1 officier supérieur ou capitaine ; 1 agent de la compagnie ; 1 officier d'administration des subsistances, s'il y a lieu.

Au delà de la base d'opérations, c'est une *direction des chemins de fer de campagne* qui, dans chaque armée, et sous les ordres du chef d'état-major général, fait exécuter les transports. Elle comprend :

1 officier général ou colonel ; 1 ingénieur des chemins de fer ; 1 officier supérieur du génie ; 1 officier supérieur d'artillerie ; 1 fonctionnaire de l'intendance ; 1 payeur ; officiers, fonctionnaires et agents en nombre suffisant.

L'exploitation se fait sous la direction des *commissions militaires de chemins de fer de campagne*, dont chacune comprend :

1 officier supérieur ; 1 ingénieur des chemins de fer ; 1 officier du génie ; 1 fonctionnaire de l'intendance ; 1 payeur.

En temps de paix, 3 de ces commissions doivent être toujours constituées : chacune d'elles doit se réunir annuellement pendant 15 jours et étudier les questions spéciales à son service.

Des *commandements militaires d'étapes* sont installés dans les gares principales des sections exploitées au delà de la base d'opérations. Chacun d'eux comprend :

1 officier, commandant militaire ; 1 chef de gare ; 1 fonctionnaire de l'intendance ; 1 officier d'administration.

En temps de paix, 2 de ces commandements doivent être toujours constitués dans chaque corps d'armée.

Quant au *personnel d'exécution*, il comprend :

Les compagnies d'ouvriers de chemins de fer du génie que nous verrons plus loin ;

Des sections d'ouvriers de chemins de fer organisées, en tout temps et d'une manière distincte, par les soins et les ressources des diverses compagnies de chemins de fer.

En outre, les diverses commissions disposent de personnels auxiliaires, de postes pris dans l'armée territoriale ou dans l'armée active suivant les cas, de brigades de gendarmerie, etc....

§ XII. Service de l'aumônerie.

Les rassemblements de troupes sont pourvus, pour le service religieux, de tout ce qu'exige l'exercice des cultes recon-

nus par l'État : les ministres des différents cultes, attachés temporairement au service religieux de l'armée, prennent le titre d'*aumôniers militaires* : ils n'ont aucune assimilation de grade ni de rang dans la hiérarchie de l'armée.

En *temps de paix*, les aumôniers sont attachés aux garnisons, camps, forts, écoles, hôpitaux et établissements de répression : ils sont *titulaires* ou *auxiliaires*.

L'organisation du service de l'aumônerie est la suivante :

Un aumônier titulaire, pour tout rassemblement de troupes de 2,000 h. au moins ;

Des aumôniers titulaires ou auxiliaires en nombre suffisant, pour tout rassemblement supérieur à 2,000 hommes ;

Un aumônier auxiliaire, pour tout rassemblement de 200 à 2,000 hommes ;

Un aumônier titulaire ou auxiliaire pour tout rassemblement de plus de 200 protestants ou de 200 israélites ;

Un aumônier titulaire ou auxiliaire pour un régiment complet tenant garnison dans une même ville, pour chaque école militaire, chacun des hôpitaux et des établissements de répression.

Le *cadre* entier des aumôniers comporte :

134 aumôniers titulaires,	} 404 aumôniers : 6 chevaux.
270 — auxiliaires,	

En *campagne*, le service religieux est assuré par les mêmes aumôniers auxquels on en adjoint encore d'autres en nombre suffisant. L'un des aumôniers titulaires est nommé *aumônier en chef* dans chaque armée et il réside au grand quartier général. Dans chaque corps d'armée, un aumônier est nommé *aumônier supérieur* et il réside au quartier général.

§ XIII. Services spéciaux à l'Algérie.

Il existe deux services spéciaux à l'Algérie, celui des affaires indigènes et celui des interprètes militaires.

A. *Affaires indigènes en Algérie*. — Les affaires indigènes en Algérie comprennent les bureaux arabes et les commandements de cercles.

L'organisation des *bureaux arabes* est la suivante :

1 direction au grand quartier général du 19^e corps d'armée ;

1 bureau divisionnaire, au quartier général de chacune des 3 divisions ;

1 bureau subdivisionnaire, auprès du commandant de chacune des 11 subdivisions ;

1 bureau, dans chaque cercle.

Le personnel des *bureaux arabes* se compose d'officiers hors cadre et d'officiers détachés des corps de troupe. Le personnel hors cadre comprend au maximum :

5 chefs de bataillon ou d'escadron,	} 75 officiers,
70 capitaines,	

Les officiers détachés des corps de troupe sont des lieutenants ou sous-lieutenants en nombre variable.

Les *commandements de cercles* sont exercés par des officiers employés en *Algérie*, désignés à cet effet, qui peuvent être placés hors cadre, toutes les fois que l'intérêt du service l'exige, et qui doivent l'être en temps de guerre.

B. *Interprètes*. — Les *interprètes militaires* sont les intermédiaires entre les autorités civiles ou militaires de l'*Algérie* et les indigènes.

Leur cadre comporte :

40 interprètes titulaires ; 35 auxiliaires ; 80 chevaux.

Article IV. — Troupes.

Les troupes peuvent être divisées en deux grandes catégories, les troupes de ligne et les troupes hors ligne.

§ I. Troupes de ligne.

Les *troupes de ligne*, c'est-à-dire celles qui contiennent essentiellement les *combattants*, sont les suivantes :

L'infanterie,
La cavalerie,

| L'artillerie,
| Le génie.

A. INFANTERIE.

Les *troupes de ligne de l'infanterie* comprennent :

144 régiments d'infanterie de ligne ; 30 bataillons de chasseurs ; 4 régiments de zouaves ; 3 régiments de tirailleurs algériens ; 1 légion étrangère ; 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

A. *Infanterie de ligne*. — Les 144 régiments d'infanterie de ligne sont répartis entre les 18 corps d'armée de l'intérieur, à raison de 8 par corps d'armée : 2 régiments forment 1 brigade d'infanterie ; 2 brigades forment 1 division d'infanterie ; 2 divisions forment l'infanterie d'un corps d'armée. Le numéro de chaque division dépend de celui du corps d'armée auquel elle appartient et le numéro de chaque brigade correspond à celui de la division dont elle fait partie.

Cette organisation en brigades, divisions et corps d'armée est permanente.

Chacun des 144 régiments d'infanterie de ligne contient :

1 état-major ; 4 bataillons à 4 compagnies ; 1 dépôt de 2 compagnies.

L'état-major proprement dit contient 19 officiers, savoir :

1 colonel : 2 chevaux ; 1 lieutenant-colonel : 2 chevaux ; 4 chefs de bataillon : 4 chevaux ; 1 major : 1 cheval ; 1 médecin-major de 1^{re} classe : 1 cheval ; 4 capitaines adjudants-majors : 4 chevaux ; 1 capitaine trésorier ; 1 capitaine officier d'habillement ; 1 lieutenant-adjoint au trésorier ; 1 sous-lieutenant porte drapeau ; 1 médecin-major de 2^e classe : 1 cheval ; 1 médecin aide-major : 1 cheval ; 1 chef de musique.

Le *petit état-major* comprend 61 hommes de troupe, savoir :

4 adjudants ; 1 tambour-major ; 4 caporaux tambours ou clairons ; 1 caporal sapeur ; 12 sapeurs ouvriers d'art ; 1 sous-chef de musique ; 38 musiciens.

La *section hors rang* comprend 32 hommes de troupe, savoir :

1 adjudant-vaguemestre ; 1 chef armurier ; 1 adjudant ou sergent, maître d'escrime ; 3 sergents, dont : 2 secrétaires et 1 garde-magasin ; 1 fourrier ; 9 caporaux, dont : 3 secrétaires, 1 moniteur d'escrime, 1 chargé des détails de l'infirmerie, 1 conducteur des équipages et 3 sont premiers ouvriers armurier, tailleur et cordonnier ; 16 soldats, dont : 5 secrétaires, 4 armuriers, 3 tailleurs, 3 cordonniers, 1 conducteur de chevaux de main ; autant de soldats conducteurs qu'il y a de voitures à 1 cheval et de mulets de bât ; 1 enfant de troupe.

L'effectif de chacune des 16 *compagnies actives* et des 2 *compagnies de dépôt* est le suivant :

1 capitaine ;	}	3 officiers.
1 lieutenant ;		
1 sous-lieutenant ;		
1 sergent-major ;	}	16 hommes des cadres.
4 sergents ;		
1 sergent-fourrier ;		
8 caporaux dont 1 élève fourrier ;		
2 tambours ou clairons ;		
66 fantassins, dont 1/4 au maximum est de 1 ^{re} classe, et parmi lesquels on compte : 1 tailleur, 1 cordonnier, 2 sapeurs porteurs d'outils.		

L'effectif du *bataillon* est le suivant :

1 chef de bataillon ;	}	14 officiers.
1 capitaine adjudant-major ;		
4 capitaines ;		
4 lieutenants ;		
4 sous-lieutenants ;		
1 adjudant ;	}	66 hommes des cadres.
1 caporal-tambour ou clairon ;		
64 hommes des cadres des compagnies ;		
264 fantassins, dont : 4 tailleurs, 4 cordonniers, 8 sapeurs porteurs d'outils ;		
4 enfants de troupe.		

L'effectif du *régiment* comporte en résumé :

8 officiers supérieurs ;	}	73 officiers.
65 officiers subalternes ;		
381 hommes des cadres ;		
1188 fantassins	}	1569 hommes de troupe.
1642 hommes au total.		
19 enfants de troupe ;		
15 chevaux d'officiers.		

Sur le *pied de guerre*, le cadre de la compagnie active comporte en sus :

1 lieutenant ou sous-lieutenant auxiliaire ; 4 sergents ; 1 caporal-fourrier ; 8 caporaux ; 2 tambours ou clairons.

B. *Chasseurs à pied*. — Chacun des 30 bataillons de chasseurs à pied contient : 1 état-major, 4 compagnies, 1 dépôt de 1 compagnie.

Voici quelle est la composition des 24 bataillons employés en France, dont 18 sont attachés respectivement à chacun des 18 corps d'armée de l'intérieur, et dont 6 sont *indépendants*.

L'état-major proprement dit contient 7 officiers, savoir :

1 chef de bataillon : 1 cheval ; 1 capitaine-major ; 1 capitaine adjudant-major : 1 cheval ; 1 lieutenant trésorier ; 1 lieutenant ou sous-lieutenant, officier d'habillement ; 1 médecin-major de 2^e classe : 1 cheval ; 1 médecin aide-major : 1 cheval.

Le petit état-major comprend 3 hommes de troupe, savoir :

1 adjudant ; 1 sergent-major, chef de fanfare ; 1 caporal-clairon.

La section hors rang comprend 17 hommes de troupe, savoir :

1 chef armurier ; 1 sergent-major vauquemestre ; 1 adjudant ou sergent, maître d'escrime ; 2 sergents, dont : 1 est premier secrétaire et 1 est garde-magasin ; 1 fourrier ; 5 caporaux, dont : 1 secrétaire, 1 conducteur des équipages, 1 tailleur, 1 cordonnier, 1 armurier ; 6 soldats, dont : 2 secrétaires, 2 armuriers, 1 tailleur, 1 cordonnier ; autant de soldats conducteurs qu'il y a de voitures à un cheval et de mulets de bât ; 1 enfant de troupe.

L'effectif de chacune des 4 compagnies actives est le suivant :

1 capitaine ;	} 3 officiers.
1 lieutenant ;	
1 sous-lieutenant ;	
1 sergent-major ;	} 24 hommes des cadres.
6 sergents ;	
1 sergent-fourrier ;	
12 caporaux, dont 1 élève fourrier ;	
4 clairons ;	
90 chasseurs, dont 1/4 au maximum est de 1 ^{re} classe, et parmi lesquels on compte : 1 tailleur, 1 cordonnier, 2 sapeurs porteurs d'outils ;	
1 enfant de troupe.	

L'effectif de la compagnie de dépôt de chaque bataillon diffère du précédent en ce qu'il ne contient que 70 soldats.

L'effectif de chacun des 24 bataillons employés en France comporte en résumé :

1 officier supérieur ;	} 22 officiers.
21 officiers subalternes ;	
140 hommes des cadres ;	} 570 hommes.
430 chasseurs ;	

592 hommes au total,
6 enfants de troupe,
4 chevaux d'officiers.

Chacun des 6 *bataillons employés en Algérie* diffère des précédents en ce que le chef de bataillon et le médecin-major de 2^e classe ont chacun 2 chevaux et aussi par l'effectif de chacune des compagnies actives qui est de 110 hommes au lieu de 90.

Sur le *pied de guerre*, le cadre de la compagnie active comporte en sus :

1 lieutenant ou sous-lieutenant auxiliaire ; 2 sergents ; 1 caporal-fourrier ; 4 caporaux.

c. *Zouaves*. — Les 4 régiments de zouaves, les 3 régiments de tirailleurs algériens, la légion étrangère, les 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique, les 5 compagnies de discipline résident constamment en Algérie où ils forment, concurremment avec les 6 bataillons de chasseurs à pied dont nous avons parlé ci-dessus, le 19^e corps d'armée qui comprend 3 divisions dites d'Alger, d'Oran et de Constantine.

Chacun des 4 *régiments de zouaves* contient : 1 état-major, 4 bataillons à 4 compagnies, 1 dépôt de 1 compagnie.

La composition de l'*état-major* est la même que pour un régiment d'infanterie de ligne, sauf les différences suivantes :

Chaque chef de bataillon, le médecin-major de 1^{re} classe et le médecin-major de 2^e classe ont chacun 2 chevaux ; il n'y a pas de tambour-major ; la section hors rang comporte : 5 soldats armuriers, 5 tailleurs, 5 cordonniers, 3 soldats conducteurs de chevaux de main.

Chaque *compagnie active* a la même composition que dans les bataillons de chasseurs à pied, sauf les différences suivantes :

Il y a seulement 3 tambours ou clairons ; le nombre des zouaves est de 125.

La *compagnie de dépôt* a la même composition que les compagnies actives, sauf les différences suivantes :

Il y a 2 lieutenants ; il y a seulement 2 tambours ou clairons ; le nombre des zouaves est de 20.

L'effectif du *régiment* comporte en résumé :

8 officiers supérieurs,	} 71 officiers.
63 officiers subalternes,	
439 hommes des cadres,	
2020 zouaves,	} 2509 hommes de troupe.
2580 hommes au total,	
18 enfants de troupe,	
23 chevaux d'officiers.	

Sur le *pied de guerre*, le cadre de la compagnie active comporte en sus :

1 lieutenant ou sous-lieutenant auxiliaire ; 2 sergents ; 1 caporal-fourrier ; 4 caporaux ; 1 tambour ou clairon.

D. *Tirailleurs algériens.* — Les 3 régiments de tirailleurs algériens sont destinés à employer une partie des ressources que donne le recrutement des indigènes en Algérie.

Chacun d'eux comprend : 1 état-major, 4 bataillons à 4 compagnies, 1 dépôt de 1 compagnie.

Dans cette troupe, tous les officiers supérieurs, tous les capitaines et tous les lieutenants en premier sont Français; les lieutenants en second sont indigènes; la moitié des sous-lieutenants est prise parmi les Français et l'autre parmi les indigènes.

Les sergents et caporaux sont pris, un tiers parmi les Français, deux tiers parmi les indigènes.

Tous les sous-officiers comptables sont Français.

Tous les soldats sont indigènes, sauf 7 par compagnie qui sont Français et destinés à recruter les cadres.

Les indigènes sont tous recrutés par enrôlement volontaire : ils contractent un engagement de 4 ans.

L'état-major du régiment est le même que dans les régiments de zouaves, sauf les différences suivantes :

Il n'y a pas de chef de musique; il y a 1 sergent-major clairon, chef de fanfare; le nombre des clairons-musiciens est de 20.

L'effectif de chacune des 16 compagnies actives est le suivant :

1 capitaine, français;	} 5 officiers.
1 lieutenant en premier, français;	
1 lieutenant en second, indigène;	
1 sous-lieutenants, dont 1 français et 1 indigène	} 23 hommes des cadres.
2 sergents-majors, français;	
2 sergents, français;	
4 sergents, indigènes;	
1 sergent-fourrier, français;	
4 caporaux, français;	
8 caporaux, indigènes;	
3 tambours ou clairons, français ou indigènes;	
140 tirailleurs, dont 1/4 au maximum est de 1 ^{re} classe;	
1 enfant de troupe.	

L'effectif de la compagnie de dépôt diffère du précédent en ce qu'il y a seulement 20 tirailleurs.

L'effectif du régiment comporte en résumé :

8 officiers supérieurs,	} 103 officiers.
95 officiers subalternes,	
472 hommes des cadres,	
2,260 tirailleurs,	} 2732 hommes de troupe.
2,835 hommes au total.	
18 enfants de troupe;	
23 chevaux d'officiers.	

Sur le pied de guerre, le cadre de la compagnie active comporte en sus :

2 sergents; 1 caporal-fourrier; 6 caporaux; 1 tambour ou clairon.

E. *Légion étrangère.* — La légion étrangère est destinée à recevoir les étrangers qui désirent rentrer au service de la

France : ceux-ci contractent un engagement volontaire de 5 années ; ils doivent avoir plus de 18 et moins de 40 ans.

Le nombre des bataillons et compagnies de la légion étrangère peut être modifié par un décret du chef de l'État, suivant les ressources du recrutement.

Actuellement, cette légion est composée ainsi qu'il suit : 1 état-major, 4 bataillons à 4 compagnies. Il n'y a pas de dépôt.

L'état-major de la légion est le même que celui d'un régiment de zouaves, sauf les différences suivantes dans le petit état-major et dans la section hors rang.

Il y a 1 tambour-major ; il y a 4 soldats armuriers, 3 tailleurs et 3 cordonniers.

L'effectif de chacune des 16 compagnies de la légion est le même que dans les compagnies actives des régiments de zouaves.

En résumé, la légion étrangère contient :

8 officiers supérieurs,	} 67 officiers.
59 officiers subalternes,	
463 hommes des cadres,	
2,000 soldats,	} 2,463 hommes de troupe.
2,530 hommes au total.	
17 enfants de troupe.	
23 chevaux d'officiers.	

F. *Infanterie légère d'Afrique*. — Les 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique sont destinés à recevoir :

1° Les hommes condamnés, postérieurement à leur incorporation, à une peine correctionnelle de plus de six mois, pour délit purement militaire et qui ont encore au moins une année à passer sous les drapeaux après l'expiration de leur peine dont la durée ne leur est pas comptée comme temps de service ;

2° Les hommes qui, en raison des condamnations encourues par eux, se trouveraient dans le cas d'être envoyés aux compagnies de discipline des colonies, mais qui ont moins de dix-huit mois à rester sous les drapeaux pour terminer le temps de service dû par eux.

Le nombre des compagnies que contient chaque bataillon d'infanterie légère d'Afrique est déterminé par le ministre de la guerre suivant les besoins.

L'état-major de chaque bataillon d'infanterie légère d'Afrique est le même que celui des bataillons de chasseurs à pied employés en Algérie, sauf pour la section hors rang où il n'y a :

Ni sergent maître d'escrime ; ni caporal premier ouvrier armurier ; ni enfant de troupe.

L'effectif de la compagnie d'infanterie légère d'Afrique est le même que celui des compagnies actives de chasseurs à pied, sauf les différences suivantes :

Il y a 3 clairons ; le nombre des soldats est de 200.

Actuellement, il y a 6 compagnies dans chaque bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

L'effectif de chaque *bataillon* est donc le suivant :

1 officier supérieur,	} 25 officiers.
24 officiers subalternes,	
156 hommes des cadres,	} 1,356 hommes de troupe.
1,200 soldats,	
1,381 hommes au total.	
6 enfants de troupe,	
6 chevaux d'officiers.	

G. *Équipages*. — Chaque *bataillon* d'infanterie a, comme équipages :

1 voiture régimentaire à bagages ;	
1 — — d'outils de pionniers ;	
1 mulet de bât à cantines médicales avec 108 pansements.	
Au total : 2 voitures, 2 chevaux de trait et 1 mulet de bât.	

Chaque *régiment* d'infanterie a, en outre :

1 voiture régimentaire à bagages ;	
1 — — de réserve d'effets d'habillement et de petit équipement ;	
10 — — portant 2 jours de vivres ;	
4 voitures de réquisition à 2 chevaux, pour la viande fraîche.	
16 voitures et 20 chevaux au total.	

H. *Récapitulation*. — L'effectif budgétaire de l'infanterie, y compris les 5 compagnies de discipline, comporte :

1,249 officiers supérieurs,	} 12,428 officiers.
11,179 officiers subalternes,	
63,413 hommes des cadres,	} 239,248 hommes de troupe.
175,835 soldats	
251,676 hommes, au total.	
3,087 enfants de troupe.	
2,649 chevaux	

B. CAVALERIE.

Les troupes de ligne de la cavalerie comprennent :

12 régiments de cuirassiers ; 26 régiments de dragons ; 20 régiments de chasseurs ; 12 régiments de hussards ; 4 régiments de chasseurs d'Afrique ; 3 régiments de spahis.

A. *Cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards*. — Les 70 régiments de cavalerie, formés par les cuirassiers, les dragons, les chasseurs et les hussards, sont employés à l'intérieur du territoire.

Tous ces régiments sont réunis 2 à 2 pour former 1 brigade, en sorte qu'il y a 35 brigades de cavalerie.

Parmi ces 35 brigades, 18 sont respectivement attachées à chacun des corps d'armée de l'intérieur : chacune de celles-ci est dite : *brigade de cavalerie de corps d'armée*, et elle porte le numéro du corps d'armée auquel elle est attachée. L'un des 2 régiments, dans ces 18 brigades de cavalerie, est toujours un régiment de dragons : dans 14 brigades, l'autre régiment est de chasseurs : dans les 4 autres, il est de hussards.

Chacune des 17 autres brigades de cavalerie est formée de 2 régiments de même nature. Il y a 6 *brigades de cuirassiers*, 4 *de dragons*, 3 *de chasseurs* et 4 *de hussards* : les unes et les autres portent un numéro d'ordre spécial à l'espèce de cavalerie qui les constitue. La 5^e brigade de cuirassiers et la 3^e brigade de hussards sont *indépendantes*. Les 15 autres brigades forment 6 *divisions de cavalerie*.

En résumé, ces 70 régiments de cavalerie forment :

- 18 brigades de cavalerie de corps d'armée ;
- 2 brigades de cavalerie indépendantes ;
- 3 divisions de cavalerie à 3 brigades ;
- 3 divisions de cavalerie à 2 brigades.

Chacun des 12 *régiments de cuirassiers*, des 26 *de dragons*, des 20 *de chasseurs* et des 12 *de hussards* a la même composition, c'est-à-dire 1 état-major et 5 escadrons.

L'état-major proprement dit contient 15 officiers, savoir :

1 colonel : 3 chevaux ; 1 lieutenant-colonel : 3 chevaux ; 2 chefs d'escadron : 4 chevaux ; 1 major : 2 chevaux ; 1 capitaine instructeur : 2 chevaux ; 1 capitaine trésorier : 1 cheval ; 1 capitaine officier d'habillement : 1 cheval ; 1 lieutenant ou sous-lieutenant adjoint au trésorier : 1 cheval ; 1 lieutenant ou sous-lieutenant porte-étendard : 1 cheval ; 1 médecin-major de 2^e classe : 1 cheval ; 1 médecin aide-major : 1 cheval ; 1 vétérinaire en premier : 1 cheval ; 1 vétérinaire en second : 1 cheval ; 1 aide-vétérinaire : 1 cheval.

Le *petit état-major* comprend 5 hommes de troupe, savoir :

3 adjudants, dont 1 vaguemestre : 3 chevaux ; 1 maréchal des logis, trompette-major : 1 cheval ; 1 brigadier-trompette : 1 cheval.

Le *peloton hors rang* comprend 32 hommes de troupe, savoir :

1 chef armurier ; 1 adjudant ou maréchal des logis, maître d'escrime ; 4 maréchaux des logis, dont : 1 secrétaire, 1 garde-magasin, 1 chargé de l'infirmerie des chevaux et des détails des écuries, 1 maître sellier ; 1 brigadier-fourrier ; 9 brigadiers, dont : 2 secrétaires, 2 prévôts d'armes, 1 chargé de l'infirmerie des hommes, et 4 sont premiers ouvriers armurier, sellier, tailleur, bottier ; 16 soldats, dont : 5 secrétaires, 1 attaché à l'infirmerie des chevaux, 5 conducteurs des équipages régimentaires avec 7 mulets ou chevaux de bât, 2 armuriers, 1 sellier, 1 tailleur, 1 bottier ; 1 enfant de troupe.

L'effectif de chacun des 5 *escadrons* est le suivant :

1 capitaine-commandant, 2 chevaux,	}	6 officiers, 8 chevaux.
1 capitaine en second, 2 chevaux,		
1 lieutenant en premier, 1 cheval,		
1 lieutenant en second, 1 cheval,		
2 sous-lieutenants, 2 chevaux.	}	28 hommes des cadres ; chacun est pourvu d'un cheval, soit 28 chevaux.
1 maréchal des logis-chef,		
6 maréchaux des logis,		
1 maréchal des logis-fourrier,		
1 brigadier-fourrier,		
13 brigadiers, dont 1 maître maréchal-ferrant,	}	
2 cavaliers aides-maréchaux-ferrants,		
4 trompettes,		
122 cavaliers, dont 32 de 1 ^{re} classe, parmi lesquels on compte 1 ouvrier sellier, 1 ouvrier tailleur, 1 ouvrier bottier et pour l'ensemble desquels on compte 105 chevaux,		
2 enfants de troupe.		

L'effectif du *régiment* comporte en résumé :

5 officiers supérieurs, 12 chevaux,	}	45 officiers, 63 chevaux. 787 hommes de troupe. 677 chevaux.
40 officiers subalternes, 51 chevaux,		
177 hommes des cadres, 152 chevaux,		
610 cavaliers, 525 chevaux,		
832 hommes et 740 chevaux au total.		
11 enfants de troupe.		

Sur le *pied de guerre*, le cadre de l'escadron comprend en sus :

1 lieutenant ou sous-lieutenant auxiliaire ;		2 maréchaux des logis ; 4 brigadiers.

B. Chasseurs d'Afrique. — Les 4 *régiments de chasseurs d'Afrique* résident constamment en Algérie, et ils font partie du 19^e corps d'armée.

Chacun de ces *régiments* comprend : 1 état-major, 6 escadrons.

L'état-major du *régiment* est le même que dans les 70 *régiments de cavalerie de France*, sauf les différences suivantes. Il y a :

3 chefs d'escadron ; 2 médecins aides-majors ; 3 adjudants ; 9 soldats conducteurs des équipages régimentaires ; 3 soldats armuriers ; le soldat secrétaire du colonel a 1 cheval.

Chaque *escadron* a la même composition que dans les 70 *régiments de cavalerie de France*, sauf les différences suivantes. Il y a :

3 sous-lieutenants ; 8 maréchaux des logis ; 17 brigadiers.

L'effectif du *régiment* comporte en résumé :

6 officiers supérieurs, 14 chevaux,	}	59 officiers, 80 chevaux. 979 hommes de troupe. 850 chevaux.
53 officiers subalternes, 66 chevaux,		
247 hommes des cadres, 220 chevaux,		
732 chasseurs, 630 chevaux,		
1,038 hommes et 930 chevaux au total.		
13 enfants de troupe.		

Sur le *pied de guerre*, le cadre de l'escadron est augmenté de la même manière que pour les *régiments de cavalerie de France*.

c. Spahis. — Les 3 *régiments de spahis* sont destinés à uti-

liser une partie des ressources que donne l'enrôlement volontaire des indigènes en *Algérie*.

A l'exception des cavaliers élèves-brigadiers et des soldats-ordonnances des officiers français, qui sont tous Français, ainsi que des spahis des escadrons qui sont tous indigènes, les emplois des cadres, tant en officiers qu'en hommes de troupe, peuvent être indifféremment remplis par les Français ou par les indigènes.

L'indigène qui veut être admis dans les spahis doit contracter un engagement volontaire de 4 ans ; il faut qu'il soit âgé de 18 ans au moins et de 40 ans au plus : il doit, en outre, être pourvu d'un bon cheval à lui appartenant ; il peut se rengager ensuite pour 2 ans au moins et 4 ans au plus.

Le service des spahis consiste particulièrement à occuper le territoire militaire de notre colonie algérienne près des frontières, à faire la police des routes et à veiller à la sûreté des campagnes ; ils peuvent, en même temps se livrer à l'agriculture et quelques-uns, tout en continuant de compter à leur escadron, sont employés aux affaires indigènes et pourvus d'emplois civils et judiciaires ; ces derniers ne reçoivent pas de solde. En outre, le 6^e escadron du 1^{er} régiment est employé au *Sénégal*.

Chacun des 3 régiments de spahis contient : 1 état-major ; 6 escadrons.

L'état-major proprement dit du régiment comprend 13 officiers, savoir :

1 colonel ou lieutenant-colonel, 3 chevaux ; 2 chefs d'escadron, 4 chevaux ; 1 major, 2 chevaux ; 1 capitaine trésorier, 1 cheval ; 1 capitaine d'habillement, 1 cheval ; 1 lieutenant ou sous-lieutenant adjoint au trésorier, 1 cheval ; 1 médecin-major de 2^e classe, 1 cheval ; 2 médecins aides-majors, 2 chevaux ; 1 vétérinaire en premier, 1 cheval ; 1 vétérinaire en second, 1 cheval ; 1 aide-vétérinaire, 1 cheval.

Le petit état-major comprend 36 hommes de troupe, savoir :

1 adjudant-vaguemestre, 1 cheval ; 1 brigadier trompette, 1 cheval ; 2 trompettes, 2 chevaux ; 3 maréchaux-ferrants ; 1 chef armurier, 2 maréchaux des logis, dont : 1 secrétaire, 1 garde-magasin ; 1 brigadier-fourrier ; 1 brigadier-secrétaire ; 24 soldats, dont : 4 secrétaires, 1 attaché à l'infirmerie des chevaux, 4 armuriers et 15 ordonnances des officiers français avec 15 chevaux parmi lesquels 3 sont des chevaux ou mulets de bât.

L'effectif de chacun des 6 escadrons est le suivant :

<ul style="list-style-type: none"> 1 capitaine commandant, 2 chevaux, 1 capitaine en second, 2 chevaux, 1 lieutenant en premier, 1 cheval, 1 lieutenant en second, 1 cheval, 3 sous-lieutenants, 3 chevaux, 1 maréchal des logis-chef, 1 cheval, 8 maréchaux des logis, 8 chevaux, 1 maréchal des logis-fourrier, 1 cheval, 1 brigadier-fourrier, 1 cheval, 17 brigadiers, dont : 1 maître maréchal-ferrant. 	} 7 officiers, 9 chevaux.
<ul style="list-style-type: none"> 17 chevaux, 2 cavaliers élèves brigadiers, 2 chevaux, 5 cavaliers ordonnances des officiers français, 5 chevaux, 4 trompettes, 4 chevaux, 3 cavaliers aides-maréchaux-ferrants, 3 chevaux, 6 cavaliers ouvriers, dont : 2 tailleurs, 2 bottiers, 2 selliers, 2 chevaux, 130 spahis, dont 50 de 1^{re} classe, 130 chevaux, 1 enfant de troupe. 	} 48 hommes des cadres, 45 chevaux.

L'effectif du *régiment* comporte, en résumé :

4 officiers supérieurs, 9 chevaux,	}	55 officiers,	
51 officiers subalternes, 63 chevaux,		72 chevaux.	
324 hommes des cadres, 289 chevaux,		}	1,104 hommes de troupe,
780 spahis, 780 chevaux,			1,069 chevaux.
<hr/>			
1,159 hommes et 1,141 chevaux au total.			
13 enfants de troupe.			

D. *Équipages*. — Chaque *régiment* de cavalerie a, comme équipages :

3 voitures régimentaires à bagages,	
12 — — — — —	portant la réserve des vivres,
1 forge à 4 chevaux,	
3 mulets de bât à cantines médicales et vétérinaires,	
16 voitures, 18 chevaux et 3 mulets de bât, au total.	

E. *Récapitulation*. — L'effectif budgétaire de la cavalerie, y compris le service et les cavaliers de remonte, comporte :

386 officiers supérieurs,	}	3,719 officiers,	
3,333 officiers subalternes,		5,015 chevaux.	
14,832 hommes des cadres,		}	61,326 hommes de troupe,
46,494 soldats,			46 493 chevaux.
65,935 hommes au total.			
941 enfants de troupe.			
51,508 chevaux.			

C. ARTILLERIE.

Les troupes de ligne de l'artillerie sont :

38 régiments d'artillerie ; 2 régiments de pontonniers.

Toutes ces troupes sont stationnées en France. On envoie, en Algérie, pour y assurer le service permanent de l'artillerie, des batteries à pied détachées et dont un certain nombre sont organisées en batteries montées ainsi qu'en batteries de montagne : on y envoie aussi des détachements de pontonniers.

A. *Régiments d'artillerie*. — Les 38 *régiments d'artillerie* contiennent 19 brigades à 2 régiments, à raison de 1 brigade par corps d'armée, chaque brigade portant le numéro du corps d'armée auquel elle appartient.

Le 1^{er} *régiment* de chaque brigade contient 13 batteries, savoir :

3 à pied ; 8 montées de campagne ; 2 montées de dépôt et de sections de munitions.

Le 2^e *régiment* de chaque brigade contient aussi 13 batteries, savoir :

8 montées de campagne ; 3 à cheval de campagne ; 2 montées de dépôt et de sections de munitions.

Chacun des 2 régiments d'artillerie de la brigade a une destination particulière.

Le 1^{er} régiment fournit les batteries divisionnaires à l'infanterie du corps d'armée, lors de la mobilisation. Ces batteries sont des batteries montées de campagne : il y en a 4 pour chacune des 2 divisions d'infanterie du corps d'armée.

Le 2^e régiment fournit l'artillerie de corps d'armée qui contient 8 batteries montées de campagne : quant à ses 3 batteries à cheval de campagne, elles sont, en partie attachées au corps d'armée, et en partie aux brigades et divisions de cavalerie.

Les batteries à pied restent à l'intérieur ou sont envoyées, en partie, en *Algérie*, comme nous l'avons dit plus haut.

Enfin les batteries de dépôt et de sections de munitions, outre l'emploi imprévu que l'on peut en faire, sont destinées à former les colonnes de munitions des divisions et du corps d'armée.

Chaque batterie de campagne contient 6 pièces, 6 caissons, et 3 voitures.

L'état-major de chacun des 38 régiments d'artillerie comprend :

16 officiers ; 37 hommes des cadres ; 1 enfant de troupe ; 33 chevaux.

La batterie à pied contient :

3 officiers ; 26 hommes des cadres ; 72 canonniers ; 1 enfant de troupe ; 4 chevaux.

La batterie montée de campagne contient :

4 officiers ; 32 hommes des cadres ; 70 canonniers ; 1 enfant de troupe ; 59 chevaux.

La batterie à cheval de campagne contient :

4 officiers ; 32 hommes des cadres ; 72 canonniers ; 1 enfant de troupe ; 85 chevaux.

La batterie montée de dépôt et de sections de munitions a la même composition que la batterie montée de campagne.

Parmi les canonniers, 1/3 est de 1^{re} classe.

L'effectif du 1^{er} régiment de la brigade comporte en résumé :

8 officiers supérieurs,	{	65 officiers,
57 officiers subalternes,		98 chevaux.
435 hommes des cadres,		1,351 hommes de troupe,
916 canonniers,		537 chevaux, dont 320 de trait.
1,416 hommes et 635 chevaux au total.		
14 enfants de troupe.		

L'effectif du 2^e régiment de la brigade comporte en résumé :

8 officiers supérieurs,	{	68 officiers,
60 officiers subalternes,		104 chevaux.
433 hommes des cadres,		1,369 hommes de troupe,
916 canonniers,		774 chevaux, dont 404 de trait.
1,437 hommes et 878 chevaux au total.		
14 enfants de troupe.		

La 8^e batterie montée de campagne n'a encore été organisée dans aucun régiment.

B. *Pontonnières*. — Le corps des *pontonnières*, qui comporte 2 régiments, est chargé de construire les ponts de bateaux destinés au passage des troupes.

Chaque *régiment* a 1 état-major et 14 compagnies.

L'état-major du régiment comprend :

12 officiers ; 38 hommes des cadres ; 20 chevaux.

La *compagnie* comprend :

4 officiers ; 30 hommes des cadres ; 70 pontonniers, dont 1/3 de 1^{re} classe ; 1 enfant de troupe ; 6 chevaux.

L'effectif du *régiment* comporte en résumé :

7 officiers supérieurs,	}	68 officiers,
61 officiers subalternes,		104 chevaux.
458 hommes des cadres,		}
980 pontonniers,		

1,506 hommes au total.

14 enfants de troupe.

Le second régiment des pontonniers n'est pas encore organisé.

c. *Équipages*. — Les *équipages* de l'artillerie d'un corps d'armée contiennent :

102 pièces à 6 chevaux,
 397 voitures à 6 chevaux, dont : 298 caissons d'artillerie et 22 d'infanterie,
 105 voitures à 4 chevaux, dont : 56 caissons d'infanterie,
 23 voitures de réquisition à 2 chevaux pour vivres,
 49 voitures régimentaires,
 15 mulets de bât à cantine médicale et vétérinaire.

676 voitures, 3,509 chevaux de trait et 15 mulets de bât au total.

Les *équipages de pont* sont au nombre de 12.

Chacun d'eux contient 4 divisions et 1 réserve.

La *division* contient 7 sections et 18 voitures.

La *réserve* contient 13 voitures.

Au total, 85 voitures à 6 chevaux, 560 chevaux dont 50 haut-le-pied, 32 bateaux, 8 chevaux à 2 pieds et 8 corps-morts.

La division peut fournir un pont de 63 mètres de longueur.

L'équipage entier peut fournir un pont de 241 mètres de longueur.

d. *Récapitulation*. — L'effectif budgétaire de l'artillerie, y compris les troupes hors ligne, comporte :

323 officiers supérieurs,	}	2,614 officiers, 3,294 chevaux.
2,291 officiers subalternes,		
17,468 hommes des cadres,		
35,547 soldats,	}	53,015 hommes de troupe, 24,208 chevaux.

55,629 hommes au total.

578 enfants de troupe.

28,102 chevaux.

D. GÉNIE.

Les troupes du *génie* comprennent 4 *régiments* dont chacun contient :

1 état-major; 5 bataillons à 4 compagnies de sapeurs-mineurs; 1 compagnie de dépôt; 1 compagnie d'ouvriers de chemins de fer; 1 compagnie de sapeurs-conducteurs.

L'état-major du régiment comprend :

16 officiers; 79 hommes des cadres; 1 enfant de troupe; 16 chevaux.

La compagnie de sapeurs-mineurs contient :

4 officiers; 28 hommes des cadres; 80 sapeurs dont 1/2 de 1^{re} classe; 1 enfant de troupe.

La compagnie d'ouvriers militaires de chemins de fer contient :

4 officiers; 28 hommes des cadres; 100 ouvriers; 1 enfant de troupe.

La compagnie de sapeurs-conducteurs contient :

4 officiers; 36 hommes des cadres; 80 conducteurs; 1 enfant de troupe; 120 chevaux.

L'effectif de chacun des 4 régiments du génie est, en résumé, le suivant :

6 officiers supérieurs, 11 chevaux, }	107 officiers, 24 chevaux.
98 officiers subalternes, 13 — }	
731 hommes des cadres, 34 — }	2,591 hommes de troupe,
1,860 sapeurs, 80 — }	114 chevaux.

2,698 hommes et 138 chevaux au total.

24 enfants de troupe.

A chacun des 19 corps d'armée correspond un bataillon de sapeurs-mineurs qui en porte le numéro et qui rejoint ce corps en cas de *mobilisation* et de *manœuvres*. Il fournit alors 1 compagnie à chaque division d'infanterie et 1 sert de réserve au quartier général du corps d'armée. Les compagnies non employées de ces 19 bataillons sont attachées, soit au *grand parc* du génie de chaque armée, soit au service des forteresses à l'intérieur. Le 20^e bataillon est réservé pour le service des grands quartiers généraux d'armée. En *temps de paix*, les 20 bataillons sont réunis en 4 régiments pour faciliter l'instruction professionnelle et le service permanent du génie en Algérie est assuré par un certain nombre de compagnies détachées des régiments.

Les *équipages* qu'emploie le génie d'un corps d'armée sont les suivants :

1 voiture de section à 4 chevaux,	}	Génie divisionnaire.
1 voiture régimentaire portant 2 jours de vivres,		
1 mulet de bât, porteur d'outils,	}	Réserve et parc du génie du corps d'ar- mée.
2 voitures à 4 chevaux,		
2 voitures régimentaires, dont 1 à bagages et à vivres,		
1 forge à 4 chevaux,		
8 chariots à 6 chevaux,		
1 voituré de réquisition à 2 chevaux pour la viande fraîche,		
2 mulets de bât,		

L'état-major du 4^e régiment du génie, les 19^e et 20^e bataillons n'étant pas encore constitués, l'*effectif budgétaire du génie* comporte actuellement :

36 officiers supérieurs,	}	431 officiers, 101 chevaux.
395 officiers subalternes,		
2,943 hommes des cadres,	}	10,529 hommes de troupe, 632 chevaux.
7,586 soldats,		
10,960 hommes et 733 chevaux au total,		
96 enfants de troupe.		

§ II. Troupes hors ligne.

Nous comprenons, sous la dénomination générale de *troupes hors ligne*, les parties de l'armée permanente qui ne sont pas comprises dans l'estimation numérique des ordres de bataille. Elles sont généralement employées dans les quartiers généraux, dans les réserves. Quelques-unes même ne sont jamais mobilisées et ne font, par conséquent, jamais campagne.

Ces troupes sont les suivantes :

La gendarmerie; les sections de secrétaires d'état-major et du recrutement; les cavaliers de remonte; les compagnies d'ouvriers, d'artificiers et du train d'artillerie; les troupes d'administration; le régiment des sapeurs-pompiers de la ville de Paris; les compagnies de discipline.

A. GENDARMERIE.

La *gendarmerie* comprend :

La gendarmerie départementale,		La garde républicaine de Paris,
La gendarmerie d'Afrique,		La gendarmerie coloniale.
La gendarmerie mobile,		

La *gendarmerie départementale* contient 30 légions. Chaque légion est commandée par un colonel ou un lieutenant-colonel : elle se subdivise en compagnies. Il y a 86 compagnies, à raison d'une par département. Chaque compagnie, commandée par un chef d'escadron, contient autant de commandements de capitaine ou de lieutenant qu'il y a d'arrondissements dans le département. A chaque arrondissement, sont attachées des brigades de 4 ou 5 hommes commandés par un brigadier ou un maréchal des logis, et dont la résidence est au chef-lieu de

canton ou dans une commune importante. Le nombre des brigades est de 3,900 environ, dont 2,300 à cheval et 1,600 à pied.

La *gendarmerie d'Afrique* forme la 31^e légion: elle contient 4 compagnies subdivisées comme celles de la gendarmerie départementale, dont les commandants respectifs résident à *Alger, Milianah, Constantine* et *Oran*. Le nombre des brigades est de 160, dont 115 à cheval et 45 à pied.

La *gendarmerie mobile* forme une légion destinée à veiller à la sécurité des pouvoirs publics et à renforcer, au besoin, la gendarmerie départementale. Cette légion comprend: 1 état-major, 1 bataillon à 8 compagnies, 1 escadron.

La *garde républicaine de Paris* forme 1 légion dont l'entretien est supporté, moitié par l'État, moitié par la ville.

Elle contient: 1 état-major, 3 bataillons à 6 compagnies, 6 escadrons.

La *gendarmerie coloniale* relève du ministère de la marine pour la direction du service et l'administration, mais elle se recrute dans les troupes de l'armée de terre. Elle contient 4 compagnies, dites de la *Martinique*, de la *Guadeloupe*, de la *Réunion*, de la *Nouvelle-Calédonie*, et des détachements en *Cochinchine*, dans la *Guyane française*, à *Taïti*, à *Saint-Pierre* et *Miquelon*, au *Sénégal*.

En résumé, la partie du corps de la *gendarmerie* qui dépend du ministère de la guerre comprend :

134 officiers supérieurs,	{	822 officiers,
688 officiers subalternes,		698 chevaux.
5,279 hommes des cadres,	{	26,182 hommes de troupe,
20 913 gendarmes et gardes,		12,969 chevaux.
27,014 hommes et 13,667 chevaux au total,		
606 enfants de troupe.		

En *temps de guerre*, la gendarmerie forme des *prévôtés* dans les armées en campagne. En voici l'organisation :

1 officier supérieur, grand prévôt,	{	Service de la gendarmerie au grand quartier général d'une armée.
Officiers adjoints,		
1 officier supérieur, vaguesmestre,		
1 détachement de gendarmerie,		
2 voitures régimentaires,	{	Service de la gendarmerie au quartier général d'un corps d'armée.
1 officier supérieur, prévôt,		
Officiers adjoints,		
1 capitaine, vaguesmestre,		
1 détachement de gendarmerie,	{	Service de la gendarmerie au quartier général d'une divi- sion d'infanterie ou de ca- valerie.
1 voiture régimentaire,		
1 officier, commandant la force pu- blique,		
1 détachement de gendarmerie,		
1 voiture régimentaire.		

B. SECTIONS DE SECRÉTAIRES D'ÉTAT-MAJOR ET DU RECRUTEMENT.

Il y a 20 *sections de secrétaires d'état-major et du recrutement* à raison d'une par corps d'armée, la 20^e étant réservée au service du gouvernement militaire de *Paris*.

Ces sections sont destinées au fonctionnement des bureaux du corps d'état-major et de ceux du service du recrutement auxquels elles fournissent des expéditionnaires et des copistes en nombre suffisant.

Chaque section est sous les ordres du commandant du dépôt de recrutement au chef-lieu du corps d'armée auquel elle est attachée. Son *cadre* permanent est de 11 hommes de troupe.

Le nombre des secrétaires et la proportion des grades en dehors de ceux du cadre permanent sont fixés suivant les besoins du service. Actuellement l'ensemble de ces 20 sections comporte 2,031 hommes de troupe.

C. COMPAGNIES DE CAVALIERS DE REMONTE.

Les compagnies de *cavaliers de remonte* sont au nombre de 8, réparties de la façon suivante :

4 à l'intérieur, à raison de 1 par circonscription de remonte; 1 aux écoles; 3 en *Algérie*.

Le *cadre* de chaque compagnie est le suivant :

4 officiers; 29 hommes des cadres; 2 enfants de troupe; 5 chevaux.

La 5^e compagnie comprend, en outre, l'*atelier d'arçonnerie*.

D. TROUPES HORS LIGNE DE L'ARTILLERIE.

Les *troupes hors ligne de l'artillerie* sont :

Les compagnies d'ouvriers d'artillerie; les compagnies d'artificiers; les compagnies du train d'artillerie.

Les 10 *compagnies d'ouvriers d'artillerie* sont chargées de la construction de la partie du matériel de l'artillerie, du génie et du train des équipages militaires, dont la confection ne serait pas confiée à l'industrie privée. Elles sont, à cet effet, réparties dans les arsenaux de l'artillerie.

L'effectif de la *compagnie* est le suivant :

4 officiers; 32 hommes des cadres; 150 ouvriers, dont 1/10 de 1^{re} classe, 1/5 de 2^e, le reste de 3^e; 1 enfant de troupe.

En campagne, une partie des ouvriers est employée dans les parcs de l'artillerie.

Les 3 *compagnies d'artificiers* sont chargées de confectionner les munitions et les artifices de guerre. Elles sont, à cet effet, réparties entre les poudreries.

L'effectif de la *compagnie* est le suivant :

4 officiers ; 32 hommes des cadres ; 73 artificiers, dont 1/3 de 1^{re} classe ; 1 enfant de troupe.

Le *train d'artillerie* comprend 57 compagnies qui sont réparties, par groupes de 3, entre les 19 brigades de l'arme.

Dans chaque brigade, une compagnie est attachée au 1^{er} régiment d'artillerie, les deux autres au 2^e régiment. Ces compagnies sont destinées à traîner le matériel des batteries à pied, celui des colonnes de munitions et celui des pontonniers.

L'effectif de la *compagnie* est le suivant :

4 officiers ; 23 hommes des cadres ; 63 soldats, dont 1/5 de 1^{re} classe ; 1 enfant de troupe ; 44 chevaux.

Sur le *pied de guerre*, chaque compagnie du train d'artillerie est dédoublée. Après le dédoublement, la compagnie principale et la compagnie *bis* présentent le même cadre en hommes de troupe que la compagnie du pied de paix avec un fourrier en sus. La compagnie *bis* n'a pas d'adjudant. Le cadre en officiers est accru d'un sous-lieutenant au titre auxiliaire.

E. TROUPES D'ADMINISTRATION.

Les *troupes d'administration* comprennent :

Le train des équipages ; les sections d'infirmiers militaires ; les sections de commis et ouvriers d'administration.

A. *Train des équipages*. — Le *train des équipages* est un corps de troupes qui contient 20 escadrons tous stationnés en France, à raison d'un par corps d'armée, le 20^e étant réservé au service du gouvernement militaire de Paris. Le 19^e, tout en étant affecté au 19^e corps, réside hors de l'Algérie : le service du train est assuré, dans la colonie, par des compagnies mixtes actuellement au nombre de 12.

Chacun des 20 *escadrons* comprend : 1 état-major et 3 compagnies.

L'effectif de l'*escadron* est, en résumé, le suivant :

1 officier supérieur,	}	18 officiers,
17 officiers subalternes,		25 chevaux.
114 hommes des cadres,	}	270 hommes de troupe,
156 soldats,		181 chevaux.

288 hommes et 206 chevaux au total,
3 enfants de troupe.

L'effectif des officiers supérieurs du train des équipages est de 24 parmi lesquels il peut y avoir 1 colonel et 3 lieutenants-colonels.

Les *soldats-ordonnances* des officiers et assimilés sans troupe sont rattachés à l'escadron du train des équipages du corps d'armée dans la région duquel ils résident : ils ne comptent pas dans l'effectif en soldats des compagnies dont le cadre administratif est susceptible, du reste, d'être augmenté selon les besoins du service.

L'effectif budgétaire du train des équipages est le suivant :

24 officiers supérieurs,	}	412 officiers,
388 officiers subalternes,	}	580 chevaux.
2,788 hommes des cadres,	}	6,980 hommes de troupe,
4,192 soldats,	}	7,100 chevaux.
<hr/>		
7,392 hommes et 7,680 chevaux au total,		
60 enfants de troupe.		

Sur le *pied de guerre*, chacune des compagnies se dédouble.

Les compagnies du train en campagne sont dites *montées*, quand elles attendent les voitures, *légères*, quand elles sont formées d'hommes à pied conduisant les mulets de bât, *mixtes* comme en Algérie, quand elles ont à la fois des voitures et des mulets de bât. On estime qu'il faut à peu près 1 compagnie montée et 1/4 de compagnie légère pour chaque division d'infanterie, autant pour la brigade de cavalerie et l'artillerie du corps d'armée, autant pour le quartier général et les réserves du corps d'armée : la 6^e compagnie de l'escadron resterait au dépôt.

Nous avons déjà mentionné, à propos des *équipages* affectés aux divers états-majors et services généraux et particuliers, une partie des voitures attelées et des mulets de bât conduits par les troupes du train des équipages. Nous n'avons plus, pour compléter ce service si important, qu'à indiquer comment se fait le transport des réserves de vivres et d'effets.

A chaque *division d'infanterie*, est attachée une réserve divisionnaire de 4 jours de vivres qui comprend :

2 voitures régimentaires,	}	144 voitures, divisées en 4 sections de 33 voitures, chaque section portant 1 jour de vivres.
48 — à 2 chevaux,		
30 — à 4 chevaux,		
64 — à 2 chevaux de réquisition,		

Au quartier général du *corps d'armée*, est attachée une réserve de 4 jours de vivres et d'effets qui comprend :

1 voiture régimentaire,	{	154 voitures, divisées en 4 sec-
48 — à 2 chevaux,		tions de 35 voitures, chaque
33 — à 4 chevaux,		section portant 1 jour de vi-
72 — à 2 chevaux de réquisition,		vres.
3 voitures à 2 chevaux,	{	8 voitures portant les réserves d'effets d'ha-
5 — à 2 chevaux de réquisition,		
		billement, de campement et de petit équipement.

Au total, pour le service particulier des vivres et des effets dans le corps d'armée :

450 voitures, | 1,094 chevaux de trait.

B. *Sections d'administration.* — Les *sections d'infirmiers militaires* sont destinées au service dans les hôpitaux et les ambulances. Il y en a 25 : les 19 premières sont attachées aux 19 corps d'armée permanents, et chacune d'elles porte le numéro du corps d'armée auquel elle est respectivement attachée : la 20^e et la 21^e sont affectées, en outre, au 19^e corps d'armée, les 22^e, 23^e et 24^e au gouvernement militaire de *Paris*, la 25^e au gouvernement militaire de *Lyon*.

Le cadre fixe de chaque section est de 16 hommes de troupe.

Chaque section comprend, en nombre variable suivant les établissements et les besoins du service :

Des infirmiers de visite,		Des ouvriers d'exploitation du
Des commis aux écritures,		service général.

Les *sections de commis et d'ouvriers d'administration* sont destinées au service dans les bureaux de l'intendance, dans les magasins et les établissements des vivres, de l'habillement et du campement.

Ce que nous venons de dire pour la répartition et le cadre fixe des sections d'infirmiers s'applique également à celles-ci.

Chaque section de commis et d'ouvriers d'administration comprend, en nombre variable suivant les établissements et les besoins du service :

Des commis aux écritures des bureaux de l'intendance,
Des ouvriers du service des subsistances,
Des ouvriers de l'habillement et du campement.

Ainsi qu'on le voit, il n'y a pas d'officiers dans ces troupes. Chaque détachement fourni par une section dans un établissement est placé sous les ordres d'un officier d'administration employé dans cet établissement.

En résumé, l'effectif total des 50 *sections d'administration* contient, d'après l'évaluation budgétaire :

2,815 hommes des cadres, }
 8,289 soldats, } 11,104 hommes de troupe

En temps de guerre, ces sections fournissent des commis, des infirmiers et des ouvriers en quantité suffisante dans les bureaux, les hôpitaux et ambulances, les magasins, dépôts et réserves, en un mot dans tous les établissements de l'administration.

F. RÉGIMENT DES SAPEURS-POMPIERS DE LA VILLE DE PARIS.

Nous mentionnons, pour mémoire, le *régiment de sapeurs-pompiers de la ville de Paris* qui se recrute entièrement dans l'infanterie. Ce corps a une composition qui peut être modifiée, suivant les besoins du service, par un décret du chef de l'État, de concert avec l'administration de la ville de Paris, à laquelle incombe l'entretien de cette troupe.

Son cadre comporte :

6 officiers supérieurs, } 50 officiers,
 44 officiers subalternes, } 14 chevaux.
 576 hommes des cadres;
 24 enfants de troupe.

G. COMPAGNIES DE DISCIPLINE.

Les 3 *compagnies de discipline de l'armée de terre* sont établies à Orléansville, Soukharas, Tiaret, Bougie et Boghar.

Parmi ces compagnies, 4 sont dites de *fusiliers*; elles reçoivent les hommes de troupe dont les fautes, bien que n'étant pas de la compétence des conseils de guerre, ont un tel caractère de gravité et de persistance qu'elles sont d'un exemple dangereux pour la discipline des corps de troupe et qu'il devient indispensable d'employer des moyens exceptionnels de répression contre ceux qu'elles commettent.

Le cadre de chacune de ces compagnies contient 4 officiers et 42 hommes de troupe.

La 5^e compagnie, dite de *pionniers*, reçoit les disciplinaires récidivistes : son cadre comprend 3 officiers et 23 hommes de troupe.

Pour compléter les renseignements relatifs à cette partie de l'armée de terre, il est indispensable de dire ce que sont les 3 *compagnies de discipline des colonies*, établies à Gorée, et dont le dépôt central est à l'île d'Oléron. Celles-ci reçoivent tous les hommes de troupe qui se trouvent dans l'une des situations suivantes, à condition qu'ils aient encore dix-huit mois de service à faire :

Les hommes condamnés à un emprisonnement de plus de six mois, pour délits prévus et punis par le Code pénal ordinaire;

Les hommes condamnés, depuis leur arrivée sous les drapeaux, à plusieurs peines correctionnelles, quelles qu'en soient la durée et la cause;

Les hommes condamnés à un emprisonnement de plus de six mois, quelle qu'en soit la cause, qui ont fait preuve d'instincts pervers et qui se sont montrés incorrigibles pendant leur emprisonnement ou depuis leur entrée aux bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Article V. — Etablissements.

Les *établissements* spéciaux à l'armée sont les suivants :

Le ministère de la guerre,
Les quartiers généraux des corps
d'armée,
Les dépôts de recrutement,
Les écoles,
L'hôtel des Invalides,
Les dépôts de remonte,
Les établissements d'artillerie,

Les établissements du génie,
Les établissements de l'adminis-
tration,
Les établissements du service de
santé,
Les établissements de justice et
de répression.

§ I. *Ministère de la guerre.*

Nous rappelons, pour mémoire, le *ministère de la guerre*. Outre les officiers, sous-officiers et soldats qui travaillent dans cet établissement, il y a un personnel civil qui contient environ 430 employés des bureaux et 130 agents secondaires.

§ II. *Quartiers généraux des corps d'armée.*

Chacun des 19 corps d'armée possède un *quartier général*, dans lequel les bureaux relatifs aux divers troupes et services que contient le corps d'armée sont établis à l'instar de ceux du ministère. Ce quartier général a une résidence fixe et son fonctionnement est assuré, même lorsque le corps d'armée mobilisé quitte la région qu'il occupait.

§ III. *Dépôts de recrutement.*

Nous rappelons, pour mémoire, les *subdivisions de région* instituées au point de vue du recrutement, de la mobilisation, de l'armée territoriale et des réquisitions. Chaque *dépôt de recrutement*, ainsi constitué, a une résidence fixe : il fonctionne en tout temps.

§ IV. *Écoles.*

Les *écoles* actuelles sont les suivantes :

L'école spéciale militaire,
 Les écoles des sous-officiers,
 Les écoles de tir,
 L'école de gymnastique,
 L'école d'application de cavalerie,
 L'école polytechnique,
 L'école d'application de l'artillerie et du génie,

L'école d'application d'état-major,
 L'école de médecine et de pharmacie,
 L'école vétérinaire,
 L'école d'administration,
 Les écoles régimentaires.
 Le Prytanée,
 Les écoles d'enfants de troupe.

L'*École spéciale militaire*, établie à *Saint-Cyr*, est destinée à former des officiers pour l'infanterie, la cavalerie, l'infanterie de marine, et l'état-major. Elle contient de 700 à 800 élèves pour lesquels la durée des cours est de deux ans.

Les *Écoles de sous-officiers* sont destinées à compléter et à perfectionner l'instruction des sous-officiers d'*infanterie* désignés pour en suivre les cours et à permettre leur classement sur le tableau de proposition au grade de sous-lieutenant. Un sous-officier ne peut être promu officier s'il n'a suivi avec succès les cours de l'une de ces écoles : il n'y a d'exception que pour les adjudants employés dans les écoles et pour les sous-officiers qui ont fait quelque action d'éclat ou rendu des services exceptionnels. La durée des cours est d'un an.

Il n'existe encore qu'une seule école de sous-officiers : elle est établie au *camp d'Avord*. Le nombre des élèves qu'elle contient est de 400 environ.

Les *Écoles de tir* sont destinées aux services suivants :

Perfectionner le tir individuel des officiers et sous-officiers d'infanterie,
 Former des instructeurs qui répandent dans leurs régiments ou bataillons les méthodes d'instruction reconnues les meilleures.

Il y a quatre écoles de tir qui sont établies au *camp de Châlons*, au *camp de Buchard*, au *camp de la Valbonne*, à *Blidah*.

L'*Ecole normale de gymnastique*, établie à la *Faisanderie* près *Vincennes*, est destinée à former :

Des officiers, directeurs de gymnastique et de natation,
 Des sous-officiers, instructeurs de gymnastique, de natation et d'escrime.

L'*École d'application de cavalerie*, établie à *Saumur*, est destinée aux divers services suivants :

Perfectionner l'instruction des lieutenants de cavalerie,
 Poursuivre l'instruction des sous-lieutenants de cavalerie sortant de l'école spéciale militaire,

Donner à un certain nombre de sous-officiers de cavalerie aspirant à l'épaulette, la somme de connaissances qu'un officier de cavalerie doit posséder,

Former des instructeurs appelés à répandre dans leurs régiments les méthodes d'instruction reconnues les meilleures,

Former un certain nombre de sous-officiers capables et bons instructeurs,

Initier au service régimentaire les aides-vétérinaires stagiaires récemment promus.

L'*École polytechnique*, établie à *Paris*, est destinée à former des officiers pour l'artillerie de terre et de mer, le génie de l'armée de terre, la marine, l'état-major, et des ingénieurs pour le génie maritime, le corps des ingénieurs hydrographes, les ponts-et-chaussées, les mines, les poudres et salpêtres, les lignes télégraphiques, l'administration des tabacs. Elle contient de 500 à 600 élèves, pour lesquels la durée des cours est de deux ans.

L'*École d'application d'artillerie et du génie*, établie à *Fontainebleau*, prépare pendant deux années d'études les sous-lieutenants sortis de l'École polytechnique qui se destinent à servir dans l'artillerie et le génie de l'armée de terre ainsi que dans l'artillerie de marine. Elle reçoit aussi des sous-lieutenants appartenant à ces armes et provenant des sous-officiers.

L'*École d'application d'état-major*, établie à *Paris*, prépare, pendant deux années d'études, les sous-lieutenants de toutes armes qui se destinent au service d'état-major.

L'*École de médecine et de pharmacie militaires*, établie à *Paris*, est destinée à préparer, au service de santé dans l'armée, les jeunes gens qui veulent s'y consacrer.

L'*École vétérinaire*, établie à *Alfort*, n'est pas un établissement militaire et nous ne la mentionnons que parce qu'elle contient de 40 à 60 élèves militaires qui sont entretenus aux frais du budget de la guerre. Ceux-ci, après quatre années d'études, deviennent les aides-vétérinaires stagiaires dont l'instruction est complétée à l'École d'application de cavalerie.

L'*École d'administration*, établie à *Vincennes*, est destinée à préparer des sous-officiers qui désirent devenir officiers dans l'un des services administratifs.

Les *Écoles régimentaires* sont destinées à donner ou à compléter l'instruction des sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats.

Le *Prytanée militaire* est établi à *La Flèche*. Cette école est destinée à donner l'instruction des lycées aux fils d'officiers sans fortune ou de sous-officiers morts au champ d'honneur. Le nombre des élèves entretenus par l'État est de 400 : ils sont âgés de 10 ans au moins et de 19 ans au plus.

Les *Écoles d'enfants de troupe* sont destinées à donner l'ins-

truction à ces enfants. Une seule de ces écoles existe jusqu'ici. Elle est établie, à titre d'essai, à *Rambouillet*. Elle contient environ 600 élèves.

§ V. *Hôtel des Invalides.*

L'*hôtel des Invalides*, établi à *Paris*, est destiné à recevoir les officiers supérieurs, les officiers subalternes, les sous-officiers, les caporaux ou brigadiers et soldats, jouissant de la pension de retraite pour des blessures graves reçues dans le service ou pour des infirmités contractées de même, et aussi des militaires de tous grades retraités pour ancienneté de service et ayant au moins 60 ans d'âge. La contenance de l'établissement permet de recevoir 3000 pensionnaires : il n'y en a actuellement que 650 environ.

§ VI. *Établissements de la remonte.*

Il y a, en *France*, 4 circonscriptions de remonte dont les chefs-lieux sont à *Caen*, *Fontenay-le-Comte*, *Tarbes*, *Mâcon* et 17 dépôts de remonte qui sont établis à *Caen*, *Saint-Lô*, *Alençon*, *le Bec-Hellouin*, *Paris*, *Fontenay-le-Comte*, *Saint-Jean d'Angely*, *Angers*, *Guingamp*, *Tarbes*, *Agen*, *Mérignac*, *Guéret*, *Aurillac*, *Mâcon*, *Sampigny*, *Faverney*.

En *Algérie*, il y a une direction des établissements hippiques de cette colonie et 3 dépôts qui sont établis à *Blidah*, *Mostaganem*, *Constantine*.

§ VII. *Établissements de l'artillerie.*

Les établissements de l'artillerie sont les suivants :

Le dépôt central,	Les poudreries et raffineries,
Les commandements,	Les manufactures d'armes,
Les écoles,	Les forges,
Les directions,	La fonderie,
Les commissions d'expériences,	Les arsenaux.
Les ateliers de construction,	

Le *dépôt central de l'artillerie*, établi à *Paris*, est placé sous la direction du président du comité de l'arme. Il contient :

3 inspections, dont : 1 des poudreries, 1 des manufactures d'armes, 1 des forges,

8 services dont : 1 du personnel, 1 du matériel, 1 des armes portatives, 1 des forges et fonderie, 1 des poudres, artifices et munitions, 1 des bâtiments et machines, 1 de l'armement des places et des côtes.

- 1 atelier de précision, 1 laboratoire de chimie,
- 1 bibliothèque et des archives,
- 1 dépôt de cartes et plans, 1 musée.

Les *commandements de l'artillerie* sont au nombre de 24, à raison d'un par corps d'armée, un pour le gouvernement militaire de *Paris* et un pour l'*Algérie*. Ces commandements sont établis à :

Paris, Douai, La Fère, Versailles, le Mans, Orléans, Chalons, Besançon, Bourges, Poitiers, Rennes, Vannes, Angoulême, Clermont, Grenoble, Valence, Castres, Toulouse, Tarbes, Vincennes, Alger.

Les *écoles d'artillerie*, établies au nombre de 19, à raison d'une par corps d'armée, et dans les mêmes villes que les commandements, sauf *Paris* et *Alger*, sont destinées à donner l'instruction théorique et pratique à toutes les troupes d'artillerie.

L'*Ecole centrale de pyrotechnie*, établie à *Bourges*, est destinée à propager les règles de la confection des artifices et à rendre cette confection uniforme dans toutes les troupes d'artillerie.

Les *directions d'artillerie* sont particulièrement destinées à la conservation du matériel qui existe dans les places de guerre. Chacune d'elles comprend plusieurs *commandements d'arrondissements*.

Il y a actuellement 23 directions qui sont établies à :

Alger, Bastia, Bayonne, Besançon, Bourges, Brest, Chalons, Chateauroux, Cherbourg, Constantine, Douai, Grenoble, la Fère, la Rochelle, le Havre, Lyon, Nantes, Oran, Perpignan, Rennes, Saint-Omer, Toulon, Toulouse, Versailles, Vincennes.

Il existe 3 *commissions d'expériences* établies à *Bourges, Calais, Tarbes* : elles sont destinées à essayer les divers canons et projectiles proposés pour le service de l'armée.

Les *ateliers de construction* sont les suivants :

- L'atelier de construction des canons, à *Tarbes*,
- L'atelier de construction des machines, à *Puteaux*,
- Les 3 parcs de construction du matériel roulant, à *Vernon, Chateauroux, Alger*,
- Les 5 parcs de réparation du matériel roulant, à *Satory, Lyon, Oran, Constantine, Paris*,
- L'atelier d'arçonnerie à l'école de cavalerie de *Saumur*.

Les *poudreries et raffineries* sont les suivantes :

- Les 3 poudreries militaires, au *Bouchet*, au *Ripault* et à *Saint-Chamas*.
- Les 8 poudreries non militaires, mais appartenant à l'Etat, à *Angoulême*,

Esquerdes, le Pont-de-Buis, Saint-Médard, Saint-Pons, Sevrans, Toulouse, Vonges,

La raffinerie de soufre à Marseille.

Les 3 raffineries de salpêtre, à Bordeaux, Lille, Marseille.

Les 3 *manufactures d'armes*, établies à *Chatellerault, Saint-Étienne* et *Tulle*, sont destinées à la fabrication des armes à feu portatives et des armes blanches. Chacune d'elles est exploitée par un entrepreneur civil, mais sous la direction d'un officier supérieur.

Les *forges*, employées à la fabrication des projectiles de l'artillerie ainsi que des pièces en fer et en acier destinées à l'approvisionnement des arsenaux, appartiennent à des entrepreneurs qui exécutent, dans leurs établissements, les commandes faites par le ministère de la guerre. Ces forges forment 5 arrondissements ou *sous-inspections* dont le centre est à *Mézières, Besançon, Toulouse, Nevers, Rennes*. A la tête de chaque sous-inspection est un officier supérieur.

La *fonderie* de canons est établie à *Bourges*.

Les *arsenaux de construction* sont, en dehors des arsenaux d'artillerie des places fortes et villes de garnison, destinés à la construction et à la réparation des affûts, des caissons et du petit matériel nécessaire à l'arme. Il y en a 6, qui sont établis à *Besançon, Douai, La Fère, Lyon, Rennes, Toulouse*.

§ VIII. Établissements du génie.

Les *établissements* sont les suivants :

Le *dépôt des fortifications*, la *galerie des pleins-reliefs* et le *service des parcs du génie*, établis à *Paris*.

La *brigade topographique*, ayant son centre à *Dijon*.

Les trois *écoles régimentaires*, établies à *Versailles, Arras* et *Montpellier*.

Les 12 *directions supérieures*, établies à *Paris, Lille, Rouen, Châlons, Besançon, Tours, Nantes, Lyon, Marseille, Bordeaux* et *Alger*, et celle des colonies dont le centre est à *Paris*.

Les 30 *directions* établies à *Paris, Lille, Arras, Amiens, Rouen, Le Mans, Orléans, Châlons, Toul, Besançon, Langres, Bourges, Tours, Rennes, Nantes, Brest, Limoges, Clermont, Lyon, Grenoble, Marseille, Toulon, Montpellier, Perpignan, Toulouse, Bordeaux, Bayonne, Alger, Oran, Constantine*, dont chacune contient un certain nombre de *chifferies*, et auxquelles il convient d'ajouter les directions des colonies.

§ IX. Établissements de l'administration.

Les *établissements de l'administration* sont de trois sortes :

Les *magasins de subsistances*, de chauffage, d'habillement.

Les *établissements des subsistances* sont des magasins de vivres ou de fourrages, des moulins et des manutentions. Il en existe dans toutes les places fortes et dans presque toutes les villes de garnison ; ils sont, en grande partie, la propriété de l'État ; mais, vu leur insuffisance, on est quelquefois obligé de prendre à bail des magasins appartenant à des particuliers.

Les *magasins de chauffage* appartiennent presque tous à des entrepreneurs civils.

Les *magasins d'habillement* sont généraux, de région, de subdivision, ou de corps de troupe.

Les *magasins généraux*, situés près des grands ateliers de confection, sont établis à Paris, Lille, au camp de Chalons, à Besançon, Bourges, Rennes, Nantes, Marseille, Toulon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Alger.

Dans les *magasins de région* se trouvent, en même temps que les armes et munitions, les effets d'habillement, d'armement, de harnachement, d'équipement et de campement nécessaires aux diverses troupes qui composent le corps d'armée.

Les *magasins de subdivision* sont organisés d'après le même principe que ceux de région et ils sont alimentés par ceux-ci.

Les *magasins des corps de troupe* contiennent les approvisionnements du service courant.

En temps de guerre, ce système de magasins est complété de la façon suivante. Chaque corps d'armée dispose d'approvisionnements qui sont dirigés sur la *gare de point de départ d'étapes*. En outre, des *stations-magasins* sont établies sur les diverses lignes et chacune d'elles est destinée à tous les corps d'armée. Enfin, 2 ou 3 trains de subsistances ou de munitions, formant des *en-cas mobiles*, sont échelonnés sur chaque ligne, en avant de la station-magasin la plus rapprochée de l'armée.

§ X. Établissements du service de santé.

Les *établissements du service de santé* sont les suivants :

65 hôpitaux militaires, dont 36 en France et 29 en Algérie, formant 5 classes suivant leur contenance, ceux de la 5^e classe ayant moins de 200 lits, ceux de la 1^{re} classe ayant au moins 600 lits.

1 magasin central des effets d'hôpitaux et 1 pharmacie centrale, à Paris ;

1 magasin d'effets et 1 dépôt de médicaments, à Marseille ;

1 magasin d'effets, à Alger.

Un certain nombre d'ambulances actives et sédentaires établies d'une manière permanente en Algérie, et permanentes ou temporaires en France.

Lorsqu'il n'y a pas d'hôpital militaire dans une ville, les militaires malades sont reçus à l'hôpital civil

En *temps de guerre*, outre les ambulances dont nous avons déjà indiqué la composition, on établit une *ambulance d'évacuation* à chaque *station tête d'étapes de guerre* et à chaque *station de transition*; enfin, dans chaque gare principale ou de bifurcation, à des distances de 80 à 100 kilomètres environ, on établit des *ambulances provisoires de gare*.

§ XI. *Établissements de justice et de répression.*

Nous rappelons, pour mémoire, l'organisation des conseils de guerre et de révision que nous avons déjà donnée.

Les *établissements de répression* sont les suivants :

Les prisons militaires; les pénitenciers militaires; les ateliers de condamnés aux travaux publics.

Les *prisons militaires*, au nombre de 33 en France et de 12 en Algérie, sont destinées à recevoir :

Les militaires en prévention;

Les militaires voyageant sous l'escorte de la gendarmerie;

Les militaires condamnés à une peine inférieure à un an de prison;

Les militaires condamnés et attendant d'être dirigés sur un établissement pénitencier ou sur une compagnie de discipline.

Les prisons militaires peuvent être exceptionnellement commandées par des officiers.

Ces diverses catégories sont, autant que possible, séparées dans la prison qui contient, à cet effet, la *maison de justice*, la *maison d'arrêt* et la *maison de correction*.

Parmi les 45 prisons, 3 sont établies au *fort Barraux*, à *Alger* et *Bône*, comme *prisons cellulaires de correction* destinées à recevoir les détenus récalcitrants; une autre, celle de *Porquerolles*, est spécialement affectée aux prisonniers de l'Algérie convalescents.

Certaines prisons et maisons d'arrêt civiles reçoivent les militaires prévenus et punis d'emprisonnement, dans les villes où il y a une garnison nombreuse et un conseil de guerre et où il n'y a pas de prison militaire.

Les *pénitenciers militaires*, au nombre de 6, établis à *Avignon*, au fort de *Bicêtre*, à *Birkadem*, *Alger*, *Douéra* et *Bône*, sont des maisons centrales de correction destinées à recevoir les hommes de troupe condamnés à un emprisonnement de plus d'un an; ils sont commandés par des officiers.

Les *ateliers de condamnés aux travaux publics*, au nombre de 6, établis à *Cherchell*, *Tenis*, *Oran*, *Bougie*, *Mers-el-Kébir* et *Bône*, sont destinés à recevoir les militaires qui ont été condamnés pour crimes et délits militaires ainsi que ceux qui ont obtenu la commutation d'une peine plus forte. Ils sont commandés par des officiers.

Dans ces divers établissements de répression sont employés des fonctionnaires qui portent le titre d'*officiers d'administration du service de la justice militaire*.

Le cadre de ceux-ci comporte :

26 employés ayant rang d'officier, mais sans assimilation, et des sous-officiers en nombre variable, suivant les besoins du service.

Les sous-officiers employés, tant comme commis-greffiers et huissiers des tribunaux, que comme agents principaux, gref-

fiers, comptables et surveillants dans les établissements de répression, sont au nombre de 424.

Article VI. - Effectif du pied de paix.

L'armée permanente contient, en résumé, sur le *pied de paix* :

4117 officiers supérieurs et fonctionnaires assimilés, dont :

1,508 des états-majors ; 232 du personnel militaire hors cadre ou détaché ; 232 du personnel non classé dans les corps de troupe ; 2,018 dans les troupes, dont : 1,249 à l'infanterie, 386 à la cavalerie, 323 à l'artillerie, 36 au génie, 24 au train des équipages, 134 à la gendarmerie.

23,444 officiers subalternes et fonctionnaires assimilés ou ayant rang d'officier, dont :

2,081 des états-majors ; 1,856 du personnel militaire hors cadre ou détaché ; 1,828 du personnel non classé dans les corps de troupe ; 17,586 dans les troupes, dont : 11,179 à l'infanterie, 3,333 à la cavalerie, 2,291 à l'artillerie, 395 au génie, 388 au train des équipages ; 688 à la gendarmerie.

113,074 sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats des cadres, dont :

735 des états-majors ; 3,576 du personnel militaire hors cadre ou détaché ; 4,774 du personnel non classé dans les corps de troupe ; 101,434 dans les troupes, dont : 63,413 à l'infanterie, 14,822 à la cavalerie, 17,468 à l'artillerie, 2,943 au génie, 2,788 au train des équipages ; 5,279 à la gendarmerie.

300,152 soldats, savoir :

800 du personnel militaire hors cadre ou détaché ; 87,885 du personnel non classé dans les corps de troupe ; 269,654 dans les troupes, dont : 175,835 à l'infanterie, 46,494 à la cavalerie, 35,547 à l'artillerie, 7,586 au génie, 4,192 au train des équipages ; 20,913 à la gendarmerie.

440,787 hommes, au total.

En tenant compte de ce que : 7 officiers supérieurs, 595 officiers subalternes, 2,724 hommes des cadres de troupe sont détachés aux Ecoles, bien que compris dans les troupes.

4,322 enfants de troupe.

108,791 chevaux, dont :

16,035 chevaux d'officiers et 92,756.

CHAPITRE II.

RÉSERVE DE L'ARMÉE ACTIVE.

Après avoir été compris pendant cinq ans dans l'armée active ou dans la disponibilité, les hommes qui sont astreints au service militaire font partie de la *réserve de l'armée active* pen-

dant quatre ans, c'est-à-dire depuis l'âge de 25 à 26 ans jusqu'à l'âge de 29 à 30 ans. Cette réserve, qui peut être appelée à l'activité, soit pour les grandes manœuvres, soit lors de la mobilisation, est destinée à porter, concurremment avec la disponibilité, les troupes et les services de l'armée active entrant dans la composition de chaque corps d'armée, à l'effectif complet du *pied de guerre*. L'organisation de la réserve est donc régionale, tandis que le recrutement de l'armée active se fait sur tout le territoire. Le rappel de la réserve de l'armée active peut être fait par classe, en commençant par la moins ancienne.

Les hommes de la réserve de l'armée active sont assujettis, pendant le temps de séjour dans cette réserve, à prendre part à deux manœuvres.

L'*effectif* de la réserve de l'armée active, en tenant compte des pertes telles que nous en avons indiqué la proportion à propos de l'armée active, est à peu près le suivant :

300,000 hommes provenant de la 1 ^{re} portion des 15 ^e , 14 ^e , 13 ^e et 12 ^e classes ;
150,000 hommes provenant de la 2 ^e portion des mêmes classes ;
450,000 hommes instruits au total.
300,000 hommes non instruits appartiennent aux mêmes classes.
750,000 hommes au total définitif.

Mais il y a lieu d'observer que les hommes appartenant à certains établissements de la guerre et de la marine, aux lignes télégraphiques, aux chemins de fer, aux douanes, aux postes, aux forêts, ne sont pas incorporés dans l'armée active.

Il existe un cadre, dit d'*officiers de réserve*, servant au titre auxiliaire, destiné à fournir à toutes les armes et à tous les services, dans chaque corps d'armée, le personnel de complément nécessaire à la mobilisation de l'armée active.

Le cadre est constitué au moyen des nominations faites parmi :

Les officiers généraux de terre et de mer et fonctionnaires assimilés, en retraite, et qui en feront la demande ;

Les officiers, fonctionnaires et agents de terre et de mer retraités à vingt-cinq ans de service, jusqu'à ce qu'ils aient accompli trente années de service, et les officiers, fonctionnaires et agents retraités à trente années de service, qui en feront la demande ;

Les officiers, fonctionnaires et agents de l'armée de mer qui ne seraient pas employés dans le service de la marine et qui désireraient être compris dans les corps des officiers de réserve de l'armée de terre ;

Les officiers, fonctionnaires et agents démissionnaires des armées de terre et de mer qui, en raison de leur âge, sont astreints aux obligations militaires, soit dans l'armée active, soit dans la réserve, et les officiers, fonctionnaires et agents ayant dépassé cet âge qui demanderaient à être officiers de réserve ;

Les anciens élèves des écoles polytechnique et forestière qui ont satisfait aux examens de sortie de ces écoles et qui ne sont pas placés dans un service public ;

Les engagés conditionnels d'un an ayant obtenu une commission d'officier après une seconde année de service ;

Les officiers de l'ex-garde nationale mobile ayant subi avec succès les épreuves d'un examen ;

Les jeunes gens appartenant à la disponibilité ou à la réserve de l'armée active et exerçant des professions médicale, pharmaceutique ou vétérinaire, à condition d'être pourvus du titre de docteur en médecine, ou de pharmacien de première classe, ou du diplôme de vétérinaire ;

Les anciens sous-officiers libérés du service dans l'armée active, mais encore astreints au service dans la réserve, qui seraient signalés par leurs chefs de corps comme s'étant montrés susceptibles d'arriver au grade d'officier, s'ils étaient restés en activité.

A l'exception des anciens officiers, fonctionnaires et agents de l'armée active, lesquels peuvent être pourvus du grade qu'ils possédaient avant leur retraite ou leur démission, et obtenir de l'avancement, nul ne peut, en temps de paix, parvenir, dans la réserve, à un grade supérieur à celui de capitaine, au grade de médecin-major de seconde classe dans le corps de santé, ou au grade d'officier comptable dans les services administratifs.

A l'expiration de leur temps de service dans l'armée active et la réserve, les officiers de réserve passent dans le cadre des officiers de l'armée territoriale, à moins qu'ils n'obtiennent l'autorisation d'être maintenus dans les cadres de la réserve ; il en est de même encore lorsqu'ils ont accompli les vingt années de service exigées par la loi, pourvu qu'ils continuent à remplir les conditions nécessaires d'aptitude.

Les sous-officiers, caporaux, brigadiers et hommes des cadres, qui étaient pourvus d'un grade ou d'un emploi dans l'armée active, le reprennent lorsque, faisant partie de la réserve ou de la disponibilité, ils sont rappelés sous les drapeaux.

CHAPITRE III.

ARMÉE TERRITORIALE.

L'armée territoriale est composée des hommes qui ont accompli le temps de service prescrit pour l'armée active et la réserve, ainsi que de ceux de la disponibilité ou de la réserve de l'armée active qui sont pères de quatre enfants vivants.

Tous les hommes, qui ne sont pas déclarés impropres à tout

service militaire, font partie de l'armée territoriale pendant cinq ans, c'est-à-dire depuis l'âge de 29 à 30 ans, jusqu'à l'âge de 34 à 35 ans.

L'*effectif* de l'armée territoriale, en tenant compte des pertes, est à-peu près le suivant :

350,000 hommes provenant de la 1^{re} portion des 11^e, 10^e, 9^e, 8^e et 7^e classes ;
150,000 hommes provenant de la 2^e portion des mêmes classes ;
500,000 hommes instruits au total.
250,000 hommes non instruits appartenant aux mêmes classes.
750,000 hommes au total définitif.

Il faut observer que les hommes, appartenant aux services publics, ne sont pas incorporés.

L'armée territoriale a, en tout temps, ses cadres entièrement constitués. Elle comprend des troupes de toutes armes.

Elle est formée des hommes domiciliés dans chaque région.

Les hommes qui la composent restent dans leurs foyers et ne sont réunis ou appelés à l'activité que sur l'ordre de l'autorité militaire.

La formation des diverses troupes de l'armée territoriale a lieu, par subdivision de région pour l'infanterie, et sur l'ensemble de la région pour les autres armes.

Chaque subdivision de région fournit :

1 régiment d'infanterie, à 3 bataillons de 4 compagnies, et ayant 1 compagnie de dépôt.

Les cadres sont les mêmes que ceux des unités correspondantes de l'armée active, sous cette réserve que le régiment est commandé par un lieutenant-colonel.

Il y a donc 144 régiments, à raison de 8 par corps d'armée, plus le 145^e fourni en supplément par la subdivision d'*Aix*.

Chaque région fournit :

1 régiment d'artillerie et des compagnies du train d'artillerie ;

1 bataillon du génie ;

1 escadron du train des équipages ;

Un nombre variable d'escadrons de cavalerie.

Les cadres sont les mêmes que ceux des unités correspondantes de l'armée active, sous cette réserve que le régiment d'artillerie est commandé par un lieutenant-colonel.

En dehors des cadres appartenant aux corps de troupe, l'organisation de l'armée territoriale comporte un certain nombre d'officiers de différentes armes, lesquels sont adjoints, en cas de mobilisation, aux commandants des places, aux commandants des étapes, aux états-majors de l'intérieur et à ceux des

corps d'armée, divisions et brigades constitués avec les troupes de l'armée territoriale.

En cas de mobilisation, les corps de troupes de l'armée territoriale peuvent être affectés à la garnison des places fortes, aux postes et lignes d'étapes, à la défense des côtes ; ils peuvent aussi être formés en brigades, divisions et corps d'armée destinés à tenir campagne. Enfin, ils peuvent être détachés pour faire partie de l'armée active.

Les cadres des troupes et des divers services de l'armée territoriale sont recrutés, pour les officiers et fonctionnaires, parmi :

Les officiers ou fonctionnaires démissionnaires ou en retraite des armées de terre et de mer ;

Les anciens officiers de la réserve de l'armée active ;

Les engagés conditionnels d'un an qui ont obtenu des brevets d'officier auxiliaire ou des commissions et qui viennent de la réserve de l'armée active ;

Les anciens sous-officiers de la réserve et les anciens engagés conditionnels d'un an qui étaient munis d'un brevet de sous-officier dans la réserve de l'armée active.

A l'expiration de leur temps de service dans l'armée territoriale, tous les officiers de cette arme peuvent, sur leur demande et s'ils remplissent encore les conditions nécessaires d'aptitude, être maintenus dans le cadre des officiers de cette armée, jusqu'à l'âge de 65 ans pour les officiers supérieurs et de 60 ans pour les autres.

Les sous-officiers, caporaux, brigadiers, employés et hommes des cadres de l'armée territoriale sont pris parmi les hommes qui étaient pourvus de grades ou d'emplois équivalents dans la réserve de l'armée active.

CHAPITRE IV.

RÉSERVE DE L'ARMÉE TERRITORIALE.

La réserve de l'armée territoriale comprend, pendant six ans, c'est-à-dire depuis l'âge de 34 à 35 ans jusqu'à l'âge de 40 à 41 ans, tous les hommes astreints au service militaire et qui n'ont pas été reconnus impropres à ce service.

Cette réserve n'est appelée à l'activité qu'en cas d'insuffisance des ressources fournies par l'armée territoriale. Dans ce cas, l'appel se fait par classe et en commençant par la moins ancienne.

L'*effectif* de la réserve de l'armée territoriale, en tenant compte des pertes, est à peu près le suivant :

375,000 hommes provenant de la 1^{re} portion des 6^e, 5^e, 4^e, 3^e, 2^e et 1^{re} classes;
175,000 hommes provenant de la 2^e portion des mêmes classes ;

550,000 hommes instruits au total ;

350,000 hommes non instruits appartenant aux mêmes classes.

900,000 hommes au total définitif.

Il faut observer que les hommes appartenant aux services publics ne sont pas incorporés.

CHAPITRE V.

CORPS ORGANISÉS EN ARMES.

Les *corps organisés* en armes sont :

Les escadrons d'éclaireurs volontaires, les services actifs des douanes et des forêts, les sapeurs-pompiers, les canonniers sédentaires et les canonniers vétérans du département du Nord.

Les *escadrons d'éclaireurs volontaires*, au nombre de 19, à raison d'un par corps d'armée, sont constitués en tout temps, mais ils ne sont appelés à l'activité qu'au moment de la mobilisation et des manœuvres ; ils sont alors rattachés, pour l'administration, à l'un des régiments de cavalerie du corps d'armée.

Il peut être, en outre, formé des *escadrons de cavaliers volontaires* avec les hommes de l'armée territoriale qui s'engageront à s'équiper et à se monter à leurs frais.

Les agents et préposés des eaux et forêts sont organisés, par circonscription de conservation, et suivant l'*effectif*, en *compagnies* ou *sections de chasseurs forestiers* ; les unes sont *actives* et les autres *territoriales*. Chacune des compagnies comprend 4 officiers et 16 hommes de troupe des cadres. La section n'a qu'un demi-cadre de compagnie.

Les agents des douanes sont organisés, par circonscription d'inspection, en *bataillons de douanes* dont chacun comprend autant de compagnies qu'il y a de capitaineries dans l'inspection. Les compagnies sont actives ou territoriales, comme pour les chasseurs forestiers, et elles ont le cadre ci-dessus indiqué.

Les hommes qui font partie des *compagnies communales de*

sapeurs-pompiers sont obligés de se soumettre aux obligations de la loi sur le recrutement; toutefois, ceux qui appartiennent à une compagnie affectée à une place forte ne rejoignent l'armée active ou l'armée territoriale, en cas de mobilisation, que s'ils y sont convoqués par ordre individuel.

Les *compagnies de canonniers sédentaires* et de *canonniers vétérans du département du Nord* font partie de l'artillerie de l'armée territoriale et sont affectées en principe aux places du nord de la *France*.

INDIA

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE III

ORGANISATION ET INSTITUTIONS DE L'ARMÉE ALLEMANDE

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE III

ORGANISATION ET INSTITUTIONS DE L'ARMÉE ALLEMANDE.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . ORGANISATION.....	131
ARTICLE I. — Constitution de l'empire allemand.....	131
— II. — Ministère de la guerre.....	133
— III. — Force armée territoriale.....	134
— IV. — États majors.....	137
— V. — Circonscriptions militaires.....	138
— VI. — Situation au pied de paix.....	141
— VII. — Situation au pied de guerre.....	157
CHAPITRE II — INSTITUTIONS.....	174
ARTICLE I. — Recrutement.....	174
— II. — Avancement.....	181
— III. — Budget de l'armée.....	188
— IV. — Entretien des militaires.....	189
— V. — Remonte des chevaux.....	191
CHAPITRE III. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	192

TITRE III

ORGANISATION ET INSTITUTIONS DE L'ARMÉE ALLEMANDE

CHAPITRE I

ORGANISATION.

Article I. — Constitution de l'empire d'Allemagne.

L'empire d'Allemagne est une monarchie fédérative formée au profit du royaume de Prusse à la suite des guerres que cette puissance a successivement faites, en 1864 contre le Danemark, en 1866 contre l'Autriche et ses alliés allemands, en 1870 contre la France.

Le roi de Prusse, empereur d'Allemagne, est le généralissime (*bundesfeldherr*) de toute l'armée allemande, mais les liens militaires qui attachent les puissances de l'empire à la Prusse ne sont pas les mêmes pour tous les États : ceux-ci peuvent être classés en quatre groupes distincts selon la nature des obligations militaires qui leur sont imposées et les attributions politiques laissées à leurs souverains.

PREMIER GROUPE.

États dont les souverains ont conservé sur leurs troupes, en vertu de conventions militaires spéciales, plus de droits que n'en comporte la constitution de l'empire allemand :

Royaume de *Bavière*, où l'empereur n'a en temps de paix que le droit d'inspection. Royaume de *Wurtemberg*, dans lequel le roi nomme à tous les grades, mais où il ne peut nommer le commandant en chef du 13^e corps d'armée qu'après approbation préalable de l'empereur. Royaume de *Saxe*, dans

NOTE. En nous reportant à la méthode d'après laquelle doit être enseignée la première partie du Cours de première année, telle que nous l'avons indiquée page 23, nous voyons que, dans l'étude de l'organisation des armées étrangères, nous devons éviter d'entrer dans les développements techniques sur les institutions militaires : c'est à ce principe que nous nous sommes conformé dans cette esquisse de l'organisation militaire allemande : nous avons négligé les détails et nous nous sommes attaché à faire ressortir les principaux traits caractéristiques de la constitution de l'armée de l'Allemagne.

lequel le roi ne peut nommer au grade de général sans l'assentiment de l'empereur et pour lequel l'empereur nomme le commandant en chef du 13^e corps d'armée.

DEUXIÈME GROUPE.

États dont les troupes forment des contingents distincts dans l'armée allemande, mais qui sont instruites, commandées et administrées par les soins de la Prusse.

Grands-duchés de *Bade*, *Mecklembourg-Schwerin*, *Mecklembourg-Strelitz*, *Hesse*, *Saxe-Weimar* ; duchés de *Saxe-Altembourg*, *Saxe-Meiningen*, *Saxe-Cobourg-Gotha*, *Anhalt* ; principautés de *Reuss*, *Schwarzbourg-Rudolstadt*.

TROISIÈME GROUPE.

États dont les contingents sont entièrement absorbés dans l'armée prussienne :

Grand-duché d'*Oldenbourg* ; principautés de *Lippe-Detmold*, *Schaumbourg Lippe*, *Schwarzbourg-Sondershausen*, *Waldeck*, villes libres de *Hambourg*, *Lubeck*, *Brème* ; province d'*Alsace-Lorraine*.

QUATRIÈME GROUPE.

États pour lesquels il n'y a pas de convention militaire et qui sont régis par la constitution :

Le duché de *Brunswick* est seul dans cette situation.

L'assimilation des divers contingents allemands à l'armée prussienne est aujourd'hui un fait accompli. Les régiments portent des numéros d'ordre dans l'armée entière, quels qu'ils soient, sauf ceux de Bavière : le recrutement, l'habillement, l'équipement, l'armement, l'organisation intérieure, la discipline, la justice, l'instruction, l'avancement, la tactique sont homogènes et uniformes. L'armée bavaroise seule reste en dehors : ses troupes sont numérotées par série spéciale : l'habillement et l'armement y sont particuliers : les autres parties du système militaire y sont analogues à celles du reste de l'armée allemande : l'empereur n'étant le chef de cette armée que pour le temps de guerre, toutes les obligations indiquées vis-à-vis du chef de l'armée ne sont valables dans l'armée bavaroise qu'en guerre.

Article II. — Ministère de la guerre.

Le ministère de la guerre prussien est l'autorité centrale pour l'organisation et l'administration de l'armée prussienne proprement dite, ainsi que pour celles des troupes de divers États dont nous venons de donner la nomenclature : quelques États de l'empire allemand, tels que les royaumes de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg, ont encore conservé un ministère de la guerre particulier, mais celui-ci ne peut être considéré que comme une annexe du ministère établi à Berlin.

Le ministre de la guerre prussien a, sous ses ordres immédiats, une *division centrale* : ce bureau ministériel reçoit des instructions émanant du *cabinet militaire de l'empereur* : il distribue les affaires courantes : il transmet les décisions et les ordres du ministre aux départements qu'ils concernent.

Les attributions d'organisation et d'administration dévolues au ministre ont amené le partage du ministère en deux divisions principales : le département général de la guerre et le département économique. Chacun de ces départements est sous les ordres d'un officier général et il est lui-même fractionné en plusieurs subdivisions, à la tête desquelles sont des officiers.

Le *département général de la guerre* s'occupe de l'organisation de l'armée, des services généraux, du recrutement, de la mobilisation, de l'instruction des troupes, de la justice, des écoles, des commissions d'examen, du service de santé, de l'aumônerie militaire, de la fabrication et de l'entretien du matériel de guerre, de la construction et de l'entretien des places fortes.

Le *département économique* est chargé de l'administration de l'armée : il comprend le service du trésor dans toutes ses parties, telles que solde, pensions, achat des vivres et effets, dépenses des hopitaux, des garnisons et du logement.

En dehors de ces deux directions principales, il existe quelques divisions spéciales relatives aux invalides, aux remontes et au personnel : c'est dans cette dernière qu'est comprise la *chancellerie générale de la guerre*, qui rédige l'annuaire et expédie les brevets.

Article III. — Ressources de la force armée territoriale.

L'armée de terre allemande comprend : l'armée active, la landwehr, le landsturm : nous verrons, dans le chapitre relatif aux institutions, comment elle se recrute, et nous nous contenterons d'exposer, dès à présent, les effectifs numériques de l'armée.

A. Armée active.

L'armée active se compose de tous les jeunes gens non dispensés, de 20 à 27 ans : elle se subdivise en armée permanente, réserve de recrutement et réserve de l'armée permanente.

1° L'*armée permanente* a un effectif déterminé à raison du 1/100^e de la population : elle est actuellement forte de 401,659 hommes, non compris 17,033 officiers, les volontaires d'un an, la gendarmerie et 3,644 employés, qui sont médecins, payeurs, armuriers, vétérinaires et selliers. Elle est composée de tous les soldats présents sous les drapeaux : ceux-ci doivent y rester pendant trois années, de 20 à 23 ans.

Le nombre des jeunes gens atteignant l'âge de vingt ans chaque année dans l'empire allemand est de 342,000 : sur ce nombre, 182,000 sont disponibles pour le service militaire : le contingent annuel n'est pas fixé à l'avance, mais déterminé par les besoins : cette année, il est de 120,000 hommes : il y a environ 13,000 engagés volontaires dans l'année, et par conséquent sur les 182,000 jeunes gens disponibles au service de l'armée territoriale, 49,000 environ ne passent pas sous les drapeaux.

2° La *réserve de recrutement*, analogue à la disponibilité des soldats dans notre armée, comprend tous les jeunes gens ayant quitté l'armée permanente avant l'expiration des trois années de service et par anticipation comme étant instruits, ou pour quelque autre motif dont nous donnerons l'explication à l'étude du recrutement, et tous ceux qui n'ont jamais été appelés sous les drapeaux, mais qui étaient propres au service : les premiers y comptent jusqu'au moment de leur entrée dans la réserve de l'armée permanente : les derniers y comptent pendant douze ans.

Cette réserve forme deux classes :

La première classe comprend les hommes appelés pendant cinq ans ; en cas de besoin, ils sont immédiatement incorporés dans l'armée active : leur nombre est fixé, dans le contingent annuel, de manière que les cinq portions réunies de la première classe forment ensemble un effectif équivalent au contingent complet d'une année, soit environ 120,000 hommes.

La seconde classe comprend, pendant sept années, tous ceux qui ont passé cinq années dans la première : s'il y a lieu de les appeler au service lors d'une mobilisation, ils se présentent d'abord devant un conseil de révision qui statue sur leur incorporation ou leur maintien dans les foyers.

3° La *réserve de l'armée permanente*, semblable à la nôtre, se compose de tous les jeunes gens qui ont servi pendant trois ans sous les drapeaux et de ceux qui avaient été libérés du service par anticipation : ils y restent pendant quatre années, de 23 à 27 ans.

4° La *récapitulation des forces de l'armée active* donne donc :

400,000	hommes instruits de l'armée permanente.
120,000	hommes non instruits de la réserve de recrutement.
476,000	hommes instruits de la réserve de l'armée permanente.
<hr/>	
1,000,000	hommes, au total, dont 876,000 sont instruits.

B. *Landwehr.*

La landwehr allemande correspond à notre armée territoriale : elle se compose de tous les jeunes gens ayant servi trois ans sous les drapeaux et ayant compté pendant quatre autres années dans la réserve de l'armée permanente ; ils font partie de la landwehr pendant cinq années, de 27 à 32 ans.

La force numérique de la landwehr est environ de 530,000 hommes instruits.

C. *Landsturm.*

Le landsturm est la levée en masse de tous les jeunes gens de 17 à 20 ans, de tous les hommes valides de 20 à 32 ans qui ne servent pas sous les drapeaux de l'armée mobilisée et de tous les hommes valides de 32 à 42 ans ayant été ou non instruits : c'est le dernier effort que soit appelée à donner la nation allemande dans le cas où le territoire serait envahi par l'étranger : analogue à notre réserve de l'armée territoriale, le landsturm n'est pas organisé en temps de paix : il est difficile

d'en évaluer même approximativement la force numérique, qui doit être, au moins, de 2,000,000 d'hommes dont 500,000 à 600,000, au plus, sont instruits.

d. *Récapitulation.*

1° L'armée permanente et une partie de la réserve de cette armée forment, en cas de mobilisation, les *troupes de campagne*, dont l'effectif est de 720,000 hommes environ, soit $1,7/100$ de la population.

2° L'autre partie de la réserve de l'armée permanente, la première classe de la réserve de recrutement et une partie de la seconde classe de cette réserve forment, en cas de mobilisation, les *troupes de remplacement* dont l'effectif est de 400,000 hommes environ, soit $1/100$ de la population.

3° La landwehr, à laquelle sont jointes quelques troupes de l'armée permanente, forme en cas de mobilisation, les *troupes de garnison* dont l'effectif est de 480,000 hommes, soit $1,2/100$ de la population.

4° L'effectif total de ces trois groupes donne 1,500,000 hommes, soit $3,8/100$ de la population, sur lesquels 1,200,000 hommes sont instruits.

5° Si à ces forces réelles et organisées, on ajoute le produit de la levée en masse, on obtient un effectif total de 3,000,000 défenseurs, soit $7/100$ de la population : sur ce nombre 1,800,000 hommes sont instruits.

Tous les chiffres que nous venons de donner ont été obtenus en partant de l'effectif des présents sous les drapeaux et du chiffre des jeunes gens qui, chaque année, atteignent vingt ans et sont reconnus bons pour le service : les pertes successives ont été évaluées à raison de $4/100$ au bout de la première année, $3/100$ après la seconde année, et $2/100$ après toutes les autres années : ces moyennes des pertes sont celles qui sont admises pour le calcul des forces réelles dans l'armée française. Mais nous devons faire observer qu'elles sont sensiblement plus fortes dans l'armée allemande, car l'Allemand libéré du service se fixe volontiers à l'étranger quand il ne cherche pas, par l'émigration, à se soustraire aux obligations du service militaire avant d'être contraint de s'y soumettre : il s'ensuit donc que, dans l'estimation des ressources de la force armée territoriale allemande, nous avons dû donner des nombres certainement

supérieurs à ceux de la réalité : mais cet inconvénient est de peu d'importance, l'essentiel étant de ne pas donner une estimation inférieure.

Article IV. — Circonscriptions militaires territoriales.

L'armée impériale allemande comprend 18 corps d'armée.

Le corps de la garde royale prussienne se recrute sur tout le territoire du royaume de Prusse.

Chacun des 17 corps d'armée de la ligne se recrute sur un territoire déterminé qu'il occupe toujours : ce territoire a une population moyenne de 2,350.000 habitants.

Voici la répartition de chacun de ces corps, avec l'indication de son quartier général et de la province qui le recrute en totalité ou en partie.

N ^{os}	PROVINCES	QUARTIERS GÉNÉRAUX	N ^{os}	PROVINCES	QUARTIERS GÉNÉRAUX
1 ^o Antérieurement à la guerre de 1866.					
GARDE	Royaume de Prusse	Berlin	5 ^e	Basse-Silésie	Posen
1 ^{er}	Province de Prusse	Königsberg	6 ^e	Haute-Silésie	Breslau
2 ^e	Poméranie	Stettin	7 ^e	Westphalie	Munster
3 ^e	Brandebourg	Berlin	8 ^e	Rhin	Coblentz
4 ^e	Thuringe	Magdebourg			
2 ^o Postérieurement à la guerre de 1866.					
9 ^e	Schleswig-Holstein	Schleswig	11 ^e	Hesse - Cassel - Nassau	Francfort
10 ^e	Hanovre	Hanovre	12 ^e	Royaume de Saxe	Dresde
3 ^o Postérieurement à la guerre de 1870.					
13 ^e	Royaume de Wurtemberg	Stuttgard	1 ^{er}	Bavarois	Munich
14 ^e	Grand duché de Bade	Carlsruhe	2 ^e		Wurtzbourg
15 ^e	Alsace-Lorraine	Strasbourg	3 ^e		

Ainsi qu'on le voit d'après cette énumération, les deux corps bavarois ne sont pas désignés par des numéros faisant suite à la série générale, mais par des numéros formant une série particulière.

Quelques-uns de ces corps d'armée sont groupés de façon à former des *inspections générales* dont la direction appartient

généralement à un *feld-marschal* : les quatre inspections actuelles sont les suivantes :

- La 1^{re} comprend les 1^{er}, 5^e et 6^e corps d'armée.
- La 2^e comprend les 4^e, 7^e et 9^e corps d'armée.
- La 3^e comprend les 8^e, 14^e, 15^e et 12^e corps d'armée.
- La 4^e comprend les 11^e et 13^e corps d'armée, les 1^{er} et 2^e corps d'armée bavarois.

Bien que les troupes, les services et les établissements compris dans la circonscription d'un corps d'armée dépendent du commandant du corps d'armée, il existe certaines inspections relatives à des armes ou à des services particuliers et ayant une action directrice sur l'ensemble des affaires spéciales qui les concernent : ce sont les suivantes :

- 1^o L'inspection des établissements d'instruction militaire ;
- 2^o L'inspection générale de la cavalerie ;
- 3^o L'inspection générale de l'artillerie, divisée en quatre inspections, dont les résidences sont à Posen, Berlin, Hanovre et Coblenz ;
- 4^o L'inspection générale du génie et des forteresses, divisée en quatre inspections dont les résidences sont à Berlin pour les deux premières, à Mayence et à Cologne pour les deux autres, chacune d'elles comprenant deux inspections de places fortes et une de pionniers ;
- 5^o L'inspection des chasseurs et des schutzen ;
- 6^o L'inspection du train.

Article V. — Etat-major (*General-Stab*).

Les officiers d'état-major ont deux espèces de fonctions distinctes, mais sans qu'il y ait de différence entre les titulaires de ces emplois : les uns et les autres appartiennent au corps d'état-major.

1^o Les uns sont attachés à l'*état-major des troupes* : dans ce cas, ils font le service pratique près des autorités militaires supérieures, près des inspecteurs-généraux, près des commandants de corps d'armée et près des généraux de division.

2^o Les autres sont attachés au *grand état major* qui comprend sept divisions.

Les trois premières divisions étudient chacune un *théâtre de la guerre*, l'une à l'est de l'Allemagne, la deuxième au sud, la troisième à l'ouest.

La quatrième division s'occupe des *chemins de fer* de l'intérieur et de l'extérieur.

Cinquième division, *histoire militaire*.

Sixième division, *géographie et statistique*.

Septième division, *topographie et géodésie*.

Chacune de ces divisions se compose de quelques officiers

d'état-major auxquels est adjoint toujours un cadre auxiliaire d'officiers pris dans les corps de troupe : les uns et les autres travaillent sous la direction d'un officier supérieur, chef de division. Enfin, le chef de l'état-major général de l'armée a la haute main sur toutes les études concernant le service du *grand état-major*.

Le corps d'état-major comprend environ 120 officiers du grade de capitaine à celui de colonel : l'effectif dans chaque grade n'est pas limité.

Ce corps se recrute, en principe, par voie de concours. Tous les officiers ayant au moins trois ans de grade peuvent se présenter pour être admis à l'*académie de guerre* de Berlin : les épreuves, entièrement écrites, durent cinq jours : cinquante officiers peuvent y être reçus chaque année.

La durée des cours à l'académie de guerre est de trois ans : l'enseignement y est donné par des professeurs militaires et civils ; le but de l'instruction qu'y reçoivent les officiers est de les perfectionner dans les plus hautes sciences militaires ; ces officiers se mettent ainsi à même de réunir les conditions nécessaires pour servir dans l'*état major* et dans l'*adjutantur* et pour devenir dans la suite des *chefs militaires d'un rang élevé*. Des épreuves d'élimination ont lieu après la première et la deuxième année d'études ; chaque année, du 30 juin au 1^{er} octobre, les cours sont suspendus ; pendant cet intervalle, les officiers sont renvoyés dans leurs régiments pour y faire le service ; après leur troisième année d'études, au lieu de retourner dans les corps de troupe, ils exécutent un *voyage d'état-major* pendant lequel ils font des reconnaissances et des levés topographiques, enfin tout ce qui ressort des connaissances pratiques de l'état-major ; ce voyage est analogue à ceux que font, chaque année, des officiers de toutes armes sous la direction du chef d'état-major de leur corps d'armée, et aussi, mais sur une plus grande échelle, les officiers du grand état-major, sous la conduite du chef d'état-major général.

Après leur troisième année d'études, les officiers-élèves de l'académie de guerre rentrent à leur corps de troupe ; quelques-uns d'entre eux reçoivent un *certificat d'aptitude* aux fonctions d'officier d'état-major ou d'adjutantur et ils vont faire un stage de dix mois dans une autre arme que la leur, puis ils rentrent à leur corps. Le chef de l'état-major général en

désigne ensuite quelques-uns qui viennent prendre part aux travaux du grand état-major ; après un stage d'un ou deux ans, ils y reçoivent généralement leur nomination d'officier d'état-major avec le grade de capitaine ; mais le chef de l'état-major général a toute liberté pour choisir ceux qu'il juge le plus aptes à ces fonctions ; il a, sous ce rapport, la plus entière indépendance, et il peut même faire nommer officier d'état-major un officier qui, sans avoir suivi les cours de l'académie de guerre, s'est fait remarquer par ses qualités et son aptitude dans l'exécution d'une mission ou d'un travail important qui lui avait été confié.

Les officiers qui, après avoir suivi les cours de l'académie de guerre d'une manière distinguée, n'ont pas cependant été désignés pour entrer dans le corps d'état-major sont souvent adjudants de régiment ou aides-de-camp près des généraux ; ils forment ce corps de l'adjutantur chargé de l'expédition des affaires dans les bureaux des quartiers-généraux, tandis que les officiers d'état-major ne s'y occupent que des questions spécialement militaires et ayant rapport principalement à la tactique et à la stratégie. Les adjudants font leur avancement dans l'arme à laquelle ils appartiennent, et ils peuvent être employés comme officiers d'état-major, en cas de besoin.

Sur l'ordre du chef de l'armée, les officiers du corps d'état-major peuvent être désignés pour servir dans un corps de troupe et réciproquement ; ces mutations se produisent toutes les fois que l'on veut accélérer l'avancement dans le corps d'état-major tout en respectant le principe de l'ancienneté. Les officiers ainsi placés dans un corps de troupe de l'arme qu'ils ont choisie peuvent y faire leur avancement et rentrer dans le corps d'état-major avec le nouveau grade dont ils sont pourvus.

Ainsi qu'on peut aisément le voir, le corps d'état-major représente, dans l'armée allemande, le principe intellectuel élevé à sa plus haute puissance ; c'est une remarquable institution sur laquelle repose l'ensemble des opérations militaires : « *Et si, comme le fait observer l'auteur de l'Étude sur l'armée allemande, le ministre de la guerre forge et acère les traits, l'état-major les lance et les dirige.* »

Article VI. — Situation au pied de paix.**§ I. Composition d'un corps d'armée.**

Chaque corps d'armée sur le pied de paix comprend, abstraction faite de quelques irrégularités :

- 1° Les états-majors du corps d'armée, des divisions et des brigades ;
- 2° 2 divisions, chacune à 2 brigades de 2 régiments d'infanterie et à 1 brigade de 2 ou 3 régiments de cavalerie ;
- 3° 1 bataillon de chasseurs à pied ;
- 4° 1 brigade d'artillerie de campagne ;
- 5° 1 régiment d'artillerie à pied ;
- 6° 1 bataillon de pionniers ;
- 7° 1 bataillon du train ;
- 8° Divers services particuliers ;
- 9° 17 districts de bataillon de landwehr

Le 11^e corps d'armée a, par exception, 3 divisions, dont une est celle du grand-duché de Hesse ; la garde n'a pas de districts de bataillon de landwehr, et parmi les derniers corps d'armée, quelques-uns ont moins de dix-sept districts de bataillons de landwehr, car le nombre total de ces derniers n'est que de 274.

§ II. États-majors.

Les états-majors de corps d'armée et de division centralisent toutes les affaires du corps d'armée et de la division :

- 1° L'état-major d'un corps d'armée comprend :

Le général, commandant :

- | | |
|---------------------------------------|-------------------------------|
| 1 officier supér., chef d'état-major, | 1 intendant de corps d'armée, |
| 1 officier d'ordonnance, | 1 médecin général, |
| 2 officiers d'état-major, | 1 auditeur de corps d'armée, |
| 2 officiers de l'adjutantur, | 1 aumônier supérieur. |

- 2° L'état-major d'une division comprend :

Le général, commandant :

- | | |
|---------------------------------------|----------------------------|
| 1 officier supér., chef d'état-major, | 1 conseiller d'intendance, |
| 1 officier de l'adjutantur, | 2 auditeurs de division, |
| | 2 aumôniers de division. |

- 3° L'état-major d'une brigade comprend :

Le général, commandant. — 1 officier de l'adjutantur.

§ III. Infanterie.**A. ORGANISATION GÉNÉRALE.**

L'infanterie allemande comprend 148 régiments ; ils constituent trois groupes. Le premier groupe contient les 9 régiments

de la garde ; le second est composé de 123 régiments numérotés de 1 à 126, les numéros 97, 98 et 99 faisant défaut ; dans le troisième groupe sont les 16 régiments bavarois. Chacun de ces régiments est désigné par un numéro d'ordre dans sa série, par le nom de la province où il se recrute et par un numéro d'ordre dans cette province, quelquefois encore par une appellation honorifique. Sur les 123 régiments du second groupe, 17 sont de *grenadiers*, 13 sont de *fusiliers*, les autres sont dénommés régiments d'*infanterie*, mais ces distinctions dans les désignations n'entraînent aucune différence dans le service.

2 régiments forment la *brigade d'infanterie* ; il y a 74 brigades d'infanterie, dont : 4 de la garde 62 numérotées de 1 à 62 et 8 bavaroises.

2 brigades forment la *division d'infanterie* ; il y a 37 divisions d'infanterie, dont : 2 de la garde, 31 numérotées de 1 à 31 et 4 bavaroises. La division d'arme n'existe cependant pas sur le pied de paix, car elle comprend 2 brigades d'infanterie et 1 brigade de cavalerie ; on l'appelle simplement *division*.

Les numéros des divisions correspondent à ceux des corps d'armée auxquels elles appartiennent ; ainsi le 1^{er} corps comprend les 1^{re} et 2^e divisions, le 10^e corps comprend les 19^e et 20^e divisions, etc. Les numéros des brigades d'infanterie correspondent de même à ceux des divisions dont elles dépendent, de telle sorte que la 3^e division comprend les 5^e et 6^e brigades d'infanterie, tandis que les 15^e et 16^e de ces brigades sont dans la 8^e division, etc.

Il est facile de se rendre compte des avantages que présente cette grande simplification dans la manière de désigner les brigades et les divisions ; elle empêche les erreurs et les confusions dans la transmission des ordres ; elle permet de suivre plus aisément les mouvements des troupes sur la carte et, par suite, elle se prête mieux aux combinaisons stratégiques ; c'est dans l'armée prussienne que cette nouvelle méthode a pris naissance et elle vient d'être adoptée dans quelques armées européennes, dans la nôtre en particulier.

Aux 148 régiments d'infanterie, il convient d'ajouter les 26 *bataillons de chasseurs*, parmi lesquels est compris le bataillon des *schützen* de la garde ; au point de vue de la distinction entre les deux espèces d'infanterie, il semble que le rapport de

l'infanterie légère à l'infanterie de ligne soit bien faible. Mais, que l'on ne s'y trompe pas, les bataillons de chasseurs à pied ne constituent pas du tout les troupes légères de l'infanterie allemande ; toute cette infanterie est exercée au combat dans le rang et au combat des tirailleurs ; le corps des chasseurs à pied est conservé parce que toutes les traditions sont vivaces dans l'armée allemande qui en fait une sorte de culte, et parce que ce corps se trouve en relations intimes avec l'organisation du service forestier dont l'importance est très-grande en Allemagne. Nous avons déjà dit que le nombre des bataillons de chasseurs à pied ne correspond pas à celui des corps d'armée ; sur les 18 corps d'armée, la garde, les 9^e et 12^e corps ont 2 bataillons de chasseurs ; la Bavière à elle seule en compte 10. Les autres corps ont un seul bataillon de chasseurs à pied. Les bataillons de chasseurs sont hors division.

Dans les régiments, les bataillons sont encore distingués, outre leur numéro, par des dénominations diverses qui n'entraînent point, comme conséquence, une spécialité définie ; le troisième bataillon de chaque régiment d'infanterie ou de grenadiers est dit de *fusiliers*, ainsi que tous les bataillons des régiments de fusiliers ; le premier et le deuxième bataillon des régiments de grenadiers sont dits de *grenadiers*, tandis que, dans les régiments d'infanterie, ils sont dits de *mousquetaires*, ces différences dans les désignations ne sont destinées qu'à rappeler des souvenirs d'origine, et non point à déterminer une différence dans le service.

B. TABLEAU D'UNE COMPAGNIE D'INFANTERIE AU PIED DE PAIX.

La compagnie d'infanterie allemande a, sur le pied de paix, son cadre égal aux trois quarts de ce qu'il doit être sur le pied de guerre ; quant à son effectif de paix, il ne forme environ que la moitié de ce qu'il est lors de la mobilisation ; l'instruction des cadres s'y fait donc dans d'excellentes conditions et elle peut être poussée aussi loin que possible.

L'effectif de la compagnie d'infanterie allemande, au pied de paix, est le suivant :

1 capitaine,	} 4 officiers.	12 gefreite,	} 115 soldats	
1 premier lieutenant,		4 tambours ou clairons,		
2 seconds lieutenants,		99 fantassins,		
1 sergent-major,	} 13 sous offic.	1 infirmier,	} 5 non comb.	
1 enseigne,		4 ouvriers.		
4 sergents,		L'enseigne est un aspirant officier.		
7 sous-officiers,		Les gefreite sont analogues à nos caporaux.		

Total : 4 officiers, 128 combattants : 5 non-combattants :

Dans les compagnies de chasseurs, il y a 3 seconds lieutenants.

Dans toutes les compagnies, le capitaine a 1 cheval.

C. TABLEAU D'UN BATAILLON D'INFANTERIE AU PIED DE PAIX.

Le bataillon comprend 4 *compagnies*, dont le total donne :

16 officiers, 512 combattants : 20 non-combattants : 4 chevaux.

L'*état-major* du bataillon est le suivant :

1 major, commandant :

1 lieutenant-adjutant,	} 2 sous-offic	2 médecins,	} 4 employés.
1 sous-officier secrétaire,		1 payeur,	
1 caporal-tambour,		1 armurier.	

Le major a 2 chevaux ; l'adjutant en a 1.

L'*effectif total* du bataillon au pied de paix est donc le suivant :

18 officiers, 514 combattants, 24 non-combattants, 7 chevaux.

Il y a 22 officiers dans les bataillons de chasseurs.

D. TABLEAU D'UN RÉGIMENT D'INFANTERIE AU PIED DE PAIX.

Le régiment d'infanterie allemande se compose de 3 *bataillons* à 4 compagnies : les compagnies du régiment sont numérotées de la droite à la gauche dans le corps de troupe, de sorte que la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon est la 1^{re} du régiment et que la dernière compagnie du 3^e bataillon a le numéro 12.

L'*effectif total* des 3 *bataillons* comprend :

54 officiers, 1553 combattants, 72 non-combattants, 21 chevaux.

L'*état-major* du régiment est le suivant :

1 colonel, commandant :

1 cinquième officier supérieur,	1 sous-officier secrét.,	} 11 hommes
1 lieutenant adjutant,	10 musiciens.	

Le colonel a 4 chevaux ; le cinquième officier supérieur en a 2 ; l'adjutant en a 1.

On pourrait supposer que le cinquième officier supérieur est analogue au lieutenant-colonel de nos régiments : mais il n'en

est pas ainsi. C'est un major nouvellement promu qui fait un stage avant d'être pourvu du commandement d'un bataillon : si le colonel s'absente, ce n'est pas lui qui le remplace, mais c'est le plus ancien des officiers supérieurs du régiment qui prend le commandement du corps de troupe et le cinquième officier supérieur commande alors le bataillon resté momentanément sans chef. Le cinquième officier supérieur est donc destiné à faire le service de chef de bataillon suppléant toutes les fois qu'un chef titulaire cesse ce service pour un motif quelconque, et cela jusqu'au jour où son ancienneté lui permet de prendre à son tour le commandement effectif d'un bataillon.

L'effectif total du régiment d'infanterie sur le pied de paix est le suivant :

57 officiers, 1553 combattants, 72 non-combattants, 28 chevaux.

E. ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION DE L'INFANTERIE.

Les troupes d'infanterie ont à leur disposition certains établissements d'instruction qui sont : le bataillon d'instruction, l'école de tir, l'école de gymnastique.

A. *Bataillon d'instruction*. — Ce bataillon est réuni à Potsdam dans le but d'assurer l'uniformité du service et de l'instruction dans toutes les troupes de l'infanterie allemande.

Du 1^{er} octobre au 1^{er} avril, il n'y a qu'une compagnie de dépôt ; du 1^{er} avril au 1^{er} octobre, le bataillon se complète à l'aide d'officiers, de sous-officiers et de soldats envoyés par les corps de troupe : les exercices y durent donc six mois. Quand la guerre est déclarée, ce bataillon est licencié comme toutes les troupes du même genre, et il a été employé, dans la dernière guerre, à former la garde d'état major au grand quartier général du roi de Prusse, concurremment avec l'école d'équitation.

B. *École de tir*. — L'école de tir, placée à Spandau, comprend deux sections :

La première section, forte à peu près d'une compagnie, y reste à poste fixe dans le but d'étudier et d'expérimenter les nouvelles inventions relatives au tir des armes à feu portatives.

La deuxième section, réunie du 1^{er} avril au 1^{er} octobre, se compose de deux fortes compagnies dont les officiers, les sous-officiers et les soldats sont détachés des diverses troupes d'in-

fanterie : ils s'y instruisent pendant six mois et, par l'uniformité dans les exercices et les méthodes d'enseignement, ils sont destinés à devenir les instructeurs de tir dans l'infanterie.

c. *École de gymnastique.* — Cette école est à Berlin : on y enseigne la gymnastique et l'escrime à la baïonnette, dont l'importance est considérable dans l'instruction du fantassin allemand. Les officiers d'infanterie et de cavalerie y sont détachés à tour de rôle et suivant les besoins, pendant six mois d'hiver ; les sous-officiers y vont ensuite pendant trois mois d'été. Les uns et les autres sont destinés à devenir des instructeurs de gymnastique dans leurs corps de troupe.

§ IV. Cavalerie.

A. ORGANISATION GÉNÉRALE DE LA CAVALERIE.

La cavalerie allemande contient 93 *régiments*, savoir :

1 régiment (1) des <i>gardes-du corps</i> de la garde	18 régiments de <i>hussards</i> , dont 1 de la garde
11 — de <i>cuirassiers</i> dont 1 de la garde	6 — de <i>cheval légers</i> bava- rois.
25 — de <i>uhlans</i> , dont 3 de la garde.	4 — de <i>reiters</i> saxons.
28 — de <i>dragons</i> , dont 2 de la garde.	

Les régiments de cuirassiers et de uhlans forment la *grosse cavalerie* : les régiments de dragons, de hussards, de cheval-légers et de reiters forment la *cavalerie légère* : il n'y a pas de cavalerie mixte. Il est toutefois à remarquer que les uhlans, tout en appartenant à la grosse cavalerie, font parfaitement le service de la cavalerie légère en campagne.

Chacun de ces régiments porte un numéro d'ordre dans sa série, le nom de la province dans laquelle il se recrute, ainsi qu'un numéro d'ordre dans cette province, et quelquefois une appellation honorifique.

Deux ou trois régiments forment la *brigade de cavalerie* sur le pied de paix : les huit régiments de la garde constituent trois brigades : les six régiments bava-rois forment deux brigades bava-roises : les soixante-dix neuf autres régiments forment trente et une brigades portant chacune le numéro de la division dont ils font partie sur le pied de paix. Cette orga-

(1) Ce régiment est composé de cuirassiers.

nisation est complètement changée en campagne, ainsi que nous le verrons ultérieurement.

La cavalerie est organisée sur le pied de paix de façon à pouvoir disposer immédiatement, dès l'ordre de mobilisation, du nombre de chevaux qui lui est nécessaire pour entrer en campagne avec quatre escadrons actifs.

B. TABLEAU D'UN ESCADRON DE CAVALERIE AU PIED DE PAIX.

1 capitaine.	} 5 off- officiers.	3 chev.	20 gefreite.	} 120 non- com- bat- tants.	} 121 chevaux.
1 premier lieutenant.		2 —	3 trompettes.		
3 seconds lieutenants.	} 5 sous- officiers.	6 —	97 cavaliers.		
1 maréc. des-logis chef.		1 —	1 vétérinaire.		
1 enseigne.	} 5 —	1 —	1 infirmier.		
5 sergents.		5 —	4 ouvriers.		
9 maréchaux-des-logis.	} 9 —	9 —			

Total : 5 officiers, 136 combattants, 6 non-combattants, 148 chevaux.

C. TABLEAU D'UN RÉGIMENT DE CAVALERIE AU PIED DE PAIX.

Le régiment de cavalerie au pied de paix a *cinq escadrons*, dont l'effectif comprend :

25 officiers 680 combattants, 30 non-combattants, 740 chevaux.

L'état-major du régiment comprend :

1 colonel, commandant ; 4 chevaux :

1 second officier-supérieur.	3 chev.	3 médecins.	} 7 non- com- bat- tants.	} 5 che- vaux.
1 lieutenant-adjudant.	3 —	1 payeur.		
1 sous-officier secrétaire.	} 2 —	1 vétérinaire-major.		
1 trompette-major.		1 sellier.		
		1 armurier.		

L'effectif total du régiment de cavalerie sur le pied de paix comprend :

28 officiers, 682 combattants, 37 non-combattants, 757 chevaux.

Les rations de fourrages sont livrées aux régiments sur le pied de l'effectif complet : sur les économies réalisées dans la distribution de ces rations de fourrages, sont prélevées des rations destinées à la nourriture de chevaux de réserve appelés *krumperpferde*, qui remplissent certains services accessoires et sont destinés, lors de la mobilisation, à atteler les voitures du train régimentaire.

D. ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION.

Une école d'équitation est établie à Hanovre, dans le but de former des instructeurs pour les régiments de cavalerie et pour

l'artillerie : chaque corps de troupe à cheval y envoie, à peu près par année, un officier et deux cavaliers : le cours dure un an. Les vingt meilleurs des élèves-cavaliers y restent une seconde année, puis ils retournent dans leurs régiments comme sous-officiers. En cas de guerre, l'école d'équitation est licenciée et elle forme la garde d'état-major au grand quartier général du roi de Prusse, concurremment avec le bataillon d'instruction.

§ V. Artillerie.

A. ORGANISATION GÉNÉRALE.

L'arme de l'artillerie, sous les ordres de l'inspecteur général en ce qui concerne son service spécial, comprend :

- 1° L'état-major particulier de l'arme ;
- 2° Les régiments d'artillerie de campagne ;
- 3° Les régiments d'artillerie à pied ;
- 4° La division d'artificiers ;
- 5° Les établissements d'instruction.

B. ÉTAT-MAJOR PARTICULIER.

L'état-major particulier de l'artillerie est réparti dans les établissements spéciaux au service de cette arme : les principaux de ces établissements sont les suivants :

- 5 centres d'inspection à Posen, Berlin, Hanovre, Coblenz et Munich.
- 5 manufactures d'armes à feu portatives ; dont 3 établies à Dantzig, Erfurth et Spandau appartenant à l'Etat et 2 sous son contrôle à Sommerda et à Suhl.
- 2 fonderies de canons, dont celle de Spandau, pour les pièces en bronze et en fonte ; appartenant à l'Etat et celle de l'établissement Krupp, à Essen, sous son contrôle.
- 4 raffineries et manufactures de poudre, à Neisse, Spandau, Metz, Hanau.
- 4 grands arsenaux à Dantzig, Deutz, Spandau et Strasbourg, dans lesquels on fabrique les voitures, les barnais, la sellerie, les affûts et tous les objets nécessaires au matériel roulant.

L'état-major particulier de l'artillerie forme encore :

- 1° Le comité de l'arme, qui s'occupe des questions relatives à l'organisation et à l'instruction des troupes d'artillerie ;
- 2° La commission d'examen, chargée de faire subir les épreuves aux lieutenants proposés pour le grade de capitaine ;
- 3° La commission d'expériences, ayant pour but d'examiner et d'essayer toutes les nouvelles inventions qui lui sont soumises : elle dispose, à cet effet, de la compagnie d'expériences faisant partie de la division d'artificiers.

C. ARTILLERIE DE CAMPAGNE AU PIED DE PAIX.

Chaque corps d'armée comprend une brigade d'artillerie de campagne portant son numéro : cette brigade comprend 2 régiments.

Le 1^{er} régiment, appelé *artillerie de corps d'armée*, comprend 3 divisions (1) : 2 de ces divisions sont chacune à 3 batteries *lourdes montées* à 4 pièces de 0^m,09 : la 3^e division est à 3 batteries *légères à cheval* à 4 pièces de 0^m,08.

Les batteries lourdes montées de ce régiment forment l'artillerie du corps d'armée, celle qu'anciennement on appelait *artillerie de réserve* : les batteries légères de la division à cheval sont attachées aux divisions de cavalerie ou employées aussi comme artillerie de corps d'armée ; les unes et les autres, sauf celles des divisions de cavalerie, sont donc entièrement à la disposition du général commandant le corps d'armée.

Le 2^e régiment, appelé *artillerie divisionnaire*, contient 2 divisions, chacune à 4 batteries de 4 pièces : ces batteries sont *montées*, mais dans chaque division il y en a 2 *lourdes* de pièces de 0^m,09 et 2 *légères* de pièces de 0^m,08. Chacune de ces divisions fournit les pièces nécessaires à l'une des 2 divisions d'infanterie du corps d'armée, quand celui-ci est mobilisé.

La force de l'artillerie s'évalue surtout d'après le nombre de ses pièces : il s'ensuit qu'il est peu intéressant de connaître la décomposition de l'effectif des troupes de cette arme, où l'homme n'a pas une action individuelle aussi considérable que dans l'infanterie et dans la cavalerie : nous nous contentons donc d'indiquer le total de la brigade d'artillerie de campagne sur le pied de paix qui est, à peu près, le suivant :

95 officiers, 1,800 combattants, 135 non-combattants, 770 chevaux, 68 pièces.

Nous verrons, en étudiant l'organisation des troupes mobilisées, que les batteries augmentent de 2 le nombre de leurs pièces.

D. ARTILLERIE A PIED, AU PIED DE PAIX.

L'organisation de l'artillerie à pied n'est pas encore tout à fait régulière : nous l'indiquons ci-dessous telle qu'elle doit être dans un laps de temps rapproché.

A chaque corps d'armée correspond 1 *régiment* d'artillerie à pied portant son numéro : ce régiment comprend 2 bataillons et 4 compagnies, dont l'effectif total comporte à peu près :

45 officiers, 850 combattants, 40 non-combattants, 15 chevaux.

(1) Ces divisions sont dénommées *abtheilungen*.

E. DIVISION D'ARTIFICIERS.

La division d'artificiers comprend 3 compagnies. 2 compagnies sont chargées de préparer les artifices de guerre, fusées, signaux, etc.... : la 3^e compagnie est mise à la disposition de la commission d'expériences pour la seconder dans ses essais.

F. ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION.

Les établissements d'instruction de l'artillerie sont : l'école de l'artillerie et des ingénieurs, l'école de tir et l'école pyrotechnique.

A. École de l'artillerie et des ingénieurs. — Cette école est établie à Berlin : comme il n'existe pas d'école polytechnique en Allemagne, il en résulte que le recrutement de l'école d'artillerie et du génie s'y fait autrement qu'en France. Après un an de grade et de service dans une troupe d'infanterie ou de cavalerie, les seconds lieutenants qui désirent entrer dans l'artillerie ou dans le corps des pionniers subissent un examen d'admission à cette école d'application : ils y suivent, pendant une année, un cours dont l'objet est l'étude des connaissances technologiques nécessaires à la spécialité de leur service. A la fin de cette année, ils subissent un examen d'aptitude : s'ils réussissent, ils sont nommés officiers d'artillerie ou du génie : s'ils échouent, ils retournent dans leur ancien corps de troupe. Ainsi qu'on le voit, tous les officiers de l'armée allemande ont la même origine, à quelque arme qu'ils appartiennent.

B. École de tir. — L'école de tir, établie à Berlin, a pour but de former des instructeurs pour le tir des bouches à feu : elle comprend un état-major permanent, une batterie d'instruction pour l'artillerie de campagne et une compagnie d'instruction pour l'artillerie de place : il y a par année deux cours, chacun de cinq mois, pour lesquels tout régiment d'artillerie désigne un officier et un sous-officier.

C. École pyrotechnique. — L'école pyrotechnique de Berlin est destinée à former et à instruire des artificiers : elle est complétée par l'école des artificiers-majors où tous les sous-officiers doivent suivre un cours d'une année s'ils désirent devenir maréchaux-des-logis chefs ou gardes.

§ VI. Pionniers.

A. ORGANISATION GÉNÉRALE.

Le corps des pionniers, analogue à notre arme du génie, comprend :

- 1° L'état-major particulier de l'arme ;
- 2° Les bataillons de pionniers ;
- 3° Le bataillon des chemins de fer.

B. ÉTAT-MAJOR PARTICULIER.

Nous avons déjà dit que l'inspection générale du génie et des forteresses est divisée en quatre inspections, dont chacune comprend deux inspections de places fortes et une de pionniers : les officiers de l'état-major particulier attachés aux inspections de places fortes sont répartis dans les places suivantes, dont chacune est désignée par le numéro de la classe à laquelle elle appartient, savoir :

- Sur la Moselle* : Metz (1), Thionville (2).
- Entre la Moselle et le Rhin* : Schlestadt (3), Sarrelouis (2), Landau (2).
- Sur le Rhin* : Neuf-Brisach (3), Strasbourg (1), Rastadt (2), Germersheim (3), Mayence-Cassel (1), Coblenz-Ehrenbreitstein (1), Cologne-Deutz (1), Düsseldorf (3), Wesel (2).
- Sur la mer du Nord* : forts de l'embouchure de l'Ems, du Weser, de l'Elbe, la Jähde (3).
- Sur l'Eider* : Rendsbourg (3).
- Sur la mer Baltique* : Sonderbourg-Duppel (2), Kichl-Friedrichsort (1), Swinemunde (3), Dantzig-Winchelsmunde (1), Pillau (3), Königsberg (1), Memel (3).
- Sur la Vistule* : Thorn (2), Marienbourg-Dirschau (3).
- Sur la Wartha* : Posen (1).
- Sur l'Oder* : Glogau (2), Kustrin (2).
- Sur la Neisse* : Glatz (2), Neisse (2).
- Sur la Havel et la Sprée* : Spandau (2).
- Sur l'Elbe* : Königstein (3), Torgau (2), Magdebourg (1).
- Sur le Mein* : Wurtzbourg (2).
- Sur le Danube* : Ulm (1), Ingolstadt (1).

Beaucoup d'anciennes forteresses sont déclassées depuis la guerre de 1870 : telles sont Minden, Erfurt, Wittemberg, Kosel, Graudenz, Kolberg, Stralsund, Stettin, Phalsbourg, Bitche, la Petite-Pierre.

L'état-major particulier du génie forme encore :

- 1° Le comité de l'arme, qui s'occupe des études scientifiques spéciales ;
- 2° La commission de défense, qui délibère sur toutes les mesures à prendre pour mettre en état de défense le territoire de l'empire allemand ;
- 3° La commission d'examen des lieutenants proposés pour le grade de capitaine et des capitaines de deuxième classe proposés pour la première classe de leur grade.

C. BATAILLONS DE PIONNIERS AU PIED DE PAIX.

A chaque corps d'armée est attaché un bataillon de pionniers portant le même numéro: ce bataillon comprend 4 compagnies dont chacune a sa spécialité: 2 sont de *sapeurs*, 1 de *mineurs*, 1 de *pontonnières*.

L'effectif total du bataillon est le suivant :

18 officiers, 482 combattants, 24 non-combattants, 7 chevaux.

D. BATAILLON DES CHEMINS DE FER.

Le bataillon des chemins de fer a 18 officiers et 500 hommes: il est à la disposition du chef de l'état-major général, et il compte parmi les troupes du corps de la garde. Les officiers du bataillon sont des officiers de pionniers: les sous-officiers et soldats sont pris parmi les pionniers et parmi les engagés volontaires aspirant à devenir ingénieurs et mécaniciens dans les compagnies de chemins de fer: le bataillon est exercé à la construction, à la destruction et à la réparation des voies ferrées: le centre des travaux de cette troupe technique est à la gare de Kœpnick, près Berlin, mais elle s'exerce souvent en d'autres points.

§ VII. *Train au pied de paix.*

Le service du train est fait par un bataillon dans chaque corps d'armée: ce bataillon, qui porte le numéro du corps d'armée, comprend :

2 compagnies.
1 dépôt.

1 section de boulangers.
1 section d'ouvriers.

L'effectif du bataillon est de : 12 officiers, 250 non-combattants, 130 chevaux, 26 voitures. Dans ce total ne sont compris, ni les boulangers répartis dans les grands centres de garnison et dont le nombre varie selon les besoins, ni les *recrues du train*: on appelle ainsi les jeunes gens reconnus trop faibles pour faire un service actif, mais aptes à un service auxiliaire et qui viennent faire, dans le train, un stage de six mois: ils y sont à peu près en proportion des 9/14 de l'effectif total: c'est dans ces jeunes gens, exercés à soigner les chevaux, que sont pris les ordonnances des officiers montés et les conducteurs des voitures, dont le nombre est considérable lors de la mobilisation.

§ VIII. *Services divers.*

Les services divers nécessaires à l'existence et au fonctionnement de l'armée sont :

L'intendance, le service médical, le service d'hygiène hippique, l'auditoriat, l'aumônerie, la gendarmerie, les invalides, les courriers de campagne, les ordonnances d'état-major, les compagnies de discipline.

Parmi ces services, les uns sont placés hors corps d'armée, les autres sont compris dans le corps d'armée, enfin les derniers sont destinés au service dans les corps de troupe.

A. HORS CORPS D'ARMÉE.

Les services divers hors corps d'armée sont : la gendarmerie, les courriers de campagne et les compagnies de discipline.

A. *Gendarmerie.* — La gendarmerie est une troupe d'élite, recrutée parmi les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée : elle n'est pas comprise dans l'effectif de l'armée permanente : elle dépend du ministère de l'Intérieur en temps de paix. Le corps entier est partagé en brigades : chacune de celles-ci est subdivisée en autant de districts qu'il y a de régences dans la circonscription du corps d'armée. En temps de guerre, la gendarmerie fournit un détachement au quartier général de chaque corps d'armée.

B. *Courriers de campagne (feld-jæger).* — Le corps des *feld-jæger* comprend environ 100 jeunes gens qui servent comme engagés volontaires d'un an avec l'intention de se destiner aux emplois élevés de l'administration forestière : ils ont le rang de sous-officiers : ils sont montés et on les emploie comme courriers en temps de paix et de guerre.

C. *Compagnies de discipline.* — Les compagnies de discipline comprennent deux sortes de condamnés :

1° Les *ouvriers de discipline* qui proviennent des hommes s'étant mutilés volontairement pour se soustraire aux obligations du service et des hommes incorporés alors qu'ils étaient temporairement privés de leurs droits civils ;

2° Les *soldats de discipline*, c'est-à-dire les militaires condamnés aux travaux de forteresse par un conseil de guerre.

B. DANS LE CORPS D'ARMÉE.

Les services divers que comprend un corps d'armée sont :

l'intendance, l'auditoriat, l'aumônerie et les ordonnances d'état-major.

A. *Intendance*. — Le corps de l'intendance se compose d'employés militaires se recrutant par voie de concours : ils n'ont aucune assimilation dans leur hiérarchie avec celle des combattants : dans toutes leurs attributions, ils sont soumis à la direction supérieure du commandement. Leurs principales fonctions sont les suivantes :

1^o Solde des troupes et approvisionnement des vivres dans certains cas : surveillance des employés aux vivres et des magasins de subsistances ;

2^o Surveillance administrative des dépôts du train, des hôpitaux et de tous les bâtiments militaires.

Chaque corps d'armée est pourvu d'une intendance ayant quatre bureaux placés sous les ordres d'un intendant et entre lesquels les travaux sont ainsi répartis :

1^{er} bureau : Solde et dépenses.

2^e — Subsistances.

3^e bureau : Habillement.

4^e — Casernement et hôpitaux.

Dans les bureaux de chaque intendance de corps d'armée sont employés environ 20 fonctionnaires de l'intendance.

Le service administratif de la division est confié à un conseiller d'intendance ayant, sous ses ordres, 3 ou 4 secrétaires.

B. *Auditoriat*. — Le corps de l'auditoriat se compose de magistrats non assimilés aux officiers. Ils sont chargés de la direction de la justice militaire, de l'instruction des affaires et de l'accusation publique.

A la tête du corps est un auditeur général assisté par 4 conseillers. A l'état-major de chaque corps d'armée est un auditeur de corps d'armée : enfin il y a un auditeur de division à l'état-major de chaque division et dans chaque garnison importante.

C. *Ordonnances d'état-major*. — Quelques cavaliers sont extraits des régiments de cavalerie pour faire le service d'ordonnance dans les quartiers généraux. Ces cavaliers forment le noyau des gardes d'état-major qui servent d'escorte aux officiers généraux en temps de guerre.

D. *Aumônerie*. — Les aumôniers militaires n'ont pas d'assimilation avec les officiers : ils forment un corps particulier placé sous la direction d'un aumônier général protestant. Le personnel du culte d'un corps d'armée est sous la surveillance d'un aumônier supérieur : il y a deux aumôniers, l'un protestant et l'autre catholique, dans chaque division, dans chaque

grande garnison et dans chaque grand établissement militaire.

C. DANS LE CORPS DE TROUPE.

Les employés militaires des corps de troupe sont les médecins, les vétérinaires, les payeurs, les armuriers et les selliers.

A. *Médecins*. — Les médecins militaires sont les seuls employés qui soient assimilés aux officiers : leur hiérarchie s'étend depuis le rang de sous-officier jusqu'à celui de général-major.

Le corps des médecins militaires se recrute parmi les élèves de l'*École de médecine chirurgicale de Berlin*, où ils font un cours gratuit de quatre ans, sous la condition de se consacrer, pour la suite, au service de l'armée. Les médecins sont sous la direction d'un inspecteur général que l'on nomme médecin-major général : ils sont répartis dans les corps de troupe en raison des effectifs de ceux-ci : en temps de guerre, leur cadre s'augmente considérablement par l'appel de tous les médecins civils qui, en raison de leur âge, se trouvent dans l'obligation de servir.

Les médecins sont secondés par les *infirmiers*, partagés en trois classes : ceux-ci ne passent d'une classe à l'autre qu'après examen. En dehors de ces infirmiers employés dans les hôpitaux et des infirmiers des corps de troupe, vingt jeunes soldats pris parmi ceux qui sont reconnus trop faibles pour faire un service actif sont désignés annuellement dans chaque corps d'armée pour être exercés dans les hôpitaux au service des infirmiers : ils n'y restent qu'une année : ils sont destinés à former, en temps de guerre, les compagnies de *brancardiers*.

B. *Vétérinaires*. — Les vétérinaires militaires se recrutent parmi les élèves de l'*École des vétérinaires militaires de Berlin* : leur nombre s'accroît, en temps de guerre, par l'adjonction des vétérinaires civils qui, en raison de leur âge, se trouvent dans l'obligation de servir.

Les vétérinaires sont secondés, dans le traitement des maladies des chevaux, par les *maréchaux ferrants*. Depuis peu de temps, leur situation personnelle a été améliorée, mais ils ne sont pas assimilés aux officiers : ils sont répartis dans les corps de troupe à cheval, dans les dépôts de remonte, et l'un d'eux est le chef du service d'hygiène hippique dans le corps d'armée.

c. *Payeurs*. — Les payeurs sont des employés, provenant tous

de la classe des sous-officiers, et qui sont chargés des détails de la comptabilité : il y en a un par bataillon, un par régiment de cavalerie ou d'artillerie.

D. *Armuriers et selliers.* — Les armuriers et selliers sont des chefs ouvriers compris dans la catégorie des employés militaires en dehors de l'effectif.

D. INVALIDES.

Les invalides de la guerre sont recueillis dans des hôtels ou placés dans des compagnies d'invalides : les deux hôtels sont à Berlin et à Stolp : les compagnies sont au nombre de sept ou huit environ.

§ IX. *Districts de bataillon de landwehr.*

Il y a actuellement, pour toute l'armée allemande, 274 districts de bataillon de landwehr : l'organisation complète devrait en comprendre 297, à raison de 17 pour chacun des 17 corps d'armée de la ligne, y compris ceux de la division hessoise : la landwehr de la garde a une organisation spéciale.

Deux bataillons de landwehr forment un régiment de même désignation et de même numéro que le régiment de grenadiers ou d'infanterie qui lui correspond dans l'armée active : la population des deux districts de landwehr sert à recruter ce dernier régiment : comme il doit y avoir 8 régiments d'infanterie par corps d'armée, il faut donc 16 districts de bataillon de landwehr : le 17^e district est un district de réserve qui est destiné à compléter le recrutement des districts dans lesquels on ne pourrait suffire au contingent demandé : la population de chaque district est de 140,000 habitants environ.

Chaque district de bataillon de landwehr a un état major permanent qui fait partie de l'armée active et qui comprend :

- 1 major, commandant militaire du district.
- 1 lieutenant-adjudant.
- 9 sous-officiers et 6 hommes, instructeurs, garde-magasins, ordonnances, etc.

Ce personnel a les attributions générales suivantes :

- 1^o Tenir tous les registres et contrôles nécessaires pour la levée des hommes de recrue, le rappel des hommes de la réserve et de la landwehr, la réquisition des chevaux ;
- 2^o Procéder aux opérations du recrutement pour le contingent annuel, à la mobilisation des hommes de la réserve et de la landwehr, à la formation du bataillon de landwehr en cas de guerre ;

3° Conserver et entretenir en bon état, pour les exercices et la mobilisation, tous les effets et armes déposés dans le landwehr-arsenal.

§ X. Effectif de l'armée allemande au pied de paix.

ARMES ET SERVICES		Officiers	Combattants	Employés non - com- battants	Chevaux
DÉSIGNATION	NOMBRE				
Infanterie.....	470 bataillons	9,682	277,776	1,901	4,356
Cavalerie.....	465 escadrons	2,350	65,280	1,055	69,873
Artillerie.....	306 batt. et 144 c ^{ies}	2,252	41,290	354	15,865
Pionniers.....	76 compagnies	356	9,735	72	139
Train.....	18 bataillons	251	4,180	63	2,376
Services divers...	"	81	2,408	12	320
Non enrégimentés.	"	2,061	"	187	3,329
Totaux.....	"	17,033	401,659	3,644	96,158

Article VII. — Situation au pied de guerre.

§ I. Principes de la mobilisation.

Nous exposerons en détail, dans les leçons sur la stratégie, l'étude des opérations de la *mobilisation*: dans cette leçon, nous nous contenterons d'indiquer les traits principaux qui la caractérisent.

L'organisation du pied de paix en Allemagne est faite de telle sorte qu'elle permette le passage du pied de paix au pied de guerre sans la moindre perte de temps. Au moment jugé convenable, l'empereur donne l'ordre de mobiliser, soit l'armée entière, soit un ou plusieurs corps d'armée. Chaque corps d'armée se mobilise pour son propre compte, sans qu'il y ait lieu d'envoyer d'autres ordres ni d'autres instructions.

En vertu de ce principe, le *plan de mobilisation*, établi dès longtemps à l'avance, doit prévoir toutes les opérations jusque dans les moindres détails, indiquer le mode, le jour et la durée de chacune d'elles et fixer exactement, dans des tableaux numériques, tout ce qui concerne les divers éléments de l'armée: il est communiqué à l'avance à toutes les autorités chargées de le mettre à exécution, et étudié à fond par celles-ci, chacune en ce qui la concerne, pour éviter les retards et les difficultés.

Les opérations se font toutes simultanément: les comman-

dants des troupes mobilisent le personnel et le matériel de guerre : l'intendance mobilise l'administration : les commandants des places procèdent à l'armement et à la mise en état de défense des villes fortes : les présidents supérieurs et les présidents de régence, ainsi que les sous-préfets et les maires, sont tenus de prêter un concours actif pour la réunion des hommes de réserve et de landwehr, ainsi que des chevaux à requérir ou à acheter, et pour l'organisation des logements, etc...

L'armée mobilisée se compose de trois parties :

- 1° Les troupes de campagne ;
- 2° Les troupes de remplacement ou de dépôt ;
- 3° Les troupes de garnison, composées surtout de landwehr.

L'effectif des troupes est fixé par un chiffre normal et il doit être maintenu tant que dure l'état de mobilisation.

La série des mesures à prendre, dès que l'ordre de mobilisation est arrivé, est la suivante :

- 1° Compléter les états-majors, organiser les états-majors suppléants à l'intérieur ;
- 2° Compléter les effectifs de guerre des troupes de campagne, en y faisant entrer en nombre voulu les officiers, les sous-officiers et les soldats ;
- 3° Former les troupes de recrutement avec les officiers, les sous-officiers et les soldats de la réserve ;
- 4° Former les troupes de garnison avec les officiers de l'armée active, de la réserve ou de la landwehr, et avec les sous-officiers et les soldats de la landwehr ;
- 5° Requérir ou acheter les chevaux en nombre suffisant ;
- 6° Mobiliser l'administration de campagne, c'est-à-dire le train, l'intendance, la trésorerie, les postes, le service des vivres, le service sanitaire, la justice et l'aumônerie nécessaires aux troupes de campagne.
- 7° Armer les places fortes et les mettre en état de défense.

§ II. *Troupes et services hors corps d'armée.*

A. GRANDS QUARTIERS GÉNÉRAUX.

L'empereur généralissime a un *grand quartier général* dont la garde est confiée aux troupes du bataillon d'instruction et de l'école d'équitation qui ont été licenciées dès la déclaration de guerre et où chaque régiment est représenté.

L'armée active forme une *grande armée* généralement divisée en trois *armées particulières* dont chaque commandant a également un grand quartier général avec une garde d'état-major.

B. PARC DE MUNITIONS DE RÉSERVE.

Un parc de munitions de réserve est organisé pour toute l'armée : il comprend 2 divisions ayant chacune 18 colonnes

de munitions à 30 voitures : ces voitures doivent être trainées par des chevaux requis, ou transportées sur les wagons et les bateaux.

C. SERVICE DU TÉLÉGRAPHE.

Le service du télégraphe est fait par 7 des sections de télégraphie de campagne et par un nombre variable de sections de télégraphie d'étapes, 3 au moins.

D. SERVICE DES CHEMINS DE FER.

Le service de construction, de destruction et de réparation des chemins de fer est exécuté par des sections spéciales dont le nombre est de 3 au moins.

E. PARC DE SIÈGE.

S'il est nécessaire, on mobilise une partie ou la totalité des deux parcs de siège : ces deux parcs, établis et préparés pour le siège d'une place forte de 1^{re} classe, sont répartis dans trois forteresses, le premier à Spandau, le second à Coblenz et à Posen : chacun a 400 canons de siège et 150 carabines de rempart.

F. EFFECTIF TOTAL.

L'effectif total de tous ces services et troupes hors corps d'armée, déduction faite du parc de siège, comprend environ :

200 officiers, 5,000 hommes, 5,000 chevaux 2,000 voitures.

§ III. *Troupes de campagne.*

Les troupes de campagne comprennent 18 corps et demi mobilisés.

A. COMPOSITION D'UN CORPS D'ARMÉE MOBILISÉ.

A. *Troupes de campagne.*

1^o *Le quartier général.* — *Le commandant en chef.*

Le chef d'état-major, 3 officiers d'état-major, 4 adjudants.

Le commandant de l'artillerie, le commandant du génie.

L'intendant du corps d'armée, l'inspecteur des vivres, l'inspecteur des postes, l'auditeur du corps d'armée, le médecin général, l'aumônier supérieur, le vétérinaire supérieur.

Un détachement de gendarmerie de 44 hommes conduits par un officier.

Une garde d'état-major, de 28 fantassins et 18 cavaliers, sous les ordres d'un officier.

*2° 2 divisions d'infanterie.**Dans chaque division,*

Le commandant de la division.
 Le chef d'état-major, 1 officier d'état-major, 2 adjudants
 Le conseiller d'intendance, le commissaire des vivres, le percepteur des
 postes, 2 auditeurs de division, 2 aumôniers de division.
 Une garde d'état-major de 8 fantassins et 4 cavaliers.

Dans chaque brigade,

Le commandant de la brigade.
 Son adjudant et 2 cavaliers d'ordonnance.

*Dans la première division,**2° BRIGADE.*

2 régiments d'infanterie.
 1 bataillon de chasseurs.
 1 régiment de cavalerie.
 1 détachement de santé.

1° BRIGADE.

2 régiments d'infanterie.
 1 compagnie de pionniers avec un
 équipage de ponts.
 1 division d'artillerie montée.

*Dans la seconde division,**4° BRIGADE.*

2 régiments d'infanterie.
 1 compagnie de pionniers avec 1 co-
 lonne d'outils.
 1 détachement de santé.

3° BRIGADE.

2 régiments d'infanterie.
 1 régiment de cavalerie.
 1 division d'artillerie montée.

3° Artillerie de corps d'armée.

2 divisions d'artillerie lourde montée. | 1 division d'artillerie légère à cheval
 1 compagnie de pontonniers avec équipage de pontons
 1 division de colonnes de munitions comprenant :
 5 colonnes de munitions d'artillerie | 4 colonnes de munitions d'infanterie.
 1 détachement de santé.

4° Train.

1 escadron d'escorte.
 1 dépôt de chevaux.
 3 ambulances de campagne.

1 colonne de boulangerie.
 5 colonnes d'approvisionnements.
 5 colonnes du train auxiliaire.

5° Brigade de cavalerie.

3 régiments de cavalerie.

| 1 batterie-légère à cheval

*B. Corps d'armée immobile.**1° Quartier général.*

Le commandant en chef intérimaire
 Les adjudants du commandant:
 4 commandants intérimaires de bri-
 gade.
 1 inspecteur des escadrons de dépôt.
 1 commandant intérimaire de l'ar-
 tillerie.
 L'intendance provinciale.

2° Troupes de remplacement.

8 bataillons d'infanterie.
 1 compagnie de chasseurs.
 5 escadrons de cavalerie.

| 1 division d'artillerie de campagne.
 1 compagnie de pionniers.
 1 division du train.

3° Troupes d'occupation.

17 bataillons de landwehr.
 1 compagnie de chasseurs de réserve.
 2 régiments de cavalerie de réserve.

| 1 régiment d'artillerie à pied.
 3 compagnies de pionniers de réserve.

B. INFANTERIE DE CAMPAGNE.

A. *Tableau d'une compagnie d'infanterie de campagne.* —

Le capitaine a 2 chevaux de selle : à chaque compagnie est attachée 1 voiture de vivandier.

Les compagnies de *grenadiers* et de *mousquetaires* ont chacune un cheval de bât portant le ménage et les manteaux des officiers, les fonds et les registres de la compagnie, 10 couvertures pour les malades, etc...

Dans les compagnies de *chasseurs* et de *fusiliers*, le cheval de bât est remplacé par 1 voiture à bagages d'officiers.

Chaque compagnie de *chasseurs* a, en outre, 1 caisson de munitions.

Les soldats du train sont les ordonnances des officiers montés et les conducteurs des voitures.

Les effectifs sont donc les suivants, sur le pied de guerre :

<i>Grenadiers et Mousquetaires.</i>	5	officiers	250	combattants	4	non combat.	4	chevaux	1	voiture.
<i>Fusiliers.</i>	5	—	250	—	4	—	5	—	2	—
<i>Chasseurs.</i>	5	—	250	—	5	—	7	—	3	—

B. *Tableau d'un bataillon d'infanterie de campagne.* —

1^o Les bagages d'un bataillon de *grenadiers* ou de *mousquetaires* comprennent en dehors des compagnies :

1 caisson de munitions.	1 voiture à bagages d'officier.
1 voiture d'ambulance.	1 voiture d'habillement.

2^o Les bagages du bataillon de *fusiliers* sont les suivants :

1 caisson de munitions, 1 voiture d'ambulance, 1 voiture d'habillement.

3^o Les bagages du bataillon de *chasseurs* comprennent :

1 voiture d'ambulance, 1 voiture d'habillement.

4^o Les effectifs totaux sont donc les suivants :

<i>Grenadiers et Mousquetaires.</i>	22	officiers	1,002	combattants	31	non-combat.	38	chevaux	8	voit.
<i>Fusiliers.</i>	22	—	1,002	—	29	—	38	—	11	—
<i>Chasseurs.</i>	22	—	1,002	—	34	—	38	—	14	—

C. *Tableau d'un régiment d'infanterie de campagne.*

<i>Grenadiers et Infanterie.</i>	69	offic.	3,016	combat.	102	non-combat.	126	chev.	28	voit.
<i>Fusiliers.</i>	69	—	3,016	—	98	—	126	—	34	—

D. *Tableau d'une brigade d'infanterie de campagne.*

L'effectif d'une brigade mobilisée à 2 régiments de grenadiers ou de ligne est le suivant :

138 officiers, 6,032 combattants, 204 non-combattants, 252 chevaux, 56 voitures.

E. *Tableau d'une division d'infanterie de campagne.*

L'effectif d'une division à 2 brigades comprend :

276 officiers, 12,064 combattants, 408 non-combattants, 504 chevaux, 112 voitures.

F. *Tableau de l'infanterie d'un corps d'armée mobilisé.*

L'effectif des 2 divisions d'infanterie du corps d'armée mobilisé comprend, avec le bataillon de chasseurs, et l'un des régiments étant de fusiliers :

574 officiers, 25,130 combattants, 350 non combattants, 1050 chevaux, 240 voitures.

G. *Tableau des troupes de campagne de l'infanterie allemande.*

TROUPES		Officiers	Combattants	Non-combattants	Chevaux	Voitures
DÉSIGNATION	NOMBRE					
134 régiments....	402 h ^{ons}	9,240	404,000	13,700	16,900	3,760
14 rég ^{ts} fusiliers ..	42	980	42,000	1,400	1,750	480
26 b ^{ns} chasseurs..	26	580	26,000	900	1,050	360
			472,000	16,000	.	
Totaux	470	10,800	488,000		19,700	4,600

C. CAVALERIE DE CAMPAGNE.

A. *Tableau de l'escadron de cavalerie de campagne.* —

L'escadron de la cavalerie allemande sur le pied de guerre contient :

5 officiers, 150 combattants, 8 non-combattants, 174 chevaux, 2 voitures.

De ces deux voitures, l'une est de vivandier, l'autre est à bagages.

B. *Tableau du régiment de cavalerie de campagne.* — Le régiment, sur le pied de guerre, ne comporte plus que 4 escadrons. Les chevaux mauvais ou défectueux des 4 escadrons de campagne sont échangés contre les bons chevaux du 5^e escadron, qui devient dépôt.

Le régiment a, comme bagages :

1 voiture d'ambulance, 1 forge de campagne, 1 voiture à bagages d'officier.

Son effectif total, sur le pied de guerre, est le suivant :

23 officiers, 602 combattants, 56 non-combattants, 714 chevaux, 11 voitures.

C. *Tableau d'une brigade de cavalerie de campagne.* — La brigade peut être à 2 ou 3 régiments : quand elle n'a que 2 régiments son effectif est le suivant :

46 officiers, 1204 combattants, 112 non-combattants, 1,428 chevaux, 22 voitures.

D. *Tableau d'une division de cavalerie de campagne.* — La cavalerie, sur le pied de guerre, a un régiment à chaque division d'infanterie : avec les autres régiments du corps d'armée, on crée des divisions de cavalerie qui sont placées sous les ordres des commandants des armées particulières : la force minimum de ces divisions est de 16 escadrons, et la force maximum de 36 : quand il y a 2 brigades à 2 régiments, soit 16 escadrons, l'effectif de la division est le suivant :

92 officiers, 3,010 combattants, 224 non combattants, 2,856 chevaux, 44 voitures.

E. *Tableau des troupes de campagne de la cavalerie allemande.*

372 escadrons : 2,140 officiers, 56,000 combattants, 5,200 non-combattants, 66,500 chevaux, 1,000 voitures.

D. ARTILLERIE DE CAMPAGNE.

Il n'y a plus, dans un corps d'armée mobilisé, que des batteries d'artillerie de campagne : l'organisation des batteries se modifie en ce que chacune d'elles comprend 6 pièces : or, il y a 17 batteries dans le corps d'armée, ce qui donne 102 pièces d'artillerie de campagne attelées.

En outre, la brigade d'artillerie de campagne forme 1 division de 9 colonnes de munitions, dont 5 pour l'artillerie et 4 pour l'infanterie.

L'effectif total des 17 batteries de l'artillerie de campagne d'un corps d'armée est le suivant :

106 officiers, 3,240 combattants, 980 non-combattants, 4,000 chevaux, 102 pièces, 500 voitures.

L'effectif total des 310 batteries (1) de l'artillerie des troupes de campagne comprend :

2,000 officiers, 59,000 combattants, 17,700 non-combattants, 73,000 chevaux, 1,860 pièces, 9,000 voitures.

E. PIONNIERS DE CAMPAGNE.

Chaque bataillon de pionniers ne comprend plus que 3 compagnies : deux sont respectivement attachées aux deux divisions d'infanterie : la troisième marche avec l'artillerie de corps d'armée. Ces compagnies ont avec elles 1 colonne d'outils et de matériel de retranchement, l'équipage de pont suffisant pour un pont de 65 mètres et 1 équipage de pontons pour un pont de 135 mètres.

L'effectif de ces 3 compagnies comprend :

16 officiers, 450 combattants, 240 non-combattants, 400 chevaux, 60 voitures.

L'effectif des 55 compagnies de pionniers de campagne est le suivant :

290 officiers, 8,100 combattants, 4,300 non-combattants, 7,200 chevaux, 1,100 voitures.

F. TRAIN DE CAMPAGNE.

Le bataillon du train fournit :

3 ambulances divisionnaires avec 3 compagnies de brancardiers, ayant chacune du matériel pour soigner 200 malades.

1 escadron d'escorte des convois.

1 dépôt de chevaux.

3 ambulances de campagne ayant chacune du matériel pour 400 malades.

1 colonne de boulangerie à 16 voitures.

5 colonnes de vivres à 32 voitures.

5 colonnes du train auxiliaire.

Son effectif total comprend environ :

30 officiers, 1,480 hommes ou employés non-combattants, 1,290 chevaux, 227 voitures.

L'effectif total des services du train de campagne est le suivant :

540 officiers, 26,600 non-combattants, 23,200 chevaux, 4,100 voitures.

(1) Il faut ajouter 4 batteries pour la division hessoise.

G. TABLEAU DES TROUPES DE CAMPAGNE D'UN CORPS D'ARMÉE ALLEMAND AU PIED DE GUERRE.

DÉSIGNATION DES TROUPES	NOMBRE	Officiers	Combattants	Non-com- battants	Chevaux	Pièces	Voitures
Etats-majors ..	"	40	100	100	300	"	40
Infanterie.....	20 b ^{ens}	574	35,130	850	1,050	"	240
Cavalerie.....	20 e ^{ons}	115	3,010	280	3,570	"	55
Artillerie.....	17 b ^{ies}	106	3,240	980	4 000	102	500
Pionniers.....	3 c ^{ies}	16	450	240	400	"	60
Train.....	1 b ^{on}	30	"	1,480	1,400	"	227
			32,000	3,900			
Totaux.....	"	881	36,000		10,600	102	1,100

De ces nombres nous extrayons les diverses relations comparées qui suivent :

Rapport des officiers aux troupes
= 1/40

Rapports des chevaux aux troupes
= 1/4.

Rapport des pièces aux troupes = 3/5
par 1,000 hommes.

Rapport des voitures aux troupes
= 1/35.

Rapport des non-combattants aux
combattants = 1/8.

Rapport des non-combattants au total
= 0,11.

Rapport de l'infanterie au total =
0,71.

Rapport de la cavalerie au total =
0,08.

Rapport de l'artillerie au total =
0,09.

Rapport des pionniers au total =
0,02

Rapport du train au total = 0,06.

§. IV. Effectif des troupes de campagne de l'armée allemande mobilisée.

DÉSIGNATION DES TROUPES	NOMBRE	Officiers	Combattants	Non combat- tants	Chevaux	Pièces	Voitures
Services généraux, hors corps d'armée.	"	200	2,000	3,000	5,000	"	2,000
Etats-majors dans les corps d'armée.	"	720	1,800	1,800	5,400	"	720
Infanterie.....	470 b ^{ens}	10,800	472,000	16,000	19,700	"	4,600
Cavalerie.....	370 b ^{ens}	2,140	56,000	5,200	66,500	"	1,000
Artillerie.....	310 c ^{ies}	2,900	59,000	17,700	73,000	1,800	9 000
Pionniers.....	55 c ^{ies}	290	8,100	4,300	7,300	"	1,100
Train.....	18 b ^{ons}	540	"	26,600	23,200	"	4,100
			599 0 0	75,000			
Totaux.....	"	17 600	674,000		200,000	1,800	22,500

En comparant ces totaux entre eux afin de rechercher leur véritable signification, nous retrouverions les mêmes relations que celles dont nous avons fait ci-dessus l'énumération après le tableau d'un corps d'armée au pied de guerre. S'il existe quelques légères différences entre les rapports que donneraient ces deux tableaux, cela tient à ce que nous avons dû négliger certaines irrégularités provenant, soit de l'inégalité entre les effectifs des corps d'armée, soit d'un manque momentané d'uniformité devant disparaître lorsque l'organisation des nouveaux corps sera complète.

§ V. *Troupes de remplacement.*

Nous venons d'indiquer comment, par le rappel d'une partie des troupes de la réserve de l'armée permanente, les troupes de campagne arrivent à obtenir les effectifs réglementaires de mobilisation composés d'hommes instruits.

L'autre partie de la réserve de l'armée permanente, une partie de la réserve non instruite de recrutement et la dernière classe de recrues servent à former les troupes de remplacement : les hommes ainsi placés dans les dépôts donnent un fond de recrutement où l'on puise pour combler les vides qui se produisent dans les rangs des troupes de campagne : l'instruction y est faite par les officiers et les sous-officiers de la réserve.

Voici les procédés employés pour la création de ces dépôts.

A. INFANTERIE DE REMPLACEMENT.

Chaque régiment d'infanterie forme 1 *bataillon de dépôt* dont l'effectif, avec la *section d'ouvriers*, comprend :

19 officiers, 1,002 combattants, 170 non-combattants, 3 chevaux.

Chaque bataillon de chasseurs forme une *compagnie de dépôt* dont l'effectif avec la *section d'ouvriers* comprend :

4 officiers, 201 combattants, 53 non-combattants.

L'infanterie de remplacement d'un corps d'armée comprend 8 bataillons et 1 compagnie et a pour effectif :

156 officiers, 8,217 combattants 1,413 non-combattants, 24 chevaux.

Les 148 bataillons et les 26 compagnies de remplacement de toute l'infanterie allemande comprennent :

2,900 officiers, 154,000 combattants 26,000 non-combattants, 450 chevaux.

B. CAVALERIE DE REMPLACEMENT.

Le 5^e *escadron* de chaque régiment en forme le *dépôt*: son effectif, avec la *section d'ouvriers* est le suivant :

5 officiers, 200 combattants, 44 non-combattants, 210 chevaux.

Les 5 *escadrons* de cavalerie de remplacement d'un corps d'armée comprennent :

25 officiers, 1,000 combattants, 220 non-combattants, 1,050 chevaux.

Les 93 *escadrons* de remplacement de la cavalerie allemande ont pour effectif :

465 officiers, 18,600 combattants, 4,100 non-combattants, 20,000 chevaux.

C. ARTILLERIE DE REMPLACEMENT.

Chaque brigade d'artillerie de campagne forme, *comme dépôt*, 1 *division* de 3 batteries, dont : 1 légère montée, 1 lourde montée, 1 légère à cheval : l'effectif de cette division avec la *section d'ouvriers* comprend :

12 officiers, 550 combattants, 135 non-combattants, 220 chevaux, 18 pièces.

L'effectif des 54 batteries de remplacement de toute l'artillerie de campagne allemande est le suivant :

220 officiers, 10,000 combattants, 2,400 non-combattants, 4,000 chevaux, 324 pièces.

D. PIONNIERS DE REMPLACEMENT.

Chaque bataillon de pionniers forme, *comme dépôt*, 1 *compagnie* dont l'effectif avec la *section d'ouvriers* est le suivant :

4 officiers, 202 combattants, 42 non-combattants.

L'effectif des 18 compagnies de remplacement des pionniers de l'armée allemande est le suivant :

72 officiers, 3,640 combattants, 760 non-combattants.

E. TRAIN DE REMPLACEMENT.

Chaque bataillon du train a, pour *dépôt*, 1 *division* de 2 compagnies qui sont composées d'hommes de réserve et de la landwehr du train : l'effectif de ce *dépôt*, y compris la *section d'ouvriers*, est le suivant :

12 officiers, 550 non-combattants, 200 chevaux.

L'effectif des 36 compagnies de remplacement du train de l'armée allemande comprend :

220 officiers, 10,000 non-combattants, 3,600 chevaux.

F. TABLEAU DES TROUPES DE REMPLACEMENT D'UN CORPS D'ARMÉE ALLEMAND AU PIED DE GUERRE.

DÉSIGNATION DES TROUPES	NOMBRE	Officiers	Combattants	Non-com- battants	Chevaux	Pièces
Infanterie . . .	8 b ^{ons} et 1 c ^{ie}	156	8,220	1,413	24	»
Cavalerie	5 b ^{ons}	25	1,000	220	1,050	»
Artillerie	3 c ^{ies}	12	550	135	220	18
Pionniers	1 c ^{ie}	4	202	42	»	»
Train	2 c ^{ies}	12	»	550	200	»
			9,970	2,360		
Totaux	»	199	12,330		1,490	18

G. TABLEAU DES TROUPES DE REMPLACEMENT DE L'ARMÉE ALLEMANDE MOBILISÉE.

DÉSIGNATION DES TROUPES	NOMBRE	Officiers	Combattants	Non-com- battants	Chevaux	Pièces
Infanterie	148 b ^{ons} et 26 c ^{ies}	2,900	154,000	26,000	450	»
Cavalerie	93 b ^{ons}	465	18,600	4,100	20,000	»
Artillerie	54 c ^{ies}	220	10,000	2,400	4,000	34
Pionniers	18 c ^{ies}	72	3,600	760	»	»
Train	36 c ^{ies}	220	»	10,000	3,600	»
			186,000	43,000		
Totaux	»	3,870	229,000		38,000	324

§ VI. Troupes de garnison.

A. ORGANISATION GÉNÉRALE.

La *landwehr* est formée, dès la mobilisation, par le rappel des officiers et des hommes qui en font partie : des officiers de l'armée active sont, en outre, désignés pour y être incorporés : le rappel se fait en totalité ou en partie.

Le premier rôle de la *landwehr* est de constituer la gar-

nison des places fortes, conjointement avec les compagnies de l'artillerie à pied, qui, bien que faisant partie de l'armée permanente, ne font pas partie des troupes de campagne comprises dans les corps d'armée, et avec les compagnies de pionniers laissées dans les places, à raison d'une par corps d'armée : pendant la campagne, ces troupes assurent les derrières de l'armée en occupant les *étapes* : elles soutiennent les corps d'armée de campagne dans les *blocus* et les *sièges* : elles occupent les *forteresses ennemies* dont ceux-ci se sont emparés : enfin, dans certains cas, elles peuvent même constituer des *corps d'armée complets*, indépendants, qui participent aux opérations effectuées en rase campagne.

B. AUTORITÉS MILITAIRES SUPPLÉANTES.

1° *Dans le district de landwehr.* — Dès l'ordre de la mobilisation, l'état-major de chaque district est porté à l'effectif suivant :

6 officiers, 16 hommes, 3 chevaux.

Soit pour les 17 districts du corps d'armée,

102 officiers, 272 hommes, 51 chevaux.

Et pour les 274 districts de l'empire allemand,

1,650 officiers, 4,400 hommes, 820 chevaux.

2° *Dans la circonscription du corps d'armée.* — Chaque circonscription de corps d'armée est commandée par un chef intérimaire, qui a sous ses ordres 4 commandants intérimaires de brigade, 1 inspecteur des escadrons de dépôt, 1 commandant intérimaire de l'artillerie et l'intendance provinciale.

Le personnel militaire du commandement intérimaire comprend environ, dans chacun des corps d'armée :

15 officiers 40 hommes, 25 chevaux.

Soit pour les 17 corps d'armée de la ligne :

255 officiers, 660 hommes, 400 chevaux.

3° *Services sédentaires.* — Certains services sédentaires restent, en totalité ou en partie, à l'intérieur du territoire pendant la campagne : tels sont la gendarmerie, les officiers et soldats employés à la remonte, dans les manufactures et dans certains établissements particuliers, présentant à peu près comme effectif total :

500 officiers, 8,000 hommes, 1,000 chevaux.

4^o *Récapitulation.* — L'effectif total de ces troupes et services immobiles comporte à peu près pour un corps d'armée :

117 officiers, 310 hommes, 75 chevaux.

Et pour les 17 corps d'armée, y compris les services hors corps d'armée,

2,600 officiers, 14,000 hommes, 2,400 chevaux.

C. INFANTERIE DE GARNISON.

L'infanterie de la landwehr peut donner :

1^o 9 *régiments de landwehr de la garde* à 2 bataillons, comprenant au total :

405 officiers, 13,500 combattants, 135 non-combattants, 100 chevaux.

2^o 121 *régiments de landwehr de la ligne* à 2 bataillons, comprenant au total :

4,800 officiers, 181,000 combattants, 2,000 non-combattants, 1,300 chevaux

3^o 26 *compagnies de landwehr de chasseurs* que l'on peut réunir 4 par 4 pour former des bataillons de chasseurs de réserve, dont l'effectif total donne :

104 officiers, 6,500 combattants, 100 non-combattants, 40 chevaux.

4^o Au total, pour l'infanterie de la landwehr d'un corps d'armée, 17 bataillons et 1 compagnie :

400 officiers, 13,000 combattants, 130 non-combattants, 90 chevaux.

5^o Au total, pour les 274 bataillons et les 26 compagnies de toute l'infanterie de la landwehr allemande.

5,300 officiers, 201,000 combattants(1), 2,200 non-combattants, 1,500 chevaux.

Cet effectif est le minimum de ce que peut donner l'infanterie de la landwehr.

D. CAVALERIE DE GARNISON.

Chaque corps d'armée peut fournir 2 *régiments de cavalerie* de landwehr à 4 escadrons ayant ensemble à l'effectif :

48 officiers, 1,200 hommes, 32 non-combattants, 1,500 chevaux.

Ce qui fait pour les 36 *régiments de la cavalerie* de la landwehr allemande formant 144 escadrons :

800 officiers, 22,000 hommes, 600 non-combattants, 24,000 chevaux.

(1) Dans ce calcul des forces, nous avons supposé le bataillon de landwehr à 750 hommes, mais il a quelquefois plus de 1,200 hommes.

E. ARTILLERIE A PIED DE GARNISON.

Chaque régiment d'artillerie à pied double son effectif et le nombre de ses compagnies, par le rappel direct des hommes de la landwehr et de la réserve.

Le corps d'armée dispose de 16 *compagnies* comprenant :

64 officiers, 3,200 combattants, 200 non-combattants.

Les 288 *compagnies d'artillerie de place* que l'on peut ainsi former ont l'effectif suivant :

1,150 officiers, 37,000 combattants, 3,600 non-combattants.

Ces compagnies sont destinées soit à former l'artillerie des places allemandes qui seraient assiégées, soit à servir les pièces du parc de siège contre une forteresse ennemie.

F. PIONNIERS DE GARNISON.

Nous avons dit que chacun des bataillons de pionniers laisse une compagnie comme troupe de garnison : cette compagnie sert de noyau aux deux autres que fournit la landwehr.

L'effectif des 3 *compagnies de pionniers* de garnison du corps d'armée comprend :

12 officiers, 700 combattants, 10 non-combattants.

L'effectif des 54 *compagnies de pionniers* de garnison de l'armée allemande comprend :

215 officiers, 12,600 combattants, 200 non combattants.

G. TABLEAU DES TROUPES DE GARNISON D'UN CORPS D'ARMÉE ALLEMAND AU PIED DE GUERRE.

DÉSIGNATION DES TROUPES	NOMBRE	Officiers	Combattants	Non com- battants	Chevaux	Pièces	Voitures
<i>Autorités suppléantes.</i>		117	200	110	75	"	"
Infanterie	17 <i>b^{ons}</i> et 1 <i>c^{ie}</i>	400	13,000	130	90	"	"
Cavalerie	8 <i>b^{ons}</i>	46	1,200	30	1,300	"	"
Artillerie	6 <i>c^{ies}</i>	64	3,200	200	"	"	"
Pionniers	3 <i>c^{ies}</i>	12	700	10	"	"	"
			18,300	480			
Totaux	"	140	18,700		1 500	"	"

**H. TABLEAU DES TROUPES DE GARNISON DE L'ARMÉE ALLEMANDE
MOBILISÉE.**

DÉSIGNATION DES TROUPES	NOMBRE	Officiers	Combattants	Non-com- battants	Chevaux	Pièces	Voitures
<i>Autorités et services généraux.....</i>	»	2,600	6,600	8,000	2,400	»	»
Infanterie.....	274 h ^{ons} et 26 c ^{ies}	5,300	201,000	2,200	1,500	»	»
Cavalerie.....	144 h ^{ons}	800	22,000	600	24,000	»	»
Artillerie.....	288 c ^{ies}	1,150	37,000	3 600	»	»	»
Pionniers.....	54 c ^{ies}	215	12,600	200	»	»	»
			279,000	5,000			
Totaux.....	»	10,000	294,000		38,000	»	»

§ VII. Situation d'un corps d'armée mobilisé.

DÉSIGNATION DES TROUPES	Officiers	Combattants	Non-com- battants	Chevaux	Pièces	Voitures
Troupes de campagne.....	880	32,000	3,900	10,600	102	1,100
Troupes de remplacement....	200	10,000	2,360	1,490	18	»
Troupes de garnison.....	640	18,700	480	1,560	»	»
		61,000	6 700			
Totaux.....	1,700	68,000		13,600	120	1,100

L'effectif ci-dessus donné pour les troupes de landwehr est numériquement inférieur à celui que peut réellement fournir cette partie de l'armée, particulièrement en ce qui concerne l'infanterie. Pendant la campagne de 1870, cette infanterie comprenait : 457 bataillons de campagne, 254 bataillons de landwehr de l'Allemagne du Nord, 115 bataillons de dépôt, 16 bataillons de landwehr bavarroise, 10 bataillons de landwehr wurtembergeoise, 10 bataillons de landwehr badoise, 4 bataillons de landwehr hessoise, 8 bataillons de chasseurs de réserve, 115 bataillons de garnison à 3 compagnies de 250 hommes, ce

qui fit environ 1,000 bataillons et 1,000,000 de combattants d'infanterie. Le maximum de toutes les troupes de l'armée allemande présentes en France en février 1871 comprenait 1,350,000 hommes et 263,000 chevaux.

§ VIII. *Effectif total de l'armée allemande sur le pied de guerre.*

A. ÉTATS-MAJORS ET SERVICES GÉNÉRAUX.

3,500 officiers, 10,000 combattants, 13,000 non-combattants, 9,000 chevaux, 2,720 voitures.

B. INFANTERIE.

905 *bataillons*, dont 470 de campagne, 148 de remplacement, 274 de landwehr et 26 compagnies de chasseurs de remplacement, 26 compagnies de chasseurs de landwehr qui peuvent donner 13 bataillons.

19,600 officiers, 827,000 combattants, 56,000 non-combattants, 21,000 chevaux, 4,600 voitures.

C. CAVALERIE.

609 *escadrons*, dont 372 de campagne, 93 de remplacement, 144 de landwehr.

3,400 officiers, 97,000 combattants, 10,000 non-combattants, 110,000 chevaux, 1,000 voitures.

D. ARTILLERIE.

364 *batteries* attelées, dont 310 de campagne et 54 de remplacement

288 *compagnies* d'artillerie à pied.

3,400 officiers, 106,000 combattants, 24,000 non-combattants, 77,000 chevaux, 2,184 pièces, 9,000 voitures.

E. PIONNIERS.

110 *compagnies*, dont 55 de campagne, 19 de remplacement et 36 de garnison.

580 officiers, 24,000 combattants, 5,000 non-combattants, 7,000 chevaux, 1,100 voitures.

F. TRAIN.

72 *compagnies* dont 36 de campagne et 36 de remplacement.

760 officiers, 3,700 non-combattants, 27,000 chevaux, 4,100 voitures.

G. RÉCAPITULATION.

1^{re} Troupes de campagne.

16,700 officiers, 599,000 combattants, 75,000 non-combattants, 200,000 chevaux, 1,860 pièces, 22,500 voitures.

2^e Troupes de remplacement.

3,870 officiers, 186,000 combattants, 43,000 non-combattants, 28,000 chevaux, 324 pièces.

3^e Troupes de garnison.

10,000 officiers, 279,000 combattants, 15,000 non-combattants, 28,000 chevaux.

4^e Effectif total.

30,600 officiers, 256,000 chevaux, 2,184 pièces, 22,500 voitures, 1,064,000 combattants, 133,000 non-combattants = 1,197,000 hommes.

CHAPITRE II

INSTITUTIONS.

Une étude complète des institutions de l'armée allemande sortirait du cadre tracé à notre enseignement. Nous nous contenterons donc d'esquisser celles qui concernent le recrutement, l'avancement, le budget, l'entretien des militaires et la remonte des chevaux.

Article I. — Recrutement.**A. NATURE DU SERVICE MILITAIRE.**

Tout sujet de l'empire d'Allemagne est soumis à l'obligation du service militaire, sans pouvoir s'en exempter ni se faire remplacer. Il fait partie de l'*armée active* du jour où il accomplit sa vingtième année jusqu'au jour où il entre dans sa vingt-huitième, savoir *trois ans* sous les drapeaux, *quatre ans* dans la réserve. Il passe ensuite dans la *landwehr*, où il compte pendant *cinq ans*. L'obligation du service militaire commence à dix-sept ans accomplis et finit après la quarante-deuxième année; de dix-sept à vingt ans, et de trente-deux à quarante-deux ans, l'homme fait partie du *landsturm*, s'il n'appartient ni à l'armée active ni à la marine. La durée du service effectif ne compte que du 1^{er} octobre, époque à laquelle l'incorporation a généralement lieu.

B. CIRCONSCRIPTIONS DE RECRUTEMENT.

Chaque *corps d'armée* se recrute sur l'étendue du territoire qu'il occupe : la circonscription du corps d'armée est partagée en *départements* de brigades d'infanterie : chaque département se divise en *districts de bataillon* de landwehr ; chaque district de bataillon de landwehr est fractionné en *districts de compagnie*. Toute cette organisation est en connexité complète avec celle de la landwehr, de sorte que le nombre de districts de recrutement est le même que celui des bataillons de landwehr, non compris ceux de la garde et les districts de réserve.

Un régiment de landwehr à 2 bataillons correspond à un régiment d'*infanterie* ou de *grenadiers* à 3 bataillons : ce régiment de ligne ou de grenadiers se recrute sur le territoire des deux districts de bataillon de landwehr qui lui sont affectés. Il y a, en outre, par circonscription de corps d'armée, un district de bataillon de landwehr de réserve, ayant pour but de suppléer au recrutement des autres districts de la conscription qui ne pourraient fournir le contingent demandé. Les régiments de dragons et de hussards se recrutent dans les districts de la brigade d'infanterie. Les régiments de fusiliers, les bataillons de chasseurs, les régiments de cuirassiers et de uhlans, les régiments d'artillerie, les bataillons de pionniers et les bataillons du train se recrutent sur tous les districts de la circonscription du corps d'armée. La garde se recrute sur tous les districts de la monarchie prussienne.

C. AUTORITÉS CHARGÉES DU RECRUTEMENT.

Les autorités civiles et militaires chargées du recrutement sont les suivantes :

1° La *commission de recrutement de district*, composée du commandant du bataillon de landwehr, du landrath, de quelques notables, d'un officier d'infanterie et d'un médecin.

2° La *commission départementale*, comprenant le général de brigade, un conseiller du gouvernement, un officier de la garde, un officier de landwehr, l'officier-adjutant du général et un médecin.

3° La *commission de recrutement de troisième instance*, formée du commandant du corps d'armée et de l'administrateur civil le plus élevé de la province.

4° La *commission ministérielle*, fonctionnant au département général de la guerre.

D. FIXATION DU CONTINGENT ANNUEL.

L'effectif de paix est, nous l'avons déjà dit, invariablement fixée à 1/100 de la population. Au 1^{er} avril de chaque année, le commandant du corps d'armée reçoit, pour le communiquer au ministre, l'état des libérables le 1^{er} octobre et l'état des engagés volontaires de l'année dans chaque corps de troupe. Le comité de guerre et marine du conseil fédéral établit,

d'après ces renseignements, la répartition du contingent annuel entre les divers États de l'empire au *pro rata* de la population. Ensuite a lieu la sous-répartition entre les circonscriptions de corps d'armée, par régence, et entre les divers corps de la circonscription : une nouvelle sous-répartition entre les districts de tirage, établie par la commission départementale et adressée à la commission du district, sert de base à celle-ci pour les opérations. On ne désigne donc pas auparavant, comme en France, la force du contingent annuel : ce contingent peut varier d'année en année, d'après le nombre des engagés volontaires de l'année et le nombre des libérables dans le courant de l'année ; il a pour but de tenir toujours au complet l'effectif de paix qui est de 401,659 hommes soit 1/100 de la population, ainsi que nous l'avons déjà indiqué.

E. FIXATION DES RESSOURCES.

Aussitôt après le 1^{er} janvier de chaque année, on établit, par commune, une *liste de naissances* qui comprend tous les jeunes gens devant accomplir leur dix-septième année dans le courant de l'année ; cette liste est remise le 15 janvier à une commission chargée d'établir la liste de recensement.

La *liste de recensement* comprend tous les individus âgés de dix-sept à quarante-deux ans, nés ou domiciliés dans la commune.

Ces deux listes sont envoyées, le 1^{er} mars, à la commission de recrutement du district. Celle-ci les emploie pour dresser la *liste alphabétique*, comprenant l'indication des communes par ordre alphabétique, et dans chaque commune, également par ordre alphabétique, l'indication de tous les jeunes gens qui atteignent leur vingtième année dans le courant de l'année. La liste alphabétique indique, avec la *liste des restants*, les ressources de la commune : sur cette dernière liste sont portés les jeunes gens des classes précédentes, non appelés sous les drapeaux et sur le sort desquels aucune décision n'a été prise après leurs trois années de concurrence, ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

F. OPÉRATIONS DE LA COMMISSION DE RECRUTEMENT DE DISTRICT.

L'époque des opérations de cette commission est fixée par le général de brigade. Elle les commence généralement en mai.

Elle s'occupe de l'aptitude physique, de la position judiciaire, des cas d'exemption, du tirage au sort et de l'établissement des listes de présentation. Elle se transporte dans tous les lieux de réunion des districts où les jeunes gens ont été convoqués.

A. *Aptitude physique.* — Les hommes complètement impropres au service en sont immédiatement dispensés. Les hommes reconnus faibles, mais susceptibles de se fortifier, sont ajournés d'année en année, à une deuxième, puis à une troisième visite : s'ils sont, à cette dernière, reconnus trop faibles, ils sont placés dans la réserve de recrutement. Sont placés tout de suite dans cette réserve les hommes affectés d'infirmités les rendant impropres au service actif des armes, mais bons pour un service auxiliaire, et les hommes valides qui n'ont pas la taille réglementaire de 1^m,57.

B. *Position judiciaire.* — Les jeunes gens qui ont été condamnés à la peine de la réclusion sont exclus comme indignes.

C. *Cas d'exemption.* — Les cas d'exemption ne sont pris en considération qu'en temps de paix. Ils ne sont pas absolus, mais temporaires, et ils cessent avec la cause qui les a motivés.

L'exemption n'est valable que pour une année, les impétrants doivent faire de nouveau valoir leurs motifs d'exemption à la deuxième et à la troisième année de concurrence. Ceux qui sont définitivement dispensés ne le sont qu'en temps de paix et ils sont classés dans la réserve du recrutement, mais c'est la commission départementale qui en décide.

D. *Classement des jeunes gens susceptibles d'être appelés.* — Les jeunes gens destinés à fournir le contingent sont classés en deux catégories.

La *première catégorie* comprend ceux qui ne doivent pas prendre part au tirage au sort, tels sont : les omis volontaires ; les jeunes gens des classes précédentes non incorporés, bien qu'ayant eu un numéro de tirage plus élevé que celui de clôture ; les disponibles des classes précédentes ayant eu un numéro de tirage plus élevé que celui de clôture ; les jeunes gens renonçant au bénéfice du tirage au sort pour choisir l'arme et le corps de troupe dans lequel ils désirent servir.

La *seconde catégorie* est composée de tous ceux qui doivent prendre part au tirage au sort ; tels sont : les jeunes gens de la classe reconnus propres au service et sans motif d'exemp-

tion ; les jeunes gens des classes précédentes n'ayant pas, par suite de motifs légitimes, pris part au tirage de leur classe.

Tous les renseignements relatifs à l'aptitude physique, à la position judiciaire, aux cas d'exemption et au classement des jeunes gens sont mentionnés sur la liste alphabétique.

E. *Tirage au sort.* — Les numéros du tirage au sort indiquent simplement l'ordre suivant lequel les jeunes gens peuvent être appelés à servir. Ils n'ont de valeur qu'en temps de paix. Les jeunes gens qui ne sont pas immédiatement appelés ne sont cependant pas libérés, et ils peuvent être désignés, pendant les années de concurrence, à compléter le contingent des classes suivantes, si celles-ci n'y suffisent pas.

Le tirage est public : quand il est terminé, une *liste nominative par ordre de numéros* est établie. Chaque homme reçoit alors un certificat individuel indiquant sa situation en ce qui concerne le recrutement.

Le commandant de district établit ensuite la liste de tous les hommes susceptibles d'être appelés dans l'ordre suivant :

F. *Listes de présentation.* — La commission de district résume toutes ses opérations dans l'établissement des listes de présentation qu'elle envoie à la commission départementale.

Ces *listes de présentation* comportent :

- 1° Les hommes définitivement impropres au service ;
- 2° Les hommes à placer dans la deuxième classe de la réserve de recrutement, savoir : pour insuffisance de taille, pour incapacité physique temporaire, à revoir les deux années suivantes ; pour incapacité physique relative, les rendant impropres au service actuel, mais permettant de les employer au service auxiliaire ;
- 3° Les hommes désignés pour faire partie de la première classe du recrutement comme disponibles : pour insuffisance de taille, pour incapacité physique temporaire ou relative ;
- 4° Les chasseurs instruits destinés au recrutement des bataillons de chasseurs ;
- 5° Tous les hommes susceptibles d'être incorporés ;
- 6° Les hommes ayant été incorporés et renvoyés pour exemption et pour infirmités ;
- 7° Les hommes à placer dans la réserve du recrutement pour situation de famille ou de profession ;
- 8° Les hommes à incorporer dans les compagnies de discipline.

G. OPÉRATIONS DE LA COMMISSION DÉPARTEMENTALE.

La commission départementale examine les jeunes gens des cinq premières listes de présentation. Elle vérifie les listes de naissance, des restants, alphabétiques, de tirage, de présentation.

Elle adresse ensuite au ministre l'état définitif des hommes aptes à former le contingent. Elle envoie au commandant du district la destination des recrues de son district, et celui-ci en informe les divers corps de troupe.

H. ENGAGEMENTS VOLONTAIRES.

Tout jeune homme peut contracter un engagement volontaire de trois ans, du moment où il a atteint l'âge de dix-sept années jusqu'à l'époque du tirage au sort : il est autorisé à choisir son arme et son corps de troupe.

Les jeunes gens ayant passé l'examen de vétérinaire peuvent servir comme aides-vétérinaires ; ceux qui se destinent à l'administration des forêts servent dans les chasseurs à cheval. Les engagés volontaires de la cavalerie doivent servir pendant quatre ans, mais ils ne comptent dans la landwehr que jusqu'à trente ans et ils sont dispensés des exercices.

Le nombre des engagés volontaires ne peut être que de 40 par bataillon d'infanterie ; il n'est pas limité pour les autres armes.

K. ENGAGÉS VOLONTAIRES D'UN AN.

Les jeunes gens âgés de dix-sept ans au moins, qui veulent contracter un engagement volontaire d'un an, en ont le droit jusqu'au 1^{er} février de l'année du tirage au sort : ils se présentent devant la commission d'examen. Il y a une commission par régence : elle se compose de deux officiers supérieurs, du président civil de la commission départementale, d'un membre de l'administration civile et de professeurs. Les opérations ont lieu en mars et en septembre.

La commission examine les certificats présentés par les imétrants ou elle les interroge. Elle délivre un certificat d'acceptation à ceux qu'elle juge dignes d'être admis. Le jeune homme reçu comme volontaire peut retarder son incorporation jusqu'au 1^{er} octobre de sa vingt-troisième année : il a le droit de servir, selon sa profession, comme soldat, aide-vétérinaire, mécanicien ; s'il se destine à la carrière de médecin, il sert six mois comme soldat et six mois comme médecin. Les engagés volontaires d'un an reçoivent une instruction spéciale, ils peuvent être nommés *gefruite* après six mois de service, remplir alors les fonctions de sous-officier et apprendre le service d'of-

ficier ; en fin d'année, ils subissent un examen, et s'ils y ont satisfait, ils reçoivent un *brevet de capacité d'officier*. Ils comptent ensuite pendant six années dans la réserve de l'armée active.

L'habillement, l'équipement, le harnachement, le cheval et les rations de fourrage sont au compte de l'engagé volontaire d'un an. L'armement est gratuit. Quelques-uns d'entre eux sont exceptionnellement entretenus par l'État, mais dans l'infanterie seulement. Il ne peut y avoir plus de 4 engagés volontaires d'un an par compagnie ou escadron, excepté si la troupe dans laquelle ils servent est en garnison dans la ville où ils étudient. En temps de guerre, les engagés volontaires d'un an ne sont admis que dans les dépôts.

L. RÉSERVE DU RECRUTEMENT.

La réserve du recrutement comprend tous les jeunes gens restés disponibles après trois années de concurrence, ainsi que les hommes ayant été incorporés et renvoyés à la disposition des autorités de recrutement.

M. RÉSERVE DE L'ARMÉE ACTIVE.

Les hommes de la réserve de l'armée active sont sous les ordres du commandant du district.

Tout militaire envoyé dans cette réserve reçoit, de son corps de troupe, un livret, *Militair-pass*, contenant :

- 1° L'exposé des devoirs de l'homme de réserve et de landwehr ;
- 2° Un état signalétique appelé *national-pass* ;
- 3° L'inscription successive de ses mutations.

On lui délivre toujours, en outre, un certificat de conduite sur lequel sont indiquées les punitions et les peines qu'il a subies pendant son temps de présence sous les drapeaux.

Les hommes de la réserve de l'armée active sont soumis à des revues de contrôle et à des réunions pour les exercices. Les revues de contrôle ont lieu au printemps et à l'automne de chaque année, par cercle de compagnie. Les réunions pour les exercices ont lieu deux fois, à raison de quatre semaines chaque fois, à l'époque des grandes manœuvres, sauf pour les hommes ayant servi quatre ans dans la cavalerie. Les armes et les effets nécessaires aux hommes pour ces exercices, comme

pour la mobilisation, leur sont fournis par les magasins des corps de troupe.

N. LANDWEHR.

Les hommes de la landwehr ont les mêmes obligations générales que ceux de la réserve de l'armée active ; ils sont astreints à une revue de contrôle à l'automne de chaque année et à deux réunions pour les exercices. Chacune de ces réunions a une durée *maxima* de quatorze jours. La réunion est spéciale seulement pour les hommes de l'infanterie. Les autres sont exercés dans les corps de troupe de leur arme. Les hommes de la landwehr trouvent les armes et les effets nécessaires pour ces exercices et pour la mobilisation dans l'arsenal du district.

Article II. — Avancement.

§ I. Hiérarchie militaire.

A. OFFICIERS.

Les officiers se groupent en quatre classes :

Officiers généraux,
Officiers supérieurs,
Capitaines,
Officiers subalternes,

Auxquels il faut ajouter les employés militaires, assimilés ou non, prenant rang dans la hiérarchie militaire, suivant l'importance de leurs fonctions.

A. Généraux.

Général feld-marschal, analogue à la dignité de maréchal.

Général d'infanterie ou de cavalerie, dont le grade correspondant n'existe pas dans notre armée.

Général-lieutenant, analogue au général de division.

Général-major, analogue au général de brigade.

B. Officiers supérieurs.

Oberst, ou colonel.

Oberst lieutenant, ou lieutenant-colonel.

Major, ou chef de bataillon ou d'escadron.

C. Capitaines.

Hauptmann dans l'infanterie, *Rittmeister* dans la cavalerie.

D. Officiers subalternes.

Premier lieutenant, ou lieutenant.

Second lieutenant, ou sous-lieutenant.

E. Employés militaires.

Les médecins.

Les intendants

Les payeurs
 Les auditeurs.
 Les aumôniers.
 Les médecins seuls jouissent du privilège de l'assimilation, et par exception, l'auditeur général de l'armée, qui a rang de général-major.

B. SOUS-OFFICIERS.

Les sous-officiers forment deux classes :

- 1^o Ceux qui sont autorisés à porter la dragonne en argent, désignés sous le nom de sous-officiers porte-épée ;
- 2^o Ceux qui ne portent que la dragonne en laine, comme la troupe.

A. Sous-officiers porte-épée.

L'enseigne ou *fähnrich* quand il a passé l'examen d'officier.
 Le sergent-major et le maréchal-des-logis chef.
 Le sergent-major et le maréchal-des-logis suppléant.
 Les gardes d'artillerie et du génie de 1^{re} classe.
 Les chefs de musique, chefs ouvriers et tambours majors.
 Les gendarmes, quand ils ont déjà porté la dragonne d'argent avant leur passage dans cette arme.

B. Autres sous-officiers.

Les sergents.
 Les sous-officiers.
 Les gendarmes.
 Les tambours, clairons et musiciens, ayant rang de sous-officier.
 Les gardes d'artillerie de 2^e classe.
 Les chefs ouvriers boulangers.
 Les infirmiers-majors et infirmiers-sergents.

C. SOLDATS.

Sont classés comme soldats :

Les caporaux ou brigadiers (*gefreite*).
 Les volontaires d'un an.
 Les soldats, tambours, musiciens, ouvriers, élèves des écoles de sous-officiers.

Les fonctions de *gefreite* sont bien celles de nos caporaux et brigadiers, mais le grade n'est pas absolument le même ; en dehors du service, il ne leur est dû aucune marque de respect ; ce sont, en quelque sorte, les *appointés* des anciennes armées.

§ II. Sous-officiers.

A. ARMÉE ACTIVE.

Le recrutement des sous-officiers, dans l'armée active, se fait, soit par les corps de troupe, soit par les écoles.

Chaque commandant de compagnie, d'escadron ou de batterie fait les propositions pour les grades de *gefreite* et de

sous-officier ; il les soumet au chef de corps de troupe qui nomme aux emplois vacants.

Les *écoles de sous-officiers* établies à Potsdam, Juliers, Biberich, Veissenfels et Etlingen, ont chacune un effectif de 300 hommes, formant 1 bataillon à 4 compagnies ; elles se recrutent par des engagés volontaires pour neuf ans, qui y entrent de l'âge de dix-sept ans à l'âge de dix-neuf ans. Ils restent trois ans dans une de ces écoles, puis ils sont répartis dans l'armée, les mieux classés comme sous-officiers, les autres comme soldats, mais proposés de droit pour l'avancement quand ils sont reconnus aptes à obtenir le grade de sous-officier.

Les quatre plus anciens sous-officiers de chaque compagnie, escadron ou batterie sont appelés sergents ; le plus ancien d'entre eux, s'il a quinze ans de service, est nommé sergent-major suppléant ou maréchal-des-logis chef suppléant ; celui-ci aide le titulaire du grade dans ses fonctions extérieures seulement.

L'avancement se fait au choix pour le grade de sergent-major ou de maréchal-des-logis chef.

Les sous-officiers ayant douze ans de service peuvent aspirer à l'emploi de *payeur* dans les corps de troupe ou obtenir, en quittant l'armée, des emplois dans les grandes administrations publiques.

Les sous-officiers n'arrivent pas à l'épaulette, sauf dans des cas tout à fait exceptionnels, pour faits de guerre.

B. .LANDWEHR.

La landwehr tire ses sous-officiers :

- 1^o Des sous-officiers congédiés de l'armée, âgés de moins de trente-deux ans ;
- 2^o Des soldats libérés, reconnus aptes à remplir les fonctions de sous-officier et qui y ont été préparés dans leur dernière année de service ;
- 3^o Des soldats de la landwehr aptes aux fonctions ;
- 4^o Des volontaires d'un an ayant satisfait à l'examen.

§ III. *Seconds lieutenants.*

Tout aspirant officier doit satisfaire à des conditions d'instruction générale et spéciale constatées par une commission et à des conditions d'honorabilité dont la sanction se produit par le vote des officiers du corps de troupe.

Les examens sont de deux natures : les jeunes gens qui présentent un certificat de fin d'études n'ont pas à subir le premier, destiné à la constatation de l'instruction générale : le second, qui roule sur l'instruction spéciale, est toujours subi.

La *commission militaire supérieure d'examen* comprend deux sections : la première section, composée de quatre officiers, interroge les aspirants sur les connaissances spéciales nécessaires pour devenir *officier* ; la seconde section, composée de sept professeurs, examine les candidats sur les connaissances générales exigées pour devenir *enseigne*.

Les officiers se recrutent $\frac{1}{3}$ parmi les cadets, $\frac{2}{3}$ parmi les avantageurs, dans les conditions suivantes : tous sortent des écoles militaires.

A. AVANTAGEURS.

On appelle *avantageur* tout jeune homme âgé de moins de vingt-trois ans qui se lie au service avec l'intention annoncée de devenir officier : il produit un certificat de fin d'études avant de s'engager, ou il subit immédiatement l'examen d'enseigne, ou il s'engage à le subir après six mois de service : en tout cas, le grade d'enseigne ne lui est donné qu'après ce laps de temps et il ne l'obtient même souvent qu'après un an de présence, c'est-à-dire lorsqu'une vacance se produit : il n'y a qu'une place d'enseigne par compagnie ou par escadron.

L'avantageur a la solde, le rang, et fait le service de soldat ; il couche et il mange à la caserne au moins pendant six semaines ; puis il est autorisé à coucher en ville et il peut être admis à la table des officiers.

Les épreuves qu'il a à subir pour devenir *enseigne* ont lieu à Berlin, devant la commission qui y siège neuf mois : il y a 40 séries de candidats, à raison de 25 par semaine, sur lesquels 200 environ présentent le certificat de fin d'études : l'examen dure une semaine et comprend 3 jours d'épreuves écrites et 3 jours d'épreuves orales : sur les 4,000 candidats de chaque année, 600 sont admis en moyenne : les autres sont ajournés à trois mois, six mois, un an ; après cette deuxième épreuve, l'exclusion est définitive en cas d'échec. L'avantageur qui a reçu son certificat d'aptitude est proposé pour enseigne.

B. CADETS.

Les *cadets*, dont l'institution date de 1717, sont répartis en sept écoles placées à Potsdam, Culm, Wahlstadt, Bensberg, Plœn, Oranienstein et Berlin. Les six premières contiennent environ 1,000 élèves : les enfants y restent de 10 à 15 ans : ils sont instruits d'après le programme des gymnases, sauf pour la langue grecque, qui n'y est pas enseignée.

L'école des *cadets* de Berlin est une école supérieure recrutée parmi les élèves des six autres sans examen et par des jeunes gens, au nombre de 15 à 20 chaque année, qui subissent un examen pour y être admis à leur sortie du gymnase ; les élèves de l'école de Berlin sont au nombre de 500 environ : ils y restent de 15 à 18 ans.

La durée des cours est de deux ans à l'école de Berlin : les cours y sont faits d'après le programme des gymnases : après ces études, les élèves subissent l'examen pour *enseigne* devant la seconde section de la commission militaire supérieure de Berlin ; s'ils sont refusés, ils peuvent être autorisés à faire une troisième année d'études ou placés dans les régiments comme sous-officiers ou comme avantageurs.

Les meilleurs élèves parmi ceux qui doivent sortir chaque année de l'école des cadets de Berlin sont autorisés à y faire une troisième année d'études dans la *classe première supérieure* ou dans la *classe sélecta* : ils doivent avoir dix-sept ans au moins ; ils ont rang de sous officier. Ils reçoivent une instruction militaire analogue à celle des écoles de guerre, puis ils subissent l'examen pour officier. Ceux de la classe première supérieure, au nombre de 30 par an, servent ensuite six mois comme porte-épée enseigne, puis ils subissent le vote des officiers : ceux de la classe sélecta sont admis d'emblée comme officiers, sans que l'on ait recours à ce vote.

C. ÉCOLES DE GUERRE.

Les 8 écoles de guerre sont placées à Potsdam, Erfurt, Neisse, Engers, Cassel, Hanovre, Anklam et Metz : elles contiennent 700 élèves provenant des enseignes, que ceux-ci aient été avantageurs ou cadets.

La durée des cours est de dix mois, du 1^{er} octobre au

31 juillet : les études y sont purement militaires : huit mois sont consacrés à la théorie et deux à la pratique.

D. EXAMEN POUR OFFICIER.

L'examen pour officier est subi devant la première section de la commission supérieure militaire. L'examen est relatif à la tactique, à l'armement, à la fortification, à la topographie et aux règlements.

La commission examine annuellement 850 candidats, 700 dans les écoles de guerre, 150 à Berlin : ces derniers sont ceux qui ont été ajournés à la suite d'un échec et ceux qui sont admis à l'examen sans passer par les écoles de guerre : cet avantage, accordé aux élèves de la classe première et de la classe sélecta de l'école des cadets de Berlin, s'étend aux *étudiants des universités* qui s'engagent pour devenir officiers après un an d'études au moins ; ils sont nommés enseignes au bout de six mois de service, sans examen, et même s'il n'y a pas de vacance : dans ce cas, ils sont admis à la suite : dès qu'ils sont enseignes, ils peuvent se présenter à l'examen pour officier ; s'ils sont admis, ils se présentent à l'acceptation des officiers ; quand le vote leur est favorable, ils reçoivent la qualification d'officier et, s'il n'y a pas de vacance, ils servent en qualité d'enseigne.

Après avoir subi l'examen pour officier, les élèves des écoles de guerre retournent à leur régiment. S'ils ont satisfait aux épreuves et qu'ils aient tenu une bonne conduite, ils sont l'objet d'une demande de leur colonel pour obtenir le *certificat de capacité d'officier*. Si leur conduite n'était pas très-sérieuse, ils sont obligés d'attendre que leur chef de corps les juge dignes de demander pour eux ce certificat. S'ils ont échoué à l'examen, ils sont ajournés à trois mois, six mois, un an, mais ils sont rarement autorisés à faire une deuxième année d'études à l'école ; s'ils échouent de nouveau, ils sont renvoyés dans la réserve de l'armée active, où ils achèvent leur temps de service.

E. NOMINATION.

Le choix des officiers décide de la nomination au grade de second lieutenant : dès qu'une vacance se produit, ceux-ci

volent sur le nom du plus ancien enseigne : si l'admission ou le rejet a lieu à l'unanimité, le résultat du vote est exécuté sans contrôle ; dans les autres cas, le souverain est informé et prend une décision.

La nomination est faite par le souverain : elle entraîne la *prestation du serment*.

§ IV. *Autres grades d'officier.*

L'avancement est basé sur le principe de l'*ancienneté* ; mais le souverain n'est pas obligé de nommer au grade supérieur le plus ancien officier du grade inférieur : dans ce cas, l'officier dépassé par un moins ancien que lui se retire ou demande sa pension : certains emplois sont alors mis à sa disposition, tels que ceux d'officier dans les demi-invalides, dans la gendarmerie, etc. Tout en respectant le principe de l'ancienneté, l'arbitraire est très-grand, car il n'y a pas de loi sur l'état de l'officier ni sur l'avancement dès lors, s'il convient de faire passer capitaine un lieutenant qui n'est pas le plus ancien de son régiment, on y parvient en le faisant permuter dans un autre régiment où il deviendra le plus ancien.

L'avancement au grade de premier lieutenant et de capitaine se fait par régiment : l'avancement au grade de major a lieu par brigade dans l'infanterie, par corps d'armée dans la cavalerie, sur toute l'arme pour l'artillerie et les pionniers.

L'avancement aux grades de colonel et de général-major a lieu sur toute l'arme : l'avancement aux autres grades roule, ou peut rouler sur l'armée entière, sans tenir compte de l'arme à laquelle appartiennent les candidats.

L'avancement *au choix hors ligne* est réservé aux officiers spécialement recommandés par leur chef de corps, à ceux qui se distinguent à la guerre, et aux officiers du grade de major au moins, qui se font remarquer par des qualités transcendantes ou qui occupent certaines positions, telles que celles d'officier d'état-major, d'aide-de-camp des hauts fonctionnaires de l'armée ou d'officier des cadets.

§ V. *Officiers de réserve.*

Les officiers de réserve sont recrutés :

- 1^o Parmi ceux de l'armée active qui quittent celle-ci avant leurs sept ans de service ;
- 2^o Parmi les enseignes porte-épée ;

3° Parmi les engagés volontaires de trois ans et d'un an ayant acquis le certificat de capacité ;

4° Parmi les hommes de la réserve reconnus aptes.

Les militaires appartenant à ces trois dernières catégories doivent, pour pouvoir être nommés, faire un stage de six à huit semaines dans un corps de troupe et être soumis au vote des officiers. Après leur nomination, ils sont classés au titre du corps dans lequel ils ont fait leur stage. Ils sont astreints à trois exercices de quatre à huit semaines pendant leur service de réserve ; ils avancent à l'ancienneté, mais à condition de faire un stage pour leur nouveau grade et en prenant rang après l'officier qui les suivait immédiatement, sous le rapport de l'ancienneté, dans le corps de troupe au titre duquel ils sont classés.

§ VI. *Officiers de landwehr.*

Les officiers de landwehr sont recrutés :

1° Parmi ceux qui quittent l'armée active après leurs sept ans de service ;

2° Parmi ceux qui quittent la réserve après leurs sept ans de service ;

3° Parmi les sous-officiers qui quittent le service avec la qualification d'officier de landwehr ;

4° Parmi les hommes de la landwehr reconnus aptes.

Ces officiers prennent part à tous les exercices de la landwehr : ils peuvent atteindre le grade de capitaine et être appelés à servir dans les troupes de l'armée active.

Article III. — Budget de l'armée.

Les dépenses de l'armée allemande sont estimées d'après l'effectif de 401,659 au pied de paix, déduction faite des officiers et des employés. Elles sont fixées à un taux moyen de 225 thalers, soit 843 fr. 75 par homme, ce qui donne 338,899,781 francs pour les dépenses ordinaires annuelles de l'armée. Les dépenses nécessaires pour l'entretien du contingent de chaque État sont estimées d'après l'effectif de ce contingent, au taux uniforme de 843 fr. 75 par homme de troupe. Ce mode de fixation du budget a été déterminé par la constitution de l'Allemagne du Nord, comme devant servir de règle jusqu'en 1871. Il a été ensuite étendu aux années 1872, 1873 et 1874. Ainsi pour cette période il n'a pas été soumis au vote des chambres. Le gouvernement se propose de demander, cette année, une augmentation de la taxe, qui de 225 thalers se monterait à 255 thalers, soit 956 francs.

Article IV. — Entretien des militaires.**A. SUBSISTANCES.**

a. En temps de paix. — En garnison, les troupes reçoivent une ration journalière de pain délivrée tous les quatre jours. Les dépenses des repas se paient au moyen d'une retenue sur la solde : les troupes se fournissent elles-mêmes les vivres.

Au bivac, dans les camps et aux grandes manœuvres, l'intendance assure les approvisionnements nécessaires, dont l'achat est payé par la même retenue.

En marche, les troupes sont nourries et logées chez l'habitant, moyennant indemnité.

Dans le cantonnement, les habitants nourrissent le soldat, moyennant indemnité, ou les autorités civiles sont chargées de la livraison des moyens de subsistance.

Les rations pour chevaux sont fortes, moyennes ou légères : en garnison, elles sont fournies par les magasins de l'État ou par adjudication : au bivac, en marche, en cantonnement, elles peuvent être livrées par les autorités locales : elles varient en quotité selon que la troupe est en station ou en marche.

b. En temps de mobilisation. — Le soldat reçoit des vivres de campagne pour trois jours : il ne peut les consommer ni les renouveler que sur ordre supérieur.

L'entretien des troupes en marche dans l'intérieur est imposé aux habitants : dans les bivacs et cantonnements, l'intendance est chargée d'assurer les approvisionnements : en pays allié, on a recours à des conditions spéciales : en pays ennemi, on emploie les réquisitions et quelquefois les marchés, mais rarement on tire les subsistances du sol national.

B. HABILLEMENT.

Dans chaque régiment ou bataillon indépendant, il y a une commission d'habillement ; chaque bataillon du régiment a, en outre, sa commission particulière. Ces commissions ont pour attributions : l'administration des fonds destinés à l'habillement, l'examen des matières premières et des objets confectionnés, leur entretien et leur conservation dans les magasins de bataillon et de régiment, jusqu'à ce qu'ils soient distribués à la troupe.

Le drap nécessaire à l'armée est acheté par l'intendance et emmagasiné dans les quatre grands dépôts d'habillement et d'équipement, qui l'expédient au corps de troupe sur les demandes que lui adresse la commission d'habillement de ce corps. L'achat des objets d'équipement se fait au gré de la commission d'habillement du régiment; les effets d'habillement sont confectionnés par les ouvriers des corps de troupe et réparés par les ouvriers des compagnies.

L'État ne fournit aux soldats qu'une série de vêtements par an : mais, grâce aux soins pris par les chefs, chaque soldat de l'armée permanente a quatre pantalons de drap et quatre tuniques : les effets n° 1 sont employés à la parade et à la guerre : ceux du n° 2 servent pour les dimanches et pour les jours fériés : ces deux séries d'effets sont renfermées dans les petits magasins des compagnies, dont la garde est confiée à un sous-officier : les effets du n° 3 sont employés pour la garde : les effets du n° 4 servent de tenue journalière. Les hommes renvoyés dans la réserve n'ont que ces derniers effets à leur disposition. En cas de mobilisation, chaque homme ne conserve que ses meilleurs effets et les autres sont envoyés pour compléter l'habillement des hommes de la réserve et de la landwehr.

C. LOGEMENT.

A. *En garnison.* — Les troupes en garnison sont logées par casernement ou par billets de logement.

B. *Hors garnison.* — Hors garnison, les troupes emploient le bivac, le cantonnement ou le camp baraqué. Le bivac est très-fréquent en campagne, surtout dans le voisinage de l'ennemi ; le cantonnement s'emploie au gîte d'étapes et pour un court séjour, ou pour une occupation plus longue nécessitée par les événements. L'armée allemande ne fait pas usage des camps tentés, et elle n'admet les camps baraqués que dans les cas où l'armée doit être concentrée assez longtemps dans un étroit espace, comme pour le siège d'une place forte.

D. SERVICE HOSPITALIER.

Les hôpitaux sont administrés par une commission composée d'officiers et de médecins ; les soins y sont donnés par les médecins des troupes de la garnison.

En campagne, le service médical de corps d'armée fournit 3 détachements sanitaires ayant chacun 1 ambulance divisionnaire et 1 compagnie de brancardiers, plus 3 ambulances de campagne : le service médical du corps d'armée, y compris celui des corps de troupe, comprend environ 150 médecins et a du matériel pour soigner 1,800 malades.

Article V. — Remonte des chevaux.

L'Allemagne est partagée en 6 *régions de remonte*, dans chacune desquelles une commission est chargée des travaux d'achat.

Tous les achats des chevaux de l'armée sont terminés vers le commencement de l'automne; les chevaux choisis ont, au plus, l'âge de trois ans et demi. Tous ces jeunes chevaux restent au moins un an et demi dans les *dépôts de remonte*; il y a 15 de ces établissements sur le territoire allemand; chacun d'eux se compose d'un certain nombre de fermes et doit pouvoir contenir au moins 300 chevaux. Par ces procédés, chaque tête d'animal coûte, en moyenne, 900 francs, et le renouvellement annuel se fait par dixièmes.

Après un séjour d'un an et demi dans les dépôts, les jeunes chevaux sont livrés aux corps de troupe, mais toujours à la même époque, vers le 1^{er} octobre c'est-à-dire après les grandes manœuvres. Cette fixité, dans l'époque de la livraison des jeunes chevaux a de grands avantages, car elle permet de compléter d'une manière régulière les escadrons ou batteries, et le service général n'en souffre pas, puisque tous les détachements arrivent quand les manœuvres d'ensemble sont terminées.

La remonte à *titre gratuit*, en temps de paix, n'est accordée qu'aux lieutenants de cavalerie, d'artillerie, ou adjudants, et pour un seul cheval.

La mobilisation de l'armée allemande exige un supplément de 180,000 chevaux environ. Voici comment on les obtient : Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un rôle des chevaux à mettre en *réquisition*; dès que la mise sur le pied de guerre a été communiquée, tous ces chevaux sont réunis dans un lieu désigné et examinés par un officier de cavalerie ou d'artillerie, aidé d'un vétérinaire. Les chevaux réunissant les conditions exigées sont incorporés, après avoir été taxés par la commission civile d'expertise à un prix qui est intégralement payé par l'État. Les régiments envoient un certain nombre d'officiers,

de sous-officiers et de soldats dans ces lieux de rassemblement; le commandant du district de landwehr y envoie, de son côté, les réservistes du train et de l'artillerie se rendant à l'appel; on organise ainsi vite et facilement les convois de chevaux vers les corps de troupe.

Les officiers des troupes mobilisées doivent, sauf de très-rares exceptions, se procurer eux-mêmes les chevaux qui leur sont nécessaires; ils reçoivent, dans ce but, un *indemnité de 100 thalers*, soit 375 francs par tête de cheval. Quand un officier perd un cheval en campagne, par suite de blessure, de fatigue, de service ou de maladie contagieuse, le gouvernement lui en fournit un autre ou renouvelle l'indemnité d'achat.

La *réforme* des chevaux se fait annuellement à la même époque; le nombre des chevaux réformés indique le nombre des chevaux à livrer aux corps de troupe à cheval; tous les chevaux réformés ne sont pas vendus, les régiments sont autorisés à garder les meilleurs: ce sont les *krumpferde* dont nous avons déjà parlé.

CHAPITRE III

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

1° *Armée de la Confédération du nord de l'Allemagne*, par un officier d'état-major français, 1868.

2° *Les Armées allemandes*, par von Ludinghausen, capitaine et directeur d'une compagnie de cadets, traduit de l'allemand par Timmerhans, capitaine de l'infanterie belge, 1871.

3° *L'Armée allemande*, par un général prussien, traduit de l'allemand par MM. Gunsett et de Bouteiller, 1871.

4° *La Revue militaire de l'étranger*, publication hebdomadaire du 2° bureau du dépôt du ministère de la guerre français, 1871.

5° *Le Bulletin de la Réunion des officiers*, publication hebdomadaire de l'association des officiers français, 1871.

6° *L'Armée de l'empire allemand et le service de l'infanterie*, par le général-lieutenant Witzleben, ouvrage non traduit, 1871.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE IV

ORGANISATION ET INSTITUTIONS DES ARMÉES ANGLAISE
AUSTRO-HONGROISE, BELGE, DANOISE, ESPAGNOLE, ITA-
LIENNE, RUSSE, SUÉDOISE ET SUISSE.

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE IV

ORGANISATION ET INSTITUTIONS DES ARMÉES ANGLAISE, AUSTRO-HONGROISE, BELGE, DANOISE, ESPAGNOLE, ITALIENNE, RUSSE, SUÉDOISE ET SUISSE.

	Pages
CHAPITRE I ^{er} . ARMÉE ANGLAISE.....	195
ARTICLE I. — Administration et commandement.....	195
— II. — Recrutement.....	195
— III. — Organisation.....	197
— IV. — Avancement.....	201
CHAPITRE II. ARMÉE AUSTRO-HONGROISE.....	204
ARTICLE I. — Organisation.....	204
— II. — Institutions.....	219
CHAPITRE III. ARMÉE BELGE.....	225
CHAPITRE IV. ARMÉE DANOISE.....	227
CHAPITRE V. ARMÉE ESPAGNOLE.....	230
CHAPITRE VI. ARMÉE ITALIENNE.....	232
ARTICLE I. — Recrutement.....	232
— II. — Circonscriptions militaires territoriales.....	234
— III. — Armée permanente au pied de paix.....	234
— IV. — Troupes de campagne au pied de paix.....	235
CHAPITRE VII. ARMÉE RUSSE.....	239
ARTICLE I. — Recrutement.....	239
— II. — Avancement.....	240
— III. — Remonte.....	242
— IV. — Organisation.....	243
— V. — Tableau des forces militaires de la Russie en 1873.....	245
CHAPITRE VIII. ARMÉE SUÉDOISE ET NORWÉGIENNE.....	248
ARTICLE I. — Armée suédoise.....	248
— II. — Armée norvégienne.....	249
CHAPITRE IX. ARMÉE SUISSE.....	250
ARTICLE I. — Recrutement.....	250
— II. — Commandement.....	250
— III. — Organisation au pied de guerre.....	251
— IV. — Instruction et avancement.....	253
— V. — Administration.....	254
CHAPITRE X. TABLEAU DES ARMÉES EUROPÉENNES AU PIED DE GUERRE.....	255
CHAPITRE XI. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	256

TITRE IV

ORGANISATION ET INSTITUTIONS DES ARMÉES ANGLAISE, AUSTRO-HONGROISE, BELGE, DANOISE, ITALIENNE, RUSSE, SUÉDOISE ET SUISSE.

CHAPITRE I.

ARMÉE ANGLAISE

Article I. — Administration et commandement.

Les attributions dévolues au ministre de la guerre dans la plupart des armées européennes sont partagées en Angleterre entre le ministre de la guerre et le commandant en chef de l'armée. Toutes les opérations relatives à l'administration, à l'organisation et au budget de l'armée sont du ressort du *ministre* ; le commandement, la discipline, l'instruction, l'avancement et les inspections sont sous la direction supérieure du *commandant en chef*, qui sera bientôt secondé par un adjudant-général faisant fonction de chef d'état-major général.

Article II. — Recrutement.

L'armée anglaise est la seule armée européenne qui se recrute exclusivement par l'enrôlement volontaire.

Cette armée comprend : l'armée permanente, la réserve, la milice, les volontaires et les troupes indigènes.

§ I. Circonscriptions de recrutement.

Le royaume de la Grande-Bretagne est partagé en 12 districts et en 66 sous-districts de brigades d'infanterie, dont 8 pour l'Écosse et 8 pour l'Irlande. Ce partage est basé sur l'organisation de l'infanterie, qui comprend 148 bataillons, dont 7 de la garde royale, 4 de *rifles* et 4 du 60^e régiment. Les 133 autres bataillons sont groupés deux à deux. Le district fournit au recrutement des deux bataillons, dont l'un est à l'intérieur, tandis que l'autre est aux Indes, aux colonies, aux îles, etc. Le 141^e bataillon isolé fait partie du 27^e sous-district.

Chacun des deux bataillons du district fournit un dépôt de 2 compagnies; ce dépôt de district, outre ses cadres, comprend 10 officiers et 40 sergents; il est placé sous les ordres d'un lieutenant-colonel, qui étend son autorité sur les recrues de l'armée régulière, sur les réservistes de cette armée, ainsi que sur les 2 bataillons de milice (3 en Irlande) et sur le corps de volontaires que comprend le district. Cette organisation des districts a donc pour but de grouper l'armée active et l'armée auxiliaire au point de vue du recrutement, de l'armement et de l'instruction. Le dépôt est destiné à instruire les recrues du district; chaque année, les réservistes y sont réunis et exercés; en cas de guerre, il reçoit les réservistes appelés pour les verser dans les bataillons.

L'infanterie de la garde, les bataillons de *rifles* et du 60^e régiment, la cavalerie et le génie se recrutent sur tout le territoire de la monarchie.

L'artillerie comprend 12 districts et la cavalerie en forme 2.

§ II. *Recrutement de l'armée permanente.*

L'armée active comprend l'armée permanente et la première classe de la réserve.

L'armée permanente se recrute par l'enrôlement volontaire. Tout jeune homme, de 17 à 25 ans pour l'infanterie et de 18 à 25 ans pour les autres armes, qui se trouve dans les conditions voulues d'aptitude au service, peut contracter un engagement de 12 ans; il peut se rengager ensuite pour 9 ans; après 21 ans de service, il jouit de ses droits à la retraite, mais il a la faculté de continuer à servir, si bon lui semble. Pour l'infanterie, ce service de 12 ans se fait par moitié dans l'armée permanente, et par moitié dans la première classe de réserve avec solde.

Le nombre annuel moyen des enrôlés volontaires est de 23,000 hommes.

§ III. *Recrutement de la réserve.*

La réserve se compose de deux classes distinctes :

La première classe comprend les hommes destinés à compléter les effectifs de l'armée active mise sur le pied de guerre; ces hommes sont :

1° Les *militaires* engagés pour 12 ans, ayant déjà servi pendant 3 ans dans l'armée permanente, et consentant à entrer dans la réserve à condition d'y rester deux fois plus d'années que dans l'armée permanente ;

2° Les *miliciens* qui, en retour de certains avantages pécuniaires, s'engagent à l'avance à être incorporés dans l'armée active, en cas de besoin.

La *seconde classe* doit toujours rester à l'intérieur ; elle comprend : les militaires retraités et les militaires rengagés pour 9 ans qui consentent à servir, dans la réserve, deux fois plus d'années que dans l'armée permanente.

§ IV. *Recrutement de la milice.*

La *milice* se compose d'hommes engagés pour 5 ans, moyennant une prime d'argent ; les recrues peuvent y entrer de 18 à 35 ans, et les anciens militaires jusqu'à 45 ans. Quelques-uns des miliciens, ainsi que nous venons de le dire, consentent à faire partie de la première classe de la réserve.

Article III. — Organisation.

L'organisation de l'armée anglaise, au pied de paix, n'a aucun rapport avec son organisation pour la guerre. Cette armée est répartie à l'intérieur en quelques grands commandements qui ne comportent ni divisions ni brigades ; le groupement en grandes unités tactiques ne se fait à l'intérieur que momentanément pour les grandes manœuvres d'automne. Pour la guerre, la constitution des armées paraît devoir être basée sur les combinaisons ternaires : une brigade se compose de 3 bataillons, une division de 3 brigades et un corps d'armée de 3 divisions.

L'armée anglaise se divise en armée active et en armée auxiliaire ; l'armée active se compose de l'armée permanente répartie, par moitié à peu près, à l'intérieur et aux colonies, des troupes indigènes qui sont toutes aux colonies, et de la première classe de la réserve, dont les hommes sont destinés à compléter les effectifs de l'armée permanente au pied de guerre ; l'armée auxiliaire comprend la seconde classe de la réserve, la milice et les volontaires.

§ I. Organisation de l'armée permanente.

L'armée permanente comprend des troupes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et du génie, un état-major général et des services administratifs.

Le budget des services effectifs des troupes sur le territoire anglais s'élève à 304,000,000 francs.

A. INFANTERIE.

L'infanterie anglaise comprend :

3 régiments de la garde, dont 2 à 2 bataillons et 1 à 3 bataillons.
 25 id. de la ligne, à 2 bataillons.
 83 id. id. à 1 id.
 Le 60^e id. id. à 4 id.

La brigade de rifles à 4 bataillons. Au total, 148 bataillons.

Le bataillon se compose de 10 compagnies, dont 2 forment le dépôt. Chaque compagnie compte : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 ou 2 sous-lieutenants, 4 sergents, 5 caporaux et 50 soldats. L'état-major du régiment comprend : 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 2 majors, 2 officiers inférieurs, 1 payeur et 10 sous-officiers.

L'effectif total de l'infanterie de l'armée active est le suivant :

148 bataillons : 75,500 hommes sur le territoire anglais.

B. CAVALERIE.

La cavalerie de l'armée active anglaise a 31 régiments :

3 de cuirassiers de la garde,
 11 de dragons de la ligne, dont 4 ont des cuirasses.
 4 de lanciers.
 13 de hussards.

Le régiment comporte 8 *troops*. L'effectif du troop est le suivant : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 5 sous-officiers, 4 caporaux, 50 cavaliers et 40 chevaux. Le troop est une unité administrative correspondant aux anciennes compagnies de la cavalerie française lorsque l'escadron se composait de deux compagnies : comme unité tactique, il est analogue à ce que nous appelons actuellement la division dans le fractionnement de l'escadron. Un régiment de cavalerie anglaise peut donc former quatre escadrons.

L'effectif total de la cavalerie de l'armée active est le suivant :

248 troops : 11,600 hommes et 6,900 chevaux sur le territoire anglais.

C. ARTILLERIE.

L'ensemble de cette arme forme le *régiment royal d'artillerie* et a son quartier général, ainsi qu'une école, à Woolwich. Dans ce régiment, il y a 31 brigades, dont : 5 à cheval, 11 de campagne, 13 de place, 2 de côte, 1 de dépôt. Chaque brigade contient, en moyenne, 7 batteries : la batterie est à 6 pièces de 0^m,076, ou de 0^m,091. L'effectif total est le suivant :

227 batteries : 22,500 hommes, 13,350 chevaux et 1,362 pièces attelées sur le territoire anglais.

D. GÉNIE.

5 Le corps des *ingénieurs royaux* a son quartier général et une école du génie à Chatham : ce corps comprend 40 compagnies, dont 4 pour les travaux topographiques, 2 pour la télégraphie, 1 pour les torpilles, 33 pour les travaux de sape et de mine, et 3 pelotons du train du génie. La compagnie a 3 officiers et de 95 à 115 hommes environ : sur le pied de guerre, elle reçoit en plus 1 officier et 20 soldats.

L'effectif total est le suivant :

43 compagnies : 5,250 hommes et 430 chevaux sur le territoire anglais.

E. SERVICE ET CONTRÔLE.

Le corps du contrôle est chargé à la fois de l'exécution et du contrôle, de la surveillance et du fonctionnement des services : il est dirigé par un contrôleur-général qui relève du ministre de la guerre, et qui a sous ses ordres 57 contrôleurs.

Les agents d'exécution sont répartis en deux subdivisions subordonnées au contrôle, celle des approvisionnements et des transports qui comprend 370 commissaires, et celle de la solde comprenant 67 payeurs.

Au total, 504 fonctionnaires sont attachés à ce service, y compris 9 inspecteurs des munitions de guerre.

F. SERVICES DES SUBSISTANCES ET DES TRANSPORTS.

Les services des subsistances et des transports sont exécutés par 11 compagnies d'approvisionnement ayant chacune 124 hommes, et par 12 compagnies de transport ayant à l'effectif 130 hommes et 90 chevaux. Soit au total :

23 compagnies, 3,000 hommes et 1,100 chevaux.

G. SERVICE MÉDICAL.

Le service médical est dirigé par un médecin-directeur-général, qui correspond directement avec le ministre de la guerre et avec le commandant en chef : il est secondé par un conseil de santé. Tout le personnel comprend 600 médecins.

Les médecins sont secondés par le corps des *hôpitaux*, c'est-à-dire par des infirmiers, pris parmi des volontaires de l'armée, au nombre de 1,350.

H. AUX INDES.

Les corps de troupe aux Indes, dont l'entretien n'est pas supporté par le budget, mais qui font partie de l'armée permanente, comprennent :

63,000 hommes et 11,300 chevaux.

K. TOTAL DE L'ARMÉE PERMANENTE.

9,895 officiers, 181,997 hommes, 26,445 chevaux, 1,362 pièces attelées.

§ II. Organisation de la réserve.

La réserve est organisée et répartie dans les districts, ainsi que nous l'avons déjà expliqué ; les hommes qui la composent

sont réunis et exercés, en principe, chaque année, dans le dépôt.

La *première classe*, non compris 28,000 miliciens, atteint l'effectif de 10,000 hommes; la *seconde classe* est forte de 25,000 environ.

§ III. Organisation de la milice.

La *milice* comprend :

En Angleterre, 80,000 hommes.

En Irlande, 30,000 id.

En Écosse, 10,000 id.

Au total, 120,000 hommes.

Cette masse forme 132 bataillons d'infanterie et 30 régiments d'artillerie; pour les fantassins et les artilleurs de la milice, la période annuelle d'exercice est de 28 jours, mais le souverain peut la porter à 56 jours; les recrues doivent se présenter au quartier général 15 jours avant le rassemblement pour y recevoir une première instruction.

Il existe, en outre, en Angleterre et en Écosse, des miliciens à cheval composant la *Yeomanry*, dont l'effectif est de 15,000 hommes environ; ces hommes se pourvoient eux-mêmes de leurs chevaux et ne sont astreints qu'à 14 jours d'exercice annuel; leur ensemble forme 42 corps, comprenant 240 troops à 60 cavaliers environ.

En cas de besoin urgent, la milice marche, mais sur l'ordre du souverain et après une déclaration du parlement.

La milice possède un état-major permanent soldé par l'État et un état-major volontaire ne touchant de solde que pendant les exercices.

§ IV. Organisation des volontaires.

L'effectif des compagnies et des bataillons de *volontaires* doit atteindre un chiffre déterminé, pour que ces troupes aient le droit légal d'existence et pour qu'elles jouissent de la subvention pécuniaire donnée par l'État. Les bataillons *consolidés* sont ceux qui se recrutent dans les grands centres et dont les compagnies forment un tout compacte; les bataillons *administratifs* sont ceux dont les compagnies sont disséminées. La caisse de chaque corps se forme et s'accroît à l'aide d'une *capitation-grant*, de 25 francs pour chaque *efficient*, c'est-à-

dire pour chaque homme dont l'instruction est complète et entretenue dans 8 séances d'exercice par an ; la somme versée est de la moitié plus forte pour chaque *extra-efficient*, c'est-à-dire pour tout volontaire qui s'est spécialement distingué au tir à la cible. Ces indemnités, qui sont annuelles, servent aux dépenses d'armement, d'habillement, etc., mais elles sont insuffisantes, et les officiers se cotisent entre eux pour combler les déficits.

Chaque district de brigade comporte un corps de volontaires : l'ensemble se répartit ainsi, à l'époque actuelle :

120,000 rifles à pied.	} 160,000 volontaires.
300 rifles à cheval.	
34,000 artilleurs.	
5,000 sapeurs du génie.	
600 cavaliers légers.	

Ce corps d'armée auxiliaire, en accord parfait avec les sentiments sociaux, politiques et patriotiques de la nation anglaise, se compose d'hommes suffisamment instruits, et pourrait fournir, en cas de besoin, une réserve sérieuse pour la défense du territoire de la Grande-Bretagne.

§ V. Effectif total de l'armée anglaise.

Armée active	{	Armée perman. { à l'intérieur, 129,000	{	192,000	{	322,000	} 662,000 h.
		{ aux colon., 63,000		10,000			
		première classe de la réserve,		120,000			
Armée auxil.	{	troupes indigènes,	{	25,000	{	340,000	
		seconde classe de la réserve,		154,000			
		milice et leomanry,		160,000			
		corps des volontaires,					

Article IV. — Avancement.

Par la loi du 20 juillet 1871, le système de l'achat des grades a été aboli ; ainsi que nous allons l'exposer, le premier titre donnant des droits à l'avancement est l'instruction, et cependant la moitié des officiers de l'armée anglaise est toujours aux colonies, aux Indes, en campagne.

La *commission* de sous-lieutenant est donnée aux jeunes gens qui se trouvent dans l'une des conditions suivantes :

1° Les candidats, de 17 à 20 ans, les mieux classés dans un concours spécial ;

2° Les cadets de la reine, les cadets de l'Inde et les pages d'honneur, de 17 à 20 ans, ayant subi un examen de capacité ;

3° Les étudiants des universités, de 17 à 22 ans, ayant passé leurs examens ;

4° Les sous-officiers proposés pour l'avancement par le commandant en chef, après avoir subi un examen professionnel.

Les sous-lieutenants de cette dernière catégorie peuvent être nommés *lieutenants*, sans aucune nouvelle condition d'examen, après un an de grade. Les autres sous lieutenants, dont les examens ont été purement littéraires et scientifiques, servent pendant un an dans un régiment ; puis, quand ils ont obtenu du chef de corps un certificat attestant qu'ils possèdent l'instruction militaire de leur grade, ils doivent suivre un cours d'études dans le *collège des cadets*, au collège royal militaire de Sandhurst ; les connaissances qu'ils y acquièrent sont relatives à l'administration, à la comptabilité, à la législation, à la tactique, à la fortification et à la topographie ; ils sont tenus de subir ensuite un examen professionnel, composé d'épreuves écrites et d'épreuves pratiques dans lesquelles est comprise l'équitation ; ceux qui ont satisfait à l'examen sont classés en trois catégories suivant leur mérite ; pour ceux de la première catégorie, la nomination de lieutenant est antidiatée de deux ans ; pour ceux de la deuxième catégorie, la nomination est antidiatée de six mois ; elle ne l'est pas pour ceux de la troisième catégorie. Les sous-lieutenants, qui ne sont pas parvenus, après trois ans, à passer avec succès cet examen, sont renvoyés.

Tout lieutenant ayant deux ans de service peut être promu capitaine, sous condition qu'il ait subi avec succès l'examen professionnel suivant :

1° Evolutions d'un régiment de cavalerie ou d'un bataillon d'infanterie, y compris les tirailleurs ; service des avant-postes, des patrouilles, des escortes, des avant-gardes et des arrière-gardes ;

2° Commandement d'une compagnie de cavalerie ou d'infanterie dans toutes les circonstances ;

3° Règlements ;

4° Législation militaire ;

5° Eléments de tactique ;

6° Fortification passagère et fortification permanente ;

7° Topographie militaire et reconnaissances.

Tout lieutenant qui, dans les cinq ans suivant sa nomination, n'a pas passé cet examen est renvoyé de l'armée avec le paiement d'une année d'appointements.

Tout capitaine ayant six ans de service peut être promu

major, s'il a subi avec succès un examen professionnel sur les sujets suivants :

1° Sur le terrain : commandement d'un régiment de cavalerie ou d'un bataillon d'infanterie, manœuvrant soit isolément, soit dans une brigade, à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, aux avant-postes, et chargé de couvrir une brigade ou une division : tirailleurs : mouvements appropriés au terrain et au but à atteindre ; équitation pour les capitaines d'infanterie ;

2° Partie écrite ou orale : représenter sur un croquis, ou sur une carte, remis à l'officier et relatif à un terrain reconnu par lui, la disposition d'un détachement composé de troupes de toutes armes, en supposant ce détachement d'avant-garde ou d'arrière-garde, de service aux avant-postes, chargé de défendre ou d'attaquer une position de peu d'étendue, un défilé, un bois, un pont, un groupe de maisons. Principes des mouvements combinés de la cavalerie, de l'artillerie et de l'infanterie, en vue de se soutenir réciproquement. Voie à suivre pour s'approvisionner en vivres, en munitions, en fourrages, etc. Service de la correspondance et de l'expédition des affaires, en suivant l'ordre de transmission hiérarchique.

Après le grade de major, l'avancement se fait au choix sans examen.

Les officiers de l'*artillerie et du génie* sortent de l'*Académie royale militaire* de Woolwich ; ils subissent, pour passer d'un grade à l'autre, des examens analogues à ceux que nous venons d'indiquer.

Bien qu'il n'y ait pas de corps spécial d'*état-major* pour l'armée anglaise, néanmoins les officiers qui en font le service sortent presque tous du *collège d'état-major*, au collège royal militaire de Sandhurst ; les officiers, ayant au moins cinq ans de service, y sont admis sans condition de grade ; la durée des études y est de deux années.

Les *officiers de la milice et des volontaires* sont tenus de passer un examen professionnel de grade dans l'année qui suit leur nomination. Ils doivent donner leur démission s'ils échouent à deux examens consécutifs séparés par un intervalle de six mois. Des *cours de garnison*, au nombre de 14, sont ouverts dans certaines villes pour les officiers d'infanterie, d'artillerie et de génie de l'armée auxiliaire.

CHAPITRE II

ARMÉE AUSTRO-HONGROISE.

Article I. — Organisation.§ I. *Constitution de la monarchie austro-hongroise.*

A la suite des défaites subies par l'Autriche en 1859 et en 1866, la monarchie austro-hongroise fut limitée à ses possessions en Allemagne et en Hongrie : elle se compose actuellement de deux groupes distincts, les provinces *cisleithanes* habitées par des populations allemandes et slaves, et les provinces *transleithanes* dont les habitants sont des Hongrois, des Slaves, des Allemands, des Roumains, etc. Le chef de cet État, dans lequel chaque groupe conserve son autonomie, est un descendant de la famille impériale d'Autriche, qui porte le titre d'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, etc.

§ II. *Ministère de la guerre.*

Le ministère de la guerre est organisé d'après le principe qui préside à la constitution politique de la monarchie : chacun des deux groupes possède un *ministère national de la défense du pays*, l'un à Vienne, l'autre à Pesth : il y a, à Vienne, un ministère de la guerre *commun* pour l'armée permanente et la marine. Enfin, les questions d'instruction sont confiées à un *inspecteur-général* qui est actuellement un archiduc.

§ III. *État-major.*

Il n'y a pas de corps d'état-major dans l'armée austro-hongroise, mais un *service d'état-major* : le personnel employé à ce service constitue, dans son ensemble, un *organe auxiliaire* placé auprès de l'autorité supérieure : ses attributions sont relatives aux opérations militaires et à l'administration au point de vue militaire.

Le service d'état-major se divise en deux branches : l'une comprend tout ce qui concerne les opérations, les sciences

techniques, les affaires purement militaires et l'administration : l'autre constitue le service auxiliaire et se compose du travail matériel dans les bureaux ainsi que de la transmission des ordres, etc.

On emploie pour ce service : les officiers d'état-major, les officiers adjoints d'état-major et des officiers de troupes détachés temporairement au service auxiliaire.

Les *officiers d'état-major* sont des officiers comptant dans des corps de troupe et qui ont été reconnus aptes à remplir les fonctions spéciales exigées pour le service d'état-major après un stage qu'ils ont fait en qualité d'adjoints. Ils peuvent, en tout temps, être appelés à servir dans leur corps de troupe : chaque capitaine doit même y retourner pendant deux ans et chaque colonel pendant trois ans.

Les *officiers adjoints d'état-major* sont des officiers de tous grades détachés des corps de troupe pour faire leur stage : ils ne peuvent être nommés officiers d'état-major qu'à partir du grade de capitaine, et sous la double condition d'avoir au moins vingt-cinq ans d'âge et trois ans de service effectif dans un corps de troupe. Tout officier supérieur ou capitaine qui désire être adjoint d'état-major doit avoir droit à l'avancement hors tour : tout lieutenant qui désire être adjoint d'état-major doit avoir suivi les cours de l'école de guerre ou le cours supérieur de l'artillerie et du génie et avoir obtenu la note « *distingué* » dans les examens finaux.

En temps de paix, le service d'état-major comprend environ 347 officiers dont 118 lieutenants adjoints. Dans ce personnel sont compris trois généraux : un est chef de l'état-major : le second est commandant de l'école de guerre : le troisième est directeur de l'institut militaire géographique. Le chef de l'état-major est chargé de la direction du service d'état-major, de celle du régiment des pionniers au point de vue militaire, technique et scientifique, ainsi que de la haute surveillance sur l'école de guerre, sur les archives de la guerre et sur l'institut militaire géographique : il est, en outre, un organe auxiliaire et consultatif du ministre de la guerre, avec lequel il communique directement. Il a, auprès de lui, une commission qu'il préside et dont les études sont relatives à toutes les questions importantes concernant le service et le personnel d'état-major.

§ IV. *Ressources de la force armée territoriale.*

La population de la monarchie austro-hongroise est de 35,000,000 d'habitants environ : le contingent annuel a été fixé pour une période de dix années, de façon à fournir un effectif disponible de 800,000 hommes sur le pied de guerre : ce contingent comprend :

95,474 h. dans l'armée permanente.	{ 54,541 des prov. cisleithanes.
	{ 40,933 des prov. transleithanes.
9,547 h. dans la réserve de remplacement.	{ 5,454 des prov. cisleithanes.
	{ 4,093 des prov. transleithanes.

Le nombre des jeunes gens atteignant, chaque année, l'âge de vingt ans est difficile à fixer : il ne doit pas dépasser 300,000, sur lesquels 150,000 à peu près sont reconnus bons pour le service ; les autres sont impropres au service ou exemptés temporairement.

Ces 150,000 jeunes gens sont divisés en trois catégories.

La première catégorie contient 95,500 jeunes gens qui servent 3 ans sous les drapeaux et entretiennent l'effectif de l'armée active au chiffre de 268,355 hommes : ils servent ensuite 7 ans dans la réserve et 2 ans dans la landwehr.

La deuxième catégorie contient 9,500 jeunes gens qui servent 10 ans dans la réserve de remplacement et 2 ans dans la landwehr.

La troisième catégorie contient 45,000 jeunes gens qui servent 12 ans dans la landwehr et qui entretiennent l'effectif actif de celle-ci à 12,000 hommes environ.

Dans ces conditions, l'armée austro-hongroise comprend environ :

268,000 soldats de l'armée active.
100,000 hommes de la réserve de remplacement.
432,000 hommes de réserve.
600,000 hommes de landwehr.

1,400,000 soldats, mais en 1878 seulement, car la nouvelle loi de recrutement, votée en 1868 pour dix ans, n'aura son effet complet qu'à cette époque.

§ V. *Situation au pied de paix.*

A. ORGANISATION GÉNÉRALE.

Le territoire austro-hongrois est partagé en 16 grands commandements militaires, dont la délimitation correspond à celle des diverses provinces qui forment la monarchie.

Parmi ces commandements, 7 sont appelés commandements généraux et ont leur quartier général à Vienne, Brunn, Prague, Gratz, Lemberg, Pesth-Ofen, Agram. Les 9 autres sont dits commandements militaires et ont leur quartier général à Linz, Cracovie, Innsbruck, Zara, Trieste, Kachau, Presbourg, Temesvar, Hermannstadt.

Les commandants sont indépendants les uns des autres pour toutes les affaires de recrutement et d'administration : ils ne relèvent, à cet égard, que du ministère de la guerre commun et du ministère correspondant de la défense du pays. Sous le rapport des affaires militaires proprement dites, 10 sont indépendants ; les 6 autres relèvent des commandements généraux voisins.

A la tête de chaque commandement est placé un officier-général ayant près de lui un officier d'un grade moins élevé appelé *ad latus* destiné à prendre le commandement en cas de départ du premier, lors de la mobilisation.

Chaque commandement comprend encore :

1 état-major :

1 chef de l'artillerie.
1 chef du génie.
1 intendance.

1 médecin, chef du service sanitaire.
1 auditeur en chef.
1 aumônier en chef.

Les corps de troupe sont, en temps de paix, groupés en brigades et en divisions d'infanterie et de cavalerie réparties, à peu près en nombre égal, entre les divers commandements : il y a 32 divisions d'infanterie numérotées de 1 à 36, les numéros 21, 22, 23 et 26 manquant dans la série, 63 brigades d'infanterie, et 19 brigades de cavalerie provisoirement adjoindues aux divisions d'infanterie les plus voisines.

Les généraux commandant les divisions n'exercent sur les troupes qu'un commandement supérieur et n'ont ni aide de camp ni officier d'ordonnance à leur service : les généraux de brigade ont, en outre, la direction sur les faits de la justice militaire, pour laquelle ils sont secondés par des auditeurs : chaque général de brigade d'infanterie étend aussi son commandement aux troupes des autres armes, aux dépôts et aux établissements militaires qui se trouvent dans le territoire de la brigade, mais au point de vue militaire seulement, et en exceptant l'artillerie : celle-ci relève directement des généraux placés à la tête des commandements territoriaux. Le général de bri-

gade est secondé par un lieutenant officier adjoint d'état-major.

On voit, d'après cet exposé, que les commandements, les divisions et les brigades, entre lesquels est répartie l'armée austro-hongroise en temps de paix, sont loin d'être des unités toujours préparées d'avance pour la guerre ; au moment d'une mobilisation, pour donner à ces grandes unités la composition réglementaire qu'elles doivent avoir, il faut leur faire subir d'importantes modifications.

Quant aux anciens confins militaires, dont l'organisation définitive remonte à 1746, ils ont été récemment supprimés et provincialisés.

Défalcation faite de quelques compagnies et escadrons de la garde particulière du souverain, on peut dire qu'il n'existe pas de troupes de la garde dans l'armée austro-hongroise ; celle-ci ne contient que des troupes de ligne dont nous allons énoncer la composition.

B. INFANTERIE.

L'infanterie de l'armée permanente comprend :

80 régiments, numérotés de 1 à 80, et désignés par le nom du colonel propriétaire.

40 bataillons de chasseurs, dont 33 indépendants et 7 dans le régiment-empereur des chasseurs tyroliens.

1^o Chaque régiment contient 5 bataillons de guerre et 1 de dépôt ; les 3 premiers bataillons constituent la *partie mobile* du régiment ; les 2 derniers forment le *régiment de réserve correspondant* ; le dépôt a un petit cadre de 6^e bataillon, plus un état-major de dépôt ;

2^o Chaque bataillon se compose de 4 compagnies.

L'effectif, pour les compagnies des 3 premiers bataillons, est le suivant :
3 officiers : 92 hommes.

Pour les compagnies des 4^e et 5^e bataillons, l'effectif comporte :
3 officiers : 71 hommes.

Le dépôt comprend : 6 officiers, 15 hommes.

Chaque bataillon est commandé par un major, sauf le premier dont le chef est lieutenant-colonel. Le régiment de réserve est commandé par un colonel ou par un lieutenant-colonel ; il reste toujours, avec le dépôt, dans son cercle de recrutement, tandis que les portions mobiles du régiment n'ont pas de garnison fixe.

L'effectif total du régiment comporte :
86 officiers, 1,768 hommes, 6 chevaux.

3° Chaque bataillon de chasseurs se compose de 4 compagnies de guerre, de 1 de réserve et de 1 de dépôt ; son effectif comporte :

21 officiers, 515 hommes, 2 chevaux.
Le dépôt a : 1 officier, 1 sergent-major, 2 soldats.

Le bataillon de chasseurs est commandé par un major ou par un lieutenant-colonel ;

4° L'effectif total de l'infanterie austro-hongroise, sur le pied de paix, comporte :

7,723 officiers, 162,048 hommes, 561 chevaux.

C. CAVALERIE.

La cavalerie austro-hongroise comprend 41 régiments, dont :

14 de dragons, 16 de hussards, 11 de uhlans.

Chaque régiment comprend, sur le pied de paix, 6 escadrons formant 2 divisions, et 1 dépôt. Le commandement appartient à un colonel, ayant avec lui un lieutenant-colonel et un major.

L'escadron, sur le pied de paix, a pour effectif :

5 officiers, 166 hommes, 149 chevaux.

Le dépôt comprend : 2 officiers, 17 hommes, 4 chevaux.

Le régiment, sur le pied de paix, a à l'effectif :

42 officiers, 1,031 hommes, 903 chevaux.

L'effectif total de la cavalerie austro-hongroise comporte donc :

1,726 officiers, 42,403 hommes, 37,099 chevaux.

D. ARTILLERIE.

L'artillerie austro-hongroise comprend :

1° 1 état-major particulier.

2° 13 régiments d'artillerie de campagne.

3° 12 bataillons d'artillerie de place.

4° 1 compagnie d'artillerie technique et des détachements.

A. Artillerie de campagne.

Chaque régiment d'artillerie de campagne comprend, sur le pied de paix :

- 10 batteries montées } à 4 pièces chacune.
3 batteries à cheval }
1 cadre de colonnes de munitions.
1 dépôt.

B. *Artillerie de place.*

Chacun des 12 bataillons d'artillerie de place se compose de 6 compagnies, dont la 6^e n'a que ses cadres. 3 de ces bataillons ont, en outre, sur le pied de paix, 5 batteries de montagne réparties entre eux.

C. *Artillerie technique.*

L'artillerie technique est chargée de la réparation et de l'entretien de tout le matériel de l'artillerie et des munitions : elle comprend une compagnie et des détachements.

D. *Effectif total de l'artillerie austro-hongroise.*

1,647 officiers, 28,959 hommes, 7,565 chevaux.

E. TROUPES TECHNIQUES.

A la tête des troupes techniques est l'état-major particulier du génie ; ces troupes sont :

- 1^o Les régiments du génie.
- 2^o Le régiment de pionniers.
- 3^o Les sections de chemin de fer.

A. *Génie.*

Il y a 2 régiments du génie : chaque régiment comprend 5 bataillons, 8 compagnies de réserve et 1 de dépôt : le bataillon est à 4 compagnies.

B. *Pionniers.*

Le régiment des pionniers est chargé de la construction des ponts, ainsi que de la formation des détachements de télégraphistes : il comprend 5 bataillons, dont chacun a 4 compagnies de guerre, 1 de réserve et 1 de matériel. Le régiment a, en outre, un dépôt central de matériel à Klosterneubourg.

C. *Sections de chemin de fer.*

En temps de paix, il y a 5 sections de chemin de fer dont le personnel est fourni par les compagnies du génie et des pionniers.

D. *Effectif total des troupes techniques austro-hongroises.*

475 officiers, 8,595 hommes, 118 chevaux.

F. TRAIN.

Les troupes du train sont réparties, sur le pied de paix, en 6 commandements qui comprennent 36 escadrons de campagne et 6 escadrons de dépôt.

L'effectif total comporte :

206 officiers, 2,305 hommes, 1,271 chevaux.

G. TROUPES DE SANTÉ.

Les troupes de santé comprennent, au pied de paix, 23 sections d'effectif variable, de 67 officiers et 2,950 hommes au total, dont le commandement appartient à un colonel.

H. EFFECTIF DE L'ARMÉE AUSTRO-HONGROISE AU PIED DE PAIX.

DÉSIGNATION des ARMES ET SERVICES.	OFFICIERS et assimilés.	HOMMES et assimilés.	CHEVAUX.
Infanterie	7,723	162,048	561
Cavalerie	1,726	42,403	37,099
Artillerie.	1,647	28,959	7,565
Troupes techniques	475	8,595	18
Train	206	2,305	1,271
Troupes de santé.	67	2 952	1
Etablissements d'instruction		(1,465)	
Landwehr. { honddeds	[300]	[10,950]	[50]
{ cisleithane	[100]	[750]	[50]
Non enrégimentés et divers	3,471	6,778	152
Totaux.	15,315	253,040	46,667

§ VI. Situation au pied de guerre.

A. ORGANISATION GÉNÉRALE.

L'armée permanente, comprenant l'armée active et la réserve, peut former, avec la landwehr, 13 corps d'armée contenant 40 divisions d'infanterie, 5 divisions de cavalerie et une réserve générale d'artillerie.

1° La *division d'infanterie* comprend :

1 commandement de division,	1 compagnie du génie,
2 — de brigade,	1 colonne divisionnaire de munitions,
2 bataillons de chasseurs,	1 escadron du train,
12 — d'infanterie,	1 colonne de subsistances,
2 à 4 escadrons de cavalerie,	1 service de santé. .
3 batteries à 8 pièces.	

La division devient, en outre, une grande unité administrative par l'adjonction d'une intendance au commandement.

2° La *division de cavalerie*, sur le pied de guerre, peut avoir 2 ou 3 brigades à 2 régiments et 2 ou 3 batteries; quand elle

agit isolément, on lui adjoint des bataillons de chasseurs et des voitures de munitions.

3° Le *corps d'armée* est à 3 divisions; il n'a pas d'ambulance et le service du trésor y est subordonné à celui de l'intendance.

4° L'*armée* est formée par un certain nombre de corps d'armée ou de divisions déterminé d'après les circonstances.

5° En général, les *états-majors* des divisions, des corps d'armée et des armées sont divisés en deux sections; l'une dite *des opérations*, l'autre dite *des détails*. Les éléments auxiliaires des états-majors sont : la direction des transports par chemins de fer et les sections de chemins de fer de campagne, le service des signaux, la direction des télégraphes et les sections de télégraphistes, un détachement de gendarmes de campagne, la direction des postes de l'armée et un service d'imprimerie.

6° L'*intendance de l'armée de guerre* est sous les ordres d'un feld-marschal-lieutenant ayant près de lui un général-major suppléant. Cette intendance est divisée en deux sections : l'une dite *section militaire*, qui est chargée des approvisionnements, sous les ordres d'un officier supérieur d'état-major; l'autre, dite *d'administration*, qui est sous les ordres d'un intendant-général et dans laquelle se traitent les affaires administratives proprement dites et celles du contrôle.

7° Le *grand quartier général* d'une armée se divise en deux parties qui, le plus souvent, sont séparées et marchent indépendantes l'une de l'autre. La première est dite *partie active*, et l'autre *non active*; cette dernière comprend l'intendance et les organes auxiliaires qui lui sont adjoints.

B. INFANTERIE.

1° Chaque régiment sur le pied de guerre se fractionne en :

- 1 régiment de campagne, régiment proprement dit, à 3 bataillons.
- 1 régiment de réserve, de même numéro, à 2 bataillons.
- 1 dépôt formant un 6° bataillon disponible et comprenant, en outre, 1 compagnie de dépôt.

2° Chaque bataillon de chasseurs sur le pied de guerre se fractionne en :

- 1 bataillon de campagne.
- 1 compagnie de réserve que l'on groupe avec 3 autres, pour former 10 bataillons de réserve.

3° Toute l'infanterie austro-hongroise mobilisée peut donner :

240 bataillons de ligne, formant 80 régiments.
 160 bataillons de réserve, formant 80 régiments.
 80 sixièmes bataillons.
 40 bataillons de chasseurs.
 20 bataillons de chasseurs de réserve.

540 bataillons au total, non compris 80 cinquièmes compagnies de dépôt d'infanterie de ligne.

4° L'effectif de la compagnie mobilisée comprend :

4 officiers, 232 hommes.

5° L'effectif du bataillon mobilisé comprend :

18 officiers, 934 hommes.

6° L'effectif du régiment mobilisé à 3 bataillons comprend :

61 officiers, 2,901 hommes, 101 chevaux, 22 voitures.

7° L'effectif de l'infanterie de la brigade mobilisée de 2 régiments à 3 bataillons comprend :

128 officiers, 5,800 hommes, 202 chevaux, 44 voitures.

8° L'effectif de l'infanterie de la division mobilisée à 2 brigades et à 2 bataillons de chasseurs comprend :

300 officiers, 13,500 hommes, 444 chevaux, 102 voitures.

9° L'effectif de l'infanterie d'un corps d'armée à 3 divisions comprend :

900 officiers, 40,500 hommes, 1,332 chevaux, 306 voitures.

10° L'effectif de toute l'infanterie austro-hongroise sur le pied de guerre comprend :

11,848 officiers, 532,055 soldats, 15,000 chevaux, 4,000 voitures.

11° Les équipages d'un régiment d'infanterie à 3 bataillons comprennent 22 voitures, savoir :

8 voitures formant	$\left\{ \begin{array}{l} 3 \text{ de munitions à 4 chevaux.} \\ 3 \text{ de cantinier.} \\ 2 \text{ de viande abattue, prises dans le pays.} \end{array} \right.$
le train de	
combat	

8 voitures de train des bagages à 2 chevaux.

6 voitures du train des subsistances à 3 chevaux, portant un approvisionnement pour deux jours et suivies du bétail sur pied nécessaire pour former, avec la viande abattue, les ressources de quatre journées.

12° Les équipages d'un bataillon de chasseurs comprennent 7 voitures, savoir :

3 voitures formant	$\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ de munitions.} \\ 1 \text{ de cantinier.} \\ 1 \text{ de viande abattue, prise dans le pays.} \end{array} \right.$
le train de	
combat.	

2 voitures du train des bagages.

2 voitures du train des subsistances, et la viande sur pied en quantité nécessaire.

13° Dans chacune des compagnies d'infanterie, 4 hommes

sont pourvus d'outils de pionniers, soit 16 dans un bataillon, 48 dans un régiment.

C. CAVALERIE.

1° Chaque régiment sur le pied de guerre comprend :

- 1 régiment de campagne à 6 escadrons.
- 1 escadron de réserve.
- 1 escadron de dépôt.

2° Toute la cavalerie austro-hongroise mobilisée peut donner :

- 246 escadrons de campagne, formant 41 régiments.
- 41 escadrons de réserve.
- 41 escadrons de dépôt.
- 328 escadrons au total.

3° L'effectif de chacun de ces escadrons comprend :

- 5 officiers, 166 hommes, 150 chevaux.

4° L'effectif du régiment de campagne à 6 escadrons est le suivant :

- 40 officiers, 1,042 hommes, 959 chevaux, 19 voitures.

5° L'effectif de la cavalerie d'une brigade mobilisée à 2 régiments comprend :

- 80 officiers, 2,084 hommes, 1,918 chevaux, 38 voitures.

6° L'effectif de la cavalerie d'une division mobilisée à 2 brigades comprend :

- 150 officiers, 4,168 hommes, 3,836 chevaux, 76 voitures.

7° L'effectif de toute la cavalerie austro-hongroise mobilisée comprend :

- 2,221 officiers, 56,593 hommes, 51,695 chevaux, 800 voitures.

8° Les équipages d'un régiment de cavalerie comportent 19 voitures, savoir :

- 2 voitures du train { 1 de cantinier.
de combat { 1 de viande abattue.
- 3 voitures du train des bagages, et 1 forge.
- 13 voitures du train des subsistances et la viande sur pied.

9° Dans chacun des 5 premiers escadrons de chaque régiment, 5 cavaliers ont des outils; tous les hommes du 4° peloton du 6° escadron sont fournis d'outils. Dans les régiments de uhlans, 32 hommes par escadron sont armés de la carabine.

10° En outre des escadrons de cavalerie divisionnaire d'infanterie, la cavalerie doit former en campagne 5 divisions indé-

pendantes de cavalerie à 2 brigades. Pour cela, il faudrait, sans doute, avoir recours à la cavalerie de la landwehr.

D. ARTILLERIE.

A. Artillerie de campagne.

1° Chacun des 13 régiments d'artillerie de campagne forme 4 divisions à 3 batteries de 8 pièces : 3 de ces divisions sont respectivement attachées à chacune des divisions d'infanterie du corps d'armée : la quatrième forme l'artillerie du corps d'armée. La 13^e batterie y est également attachée.

Il y a donc, pour le corps d'armée, 13 batteries et 104 pièces attelées ; et pour les 13 corps d'armée, 169 batteries et 1 352 pièces attelées.

2° Le dépôt du régiment de chaque corps d'armée forme, en cas de mobilisation, 2 batteries attelées de 8 pièces, soit 26 batteries et 208 pièces attelées avec lesquelles on forme la réserve générale d'artillerie de l'armée.

3° Le cadre de colonnes de munitions sert à former 5 colonnes dans les 6 premiers régiments et 6 colonnes dans les 7 derniers : chaque colonne a 3 officiers et un nombre variable d'hommes, de chevaux, et de voitures ; il y a, au total, 72 colonnes de munitions.

4° Les 5 batteries de montagne comprises dans les bataillons d'artillerie de place, servent à en former 10 sur le pied de guerre : chacune d'elles a 4 pièces, ce qui donne 40 pièces de montagne au total.

5° Un régiment d'artillerie de campagne comprend, au total, lors de la mobilisation :

104 officiers, 3,968 hommes, 3,174 chevaux, 126 pièces, 326 voitures.

6° L'effectif total de l'artillerie des 13 corps d'armée de campagne est donc le suivant, y compris les batteries de dépôt et de montagne.

1,340 officiers, 51,962 hommes, 40,354 chevaux, 1,600 pièces, 5,306 voitures

B. Artillerie de place.

Chaque bataillon d'artillerie de place comprend 6 compagnies, dont chacune a : 4 officiers et 200 hommes, ce qui fait 43 officiers, 1,440 hommes, 1 cheval pour le bataillon entier.

Les 12 bataillons d'artillerie de place, formant 72 compagnies, ont à l'effectif :

516 officiers, 17,280 hommes, 12 chevaux.

C. Artillerie technique.

L'artillerie technique forme 20 sections destinées à se joindre aux colonnes de munitions de corps d'armée et de siège ; son effectif total est environ de :

280 officiers, 4,829 hommes.

D. Effectif total de l'artillerie austro-hongroise mobilisée.

2,136 officiers, 73,471 hommes, 40,366 chevaux, 1,600 pièces, 5,306 voitures.

E. TROUPES TECHNIQUES.

A. Génie.

Chacun des deux régiments du génie comprend 5 bataillons à 4 compagnies, 8 compagnies de réserve et 1 dépôt, de 5 compagnies dont 4 peuvent être employées en campagne et former un 6^e bataillon.

Les troupes du génie contiennent donc 64 compagnies.

L'effectif de chaque compagnie, sauf celles de réserve et de dépôt, qui n'ont ni chevaux, ni voitures, comprend :

5 officiers, 230 hommes, 15 chevaux, 6 voitures.

Chaque régiment fournit de nombreux détachements pour la construction des fours de campagne, les parcs du génie et la mobilisation des sections de chemins de fer, des sections de télégraphe et de signaux, plus les troupes du train du génie.

Le total du génie comprend :

381 officiers, 16,553 hommes, 1,025 chevaux, 514 voitures.

B. Pionniers.

1° Le régiment de pionniers forme 5 bataillons à 4 compagnies de guerre et 1 de réserve.

Chaque compagnie a, pour effectif :

5 officiers, 214 hommes, 19 chevaux, 4 voitures.

A chaque bataillon est 1 réserve de matériel comprenant :

2 officiers, 45 hommes, 2 chevaux.

L'effectif total du régiment des pionniers est le suivant :

207 officiers, 8,061 hommes, 501 chevaux, 777 voitures.

2° Dans ce total, sont compris les hommes des 19 détachements de télégraphistes, dont l'effectif total est le suivant :

19 officiers, 256 hommes, 700 chevaux, 110 voitures.

3° Chacune des cinq sections de chemin de fer en forme deux nouvelles lors de la mobilisation : l'effectif de chaque section comprend :

2 officiers, 100 hommes déjà comptés dans l'effectif des pionniers.

C. Effectif total des troupes techniques austro-hongroises mobilisées.

663 officiers, 25,034 hommes, 1,525 chevaux, 1,291 voitures.

F. TRAIN.

L'effectif total du train comprend :

991 officiers, 29,907 hommes, 36,006 chevaux, 11,859 voitures.

Les services qu'il constitue et qu'il transporte, sur le pied de guerre, sont les suivants :

36 escadrons de campagne.

35 escadrons de réserve.

10 escadrons d'animaux de bât.

40 sections de transport des hôpitaux.

13 détachements pour le transport des magasins mobiles de subsistances et de boulangerie.

G. SERVICES ADMINISTRATIFS.

Le service des vivres forme :

67 colonnes de subsistances.

66 colonnes de bétail.

13 magasins mobiles de subsistances.

13 dépôts mobiles de bétail.

13 boulangeries de campagne.

Total : 800 officiers, 7,191 hommes.

H. SERVICE DE SANTÉ.

Le service de santé forme :

40 ambulances de division d'infanterie.

5 ambulances de division de cavalerie.

13 hôpitaux de campagne à 500 lits.

27 — — à 600 lits.

23 — de garnison.

1 ambulance de montagne.

Total : 262 officiers, 13,738 hommes.

K. EFFECTIF D'UN CORPS D'ARMÉE AUSTRO-HONGROIS AU PIÉD DE GUERRE.

TROUPES ET SERVICES.	NOMBRE.	OFFICIERS.	HOMMES.	CHEVAUX.	PIÈCES attelées.	VOITURES.
Infanterie	42 b ^{ous}	900	40,500	1,330	"	306
Cavalerie	6 e ^{ous}	40	1,040	960	"	19
Artillerie	13 b ^{ies}	104	3,968	3,174	126	426
Troupes techniques	"	30	1,400	150	"	100
Etats-majors	}	287	4,580	3,020	"	594
Train						
Service des vivres						
Service de santé	"					
Totaux	"	1,311	51,488	8,634	126	1,445

L. EFFECTIF TOTAL DES TROUPES DE CAMPAGNE MOBILISÉES DE L'ARMÉE AUSTRO-HONGROISE.

TROUPES ET SERVICES.	NOMBRE.	OFFICIERS.	HOMMES.	CHEVAUX.	PIÈCES attelées.	VOITURES.
Infanterie	540 b ^{ous}	11,848	532,055	15,000	"	4,000
Cavalerie	328 e ^{ous}	2,221	56,593	51,695	"	800
Artillerie	205 b ^{ies}	2,136	73,471	40,366	1,672	5,306
Troupes techniques	"	663	25,034	1,525	"	1,291
Train	"	991	29,907	36,006	"	11,859
Service des vivres	"	800	7,191	"	"	"
Service de santé	"	262	13,738	"	"	"
Etats-majors et divers	"	5,741	57,964	4,031	"	348
Totaux	"	24,762	795,953	148,623	1,672	23,604

§ VII. Landwehr.

Il y a, dans la monarchie austro-hongroise, trois sortes distinctes de landwehr : la cisleithane, la hongroise et la tyrolienne.

La *landwehr cisleithane*, ou landwehr autrichienne, se compose de 81 bataillons, 1 ou 2 escadrons par chaque district dans lequel serecrutent un régiment de cavalerie et plusieurs sections de tirailleurs à cheval, *berittne-schutzen*. Chaque bataillon ou escadron porte un numéro d'ordre ainsi que le nom du pays et du chef-lieu du district d'où il est tiré. Le bataillon est commandé par un major ou par un capitaine et a un cadre permanent de 5 officiers et 28 hommes ; chaque section de tirailleurs à cheval a également un cadre permanent de 1 officier et 12 hommes. On projette de former 25 escadrons de cavalerie de la landwehr. Le total de la landwehr cisleithane peut donner environ 250,000 hommes ; cette troupe est embrigadée, mais sur le papier seulement, et répartie entre 7 commandements.

La landwehr cisleithane est sous les ordres du commandant territorial et du commandant en chef de la landwehr ; chacun des 39 cercles de recrutement compte 2 cercles de bataillons de landwehr ; chaque cercle de bataillon se subdivise en 4 ou 5 cercles de compagnies.

La force actuellement mobilisable serait la suivante :

Infanterie :	3,000 officiers,	136,000 hommes,	4,000 chevaux,	580 voitures.
Cavalerie :	3,150	—	5,000	— 4,500 — 50 —

En 1878, elle pourra mobiliser environ 250,000 hommes.

La *honved*, ou landwehr hongroise, comprend actuellement 86 bataillons, 40 escadrons, plus 20 batteries de mitrailleuses à 4 pièces ; son effectif actuellement mobilisable est le suivant :

En infanterie :	2,600 officiers,	151,000 hommes,	1,640 chevaux,	1300 voitures.
En cavalerie :	260	—	7,000	— 8,000 — 250 —
En artillerie :	40	—	2,500	— 650 — 100 pièces.

Son organisation complète, réalisable en 1878, contiendra :

En infanterie :	4,400 officiers,	293,000 hommes,	6,000 chevaux,	3,000 voitures.
En cavalerie :	900	—	20 350	— 18,300 — 900 —
En artillerie :	200	—	6,000	— 20,000 — 900 pièces.

Il faudra donc considérablement accroître le nombre des bataillons et des escadrons pour encadrer toutes les troupes de la honved. Chaque bataillon de honved a un cadre permanent de 4 officiers et 11 hommes, plus une compagnie présente de 4 officiers et 71 hommes ; les recrues vont alternativement faire un service de trois mois dans cette compagnie. Chaque escadron de honved possède un effectif présent de 2 officiers, 38 hommes et 35 chevaux.

4 ou 5 bataillons, 1 à 3 escadrons, 1 batterie de mitrailleuses constituent 1 brigade de honved ; il y en a environ 20 réparties entre les 7 districts de landwehr hongroise, qui sont sans rapport aucun avec les 40 cercles de recrutement ; à la tête de chacun de ces districts est un commandement de landwehr.

D'après cet aperçu rapide, il est aisé de voir que la honved hongroise présentera, en 1878, un effectif de 320,000 hommes instruits, encadrés et prêts à former une armée de réserve derrière les troupes de campagne ou à entrer en première ligne.

Les *landes-schutzen* constituent la landwehr du Tyrol et du Vorarlberg ; ils forment 10 bataillons d'infanterie et 2 compagnies de tirailleurs à cheval ; dans cette troupe sont compris les hommes obligés au service de la landwehr et des volontaires. Les bataillons de *landes-schutzen* ont un cadre permanent ; les bataillons sont astreints au même service que ceux de la landwehr ou de la honved ; les escadrons fournissent des ordonnances et des estafettes pour les quartiers généraux. La force des *landes-schutzen* peut être estimée à 13,000 hommes environ.

Le *Landsturm* comprend, en outre, dans le Tyrol, tous les hommes âgés de 18 à 45 ans, divisés en deux bans.

Article II. — Institutions.

§ I. Recrutement.

A. OBLIGATIONS DU SERVICE MILITAIRE.

Le service militaire est obligatoire en Autriche-Hongrie pendant une période de 12 ans, pour tout jeune homme à partir du 1^{er} janvier de l'année où il a atteint l'âge de 20 ans ; les jeunes gens, qui en sont exemptés ou libérés par anticipation pour une cause quelconque sont tenus de verser à la caisse des invalides une somme proportionnée à leur fortune, mais ils restent, pendant 12 ans, astreints à être appelés pour remplir des emplois spéciaux en cas de besoin.

Les jeunes gens qui sont désignés pour le service de l'armée active y servent pendant 3 ans, ou sont libérés par anticipation, mais prêts à répondre au premier appel. Ils restent

ensuite 7 ans dans la réserve et ils sont destinés à fournir des contingents supplémentaires pour atteindre les effectifs de guerre ; pendant leur séjour dans la réserve, ils sont astreints à 3 réunions de 4 semaines chacune pour exercice et à 4 revues de contrôle.

Les hommes de recrue que l'on place dans la réserve de remplacement sont destinés à combler les vides des troupes de campagne en temps de guerre, afin d'éviter de recourir à l'appel anticipé d'une classe ; ils sont assujettis à une revue annuelle de contrôle pendant 12 ans, mais ils ne reçoivent aucune instruction.

Les jeunes gens placés immédiatement dans la landwehr, sans passer par l'armée permanente, sont tout de suite exercés pendant 8 semaines. En Hongrie, tous les hommes de la honved sont appelés tous les 2 ans à une réunion d'exercice de 5 semaines, sauf ceux qui sont passés par l'armée permanente et qui y ont reçu une instruction complète ; ces derniers ne sont appelés qu'à une seule réunion. En Autriche, les hommes de la landwehr ont, chaque année, une réunion de 2 semaines pour l'exercice par compagnie ou par bataillon ; dans le Tyrol et le Vorarlberg, les landes-schutzen doivent, en outre, prendre part au tir à la cible au moins deux fois par an.

Le landsturm se recrute en Autriche et en Hongrie par l'enrôlement volontaire, mais il n'est pas organisé. Dans le Tyrol et le Vorarlberg, il est organisé en temps de paix ; il comprend, pour chaque district, les hommes de 39 à 45 ans, formant le second ban, et pour toute la contrée, les hommes de 18 à 39 ans, formant le premier ban.

B. ENGAGEMENTS VOLONTAIRES.

Le jeune homme qui présente un certificat de fin d'études, ou qui subit avec succès un examen d'instruction générale, peut contracter, à l'âge de 17 ans, un engagement volontaire d'un an ; il a le droit d'attendre jusqu'à l'âge de 25 ans pour servir ; l'habillement, l'équipement et la nourriture sont à ses frais ; il choisit le corps dans lequel il désire servir ; il compte ensuite pendant 9 ans dans la réserve et pendant 2 ans dans la landwehr.

Tout individu classé dans la réserve de remplacement, ou

libéré du service, s'il a moins de 36 ans, peut contracter un engagement volontaire de 3 ans.

Tout individu de 17 à 36 ans peut contracter un engagement volontaire de 12 ans ; il choisit alors le corps dans lequel il désire entrer.

L'homme de troupe peut se rengager d'année en année, pendant 18 ans, après sa troisième année de service, jusqu'à 24 ans de service ; il a droit à des hautes-paies, primes et chevrons.

C. DIVISIONS TERRITORIALES DU RECRUTEMENT.

Les deux ministres nationaux de la défense de l'Autriche et de la Hongrie constituent avec le ministre de la guerre, l'autorité de première instance de recrutement.

Le commandant militaire et l'administrateur politique de la province constituent l'autorité de deuxième instance. L'organisation militaire est en connexité absolue avec l'organisation administrative dans les contrées autrichiennes. Nous savons que la monarchie contient 16 commandements, mais que l'armée austro-hongroise forme seulement 13 corps d'armée sur le pied de guerre ; pour compenser les inconvénients de ce manque de coïncidence entre le pied de paix et le pied de guerre, on a organisé avec un soin et une prévoyance remarquables tous les services accessoires, tels que ceux du train, des subsistances et des ambulances.

Les 16 commandements militaires sont partagés en 81 *cercles de recrutement*, 39 en Autriche, 1 en Tyrol, 41 en Hongrie ; chacun d'eux correspond à un régiment d'infanterie, dont il porte le numéro ; le commandement y est exercé par le commandant du régiment de réserve.

Chaque cercle de recrutement comprend de 1 à 7 *districts de classement* ; il n'y a pas, dans ces districts, d'autorité militaire spéciale.

D. OPÉRATIONS DU RECRUTEMENT.

Les opérations préparatoires du recrutement se font chaque année à des époques déterminées, sans qu'il soit nécessaire, pour y procéder, d'un vote spécial des chambres, ni d'ordres particuliers du gouvernement.

Le tirage au sort indique simplement dans quelle catégorie doivent être placés les jeunes gens reconnus aptes au service.

E. RÉSERVE ET HOMMES EN CONGÉ ILLIMITÉ

Chacun des corps de troupe et des établissements militaires tient les contrôles d'effectif de tous les hommes placés dans la réserve ou envoyés en congé illimité. A côté de ce contrôle, il en existe un autre qui est relatif à la résidence ; il est tenu par le commandant du cercle de recrutement, qui est renseigné par le dépôt de son régiment. Lorsque des dépôts ou des détachements d'autres corps de troupes sont stationnés sur le territoire du cercle, ils doivent tenir les contrôles relatifs aux hommes qui leur appartiennent.

F. APPELS A L'ACTIVITÉ.

Lorsque, pour une raison quelconque, des hommes de la réserve ou en congé illimité sont appelés sous les drapeaux, les cercles de recrutement leur font parvenir, par les autorités civiles, des cartes d'appel individuelles.

L'appel en masse se fait, sur l'ordre du ministre de la guerre, par le télégraphe, par la poste, ou par des courriers spéciaux qui le transmettent aux autorités militaires et administratives. A la publication de cet ordre, tous les hommes ayant à répondre à l'appel sont tenus de se présenter au commandant du cercle de recrutement le plus voisin de leur résidence, sans qu'il y ait lieu de leur envoyer une convocation personnelle.

§ II. *Avancement.*

A. TEMPS DE PAIX.

Les sous-officiers sont pris parmi les hommes des corps de troupes comme en France.

Les nominations aux grades d'officier ont régulièrement lieu deux fois par an, au 1^{er} mai et au 1^{er} novembre ; elles se font *au tour d'ancienneté* ou *hors tour* ; elles roulent sur toute l'arme. Il y a une nomination hors tour sur six nominations pour les grades inférieurs, et une sur quatre pour les grades supérieurs jusqu'à celui de colonel inclus ; l'avancement au grade de général-major n'a lieu qu'à l'ancienneté et d'après des

épreuves d'aptitude; au-dessus, il n'a plus lieu qu'au choix.

1° L'*ancienneté* ne constitue pas un droit absolu à l'avancement; l'officier doit, en outre, avoir l'aptitude reconnue pour l'emploi; cette aptitude est constatée par les notes portées sur les *listes de qualification* établies chaque année par des commissions dans les corps de troupe.

Pour être nommé *sous-lieutenant*, il faut avoir au moins un an de service, et de plus, être cadet ou sortir d'une académie militaire. Le *cadet* est un homme de troupe ayant passé avec succès l'examen réglementaire pour le grade de sous-lieutenant; s'il ne peut, faute de vacance, obtenir ce grade pendant son séjour dans l'armée active, il y est promu dans la réserve ou dans la landwehr. Quant aux *académies militaires*, il y en a deux: une à Vienne-Neustadt pour l'infanterie, la cavalerie et les pionniers, et une à Vienne pour l'artillerie, le génie et aussi les pionniers; les élèves y sont reçus jusqu'à l'âge de 16 ans au plus; la durée des cours y est de 4 ans; pour devenir sous-lieutenants, les élèves des académies militaires doivent avoir obtenu, à l'expiration de leurs études, un certificat de *bon résultat*. Les cadets doivent, en outre, supporter l'enquête faite par le chef de corps auprès de tous les officiers; ils ne sont promus au grade d'officier que s'ils en ont été reconnus dignes sous tous les points de vue.

Le grade de *major* n'est donné à l'ancienneté qu'à la suite d'un examen théorique subi avec succès.

2° Pour passer *hors tour*, le *cadet* doit avoir obtenu la note *supérieurement apte* à l'examen.

Le *sous-lieutenant* ou le *lieutenant*, pour obtenir l'avancement hors tour, doit avoir suivi les cours de l'école de guerre de Vienne, ou les *cours supérieurs* d'artillerie et du génie à Vienne, avec un diplôme de *très-bon résultat*; il peut obtenir la même faveur s'il a passé avec un succès analogue un examen sur les matières qui font l'objet de ces cours.

Le *capitaine* n'obtient l'avancement hors tour qu'après avoir subi un examen théorique et pratique avec la mention *supérieurement apte*, ou s'il a suivi les cours de l'école de guerre, ou les cours supérieurs d'artillerie et du génie, avec le certificat de *très-bon résultat*.

Enfin l'avancement au choix hors tour peut être donné par une commission spéciale pour récompenser de grands services.

B. TEMPS DE GUERRE.

En temps de guerre, les conditions d'ancienneté absolue pour passer d'un grade à l'autre sont supprimées, ainsi que les examens.

L'avancement hors tour est la récompense des actions d'éclat; il ne peut être accordé qu'aux officiers portés sur les listes de qualification comme aptes à être promus.

En cas de pertes considérables, on peut donner des grades provisoires à raison d'un officier pour 50 hommes et d'un capitaine pour 200 fantassins ou 100 cavaliers.

Lors de la mobilisation, lorsque tous les cadets et les officiers sont employés, on peut, s'il reste des vacances à remplir, nommer des sous-officiers *suppléants officiers*; quand ceux-ci sont bien notés, et la guerre continuant, on a le droit de les nommer officiers à titre définitif.

C. OFFICIERS DE RÉSERVE.

Les officiers de réserve sont les suivants :

1° Les officiers de l'armée active autorisés sur leur demande à passer dans la réserve après un an de service, s'ils justifient des moyens d'existence et d'une situation sociale dignes d'un officier, et s'ils s'engagent à rentrer dans l'armée active jusqu'à soixante ans; ils comptent à leur corps, ils y sont rappelés en cas de mobilisation et ils continuent à avoir droit à l'avancement à l'ancienneté;

2° Les cadets de réserve provenant des cadets de l'armée active non promus sous-lieutenants, ou les hommes de la réserve promus cadets;

3° Les engagés volontaires d'un an, ayant subi avec succès un examen spécial après leur séjour dans l'armée permanente.

D. OFFICIERS DE LANDWEHR.

La landwehr cisleithane a à sa disposition 4 écoles destinées à former les hommes de cette landwehr qui aspirent au grade d'officier.

L'école des cadets et des officiers de la honved, établie à Pesth, remplit le même objet pour la landwehr transleithane.

§ III. Budget.

Le budget des dépenses pour 1874, s'élève à 99,009,990 florins, soit à 242,574,375 francs. Il convient d'y ajouter 9,000,000 de florins, soit 22,000,000 de francs pour la landwehr cislei-

thane, la gendarmerie et le recrutement, plus 10,019,641 florins, soit 24,580,020 francs pour la honved hongroise.

§ IV. *Conscription des chevaux.*

La monarchie austro-hongroise possède environ 3,500,000 chevaux. L'armée, sur le pied de paix, en a à peu près 47,000 ; sur le pied de guerre, elle en a 148,000 ; il lui en faut donc au moins 100,000 pour effectuer la mobilisation ; on les obtient par voie de réquisition forcée. Les propriétaires sont tenus de céder à l'État, moyennant une indemnité proportionnée, tous ceux de leurs chevaux qui peuvent être aptes au service.

Chaque année, le ministre de la guerre fait connaître aux deux ministres nationaux de la défense du pays le nombre des chevaux nécessaires pour porter l'armée au complet pied de guerre. Ce nombre est alors partagé entre les deux parties de la monarchie et entre les pays qui les composent, par le ministre national de la défense du pays et par le ministre de l'agriculture, proportionnellement aux ressources propres à ce pays.

Chaque pays est divisé en circonscriptions de remonte entre lesquelles le général commandant, de concert avec les autorités civiles, répartit la part afférente au pays.

Tous les chevaux de la conscription sont amenés au siège de la commission, qui les examine et les classe ; elle prend d'abord les chevaux cédés aux prix fixés par la remonte, puis les autres à des prix déterminés par des experts. Les décisions de la commission et des experts sont irrévocables ; les propriétaires des chevaux sont tenus de s'y conformer, sous peine d'y être forcés par les voies de rigueur et d'être passibles d'une forte amende.

CHAPITRE III

ARMÉE BELGE.

L'armée belge se recrute d'après un système analogue à celui que la loi de 1832 avait introduit en France ; le service n'y est ni personnel ni obligatoire ; les substituants et les remplaçants sont admis dans l'armée. Une commission avait été instituée, en 1871, pour préparer un projet nouveau de recrutement et

d'organisation en conformité avec les principes généralement admis aujourd'hui dans la plupart des États européens ; mais ce projet n'a pas abouti et rien ne permet de supposer qu'il soit bientôt adopté.

L'effectif de l'armée permanente, sur le pied de paix, comprend environ 3,200 officiers, 41,500 hommes, 7,200 chevaux, 160 pièces attelées.

Infanterie : 1676 officiers et 25,571 hommes.

1 régiment de carabiniers à 4 bataillons actifs et 2 non actifs.

3 id. de chasseurs à pied. }

14 id. de ligne. } à 3 bataillons actifs et 1 non actif.

1 id. de grenadiers.

Chaque régiment a un dépôt ; les bataillons sont à 4 compagnies ; la compagnie a 4 officiers et 73 hommes, sauf dans les grenadiers où les compagnies ont 93 hommes ; le total des bataillons est de 78.

Cavalerie : 296 officiers, 5,680 hommes, 4,840 chevaux.

2 régiments de chasseurs à cheval.

2 id. de guides.

4 id. de lanciers.

Les régiments ont 4 escadrons actifs et 1 de renfort. L'escadron a 6 officiers, 140 hommes et 120 chevaux ; il y a 40 escadrons.

Artillerie : 492 officiers, 7,559 hommes, 2,096 chevaux.

L'artillerie comprend 1 état-major particulier, 7 régiments, 1 compagnie de pontonniers, 1 compagnie d'artificiers, 1 compagnie d'ouvriers, 1 compagnie d'armuriers.

Les 1^{er} et 3^e régiments ont chacun 10 batteries montées, dont 2 de réserve, à 6 pièces. Les 2^e et 4^e régiments ont chacun 8 batteries montées, dont 1 de réserve, et 2 batteries à cheval, à 6 pièces. Les 5^e, 6^e et 7^e régiments ont chacun 16 batteries de siège, 1 de réserve et 1 de dépôt. Le nombre des batteries de campagne est de 20 : elles contiennent 160 pièces attelées.

Génie : 135 officiers, 1,453 hommes.

1 état-major particulier, 1 régiment à 3 bataillons de 4 compagnies de sapeurs mineurs et 1 dépôt.

1 compagnie de télégraphe, 1 de pontonniers de place, 1 d'ouvriers, 1 de chemin de fer.

Train : 23 officiers, 377 hommes et 280 chevaux.

1 état-major, 4 compagnies des paires d'artillerie, du génie et des pontonniers ; 2 compagnies des vivres et ambulances ; 1 compagnie de dépôt.

Administration : 74 officiers, 816 hommes.

1 bataillon chargé du service des subsistances et des hôpitaux.

États-majors : 503 officiers.

27 de l'état-major général ; 46 du corps d'état-major ; 46 des places ; 186 de l'intendance et des officiers comptables ; 127 médecins, 37 pharmaciens ; 21 vétérinaires.

La loi du 5 avril 1868 prévoyait la mise sur le pied de guerre à l'effectif de 100,000 hommes, mais, lors de la mobilisation en 1870, cet effectif ne dépassa pas 85,000 hommes.

CHAPITRE IV

ARMÉE DANOISE.

Dans le royaume de Danemarck, le service militaire est obligatoire et personnel, sans remplacement ni substitution, avec de très-rares dispenses. Les jeunes gens sont inscrits sur les rôles du recrutement à l'âge de 17 ans accomplis ; ne sont exemptés du service que les hommes reconnus complètement impropres par suite d'incapacité physique ; tous les autres, sauf les engagés volontaires et ceux qui ont devancé l'appel, doivent compter dans l'armée dès qu'ils ont atteint l'âge de 22 ans. La durée du service est de 16 ans, dont 5 ans dans l'*armée permanente*, 3 ans dans la *réserve*, 8 ans dans le *renfort*. La durée de la présence effective sous les drapeaux varie suivant les armes ; elle est au moins de 10 mois et demi pour l'infanterie.

Le territoire danois est partagé en 5 cercles de brigade d'infanterie, chacun de ceux-ci comprenant 2 cercles de demi-brigade ; cette répartition pour le recrutement correspond à celle de l'armée elle-même, de telle sorte que le soldat d'infanterie, recruté dans le cercle d'une demi-brigade, reçoit son instruction militaire et finit son temps de service dans un des bataillons de la demi-brigade correspondant à ce cercle ; à l'expiration de ce temps de service, il passe dans la demi-brigade correspondante de renfort.

La cavalerie se recrute à raison d'un régiment par cercle de brigade.

Le 1^{er} régiment d'artillerie de campagne et le 1^{er} bataillon d'artillerie de place sont recrutés à l'est du grand Belt ; le 2^e régiment et le 2^e bataillon à l'ouest.

Le bataillon de la garde, le génie et les autres troupes se recrutent dans tout le royaume.

Les limites des cercles de brigade et de demi-brigade sont tracées par celles des divisions administratives ; il y a 2 cercles pour le Seeland, y compris Bornohn, 2 pour le Jutland, 1 pour la Fionie.

Les conscrits d'une même année sont désignés pour servir

dans telle ou telle arme; ils tirent au sort, par arrondissement, pour déterminer l'ordre d'après lequel ils sont répartis entre les différents corps; annuellement, il en faut 2,180 pour la garde, la cavalerie, l'artillerie et le génie; le surplus est versé dans l'infanterie et l'on y prend ce qui est nécessaire pour la marine, si le nombre des inscrits maritimes est insuffisant. Ceux qui sont incapables d'un service actif, mais bons à un service auxiliaire, sont pris comme ouvriers militaires, à raison de 452 par année, pour le train, le service de santé et le service d'écurie.

Les jeunes gens appelés au service sont ensuite licenciés, après avoir reçu une première instruction sommaire, puis ils sont rappelés tous les deux ans pendant 45 jours pour prendre part aux grandes manœuvres du camp de Hald, qui réunissent environ 10,000 hommes. Quand les conscrits ont été instruits, on en garde un certain nombre pour le service de garnison, pour constituer le cadre des écoles pratiques d'hiver et pour former des sous-caporaux et des caporaux. L'instruction des recrues de Bornholm se fait dans les brigades du Jutland, avant qu'ils entrent dans la milice de Bornholm.

Chacun des cinq premiers arrondissements sert au recrutement de 2 demi-brigades d'infanterie et de 1 régiment de cavalerie.

La demi-brigade d'infanterie comprend :

- 2 bataillons de ligne.
- 1 id. de réserve.
- 1 id. de renfort.

Le régiment de cavalerie comprend

- 2 escadrons de ligne.
- 1 id. de réserve.
- 1 id. de renfort.

La milice de Bornholm comprend :

- 1 bataillon d'infanterie.
- 1 escadron de cavalerie.
- 1 compagnie d'artillerie de campagne.
- 1 id. d'artillerie de place.

L'armée active mobilisée comprend :

Infanterie, 21 bataillons,	27,500 h.,		
Cavalerie, 11 escadrons,	2,340 h.,	2,000 chevaux,	
Artillerie, 8 batteries			
et 8 compagnies,	4,750 h.,	2,000 id.	64 pièces attelées.
Génie, 10 compagnies,	700 h.,	100 id.	
Train, etc.,	2,710 h.,	1,000 id.	
Etat-major, etc ,	100 h ,	200 id.	
Total,	38,100 h.,	5,300 chevaux,	64 pièces attelées.

L'infanterie, au pied de guerre, comprend 40,000 hommes, répartis en 43 bataillons; savoir :

1	bataillon de ligne	}	de la garde.
1	id. de renfort		
20	id. de ligne	}	en 5 brigades et 10 demi-brigades.
10	id. de réserve		
10	id. de renfort		
1	id. de réserve de Bornholm.		

Chaque bataillon est à 4 compagnies de 220 hommes.

La cavalerie, au pied de guerre, comprend 4,000 hommes, répartis en 22 escadrons, savoir :

2	escadrons de ligne.	}	1 régiment de hussards.
1	id. de réserve.		
1	id. de dépôt.	}	4 régiments de dragons.
8	id. de ligne.		
4	id. de réserve.		
4	id. de dépôt.		
1	id. de réserve de Bornholm.		
1	id. d'ordonnance.		

L'escadron est à 140 chevaux.

L'artillerie, au pied de guerre, comprend 6,000 hommes, 2,000 chevaux et 96 pièces attelées, savoir :

1	régiment de campagne à 4 batteries, dont 1 de réserve, à 8 pièces.
1	id. id. à 8 batteries, dont 3 de réserve, à 8 pièces.
2	bataillons d'artillerie de place.
2	compagnies d'ouvriers.
2	id. du train.

La batterie a 196 hommes et 155 chevaux; chaque bataillon d'artillerie de place a 1,200 hommes.

Le génie, au pied de guerre, comprend 3,000 hommes.

1	bataillon de ligne.	}	à 10 compagnies, dont 2 de pontonniers, 1 de torpille, 1 de télégraphe.
1	id. de réserve.		

L'artillerie et le génie sont réunis à Copenhague.

L'état-major ne constitue pas un corps : le service en est fait par des officiers, au nombre de 27. Ces officiers ont, au moins, deux ans de service dans leur grade, lorsqu'ils se présentent pour remplir les vacances : on prend de préférence les lieutenants ayant suivi les cours de la quatrième classe de l'école des officiers.

Les lieutenants retournent à leur corps, après quatre ans de service dans l'état-major, les autres officiers à l'occasion de leur avancement.

Pour recruter les *officiers*, on admet des caporaux à l'école des officiers après examen : lorsqu'ils ont suivi avec succès un cours de sept mois, ils peuvent être nommés lieutenants de réserve : il leur faut un nouveau cours de deux ans, s'ils veulent être lieutenants de l'armée active : ceux qui se destinent aux

armes spéciales et à l'état-major suivent un cours supérieur à l'école. Enfin, les caporaux doivent même passer un examen, s'ils aspirent simplement à être nommés *sous-officiers*.

L'effectif au pied de guerre de l'armée danoise comprend :

Armée active,	38,000 h.	} 60,000 h., 8,000 chev., 96 pièces attelées.
réserve,	11,700 h.	
dépôts,	10,300 h.	

CHAPITRE V

ARMÉE ESPAGNOLE.

Le décret de réorganisation de l'armée espagnole, du 24 janvier 1867, avait fixé à 200,000 hommes le chiffre total de la force armée, comprenant les troupes de terre, de mer et d'outre-mer : l'effectif de l'armée permanente affectée à la péninsule et aux îles adjacentes devait être fixé annuellement par les Cortès : il était de 80,000 hommes pour l'année 1871. Cet effectif était entretenu par l'appel du contingent annuel qui, de 40,000 hommes jusqu'à la révolution de septembre 1868, fut de 25,000 hommes en 1869 et en 1870, puis porté à 35,000 en 1871 : on le prélevait par voie de tirage au sort, sur la totalité de la classe, contenant environ 145,000 inscrits.

La loi militaire du 30 mars 1870 avait rendu le service obligatoire pour tous les Espagnols ayant atteint l'âge de 25 ans : cette loi admettait le remplacement, la substitution par changement de numéros, l'exonération par l'État. La durée du service était de 6 ans, dont 4 dans l'armée active et 2 dans la première réserve : les jeunes gens non appelés par le tirage au sort et qui n'avaient aucune cause d'exemption ou de dispense étaient compris pendant 6 ans dans la seconde réserve. La première réserve pouvait être mobilisée par un décret du gouvernement ; la seconde ne pouvait être appelée sous les armes que d'après une loi spéciale votée par les Cortès. La durée de l'engagement volontaire et du rengagement était de 2 ans au moins et de 4 ans au plus : il existait des primes d'engagement, de rengagement et des hautes-paies.

D'après le décret du 5 juin 1872, l'armée espagnole, au pied de guerre, comprenait :

Infanterie : 55,956 hommes.

41 régiments à 2 bataillons de 6 compagnies, le bataillon à 508 h.
24 bataillons de chasseurs.

Artillerie : 9,364 hommes.

4 régiments à pied à 2 bataillons de 6 compagnies.
5 régiments de campagne à 5 batteries montées et à 1 batterie de mitrailleuses.
2 régiments de montagne à 6 batteries.

Génie : 2,172 hommes.

2 régiments à 2 bataillons de 6 compagnies.

Cavalerie. 10,889 hommes.

20 régiments à 4 escadrons.

Services : 1,200 hommes.

11 sections d'ouvriers d'administration
1 brigade sanitaire.

L'armée de Cuba comprenait environ 35,000 hommes ainsi répartis :

8 régiments d'infanterie.
4 bataillons de chasseurs.
5 régiments de milice.
1 régiment d'artillerie à pied.
1 régiment d'artillerie de montagne
1 bataillon du génie.
2 régiments de lanciers.

Mais les embarras politiques ont fait disparaître toutes les institutions militaires : revenant aux errements de la constituante française de 1789, les Cortès ont aboli le principe du service militaire et ont décrété, le 17 février 1873, que l'armée espagnole se recruterait dorénavant à l'aide d'engagements volontaires. Cette nouvelle disposition n'ayant pas du tout donné les résultats qu'en attendaient leurs auteurs, et ceux-ci ayant, au reste, été renversés du pouvoir, une nouvelle loi, votée le 16 août 1873, vint réorganiser les forces espagnoles de la façon suivante :

Infanterie : 101,000 hommes.

80 bataillons d'infanterie à 900 hommes.
20 bataillons de chasseurs à 1,000 hommes.
10 bataillons de réserve à 900 hommes.

Cavalerie : 12,000 hommes et 9,000 chevaux.

20 régiments à 600 hommes et 450 chevaux.

Artillerie : 7,700 hommes et 228 pièces.

5 régiments de campagne à 6 batteries de 6 pièces et de 100 hommes.
2 régiments de montagne à 4 batteries de 6 pièces et de 150 hommes.
4 régiments à pied à 1,880 hommes.

Génie : 3,760 hommes.

2 régiments à 1,880 hommes.

Total : 130,000 hommes, dont 50,000 restant de l'ancienne armée active et 80,000 provenant des réserves.

L'armée de Cuba compte actuellement 110,000 hommes, dont 60,000 de troupes régulières et 50,000 de troupes irrégulières.

En résumé, l'armée de terre et d'outre-mer espagnole peut compter environ 300,000 hommes sur le pied de guerre, dans les conditions de recrutement posées par la loi du 24 janvier 1867, savoir :

180,000 hommes d'armée active.

30,000 hommes de première réserve.

90,000 hommes de seconde réserve.

CHAPITRE VI

ARMÉE ITALIENNE.

Article I. — Recrutement.

La loi du 19 juillet 1871 est un compromis résultant des concessions réciproques qui furent échangées entre les partisans de l'ancien système de recrutement copié sur notre loi de 1832 et les partisans du service militaire obligatoire et personnel : comme elle doit être prochainement modifiée, nous nous contenterons d'en esquisser les traits principaux, dans le but d'arriver à une estimation approximative des ressources actuelles de la force armée territoriale du royaume d'Italie.

Tous les jeunes gens ayant atteint l'âge de vingt ans dans le courant de l'année précédente sont susceptibles d'être appelés au service de l'armée : leur nombre est de 240,000, sur lesquels 120,000 sont disponibles pour le service.

Les 120,000 jeunes gens aptes sont partagés, par le tirage au sort, en deux catégories : la première est composée du contingent fixé chaque année par le parlement, d'après le rapport du ministre : c'est le contingent budgétaire contenant environ 65,000 hommes ; la seconde catégorie comprend les hommes de la classe en dehors de ce contingent. Les seules substitutions permises sont celles de frère à frère, et le seul affranchissement

autorisé est la permutation de la première à la seconde catégorie entre jeunes gens de la même classe.

La durée du service est réglée de la façon suivante :

1^o *Dans la première catégorie :*

Pour l'infanterie et le génie :	
4 ans sous les drapeaux.	
5 ou 4 ans en congé illimité.	} 12 ans.
3 ou 4 ans dans la milice provinciale.	
Pour l'artillerie, le train et les infirmiers.	
4 ans sous les drapeaux.	} 12 ans.
8 ans en congé illimité.	
Pour la cavalerie :	
6 ans sous les drapeaux.	} 9 ans.
3 ans en congé illimité.	

2^o *Dans la seconde catégorie :*

5 ou 4 ans en congé illimité.	} 9 ans.
4 ou 5 ans dans la milice.	

La position en *congé illimité* correspond à celle de la réserve dans notre armée : les hommes de la première catégorie envoyés en congé illimité forment une réserve destinée à compléter les effectifs au pied de guerre de l'armée active mobilisée et à fournir les hommes de remplacement : la seconde catégorie, dont les hommes n'ont en tout que cinq mois d'exercice, reçoivent, dans le cas d'une guerre, un complément d'instruction dans les dépôts.

La *milice provinciale*, analogue à notre armée territoriale, est instituée dans le but d'appuyer l'armée active en temps de guerre, et plus particulièrement de concourir avec elle à la défense du territoire national : elle n'est appelée sous les armes, en temps de paix, que pour son instruction : elle ne comprend que des hommes d'infanterie et du génie.

La milice provinciale est organisée par *districts* militaires en bataillons et en compagnies : le commandement et l'administration de ces troupes appartiennent, en temps de paix, aux commandants des districts. Quand la milice est appelée sous les armes, le ministre désigne temporairement des officiers supérieurs de l'armée active pour commander les bataillons et les régiments, ainsi que des officiers-généraux s'il y a lieu de former des brigades et des divisions.

En résumé, l'armée italienne comprend :

206,000 hommes d'armée permanente.
240,000 hommes en congé illimité.
200,000 hommes de milice provinciale.
<hr/> 650,000 hommes au total.

Article II. — Circonscriptions militaires territoriales.

L'organisation de l'armée italienne au pied de paix ne répond pas à ce qu'elle doit être lorsqu'elle est portée au pied de guerre.

Le territoire du royaume d'Italie comporte 7 commandements militaires : entre ces 7 commandements sont réparties 16 divisions militaires territoriales ayant chacune une direction d'artillerie, du génie, du commissariat, de santé.

Au point de vue du recrutement, le territoire contient 62 districts militaires, chacun d'eux comprenant une population de 400,000 âmes environ : l'ensemble de ces districts doit donner 960 compagnies d'infanterie, 60 de bersagliers, 60 d'artillerie à pied et 10 du génie.

Article III. — Armée permanente au pied de paix.

Infanterie : 6,118 officiers, 223,818 hommes, 283 chevaux,

80 régiments comprenant chacun 1 état-major, 3 bataillons à 4 compagnies ayant 4 officiers et 100 hommes, 1 dépôt.

10 régiments de bersagliers comprenant chacun : 1 état-major, 4 bataillons à 4 compagnies de même composition que ci-dessus, 1 dépôt.

3 bataillons d'instruction à 4 compagnies, à Modène, Parme et Sinigaglia

Cavalerie : 920 officiers, 20,000 hommes, 15,000 chevaux.

20 régiments, 10 de cheval-légers, 10 de hussards, comprenant chacun : 1 état-major, 6 escadrons, 1 dépôt : l'escadron à 5 officiers, 100 hommes, 122 chevaux.

Artillerie : 1,126 officiers, 21,155 hommes, 6,886 chevaux, 810 pièces attelées.

10 régiments de campagne, comprenant chacun : 1 état-major, 10 batteries, 3 compagnies du train, 1 dépôt : parmi les batteries, 6 sont légères, 4 sont lourdes, la batterie a 4 officiers, 100 hommes, 54 chevaux, 8 pièces attelées.

4 régiments de place, comprenant chacun : 1 état-major, 15 compagnies, 1 dépôt. 5 compagnies d'ouvriers.

2 batteries et 1 compagnie d'instruction.

Génie : 250 officiers, 4,906 hommes, 336 chevaux.

2 régiments, comprenant chacun : 1 état-major, 4 compagnies de pontonniers, 14 compagnies de sapeurs, 2 compagnies de chemins de fer, 3 compagnies du train, 1 dépôt, 1 peloton d'instruction.

Service de santé : 66 officiers, 1,135 hommes.

16 compagnies sanitaires.

Districts militaires : 1,263 officiers, 9,275 hommes, 86 chevaux.

62 districts comprenant : les états-majors des districts, 176 compagnies permanentes et 24 compagnies alpines.

Gendarmerie : 462 officiers, 19,725 hommes, 3,154 chevaux.

12 légions de carabiniers royaux.

Services et établissements divers : 1,029 officiers, 6,108 hommes, 480 chevaux.

Ecoles militaires, communs, assimilés, vétérans, invalides, service de remonte, établissements disciplinaires et pénitentiaires.

Non enrégimentés : 1,756 officiers.

Etat-major général, corps d'état-major, état-major de l'artillerie, état-major du génie ; médecins, vétérinaires et comptables sans troupes ; commissaires ; service du ministère, des comités, de la justice, des forteresses.

Total : 12,985 officiers, 205,686 hommes, 26,225 chevaux, 800 pièces attelées.

Article IV. — Troupes de campagne au pied de guerre.

§ 1. Détail des effectifs.

Infanterie : 280 bataillons, 17,080 officiers, 231,700 hommes, 2,800 chevaux.

80 régiments d'infanterie, comprenant chacun, 1 état-major et 3 bataillons à 4 compagnies ; la compagnie à 5 officiers et 200 hommes.

10 régiments de bersagliers comprenant chacun, 1 état-major et 4 bataillons à 4 compagnies de même composition que ci-dessus.

Cavalerie : 120 escadrons, 980 officiers, 20,030 hommes, 17,260 chevaux.

20 régiments comprenant chacun : 1 état-major, 6 escadrons et 2 pelotons de guides ; l'escadron à 5 officiers, 150 hommes et 130 chevaux.

Artillerie : 100 batteries, 60 compagnies à pied, 30 compagnies du train, 1,274 officiers, 45,246 hommes, 30,720 chevaux, 800 pièces attelées.

Génie : 8 compagnies de pionniers, 28 compagnies de sapeurs, 4 compagnies de chemin de fer, 6 compagnies du train, 290 officiers, 11,164 hommes, 3,752 chevaux.

Service de santé : 30 sections et 27 hôpitaux de campagne, 315 officiers, 6,276 hommes.

Districts militaires : 6,957 hommes des 176 compagnies permanentes : 151 officiers et 6,000 hommes des 24 compagnies alpines.

Gendarmerie : 42 sections, 51 officiers, 864 hommes, 468 chevaux.

<i>Etat-major général,</i>	103 officiers.	<i>Corps d'état-major,</i>	143 officiers.
<i>Etat-major d'artillerie,</i>	73 id.	<i>Etat-major du génie,</i>	72 id.
<i>Médecins sans troupes,</i>	60 id.	<i>Vétérinaires sans troupes,</i>	36 id.
<i>Commissaires militaires,</i>	248 id.	<i>Officiers comptables sans</i>	
<i>Officiers, aides de camp,</i>		<i>troupes,</i>	495 id.
<i>etc.</i>	251 id.	<i>Assimilés,</i>	90 id.
<i>Commis aux écritures.</i>			
<i>etc.</i>	570 homm.		

Total : 44,742 officiers, 328,807 hommes, 55,800 chevaux, 600 pièces attelées.

§ II. Répartition des troupes.

Les troupes de campagne doivent former une *grande armée* : celle-ci se divise en deux ou plusieurs *armées*, trois probablement, mais en tenant compte des circonstances stratégiques dans lesquelles se fera la guerre.

Chaque *armée* peut comprendre deux ou plusieurs *corps d'armée*, mais trois en principe : il y aura 10 corps d'armée : chaque corps d'armée se compose de 2 *divisions* et de troupes complémentaires.

Le *grand quartier général du général en chef* est partagé en deux sections distinctes : l'une a la conduite des opérations et les mesures d'exécution qui en résultent ; l'autre, celle de l'intendance générale, pourvoit à tous les services administratifs, tels que subsistances, trésor, santé, étapes, transports et ravitaillements de toute espèce de matériel, y compris les munitions de guerre.

Dans la première section, dite plus spécialement grand quartier général, sont compris l'état-major général du commandant en chef, l'état-major du commandant de l'artillerie et celui du commandant du génie, plus des chefs des autres services pour traiter les questions se rapportant à leur spécialité, tels que médecins, vétérinaires, comptables, commissaires.

L'intendance générale est sous les ordres d'un officier-général appelé intendant général : il est secondé par des intendants qui sont également des officiers : il a près de lui un état major de l'intendance générale formant une direction centralisatrice, et une direction générale des transports par chemins de fer, par routes ordinaires et par eau. Toutes les branches du service administratifs y trouvent représentées par des officiers d'ar-

illerie, du génie, des carabiniers, de santé, du commissariat, des subsistances, comptables, vétérinaires, ainsi que par des employés du trésor, des télégraphes et des postes.

Le grand quartier général a une escorte de 4 pelotons de guides ; un détachement de carabiniers, un détachement du train tiré de l'artillerie, une compagnie de sapeurs munie du matériel télégraphique suffisant pour une ligne de 50 kilomètres.

Le *quartier général d'une armée* est partagé comme le grand quartier général : il comprend l'état-major de l'armée, du commandant de l'artillerie et du commandant du génie. L'état-major de l'intendance d'armée ne comprend que des officiers d'état-major, le commandant des carabiniers et les employés des télégraphes et des postes : l'intendance comprend, en outre, 6 directions de santé, du commissariat, du service vétérinaire, des transports, du parc d'artillerie, du parc du génie.

Le quartier général d'armée a une escorte de 2 pelotons de guides, un détachement de carabiniers, un détachement du train tiré de l'artillerie, un parc d'artillerie, un parc du génie, une compagnie de sapeurs pourvue du matériel télégraphique ; comme au grand quartier général, une compagnie de chemin de fer, 24 hôpitaux de campagne à 200 lits dont 9 mobiles, un parc de vivres de réserve sous la garde d'une compagnie de milice mobile, 3 sections de boulangers à 14 fours de campagne, dont 7 mobiles, un parc d'habillement et d'équipement de réserve, une caisse d'armée, 3 infirmeries de chevaux pour 250 chevaux chacune.

L'armée peut contenir 2, 3 ou 4 corps d'armée.

Pour 2 corps, 2,000 offic., 59,890 h., 10,194 chev., 160 can., 1,586 voitures.
 Pour 3 corps, 3,090 id. 89,835 id. 15,291 id. 240 id. 2,379 id.
 Pour 4 corps, 4,120 id. 119,780 id. 20,388 id. 320 id. 3,172 id.

Le *quartier général du corps d'armée* comprend : un état-major, un commandement d'artillerie, un commandement du génie, une direction de santé, une direction du commissariat.

Le quartier général a, en outre, un peloton de guides d'escorte, un détachement de carabiniers, un détachement du train tiré de l'artillerie, un parc d'artillerie, un parc du génie, un équipage de ponts de 150 mètres de longueur, une section de santé, une section des subsistances, un parc de réserve des vivres composé des voitures régimentaires, une colonne de train du pain à 60 voitures, une caisse de corps d'armée.

Le corps d'armée comprend :

2 divisions d'infanterie.
Des troupes complémentaires.

Son effectif est le suivant :

1,030 officiers, 29,945 hommes, 5,097 chevaux, 80 canons, 793 voitures.

Le *quartier général de la division* a un état-major, un commandement d'artillerie, une direction de santé, une direction du commissariat.

Le quartier général a, en outre, un peloton de guides d'escorte, un parc d'artillerie, une section de santé avec 12 voitures, une section des subsistances.

La division comprend :

2 brigades d'infanterie de 2 régiments à 3 bataillons.
2 escadrons de cavalerie.
1 brigade de 3 batteries à 8 pièces, dont 2 légères et 1 lourde.

Son effectif est le suivant :

379 officiers, 11,354 hommes, 1,038 chevaux, 24 canons, 171 voitures.

Les *troupes complémentaires du corps d'armée* comprennent :

1 régiment de bersagliers à 4 bataillons.
1 brigade de cavalerie de 2 régiments à 4 escadrons.
1 brigade d'artillerie de 4 batteries à 8 pièces.
1 brigade du génie à 2 compagnies.

Leur effectif est le suivant, y compris les services du quartier général :

272 officiers, 7,237 hommes, 3,021 chevaux, 32 canons, 451 voitures.

Les 4 escadrons divisionnaires, les 8 escadrons de la brigade de cavalerie, les pelotons de guides du corps d'armée sont fournis par les deux mêmes régiments de cavalerie.

Les batteries divisionnaires et celles du corps d'armée sont fournies par le même régiment : il n'y a pas de batteries de montagne dans la composition normale de l'armée en campagne : on en attribue s'il est nécessaire, aux corps ou divisions devant opérer en pays de montagne : leur personnel est alors tiré des régiments d'artillerie de place.

En résumé, le corps d'armée comprend 28 bataillons, 12 escadrons, 80 pièces.

Remarquons que les effectifs donnés plus haut sont ceux des hommes présents sous les armes : les contrôles en portent un cinquième en sus, soit 390,000 hommes pour toute l'armée. Les chevaux ci-dessus indiqués ne sont que ceux de la troupe, l'État n'en fournissant à aucun officier : les états-majors des

régiments d'artillerie et du génie ne sont plus comptés à part dans l'estimation numérique des troupes de campagne, car ils se confondent avec les états-majors de l'armée faisant partie des quartiers généraux. Enfin, les districts militaires comptent dans leurs compagnies permanentes les hommes qui, lors de la mobilisation, doivent être employés dans les quartiers généraux comme plantons, ordonnances des officiers, ainsi que comme boulangers, ouvriers d'administration, employés dans les parcs, cavaliers attachés aux infirmeries des chevaux, etc.

CHAPITRE VII

ARMÉE RUSSE.

L'armée russe est en voie de transformation : elle tend à adopter les principes d'organisation et les institutions militaires qu'ont actuellement admis les principales puissances européennes depuis les enseignements des guerres de 1866 et de 1870.

Article I. — Recrutement.

Le principe du service militaire obligatoire et personnel vient d'être décrété en Russie : il ne sera récemment mis en exécution que pour le contingent à fournir en 1875 et il ne recevra son plein effet qu'en 1890.

Les ressources en hommes sont immenses : sur une population de 82,000,000 d'habitants, dont 70,000,000 pour la Russie d'Europe, 600,000 jeunes gens atteignent chaque année l'âge de la conscription : en tenant compte des exemptions, on peut dire que 300,000 hommes sont à même d'être incorporés annuellement sous les drapeaux, mais le contingent annuel n'en prend que 150,000 environ.

D'après les nouvelles dispositions légales, les forces de la Russie comprennent l'armée permanente et la milice.

L'armée permanente, dont l'effectif peut atteindre 2,000,000 de soldats, contient :

- 1° L'armée active, complétée par les contingents annuels ;
- 2° La réserve, composée des soldats ayant fait leur service sous les drapeaux et destinés à être appelés en temps de guerre ;
- 3° Les troupes cosaques, ayant une organisation spéciale ;
- 4° Les troupes asiatiques, peu nombreuses.

Tout sujet russe, âgé de 20 ans révolus, reconnu apte au service, prend part au tirage au sort : le numéro qu'il obtient décide de son envoi dans l'armée permanente ou dans la milice. Si son numéro le désigne pour le service actif, il doit servir 6 ans sous les drapeaux et 9 ans dans la réserve, 15 ans au total. La milice se compose de toute la population mâle, de 20 à 40 ans.

L'appel de la réserve se fait par ukase ; les réservistes peuvent, en outre, être appelés par décision ministérielle à prendre part à deux manœuvres dont la durée ne doit pas dépasser 6 semaines pour chacune d'elles. Les hommes de la milice sont divisés en deux bans : le premier est destiné, au cas d'insuffisance de la réserve, à combler les vides de l'armée active : il comprend les hommes des quatre dernières classes inscrites dans la milice : le second, comprenant tous les autres miliciens, est appelé à former des corps auxiliaires. La milice est mobilisée par manifeste impérial : néanmoins le premier ban peut être appelé par un ukase.

Tous les jeunes gens des populations cosaques sont soumis au service militaire obligatoire : dès qu'ils ont atteint l'âge de 19 ans, ils tirent au sort : ils peuvent être exemptés ou se faire remplacer, mais dans certaines conditions restrictives. La durée du service, pour les appelés, est de 22 ans, dont 15 ans au service extérieur à leur province et 7 ans au service intérieur dans leur province : l'incorporation effective n'a lieu que pour le tiers environ du nombre des appelés : les autres demeurent dans leurs foyers : le temps de service actif à l'extérieur n'est même, en réalité, que de 3 ans : mais, en temps de guerre, toute la population cosaque, sans distinction de catégorie, peut être appelée au service actif par ordre de l'empereur. Les cosaques reçoivent, pendant leur service actif, les prestations données aux autres corps, mais l'habillement, l'armement, le harnachement et le cheval sont à leurs frais.

Les corps asiatiques ont le caractère d'une milice permanente.

Article II. — Avancement.

La hiérarchie est à peu près la même que dans l'armée allemande : les officiers de la jeune garde et du corps des ingénieurs ont un grade de plus que les officiers du grade

correspondant dans la ligne et ceux de la vieille garde en ont deux, et cela jusqu'au grade de colonel. Le grade de major ou chef de bataillon n'existe pas dans les armes de l'artillerie et du génie. Les grades d'officiers confèrent la noblesse : elle est personnelle jusqu'au grade de lieutenant-colonel et héréditaire au-dessus de ce grade.

La classe noble recrute, en principe, les officiers : néanmoins, l'instruction permet d'arriver à l'épaulette. Pour être nommé officier, il faut soit sortir d'une école spéciale, soit avoir passé par une école de *jounkers*, ou enfin avoir subi des examens analogues à ceux d'une école de *jounkers*, mais, dans ce dernier cas, sans avoir quitté un corps de troupe.

Les *écoles spéciales* sont au nombre de 3 pour l'infanterie, 1 pour la cavalerie, 1 pour l'artillerie, 1 pour le génie, 1 des topographes, 1 des pages, 1 des cadets de Finlande : ces écoles contiennent environ 1,700 élèves : les cours qui y sont professés sont, en quelque sorte, la suite des études faites dans les 12 *gymnases militaires*, ou *prytanées*, dont les élèves sont au nombre de 3,700 environ : mais on peut entrer directement dans une école spéciale sans avoir passé par une de ces écoles préparatoires : l'école des pages et celle des cadets de Finlande participent à la fois du caractère de l'école préparatoire et de l'école spéciale. A leur sortie des écoles spéciales, les élèves sont classés en trois catégories d'après leurs examens ; ceux de la première catégorie sont nommés sous-lieutenants tout de suite : ceux de la seconde sont nommés enseignes ou cornettes ; ceux de la troisième servent six mois comme porte-épée *jounkers*. Il sort à peu près 560 officiers chaque année des écoles spéciales.

Il existe, en outre, certaines écoles supérieures appelées *académies*, faisant l'office d'écoles d'application, pour l'état-major, l'artillerie, le génie, le droit et la médecine.

L'avancement jusqu'au grade de capitaine inclusivement a lieu à l'ancienneté : au-dessus de ce grade, il n'a plus lieu qu'au choix.

Les *écoles de jounkers*, au nombre de 12 pour l'infanterie, 2 pour la cavalerie, 2 pour les cosaques, reçoivent uniquement des sous-officiers provenant soit des volontaires, soit du service obligatoire : les cours y durent 2 ans et servent à développer l'instruction des élèves, qui est généralement faible :

quelques-uns proviennent des 10 *progymnases militaires*, ou prytanées, dans lesquels les enfants des officiers subalternes et des employés militaires sont seuls reçus et où ils ne poussent leurs études que jusqu'à la classe de quatrième : les élèves des écoles préparatoires sont au nombre de 2,700 environ ; les 16 écoles de *joublers* en comptent à peu près 3,900, et il en sort annuellement environ 1,400 *porte-épée joublers*, divisés en trois catégories d'après leurs examens : ceux de la première sont nommés sous-lieutenants sans qu'il y ait vacance ; ceux de la deuxième n'ont leur brevet que sur vacance ; ceux de la troisième n'ont pas de droits acquis.

Comme il n'y a pas d'écoles de *joublers* pour l'artillerie et le génie, les officiers de ces deux armes proviennent tous des écoles spéciales.

Quant aux sous-officiers, leur recrutement est difficile en Russie à cause du faible degré d'instruction des masses. Afin d'en obtenir, on désigne, pour les placer dans le peloton d'instruction existant à l'état-major de chaque corps de troupe, et après une année de service, des soldats jugés capables de devenir sous-officiers ; ils comptent à ce peloton pendant deux années, et ils peuvent alors seulement obtenir le grade de sous-officier en second, c'est-à-dire de caporal ou brigadier.

Article III. — Remonte.

On évalue à 20,000,000 le nombre de chevaux existant en Russie. L'armée dispose, au pied de paix, de 130,000 chevaux, dont 45,000 pour les troupes cosaques : au cas de mobilisation, il lui en faudrait au moins 80,000 de plus uniquement pour les troupes de campagne et 330,000 au total pour toutes les parties de son armée mises sur le pied de guerre.

Le service des dépôts de remonte n'existe pas en Russie : l'État, au lieu de fournir lui-même les chevaux aux régiments, alloue annuellement à chaque corps de troupe une indemnité en argent, décomptée par tête de cheval faisant partie de l'effectif : chaque corps se pourvoit alors directement. Le renouvellement des chevaux se fait environ dans la proportion de 1/9 par année : le prix d'achat est de 820 fr. pour la cavalerie de la garde, et de 500 pour la cavalerie de la ligne ainsi que pour l'artillerie.

Article IV. — Organisation.**A. CIRCONSCRIPTIONS MILITAIRES.**

L'empereur est le chef de l'armée ; les décisions impériales sont mises à exécution par le ministère de la guerre. Afin de surveiller plus directement les troupes et les administrations locales, l'empire est divisé en *circonscriptions militaires*, où fonctionnent des administrations de circonscription dont l'organisation correspond à celle de l'administration centrale. Ces circonscriptions, au nombre de 14, sont celles de Saint-Petersbourg, Finlande, Vilna, Varsovie, Kiev, Odessa, Kharkow, Moscou, Kazan, Caucase, Orenbourg, Sibérie Occidentale, Sibérie Orientale, Turkestan. A la tête de chacune de ces circonscriptions est un commandant supérieur qui prend le titre de commandant en chef des troupes du cercle et qui remplit quelquefois dans certaines parties de l'empire les fonctions de gouverneur-général.

L'organisation générale du pied de paix ne correspond point entièrement à ce que serait celle du pied de guerre qui, du reste, n'a point encore été déterminée ; l'étendue de l'empire russe et la nature des relations qu'il entretient avec les puissances voisines de l'Europe ou de l'Asie ont nécessité le principal groupement des forces moscovites vers le sud-ouest et le sud de ses frontières.

Les troupes de la garde sont seules formées en corps d'armée : ce corps d'armée comprend :

3 divisions d'infanterie.		2 divisions de cavalerie.
1 brigade de chasseurs à pied.		4 brigades d'artillerie.

Les troupes de la lieutenance du Caucase forment une armée comprenant :

6 divisions d'infanterie.		2 bataillons de sapeurs.	} cosaques.
1 brigade de chasseurs à pied.		5 parecs et demi d'artillerie.	
23 bataillons-frontières.		2 bataill. d'infanterie	
1 division de cavalerie.		22 rég. de cavalerie	
6 brigades d'artillerie montée.		7 batteries d'artillerie	

Quant aux autres troupes, elles sont groupées en divisions ou en brigades, ainsi que nous allons l'exposer.

B. INFANTERIE.

L'*infanterie* des troupes de campagne forme 47 divisions, y compris celles de la garde et du Caucase. La division est à 2

brigades. La brigade se compose de 2 régiments : chaque régiment a 3 bataillons, sauf 16 régiments du Caucase qui en ont 4. Le bataillon est à 5 compagnies dont 1 de tirailleurs.

L'effectif de la compagnie est le suivant :

Paix : 3 off., 123 comb., 1 non-comb., 3 chev., 1 voiture.
Guerre : 4 id., 213 id., 1 id. 8 id. 2 id.

L'effectif du régiment à 3 bataillons est le suivant :

Paix : 61 off., 1,853 comb., 128 non-comb., 48 chev., 16 voitures.
Guerre : 77 id. 3,201 id. 159 id. 173 id. 41 id.

Le train régimentaire comprend des voitures de munitions, de vivres, d'ambulance et de comptabilité : celles des bagages d'officiers ne sont pas comprises ci-dessus.

Les *chasseurs à pied* forment 32 bataillons groupés en 8 brigades à 4 bataillons ; chacun de ces bataillons n'a que 4 compagnies.

C. CAVALERIE.

La *cavalerie russe des troupes de campagne* forme 10 divisions, y compris celles de la garde et du Caucase.

La division est à 2 brigades. La brigade se compose de 3 régiments : par exception, la 1^{re} division de cavalerie de la garde a 2 brigades à 2 régiments, tandis que la 2^e division à 3 brigades a 2 régiments : la division du Caucase n'a aussique 2 régiments par brigade. Le régiment de cavalerie est à 4 escadrons.

L'effectif de l'escadron est le suivant :

Paix : 7 off., 169 comb., 9 non-comb., 3 chev., 1 voiture.
Guerre : 7 id. 194 id. 9 id. 4 id. 1 id.

L'effectif du régiment est le suivant :

Paix : 37 off., 677 comb., 126 n.-comb., 529 ch. de s., 15 ch. de tr., 5 v.
Guerre : 37 id. 777 id. 152 id. 593 id. 66 id. 14 id.

La *cavalerie cosaque* contient environ 162 régiments, dont 17 pour les troupes de campagne : ces 162 régiments sont tous à 6 *sotnias*, sauf 18 qui n'en ont que 4.

L'effectif d'une sotnia est le suivant :

3 officiers, 145 combattants, 145 chevaux de selle, 14 chevaux de trait.

L'effectif d'un régiment à 6 sotnias est le suivant :

21 officiers, 873 combattants, 23 non-combattants, 883 chevaux de selle, 90 chevaux de trait.

En cas de mobilisation, il doit y avoir un régiment de cavalerie cosaque par division d'infanterie et par division de cava-

lerie russe : avec les régiments restants, on peut former des divisions de cavalerie ; mais on estime qu'il faudrait au moins 6 semaines pour mobiliser celles-ci.

D. ARTILLERIE.

L'artillerie des troupes de campagne comprend :

47 brigades d'artillerie montée.	26 brigades et demie d'artillerie à
8 id. d'artillerie à cheval.	cheval des cosaques.
3 id. d'artillerie mixte.	

Chaque batterie est à 8 pièces.

La brigade montée, attachée à chaque division d'infanterie, comprend 6 batteries, savoir :

3 de pièces de 0,107, 2 de pièces de 0,087, 1 de mitrailleuses : au total, 48 pièces.

La brigade à cheval, attachée à chaque division de cavalerie, comprend 2 batteries de pièces de 0,087, soit 16 pièces.

E GÉNIE.

On compte 3 brigades du génie dont la composition n'est pas uniforme et dans chacune desquelles sont comprises des troupes de campagne de tous les services dépendants de cette arme. Ces troupes sont :

11 bataillons de sapeurs	6 parcs de télégraphie militaire.
6 demi-bataillons de pontonniers.	1 compagnie d'électriciens.

F. PARCS D'ARTILLERIE ET DE SIÈGE.

Il y a 8 brigades de parcs d'artillerie, plus les parcs de l'armée du Caucase.

Chaque brigade de parcs comprend, en principe, 3 parcs d'artillerie montée et 1 parc d'artillerie à cheval.

Il y a, en outre, 2 parcs de siège comprenant chacun 400 pièces.

Article V. — Tableau des forces militaires de la Russie en 1873.

L'ensemble des forces militaires de la Russie comprend les troupes de la Russie d'Europe, de la lieutenance du Caucase, de la Russie d'Asie et les services généraux.

A. RUSSIE D'EUROPE.

Les troupes de la Russie d'Europe se subdivisent en troupes de campagne, troupes de réserve, et troupes sédentaires.

A. *Troupes de campagne.*

Etats-majors des divisions et des brigades.

Infanterie. — 41 divisions d'infanterie et 6 brigades de chasseurs à pied.

Cavalerie. — 9 divisions russes et 17 régiments cosaques.

Artillerie. — 41 brigades montées, 8 à cheval, 4 et demi cosaques.

Génie. — 9 bataillons de sapeurs, 6 demi-bataillons de pontonniers, 6 parcs de télégraphie militaire.

Parcs. — 8 brigades et 1/2 de parcs d'artillerie : 2 parcs de siège, 4 parcs du génie.

Paix : 16,405 off., 406,573 h. }

Guerre : 19,670 off., 735,391 h. } 516 bat., 310 esc., 1,820 can., 328 mitr.

B. *Troupes de réserve.*

Infanterie. — 1 cadre de régiment.

Cavalerie. — 52 escadrons russes, 49 régiments cosaques.

Artillerie. — 7 batteries russes, 10 batteries cosaques.

Congé illimité. — 180,000 soldats non encadrés.

Paix : 741 off., 18,311 h. }

Guerre : 1,905 off., 247,603 h. } N. bataillons, 346 escadrons, 108 canons.

C. *Troupes sédentaires.*

Troupes de forteresse. — 8 régiments et 3 bataillons séparés d'infanterie : compagnies d'artillerie.

Troupes du service intérieur. — 57 bataillons de gouvernement : détachements de district.

Troupes d'instruction. — 1 bataillon et 1 compagnie ; 1 escadron, 2 batteries, etc.

Paix : 2,063 off., 97,226 h. }

Guerre : 2,534 off., 145,669 h. } 81 bataillons, 7 escadrons, 8 canons.

D. *Récapitulation.*

Paix : 19,209 off., 522,110 h. }

Guerre : 24,199 off., 1,128,063 h. } 598 batail., 663 esc., 1,936 can., 328 mitr.

B. LIEUTENANCE DU CAUCASE.

A. *Troupes de campagne.*

Etats-majors des divisions et des brigades.

Infanterie. — 6 divisions, 1 brigade de chasseurs, 23 bataillons-frontières, 2 bataillons cosaques.

Cavalerie. — 1 division russe, 22 régiments cosaques.

Artillerie. — 6 brigades montées, 7 batteries cosaques.

Génie. — 2 bataillons de sapeurs.

Parcs. — 5 parcs et demi d'artillerie.

Paix : 3 585 off., 124,898 h. }
 Guerre : 4,239 off., 165,395 h. } 117 batail., 128 esc., 296 can., 48 mitr.

B. *Troupes de réserve.*

Infanterie. — 4 bataillons cosaques.
 Cavalerie. — 4 escadrons russes, 128 escadrons cosaques.
 Génie. — 1 bataillon de sapeurs.
 Paix : 63 off., 1,414 h. }
 Guerre : 608 off., 22,848 h. } 4 bataillons, 13? escadrons.

C. *Troupes sédentaires.*

Troupes de forteresse. — 2 bataillons d'infanterie, compagnies d'artillerie.

Troupes du service intérieur. — 5 bataillons de gouvernement, détachements de district.

Paix : 321 off., 14,576 h. }
 Guerre : 323 off., 14,786 h. } 7 bataillons.

D. *Récapitulation.*

Paix : 3,969 off., 140,886 h. }
 Guerre : 5,170 off., 203,029 h. } 128 batail., 260 esc., 298 can., 48 mitr.

C. RUSSIE D'ASIE.

Orenbourg, Turkestan, Sibérie occidentale et Sibérie orientale.

Paix : 1,776 off., 78,471 h. }
 Guerre : 2,542 off., 122,254 h. } 61 bataillons, 294 escadrons, 120 canons.

D. SERVICES GÉNÉRAUX.

Ministère de la guerre.

Etats-majors des circonscriptions militaires.	Etablissements hospitaliers, service de santé.
Etablissements de l'intendance.	Compagnies de discipline et prisons militaires.
id. de l'artillerie.	Corps des gendarmes.
id. du génie.	
id. d'instruction.	

Paix : 9,356 offic., 57,038 hommes. Guerre : 11,132 offic., 82,879 hommes.

E. ENSEMBLE DES FORCES MILITAIRES.

Paix : 34,310 off., 798,507 h. }
 Guerre : 43,043 off., 1,536,225 h. } 787 bat., 1,217 esc., 2,352 can., 376 mitr.

Le budget de l'armée a été fixé à 179,290,000 roubles, soit 627,515,000 francs pour chacune des années de la période comprise entre 1875 et 1878 inclusivement.

CHAPITRE VIII.

ARMÉES SUÉDOISE ET NORWÉGIEENNE.

Article I. — Armée suédoise.§ I. *Recrutement.*

L'armée suédoise comprend la *værfvade*, l'*indelta* et la *beværing*.

La *værfvade*, forte d'environ 6,500 hommes, se compose de volontaires âgés de 17 à 30 ans, engagés avec primes en argent pour 6 ans et entretenus par l'État.

Cette première partie de l'armée forme :

2 rég. d'infanterie de la garde.	6 compag. d'artillerie de place.
1 id. de chasseurs à pied.	1 corps d'artificiers.
1 id. de lanciers de la garde.	1 bataillon de pionniers.
1 id. de hussards.	1 compagnie de signaux de campagne.
3 id. d'artillerie de campagne.	

C'est ce qui constitue, en réalité, l'armée permanente.

L'*indelta*, formée de 27,000 hommes, se recrute par un système analogue à celui des confins militaires de l'Autriche : elle se compose de volontaires de 17 à 25 ans, dont l'entretien pèse sur les propriétaires de biens ruraux : ces hommes reçoivent une éducation militaire de six mois environ, puis ils sont tenus de servir chaque année un certain laps de temps, aussi longtemps qu'ils sont en état de le faire.

Cette seconde partie de l'armée ne comprend que des troupes d'infanterie et de cavalerie, savoir :

19 régiments, dont 2 de grenadiers	} infanterie.
5 bataillons, dont 2 de chasseurs et 2 de grenadiers	
3 régiments de hussards	} cavalerie.
2 id. de dragons	
1 id. de chasseurs à cheval	

La *beværing*, forte de 80,000 hommes environ, comprend tous les jeunes gens de 20 à 25 ans qui ne sont compris ni dans la *værfvade* ni dans l'*indelta*, et tous les libérés du service âgés de moins de 40 ans. Les deux premières classes sont astreintes à un exercice de 15 jours pendant deux ans, mais les appelés peuvent s'en dispenser en payant une indemnité.

La beværing est destinée à compléter, en cas de guerre, les effectifs des troupes mobilisées : elle n'a pas d'organisation spéciale.

La *milice de Gotland*, forte de 8,000 hommes, sert seulement à l'intérieur de l'île : elle se recrute parmi les hommes de 18 à 50 ans ; elle comprend :

4 bataillons d'infanterie, 3 batteries d'artillerie.

Le total de la force armée territoriale suédoise est donc de 122,000 hommes.

§ II. Organisation.

Le régiment d'*infanterie* comprend 2 bataillons : le bataillon est à 4 compagnies de 120 hommes au pied de paix.

L'effectif au pied de paix est de 23,000 hommes répartis en 48 bataillons ; en cas de mobilisation, le régiment est porté à 3 bataillons de 800 hommes.

Le régiment de *cavalerie* comprend de 2 à 10 escadrons : le bataillon comprend de 4 à 5 escadrons : l'escadron comprend 3 pelotons ; son effectif est de 80 à 90 hommes au pied de paix, et de 100 hommes au pied de guerre.

L'effectif total de la cavalerie, 8 régiments formant 10 bataillons et 47 escadrons, comprend 5,400 hommes et 4,500 chevaux.

L'*artillerie* doit comprendre 30 batteries à 6 pièces : 2 batteries forment une division ; on compte 5 divisions par régiment. Il y a, en outre, 6 compagnies de place, 1 réserve de 9 batteries et 1 corps d'artificiers.

L'effectif total comprend environ 4,000 hommes et 234 pièces.

Le *génie* comprend 1 bataillon de pionniers à 3 compagnies : 1 bataillon de sapeurs est en voie de formation.

Francs-tireurs. Il convient d'ajouter les 162 compagnies de francs-tireurs volontaires dont les chefs sont tirés des régiments et nommés par le roi, et qui ont environ 20,000 hommes d'effectif.

Article II. — Armée norvégienne.

En Norvège, le service militaire est obligatoire, mais l'homme appelé peut se libérer du service par voie de remplacement.

L'armée de terre comprend la ligne, la réserve, la *landwœrn* et le train.

La *ligne* est forte de 12,000 hommes ; elle peut être portée à 18,000 hommes sur le pied de guerre : elle se recrute annuellement par 2,500 conscrits en moyenne.

La *réserve* sert à compléter la ligne en temps de paix et en temps de guerre à son effectif normal ; elle compte à peu près 20,000 hommes ; elle reçoit en moyenne 3,500 recrues chaque année.

La *landwœrn* défend le sol national et ne sort jamais du pays ; elle est forte de 12 000 hommes environ.

Le *train* se recrute par les appelés de complexion trop faible pour le service actif. Son effectif est de 12,000 hommes environ.

La *garde civique* maintient l'ordre en paix comme en guerre, dans les villes où elle est constituée.

Le *landstorm*, ou levée en masse, se compose de tous les hommes valides de 18 à 50 ans, et n'appartenant à aucune autre catégorie ; elle est préposée à la défense locale, partout où les troupes régulières font défaut.

La durée totale du service pour l'infanterie, le génie et l'artillerie, ainsi que pour la réserve de ces armes et le train, compte 10 ans dont 3 dans la *landwœrn*. Elle n'est que de 7 ans pour la cavalerie et la réserve de la cavalerie ; il n'y a pas de cavalerie dans la *landwœrn*.

L'armée régulière ainsi composée comprend à peu près 60,000 hommes dont 48,000 combattants, et 2,500 chevaux fournis par les propriétaires ruraux. L'infanterie y comprend 1 corps de chasseurs et 5 brigades : la cavalerie se répartit en 11 escadrons.

CHAPITRE IX

ARMÉE SUISSE.

Article I. — Recrutement.

Tout Suisse est soldat : le service militaire est obligatoire dès l'âge de 19 ans accomplis jusqu'à celui de 44 ans révolus.

Le chiffre annuel des recrues est de 12,538, dont 10,408 pour l'infanterie.

L'armée fédérale se partage en élite, réserve et *landwehr*.

L'*élite*, forte des 3/100 de la population de chaque canton, comprend, en principe, tous les miliciens jusqu'à l'âge de 34 ans, mais ils n'y comptent généralement que jusqu'à l'âge de 28 ou 30 ans.

La *réserve*, forte de 1,5/100 de la population de chaque canton, comprend tous les miliciens jusqu'à l'âge de 34 ans.

La *landwehr* comprend les miliciens âgés de 34 à 44 ans.

En résumé, 1/12 de la population suisse est organisé, armé et instruit.

Article II. — Commandement.

L'Assemblée fédérale est l'autorité militaire supérieure : elle décrète les lois et les règlements militaires ; elle élit le com-

mandant en chef de l'armée et son chef d'état-major : elle ordonne la mobilisation et le licenciement des troupes.

Le conseil fédéral, chargé du pouvoir exécutif, exerce le commandement sur toute l'armée par le fait de son département militaire dont le chef est un membre de ce conseil.

Article III. — Organisation au pied de guerre.

Organisation générale. L'effectif réglementaire de la mobilisation est de 104,920 hommes, mais il est considérablement dépassé par les effectifs réels, qui sont les suivants :

Elite	85,000 h.	} Total : 196,000 hommes.
Réserve	45,000 h.	
Landwehr	66,000 h.	

L'armée mobilisée forme :

9 divisions d'armée, numérotées de 1 à 9.

2 brigades d'infanterie indépendantes.

1 division d'artillerie de réserve.

1 division de cavalerie de réserve.

Les corps de la landwehr non encadrés dans les divisions et disponibles.

La division d'armée comprend :

Etat-major de la division.

1 ou 1 demi-compagnie de guides.		1 brigade de carabiniers.
1 compagnie de sapeurs.		2 escadrons de dragons.
1 brigade d'artillerie, avec 1 parc.		3 ambulances de brigade.
3 brigades d'infanterie.		

Les corps de la landwehr figurent nominalemeut dans cette composition; ils n'ont encore jamais été appelés avec leurs divisions.

Sans les troupes de la landwehr, la division d'armée présente une force moyenne de 10,000 hommes, 800 chevaux et 18 pièces attelées.

Etat-major : A. Etat-major général. L'état-major général contient environ 100 officiers supérieurs, dont 40 colonels, plus un nombre variable de capitaines et de lieutenants.

C'est parmi les colonels fédéraux que l'Assemblée fédérale choisit le commandant en chef de l'armée et le chef de l'état-major général : le premier porte seul le titre de *général*.

B *Etat-major du génie*, 2 colonels fédéraux au moins, etc.

C *Etat-major de l'artillerie*, 4 colonels fédéraux au moins, etc.

D *Etat-major judiciaire*, 1 auditeur en chef assimilé à colonel, etc.

E *Etat-major du commissariat*, 1 commissaire des guerres en chef assimilé à colonel, etc.

Etat-major du service de santé, 1 médecin en chef assimilé à colonel, etc.

Au total : 747 officiers, dont 76 colonels : 73 secrétaires.

Infanterie. L'infanterie suisse comprend les carabiniers et l'infanterie.

3 ou 4 compagnies de *carabiniers* forment 1 bataillon : la compagnie a 2 pelotons et 4 sections.

Effectif des carabiniers :

Elite, 46 compagnies, 4,600 hommes. Réserve, 27 compagnies, 2,460 hommes. Total, 7,060 hommes.

Le bataillon d'*infanterie* a de 650 à 700 hommes : il comprend 2 compagnies de chasseurs et 4 du centre : la compagnie a 2 pelotons et 4 sections.

Effectif de l'infanterie :

Elite 74 bataill.,	10 demi-bataill.,	7 comp. isolées,	55,994	} Total 82,442.
Réserve, 31 id.	10 id.	15 id.	26,448	
Effectif total, 89,502 hommes dont 60,594 hommes d'élite et 28,908 de réserve.				

La *brigade* d'infanterie comprend :

3 bataillons d'élite.

1 id. de réserve.

2 id. de landwehr (nominalement).

Il y a 3 brigades d'infanterie et 1 brigade de carabiniers par division mobilisée, plus 2 brigades indépendantes, ce qui fait 29 brigades d'infanterie numérotées de 1 à 29 : les troupes des brigades indépendantes sont essentiellement destinées à tenir garnison dans des lieux importants fortifiés et à servir de soutiens d'artillerie.

Artillerie. L'artillerie comprend des batteries de campagne et de montagne, des compagnies de position, de parc et de train de parc.

Elite : 9 batteries attelées à 6 pièces de 0^m,10.

19 id. id. id. de 0^m,08.

2 id. de montagne à 4 pièces.

4 compagnies de position, 6 de parc, 7 de train de parc.

Total : 6,513 hommes et 170 pièces de campagne.

Réserve : 2 batteries attelées à 6 pièces de 0^m,10.

11 id. id. id. de 0^m,08.

2 id. de montagne à 4 pièces.

8 compagnies de position, 6 de parc, 7 de train de parc.

Total : 4,254 hommes et 86 pièces de campagne.

Effectif total : 10,767 hommes et 256 pièces de campagne.

Chacune des 9 divisions d'armée comprend 1 brigade d'artillerie ainsi composée :

1 batterie de 0^m,10

2 batteries de 0^m,08 } 3 batteries, 18 pièces.

1 demi-bataillon d'infanterie de soutien

1 compagnie de parc et 1 de train de parc.

La brigade d'artillerie porte le numéro de la division d'armée à laquelle elle est attachée.

L'armée mobilisée comprend, en outre, 7 brigades d'artillerie formées des batteries de campagne disponibles et constituant la division d'artillerie de réserve.

L'artillerie suisse a actuellement 320 pièces rayées de campagne et 20 de montagne.

Cavalerie : La cavalerie se divise en compagnies et demi-compagnies.

Elite : 22 compagnies de dragons
7 demi-compagnies de guides } 1,937 hommes au total.

Réserve : 13 compagnies de dragons
8 demi-compagnies de guides } 932 hommes au total.

Effectif total : 2,869 hommes.

L'unité tactique est l'escadron de 2 compagnies, divisé en 4 pelotons et fort de 154 chevaux. Les guides font le service d'ordonnance, leurs compagnies n'ont que 32 hommes et leurs demi-compagnies n'en ont que 16.

Chaque division d'armée comprend 1 compagnie ou 1 demi-compagnie de guides et 2 escadrons de dragons.

La division de cavalerie de réserve comprend les escadrons formés avec les 17 compagnies de dragons demeurés disponibles.

Génie : Le génie se divise en compagnies fortes de 96 hommes.

Elite : 6 compagnies de sapeurs
3 id. de pontonniers } 900 hommes.

Réserve : 6 id. de sapeurs
3 id. de pontonniers } 630 hommes.

Effectif total : 1,530 hommes.

Divers : Service sanitaire et armuriers. 152 hommes.

Article IV. — Instruction et avancement.

L'instruction de l'infanterie est donnée dans le canton : elle dure 30 jours pour les recrues du centre et 37 jours pour les chasseurs. Les cours de répétition durent 5 jours tous les ans ou 10 jours tous les deux ans pour les bataillons de l'élite, 4 jours tous les ans et 6 jours tous les deux ans pour ceux de la réserve, 1 ou 2 jours tous les ans et 4 jours tous les trois ans pour ceux de la landwehr. Tous les bataillons d'infanterie ont, en outre, un jour entier de tir par compagnie chaque année et deux inspections cantonales d'automne et de printemps.

L'instruction est confiée à des instructeurs permanents, soldés et ayant droit à une pension de retraite, sauf dans les petits cantons.

L'instruction du génie, de l'artillerie, de la cavalerie et des carabiniers est fédérale : elle dure 42 jours la première année pour les 338 recrues du génie, pour les 1,256 recrues de l'artillerie et pour les 536 recrues de la cavalerie, 35 jours pour les 1008 recrues des carabiniers. Les cours de répétition ont lieu tous les deux ans, de 12 à 14 jours, pour l'élite du génie et de l'artillerie, et de 6 à 9 jours pour la réserve de ces deux armes : les dragons de l'élite ont 14 jours d'instruction tous les deux ans : les guides de l'élite ont 4 jours d'instruction tous les ans : les cavaliers de réserve ont, chaque année, un jour d'exercice. Les carabiniers de l'élite ont une instruction de 9 ou 10 jours tous les deux ans : ceux de la réserve en ont une de 5 ou 6 jours tous les deux ans.

Les écoles sont nombreuses en Suisse, mais elles n'ont pas le caractère d'un établissement permanent : telles sont : l'école centrale militaire de Thoune pour l'état-major fédéral ; l'école des officiers et aspirants du génie et de l'artillerie à Thoune ; l'école des instructeurs et sous-instructeurs cantonaux, à Bâle, en février et mars ; l'école des aspirants sous-officiers d'infanterie, tenue pendant six semaines à Soleure et à Saint Gall ; les écoles établies à Thoune pour les officiers du commissariat, les officiers de santé, etc... ; l'école de tir pour les officiers ; les écoles de cadres d'infanterie, à des époques et dans des endroits indéterminés, les rassemblements de troupes durant 15 jours, à raison de une ou deux divisions au complet.

L'avancement est cantonal pour toutes les armes : il varie de mode suivant les cantons. L'aspirant-officier passe, en général, par une école fédérale ; l'ancienneté est la seule règle jusqu'au grade de premier lieutenant ou de capitaine, suivant les cantons : le choix seul fait avancer au grade de major.

Article V. — Administration.

L'administration est, en temps de paix, sous la direction du département militaire fédéral ; en temps de guerre, sous les ordres du commandant en chef de l'armée.

Le commissaire en chef a la haute main sur tout ce qui se

rapporte à la nourriture et à l'entretien des hommes et des chevaux.

Le soldat est, dans la plupart des cantons, armé, équipé et habillé par l'État : mais il est libre de se procurer les effets lui-même et d'en rester propriétaire : en tout cas, la chaussure, le linge et les effets de petit équipement sont à sa charge.

Le cavalier doit amener son cheval lorsqu'il se présente comme recrue : ce cheval lui appartient et il ne reçoit aucune indemnité, à moins qu'il ne le perde au service.

L'entretien de l'armée suisse coûte environ 8,590,000 francs, dont 4,090,000 à la charge de l'État et 4,500,000 à la charge des cantons.

CHAPITRE X

TABEAU DES ARMÉES EUROPÉENNES SUR LE PIED DE GUERRE.

ÉTATS.	POPULATIONS.	ARMÉE permanente ou active.	RÉSERVES.	ARMÉE territoriale ou landwehr.	TOTAUX.
Allemagne. . . .	40,000 000	401,659	620,000	500,000	1,520,000
Angleterre. . . .	29,000,000	312,000	35,000	315,000	660,000
Autriche-Hongrie . . .	35,000,000	268 000	532,000	600,000	1,400 000
Belgique	4,000 000	40,000	»	»	85,000
Danemark	1,700,000	38,000	11,700	10,300	60,000
Espagne. . . .	16,000 000	180,000	30,000	90,000	300,000
France	36,000,000	450,000	1,000,000	582,000	2,030,000
Grèce	1,400,000	14,000	»	17,000	31,000
Hollande	3,500,000	62,000	»	»	90,000
Italie. . . .	25,000,000	206,000	240,000	200,000	650,000
Portugal	4,000,000	33,000	»	40,000	73,000
Russie	77 000,000	798,000	250 000	450,000	1,500,000
Suède-Norwège . . .	6,000,000	6,500	40,000	104,000	160,000
Suisse	2,500,000	85,000	45,000	66,000	196,000
Turquie. . . .	42,000,000	90,000	310,000	300,000	700,000
Totaux . . .	323,000,000	2,980,000	3,170,000	3,270,000	9,400,000

CHAPITRE XI

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

1° *La Revue militaire de l'Étranger*, publiée tous les cinq jours par le 2° bureau de dépôt du ministère de la guerre français.

2° *Le Bulletin de la Réunion des officiers*, publication hebdomadaire de la Réunion des officiers de terre et mer.

En nous conformant au programme tracé pour le *cours d'Art militaire*, nous avons dû éviter d'entrer dans les détails techniques des institutions et signaler seulement les points importants où les principales de ces institutions dans les armées européennes, diffèrent des nôtres.

Le complément de cette étude d'ensemble se trouve dans les cours d'administration d'artillerie, de fortification, de géographie et de législation, tels qu'ils sont professés à l'École militaire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE V

TACTIQUE THÉORIQUE DES PETITES UNITÉS.

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE V

TACTIQUE THÉORIQUE DES PETITES UNITÉS.

	Pages.
CHAPITRE I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	259
CHAPITRE II. TACTIQUE THÉORIQUE DES PETITES UNITÉS.....	265
ARTICLE I. — Infanterie.....	266
— II. — Cavalerie	302
— III. — Artillerie	313
CHAPITRE III. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	320

DEUXIÈME PARTIE.

Petites opérations de la guerre.

TITRE V

TACTIQUE THÉORIQUE DES PETITES UNITÉS.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La TACTIQUE est la partie des sciences militaires qui détermine l'organisation, la combinaison, les dispositions et les mouvements des troupes de la manière la plus avantageuse à l'emploi des armes.

L'étude de la tactique est de la plus haute importance, particulièrement pour les officiers de troupe, qui jouent un rôle si considérable dans les combats. Les principaux éléments de cette étude sont nettement exposés dans cet axiome du maréchal Gouvion Saint-Cyr : « *la science de la tactique exige la parfaite connaissance de l'HOMME, de l'ARME et du TERRAIN.* »

La connaissance de l'homme doit être considérée à un double point de vue, l'exacte appréciation de ses forces morales et de ses forces physiques : nous l'avons déjà dit en étudiant les ressources de la *puissance militaire*, la connaissance du cœur humain est la plus précieuse qualité d'un chef, mais elle échappe à tout principe théorique : quant à la connaissance des forces physiques de l'homme, elle est le résultat de l'expérience, de l'étude de l'histoire et de la comparaison : tout officier doit la posséder afin d'en tirer le meilleur parti possible.

La connaissance du terrain est indispensable au chef d'une troupe ; il faut qu'il sache estimer à leur juste valeur les avantages et les inconvénients des objets et des parties du sol :

il peut alors profiter des circonstances locales et faire prendre à sa troupe les dispositions qui leur sont appropriées. Le *Cours de topographie*, enseigné à l'école, a pour but de préparer à la lecture et à la confection des cartes : nous le compléterons en recherchant les propriétés tactiques inhérentes aux accidents les plus fréquents du terrain.

La connaissance de l'arme dont fait usage le combattant est facile à acquérir : elle est, du reste, enseignée dans le *Cours d'artillerie* professé à l'école : nous éviterons donc de donner des détails déjà connus, mais nous en ferons usage pour expliquer l'influence que les qualités de l'arme exercent sur les dispositions, les combinaisons et l'emploi des troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie.

Ainsi qu'on le voit aisément, toutes les données servant de base à la tactique sont extrêmement variables : c'est ce caractère particulier d'inconstance qui fit dire à Napoléon I^{er} : « *Il faut changer la tactique de la guerre tous les dix ans si l'on veut s'assurer quelque supériorité.* » Tout officier studieux, soucieux de la gloire de l'armée et de la prospérité de la patrie, trouvera dans cette sentence la preuve évidente de la nécessité du travail et y puisera de nouvelles forces pour chercher à accroître son instruction.

Plus on approfondit les enseignements de la tactique, plus on éprouve de difficultés à en poser les principes : le *Cours d'Art militaire* n'a nullement pour objet l'établissement de règles tactiques absolues : pareille prétention engendrerait évidemment le scepticisme, le doute, et serait certainement la cause de cruels mécomptes. Rappelons donc, avant d'entrer dans les détails techniques, que le but du Cours est de résoudre à l'avance, tant par le raisonnement que par l'expérience tirée de l'histoire, certaines questions importantes, afin de diminuer les conséquences de l'imprévu dont l'action est si grande à la guerre.

Depuis le commencement des hostilités jusqu'à la conclusion de la paix, une troupe en campagne se trouve alternativement dans l'une des trois situations suivantes : le REPOS, la MARCHÉ, le COMBAT. Cette première considération a pour résultat de classer nettement les principaux faits d'une guerre et de les décomposer en trois groupes répondant respectivement à l'une des trois situations énoncées ci-dessus : de ce qu'elle est avan-

tageuse pour faciliter l'étude théorique, il ne faudrait pas en conclure que cette distinction existe dans la pratique : il faut, au contraire, que la tactique permette de passer d'une situation à l'autre sans difficulté et sans danger : les meilleurs procédés à employer sont ceux qui présentent la solution de ce problème.

De même, pour rendre encore plus facile l'étude théorique et aussi pour en exposer la marche progressive du simple au composé, on a partagé cette étude en deux branches distinctes : la petite tactique et la grande tactique.

La PETITE TACTIQUE concerne les principes applicables aux *petites unités* : c'est de celle-ci que traite la deuxième partie du *Cours d'Art militaire*, dont nous nous occupons actuellement : on l'appelle aussi souvent *tactique élémentaire*, parce qu'elle sert de base à la grande tactique, ou *tactique réglementaire*, parce qu'elle dépend de principes fixes posés dans les règlements.

La GRANDE TACTIQUE concerne les *grandes unités* : la troisième partie du Cours lui est entièrement consacrée : on la désigne quelquefois sous le nom de *tactique spéculative*, parce qu'elle ne repose sur aucune donnée réglementaire.

Mais, répétons-le encore, afin qu'il n'y ait aucune confusion dans les esprits, toutes ces distinctions purement nominales et admises pour l'étude disparaissent dans la réalité : en fait, la tactique est UNE.

Nous avons déjà dit, à propos de l'organisation de l'armée, page 30, que les COMBATTANTS se répartissent en quatre ARMES : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie.

L'*infanterie* est armée du fusil : elle s'en sert dans le combat, comme d'une arme de jet par les feux, et comme d'une arme de main par le choc à la baïonnette.

La *cavalerie* emploie la rapidité d'allures du cheval : elle en fait usage pour le choc, dans la charge : elle combat soit avec le sabre comme arme de main, soit avec le fusil ou le pistolet comme arme de jet.

L'*artillerie* conduit et sert les canons destinés à lancer les projectiles de gros calibre.

Le *génie* est une espèce particulière d'infanterie, ayant la spécialité de construire ou de détruire les ouvrages de fortification.

Le rôle particulier réservé aux troupes du génie est l'objet

du cours de *fortification* professé à l'école : d'autre part, l'effectif de ces troupes est si faible relativement à celui des autres armes, leur action a si peu d'importance dans une bataille rangée, que généralement on ne les compte pas dans l'estimation numérique des forces d'une armée en bataille : on n'évalue les forces de celle-ci que d'après le nombre de ses *baïonnettes*, de ses *sabres* et de ses *canons* : pour toutes ces raisons, nous n'étudierons que la tactique des trois armes principales ; c'est-à-dire de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie.

Nous savons déjà que les troupes des différentes armes sont organisées en groupes administratifs appelés petites et grandes subdivisions. Au point de vue de la guerre, les petites subdivisions deviennent les PETITES UNITÉS TACTIQUES et les grandes subdivisions deviennent GRANDES UNITÉS TACTIQUES : dans les petites unités, il n'y a qu'une seule espèce de combattants : dans les grandes unités, on combine un certain nombre de petites unités de diverses armes.

Quelle que soit la force de l'unité tactique considérée, on la désigne par le terme générique de TROUPE, quand on veut en décrire les formations et les mouvements.

Toute troupe se compose des éléments suivants :

Le *rang* est une réunion d'hommes, de chevaux, de canons ou de voitures, placés les uns à côté des autres.

La *file* est une réunion d'hommes, de chevaux, de canons ou de voitures, placés les uns derrière les autres.

Le *front* est l'estimation numérique, en mètres ou en pas, de l'étendue d'une troupe vers l'ennemi : on peut aussi l'exprimer par le nombre de files qu'il contient.

Les *derrières* désignent la partie opposée et parallèle au front.

La *hauteur* s'entend du nombre de rangs dont la troupe est composée.

Le *flanc* se dit de la partie du terrain située latéralement à droite ou à gauche de la troupe.

L'*intervalle* est l'espace vide qui sépare les fractions d'une troupe placées sur le même front, ou deux troupes disposées de même.

La *distance* est l'espace vide qui sépare les fractions d'une troupe placées l'une derrière l'autre, ou deux troupes disposées de même.

L'intervalle se compte donc dans le sens du front, tandis que la distance se compte dans le sens de la hauteur.

La *disposition* que prend une troupe, sur l'ordre de son chef, pour exécuter une opération tactique quelconque, s'appelle FORMATION OU ORDRE : il serait bon de ne plus confondre ces deux expressions et d'appeler *formations* les dispositions tactiques adoptées par les petites unités, en réservant la désignation d'*ordres* pour les dispositions tactiques des grandes unités.

Les dispositions tactiques sont diversement qualifiées selon le but en raison duquel elles sont adoptées.

1° Les formations ou ordres de *mouvement* sont relatifs à une troupe qui change de formation ou d'ordre, à une troupe qui se déplace sans modifier sa disposition tactique et à une troupe qui se déplace en prenant une nouvelle disposition. Les formations ou ordres de mouvement sont indistinctement appelés manœuvres ou évolutions : il serait préférable d'appeler *manœuvres* les mouvements exécutés par les petites unités et *évolutions* les mouvements exécutés par les grandes unités.

2° Les formations ou ordres de *bivac*, *camp* ou *cantonnement* sont ceux qu'adopte une troupe au repos, s'entourant d'un réseau de surveillance et de sûreté.

3° Les formations ou ordres de *route* concernent les dispositions prises par une troupe en marche, se faisant éclairer et flanker.

4° Les formations ou ordres de *combat* sont ceux que prend une troupe engagée dans une lutte avec l'ennemi : on les appelle offensifs ou défensifs : ils sont *offensifs* lorsque la troupe attaque l'adversaire : ils sont *défensifs* quand la troupe résiste à l'adversaire.

La STRATÉGIE est la partie des sciences militaires qui s'occupe spécialement de la conception des opérations de la guerre : c'est, en un mot, la science de la conduite des armées.

Au point de vue purement théorique, pour diminuer les difficultés de l'étude de l'art militaire, on a dû séparer la tactique de la stratégie : mais cette scission n'est pas réelle : la tactique et la stratégie sont intimement liées : elles ont des points de contact constants : une grande bataille, le siège d'une place-forte, qui sont souvent les dernières opérations d'une campagne, sont des faits tactiques, mais exécutés d'a-

près des conceptions stratégiques et suivis de conséquences stratégiques.

Bien que la quatrième partie du *Cours d'Art militaire* soit réservée à l'étude de la stratégie, il est nécessaire de donner, dès à présent, les définitions de quelques termes de cette science dont l'emploi se présentera dans les leçons sur la tactique.

Les *opérations* sont les faits d'une guerre, de quelque nature qu'ils soient.

Le *plan de campagne* contient la conception et la combinaison des principales opérations à exécuter dans le courant d'une guerre.

Le *théâtre de la guerre* est l'étendue des territoires sur lesquels, en vertu de leurs relations politiques avec les alliés ou les neutres, les armées belligérantes peuvent se trouver en présence.

Le *théâtre des opérations* est une partie du théâtre de la guerre sur laquelle les armées belligérantes sont amenées à se rencontrer : il est déterminé par le plan de campagne d'après des considérations politiques, géographiques ou purement militaires : c'est généralement une vaste surface géographique, bassin de fleuve, versant particulier, environs d'une grande place-forte.

La *base d'opérations* est une portion du terrain sur laquelle s'effectue la *concentration* des troupes : c'est une ligne ou un point, naturellement ou artificiellement fort, d'où part l'armée, si elle prend l'offensive, pour porter ses forces sur le théâtre des opérations.

Le *front des opérations* est la ligne fictive formée par les têtes de colonne de l'armée.

L'*objectif* est le point que l'armée cherche à atteindre pour arriver le plus rapidement à la conclusion de la paix : c'est la capitale de l'ennemi, un camp retranché, une grande place-forte, l'enlèvement d'une position occupée par l'adversaire, etc.

La *ligne d'opérations* est la route principale qui joint le point central de la base d'opérations à l'objectif : c'est celle que suit le gros des troupes.

Les *lignes de communications* sont les routes qui partent de la ligne d'opérations et mettent le gros des troupes en relations avec les troupes des ailes ou les troupes détachées.

Quand la guerre est défensive, la base d'opérations devient la *ligne de défense*, la ligne d'opérations se transforme en *ligne de retraite* : les autres termes sont également applicables à la guerre défensive et à la guerre offensive.

Toutes les définitions relatives à la stratégie que nous venons d'indiquer rapidement sont également applicables à de petites et à de grandes unités. Pour les petites opérations, on n'en fait généralement pas usage, et cependant celles-ci demandent une préparation comme les grandes ; elles donnent lieu à une concentration préalable ; elles suivent une ligne principale d'opérations ou de retraite ; elles partent d'une base déterminée et elles doivent aboutir à un objectif défini : nous trouverons, du reste, la preuve évidente de ce fait dans l'étude de la tactique appliquée et nous y verrons la confirmation de cette assertion que, dans les petites comme dans les grandes opérations, la stratégie et la tactique sont inséparables.

CHAPITRE II

TACTIQUE THÉORIQUE DES PETITES UNITÉS.

Avant de commencer l'étude de la tactique théorique, nous tenons à attirer l'attention de ceux auxquels nous nous adressons sur deux points principaux :

1° A notre époque, les guerres sont courtes, et ce n'est donc point par la pratique que l'officier peut espérer acquérir les connaissances qu'il lui est indispensable de posséder : l'étude est pour lui de première nécessité. Or, il ne suffit pas à un officier de connaître le caractère particulier de l'arme dont il fait partie, il lui faut encore savoir comment se forment et combattent les troupes étrangères de la même arme, les troupes des autres armes dans son armée et dans les armées étrangères : si la guerre est déclarée, il est alors naturellement préparé à faire de la troupe qu'il commande le meilleur usage possible. Les conséquences heureuses du travail sont, on le voit, si désirables à obtenir qu'aucun officier ne doit hésiter à se livrer à un labeur incessant.

2° En raison des différences notables que présentent encore les formations et les mouvements adoptés pour les petites uni-

tés des diverses armes dans les armées européennes, une étude d'ensemble sur cette matière présente de sérieuses difficultés. Nous avons cherché à les éviter en adoptant la méthode suivante. Nous présentons d'abord une discussion générale sur toutes les considérations importantes relatives à l'infanterie, à la cavalerie ou à l'artillerie, en conservant autant que possible les termes de nos règlements : puis nous exposons les principales différences qui existent entre les formations adoptées pour ces trois armes dans les grandes armées européennes et les formations usitées en France. Nous espérons ainsi obtenir une étude plus facile et plus fructueuse.

Article I. — Infanterie.

§ I. *Propriété caractéristique.*

L'INFANTERIE forme actuellement, dans toute armée, la principale masse des combattants.

C'est l'arme la plus facile à organiser, la moins coûteuse à entretenir : apte à tous les genres de combat, de près ou de loin, sur tous les terrains, tant dans l'offensive que dans la défensive, l'infanterie rend incontestablement les plus grands services : c'est elle qui fait éprouver les plus grandes pertes aux troupes ennemies : c'est aussi elle qui subit les plus grandes : qu'elle tienne en position, qu'elle avance ou qu'elle recule, les mouvements des autres troupes sont toujours conformes aux siens. Au point de vue de la puissance du combat, elle est donc l'arme principale : elle est même la seule arme *indépendante*, car elle possède seule les moyens de combattre sans le secours des autres troupes.

Nous n'avons point dit, et avec intention, que l'infanterie est l'arme la plus facile à recruter et à instruire : c'est là une erreur généralement répandue, dont nous ne pouvons que signaler les inconvénients. Énonçons simplement cette opinion que partagent beaucoup d'esprits sérieux : l'armée qui aura la meilleure infanterie sera presque assurée du succès dans les guerres futures ; or, il n'est point d'arme où l'action individuelle de l'homme ait autant d'importance que dans le combat en tirailleurs : donc, comme ce combat a le rôle principal dans la tactique actuelle, il convient de n'admettre dans l'infanterie que des hommes robustes et intelligents, et il est nécessaire de

consacrer à leur instruction individuelle tout le temps voulu. Jusqu'ici, on n'a tenu compte que de la *masse* dans l'infanterie : actuellement c'est du *fantassin* surtout qu'il faut s'occuper : il y aurait danger à agir autrement et à conserver les anciens errements.

L'infanterie dispose de DEUX MODES D'ACTION :

1^o *L'emploi des feux du fusil*, depuis la distance de 1,500 mètres jusqu'à la lutte corps à corps ;

2^o *L'emploi de la baïonnette*, pour le combat à l'arme blanche dans la mêlée.

Dans presque toutes les armées européennes, il existe actuellement deux espèces d'infanterie : l'infanterie de ligne et l'infanterie légère.

L'*infanterie de ligne*, depuis l'invention de la poudre jusqu'en 1703, était destinée à combattre en ordre serré et surtout par le choc à la pique, puis à la baïonnette : son soldat était un homme d'intelligence bornée, à agilité médiocre, dont l'instruction demandait peu de temps et peu de soins.

L'*infanterie légère* avait, à la même époque, le rôle du combat en tirailleurs en avant des masses de l'infanterie de ligne : son soldat était un homme choisi, intelligent, agile, bon tireur dont la préparation sérieuse devait exiger beaucoup de temps et de grands soins : son action principale consistait dans l'emploi des feux.

Tel était le fractionnement de l'infanterie depuis l'année 1500 jusqu'à l'année 1703 : mais, à partir de 1703, toute distinction disparut entre les piquiers et les fusiliers par suite de l'adoption du fusil avec baïonnette à douille pour les fantassins : il n'y eut donc plus, comme le fait remarquer Napoléon I^{er}, qu'une seule infanterie. Quand, postérieurement à 1840, une partie de notre infanterie fut pourvue d'une arme perfectionnée qui lui assurait une grande supériorité dans le tir et qui lui permettait de combattre exclusivement en tirailleurs, la distinction reparut naturellement : mais, depuis 1866, c'est-à-dire depuis que l'arme perfectionnée est entre les mains de tous les soldats d'infanterie, il ne peut et il ne doit y avoir, en France surtout, qu'une seule espèce de fantassins : nous en exposerons les principaux motifs dans les leçons sur les combats où il sera facile de démontrer qu'une troupe sur la première ligne de bataille doit tirer de son propre sein ses tirail-

leurs et ses réserves, c'est-à-dire être préparée au combat individuel et au combat collectif.

La distinction entre les deux espèces d'infanterie existe néanmoins encore dans la plupart des armées étrangères, et elle s'y maintient par des considérations particulières. En Allemagne, l'organisation des bataillons de *chasseurs* et de *schutzen* est en connexité absolue avec celle de l'administration forestière : en Angleterre, les conditions exceptionnelles du recrutement font classer dans les bataillons de *rifles* et dans ceux du 60^e régiment les hommes choisis comme les plus agiles : en Autriche-Hongrie, la différence entre les nombreuses races de la population apporte de si grandes inégalités dans la composition des corps de troupe qu'on a dû conserver les chasseurs, dont une partie est formée par le *régiment-empereur-tyrolien* : en Italie, les *bersagliers* ont pris leur origine dans l'armée piémontaise, en raison de la constitution montueuse des parties septentrionales de ce royaume, et le maintien de ces régiments d'infanterie légère est la conséquence de traditions ainsi que de considérations étrangères à l'art militaire : en Russie, il y a une compagnie de *chasseurs* par bataillon et un bataillon de *chasseurs* par division, parce qu'il a été reconnu actuellement impossible d'exercer efficacement au combat de tirailleurs la grande masse des recrues, dont l'instruction et l'intelligence sont encore très-peu développées.

Aucune de ces raisons n'est, comme on le voit, applicable à l'infanterie française : depuis longtemps, l'unité de la nation est faite : les nuances d'origine qui existaient entre les diverses races ont disparu : l'homme de recrue n'est nulle part aussi intelligent qu'en France : le combat individuel est le propre de notre caractère national. Il semble donc indispensable de préparer tous nos fantassins au service des tirailleurs : dans l'impossibilité où l'on est, au reste, d'employer l'infanterie légère au rôle pour lequel elle avait été créée, on lui fait prendre part à tous les combats de l'infanterie de ligne et l'on cherche à lui réserver, comme action particulière, la formation des escortes et soutiens de l'artillerie.

§ II. Armement.

Les FUSILS adoptés dans les principales armées européennes présentent de grandes analogies. Le poids, sans baïonnette,

varie de 4 kil. à 4 kil. 800 : la longueur, sans baïonnette, est de 1^m.30 à 1^m.40 : le canon est rayé à l'intérieur et il a un calibre de 0^m.10 à 0^m.12 : le chargement se fait par la culasse. La balle pleine, du poids de 20 à 30 grammes, est contenue dans une cartouche combustible ou dans une cartouche métallique renfermant une charge de 5 à 6 grammes de poudre.

Dans ces conditions, les principales données relatives au tir sont les suivantes : la vitesse initiale est de 400 mètres par seconde, et la portée maxima s'étend jusqu'à 1.500 mètres : la flèche de la trajectoire a 0^m.40 à 0^m.50 de hauteur à la distance de 200 mètres, 3^m.50 à 5 mètr. à la distance de 500 mètr., 12 à 13 mètres à la distance de 800 mètres, 20 mètres au moins à la distance de 1000 mètres. Un bon tireur peut aisément lancer 5 à 6 balles par minute en visant, et 10 à 12 balles sans viser. Les zones dangereuses sont les suivantes : une étendue de 265 mètres pour un fantassin et de 288 mètres pour un cavalier à la distance de 200 mètres, de 74 à 117 mètr., à la distance de 400 mètres, de 36 à 59 mètres à la distance de 600 mètres, de 24 à 37 mètres à la distance de 800 mètres, de 16 à 26 mètres à la distance de 1,000 mètres. En comparant ces résultats à ceux que l'on obtenait avec le fusil employé il y a dix ans, on verrait l'immense progrès réalisé dans l'armement : en observant que l'arme actuelle a une trajectoire très-tendue, une longue portée, une grande justesse, un chargement rapide, on sent combien il est indispensable d'adopter, pour l'infanterie, de nouvelles dispositions tactiques destinées à lui permettre de tirer tout le parti possible de son fusil.

L'approvisionnement en cartouches pour l'infanterie d'une armée en campagne est variable en Europe. En France, cet approvisionnement est de 280 cartouches, savoir : 90 portées par l'homme, 30 par homme au parc divisionnaire, 30 au parc du corps d'armée, 130 au grand parc. En Allemagne, il est de 182 cartouches, savoir : 80 portées par l'homme, 20 par homme dans la voiture de munitions du bataillon, 70 dans la colonne de munitions du corps d'armée, 12 dans la colonne de réserve de l'armée. En Autriche, il est de 237 cartouches, savoir : 80 portées par l'homme, 30 par homme dans la voiture de munitions, du bataillon, 37 au parc du

corps d'armée, 30 au parc de réserve de l'armée, 60 au dépôt de campagne. En Russie, il est tant sur l'homme que dans la voiture de bataillon, de 146 cartouches pour les bataillons de chasseurs, 130 pour les compagnies de chasseurs et les sous-officiers des autres compagnies, 70 pour les hommes de ces compagnies. En Italie, le fantassin porte 80 cartouches : le reste de l'approvisionnement dépend du service de l'artillerie.

Du fusil, arme de jet, on fait une arme de main en adaptant au bout du canon une *baïonnette* à douille ou un sabre-baïonnette : on renouvelle ainsi la pique qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1703, avait été la principale arme de l'infanterie. Dans les infanteries où l'on emploie la baïonnette à douille, le fantassin dispose, en outre, d'un sabre à lame courte en forme de glaive : dans les infanteries où l'on emploie le sabre-baïonnette, le fantassin n'a pas d'autre arme blanche que celle-ci : l'usage du sabre-baïonnette a l'avantage de moins charger le soldat, mais il a l'inconvénient de changer les conditions de l'équilibre du fusil mis en joue lorsqu'il est au bout du canon, et par suite, de faire commettre de grandes erreurs dans le tir. Le sabre-baïonnette pèse de 600 à 700 g. ; sa lame est longue de 0^m.53 à 0^m.60. Le fusil muni du sabre-baïonnette pèse de 4 kil. 600 à 5 kil. 500 : sa longueur totale est alors de 1^m.83 à 1^m.90.

§ III. Équipement et habillement.

Sans vouloir entrer dans des considérations trop étendues sur ce qui concerne le poids de l'équipement et la composition du sac du fantassin, il est cependant nécessaire d'indiquer brièvement quelle peut être leur influence sur la marche des opérations militaires.

Lorsque la charge est trop lourde, la vitesse du pas est ralentie, la vigueur dans l'attaque n'est pas considérable, l'homme se fatigue, se blesse, tombe malade : pour l'assaut, les hommes cherchent à se débarrasser momentanément de leurs sacs, ce qui a les plus graves inconvénients dans le cas d'un succès comme dans celui d'un revers. Le poids de cette charge a varié de 28 à 35 kil. : les soldats de Frédéric II portaient un équipement de 28 kil. : ceux de la garde impé-

riale française, en 1812, portaient 35 kil. ; dans les expéditions en Algérie, le poids moyen était de 32 kil. : dans la campagne de 1859, en Italie, les fantassins français portaient 28 kil. 800. On cherche actuellement à réduire le poids de l'équipement et de l'armement à 20 kil. : savoir : 4 kil. 500 du fusil sur l'épaule, 3 kil. d'effets d'équipement et de cartouches à la ceinture, 12 kil. dans le sac sur le dos.

Quant à la *composition* du sac, elle est en quelque sorte basée sur cette opinion de Napoléon I^{er} : « *Il est cinq choses, dit-il, qu'il ne faut jamais séparer du fantassin : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour quatre jours et son outil de pionnier : qu'on réduise ce sac au moindre volume possible, mais qu'il l'ait toujours avec lui.* »

A cette époque, l'armée française ne faisait pas usage de la *tente-abri* : elle bivaquait ou elle cantonnait. L'inconvénient du bivac, disent les partisans de la tente-abri, est de ne pas être praticable en tout temps, d'exposer les hommes à toutes les intempéries et d'affaiblir rapidement les effectifs : le cantonnement, ajoutent-ils, présente de grands dangers au point de vue de la discipline ; comme le rassemblement s'y fait avec difficulté, il empêche une armée de commencer les grandes batailles à une heure matinale ; si ce dernier reproche fut vrai pour les Allemands dans la guerre de 1870, on peut objecter qu'il ne l'a jamais été pour les Français dans les guerres de la République et de l'Empire. La tente-abri, affirment les partisans du bivac et du cantonnement, ne peut être employée sur les terrains humides : elle a l'inconvénient de fatiguer le fantassin par son poids qui est de 4 kil. 500 quand elle est sèche et qui double quand elle est mouillée. Quoi qu'il en soit, en France, nous faisons usage de la tente-abri : en Allemagne, l'armée bivague ou cantonne toujours : dans presque toutes les autres armées européennes, on emploie également la tente-abri.

Nous avons déjà dit que le fantassin porte sur lui de 80 à 90 *cartouches* : sur le champ de bataille, les cartouches de renouvellement sont, pour presque toutes les infanteries, portées dans un caisson de munitions : le transport de ces cartouches, du caisson à la ligne des tirailleurs, se fait, en Allemagne, à l'aide de pourvoyeurs munis d'un sac pouvant contenir environ 500 cartouches.

En ce qui concerne les *vivres*, il est admis à l'étranger de n'en pas faire porter pour plus d'un jour par le fantassin, sauf dans des circonstances exceptionnelles : de cette façon, on évite de le fatiguer et il n'y a plus ce gaspillage si nuisible à la discipline ainsi qu'aux finances de l'État. Les vivres de réserve sont portés, en Allemagne, en Autriche, en Russie, sur des voitures spéciales à chaque bataillon : ces voitures suivent la troupe dans tous ses mouvements : un autre avantage de ce système est de ne plus occasionner aux fantassins la lassitude résultant de corvées de distributions faites au loin et durant souvent longtemps.

Dans quelques infanteries étrangères, on a jugé indispensable de munir le fantassin d'un *outil de pionnier* : il y en a un pour quatre à huit fantassins : c'est une excellente mesure : personne ne conteste qu'aujourd'hui l'emploi des retranchements de fortification passagère a acquis une importance considérable, en raison inverse en quelque sorte de celle de la fortification permanente : munir l'infanterie d'outils de pionniers aura donc pour conséquence de lui faire sentir que, dans maintes circonstances, elle doit consolider la position en remuant la terre : nous y voyons un autre avantage ; les troupes d'infanterie étant exercées à ces travaux pendant la paix, les officiers de cette arme pourront mettre à profit les leçons de fortifications professées à l'École : ils en auront, sans cesse, les principes présents à l'esprit : ils pourront les appliquer et se débarrasser ainsi de la tutelle des troupes du génie, auxquelles la direction de ces travaux paraît jusqu'ici avoir été spécialement réservée. Nous tendrons peu à peu vers la réalisation de ce fait, que l'infanterie, arme principale, arme indépendante, peut et doit se suffire à elle-même.

Quelques mots encore sur l'habillement et sur la chaussure. L'*habillement* du fantassin doit être ample afin de lui laisser la liberté des mouvements, et chaud pour le préserver contre les changements de température, si sensibles pour lui en raison du service fatigant qu'il fait en campagne. La *chaussure* doit permettre au fantassin de fournir les plus longues marches sans blessures pour les pieds : il en existe actuellement trois types, la demi-hotte, le brodequin lacé de roulier, le soulier avec guêtres de cuir. La demi-hotte est la chaussure la plus commode, mais elle tient mal la cheville du pied : le brodequin

est plus long à chausser que la botte, mais il tient mieux la cheville du pied : le soulier avec guêtres tient la cheville aussi bien que le brodequin, mais il est plus long à chausser.

Dans beaucoup d'armées européennes, afin de diminuer la charge du fantassin, on ne lui laisse porter, sauf pour le linge de corps, qu'une seule série d'effets ou de chaussures : les effets et chaussures de rechange sont placés dans des voitures d'habillement ou de bagages qui suivent le bataillon ou le régiment.

§ IV. *Pas du fantassin.*

In petite robur, a-t-on dit de tout temps : ce qui concerne le pas du fantassin est donc de la plus haute importance. Qui ne se rappelle, en effet, qu'après les rapides et glorieux succès de la campagne de 1805, les soldats de la grande armée en attribuaient presque exclusivement la cause à la promptitude des marches ordonnées par Napoléon 1^{er} ?

Le pas du fantassin peut être à trois allures : le pas de marche ordinaire, le pas gymnastique, le pas de course.

En France, le *pas de marche ordinaire ou naturelle* a une longueur de 0^m65 et se fait à la vitesse de 110 pas à la minute : cette longueur et cette allure ne sont pas suffisantes : la longueur a toujours été supérieure dans les armées de l'antiquité et elle l'est encore dans les armées européennes. Le pas grec était de 0^m77 : le double pas romain était de 1^m50 : le pas de l'infanterie allemande et autrichienne est de 0,80 : celui de l'infanterie italienne est de 0^m75 pour la ligne et de 0,85 pour les bersagliers : le pas de l'infanterie russe est de 0^m71. En portant notre longueur de pas de 0^m65 à 0^m75, on gagnerait, à la même allure, une distance de 650 mètres dans une marche de 50 minutes. Ajoutons, en outre, qu'à l'étranger l'allure est plus rapide que chez nous : elle est de 120 à 140 pas à la minute en moyenne.

Le *pas gymnastique* a, dans l'infanterie française, une longueur de 0^m80 et une vitesse de 170 à la minute : ces données sont encore inférieures à celles qui sont adoptées dans les autres armées. Ce pas, malgré sa rapidité, s'exécute en cadence : il est employé par les tirailleurs comme par les troupes rangées : il est très utile dans beaucoup de circonstances, aussi faut-il y dresser les troupes, d'autant plus que les hommes

destinés au recrutement de l'infanterie sont généralement plus robustes des bras que des jambes.

Le *pas de course* n'est pas réglé : c'est un mouvement très-rapide, de courte durée : il n'est employé que par des hommes isolés voulant se porter, aussi vite que possible, sur un point du terrain important à occuper.

La cadence du pas fut signalée comme nécessaire par le Maréchal de Saxe en 1732 : elle fut adoptée depuis : on fait usage, pour l'indiquer, de deux sortes d'instruments, le tambour et le clairon, destinés aussi à donner des signaux de commandement. Le bruit du *tambour* se confond avec les autres bruits à la distance de 1,400 pas, et on ne l'entend plus au delà de 2,500 pas : cet instrument ne peut servir par les temps de pluie : celui qui le porte ne peut être armé de fusil. Le *clairon*, au contraire, peut être distinctement entendu à la distance de 3000 pas : il sert par tous les temps : celui qui en est pourvu porte également un fusil et prend part au combat. Pour toutes ces raisons, l'emploi du clairon tend à se substituer à celui du tambour : dans quelques infanteries européennes, on ne fait même déjà plus usage que du clairon.

§ V. Organisation tactique.

Bien qu'il y ait encore des différences sensibles dans l'organisation tactique des infanteries européennes, on peut dire que les principaux éléments de cette organisation sont les suivants : la file, le groupe des quatre camarades de combat, l'escouade, la section, le peloton, la compagnie, le bataillon, le régiment.

Toutes les infanteries se forment actuellement sur *deux rangs*, sauf l'infanterie allemande dans certains cas : la *file* est donc la réunion de deux hommes placés l'un derrière l'autre dans la troupe rangée : hors du rang, ils se mettent souvent côte à côte quand la troupe prend un ordre dispersé, pour former soit une sentinelle double, soit un couple d'éclaireurs, de flanqueurs ou de tirailleurs : en principe, l'HOMME N'AGIT JAMAIS ISOLÉ.

Le *groupe des quatre camarades de combat* est formé par deux files voisines : c'est un élément de combat d'origine essentiellement française, et que les Allemands appellent *demi-groupe* dans le combat en tirailleurs : dans le service de sur-

veillance au repos, il peut constituer un *poste à la cosaque* : dans le service de surveillance en marche, il peut être employé pour former une patrouille d'avant-garde, de flanc-garde (1), d'arrière-garde, de communication ou de découverte.

L'*escouade* est le plus faible élément tactique ayant un chef hiérarchique, caporal en France, sous-officier à l'étranger : elle peut former un petit-poste dans le système des grand'gardes, une patrouille d'avant-garde, de flanc-garde, d'arrière-garde, de communication ou de découverte : sur la ligne de tirailleurs, ou en renfort de cette ligne, elle forme plus particulièrement ce que les Allemands appellent un *groupe*. Par sa force et sa constitution, notre *demi-section*, réunion de deux escouades, correspond à l'escouade telle qu'elle existe à l'étranger.

La *section* est, en France, la réunion de deux demi-sections, sous les ordres d'un officier, lieutenant ou sous-lieutenant : elle peut former un petit poste ou le soutien dans une grand'garde, une pointe ou un gros d'avant-garde, de flanc-garde, d'arrière-garde, de communication ou de découverte : sur la ligne des tirailleurs, ou en renfort de cette ligne, elle peut constituer ce que les Allemands appellent un *essaim*. Notre section correspond à peu près à ce que les étrangers désignent par *demi-peloton* ou *peloton*, ou même *demi-compagnie*.

La *compagnie* est la réunion de deux sections : en France, elle forme *peloton* ; dans toutes les autres armées, sauf en Angleterre, la compagnie forme deux à quatre pelotons. Sa force et sa constitution en font presque partout une *unité tactique secondaire* dont le capitaine est le chef.

1^o Dans le service de surveillance au repos, elle peut fournir les trois éléments d'une *grand'garde*, savoir : la ligne des sentinelles, la ligne des petits-postes, le soutien ou gros : elle peut encore opérer seule une *reconnaissance journalière* ;

2^o Dans le service de surveillance en marche, elle peut fournir les trois éléments d'une *avant-garde*, *arrière-garde* ou *flanc-garde*, savoir : la ligne des éclaireurs ou flanqueurs, la ligne des patrouilles, le soutien ou gros ;

3^o Sur la première ligne de bataille, elle peut fournir les trois premiers éléments du *combat dispersé*, savoir : la

(1) Nous croyons devoir adopter cette expression pour désigner l'ensemble des troupes flanquant une colonne.

ligne des tirailleurs, la ligne des renforts, le soutien ou gros.

La réunion de deux compagnies forme, en France, la division : ce terme est mal choisi : la division n'a pas de chef hiérarchique : elle n'existe pas dans les autres infanteries.

Le *bataillon* est, en France, la réunion de six compagnies sous les ordres d'un officier supérieur qui porte le titre de chef de bataillon : dans presque toutes les autres armées, le bataillon ne comprend que 4 compagnies de 250 hommes au pied de guerre ; mais la compagnie contenant toujours au moins 2 pelotons, il s'ensuit que le bataillon a au moins 8 pelotons, dans les infanteries étrangères : son chef porte presque partout le nom de *major*. Le bataillon est *l'unité tactique normale* de l'infanterie : sa force de 1,000 hommes lui permet d'agir isolément dans beaucoup de circonstances : il peut alors adopter les dispositions suivantes, correspondant à chacune des trois situations d'une armée en campagne :

1° En repos, le bataillon isolé détache une partie de ses hommes autour de lui pour couvrir ses approches en avant, en arrière et sur ses flancs : le *gros* du bataillon se repose au *camp* derrière ce réseau de surveillance et de sûreté ;

2° En marche, le bataillon isolé détache une partie de ses hommes autour de lui, pour précéder, accompagner et suivre son mouvement : le gros du bataillon forme ainsi une *colonne* complètement ou partiellement enveloppée ;

3° Sur la première ligne de bataille, le bataillon isolé détache une ou plusieurs compagnies formant respectivement les lignes de tirailleurs, les renforts et les soutiens : le *gros* du bataillon se tient en *réserve* en arrière.

La moitié du bataillon forme un *semi-bataillon* : on le désigne en le qualifiant de droite ou de gauche. Le *semi-bataillon* n'a pas de chef hiérarchique : dans quelques infanteries, c'est une unité tactique.

Le *régiment* est, dans presque toutes les infanteries européennes la réunion de 3 bataillons sous les ordres d'un colonel : il adopte, au repos, en marche, ou au combat, des dispositions analogues à celles que nous venons d'indiquer pour le bataillon, mais sur une plus grande échelle.

§ VI. *Formations tactiques.*

Le règlement sur les manœuvres de l'infanterie, actuellement en vigueur, est du 16 mars 1869.

Nous avons déjà dit que la FORMATION ou l'ORDRE TACTIQUE d'une troupe est la disposition prise par elle en vue de camper, marcher ou combattre.

Les principes de toute bonne formation pour l'infanterie sont les suivants :

1^o Adapter la formation au caractère national, à l'organisation tactique de l'armée, à l'armement du soldat ;

2^o Assurer le meilleur emploi des armes, dans le but de produire le plus grand effet utile ;

3^o Disposer la troupe de façon qu'elle subisse aussi peu de pertes que possible ;

4^o Rendre facile l'exécution de tous les mouvements.

Pour répondre à ses divers objets, l'infanterie française adopte l'une des dispositions suivantes : en bataille, en colonne, en carré, en échelons, en tirailleurs

Le MOUVEMENT, c'est-à-dire le passage de l'une à l'autre formation ou le déplacement à courte distance d'une troupe conservant sa formation, est toujours *un moment de crise* en présence de l'ennemi : il faut donc le rendre court et peu dangereux : dans ce but, la manœuvre ou l'évolution doit être simple, facile et prompte ; elle doit, en outre, être exécutée en ordre compacte, afin qu'en cas d'attaque pendant son exécution la troupe ne soit pas désorganisée.

Les principaux mouvements vraiment applicables à la guerre, les seuls qu'il soit utile de pratiquer sans cesse et de connaître, sont peu nombreux. Les voici :

1^o Passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, en carré, en échelons ;

2^o Marcher en colonne, en carré, en échelons et exécuter les divers mouvements qui dépendent de ces formations ;

3^o Passer de l'ordre en colonne, en carré, en échelons, à l'ordre en bataille ;

4^o Marcher en bataille et exécuter les divers mouvements qui dépendent de cette formation ;

5^o Déployer, mouvoir et rallier une ligne de tirailleurs.

La formation EN BATAILLE est celle dans laquelle les subdivisions de même nom d'une troupe sont placées les unes à côté et sur le prolongement des autres, de façon à avoir le même front : en France, on appelle souvent aussi cette formation *ligne de bataille* : les étrangers la désignent sous le nom de *ligne* : on la décompose réellement ou théoriquement en trois parties, l'aile droite, le centre, l'aile gauche : il n'y a point d'intervalle entre les fractions d'une compagnie ni d'un bataillon en ligne : entre les bataillons d'un régiment, il y a un intervalle de 20 mètres ou 30 pas de 0^m.65. On admet que l'homme chargé de son sac complet occupe dans le rang un front de 0^m.75 : d'après cela, une compagnie de 250 hommes sur deux rangs a une longueur de 94 mètres ou 125 pas de 0^m.75, à raison d'un pas par file : un bataillon de 1000 hommes à 4 compagnies a une longueur de 375 mètres ou 500 pas : un régiment de 3000 hommes a une longueur de 1165 mètres ou 1550 pas.

La formation en bataille est adoptée, dans certains cas, pour l'installation des troupes au repos. Sur le champ de bataille, un régiment ne prend cette formation que loin de l'action pour s'abriter des projectiles de l'artillerie ennemie : dans le rayon des feux de l'infanterie, une troupe faible, une compagnie au maximum, peut se former en bataille en vue d'exécuter des feux à commandement. Nous reviendrons ultérieurement sur les inconvénients que présente un bataillon ou un régiment entièrement déployé en ligne sur la première ligne de bataille : nous nous contentons de signaler, dès à présent, qu'en raison de l'étendue d'une troupe considérable ainsi disposée, son chef se ferait difficilement entendre et obéir.

La COLONNE est la formation dans laquelle les subdivisions de même nom d'une troupe sont placées carrément les unes derrière les autres : la *tête* de la colonne se trouve vers l'ennemi, la *queue* de la colonne est à la partie opposée.

La colonne est dite par le *flanc*, par *section*, par *peloton*, par *division*, selon que son élément est un groupe de quatre hommes, une section, un peloton, une division :

La colonne à *distance entière* est celle dans laquelle chaque subdivision est séparée des autres par une distance égale à son front : c'est ce que les Allemands appellent colonne *ouverte*. S'il s'agit de bataillons en colonne les uns derrière les autres,

il y a entre eux, outre cette distance, la distance de 20 mètres. En résumé, le principe fondamental de cette colonne est d'avoir une profondeur égale au front de la troupe formée en bataille : les nombres que nous avons donnés plus haut pour indiquer la longueur d'une compagnie, d'un bataillon ou d'un régiment en bataille sont donc applicables à la profondeur d'une de ces troupes formée en colonne.

La colonne à *demi-distance* n'existe pas pour la compagnie : pour le bataillon, c'est une colonne dont les subdivisions sont séparées par une distance égale à la moitié de leur front : pour le régiment, c'est une colonne dont les bataillons ont entre eux une distance égale à un front et demi de subdivision.

La colonne en *masse* n'existe pas pour la compagnie : pour le bataillon, c'est une colonne dont les subdivisions sont séparées par une distance de 6 pas : cette distance est de 9 pas entre les bataillons d'un régiment en masse. Nous appelons souvent cette formation la colonne *serrée* : les Allemands la désignent sous le nom de colonne *fermée* .

Quelle que soit la profondeur de la colonne de bataillon, celle-ci peut être simple ou double. La colonne *simple* est celle dans laquelle les deux demi-bataillons sont en colonne l'un derrière l'autre : dans la colonne *double* , chaque demi-bataillon forme une colonne juxtaposée à celle de l'autre, le demi-bataillon de droite ayant la gauche en tête, le demi-bataillon de gauche ayant la droite en tête.

Pour l'installation au repos comme pour la marche, la colonne à distance entière est la meilleure à employer : la colonne à distance entière ou à demi-distance est d'un bon usage sur le champ de bataille : la colonne serrée est souvent une formation de bivac, elle est toujours employée par les troupes de réserve, qui peuvent ainsi mieux se dissimuler et s'abriter. Toute formation en colonne offre l'avantage de permettre au chef de bien tenir la troupe en main, mais elle a l'inconvénient de présenter un but facile aux projectiles de l'artillerie ennemie.

Le carré est une formation qui n'existe pas, en France, pour la compagnie. Le bataillon a deux sortes de carrés : le carré *vide* , qui provient de la colonne à demi-distance : le carré *plein* ou colonne *contre la cavalerie* , qui provient de la colonne serrée. Presque toutes les infanteries étrangères ont adopté le

carré plein de bataillon. Le régiment peut former un carré vide de trois bataillons, un carré plein dans les mêmes conditions, deux carrés dont l'un de deux bataillons, ou trois carrés échelonnés ou obliques. Le carré vide d'un bataillon de 1,000 hommes a 94 mètres ou 125 pas de côté. Le carré vide formé par trois bataillons d'un régiment a un périmètre de 1165 mètres ou 1550 pas.

La formation en carré est une disposition de bivac excellente : sur le champ de bataille, elle est adoptée contre la cavalerie. Cette formation a l'inconvénient, lorsqu'elle est prise pendant le combat, de priver l'infanterie d'une partie de ses feux. Le carré vide a sur le carré plein l'avantage de donner moins de prise à l'artillerie ennemie, de disposer quelquefois d'une réserve et d'abriter, en tout cas, les impedimenta, mais il offre moins de consistance que le carré plein. Enfin, il est préférable de former, avec les trois bataillons d'un régiment, trois carrés se flanquant, plutôt qu'un grand carré sans flanquement.

Il existe, en France comme à l'étranger, une FORMATION MIXTE qui a reçu, presque partout, le nom de LIGNE DE COLONNES. En France, pour le bataillon, cette formation s'appelle *colonnes de division* : à l'étranger ; *colonnes de compagnie*. Cette différence dans la désignation tient à la différence dans les effectifs. Pour le régiment, en France, on appelle cette formation *ligne de bataillons en colonne à intervalle de déploiement*, ou *ligne de bataillons en colonne à intervalle de trente pas* : les étrangers appellent cette dernière formation l'ordre de *rendez-vous*.

Comme cette formation mixte paraît devoir être dorénavant la meilleure pour le combat de l'infanterie, nous en exposons ultérieurement avec détail le mécanisme et les avantages.

La formation en ÉCHELONS n'existe pas, en France, pour le bataillon, sauf lorsqu'il est formé en colonnes de division. Les bataillons d'un régiment peuvent s'échelonner en avant ou en arrière : dans cette formation, les bataillons sont parallèles les uns aux autres, mais ils ne sont plus sur le même front et ils sont placés latéralement les uns par rapport aux autres : l'échelon est simple quand l'aile droite est en avant et l'aile gauche en arrière ou réciproquement : l'échelon est double quand le centre est en avant ou en arrière.

Les bataillons qui forment échelons peuvent être disposés

en bataille, en colonne, en colonnes de division, en carré : le mécanisme particulier à cette formation est donc de permettre, sur le champ de bataille, une succession d'efforts latéraux donnant flanquement.

La formation en TIRAILLEURS que les Allemands appellent l'*ordre dispersé* est la *caractéristique* du combat actuel de l'infanterie. Nous allons en exposer les principes ainsi que ceux de la ligne de colonnes.

§ VII. Tirailleurs et ligne de colonnes.

Les bases de toute bonne formation tactique sont, avons-nous dit, de permettre au fantassin de faire le plus de mal possible à l'ennemi et d'exposer aussi peu que possible sa propre troupe.

Aucune formation ne répond aussi bien à ce but que la LIGNE DE COLONNES précédée de ses TIRAILLEURS.

Le déploiement des hommes en tirailleurs n'est autre que la formation des hommes sur un rang, avec des intervalles dépendant des circonstances : libres de leurs mouvements, aptes à profiter du moindre accident de terrain, les tirailleurs emploient le feu de leur arme avec la plus grande efficacité. Une ligne de tirailleurs bien conduite, fortement soutenue, est le plus redoutable adversaire qu'une troupe puisse avoir en face d'elle.

En arrière de cette ligne de tirailleurs, s'avance la ligne de colonnes. Cette formation est une combinaison de l'ordre mince avec l'ordre profond, telle qu'elle a les avantages de l'un et de l'autre ordre sans en avoir les inconvénients : il est facile de le démontrer.

En raison des nombreuses divisions de culture répandues sur la surface du sol, il est devenu impossible à un bataillon de 1,000 hommes de se porter en bataille vers la position qu'il doit occuper : son chef se trouve dès lors amené à le former en colonne, mais cette formation a l'inconvénient de présenter un but objectif considérable aux projectiles de l'artillerie ennemie : dès lors, l'adoption des colonnes de compagnie se présente naturellement : la ligne ainsi formée se compose de petites colonnes mobiles et indépendantes qui ont, sur la formation en une seule colonne, l'avantage d'offrir un but restreint aux pro-

jectiles de l'artillerie : dans cet ordre, le bataillon traverse aisément les terrains coupés, ce que ne peut faire le bataillon en bataille : si la cavalerie prononce une charge, les petites colonnes peuvent aisément s'échelonner et se flanquer, offrant ainsi aux cavaliers plusieurs petits carrés qui divisent leurs efforts et qui les accablent.

La supériorité de cette formation étant incontestable, voyons comment on peut en exposer le mécanisme théorique.

Soit un régiment de 3,000 hommes à 3 bataillons de 4 compagnies, la compagnie formant quatre pelotons. Le régiment était, nous le supposons, en réserve à une distance de 3,000 mètres de la position où doivent être ses tirailleurs : il était jusqu'alors abrité derrière un obstacle : sa formation était, par exemple, en *ligne de colonnes de bataillon à intervalle de 30 pas* : il occupait ainsi un front de 312 mètres ou 435 pas : chaque bataillon étant en *colonne double serrée en masse*, la profondeur était de 25 mètres ou 30 pas.

Le régiment reçoit l'ordre de se porter en avant : il ouvre d'abord sa *ligné de colonnes de bataillon à intervalle de déptotement* : chaque bataillon ouvre sa *colonne à distance entière* : le front est alors de 1165 mètres et la profondeur de 375 mètres en admettant que les trois bataillons restent sur la même ligne : l'artillerie ennemie tire sur cette troupe qui, pour éviter les ravages causés par les projectiles, tend à se former en bataille, mais le terrain est tellement coupé qu'il faut y renoncer : chaque chef de bataillon forme alors sa troupe en *ligne de colonnes de compagnie*, et envoie quelques éclaireurs vers le front et les flancs.

Grâce à l'indépendance relative que possède chacune des compagnies de cette ligne, le chef de bataillon peut les disposer en raison des efforts qu'il est appelé à produire et des dangers que présente la marche sur une zone où l'action du fusil est encore très-faible : il tient compte, à cet effet, de la nature du terrain, de l'appui que son bataillon peut trouver dans des troupes voisines ou de son isolement complet, enfin de l'espèce de troupes par lesquelles il peut supposer que son bataillon sera attaqué. C'est ainsi qu'il aura les quatre colonnes sur la même ligne avec des intervalles plus ou moins grands, ou qu'il les formera sur deux ou trois lignes à des distances variables d'échelonnement.

Le régiment, continuant sa marche, arrive à 1,500 mètres de la position que les tirailleurs doivent occuper : l'un des trois bataillons reçoit l'ordre de s'arrêter pour former la *réserve générale* de la première ligne de bataille : ce bataillon adopte telle formation qu'il juge convenable pour se cacher. et s'abriter.

Les deux autres bataillons se portent en avant : à partir de cette distance, les bons tireurs peuvent se servir de leur arme, on déploie donc les tirailleurs : aux pertes infligées par l'artillerie viennent s'ajouter celles que produit la mousqueterie, et ces dernières augmenteront de plus en plus tandis que les autres diminueront : les intervalles entre les colonnes de compagnie tendront à s'accroître, non-seulement pour donner moins de prise aux projectiles, mais pour chercher à faire converger les feux des tirailleurs sur quelque point important à enlever : on peut estimer que, dans les circonstances ordinaires, le bataillon prendra aisément un développement de 500 mètres sur son front.

Lorsque les deux bataillons seront arrivés à 700 ou 800 mètres de la position à faire occuper par les tirailleurs, chaque chef de bataillon laissera certainement une partie de sa troupe en *réserve principale*. En admettant qu'il ait disposé son bataillon sur deux lignes de colonnes de compagnie, l'une de celles de la seconde ligne restera à l'abri : l'autre sera sans doute gardée en *réserve partielle* derrière le flanc extérieur de la première ligne.

A partir de cette distance, il ne reste donc plus à chaque bataillon que 2 compagnies, soit, pour les deux bataillons, 4 compagnies, 1000 hommes, pour commencer le combat. Chacun des deux bataillons de première ligne a, comme on le voit, une profondeur de 700 à 800 mètres, c'est-à-dire, un peu plus grande que son front. Occupons-nous maintenant de l'action de ces deux compagnies.

Jadis on déployait une compagnie en *tirailleurs* pour couvrir un bataillon : le déploiement était lent : le capitaine avait à surveiller une ligne considérable composée d'hommes qui, n'ayant plus le tact des coudes, échappaient vite à sa direction : si cette compagnie avait besoin d'être renforcée, elle pouvait l'être ou trop tôt ou trop tard : pour renforcer la ligne, on y envoyait une seconde compagnie qui se mêlait à la pre-

mière : il y avait souvent alors trop d'hommes sur la ligne qui obéissait ainsi à deux capitaines, lesquels avaient souvent, sous leurs ordres, des hommes n'appartenant pas à leur compagnie : de là beaucoup de désordre, et peu d'ensemble. Quant au chef de bataillon, il était forcé de suivre aveuglément avec sa troupe les mouvements de la ligne des tirailleurs ou de s'occuper à la fois de l'une ou de l'autre. Enfin le ralliement était lent.

Actuellement, chacune des compagnies de la première ligne de colonnes envoie une partie de ses hommes en *tirailleurs* : ce sont d'abord quelques rares éclaireurs de marche, puis les bons tireurs, puis un nombre croissant au fur et à mesure que le combat augmente d'intensité; le déploiement est plus rapide, le capitaine n'a qu'à couvrir le front et quelquefois les flancs de sa troupe, il estime facilement le nombre nécessaire de tirailleurs et il dirige activement leurs mouvements : en arrière de cette ligne formée par une partie d'un, deux ou trois pelotons, il met l'autre partie de ces pelotons en *renfort*. Derrière ce renfort, à 200 ou 300 mètres, il conserve le dernier peloton en *soutien*. Le capitaine dispose ainsi de trois éléments successifs qu'il dirige lui-même et qu'il peut employer à propos : les forces sont ménagées, le gaspillage des munitions est évité, il n'y a plus de désordre ; le capitaine utilise séparément et successivement, à partir de la plus faible, toutes les FRACTIONS CONSTITUÉES de la compagnie : il veille à son front, à ses flancs ; il diminue ou renforce la ligne des tirailleurs, il la fait relever quand il veut, il soutient le combat aussi longtemps que possible avec aussi peu d'hommes qu'il peut en employer. Le ralliement des tirailleurs se fait promptement : ils garnissent les intervalles ouverts entre les compagnies et ils y remplissent un rôle très-efficace, soit que les colonnes se retirent, soit qu'elles marchent à l'ennemi, soit qu'elles l'attendent de pied ferme en exécutant des feux. Enfin, les tirailleurs étant fournis par toutes les compagnies, il n'y a plus à craindre ces pertes qui, portant jadis exclusivement sur une compagnie engagée dans un combat meurtrier de tirailleurs, en réduisaient l'effectif au point de lui rendre impossible le service habituel pendant longtemps et d'affecter très-sensiblement la constitution du bataillon.

Tel est, en résumé, le mécanisme théorique des lignes de colonnes : elles ont d'énormes avantages. Certains esprits sérieux

leur ont cependant reproché, comme grave inconvénient d'amoindrir le rôle du chef de bataillon par l'initiative considérable laissée au capitaine. Le rôle de chef de bataillon est simplement facilité : celui-ci n'en continue pas moins de diriger et de commander : d'abord, il a toujours avec lui au moins une compagnie en réserve, puis les capitaines ont constamment les yeux tournés vers lui, ils sont prêts à saisir ses moindres gestes et à se conformer à leur signification ; au besoin, *ils provoquent ses ordres*.

Transportons-nous, maintenant sur la LIGNE DES TIRAILLEURS, et voyons comment elle doit être organisée.

La prédominance exclusive des feux a eu pour conséquence l'accroissement de l'action et de l'emploi des tirailleurs : plus l'arme est perfectionnée, plus il est nécessaire de permettre aux fantassins d'en tirer bon parti.

Mais aucune formation ne répondant à un but proposé sans offrir quelque point faible, il en résulte que l'emploi des tirailleurs a ses inconvénients de même qu'il a ses avantages : en effet, il y a souvent du désordre et peu de solidité dans la ligne des tirailleurs.

En ce qui concerne le *désordre*, nous avons dit que l'adoption des lignes de colonnes de compagnie a pour résultat de le faire disparaître : elles permettent de mener le combat dans le sens de la profondeur, tandis que jadis on le menait dans le sens du front ; c'est donc la substitution du principe de l'*ordre perpendiculaire* à celui de l'*ordre parallèle*, distinctions souvent employées par les étrangers.

On remédie au *défaut de solidité* des lignes de tirailleurs en supprimant leur action par hommes isolés, et en les faisant agir par files, par demi-groupes, c'est-à-dire par camarades de combat, par groupes d'escouade : on utilise ainsi très-heureusement, au point de vue d'une action commune, les habitudes de soutien mutuel qui sont naturelles à des hommes toujours réunis dans la vie journalière.

On augmente encore la force des lignes en conservant constamment, en arrière de leur centre ou de leurs ailes, à une distance et dans une position convenables, des fractions en ordre serré dont l'objet est, soit de renforcer les lignes, soit de les recevoir si elles étaient menacées, soit d'agir à la baïonnette contre des troupes qui voudraient les percer ou les

tourner, soit enfin de former un noyau pour l'assaut en les ralliant.

Voilà, en théorie, les combinaisons des lignes de tirailleurs avec les lignes de colonnes de compagnie ; nous en développerons l'application dans les leçons sur les combats.

§ VIII. *Feux de l'infanterie.*

L'infanterie a, dans les feux de fusil, une force telle qu'aucune des deux autres armes ne peut lui résister, sous cette réserve que ces feux sont employés avec perspicacité.

La première condition pour exécuter un bon tir est l'*exacte appréciation de la distance* à laquelle se trouve l'ennemi : rien n'est plus difficile que d'arriver à ce résultat : le meilleur moyen pratique est de faire exécuter une ou plusieurs salves par un petit nombre de très-habiles tireurs avec une hausse sensiblement égale ou inférieure à celle qui doit correspondre, d'après l'observation à l'œil, à la distance supposée. En voyant les ricochets produits par les balles et en augmentant la hausse en raison de l'observation faite on peut arriver à atteindre le but.

Les feux sont de deux sortes : à commandement ou à volonté. La comparaison entre ces deux espèces de feux se fait par le calcul de leur EFFET UTILE, pour lequel on tient compte des résultats obtenus dans un temps donné, abstraction du nombre de munitions consommées.

Les *feux de tirailleurs* sont exécutés, tantôt à volonté, tantôt à commandement : en principe, lorsque l'ennemi est à grande distance, ces feux sont exécutés isolément par quelques habiles tireurs, sur l'ordre des officiers ; ils peuvent commencer à 1200 ou 1500 mètres contre des colonnes, lorsque l'on occupe une bonne position défensive : si l'ennemi est moins éloigné, les feux augmentent d'intensité et ils se font par homme ou par salve de groupes, selon la position dans laquelle se trouvent les diverses parties de la ligne des tirailleurs : de 500 mètres jusqu'au moment du choc, le feu est aussi intense que possible. Pour faire feu, les hommes ou les groupes doivent toujours s'arrêter, car il est de règle de ne jamais tirer en marchant.

Les *feux à rangs serrés* sont exécutés soit à volonté, soit à commandement.

Les feux à *volonté* ont l'avantage de permettre de tirer rapidement et de viser à l'aise ; ils ont un effet utile plus considérable que les feux à commandement. Mais ils ont de nombreux inconvénients : ils ne sont ni modérés ni corrigés ; en outre, la fumée trop épaisse qui couvre rapidement le front de la troupe empêche de juger les résultats du tir ; par conséquent elle peut enlever à celle-ci l'occasion d'une attaque faite à propos ou d'une retraite opérée en temps voulu.

Les feux à *commandement* n'ont point les inconvénients des précédents : ils ont l'avantage d'être réglés sous le rapport de l'intensité, de permettre au chef de la troupe de modifier la hausse en raison des résultats obtenus et d'empêcher le gaspillage des munitions ; ils ont un faible effet utile, c'est vrai, mais ils ont un puissant *effet moral* et ils préparent très-efficacement un assaut ou un retour offensif à la baïonnette. Ce sont les seuls, en réalité, qui devraient être recommandés aux troupes rangées, puisque le principal de l'action se passe sur la ligne des tirailleurs et par les feux de ceux-ci ; il ne faut donc les employer qu'à de très-courtes distances, là où le défaut de justesse n'a qu'un faible désavantage. Le plus grand reproche qu'on leur fasse, c'est qu'ils sont difficiles à exécuter en raison de l'émotion qui s'empare des hommes ; il est aisé de rétorquer cet argument en observant que le fait seul d'avoir les hommes d'une troupe assez nombreuse dans la main pour leur faire exécuter un feu à commandement dénote indubitablement qu'ils ne sont pas émus et que leur chef a su conserver sur eux toute sa puissance ; de tels hommes ne lâcheront pas aisément pied et il est probable que l'ennemi se retirera devant eux ; c'est donc une affaire d'éducation, mais les conséquences en sont si grandes qu'il est à souhaiter de voir les feux à commandement érigés en principe pour le combat d'une troupe à très-courte distance de l'ennemi, lorsque les tirailleurs ne la couvrent plus : ceux-ci sont alors sur les flancs et, s'il est possible, ils concourent eux-mêmes aux feux d'ensemble.

Il y a cependant des conditions restrictives à l'emploi des feux à commandement, nouvelle preuve qu'à la guerre aucune règle n'est absolue : leur effet utile diminue notablement du moment où ils s'exécutent à raison de plus de 5 cartouches par minute : enfin, ils ne peuvent avoir lieu que sur un front très-restreint : il est donc logique de bannir les feux à com-

mandement de bataillon, de demi-bataillon, comme absolument impraticables et de ne les conserver que pour les groupes d'escouade ou de demi-section, les sections, les pelotons et les compagnies au maximum.

§ IX. *Emploi de la baïonnette.*

On peut affirmer sans exagération que l'attaque à la baïonnette exécutée par une *troupe rangée* dans un *combat de jour* est devenue extrêmement rare, presque impraticable, en raison de la puissance des feux dont dispose l'infanterie que l'on attaquerait ainsi. Le combat à la baïonnette était un des traits caractéristiques de notre tactique : nous l'exécutions avec cette ardeur incomparable que nos adversaires avaient appelée la *furie française*, à l'époque où nous n'avions encore que la pique ; il faut y renoncer pour toute troupe rangée, quand cette troupe est nombreuse et lorsqu'elle doit parcourir sous le feu de l'adversaire un espace de plus de cent mètres ; pour franchir même cette distance de cent mètres, il faudrait au moins une demi minute à la troupe lancée au pas de course et elle aurait à subir au moins trois salves de feux partis des rangs de la troupe attaquée : sauf de très-rares circonstances, une pareille action serait si meurtrière que la meilleure infanterie ne pourrait la subir.

Dans le *combat en tirailleurs*, l'attaque à la baïonnette joue encore un rôle important et elle se produit toutes les fois que deux lignes opposées de tirailleurs s'abordent ; mais, dans ce cas, le combat dégénère en mêlée, et le courage, la force physique, l'habileté à escrimer avec la baïonnette sont les seuls éléments de succès : il n'y a plus alors d'action d'ensemble, car la lutte se compose d'une série de véritables duels et de combats corps à corps.

Si l'attaque à la baïonnette n'a plus, dans le combat de jour, l'importance qu'elle avait avant l'invention des armes à tir rapide, on ne saurait dire qu'il en est de même pour le *combat de nuit* : bien au contraire, dans ces sortes d'engagements, les feux doivent être supprimés, comme ne produisant aucun bon résultat et comme amenant souvent des méprises fâcheuses : alors, le fantassin ne doit faire usage que de la baïonnette et l'on peut dire que l'infanterie, déjà fort supérieure aux autres

armes dans le combat de jour, le devient encore bien plus dans le combat de nuit, auquel seule, en quelque sorte, elle peut prendre part.

§ X. *Infanteries étrangères.*

Nous allons compléter les considérations que nous venons de donner en présentant les principales différences qui existent entre les formations de notre infanterie et celles qui ont été adoptées dans l'infanterie des grandes puissances européennes.

A. INFANTERIE ALLEMANDE.

En Allemagne, la *compagnie* d'infanterie a 250 hommes sur le pied de guerre. Dans les régiments d'infanterie, elle se forme sur trois rangs pour la parade : le troisième rang est formé des meilleurs tireurs. En tout temps dans les bataillons de chasseurs, et dès que la compagnie entre en action dans les autres troupes, la formation est sur deux rangs : elle se compose donc, en réalité, de trois pelotons : le peloton comprend deux demi-pelotons et se subdivise en sections de 4 files au moins à 6 files au plus.

La COLONNE DE COMPAGNIE est d'origine essentiellement prussienne. Dans cette formation, la compagnie a la gauche en tête si elle est à la droite du drapeau, et la droite en tête si elle est à la gauche du drapeau : le troisième peloton, ou peloton de tirailleurs, est à la queue de chaque colonne de compagnie.

Le bataillon en ligne de *colonnes de compagnie* comprend trois colonnes dans la formation primitive : chaque colonne d'aile est formée par une compagnie : la colonne centrale se compose de deux compagnies formées en colonne double.

Le combat dispersé de la compagnie isolée se fait d'après deux méthodes différentes, lorsqu'elle veut tenter une attaque de front.

1° La compagnie envoie un de ses pelotons en avant dans le but de former la *ligne* des tirailleurs : à 150 pas en arrière de cette ligne se forme l'autre peloton, réparti en groupes par sections et constituant le *soutien* : à 200 pas derrière le soutien, vient le troisième peloton, disposé en colonne par sections et formant la *réserve*.

2° Le peloton envoyé en avant déploie deux sections en

tirailleurs et conserve les deux autres en *renfort*, à 60 ou 80 pas en arrière : ce renfort est destiné à doubler la ligne des *tirailleurs* : le second peloton ou *soutien*, à 150 pas derrière le renfort, se forme en deux groupes d'un demi-peloton chacun : à 200 pas derrière la ligne des *soutiens*, se tient le troisième peloton en ligne et formant *réserve*.

Pour prononcer une attaque de front, la réserve s'avance vers les *soutiens*, se place entre eux : cette ligne marche vers les *tirailleurs*, les rallie et s'élance à l'assaut.

Lorsque la compagnie tente un assaut en changeant de front, les *tirailleurs* placés au pivot livrent un combat défensif, tandis que ceux de l'aile marchante engagent une action offensive avec l'appui d'un demi-peloton, que la réserve détache dans le but de tenter un mouvement enveloppant.

Le règlement du 3 août 1870, actuellement en vigueur en Allemagne, avait adopté les dispositions suivantes pour le bataillon en vue du combat dispersé. Le bataillon étant formé en LIGNE DE COLONNES DE COMPAGNIE, les deux compagnies du centre, formant *réserve centrale*, s'arrêtaient : les deux compagnies des ailes se portaient à 150 pas en avant pour former deux *réserves partielles* : chacune de ces deux compagnies envoyait un peloton à 100 pas en avant pour former les *soutiens* : chacun de ces deux pelotons déployait au moins deux sections à 150 pas en avant pour former la ligne des *tirailleurs*.

Cette disposition avait été reconnue mauvaise dans la guerre de 1870-1871, et l'on essaya en 1872 et 1873 les modifications à lui faire subir.

Dans la disposition nouvelle de 1872, la réserve centrale, au lieu d'être en colonne double, était formée en colonne par peloton par le flanc : chacune des deux compagnies des ailes ne gardait qu'un peloton à la réserve partielle, le second peloton était déployé en *renfort* derrière le troisième peloton, qui formait la ligne des *tirailleurs*.

En 1873, on supprima le renfort déployé ; on en revint à la formation des réserves partielles et de la réserve générale en colonne, telle qu'elle était pratiquée en 1870, mais on constitua les *soutiens* avec des sections formées par le flanc.

Un ORDRE DU CABINET du 9 mars 1873 adopta, après bien des discussions et des essais, des dispositions d'ordre dispersé qui ont la plus grande analogie avec celles qui étaient admises

en 1870 : la principale différence consiste dans la disposition des *soutiens*, qui se formeront dorénavant en colonne par sections en arrière des sections déployées *en tirailleurs*.

Cet ordre du cabinet posa encore les principes suivants :

1° A l'ennemi, et sous un feu sérieux, la colonne serrée du bataillon ne doit être employée que très-rarement. La formation normale de combat pour la première ligne est, par conséquent la formation en colonnes de compagnie : toutefois, le bataillon ainsi formé doit rester dans la main de son chef, qui commande les compagnies, comme le commandant du régiment en commande les bataillons.

2° Quand le feu de l'ennemi l'exige, les dernières lignes peuvent se former, en tout ou par partie, en colonnes de compagnie ou en ligne. Les compagnies peuvent aussi se former en ligne ou rompre par demi-peloton ou par section : mais les bataillons adoptent en principe la formation en colonne pour les changements de front et de direction des lignes.

3° Pour former la ligne des tirailleurs, il faut employer des demi-pelotons dès le début.

4° Les soutiens de la ligne des tirailleurs sont formés en ligne ou en colonne, rarement par le flanc.

5° Il n'y a plus de distances fixes entre les tirailleurs, leurs renforts ou soutiens et les réserves.

6° L'attaque par la cavalerie peut être reçue en toute autre formation qu'en carré.

On se contentera d'avertir les troupes par le signal, *garde à vous*, sonnerie qui sera précisée par des prescriptions spéciales.

7° On n'exécutera plus les mouvements suivants : ploiement en avant ou en arrière d'un peloton d'aile, déploiement sur un peloton de queue, formation de la colonne d'attaque et du carré avec des compagnies sur trois rangs.

8° On exécutera rarement les mouvements suivants : ploiement et déploiement d'une colonne serrée, marche de flanc d'un bataillon, rompre et former la colonne d'attaque sur la tête ou la queue de la colonne, passer de la colonne d'attaque à la colonne par peloton.

La *colonne d'attaque*, dont l'ordre du cabinet prescrit un usage moins fréquent, n'est autre que notre colonne double serrée en masse.

Quant au *carré*, il peut être formé par une compagnie isolée, par deux compagnies voisines, ou par un bataillon. Dans ce dernier cas, il provient de la colonne d'attaque: c'est un rectangle plein, dont les première et quatrième faces ont un front de compagnie et sont serrées sur six rangs: entre ces deux grands côtés du rectangle se trouve, sur chaque flanc, un vide de quelques pas environ que l'on comble avec des officiers, des sous-officiers et des hommes des derniers rangs des première et quatrième faces: c'est ainsi que l'on obtient les deuxième et troisième faces.

Il n'y a pas d'école de régiment pour l'infanterie allemande, mais des instructions relatives à la *brigade*: ces instructions forment un petit cours de tactique: les commandements généraux y sont très-rares, les chefs de bataillon restant presque toujours libres de prendre les dispositions qu'ils jugent les meilleures pour exécuter un mouvement ordonné par le chef de ligne ou de brigade.

Au *rendez-vous*, la brigade isolée se forme sur trois lignes; un bataillon à l'avant-garde ou en réserve, une ligne de deux bataillons, une autre de trois bataillons. Les bataillons sont en colonne serrée par peloton ou en colonne d'attaque, à intervalle de 20 pas: la distance entre les lignes est de 30 pas: les drapeaux de la deuxième couvrent ceux de la première ou sont derrière le milieu de leurs intervalles. Quand la brigade est réunie à d'autres, elle se forme sur deux lignes seulement.

Pour entrer en action, les bataillons prennent les intervalles de déploiement, comme en France: dans ce cas, la distance entre les lignes est de 400 pas.

B. INFANTERIE ANGLAISE.

Les manœuvres exécutées annuellement au camp d'Aldershot ont eu pour résultat de poser dès 1872 les principes suivants en ce qui concerne la tactique de l'infanterie:

Le bataillon forme 8 compagnies et 4 *doubles compagnies*: la double compagnie est analogue à notre division de deux pelotons. La colonne simple du bataillon se forme par double compagnie en arrière d'une aile; la colonne double du bataillon se forme en arrière du centre.

Mais, en Angleterre, le *demi-bataillon*, dont l'effectif cor-

respond à la compagnie allemande, paraît devoir être l'unité tactique secondaire. Dans ce but, on forme souvent la colonne double du demi-bataillon en arrière de sa double compagnie d'aile, et le demi-bataillon peut ainsi agir indépendamment en se séparant du voisin par un intervalle de déploiement augmenté de douze pas.

Si le bataillon est trop faible, on le divise seulement en 6 compagnies : le demi-bataillon n'a alors que 3 compagnies : lorsque ce demi-bataillon est formé en colonne double, une double compagnie forme la première subdivision et la troisième compagnie se place derrière le flanc extérieur de celle-ci.

Dans une brigade de 3 bataillons, le premier bataillon a 3 compagnies en *tirailleurs*, 3 compagnies déployées en *soutien* à 200 yards, 180 mètres, 2 déployées en *réserve* à 150 yards derrière le soutien. Les deux autres bataillons sont en ligne de *colonnes de demi-bataillon* à intervalle de déploiement à 200 yards en arrière de la réserve.

Dans une division de 3 brigades, deux brigades sont formées l'une à côté de l'autre ainsi qu'il vient d'être expliqué : la troisième est en réserve générale sur la seconde ligne.

C. INFANTERIE AUSTRO-HONGROISE.

Le règlement d'école et le règlement d'exercices pour les troupes de l'infanterie austro-hongroise sont de 1869.

La *compagnie*, forte de 232 hommes sur le pied de guerre, forme deux *demi-compagnies* et quatre pelotons : le peloton se divise en deux *demi-pelotons* et en quatre *essaims*, lorsqu'il a 12 files au moins : l'essaim se compose de trois *paires de files* : la formation étant sur deux rangs, la file comprend deux hommes, la paire de files a quatre hommes, qui sont les quatre camarades de combat de notre infanterie : comme chez nous, la marche par le flanc se fait par deux ou par quatre hommes de front.

Quelle que soit la formation de la compagnie, le chef d'un peloton le désigne toujours par son numéro officiel quand il lui commande l'exécution d'un mouvement, mais le capitaine le désigne par le numéro qu'il occupe sur la ligne de la droite à la gauche, ou dans la colonne de la tête à la queue, c'est-à-dire 1^{re}, 2^e, 3^e ou 4^e subdivision.

La compagnie peut former une *colonne de subdivisions* par peloton ou par demi-compagnie, à distance de 6 pas, à demi-distance, à distance entière.

Les *feux* sont exécutés par salve ou à volonté : le feu de salve se fait par les deux rangs à la fois ou par un rang seulement.

Le *carré* de la compagnie est un carré vide avec réserve : pour le former, en partant de la colonne par peloton, la 1^{re} subdivision reste sur place, la 2^e serre sur la première à distance de rang et forme la réserve, la 3^e fait par moitié à droite et à gauche, la 4^e s'avance jusque contre les flancs droit et gauche du carré, puis elle fait demi-tour.

Dans le combat en ORDRE DISPERSÉ, la compagnie forme une *chaîne de tirailleurs* plus ou moins ouverte, suivie à 100 ou 150 pas par des *soutiens* composés de petites subdivisions massées, derrière lesquelles est une *réserve*, à 150 pas environ.

Les tirailleurs agissent par les feux de salve ou les feux individuels : ils sont répartis par files, doubles files et essaims plus ou moins forts. Les soutiens servent à *renforcer*, à recueillir et à relever les tirailleurs. La réserve a la même destination que les soutiens dans une lutte longue : elle décide le succès ou elle protège la retraite.

La compagnie a diverses méthodes pour passer du combat massé au combat dispersé :

1^o Un peloton forme la chaîne des tirailleurs ; un second peloton forme à 100 ou 150 pas en arrière deux soutiens chacun d'un demi-peloton ; à 150 pas plus loin est la réserve, composée d'une demi-compagnie en colonne par peloton.

2^o La chaîne des tirailleurs étant formée par un peloton comme ci-dessus, deux pelotons en ligne, mais avec intervalle, forment les soutiens ; il ne reste plus qu'un peloton en réserve.

3^o La chaîne des tirailleurs et la ligne des soutiens sont formées par trois pelotons qui envoient chacun un demi-peloton en tirailleurs et gardent l'autre en soutien ; le quatrième peloton est en réserve.

Le *bataillon* comprend 4 compagnies et se subdivise en 2 demi-bataillons. Le bataillon combat dispersé ou massé : la formation dispersée engage la lutte, couvre la troupe principale, prépare l'action décisive, assure la retraite ; la formation massée accomplit ce que l'action dispersée a préparé en entrant en ligne pour la solution définitive.

Les formations du bataillon sont en ligne déployée, en ligne de colonnes, en masse, en colonne simple, en colonne double, en colonne par le flanc, en carré.

Dans la formation en *ligne déployée*, l'intervalle entre les compagnies est de trois pas ; dans la *ligne de colonnes*, les compagnies en colonne par peloton ont entre elles un intervalle de déploiement ; dans la *ligne de colonnes sur le centre*, les deux compagnies du centre n'ont entre elles qu'un intervalle de trois pas, et elles sont séparées de celles des ailes par un intervalle de déploiement ; dans la formation *en masse*, les compagnies en colonne par peloton ne sont séparées que par un intervalle de trois pas. Pour exécuter ces mouvements et prendre ces formations, la compagnie est désignée par son numéro officiel dans le commandement énoncé par son chef, mais le commandant du bataillon l'appelle compagnie de droite, du centre droit, du centre gauche, ou de gauche, selon la position qu'elle occupe sur la ligne ; le demi-bataillon de droite est formé par les deux compagnies de droite, celui du centre par les deux compagnies du centre, celui de gauche par les deux compagnies de gauche.

La *colonne simple* du bataillon se forme à distance de 6 pas ou à distance entière, par compagnie, demi-compagnie ou peloton. Dans cette colonne, les compagnies sont dites de tête, du milieu, avant-dernière ou dernière, selon la position qu'elles occupent ; les deux demi-bataillons sont dits de devant ou de derrière.

Dans la *colonne double* du bataillon, les deux demi-bataillons se trouvent en colonne simple, l'un à côté de l'autre, à trois pas d'intervalle, et ils sont désignés colonne de droite ou colonne de gauche.

Le *carré* du bataillon est un carré vide sur quatre rangs, dont le côté a la longueur du front d'une demi-compagnie.

Pour le combat *dispersé*, le bataillon détache toujours à peu près le quart de son effectif sur la chaîne des tirailleurs ; à cet effet, le chef de bataillon ordonne, s'il y a lieu, de former cette chaîne avec une seule compagnie, ou avec deux demi-compagnies de deux compagnies différentes, ou avec quatre pelotons pris à raison d'un par chacune des quatre compagnies ; dans le premier cas, une autre compagnie forme le soutien ; dans le second cas, le soutien est formé par les deux autres demi-

compagnies ; dans le troisième cas, on y emploie quatre pelotons pris dans les mêmes conditions.

Toutes les dispositions réglementaires donnent la plus grande simplicité aux manœuvres de l'infanterie autrichienne ; il n'y a, comme dans presque toutes les autres infanteries européennes, ni différence entre le premier et le second rang ni inversion ; de cette façon, les compagnies s'échelonnent et se forment le mieux qu'elles peuvent en vue de répondre à l'ordre que le chef du bataillon a donné aux capitaines. Le chef du bataillon ne fait mouvoir la troupe à sa voix que dans la formation en masse ou en colonne double ; autrement il se contente d'indiquer la compagnie de direction, le mouvement à exécuter et la position à occuper. En général, lorsque le bataillon agit isolé ou sans appui rapproché, il a une compagnie en *avant-ligne*, deux au *gros*, la quatrième en *réserve*.

Il n'y a pas, pour l'infanterie autrichienne, de règlement destiné à faire manœuvrer le *régiment* ou la *brigade* à la voix de son chef ; il existe cependant des instructions très-remarquables sur les formations de concentration, de marche et de combat à adopter pour le *régiment*, la *brigade* ou la *division*. Dans la formation *concentrée*, les bataillons sont serrés en masse, à intervalle de 12 pas entre les bataillons d'un *régiment*, et de 24 pas entre les *régiments*, les *brigades*, les *divisions*, les *régiments de cavalerie* et les *batteries*. La distance entre les lignes est de 30 pas dans cette formation. Le déploiement des troupes ainsi concentrées, se fait, pour la marche ou pour le combat, comme en France, mais sans commandements généraux ; le chef indique la troupe de direction, la manœuvre à opérer, la position à occuper, et chaque bataillon se conforme à l'idée générale en prenant les dispositions que son commandant croit bon de lui faire adopter.

D. INFANTERIE ITALIENNE.

Le règlement sur les exercices et les évolutions de l'infanterie italienne est de 1869, mais il a reçu d'importantes modifications en 1873.

La *compagnie*, forte de 200 hommes sur le pied de guerre, se divise en 2 demi-compagnies et en 4 pelotons : la formation est sur deux rangs : les hommes se numérotent par deux dans

chaque rang : la réunion de six files forme une *squadriglia*, deux *squadriglie* forment la *squadra*.

La compagnie se forme en ligne, en colonne, par demi-compagnie ou par peloton, en colonne à distance entière, à demi-distance, à distance de six pas, en colonne par le flanc, par file ou par quadrille, à peu près comme en France.

Les manœuvres et formations de l'infanterie italienne sont analogues à celles que nous avons déjà indiquées pour les infanteries française, allemande et autrichienne.

La formation normale de la compagnie en ordre dispersé est la suivante :

1° La *chaîne* est composée de deux sections appartenant à des pelotons différents : ces sections ont entre elles l'intervalle égal à l'espace qu'occuperait une autre section en tirailleurs.

2° La ligne des *renforts* comprend deux autres sections : chaque section se place à peu près à 100 mètres derrière le centre de la chaîne formée par l'autre section du même peloton.

3° Les deux autres pelotons forment le *soutien* : ils sont en ligne, en colonne, par le flanc, debout, assis, couchés, suivant le cas, à 150 mètres environ derrière le centre de la ligne des renforts ou de la chaîne.

La chaîne et les renforts constituent la troupe en *tirailleurs* : la chaîne, les renforts et le soutien constituent, dans leur ensemble, la troupe en *ordre dispersé*.

Il peut se faire que toute une compagnie soit appelée à former les tirailleurs : dans ce cas, chaque peloton conserve toujours au moins un groupe en renfort : de plus, si la compagnie ainsi déployée n'est pas soutenue par une autre troupe éloignée de 250 mètres au plus en arrière, elle conserve alors un peloton entier en soutien.

Ainsi qu'on le voit, le fractionnement tactique et les formations sont absolument les mêmes en Italie qu'en Autriche pour la compagnie.

Le *bataillon* se compose de 4 compagnies : dans la formation en ligne, elles se placent à 4 pas d'intervalle les unes des autres : la formation du bataillon en colonne peut être par compagnie, demi-compagnie ou peloton, à distance entière, demi-distance ou distance de 6 pas. Le ploiement se fait toujours, ainsi que le déploiement, en arrière de la subdivision qui sert de base au

mouvement, afin de ne pas l'empêcher d'exécuter des feux.

Le bataillon italien en *ligne de colonnes de compagnie* se dispose comme le bataillon autrichien.

Comme *formation de combat* du bataillon en ordre mixte, on a indiqué deux compagnies en *ordre dispersé* sur le front et, en arrière, deux compagnies en *ordre fermé* comme *gros* en réserve. Il peut se faire qu'une compagnie seule combatte en ordre dispersé : elle est, dans ce cas, suivie à 250 pas par une autre compagnie qui forme le soutien : en arrière de celle-ci marchent les deux autres formées en ligne, en une seule colonne, en deux colonnes ou par le flanc. Si le bataillon a un grand espace à couvrir, on sera quelquefois obligé de faire combattre trois compagnies en ordre dispersé, mais il faut toujours en conserver au moins une en ordre compacte.

Enfin, comme dans quelques autres infanteries étrangères, grâce à la suppression des inversions et de toute différence entre le premier et le second rang, les manœuvres de l'infanterie italienne sont très-simples, le bataillon est facilement maniable.

Les *feux* de l'infanterie s'exécutent soit à volonté, soit à commandement : ils ont lieu par rang, par deux ou par quatre rangs.

Il n'y a pas de règlement prescrivant les manœuvres applicables au régiment ou à la brigade, mais des prescriptions générales qui indiquent le but, les avantages et les inconvénients des principales dispositions à adopter : les mouvements du régiment ou de la brigade se font sans commandements généraux du chef de la troupe : celui-ci se contente de faire parvenir les ordres aux officiers qui sont chargés de les exécuter et qui s'y conforment en adoptant, de leur propre initiative, les meilleures formations.

Quand le *régiment* agit seul, il doit toujours conserver un de ses bataillons en réserve à 200 ou 250 pas en arrière des bataillons engagés : une *brigade* conserve de même sa seconde ligne ou un second régiment à 400 pas en arrière des troupes engagées.

Les troupes en première ligne peuvent adopter, selon les cas, des formations en ligne, en colonne, en ligne de colonnes, etc. de façon à appuyer le plus efficacement possible la chaîne des tirailleurs, mais elles doivent toujours avoir entre elles un inter-

valle au moins égal à celui de déploiement. Les troupes en seconde ligne se forment généralement en colonne de bataillon derrière celles de la première ou derrière les intervalles de celle-ci. Quant aux troupes en réserve, elles se disposent en ordre *res-treint* : les bataillons y sont en colonne serrée à intervalle de 20 pas sur la même ligne et avec distance de 30 pas entre les lignes.

E. INFANTERIE RUSSE.

Le règlement sur les manœuvres de l'infanterie russe est de 1869 : il se fait remarquer par une très-grande indépendance laissée à la compagnie, qui devient, en quelque sorte, l'unité normale de combat, et, par opposition, il contient un grand nombre de formations et de mouvements de parade réellement impraticables à la guerre.

Chaque COMPAGNIE a son *guidon* outre le drapeau du bataillon : elle comprend 2 pelotons, 4 demi-pelotons, 8 sections. Elle se forme en ligne sur 2 rangs : elle a la colonne serrée ou à distance entière par peloton et par demi-peloton : la colonne par section est toujours à distance entière : la colonne par le flanc se fait sur quatre hommes de front.

Comme disposition contre la cavalerie, la compagnie forme un *rectangle* lorsque la colonne était par peloton ; elle forme un *carré* lorsque la colonne était par demi-peloton.

La compagnie en ordre dispersé forme toujours une *chaîne* de tirailleurs, composée de petits groupes de 4 hommes séparés les uns des autres par des intervalles variables, et suivie d'une *réserve* : la force de la chaîne est au moins d'un demi-peloton.

L'infanterie russe n'a pas de feux individuels ou à *volonté* en ordre rangé : ces feux ne sont admis que pour la chaîne des tirailleurs. Les feux de ligne sont toujours des feux à *commandement* : il y en a de deux sortes : le *feu de salve* est un feu de compagnie, de peloton ou de demi-peloton, fait avec assez de lenteur pour permettre aux hommes de viser : le *feu rapide* est le même feu, mais exécuté avec beaucoup de rapidité, sans viser, dans le but de lancer le plus de balles qu'il est possible à la minute : on n'exécute pas de feu à commandement à moins de 250 mètres.

Nous avons déjà dit, en exposant l'organisation de l'armée russe, que le BATAILLON est à 5 compagnies, dont une de chas-

seurs ou tirailleurs : cette cinquième compagnie est composée des meilleurs tireurs du bataillon, et elle est armée du même fusil que les autres compagnies, mais avec une hausse graduée jusqu'à 1200 mètres, tandis que la hausse n'est graduée que jusqu'à 600 mètres pour les autres : les sous-officiers ont tous la hausse de la compagnie de chasseurs, le calibre de cette arme est de 0^m. 152. Quant aux bataillons de chasseurs, ils ont un fusil au calibre de 0^m. 407 avec une hausse graduée jusqu'à 1500 mètres. Les sergents-majors et les instrumentistes de toutes les compagnies sont munis d'un pistolet.

Lorsque le bataillon d'infanterie manœuvre isolément, la compagnie de chasseurs est toujours à 50 pas en arrière dans la formation en ligne, et à la queue de la colonne dans la formation en colonne. Quand le bataillon manœuvre réuni aux autres bataillons du régiment, il n'a plus que 4 compagnies, et des 3 compagnies de chasseurs du régiment, on forme un quatrième bataillon, dit de chasseurs.

Les formations en colonne du bataillon russe sont à peu près les mêmes que les nôtres : telles sont les colonnes à distance entière ou serrée, par peloton ou par demi-peloton : la colonne par section est toujours à distance entière : il n'y a pas de colonne à demi-distance : la colonne double se forme par peloton, par demi-peloton, à distance entière ou serrée, et aussi par le flanc, mais les rangs étant dédoublés : dans cette dernière disposition, chaque demi-bataillon forme une colonne parallèle et juxtaposée à celle de l'autre demi-bataillon, dans laquelle l'élément de la colonne est composé de 8 hommes placés sur un rang.

C'est surtout dans ses prescriptions relatives à l'emploi des *colonnes de compagnie*, que le règlement russe est remarquable. Les principales dispositions adoptées sont les suivantes :

1^o Le bataillon en colonnes de compagnie forme une seule ligne, les compagnies étant en colonne serrée par peloton, la 5^e compagnie à 50 pas derrière le centre : l'intervalle est celui de déploiement.

2^o Le bataillon en colonnes de compagnie forme deux lignes : la première est composée de 2 compagnies déployées à intervalle de demi-bataillon : la seconde est composée de 2 compagnies en colonne par peloton à 150 ou 200

pas derrière le centre de celles de la première ligne : la 5^e compagnie est à 50 pas derrière l'espace vide qui sépare les deux demi-bataillons.

3^e Le bataillon en colonnes de compagnie forme deux lignes : la première est composée de 3 compagnies déployées à intervalles plus ou moins grands : la seconde ligne est formée de la 4^e compagnie en colonne serrée par peloton à 150 ou 200 pas derrière le centre de la première ligne : à 50 pas derrière la seconde ligne est la 5^e compagnie.

4^e Le bataillon en colonnes de compagnie forme deux lignes : la première est composée de 2 compagnies déployées à intervalle de demi-bataillon : la seconde ligne est formée de 2 compagnies en colonne serrée par peloton à 150 ou 200 pas derrière l'intervalle qui sépare les deux compagnies de la première ligne : à 50 pas derrière la seconde ligne est la 5^e compagnie.

En raison de ces dispositions, chaque capitaine jouit d'une initiative considérable pour flanquer, avec sa troupe, les compagnies voisines dans tous les mouvements de défense ou d'attaque : par exemple, le bataillon russe n'a pas de formation en carré : s'il doit résister à une charge de cavalerie, chaque compagnie forme son carré et se rapproche des carrés voisins de façon à obtenir une disposition fermée qui a de l'analogie avec le carré, mais qui n'en est pas un :

En principe, la 5^e compagnie doit fournir les tirailleurs pour le bataillon : mais, comme elle peut être enlevée au bataillon, toutes les autres compagnies sont exercées à ce combat et appelées à y prendre part : en Russie, l'action des tirailleurs n'est pas considérée comme capitale, mais simplement comme préparant l'engagement général : cela tient évidemment à ce que le fantassin russe est plutôt un soldat de rang qu'un tirailleur.

Lorsque le bataillon est en ligne, chaque compagnie détache un de ses demi-pelotons pour fournir la chaîne des *tirailleurs* : il en est de même si la formation est sur une seule ligne de colonnes de compagnie. Lorsque la formation est sur deux lignes, les tirailleurs sont fournis par les compagnies de l'une ou de l'autre. Pour l'attaque, les tirailleurs se placent sur les flancs et dans les intervalles des compagnies du bataillon au moment où celui-ci est à leur hauteur. Cette attaque se fait

soit avec la colonne double, soit avec la ligne de colonnes de compagnie, soit avec une ligne mixte, composée de compagnies déployées séparées par des compagnies en colonne. On obtient cette dernière formation en portant la seconde ligne dans les intervalles de la première.

Article II. — Cavalerie.

§ I. *Propriétés caractéristiques.*

La CAVALERIE occupe actuellement, dans presque toutes les armées européennes, une force numérique variant du 1/8 au 1/10 de la masse des combattants.

La cavalerie est une arme difficile à organiser, coûteuse à entretenir : son emploi repose essentiellement sur les qualités du cheval : son action est toujours *offensive*, cependant la nature du terrain est souvent un grand obstacle à cette action. Dans beaucoup de circonstances, la cavalerie est une arme principale ; mais elle n'est jamais indépendante, car elle n'a pas ce que possède l'infanterie, des propriétés lui permettant de se dispenser du secours des autres armes.

La cavalerie a deux MODES D'ACTION :

- 1° L'emploi de la *vitesse* du cheval ;
- 2° Le *combat* avec l'arme à feu ou avec l'arme blanche.

La vitesse du cheval donne à la cavalerie la possibilité d'éclairer au loin, de reconnaître les positions et les forces de l'ennemi à de grandes distances, de poursuivre les troupes battues, et dans certains cas d'enfoncer l'ennemi par le choc.

Ces qualités diverses d'une part, les différences qui existent entre les races du cheval d'autre part, ont amené le partage de la cavalerie en deux espèces au moins, la *cavalerie légère* et la *grosse cavalerie* : quelquefois même, il en existe une troisième, la *cavalerie mixte*.

La cavalerie légère est plus particulièrement employée au service *hors ligne* : elle a surtout pour rôle de précéder l'armée, d'éclairer sa marche et de se tenir en *contact* avec les troupes ennemies dans le but d'épier leurs mouvements : elle forme ainsi un rideau derrière lequel l'armée marche ou se repose, sans que l'adversaire puisse deviner ses intentions ni connaître ses forces. La cavalerie légère est donc l'œil, l'éclaireur de l'armée : dans quelques circonstances, elle en est

même le pourvoyeur : pour ce service, on emploie des hommes vifs, intelligents, ayant une bonne vue et du coup d'œil, montés sur des chevaux de petite taille, alertes et sobres. Rien n'est plus difficile que de recruter et de remonter cette espèce de cavalerie, qui doit être l'objet des soins les plus constants, car elle est d'un emploi INDISPENSABLE à la guerre et elle demande une sérieuse préparation : là, plus que dans toute autre arme, le choix de l'homme a une grande importance, puisqu'il lui faut connaître à fond l'équitation, le maniement de son arme, les formes du terrain, les signes permettant de distinguer la nature et les forces des troupes ennemies qu'il observe. Les troupes de cavalerie légère comprennent, en général, des régiments de *hussards*, de *lanciers* et de *chasseurs*.

La grosse cavalerie est réservée au combat en ligne : en France on l'appelle cavalerie de réserve : elle se compose d'hommes de haute taille, couverts d'armures défensives et montés sur des chevaux puissants : elle est d'un entretien très-coûteux : son instruction ne demande pas d'aussi grands soins que la cavalerie légère, car l'homme de grosse cavalerie n'agit jamais hors ligne : c'est avec les troupes de grosse cavalerie, dénommées presque partout régiments de *cuirassiers*, que l'on forme les divisions de cavalerie de réserve destinées à exécuter des *charges* de cavalerie en masse sur le champ de bataille à certains moments décisifs. Sans entrer dans de longues considérations sur cette action, on peut affirmer qu'elle a perdu beaucoup de son importance depuis les perfectionnements apportés aux armes à feu : en effet, en raison de la grande portée de celles-ci, les troupes de cavalerie sont forcées de se tenir à grande distance des premières lignes ou de s'abriter si elles sont peu éloignées, et par conséquent elles peuvent difficilement profiter d'une occasion favorable pour charger : en outre, la rapidité du feu de l'infanterie est telle qu'une charge de cavalerie en est, en quelque sorte, arrêtée : enfin, la division des cultures dans les terrains de plaine y a rendu la charge en masse aussi difficile que dans les terrains naturellement coupés. On ne saurait nier cependant que, par suite de leur attitude vraiment martiale et guerrière, les troupes de grosse cavalerie peuvent, dans certains cas, opérer une puissante diversion morale en chargeant, ne serait-ce que

pour gagner du temps sur le champ de bataille ou protéger une retraite.

La cavalerie *mixte*, appelée en France cavalerie de *ligne*, composée surtout des *dragons*, n'a pas un rôle nettement défini : elle participe à la fois de l'action hors ligne et de l'action en ligne : on s'en sert plus particulièrement pour constituer la cavalerie *divisionnaire*, c'est-à-dire les escadrons attachés aux divisions d'infanterie. Cette sorte de cavalerie n'existe pas dans toutes les armées : elle provient généralement de l'obligation où l'on est, dit-on, d'employer pour le service de guerre des chevaux qui ne pourraient remonter ni la grosse cavalerie ni la cavalerie légère : cependant, en raison même des qualités de leurs chevaux, les dragons font parfaitement le service hors ligne.

§ II. Armement.

Les armes dont dispose le cavalier dépendent du service dont est chargée l'espèce de cavalerie à laquelle il appartient.

L'arme blanche est la base de l'armement du cavalier : il s'en sert pour le combat dans la mêlée, après la charge : tous les cavaliers des armées européennes ont le sabre : quelques-uns ont, en outre, la lance qui a été supprimée il y a trois ans en France.

L'arme à feu est ou le pistolet, ou le fusil, ou la carabine ; c'est-à-dire à canon plus ou moins long. Le pistolet-revolver, arme à feu au canon le plus court, est donné aux cuirassiers : le fusil ou la carabine, est donné aux soldats de cavalerie légère, husards, dragons, chasseurs, qui ont souvent à combattre en ordre dispersé à pied ou à cheval.

Enfin, les soldats de la grosse cavalerie sont couverts d'armures défensives, casque et cuirasse, qui sont à l'épreuve de la balle.

§ III. Équipement et harnachement.

La principale force de la cavalerie repose sur la rapidité d'allures du cheval : il est indispensable, pour donner à cette rapidité son plus grand développement, de simplifier et d'alléger le harnachement et l'équipement du cheval : en agissant ainsi, on augmente beaucoup sa vitesse et l'importance s'en fait sentir aussi bien dans le service hors ligne que dans le service en ligne : dans la charge, le choc qui est le produit de la

masse par le carré de la vitesse, sera d'autant plus fort que celle-ci sera plus considérable

Actuellement, en France, le poids de la charge, y compris le cavalier, est de 114 kilog. pour la cavalerie légère et de 140 kilog. pour la grosse cavalerie : c'est beaucoup trop considérable : Pour diminuer ce poids excessif, en outre des simplifications nécessaires au harnachement, il serait indispensable de faire porter une partie des effets du cavalier, de ses vivres et les rations de fourrages, sur des voitures du train régimentaire, ce qui a déjà été adopté dans les cavaleries étrangères.

§ IV. *Pas du cheval.*

Le pas de la cavalerie, considéré comme mesure, est estimé à la longueur d'un mètre : mais la longueur du pas dépend de l'allure.

Il y a trois sortes d'allures : le pas, le trot, le galop.

L'allure lente, *au pas*, se fait en France, à raison de 100 à 120 pas, de 0^m,80 à 0^m,85, à la minute : à cette allure, la cavalerie légère doit faire le kilomètre en 10', la cavalerie de ligne en 9' 5" et la cavalerie de réserve en 8' 20".

L'allure demi rapide, *au trot*, se fait à raison de 230 à 250 pas de 1^m,20 à la minute : à cette allure, le kilomètre est parcouru en 4' 20" par la cavalerie légère, en 4' 10" par la cavalerie de ligne et en 4' par la cavalerie de réserve.

L'allure accélérée, *au galop*, se fait à raison de 330 à 350 pas de 3^m,25 à la minute : à cette allure, le kilomètre est parcouru en 3' par la cavalerie légère, en 2'55" par la cavalerie de ligne et en 2'45" par la cavalerie de réserve.

Pareille rapidité dans les allures ne peut être obtenue que par une marche progressive dans la méthode *d'entraînement* des chevaux : dans quelques cavaleries étrangères, les allures du cheval isolé sont plus rapides que dans la cavalerie française, mais les allures d'une troupe de cavalerie, à quelque armée qu'elle appartienne, sont sensiblement les mêmes que celles dont nous venons d'indiquer les données pour notre cavalerie.

§ V. *Organisation tactique.*

Il y a une grande analogie entre les divers principes adoptés pour l'organisation tactique de la cavalerie dans la plupart des

armées européennes : les éléments de cette organisation sont : la file, le groupe de trois ou quatre files, le peloton, l'escadron, le régiment.

Toutes les cavaleries se forment actuellement sur deux rangs : la *file* est la réunion de deux cavaliers placés l'un derrière l'autre dans la troupe rangée : hors du rang, ils se placent l'un à côté de l'autre pour former un couple de vedettes, de fourrageurs, de tirailleurs, d'éclaireurs, de flanqueurs : jamais le cavalier n'agit isolé.

Le *groupe* de trois ou quatre files contient 6 ou 8 hommes et correspond à peu près à l'escouade. On l'emploie pour former la colonne de route, pour fournir un ou deux postes à la cosaque dans le service de surveillance au repos, pour constituer une patrouille d'avant-garde, de flanc-garde, d'arrière-garde, de communication ou de découverte.

Le *peloton* est, dans la cavalerie, l'*unité tactique secondaire*, analogue en cela à la compagnie dans l'infanterie : il se compose généralement de 12 files, ce qui ne veut pas toujours dire de 24 hommes, car si le nombre des hommes a diminué, on n'a qu'un certain nombre de files sur deux rangs : lorsque le peloton contient 16 files, il se divise en deux *sections*. La *division* est la réunion de deux pelotons. Le peloton est commandé par un officier.

L'*escadron* est la réunion de 4 pelotons sous les ordres d'un capitaine : c'est l'*unité tactique normale* de la cavalerie : il a de 48 à 64 files, soit de 96 à 128 cavaliers : il peut se réduire à trois et même à deux pelotons, mais jamais au-dessous.

Le peloton ou l'escadron peut remplir les services suivants :

1^o Dans le système de surveillance au repos, la *grand'garde* avec son soutien, ses petits-postes et ses vedettes, ou une *reconnaissance journalière* ;

2^o Dans le système de surveillance ou marche, l'*avant-garde* en *flanc-garde* avec son gros, sa pointe, ses patrouilles et ses éclaireurs ou flanqueurs ;

3^o Sur l'aile ou le centre de la première ligne de bataille, une *ligne* de fourrageurs ou de tirailleurs avec son soutien.

Le *régiment* se compose généralement de 5 ou 6 escadrons réunis sous les ordres d'un colonel. Sur le pied de guerre, le régiment a presque toujours un escadron de moins que sur le

pied de paix : cela tient à ce qu'il faut que la cavalerie ait, pendant la paix, au moins le nombre des chevaux dont elle aura besoin en campagne, le dressage de ces chevaux demandant un temps et des soins considérables.

§ VI. *Formations tactiques.*

Les manœuvres de la cavalerie française sont actuellement exécutées d'après le règlement provisoire du 6 mars 1872.

Les principes sur lesquels s'appuie le choix des formations tactiques de la cavalerie dépendent du but auquel celles-ci doivent répondre : ce but peut être l'un des suivants :

1° Disperser la troupe pour la répartir en éclaireurs ou flanqueurs, la faire charger en fourrageurs, la faire combattre en tirailleurs, surtout en vue de masquer les mouvements exécutés par les troupes qui suivent ;

2° Lancer la troupe à la charge contre l'ennemi, afin de l'enfoncer ;

3° Faire mettre pied à terre à la troupe pour le combat par les feux, en l'absence de toute infanterie, sur certains points importants à garder ou à prendre.

Les principales formations à adopter en conséquence sont : en bataille, en colonne de route, en colonne simple ou double et à distance ou serrée, en ligne de colonnes, en échelons, en fourrageurs, en tirailleurs et partie à pied partie à cheval.

Avant d'indiquer les détails relatifs à ces formations, il est indispensable de donner quelques renseignements sur les éléments qui permettent de calculer les dimensions d'une troupe de cavalerie dans tous les cas. On estime généralement que le cheval tient dans le rang un espace d'un mètre : on suppose que sa longueur représente à peu près trois fois sa largeur : dans ces conditions, le front d'un peloton de 12 files est de 12 mètres et le front d'un escadron de 48 files *en bataille* est de 50 mètres environ : l'intervalle qui sépare deux escadrons est de 12 pas, soit 12 mètres, et il est égal au front d'un peloton : la distance entre les deux rangs est d'un mètre, ce qui fait 6 mètres pour la profondeur des deux rangs de toute troupe de cavalerie.

La colonne de *route* est une colonne par deux ou par quatre hommes de front ; la colonne par deux a plus de longueur que

le front de la troupe en bataille, ce qui n'a pas grand inconvénient pour une troupe peu considérable en raison de la rapidité d'allures dont dispose la cavalerie pour se reformer : mais, pour un escadron, cette formation est mauvaise, car les distances augmentent forcément et la profondeur devient trop grande. La colonne par quatre est meilleure.

La colonne *avec distance* est celle dans laquelle les subdivisions de la colonne ont entre elles une distance égale à leur front : cette colonne peut être par section, par peloton, par division, par escadron.

La colonne *serrée* est une colonne formée d'escadrons ayant entre eux une distance égale au front d'un peloton.

La colonne *double* est seulement applicable au régiment, à la brigade et à la division : la colonne double de régiment est avec distance et à front de trois pelotons, un intervalle de peloton étant réservé entre les deux parties de la colonne ; la colonne double de brigade ou de division est une colonne serrée à front de deux escadrons séparés par un intervalle de peloton.

La *ligne de colonnes* est adoptée pour l'escadron, le régiment et la division. L'escadron ayant à traverser un terrain coupé se forme en ligne de colonnes de peloton par front de deux ou de quatre hommes et se fractionne ainsi en quatre petites colonnes parallèles. La ligne de colonnes du régiment est composée de colonnes d'escadron par peloton : l'intervalle entre ces colonnes est celui de déploiement, mais il peut être serré à 12 pas. La ligne de colonnes de la division, ou ordre de la division par régiment en masse à intervalle de déploiement, est composée de colonnes de régiment par escadron en masse : elle peut encore être formée de colonnes d'escadron par peloton pour le passage des lignes.

La formation en *échelons* se fait par escadron, demi-régiment, régiment ou brigade.

Dans la disposition d'une division sur *deux lignes*, il peut y avoir entre les deux lignes distance entière ou demi-distance, de façon que les troupes de la seconde ligne soient à même d'appuyer efficacement celles de la première sans courir le danger d'être entraînées par elles : en fait, cette distance doit être au moins celle de la carrière de charge.

La *CHARGE*, qui constitue le principal mode d'action de la

cavalerie, est une marche directe, vive, impétueuse, dont l'ennemi est le but. Toute troupe qui charge a, devant elle, un espace de 400 mètres au moins que l'on appelle *carrière de charge* : elle parcourt cet espace au trot, puis au galop, et enfin au train de charge ; elle doit franchir au plus 100 mètres à cette dernière allure.

La charge d'une troupe rangée se fait en ligne, en colonne, en échelons.

La charge *en ligne* est la meilleure à employer : la charge *en échelons* est une variété de la charge en ligne basée sur ce principe que toute troupe lancée à la charge doit disposer d'une réserve destinée à appuyer le mouvement, à prendre l'ennemi en flanc, à compléter le succès par la poursuite, ou à servir de point de ralliement en cas d'échec.

La charge *en colonne* se fait à front de peloton, de deux pelotons ou d'escadron ; dans cette charge, une subdivision quelconque de la colonne ne se met en marche après la précédente, que quand celle-ci a déjà une avance égale environ à quatre fois le front de la subdivision. Cette charge n'est admise que dans le cas où l'espace et le temps font défaut à une troupe pour se former en ligne ou en échelons.

La charge en troupe dispersée se fait *en fourrageurs*. Un peloton isolé peut combattre entièrement en fourrageurs ; dans un escadron, on emploie à cette action un, deux, trois et même les quatre pelotons.

Dans la charge, la cavalerie agit par le choc et le cavalier ne fait usage que de l'arme de main ; mais la cavalerie peut aussi combattre par les feux ; elle se dispose alors soit pour le combat en tirailleurs, soit pour le combat à pied.

Dans la formation *en tirailleurs*, un peloton isolé forme la chaîne avec 6 files, et il conserve les autres files en soutien. Un escadron peut se couvrir par un ou deux pelotons en tirailleurs ; l'escadron entier est même souvent en ordre dispersé ; dans ce cas, il porte trois pelotons déployés sur la chaîne des tirailleurs et il conserve le quatrième en soutien.

Pour le combat à pied, deux hommes sur quatre mettent pied à terre et engagent l'action, comme les tirailleurs de l'infanterie, par les feux du fusil ; les autres hommes restent à cheval et sont chargés de garder les chevaux des hommes ayant mis pied à terre.

Telles sont, au point de vue purement théorique, les principales formations tactiques de la cavalerie française; nous allons indiquer rapidement les quelques formations particulières aux cavaleries étrangères. Nous développerons ensuite l'usage de ces formations dans les leçons sur les combats, comme nous l'avons déjà fait observer à propos de l'infanterie.

§ VII. *Cavaleries étrangères.*

A. CAVALERIE ALLEMANDE.

Le règlement sur les exercices de la cavalerie prussienne est de 1855, mais il a subi quelques modifications par ordre du cabinet du 9 janvier 1873.

La cavalerie allemande comprend des régiments de cuirassiers et de uhlans qui forment la grosse cavalerie, des régiments de hussards et de dragons qui forment la cavalerie légère; les cuirassiers, les hussards et les dragons sont armés comme en France; les uhlans sont armés de la lance et de la carabine.

Chaque régiment a, sur le pied de guerre, 4 escadrons de 150 hommes.

La formation de la colonne de route se fait par rang de *trois* hommes ou par groupe de deux rangs de trois; dans ce cas, elle a *six* hommes de front; on obtient ainsi une colonne d'une longueur égale à son front lorsqu'elle est en bataille.

La cavalerie allemande a les mêmes formations que la cavalerie française, sauf la colonne double qui a été supprimée. Elle a, de plus que notre cavalerie, la formation en *demi-colonne*; l'escadron ainsi formé se compose des quatre pelotons moitié en colonne et moitié en échelons, la droite ou la gauche de chaque peloton étant masquée par le peloton qui précède; la troupe peut ainsi se porter sur le flanc de l'ennemi en dissimulant une partie de ses forces, charger droit en colonne ou obliquement en ligne par une simple conversion.

Le régiment en bataille n'a que 6 *pas* d'intervalle entre les escadrons. Lorsque le régiment est placé en première ligne, il est généralement formé en ligne de colonnes d'escadron; il a, pour s'éclairer sur son front et sur ses flancs, quelques officiers et quelques cavaliers; au besoin même, de petits détachements sont poussés plus au loin.

Les allures sont plus rapides en Allemagne qu'en France ; elles sont de 125 pas à la minute, à l'allure du pas, de 300 pas au trot, de 500 pas au galop et de 600 pas au train de charge.

La charge a lieu sur une étendue de 1125 mètres, dont 750 au pas et au trot, 300 au galop et 75 au train de charge.

Aucune prescription réglementaire n'existe, en Allemagne, pour les manœuvres et les formations tactiques de la division de cavalerie.

B. CAVALERIE ANGLAISE.

Le règlement des manœuvres de la cavalerie anglaise est de 1863, il a été remanié en 1869, et il va probablement être modifié.

Sur ses 31 régiments, la cavalerie n'en a que 3 de cuirassiers et 4 de lanciers ; les autres sont de dragons ou de hussards.

L'escadron se compose de 2 troops : le *troop*, analogue à notre division de 2 pelotons, se compose de 2 divisions ; la division est donc notre peloton, tandis que le *troop* est notre division. La cavalerie anglaise se forme toujours sur deux rangs, mais le second rang est à distance de cheval en arrière du premier ; dans l'escadron, trois officiers sont devant le premier rang et trois sont derrière le second rang. L'intervalle entre les escadrons est égal au quart du front, comme dans notre cavalerie.

Toutes les manœuvres de la cavalerie anglaise se font par *troop* ou par *rangs de quatre*, c'est-à-dire à 8 cavaliers de front ; les colonnes employées sont la colonne par *troop* à distance, la colonne par escadron au quart de distance analogue à notre colonne serrée par escadron et la colonne serrée par escadron à longueur de cheval ; cette dernière formation a pour but de masser un régiment de cavalerie dans un très-petit espace, et si le régiment a 4 escadrons, elle se compose de 8 rangs séparés par une longueur de cheval ; les officiers se portent alors sur les flancs.

La cavalerie anglaise exécute des changements de front à *pivot fixe* et à *pivot mouvant* ; quand un escadron se ploie en colonne, il le fait *en arrière* de la ligne de bataille. Le régiment se forme en colonne double en avant ou en arrière, comme jadis dans la cavalerie allemande ; le régiment n'a pas la ligne de colonnes d'escadron ; enfin, sur la ligne comme dans la colonne,

chaque escadron porte le numéro que lui donne la place momentanée qu'il occupe, l'inversion n'étant pas admise.

C. CAVALERIE AUSTRO-HONGROISE.

Les règlements d'instruction et d'exercices pour la cavalerie austro-hongroise sont de 1870.

Malgré leur distinction en hussards, dragons et lanciers, les régiments de cette cavalerie sont considérés comme formant essentiellement de la cavalerie légère, et ils en doivent faire le service; les chevaux sont de la même taille pour tous les régiments; le harnachement y est identique; le sabre, de même forme pour tous, ne diffère que par ses dimensions. Les dragons et les hussards ont la carabine; les uhlans ont la lance, mais 32 hommes par escadron ont la carabine. Chacun de ces régiments a 6 escadrons au pied de guerre.

La cavalerie, comme l'infanterie austro-hongroise, ne tient aucun compte des inversions dans ses manœuvres.

Les principales formations de cette cavalerie ressemblent beaucoup à celles des cavaleries française et allemande. La colonne de route se fait à l'aide des mouvements *par quatre*, tels qu'ils existaient jadis dans la cavalerie française. La ligne de colonnes d'escadron se fait comme en France, mais elle peut être disposée à intervalle serré, soit 10 pas; cet intervalle est celui qui se trouve entre les escadrons d'un régiment formé en bataille.

La carrière de charge est de 800 à 1000 pas sur lesquels 80 à 60 sont parcourus au train de charge. La charge se fait dans les mêmes conditions qu'en France.

Dès le commencement de leur instruction, les hommes de recrue sont exercés à se former en *rüdel*; ils se partagent alors en petits groupes plus ou moins éloignés les uns des autres, suivant la configuration du terrain; ils marchent ainsi en choisissant leurs passages à travers les obstacles, derrière leur chef, mais sans être astreints à l'alignement ni au contact de la botte. Cette dispersion sert aussi bien pour l'instruction que pour la marche sur des terrains coupés.

La cavalerie austro-hongroise est exercée au combat à pied beaucoup plus que dans les autres armées. Afin d'employer à ce combat autant d'hommes que possible, on a adopté, dans

cette cavalerie, un système particulier d'entraves qui permet à un cavalier de garder aisément dix chevaux : la préparation à ce mode particulier d'action est telle qu'il suffit d'une minute à un peloton de 25 hommes pour enlever les entraves et se remettre en selle.

Enfin, il n'existe pas, en Autriche-Hongrie, de manœuvres réglementaires pour les corps de cavalerie plus considérables qu'au régiment.

D. CAVALERIE ITALIENNE.

Le règlement des exercices de la cavalerie italienne est de 1865 : ce règlement contient des dispositions analogues à celles qui ont été admises dans les principales cavaleries européennes. Signalons cependant qu'il n'y a, en Italie, que des régiments de lanciers ou de hussards, au nombre de dix dans chaque catégorie : chacun de ces régiments contient 6 escadrons de 150 hommes au pied de guerre et 2 pelotons de guides destinés aux escortes.

E. CAVALERIE RUSSE.

La cavalerie russe a les mêmes formations et les mêmes manœuvres que celles dont les autres cavaleries européennes font usage.

L'armement de la cavalerie russe présente d'assez remarquables particularités : les dragons sont armés du fusil à baïonnette : le premier rang des lanciers et des hussards est armé de la lance, et le second rang du mousqueton : les cosaques sont armés de la lance et, en partie, du mousqueton, qu'ils doivent tous avoir bientôt.

Les régiments de cavalerie cosaque continuent à former des divisions spéciales, comme jadis : mais ils sont, en outre, destinés à être détachés aux divisions russes d'infanterie et de cavalerie.

Article III. — Artillerie de campagne.

§ I. Propriétés caractéristiques.

Le cours d'artillerie professé à l'école exposant les détails techniques relatifs à cette arme, nous nous contenterons de rappeler les principes généraux qui la concernent, dans le but

d'établir ses relations avec les autres armes dans le combat.

L'ARTILLERIE, au point de vue de son organisation, comme au point de vue de son rôle à la guerre, comprend, dans beaucoup d'armées européennes, deux branches spéciales : l'artillerie de place et l'artillerie de campagne, dont l'ensemble a une force numérique variant du $\frac{1}{7}$ au $\frac{1}{9}$ de la masse des combattants.

L'artillerie *de place* se compose de batteries *à pied*, c'est-à-dire ne comprenant que des hommes à pied appelés *servants* : les *conducteurs* des pièces sont toujours pris, en France, dans une troupe particulière qui est le *train d'artillerie* : à l'étranger, ces conducteurs appartiennent à l'arme même. Le personnel et le matériel de cette artillerie sont destinés à soutenir ou à entreprendre le siège des places fortes. Ce rôle étant développé dans les cours d'artillerie et de fortification professés à l'Ecole, nous nous abstenons d'y revenir.

L'artillerie *de campagne* est, ainsi que l'indique son nom, réservée à la guerre en rase campagne.

Cette arme est coûteuse à entretenir, en raison des perfectionnements incessants dont son matériel est susceptible : elle est moins difficile à bien recruter et à bien instruire au point de vue du combat que l'infanterie et la cavalerie, parce que l'artilleur n'a point l'action individuelle dont disposent le fantassin et le cavalier : elle est plus facile à remonter que la cavalerie, car ses chevaux de trait n'ont pas besoin du dressage particulier nécessaire aux chevaux de selle de cette arme.

L'artillerie de campagne, de même que l'artillerie de place, au reste, n'a qu'un mode d'action : le *combat par les feux*, dans l'offensive et dans la défensive. Ce mode d'action acquiert surtout sa puissance aux distances trop grandes pour que les feux de l'infanterie ennemie puissent être de quelque efficacité : mais, du moment où la distance, entre une batterie et l'infanterie ennemie dispersée en tirailleurs, diminue jusqu'au point de rendre les feux de celle-ci dangereux pour la première, il devient impossible à la batterie d'y répondre : pour remédier à cette privation de défense d'une part, et d'autre part pour garder les flancs et les derrières d'une batterie contre les attaques de la cavalerie, on protège toujours l'artillerie par quelque détachement d'infanterie ou de cavalerie qui en forme l'*escorte* et le *soutien*. L'artillerie, arme principale dans quelques circonstances, n'est donc jamais indépendante.

Les batteries de campagne ne sont point toutes constituées de la même façon, ni pourvues de canons de même calibre. Les batteries *montées* sont celles dans lesquelles les servants sont à pied, mais avec la faculté de s'asseoir sur les coffres de l'avant-train ou du caisson lorsque les chevaux d'attelage prennent une allure rapide : les batteries *à cheval* sont celles dans lesquelles les servants sont à cheval : les batteries *de montagne* sont celles dans lesquelles les hommes sont à pied et dont le matériel peut être transporté à dos de mulet. Dans presque toutes les artilleries européennes, il y a deux calibres différents pour les batteries de campagne : les canons du plus petit calibre sont destinés surtout à battre les troupes ennemies : les canons du plus gros calibre ont la même destination que les précédents, mais ils sont plus particulièrement employés à battre les obstacles qui abritent les troupes ennemies : les deux calibres usités en Europe n'étant pas uniformes, nous adopterons pour les désigner les expressions d'artillerie *légère* et d'artillerie *lourde*, admises à l'étranger : les batteries montées sont légères ou lourdes : les batteries à cheval et de montagne sont toujours légères.

Au point de vue de sa répartition dans les armées actives, l'artillerie de campagne porte diverses désignations différentes telles que, artillerie divisionnaire, artillerie de corps d'armée, artillerie de réserve générale. L'artillerie *divisionnaire* se compose de batteries montées, légères et lourdes, pour l'infanterie et de batteries à cheval pour la cavalerie : cette artillerie contient généralement 2 ou 3 pièces pour 1000 fantassins, et 4 pièces pour 1,000 cavaliers.

L'artillerie de *corps d'armée* se compose de batteries montées, légères et lourdes, de batteries à cheval et quelquefois de batteries de montagne : le nombre de ses pièces joint à celui des pièces de l'artillerie divisionnaire forme un total de 3,5 à 4 pièces pour 1000 combattants. L'artillerie de *réserve générale* n'existe que dans certaines armées, et l'on tend actuellement à en supprimer l'organisation : le nombre relatif de ses canons dépend de celui des canons d'artillerie du corps d'armée. En résumé, dans presque toutes les armées européennes, le nombre des canons de campagne est au moins de 3 et au plus de 4 pour 1,000 combattants.

§ II. Armement.

Bien que les données relatives à l'armement ne soient pas encore uniformes en Europe, on peut dire que l'artillerie de campagne a actuellement trois projectiles, l'obus, l'obus à balles, la boîte à mitraille.

L'obus est presque partout actuellement à fusée percutante : on en fait usage pour le tir aux grandes distances : par l'explosion, il donne au minimum 20 éclats.

L'obus à balles, ou *schrapnel* allemand, est destiné à donner des effets de mitraille, à des distances considérables : en France, il est muni d'une fusée percutante : en Allemagne, il peut être tiré avec la fusée fusante ou avec la fusée percutante : en Angleterre, ce projectile n'a que la fusée fusante : par l'explosion, l'obus à balles lance de 80 à 150 balles.

La boîte à mitraille est employée aux distances les plus faibles : elle projette des balles au nombre de 40 à 100, mais ces balles sont d'un poids trois ou quatre fois plus fort que celui des balles de fusil : son effet utile se produit de 50 à 600 mètres en avant de la bouche du canon.

L'approvisionnement des canons en projectiles est contenu dans le coffre de l'avant-train et les coffres des caissons de batterie, de parc de corps d'armée et du grand parc.

On peut estimer qu'en moyenne le canon dispose de 100 à 120 coups dans le coffre de son avant train et dans les coffres des caissons de batterie : les caissons de parc de corps d'armée, ou de *colonne de munitions* à l'étranger, portent à 300 environ le nombre des coups à tirer par canon : enfin le grand parc de campagne complète l'approvisionnement en munitions d'artillerie à 400 coups par canon.

Il convient d'ajouter que certaines armées, telles que l'armée russe et les hongrois-hongrois disposent, en outre, de batteries de mitrailleuses.

§ III. Organisation tactique.

La BATTERIE est l'unité tactique normale de l'artillerie : elle comprend, en personnel et en matériel, tout ce qui est nécessaire pour conduire et servir 6 ou 8 canons : en France, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, la batterie

a 6 canons : elle en a 8 en Autriche, en Italie, en Russie : un capitaine la commande.

La *demi-batterie* n'est une fraction constituée que dans les batteries de 8 canons.

La *section, unité tactique secondaire*, est formée de deux canons, qu'il faut considérer comme deux camarades de combat et, par conséquent, ne jamais séparer.

La *division* est la réunion de 2, 3 ou 4 batteries sous les ordres d'un officier-supérieur : les Allemands l'appellent *abtheilung*, afin d'éviter la confusion qui pourrait résulter de l'application d'un même terme à une faible ou à une grande unité tactique, confusion que nous avons déjà signalée à propos de l'infanterie et de la cavalerie.

Le *régiment* est composé d'un nombre variable de batteries sous les ordres d'un colonel. En France et dans quelques puissances, le régiment comprend des batteries d'artillerie de campagne et de place : en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Italie, le régiment ne contient que des batteries de campagne ou de place : en Angleterre, en Russie, en Suisse, l'organisation régimentaire n'existe pas pour l'artillerie.

§ IV. Formations tactiques.

La batterie d'artillerie a trois formations : en bataille, en colonne, en batterie.

Au point de vue de l'action, la batterie se divise en deux parties distinctes : la batterie de combat et la réserve.

La *batterie de combat* comprend les canons avec leurs avant-trains et leurs caissons, soit 12 voitures en France et 16 dans les batteries à 8 pièces.

La *réserve* contient 2 caissons dans les batteries légères, 6 dans les batteries lourdes, 2 chariots de batterie, 1 affût de rechange, 1 forge, soit 6 voitures dans les batteries légères et 10 dans les batteries lourdes, plus les chevaux haut le pied.

Dans l'étude sommaire des formations de la batterie, nous ne nous occuperons que des canons et des caissons de la batterie de combat, la réserve se formant autant que possible hors de portée des projectiles et en raison de l'obstacle derrière lequel elle s'abrite.

La formation *en bataille* est adoptée pour la parade et le

rassemblement : elle est aussi d'usage dans l'ordre en colonne de plusieurs batteries.

Dans cette formation, la première ligne est composée par les canons avec leurs avant-trains : les caissons sont sur la seconde ligne : on peut compter par voiture environ 1^m60 de *voie*, et 11 à 13 mètres de longueur, selon que l'attelage est à 4 ou à 6 chevaux : l'intervalle entre deux canons est de 10 mètres au maximum : mais, en cas de nécessité, cet intervalle peut être réduit à un mètre : quant à l'intervalle qui sépare deux batteries en ligne, il est double de l'intervalle entre deux pièces. A un mètre en arrière de chaque canon, se tient le petit groupe des servants à pied ou à cheval : à un mètre derrière ce groupe, est le caisson.

La formation *en colonne* est la disposition adoptée pour la route et pour la manœuvre.

La colonne d'une batterie peut être formée par section ou par pièce.

Dans la colonne par section, la batterie de combat est sur deux files, de 6 voitures chacune : la première voiture de chaque file est une pièce de la première section : derrière ces deux pièces sont les deux caissons : les sections se suivent ainsi disposées dans la colonne : la longueur totale est de 80 à 100 mètres selon que la batterie est montée ou à cheval.

Dans la colonne par pièce, toutes les voitures sont sur la même file, chaque canon étant suivi de son caisson : la longueur totale de cette colonne est le double de celle de la colonne par section.

En certains cas, lorsqu'il est indispensable de porter rapidement une batterie sur une position avantageuse, les canons peuvent y être conduits simplement avec leurs avant-trains, sans leurs caissons.

La formation *en batterie* est celle que l'artillerie emploie pour l'exécution des FEUX dans le combat.

Dans cette formation, les canons séparés de leurs avant-trains sont placés sur la première ligne, la bouche tournée vers l'ennemi : mais la tactique de l'artillerie diffère essentiellement de celles de l'infanterie et de la cavalerie à ce point de vue : il n'y a pas, pour une batterie d'artillerie, de formation de combat proprement dite : la principale question que doit résoudre un commandant de batterie est le choix de la *position*, et cette

position une fois prise, l'appréciation de la *distance* : selon la nature de la position, selon le but offensif ou défensif du combat, selon l'espèce et la force des troupes qui appuient l'artillerie, selon l'espèce et la force des troupes sur lesquelles elle lance ses projectiles, il peut se faire que les canons aient entre eux des intervalles plus ou moins grands, qu'ils soient en ligne droite, brisée, convexe ou concave, qu'ils soient échelonnés les uns par rapport aux autres.

Pendant l'exécution des feux, les avant-trains et les caissons se tiennent à proximité de la batterie, mais en s'abritant le mieux possible : dans ce but, ils peuvent chercher un abri parallèle à la ligne des pièces, mais de préférence ils se mettent en arrière de l'un des flancs.

Quant à la réserve de la batterie, elle se tient aussi éloignée que possible sous les ordres d'un officier, en observant de rester en relations avec la batterie de combat : à cet effet, un sous-officier va et vient sans cesse de l'un à l'autre pour amener au feu les hommes, les chevaux et les munitions nécessaires, ainsi que pour ramener les hommes blessés et rapporter le harnachement des chevaux morts.

Les *feux* de la batterie ont lieu, soit à commandement, soit à volonté.

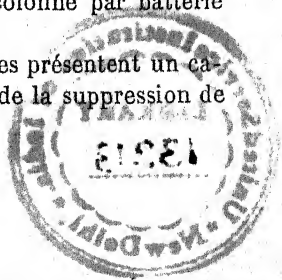
Les feux à commandement s'exécutent, par pièce ou par salve, à la voix du commandant de la batterie.

Dans les feux à volonté, la pièce tire sur l'ordre de son chef de pièce, le feu restant réglé par le commandant de la batterie.

Pour compléter ce qui concerne les formations tactiques de l'artillerie, il convient d'indiquer que les formations en bataille, en colonne par section ou par pièce, en batterie, sont applicables à une ou plusieurs batteries.

Lorsque plusieurs batteries manœuvrent ensemble, en particulier quand elles ne sont pas engagées, elles n'ont, comme formation particulière, que la colonne par batterie : dans ce cas, chaque batterie formée en bataille est séparée des batteries qui la suivent ou la précèdent dans la colonne par une distance égale à l'intervalle entre deux pièces : la colonne par batterie est donc toujours une colonne serrée.

Quant aux *manœuvres* de l'artillerie, elles présentent un caractère particulier de simplicité par suite de la suppression de tout ordre inverse.



Les formations de l'artillerie sont à peu près les mêmes dans toutes les armées.

CHAPITRE III

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous avons indiqué, dans les leçons précédentes, quelques-unes des publications dont nous conseillons la lecture.

Parmi ces publications, les unes ne concernent que les parties du cours d'art militaire déjà traitées : les autres embrassent la totalité ou une grande partie de ce cours : nous mentionnerons ces dernières, en faisant observer que nous nous abstiendrons dorénavant de les rappeler ; ce sont en France :

- 1° *La Revue militaire de l'étranger* :
- 2° *Le Bulletin de la Réunion des officiers* :
- 3° *Le Journal des sciences militaires* :
- 4° *Le Spectateur militaire* :
- 5° *La Revue d'artillerie* :

Il convient d'y ajouter les journaux militaires publiés à l'étranger.

Pour l'étude théorique des formations tactiques, l'officier doit posséder et connaître tout d'abord les *Règlements français* et le *Manuel* de l'instructeur de tir.

Mais il est nécessaire de savoir aussi comment se forment les troupes des armées étrangères, non-seulement pour établir la comparaison, mais pour en tirer parti au moment opportun : voici les traductions de quelques règlements étrangers :

- 1° *Règlement du 3 août 1870 sur les exercices de l'infanterie prussienne* : trois traductions par MM. le commandant Leclerc, le capitaine Uffler, le lieutenant Monlezun ;
- 2° *Règlement d'exercice pour la cavalerie prussienne* : traduction par M. le capitaine Langlois ;
- 3° *Règlement de 1870 sur les exercices de la cavalerie autrichienne* : traduction par M. le commandant Zeude.



COURS D'ART MILITAIRE

TITRE VI

PROPRIÉTÉS TACTIQUES DU TERRAIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE VI

PROPRIÉTÉS TACTIQUES DU TERRAIN.

	Pages
CHAPITRE I ^{er} . NOTIONS PRÉLIMINAIRES.....	323
CHAPITRE II. PARTIES DU TERRAIN.....	325
ARTICLE I. — La plaine.....	325
— II. — Les hauteurs.....	327
— III. — Les bois.....	333
— IV. — Les eaux.....	337
CHAPITRE III. OBJETS DU TERRAIN.....	347
ARTICLE I. — Les voies de communication.....	347
— II. — Les lieux habités.....	358
CHAPITRE IV. LES DÉFILÉS.....	364
CHAPITRE V. LES POSITIONS.....	369
CHAPITRE VI. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	384

TITRE VI

PROPRIÉTÉS TACTIQUES DU TERRAIN.

CHAPITRE I

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Nous avons dit, d'après le maréchal Gouvion Saint-Cyr, que « *la science de la TACTIQUE exige la parfaite connaissance de l'homme, de l'arme et du terrain.* » Conformément à cette maxime, nous avons déjà exposé les formations théoriques adoptées par les *combattants* pour tirer de leur *arme* le meilleur parti possible ; nous allons maintenant indiquer quelle influence le *terrain* peut avoir sur ces formations.

Le *TERRAIN*, c'est-à-dire la superficie du globe, doit être étudié de deux manières, au point de vue géographique et au point de vue topographique.

La *géographie* est la science de la description générale d'une partie considérable ou de la totalité du globe ; la *topographie* est la science de la description exacte et détaillée d'une portion peu étendue du sol. La géographie est indispensable pour la combinaison des grandes opérations, et la topographie pour les petites. L'une et l'autre forment l'objet d'un *cours* particulier professé à l'École et dont nous supposons la connaissance à nos lecteurs. Réservant l'étude de l'application des vastes surfaces de terrain aux hautes conceptions de la guerre pour les dernières leçons du *Cours d'art militaire*, nous ne nous occuperons actuellement que de la *reconnaissance* du terrain pour la préparation et l'exécution des petites opérations.

La nécessité de l'étude du terrain est évidente ; le terrain est, en effet, la base des dispositions qu'adopte le chef d'une troupe au repos, en marche, au combat ; pour être bonnes, les formations de la troupe doivent être, en quelque sorte, *MOULÉES* sur la forme du terrain ; en agissant ainsi, le chef donne à chaque *arme* la plus grande force et lui assigne la place qui lui convient.

La faculté de juger rapidement et sûrement les avantages ou les défauts d'une portion de terrain est ce que l'on appelle le COUP D'OEIL MILITAIRE ; chez quelques hommes heureusement privilégiés, c'est un don naturel ; chez la plupart des autres, c'est une qualité qui naît du travail et de la réflexion. Don ou qualité, le coup d'œil militaire ne s'entretient et ne se développe que par le raisonnement, la comparaison et l'expérience. Quoique bonne en elle-même, l'étude théorique du terrain est insuffisante ; elle a besoin d'être complétée par de nombreuses applications pratiques ; du reste, à l'inverse de ce qui se présente dans plusieurs autres parties de l'art militaire, il est plus aisé d'étudier pratiquement que théoriquement le terrain.

Quelqu'uniforme que soit le site d'un terrain, il est bien rare qu'il ne présente quelques variétés dont l'officier puisse faire son profit ; presque à chaque pas, il trouve des éléments de comparaison ; c'est par cette observation incessante, en temps de paix, qu'il se met à même de *conduire* efficacement, en temps de guerre, la troupe dont il a le commandement.

L'étude théorique du terrain que nous allons entreprendre n'a d'autre but que d'en indiquer les traits caractéristiques et d'en signaler les points essentiels, afin d'attirer l'attention sur ceux-ci ; on évite ainsi les difficultés et les dangers qu'occasionne l'examen trop approfondi des détails fait au détriment de l'ensemble ; c'est cet *ensemble* qu'il faut arriver à dominer.

Le terrain se compose de parties et d'objets. Les PARTIES en sont les fractions naturelles ; tels sont : les plaines, les élévations, les dépressions et les coupures, les eaux courantes et stagnantes, les bois. Les OBJETS en sont les fractions artificielles ; tels sont : les habitations avec leurs dépendances et leurs clôtures, les voies de communication, les ponts, les digues, les canaux.

Selon que ces parties et objets du sol existent ou n'existent pas sur une portion déterminée et spécialement étudiée du terrain, on attribue à celui-ci les qualifications suivantes :

Plat, si l'inclinaison des surfaces sur le sol forme un petit angle et ne produit que de faibles différences de niveau ; *accidenté*, si l'inclinaison des surfaces sur le sol forme un angle considérable et produit de fortes différences de niveau ; *uni*, lorsqu'il n'existe aucun obstacle gênant pour la marche ; *coupé*, dans le cas contraire ; *découvert* ou *nu*, quand la vue peut

s'étendre au loin sans qu'il soit nécessaire de s'élever beaucoup au-dessus du sol ; *couvert*, si l'horizon est borné ; *praticable*, si la nature du sol ou l'inclinaison des pentes ne rend pas impossibles les mouvements des troupes ; *impraticable*, dans le cas contraire.

Les deux principales formes du terrain sont le terrain plat et le terrain accidenté ; ils sont, l'un et l'autre, unis ou coupés, découverts ou couverts, praticables ou impraticables, selon que tels parties ou objets du sol sont à leur surface. Nous allons donc commencer par RECONNAITRE la *plaine* et la *hauteur*, qui sont respectivement les types du terrain plat et du terrain accidenté ; nous ferons ensuite la reconnaissance des autres parties et objets du sol ; nous terminerons enfin cette étude par l'examen des *positions*. Dans ce travail, indépendamment des observations que nous présenterons sur les particularités inhérentes à certaines fractions de la surface du globe, nous nous attacherons surtout à faire ressortir si tel objet, partie, forme ou nature du terrain est favorable ou défavorable à l'installation d'un camp ou d'un cantonnement, à la marche d'une troupe, au combat offensif ou défensif de chacune des trois armes principales.

CHAPITRE II

PARTIES DU TERRAIN.

Article I. — La plaine.

La PLAINE est le type du terrain plat ; on admet qu'un terrain est plat lorsque l'angle d'inclinaison des pentes ne dépasse pas 3 degrés ; cette forme se présente surtout dans les *pays bas*, dans les *vallées* et sur les *hauts plateaux*. Les vallées et les plateaux étant une conséquence du terrain accidenté que nous examinerons plus loin, nous ne considérerons pour le moment que la plaine dans les pays bas.

La plaine est le théâtre naturellement préféré pour les grandes opérations de guerre dans les contrées civilisées : les routes, les chemins de fer, les cours d'eau navigables et les canaux qu'elle contient, y rendent les communications faciles et rapides ; la fertilité dont elle jouit généralement, et les nombreuses habitations qui la couvrent de toutes parts y assurent la subsistance des troupes.

Il est rare de trouver une plaine *unie* sur une grande étendue : presque toujours, le terrain y est formé d'une série d'*ondulations* composées de légères élévations, appelées *éminences*, séparées par des dépressions, que l'on appelle *plis*, *creux*.

Il existe peu de plaine *nue* ou *découverte* : lorsque la plaine est nue sur une grande étendue, on la désigne plus particulièrement sous les noms de *désert*, *lande*, *pampa*, *steppe*. Il peut se faire cependant que, même dans les pays peuplés, la plaine soit entièrement découverte sur une surface plus ou moins grande : l'horizon y est libre : la surveillance est facile et peut sans danger s'étendre au loin autour des camps : les mouvements de manœuvre ou de marche s'exécutent sans fatigue pour les troupes : il n'est point d'autre partie du sol où la cavalerie ait un rôle aussi important. Mais un pareil terrain n'offre aucun point d'appui à l'offensive, ni aucun abri à la défensive : une troupe ne doit donc y accepter le combat que si elle a la supériorité des forces, en cavalerie surtout.

Dans la plaine *couverte*, la vue est limitée par les plantes, les broussailles, les arbres et les maisons qui sont répandus à la surface du sol : la surveillance n'y est pas toujours facile, mais les mouvements s'y exécutent presque aussi aisément que dans la plaine découverte ; les couverts étant de bons abris dans la défensive et des points d'appui naturels dans l'offensive, une troupe peut trouver une bonne position de camp ou un terrain de combat avantageux dans la plaine couverte : les tirailleurs de l'infanterie y ont une action considérable : le rôle de la cavalerie y est souvent restreint, mais cette arme peut profiter des couverts pour se ménager des surprises : quant à l'artillerie, elle est obligée de suivre les rues des villages ou les routes qui traversent les bois ; forcée de se maintenir toujours à proximité des unes ou des autres pour pouvoir se retirer en temps opportun, elle est souvent réduite à ne pas prendre part au combat tant son champ de tir est limité.

Lorsque la plaine est *découverte*, mais *coupée*, les mouvements s'exécutent quelquefois avec difficulté ; cela dépend évidemment de la nature des *coupures*, de leur direction, de leurs dimensions, de leur profondeur et de la forme de leurs bords ; il y a, on le comprend, une grande différence entre le ravin perpendiculaire à la direction d'une attaque dont il faci-

lite l'action et le cours d'eau profond, non guéable, sans pont, parallèle à la direction d'une attaque dont il arrête subitement les efforts. Parmi les coupures que présente le terrain plat, découvert et coupé, il en est donc qui seront favorables à l'infanterie ou à l'artillerie, dans l'offensive ou dans la défensive : en général, ces deux armes y trouveront un point d'appui pour l'attaque ou un abri pour la résistance : quant à la cavalerie, elle ne peut agir qu'en ordre dispersé sur un semblable terrain.

La plaine *couverte* et *coupée* présente, pour le repos, la marche et le combat, les inconvénients et les avantages que nous venons de signaler dans les deux paragraphes précédents : en résumé, l'action de l'infanterie y est prédominante ; celle de l'artillerie y est souvent difficile : celle de la cavalerie y est rarement efficace ou possible en troupe rangée.

Enfin, il est indispensable de consulter la nature du sol et de tenir compte de la saison pour savoir si les troupes peuvent le parcourir : la plaine découverte et unie est généralement *praticable* sur toute son étendue ; la plaine couverte et coupée est souvent *impraticable* tant sous le couvert des bois qu'à proximité des coupures ; dans ce dernier cas, il faut rechercher la nature et l'étendue des bois, des eaux stagnantes ou courantes qui interdisent les mouvements, et lorsqu'il s'agit de terrains mous, indiquer les armes qui ne peuvent s'y engager.

Article II. — Les hauteurs.

Le terme générique de HAUTEUR désigne toute partie du terrain dont l'inclinaison des surfaces sur le sol, supérieure à 3 degrés, produit de grandes différences de niveau. La hauteur est le type du terrain *accidenté*, qui peut être ondulé ou montueux.

Le terrain *ondulé* sert de transition entre le terrain plat et le terrain montueux, entre la plaine et la montagne : c'est un site composé d'élévations séparées par des dépressions. L'*éminence* est l'élévation haute de 40 mètres au plus : lorsqu'elle a de 40 à 100 mètres, on l'appelle *colline*. La *butte* ou le *mamelon* est une élévation de forme conique isolée au milieu de la plaine. Lorsque les élévations sont réunies les unes aux autres, on dit qu'elles forment des *chaînes* de hauteurs ou de collines d'où partent des rameaux, chaînons ou contre-forts ; dans ce

terrain, les hauteurs ont des formes oblongues appelées *croupes* et formant des saillants ; elles sont séparées par des dépressions donnant des rentrants et qui, selon qu'elles sont plus ou moins larges, s'appellent *vallée*, *vallon*, *ravin*, *col*, *pas*, *gorge* ou *crevasse*.

Le terrain *montueux* est composé d'élévations ayant plus de 100 mètres de hauteur : lorsque la hauteur a de 500 à 600 mètres, le terrain est à moyenne élévation : au-dessus, il est à grande élévation. Excepté dans les différences relatives à leurs niveaux, le terrain ondulé et le terrain montueux sont absolument analogues : quand l'élévation est isolée au milieu de la plaine, on lui donne le nom de *mont* : quand les élévations sont réunies les unes aux autres, on dit qu'elles forment une *chaîne de montagnes*.

Le caractère des opérations ne saurait être le même dans les deux variétés du terrain accidenté.

Moins avantageux que le terrain plat pour la direction des grandes opérations, le terrain ondulé peut cependant être pris comme principal théâtre d'une guerre : il est généralement sillonné par de nombreuses voies de communication : les habitations groupées ou isolées, les bois, s'y trouvent fréquemment, tant dans les parties basses que sur les hauteurs : des points permanents et fixes de passage sont établis sur les coupures : la surveillance étant commode, une troupe peut y trouver un bon emplacement pour le repos ; la marche y est presque toujours aisée ; une troupe y choisit facilement une direction d'attaque solidement appuyée ou une position défensive avec d'excellents abris ; c'est, en résumé, le terrain onduleux qui contient actuellement les champs de bataille les plus favorables.

La constitution particulière du terrain montueux fait qu'il serait impossible d'y produire des efforts d'ensemble, tant il y aurait d'obstacles à la marche des grandes masses de troupes. Que ce pays soit à élévation moyenne ou à élévation considérable, les routes et les voies ferrées y sont rares, ce qui rend difficile le ravitaillement ; les vallées sont souvent larges, fertiles et couvertes de nombreuses habitations, mais la possession par l'ennemi d'un point dominant situé à bonne portée en interdit l'accès : les plateaux sont stériles ou boisés et les maisons y sont clairsemées, en sorte qu'en les occupant, on ne

pourrait faire vivre les troupes sur le pays même. Dans le terrain montueux, l'infanterie agit seule efficacement, la cavalerie étant réduite au service des patrouilles, et l'artillerie ne pouvant faire usage que des canons de montagne : d'autre part, quelle que soit la force des troupes, le moindre fortin situé dans une vallée les arrêterait ; enfin, si bonne que soit une position défensive, il sera toujours possible de la tourner et le plus petit sentier y suffira. Pour toutes ces raisons, jamais un terrain montueux n'est le théâtre de la grande guerre : l'action principale appartient aux *partisans*, dans les montagnes et l'on appelle *petite guerre* la lutte particulière qu'ils y soutiennent.

Quelles que soient la forme et l'élévation d'une hauteur, celle-ci contient généralement les ÉLÉMENTS suivants : la ligne de faite ou sommet, le plateau, la crête militaire, le coteau et le pied suivi de la dépression du sol.

La *ligne de faite* est le point le plus élevé de la hauteur ; elle en forme le *sommet* : c'est l'arête qui sert d'intersection aux deux versants. Le *plateau* est la partie, souvent plane, qui s'étend du sommet jusqu'au coteau. Sur certaines hauteurs, la ligne de faite n'existe pas : la hauteur est alors terminée à sa partie supérieure par un terrain plat à angles très-faibles d'inclinaison, et formant une véritable couronne circonscrite de tous côtés par les coteaux qui descendent vers la plaine ou la vallée : c'est ce que l'on appelle plus particulièrement un plateau. Sur d'autres hauteurs, il n'y a pas de plateau : la ligne de faite y forme un sommet pointu ou aigu, présentant la forme d'une aiguille : c'est le trait caractéristique des pics.

Un plateau, composé d'un terrain plat, uni et couvert, ayant, en outre, un commandement suffisant et n'étant pas dominé, réunit tous les avantages inhérents à la plaine et à la hauteur, sans en avoir les inconvénients. L'horizon s'étendant au loin, la surveillance est facile, les surprises sont rares, donc l'installation des troupes au repos peut s'y faire sans danger : l'absence des coupures et obstacles n'y gêne pas les mouvements : dans la défensive, les troupes sont préservées par les pentes qui arrêtent, désunissent et fatiguent les assaillants : dans l'offensive, celles-ci donnent à l'attaque des feux dominants : enfin, les troupes de réserve de la défense peuvent s'abriter dans les couverts que contient le plateau, de même qu'elles peuvent y

trouver un point d'appui si les troupes de première ligne prennent l'offensive.

Par opposition aux avantages que nous venons d'énumérer comme appartenant à toute hauteur dominante dont le plateau a un terrain plat, uni et couvert, nous devons faire observer qu'une hauteur n'ayant pas de plateau, ou dont le plateau est dominé, accidenté, coupé et couvert, ne peut constituer une bonne position défensive : au point de vue offensif même, elle ne peut servir que de point d'appui accidentel.

La CRÊTE MILITAIRE est l'intersection du plan du plateau avec le plan du coteau : c'est une ligne droite, courbe ou brisée, à niveau constant ou varié, suivant la forme de la hauteur.

On reconnaît cette crête en déterminant ses principaux points de passage : dans ce but, on fait usage de trois jalonneurs : deux de ces hommes sont placés, l'un au pied de la hauteur, l'autre sur le plateau un peu en arrière de l'emplacement supposé de la crête : le troisième jalonneur se meut de bas en haut dans le plan vertical formé par les deux premiers. Au fur et à mesure que le jalonneur mobile monte, son corps se découvre de la tête aux pieds, aux yeux du jalonneur placé sur le plateau, jusqu'au moment où celui-ci le voit en entier : s'il continue à s'avancer, son corps disparaît successivement, des pieds à la tête, aux yeux du jalonneur placé dans la vallée : il y a donc un point où le jalonneur mobile est vu en entier par les deux jalonneurs fixes, et ce point est sur la crête militaire. On détermine autant de ces points qu'il est nécessaire pour tracer la ligne cherchée.

Cette crête militaire est extrêmement importante à posséder : le terrain qui l'environne fait l'effet d'un *parapet* pour les troupes qui sont au-dessus, sur le plateau : grâce à cette masse couvrante, ces troupes restent abritées, protégées par leurs tirailleurs, jusqu'au moment où ceux-ci ont été refoulés : elles sont alors toutes formées et toutes fraîches pour recevoir les assaillants que l'escalade a lassés et divisés.

Dans certaines hauteurs, il est inutile de déterminer la crête militaire : cela provient, soit de ce que les pentes sont trop douces, soit de ce qu'elles sont trop escarpées : dans le premier cas, la ligne de faite se confond avec la crête militaire et il n'y a pas de coteau, la pente étant uni-

forme du pied au sommet : dans le second cas, la crête militaire est si nettement marquée que sa position se présente d'elle-même ; mais elle n'offre plus les avantages que nous lui avons attribués, ainsi que nous le verrons en parlant des escarpements.

Le *coteau* est la partie inclinée de la hauteur qui joint le plateau à la vallée : il commence à la crête militaire et il se termine au *pied* de la hauteur. Le coteau forme une pente ou un talus qui se confond souvent avec la *berge* de la vallée.

Avant toute autre considération, il est indispensable d'exposer les rapports qui existent entre l'inclinaison des coteaux et la possibilité de l'emploi des troupes.

Sur une pente inférieure à 9/100, correspondant à l'angle de 5 degrés, toutes les armes peuvent aisément manœuvrer : à partir de l'angle de 5 degrés, la cavalerie charge difficilement à la descente.

Lorsque la pente est de 9/100 à 18/100, de 5 à 10 degrés, l'infanterie peut encore se mouvoir en troupe rangée mais avec quelque fatigue : la cavalerie ne peut agir qu'en troupe dispersée et elle ne fait plus usage du galop de charge à la montée : l'artillerie emploie les chevaux de renfort pour monter et elle est obligée d'enrayer pour descendre.

La cavalerie et l'artillerie ne gravissent ou ne descendent la pente inclinée de 18/100 à 36/100, de 10 à 20 degrés, qu'avec les plus grandes difficultés : quant à l'infanterie, elle peut au plus s'y mouvoir par petites colonnes, mais pour ne franchir que de faibles distances.

La cavalerie et l'artillerie ne peuvent se mouvoir sur une pente inclinée de 36/100 à 60/100, de 20 à 30 degrés : l'infanterie n'y opère qu'en ordre dispersé.

Quand l'inclinaison est supérieure à 60/100, 30 degrés, des tirailleurs habiles peuvent seuls monter ou descendre la pente : ils sont même obligés de s'aider des mains en saisissant, pour se soutenir, les arbres ou les broussailles qui sont à leur portée : au-dessus de cette inclinaison, la pente est appelée *talus* : le maximum du talus accessible est généralement estimé à 80/100.

Quelle que soit, au reste, l'inclinaison d'une pente, il est évident qu'il faut tenir compte encore de sa longueur et de sa forme particulière.

Une pente peut être uniforme ou variée, douce ou escarpée, concave, convexe, à pic, en terrasse.

Une pente uniforme et douce, légèrement supérieure à l'inclinaison de 1/100, est considérée comme très-avantageuse pour les feux que doit exécuter la défense, mais elle a l'inconvénient d'être favorable aux assaillants.

Une pente variée et escarpée présente toujours des dangers aux défenseurs quand elle est sur le front ou sur les derrières : les chemins creux, les ravins, les trous de carrière, les broussailles, les rochers qu'elle contient, sont autant de points où les assaillants peuvent se rallier à l'abri pour gravir par bonds successifs : une telle pente n'est donc avantageuse que sur les flancs d'une position défensive, et là, plus elle sera abrupte, plus elle sera favorable.

La pente à forme convexe a les mêmes inconvénients que la pente variée et escarpée : ni avec l'une, ni avec l'autre, les tirailleurs et les canons en position sur la crête militaire ne peuvent atteindre l'assaillant placé au pied de la hauteur : il y a alors un angle mort dans lequel les troupes de l'attaque peuvent se reformer avant de se lancer à l'assaut. Si la pente est très-escarpée, presque à pic, l'angle mort n'existe pas pour les tirailleurs, mais leur tir est si rasant qu'il n'est point dangereux pour les assaillants. Si la pente est concave, le pied en est vu par les tirailleurs de la défense ; mais, dès que les troupes de l'attaque ont franchi le pied, elles se trouvent de nouveau masquées aux coups des défenseurs.

Enfin, certaines pentes se composent de terrasses successives formant des gradins, des rentrants et des saillants, que l'on peut gravir, soit par des escaliers, soit en faisant usage des ressauts eux-mêmes : pareille disposition est généralement avantageuse aux défenseurs, à condition toutefois qu'ils possèdent toujours la terrasse dominante et que la position ne puisse être tournée : or, nous avons déjà indiqué que c'est là le danger de toute position trop forte en elle-même.

Pour terminer les considérations générales relatives aux hauteurs, il est nécessaire d'indiquer les avantages et les inconvénients inhérents aux terrains qui sont à leur pied : nous avons dit que ce sont des crevasses, cols, pas, gorges, ravins, vallons, vallées ou plaines. Les unes et les autres de ces formes particulières du sol jouissent des propriétés que nous avons attribuées

à la plaine : quant à leurs inconvénients, ils dépendent évidemment de la nature, de la direction et des dimensions spéciales à chacune de ces parties de terrain. En général, le terrain plat, uni, découvert et praticable n'y existe pas : on y trouve, au contraire, des cours d'eau, des bois et des habitations qui couvrent et coupent plus ou moins la surface du sol : or, nous avons déjà indiqué, en parlant de la plaine, l'influence que les coupures et les couverts exercent sur toute opération offensive ou défensive : nous compléterons ultérieurement les détails donnés en exposant le rôle des *défilés* qui servent à franchir ces divers obstacles.

Quant à l'importance tactique ou stratégique de la partie du terrain, vallée ou plaine, qui touche le pied de la hauteur, elle dépend de la forme générale du pays. Si le terrain est simplement ondulé, tout l'avantage appartient à celle des deux armées qui tient les positions dominantes. Si le pays est montagneux, la supériorité tactique momentanée est presque toujours acquise à l'armée qui occupe les sommets, mais il n'en est plus de même pour la supériorité stratégique : car, ainsi que l'a dit Napoléon I^{er} : « *Celui qui est maître des vallées, l'est également des montagnes.* »

Article III. — Les bois.

Nous désignons, sous le terme générique de bois, toute partie de terrain *couverte* d'arbres, d'arbrisseaux, d'arbustes et de broussailles : selon son étendue, le couvert s'appelle haie, bouquet d'arbres, verger, parc, bosquet, huisson, bois ou forêt.

Les *forêts* ne sont point avantageuses à la conduite d'un combat, excepté sur leur lisière, qui présente des qualités sérieuses de résistance. Elles ont, au contraire, un rôle stratégique de premier ordre, particulièrement lorsqu'elles s'étendent sur les hauteurs, de façon à former de longues chaînes de montagnes boisées : dans ces conditions, elles servent à masquer la concentration des troupes et elles forment d'excellentes lignes de défense. Il n'existe plus en Europe de forêts vierges, c'est-à-dire où la cognée de l'homme n'ait point encore été portée : toutes les forêts y sont actuellement cultivées, mises en coupes réglées et traversées par de nombreuses voies de communication.

Les *bois* et les *buissons* ont une importance tactique considérable. Ils offrent à l'infanterie un abri contre la cavalerie et l'artillerie : ils permettent de cacher les mouvements des troupes : ils dérobent les défenseurs aux yeux et aux coups de l'ennemi qui est forcé de prononcer son attaque à découvert : ils favorisent une résistance opiniâtre : ils servent de points d'appui pour les mouvements offensifs. Mais, en présence de tant d'avantages, ils ont aussi de grands inconvénients : ils sont défavorables à la direction des mouvements : ils ne peuvent être pris pour l'installation des camps ou bivacs : ils ne sont susceptibles d'une défense efficace que sur leur lisière ; car, lorsque les assaillants ont enlevé celle-ci, ils se trouvent dans la même situation que les défenseurs et ils ont, sur les premiers, l'avantage d'être dirigés du dehors en raison des conditions particulières de la lutte, ce que le chef de la défense ne peut faire sous le couvert du bois.

Les bois diffèrent des buissons par leur nature et leur étendue. Le buisson est généralement un petit bois de 50 à 100 ares au plus, composé d'arbustes et d'arbrisseaux hauts de trois mètres environ, ou d'arbres que l'on rabat tous les trois ou quatre ans : le buisson ne contient presque toujours que des sentiers, et l'on peut le considérer comme *impraticable*, sauf aux tirailleurs d'infanterie. Le bois contient des arbres de haute taille et de longue durée que l'on coupe à des intervalles plus ou moins espacés, variant en raison de la nature de leur essence et du résultat que l'on veut obtenir : dans le bois *taillis*, la coupe a lieu tous les 9 ou 10 ans : le bois de *futaie sur taillis* contient des arbres de 27 à 40 ans : dans la *demi-futaie*, les arbres ont 60 ans : dans la *haute futaie*, les arbres ont atteint leur entier développement : enfin, les arbres de *vieille futaie* sont ceux qui ont plus de 100 ans. La conformation du taillis est telle que les tirailleurs d'infanterie peuvent seuls s'engager sous le couvert : les arbres y sont, en effet, très-rapprochés, les branches très-basses s'y enchevêtrent et le terrain est impraticable aux autres armes en dehors des chemins tracés. Plus la futaie vieillit, plus les arbres sont clairsemés, plus les branches sont élevées ; plus faciles deviennent, par conséquent, les mouvements des troupes de toutes armes : s'il n'existe pas de jeunes pousses, de troncs coupés, de broussailles dans les vides qui se trouvent

entre les arbres de la haute ou de la vieille futaie, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie pourront s'y mouvoir par petites fractions.

Pour se rendre compte des propriétés tactiques d'un bois, il est indispensable, après avoir examiné sa nature, d'en reconnaître les abords, la lisière et l'intérieur.

Si les *abords* d'un bois sont plats, unis, découverts, impraticables et dominés, ils sont avantageux à la défense : s'ils sont accidentés, couverts, praticables et dominants, ils sont favorables à l'attaque.

La *lisière* d'un bois cultivé, et les bois le sont tous en Europe, est généralement composée de lignes brisées que longe un petit fossé destiné à l'écoulement des eaux : elle présente donc alternativement des saillants et des rentrants : les saillants, points faibles de la défense, sont les points d'attaque naturellement assignés à l'offensive : les rentrants, points forts de la défense, flanquent les saillants, et l'attaque est souvent obligée de les réduire au silence avant de chercher à enlever ceux-ci.

L'*intérieur* d'un bois contient des voies de communication de toutes sortes, des clairières, des habitations, des cours d'eau, des ravins et autres accidents.

Les *voies de communication* sont des routes, voies ferrées, chemins de charroi, avenues et sentiers : nous verrons ultérieurement les détails sur les routes et sur les voies ferrées.

Les *chemins de charroi* sont généralement mal entretenus, remplis d'ornières, à pentes roides : ils servent aux transports d'exploitation et aux relations qui s'établissent tant à l'intérieur du bois qu'à l'extérieur : ils raccourcissent les distances et ils aboutissent toujours à une habitation ou à un groupe de maisons.

Les *avenues* sont des percées faites sous le couvert pour donner de l'air et pour faciliter le travail des coupes : elles conduisent à la lisière, mais sans prolongement à l'extérieur. Ces avenues sont parallèles et perpendiculaires entre elles, ou convergentes vers un point intérieur formant carrefour et appelé souvent rond-point ou rendez-vous de chasse. Le premier mode de tracé est avantageux à la défense : le second mode lui est défavorable.

Quant aux *sentiers*, ils ne peuvent être utiles qu'aux piétons :

les défenseurs ne sont à même d'en tirer parti que s'ils connaissent parfaitement le bois, ce qui doit être pour les partisans.

Les *clairières* sont des parties du bois dégarnies d'arbres : elles sont naturelles, ou elles proviennent de coupes et de défrichements. Les clairières naturelles sont généralement causées par la pauvreté du sol ou par des marécages et tourbières : lorsque le sol d'une clairière est couvert de bruyères, de ronces ou de broussailles, lorsqu'il est élevé, les troupes de la défense peuvent y trouver un emplacement de camp pour le repos et une position pour leurs réserves dans le combat : lorsque le sol d'une clairière est couvert d'herbes, lorsqu'il est bas et marécageux, le terrain en est impraticable à toutes les armes. Dans les clairières artificielles, les mouvements des troupes sont faciles : presque toujours, à côté de celles qui proviennent de défrichements, l'on trouve des habitations isolées, fermes, châteaux, maisons de garde-chasse.

Il est rare que l'intérieur d'un bois soit complètement plat : généralement le terrain y est *accidenté* : on y rencontre des escarpements, des rochers, des ravins, des cours d'eau. La direction de ces derniers est particulièrement intéressante à reconnaître : si le *ravin* ou *cours d'eau* est perpendiculaire à la lisière du bois, il sera plutôt avantageux que défavorable à l'attaque : s'il est parallèle à la lisière, ou s'il présente des sinuosités sous le couvert, il permettra à la défense de disposer des soutiens en arrière ou de dresser des embuscades à proximité des replis.

Enfin, les *habitations* que peut contenir un bois, les *haies*, *bouquets d'arbres*, *vergers*, *parcs* et *bosquets* qui sont les dépendances de toute habitation placée à l'intérieur ou à l'extérieur d'un bois, jouent un grand rôle dans les combats : tous ces objets du sol accroissent considérablement la puissance de l'infanterie, qui peut y trouver un abri dans la défensive ou un point d'appui dans l'offensive pour ses tirailleurs : la cavalerie en profite également pour s'abriter, mais elle en est embarrassée pour l'attaque : quant à l'artillerie, elle en tire généralement parti pour dissimuler souvent la position de ses pièces, et toujours la position de ses voitures de réserve.

Article IV. — Les eaux.

LES EAUX répandues à la surface du sol se divisent en deux grandes catégories : les eaux *courantes* sont les mers, les fleuves, les rivières, les ruisseaux, les torrents et les canaux : les eaux *stagnantes* sont les lacs, les étangs et les marais.

L'*influence stratégique d'un cours d'eau* est considérable. Nous l'exposerons dans les leçons sur la stratégie : indiquons simplement qu'un cours d'eau parallèle à la ligne d'opérations rend de grands services, soit pour les communications, soit pour le ravitaillement, soit comme protection de l'un des flancs, et qu'un cours d'eau perpendiculaire à cette ligne constitue souvent une excellente ligne de défense.

L'*influence tactique d'un cours d'eau* dépend de sa direction et de son importance.

Tout *cours d'eau* perpendiculaire à la *direction* d'une troupe est un obstacle à son mouvement : c'est une coupure que l'on ne peut généralement franchir que par des passages restreints appelés *défilés* : tout cours d'eau parallèle à la direction d'une troupe lui sert de protection sur l'un ou l'autre de ses flancs : tout cours d'eau placé sur les derrières d'une troupe est pour elle un danger permanent si elle est obligée de le franchir pour se retirer. En général, une troupe cherche toujours, à proximité d'un cours d'eau, son emplacement de camp ou de bivac, parce que l'eau est indispensable aux hommes et aux chevaux : le chef de la troupe doit choisir la position de façon à tirer du cours d'eau le meilleur parti possible.

Les éléments organiques du cours d'eau servent à déterminer son *importance* : les principaux de ces éléments sont la source, le lit et le confluent ou embouchure.

La *source* est toujours utile à connaître, particulièrement dans les pays de montagne, où elle peut amener la découverte de quelque col.

Le *lit* d'un fleuve ou d'une rivière est la partie du sol que recouvrent ses eaux : l'*étiage* est le niveau des plus basses eaux, la *crue* en est le niveau le plus élevé : le *thalweg*, ou chemin de la vallée, est la ligne de l'intersection des deux plans de pente de cette vallée : le *chenal* est la partie la plus profonde et la plus facilement navigable du cours d'eau ; c'est dans le chenal que le *courant* est le plus rapide : lorsque le cours d'eau a une

profondeur moyenne, les eaux courent dans leur lit ordinaire : si elles augmentent, elles couvrent le lit majeur : si elles sortent de leur lit pour s'étendre sur les campagnes avoisinantes, elles forment une inondation. Le courant des eaux n'est pas toujours à pente uniforme : lorsqu'il se présente dans leur parcours une grande différence de niveau, il se forme une *chute d'eau* naturelle appelée cascade, saut ou cataracte, et qui est un obstacle à la navigation : le *barrage* est, au contraire, une chute d'eau artificielle qui facilite la navigation. Enfin, la *profondeur* n'est pas toujours la même dans toutes les parties du cours d'eau : il s'y forme des hauts et des bas-fonds, des bancs de sable, des îles qui ont, à des degrés différents, une importance tactique plus ou moins grande.

Les *bords* du cours d'eau sont les pentes ou talus qui joignent le lit du cours d'eau aux *rives*, c'est-à-dire à la plaine ou aux berges du ravin ou de la vallée : il est indispensable de reconnaître la nature et la forme des bords et des rives.

Une première remarque fait tout d'abord constater qu'il existe une relation presque absolue entre la largeur du lit, c'est-à-dire entre l'écartement de ses bords, et la *profondeur* de l'eau. En effet, si l'on considère une partie peu étendue d'un cours d'eau dans laquelle, en raison de l'absence de tout affluent, le volume d'eau doit être à peu près uniforme, on observe aisément qu'il y a plus de profondeur là où les bords sont rapprochés que là où ils sont éloignés : on peut donc en conclure que, plus le lit est large, moins l'eau y est profonde. Il est, du reste, facile de s'en convaincre en examinant l'apparence de l'eau : lorsque celle-ci est claire, sa couleur est toujours plus foncée dans les endroits profonds : là où il y a peu de profondeur, le courant est faible, l'eau moutonne, murmure et a une surface ridée.

Une autre observation est que la *vitesse* des eaux n'est pas la même dans tout le courant : elle est toujours plus grande dans les endroits profonds que dans les autres. Il est souvent utile de connaître la vitesse d'un cours d'eau au point particulièrement reconnu. On y parvient facilement en comptant le temps qu'un flotteur met à parcourir une distance déterminée, et en divisant le nombre de mètres parcourus par le nombre de secondes écoulées. Avec une vitesse de 0^m,50, le courant est faible : il est ordinaire lorsque la vitesse est de 0^m,80 à

1 mètre : il est rapide, quand la vitesse atteint 1^m,50 à 2 mètres : il est très-rapide avec une vitesse de 2 mètres à 3 mètres : il est impétueux, si la vitesse est supérieure à 3 mètres,

Connaissant la largeur, la profondeur et la vitesse du cours d'eau, on en déduit le *débit* : le produit n'est pas exactement le résultat de la multiplication de la vitesse par la surface du profil transversal : la vitesse étant toujours plus faible dans les nappes inférieures qu'à la superficie où l'expérience est faite, on ne prend que les 8/10 de la vitesse obtenue et par conséquent les 8/10 du produit mathématique. Dans beaucoup de circonstances, il est très-utile de connaître le débit d'un cours d'eau, en particulier lorsqu'il y a lieu de rationner l'eau.

Après avoir examiné l'eau d'une rivière ou d'un fleuve, on en étudie les bords et les rives. Les bords peuvent être à pente douce, roide, escarpée, en ligne droite, concave, convexe, sinueuse, de nature rocheuse, terreuse ou marécageuse, respectivement *dominés* ou *dominants*.

Lorsque les bords sont en ligne droite, le thalweg est généralement à égale distance d'eux, au milieu du lit, et les bords affectent sensiblement la même forme, la même nature et la même élévation. Il peut se faire cependant que le chenal ne suive pas le thalweg, mais se rapproche de l'un des bords : dans ce cas, le bord près duquel est le courant est ordinairement roide, escarpé et il a presque toujours le commandement sur l'autre bord, dont la rive est souvent basse et marécageuse par suite des atterrissements qui s'y forment.

Dans les parties sinueuses de la rivière, il se produit un fait analogue : le courant se jette toujours contre le bord concave ; tandis que le bord convexe est plat et s'abaisse en pente douce : le premier domine le second.

Quant à la nature même des bords, elle permet souvent de prévoir celle du fond du cours d'eau : près de la source, on peut remarquer que le lit est souvent embarrassé de grosses pierres à formes irrégulières détachées des bords par le courant : lorsque la vitesse décroît, ces pierres diminuent et deviennent rondes : là où la vitesse n'est plus que le produit de la masse, le lit et les bords sont couverts de gravier, de sable ou de limon.

La nature et la forme des *rives* sont d'une connaissance indispensable pour tout chef chargé d'une opération près d'un

cours d'eau. En exposant les détails relatifs à la plaine, aux hauteurs et aux bois, nous avons déjà indiqué la plus grande partie des observations qui concernent la forme des rives : nous les compléterons par l'étude des voies de communication, des habitations et des défilés. Mentionnons simplement que, dans la reconnaissance de la rive d'un cours d'eau, il convient de signaler tous les objets et parties du sol que l'on rencontre : pour en faire ressortir les avantages ou les inconvénients tactiques, il suffit de se rappeler les principes déjà émis dans l'étude des terrains plat, accidenté, coupé, couvert et découvert : si le lit de la rivière contient des îles, on en indique également les dimensions, la nature et la forme.

Comme particularité de la reconnaissance des rives, il est cependant nécessaire de signaler la *direction* et le *confluent* des cours d'eau qui viennent affluer dans le cours d'eau principal. La direction d'un affluent est souvent parallèle à celle du fleuve ou de la rivière qui reçoit ses eaux. Quand cette direction est oblique, elle ne l'est que sous un angle aigu ; rarement, elle est perpendiculaire ; plus rarement encore, elle lui est oblique sous un angle obtus.

Quelques cours d'eau dont les débordements sont fréquents et dévastateurs, les fleuves en particulier, ont leur lit encaissé entre des *digues* d'inondation qui séparent les bords des rives. Ces digues sont très-importantes pour toutes les petites opérations, car elles forment de véritables parapets dont les tirailleurs d'infanterie peuvent tirer parti : nous y reviendrons, du reste, ultérieurement.

Enfin, tout cours d'eau se déverse généralement dans un autre ou dans la mer : dans le premier cas, c'est une rivière appelée *affluent* et son point de jonction est le confluent ; dans le second cas, c'est une rivière ou un fleuve, selon le plus ou moins d'étendue de son parcours et du volume de ses eaux, et l'*embouchure* est le point où il se jette dans la mer. A l'embouchure, la pente est presque nulle et souvent le mouvement des eaux à cet endroit n'est dû qu'à la vitesse acquise par leur masse : le lit du fleuve est alors très-large, encombré par les sables, formant ce que l'on appelle des bouches ou un delta : il s'y produit, en raison du choc des eaux fluviales contre les vagues de la mer, des phénomènes particuliers, tels que la barre, le mascaret, le ras-de-marée. Les mêmes faits sont souvent à

observer aussi au confluent de deux grandes rivières, mais sur une échelle bien moins considérable.

Il nous reste maintenant à examiner les MOYENS DE PASSAGE employés pour franchir les cours d'eau qui, nous l'avons déjà dit, sont des obstacles au mouvement des troupes.

On peut passer un cours d'eau sur un pont, dans une embarcation, à gué, à la nage, sur la glace.

Les *ponts* sont des constructions qui unissent les deux rives d'un cours d'eau : ils sont fixes, mobiles, flottants ou volants.

Les *ponts fixes* sont élevés au dessus des cours d'eau : ils sont à examiner sous le rapport de leurs dimensions en hauteur, longueur et largeur, ainsi qu'au point de vue des matériaux employés à les construire. Le viaduc franchit toute une vallée ; le pont a des dimensions moyennes ; le ponceau et la passerelle ont de 4 à 5 mètres de longueur, mais le premier est en fer ou en pierre, tandis que la seconde est en bois. Le pont en pierre se compose d'un tablier de maçonnerie reposant sur des piles en pierre, dont la première et la dernière s'appellent culées, et qui sont séparées les unes des autres par des arches ou ouvertures. Le pont en fer diffère du précédent par la nature de son tablier formé de barres de fonte. Le pont suspendu a un tablier en charpente supporté par des tiges verticales fixées à des chaînes en fil de fer ; ces câbles sont fortement amarrés aux deux extrémités et supportés quelquefois par un ou plusieurs grands massifs de maçonnerie. Le pont en bois est rare, et l'on ne construit généralement ainsi que les passerelles.

Les *ponts fixes* sont des *défilés* : nous les étudierons donc, au point de vue défensif ou offensif, au chapitre spécial réservé à ceux-ci.

Les *ponts mobiles* sont destinés à permettre ou à interdire la circulation sur le tablier ou la navigation sur le cours d'eau : tels sont : le pont levis, dont le tablier se relève autour d'un axe horizontal ; le pont tournant, dont le tablier pivote autour d'un axe vertical ; le pont roulant, qui se retire en glissant sur des galets.

Ces ponts ne peuvent servir qu'aux troupes maîtresses de la rive sur laquelle on reploie le tablier, mais ils leur sont d'une grande utilité, puisqu'elles en disposent à leur gré pour lancer du monde sur l'autre rive.

Les *ponts flottants* sont ceux que construit une armée dans le courant de ses opérations, tels sont : le pont de bateaux, le pont de pontons, le pont de chevalets réservé pour le passage des rivières qui n'ont pas plus de deux mètres de profondeur.

L'étude de la construction de ces sortes de ponts faisant partie du *cours d'artillerie* et du *cours de fortification* professés à l'école, nous nous abstenons de tout détail technique à leur sujet : cette opération étant classée dans les grandes opérations de la guerre, nous en développerons les principes dans la troisième partie du *Cours d'art militaire* spécialement réservée à la grande tactique. Il suffit de mentionner maintenant que la construction d'un pont flottant peut être faite librement, par surprise ou de vive force : dans ces deux derniers cas surtout, il faut que le bord de la rive amie soit concave et dominant, que cette rive soit spacieuse et couverte, qu'en amont du point choisi il y ait un affluent où se font les préparatifs, que le point soit propice aux opérations ultérieures.

Les *ponts volants* sont des bateaux ou des radeaux allant d'une rive à l'autre, mais retenus par un câble qui les empêche de dériver : tels sont le bac et la traîlle. Le va-et-vient est un bateau ou radeau, attaché par un câble à un coude convexe de la rive amie, et qui va d'un coude concave de cette rive à un coude convexe de l'autre rive : il peut donc être employé plus avantageusement que le bac ou la traîlle dont les points d'attache sont aux deux rives ou à une ancre jetée dans le cours d'eau : à l'aide du va-et-vient, une petite troupe a la possibilité d'aller à tout moment reconnaître la rive ennemie.

Il arrive souvent qu'une troupe de faible importance est arrêtée par un cours d'eau peu large, mais profond et non guéable, n'ayant de pont qu'à une distance trop considérable. Parmi les nombreux moyens qu'elle emploie pour franchir cet obstacle, l'un des plus simples est le *pont en grume*, formé d'un arbre abattu et assez long pour joindre les deux rives : si l'arbre n'a pas les dimensions suffisantes, on forme un triangle, ayant pour base le bord sur lequel est la troupe, et pour côtés deux arbres abattus dont les têtes sont liées et réunies au milieu du cours d'eau : on fixe, au point de jonction des deux premiers arbres, un troisième arbre qui s'étend enfin jusqu'à l'autre bord.

Une troupe peut faire usage des *embarcations* pour traverser un cours d'eau : quand on exécute la reconnaissance d'une rivière ou d'un fleuve, il faut donc toujours indiquer le nombre, les dimensions, la nature et le jaugeage des divers bateaux employés pour la navigation. Pour faire traverser aux troupes un cours d'eau sur des embarcations, on se sert généralement des bateaux plats et des radeaux : l'opération ne présente aucune difficulté pour l'infanterie : le transport des pièces et des voitures se fait à l'aide de planchers étendus sur les embarcations accouplées : on peut transporter de même les chevaux ou les faire passer à la nage en aval des bateaux, les cavaliers embarqués les tenant par la longe. On emploie, du reste, peu le moyen de passage par les embarcations pour des troupes nombreuses : on le réserve plus particulièrement pour lancer sur la rive ennemie les tirailleurs et les travailleurs d'infanterie destinés à favoriser l'établissement d'un pont flottant.

Le *gué* est un emplacement dans le lit d'un cours d'eau où le fond est assez ferme et l'eau assez peu profonde pour qu'on puisse le traverser à pied, à cheval ou en voiture.

Le gué dont le fond est formé de sable ou de gravier est le meilleur : le fond de roche ou de limon est souvent impraticable. La profondeur doit être au plus de 1^m.20 pour la cavalerie, 1 mètre pour l'infanterie et 0^m.65 pour les caissons d'artillerie.

La reconnaissance d'un gué se fait facilement dans les pays habités : généralement l'existence d'un gué y est connue et indiquée par une désignation particulière : ou l'examen des sentiers qui aboutissent à une rive et se prolongent sur l'autre, sans qu'il y ait ni pont, ni bac, suffit pour faire présumer qu'il existe là un gué praticable dans la saison sèche ou en tout temps.

Lorsque l'on opère en pays désert, ou en pays ennemi et sans pouvoir se renseigner près des habitants, la recherche d'un gué se fait à l'aide des remarques diverses que nous avons signalées sur le lit, la profondeur, la largeur et la vitesse du courant, la nature et la forme des bords. Il y a plus de probabilités d'existence d'un gué dans un endroit large que dans un endroit resserré du cours d'eau : lorsque l'eau est ridée, elle est peu profonde : quand deux coudes convexes se rejoignent par leur atterrissement, ils forment souvent un

gué oblique ; enfin le remous qui se produit aux divers confluent peut aussi donner naissance à un gué. On fait alors traverser le cours d'eau par quelques cavaliers, ou par quelques fantassins embarqués, qui sondent en plusieurs points pour reconnaître la profondeur de l'eau, la nature du fond et les dimensions du gué.

La découverte et l'emploi d'un gué peuvent avoir à la guerre les conséquences les plus avantageuses pour la troupe qui en fait usage ; les petites troupes sont particulièrement à même de l'utiliser souvent : on ne saurait donc trop insister sur ce qui concerne ce moyen de passage.

La *glace* peut encore servir pour franchir un cours d'eau : elle atteint toujours sa plus grande épaisseur dans les endroits où le lit est large, l'eau peu profonde et le courant faible. Cette épaisseur doit être, au moins, de 0^m,04 pour les fantassins isolés, de 0^m,1 pour l'infanterie en petites troupes, de 0^m,13 pour la cavalerie et de 0^m,16 à 0^m,20 pour l'artillerie attelée : on peut faire passer les canons sur des traîneaux avec une épaisseur de 0^m,13. Nous avons supposé, dans les estimations données ci-dessus, que la glace repose directement sur l'eau ; il y aurait danger à passer sur une glace qui n'aurait pas d'appui.

Enfin, dans certaines circonstances, l'infanterie et la cavalerie peuvent franchir un cours d'eau *à la nage* : ce moyen de passage n'est employé que par des hommes isolés ou par des troupes numériquement faibles : il présente, du reste, de grandes difficultés d'exécution aux fantassins qui sont obligés de placer l'arme et la cartouchière sur la tête ou de la tenir avec une main hors de l'eau : les cavaliers traversent, au contraire, aisément un cours d'eau à la nage ; ils doivent avoir soin de débarasser le cheval des effets inutiles, et particulièrement la croupe, qui plonge toujours dans l'eau ; il leur est recommandé de laisser l'animal se guider d'après son instinct, mais en choisissant comme point de direction un bord en pente douce, afin que le cheval puisse facilement y prendre pied.

Pour compléter l'étude relative au rôle que les eaux jouent dans toutes les opérations, il nous reste à dire quelques mots sur les canaux et sur les eaux stagnantes.

Le *CANAL* est un cours d'eau artificiel créé pour le dessèchement, l'irrigation ou la navigation : les canaux les plus importants sont ceux de navigation ; parmi ceux-ci, les canaux de

dérivation ou canaux *latéraux*, longent un cours d'eau, les canaux *à point de partage* unissent deux cours d'eau de bassins différents.

Le canal se compose de portions horizontales appelées *biefs*, terminées par des chutes d'eau : la chute d'eau est reçue dans le *sas d'une écluse* qui, se vidant ou se remplissant à volonté, forme comme le degré d'un escalier à l'aide duquel les bateaux peuvent monter ou descendre les pentes les plus considérables.

Le fond du bief du canal de navigation a généralement une largeur de 10 mètres au fond et la hauteur des eaux y est de 2 mètres en moyenne : pour obtenir ce résultat, on déblaie les terres en quantité nécessaire et on en forme deux digues : sur l'une de ces digues se trouve le chemin de *halage*, large de 2 à 4 mètres. Le fond et la profondeur des écluses sont toujours plus considérables que ceux du bief. Dans le canal d'irrigation, les données relatives aux dimensions sont beaucoup plus faibles : dans le canal de dessèchement, elles dépendent des circonstances locales. Il faut noter, en outre, que le courant, presque nul dans les canaux latéraux, variable dans les canaux de dessèchement et à point de partage, devient souvent très-rapide dans les canaux d'irrigation.

Les canaux peuvent être considérés comme lignes de communication ou comme lignes de défense : or, dans le premier cas, ils sont généralement parallèles à la ligne d'opérations, et ils ont une influence stratégique très-grande pour le ravitaillement, les relations entre les troupes et l'appui d'un des flancs de l'armée. Dans le second cas, ils jouissent des avantages inhérents aux retranchements de fortification : la digue du côté de l'ennemi est supprimée ou abaissée, la digue intérieure a, au contraire, le profil d'un parapet et c'est toujours elle qui contient le chemin de halage : le canal lui-même, s'il est latéral, est sur la rive du cours d'eau opposée à la frontière : les ponts sur le canal sont en bois ; les écluses sont construites dans les angles rentrants ; enfin, le tracé du canal dépend des positions occupées par les places-fortes voisines.

Les EAUX STAGNANTES sont des masses d'eau plus ou moins étendues et profondes qui occupent des dépressions naturelles ou artificielles. Les plus considérables sont les *étangs*, toujours placés dans des dépressions naturelles et dont quelques-uns

sont de véritables *mers*. Les *lacs* sont naturels ou artificiels : dans ce dernier cas, leurs eaux sont retenues par des digues. Les *inondations* naturelles ou artificielles doivent être classées parmi les eaux stagnantes, de même que les *marais*, *marécages* ou *tourbières*, situés à la surface du sol.

La reconnaissance des étangs, lacs, inondations et marais comporte des éléments analogues à ceux que nous avons déjà indiqués pour celle d'un cours d'eau : il faut en étudier la source, la décharge, la profondeur, l'étendue, le périmètre, les bords, les rives.

Les eaux stagnantes peuvent avoir une grande influence stratégique ou tactique. Une série d'étangs ou de lacs réunis par des canaux est avantageusement employée comme ligne de communication et de ravitaillement ou comme protection de l'aile d'une armée. Des eaux stagnantes placées sur le front ou sur les flancs d'une position la rendent souvent formidable ; placées sur les derrières de la position, elles constituent un danger. Le voisinage des eaux stagnantes est toujours à éviter pour l'établissement d'un camp, celui des marais surtout, en raison des miasmes délétères qui s'en dégagent. Au point de vue du mouvement, les eaux stagnantes forment un obstacle bien plus désavantageux que les cours d'eau : en raison de leur étendue généralement considérable, il est impossible, ou tout au moins très-rare, de les franchir sur des ponts, dans des bateaux, à gué, sur la glace, à la nage : sur quelques lacs, étangs et marais, il existe bien des *digues*, mais la moindre troupe ennemie, la plus petite coupure, peut y retarder, ou même y arrêter, la marche qui se fait, au reste, toujours très-lentement. Vu la difficulté de traverser ces nappes d'eau, et la nécessité presque absolue d'en faire le tour, on doit donc affirmer que, autant la défensive trouve de force dans un terrain ainsi constitué, autant l'offensive s'y épuise et perd de rapidité.

La MER est l'immense amas d'eau salée qui baigne les bords de la partie solide du globe : c'est la limite imposée à toute guerre continentale. La mer a cependant une influence stratégique de premier ordre ; elle sert, en effet, de ligne de communication et de ravitaillement ; elle peut devenir une excellente base d'opérations ; elle est enfin le théâtre de la guerre maritime. L'influence tactique de la mer n'est qu'accidentelle : la flotte ne peut, en réalité, participer aux opérations de l'armée

de terre que dans le cas où celle-ci appuie un de ses flancs à la mer elle-même : la flotte devient alors l'aile de la ligne de bataille. Nous étudierons, du reste, dans les grandes opérations de la guerre, les méthodes d'embarquement et de débarquement concernant les troupes destinées à prendre part à la guerre maritime, ou profitant simplement des transports de la flotte pour aller participer à une guerre continentale éloignée.

CHAPITRE III

OBJETS DU TERRAIN

Article I. — Voies de communication.

Les voies de communication ont une influence capitale au double point de vue stratégique et tactique : elles forment deux grandes catégories ; d'une part, les routes, les chemins et les sentiers ; d'autre part, les voies ferrées.

§ 1. Routes, chemins et sentiers.

La ROUTE est une importante voie de communication qui est destinée à mettre en relations les grands centres peuplés d'un pays. En raison de son étendue et des facilités qu'elle procure pour le ravitaillement, la route est toujours le premier élément constitutif de toute ligne d'opérations et souvent d'une ligne de communications.

La route *nationale, impériale* ou *royale*, part de la capitale du pays, traverse la frontière et se continue généralement jusqu'à la capitale du pays voisin.

La route *départementale* ou *provinciale* met en relations les chefs-lieux et les principales villes de départements ou provinces contiguës : une succession ininterrompue de ces routes remplit évidemment le même objet qu'une route nationale au point de vue des opérations.

Le CHEMIN, dans sa signification technique, est la voie de communication qui relie entre elles des communes de moyenne ou de faible importance : on peut l'employer comme ligne de communications. Les chemins sont actuellement nombreux et excellents : toujours utiles, souvent même indis-

pensables au mouvement des troupes, ils ont une influence tactique considérable.

Le chemin de *grande vicinalité* dessert plusieurs communes d'un même département ou d'une même province.

Le chemin *communal* met en relations deux communes voisines.

Le chemin *rural* s'étend des habitations jusqu'à l'intérieur des champs et des bois et sert à leur exploitation : on l'appelle aussi chemin d'*exploitation*, de *charroi* ou de *culture*.

Le *SENTIER* est une voie très-étroite, que les piétons seuls peuvent employer : il franchit les plaines, les bois, les hauteurs, suivant tous les accidents de terrain, mais raccourcissant toujours les distances : à certains points de son parcours, il est à peine indiqué par un simple *frayé* ou par une *piste*. La reconnaissance d'un sentier est extrêmement importante dans toutes les petites opérations de la guerre, souvent même dans les grandes : il ne faut rien négliger pour y parvenir, car la découverte d'un sentier, sur les flancs ou sur les derrières d'une forte position ennemie, peut amener l'abandon de celle-ci sans qu'il soit nécessaire de l'attaquer : nous avons déjà fait cette remarque à propos des hauteurs, mais nous ajoutons que là surtout il existe bien des sentiers praticables à de hardis fantassins et dont les habitants voisins ne soupçonnent même pas l'existence.

Pour reconnaître une route, il faut en examiner le profil, la nature, le tracé et les environs.

Le *profil* des routes et des chemins comporte généralement les éléments constitutifs suivants : une portion médiane appelée *chaussée* ayant sur ses flancs deux *accotements* séparés du terrain voisin par des *fossés*.

Les routes et les chemins sont partagés en quatre classes d'après leur *largeur* : celle-ci a 20 mètres au plus et 8 mètres au moins. Dans cette estimation de la largeur, la chaussée occupe 10 mètres au plus et 5 mètres au moins : le reste est réservé pour les accotements.

Suivant leur situation par rapport au terrain environnant, les routes et les chemins sont dits : à niveau, en remblai, en déblai, à flanc de coteau.

La route à *niveau* est celle qui est tracée sur le sol naturel : dans ce cas, le talus qui joint l'accotement au fond du fossé a

la même hauteur que celui qui joint le fond du fossé à la campagne. Une troupe d'infanterie peut marcher en dehors d'une route, lorsque celle-ci est à niveau, le terrain voisin étant souvent plat, uni et découvert.

La route en *remblai* domine le terrain environnant : le talus de l'accotement y est plus élevé que celui de la campagne. On est forcé de construire ainsi tout chemin traversant un terrain où les inondations sont fréquentes : c'est ce que l'on appelle une *digue* ou une *chaussée*, le long d'un canal, à travers des étangs ou des marécages, une *levée*, une *jetée*, une *digue*, le long d'un cours d'eau endigué. Il est rare qu'une troupe, même d'infanterie, puisse marcher en dehors et sur les bas-côtés d'une route en remblai.

La route en *déblai* est dominée par le terrain voisin : son talus d'accotement est moins élevé que celui de la campagne. On agit ainsi pour diminuer l'inclinaison de la pente de toute route tracée à travers des hauteurs. Le chemin en déblai est souvent appelé *chemin creux*, et la route en déblai est dite *encaissée* : une troupe d'infanterie peut fréquemment marcher en dehors de la route ou du chemin en déblai.

La route à *flanc de coteau* a l'axe de sa chaussée sur le sol naturel : elle est en déblai du côté du sommet de la hauteur et en remblai du côté du pied. Comme les terres des talus doivent être à inclinaison naturelle, ces terres couvriraient souvent le coteau en entier : on y remédie en appuyant les terres déblayées et remblayées par des *murs de soutènement*, surtout aux coudes. Presque toujours, une troupe entière, même pour l'infanterie, est obligée de marcher sur la chaussée ou les accotements d'une route à flanc de coteau.

La *nature* de construction de la route est fort importante à connaître. La *chaussée* des routes et chemins entretenus est pavée ou empierrée. Sur une chaussée empierrée, les résistances à la traction sont plus grandes, particulièrement dans les mois pluvieux : mais, sur une chaussée pavée, la fréquence des chocs qui se produisent fatigue les chevaux et détruit les voitures : quoi qu'il en soit, la chaussée est la partie de la route réservée aux voitures et aux cavaliers : comme elle a de 5 à 10 mètres, l'artillerie et les bagages peuvent toujours y rouler au moins sur deux files, et la cavalerie s'y mouvoir par front de quatre. Les *accotements* sont en terre naturelle : ils servent de garage

aux matériaux d'entretien de la route : ils sont coupés par de petits *caniveaux* en écharpe destinés à l'écoulement des eaux : ils sont, en outre, très-souvent bordés par des plantations d'arbres : ces objets y rendent la circulation difficile : par les temps de pluie et dans les terrains gras, la marche y est même très-fatigante : pour toutes ces causes, bien que les accotements aient souvent 6 mètres de largeur, on ne peut espérer s'en servir pour la marche de l'infanterie autrement que par le flanc sur quatre files, deux files de chaque côté de la chaussée.

Les chemins et sentiers pierreux, ainsi que ceux dont le gravier ou le sable forme le fond, sont bons en tout temps. Les chemins et sentiers sur les terres fortes, ceux qui sont encaissés, bordés ou serrés par des haies, sont généralement mauvais en temps de pluie : on y trouve des flaques, des frayés, des ornières qui arrêtent les troupes et empêchent même la circulation des voitures.

Le *tracé* de la route ou du chemin demande une reconnaissance particulière : il convient de rechercher et de signaler son point de départ, sa direction générale et son point d'arrivée, en tenant compte du résultat que ces détails ont au point de vue de l'opération proposée. Il est rare qu'une route ou un chemin soit en ligne droite sur toute son étendue : le tracé est presque toujours composé de lignes brisées dont les arcs de raccordement en forment les *coudes*. Si faibles que soient les différences de niveau, il faut également les indiquer : la *pente*, la *descente* ou la *contre-rampe* est l'inclinaison d'une route vue du sommet : la *rampe*, la *montée* ou la *contre-pente* est la même inclinaison vue du point le plus bas. Dans les anciennes routes, l'inclinaison moyenne variait de 8/100 à 7/100 : aujourd'hui, on la réduit à 4/100 ou 5/100, afin de permettre aux voitures de monter les rampes sans chevaux de renfort et de descendre les pentes sans enrayer ; à l'aide de ces deux moyens, les voitures circulent sur des routes inclinées à 20/100 au plus. Dès que l'inclinaison dépasse 20/100, on ne peut plus effectuer les transports par voitures et l'on fait usage des mulets : du moment où une route contient des inclinaisons variant entre 20/100 et 50/100, on lui donne le nom particulier de route *muletière* : lorsque l'inclinaison est supérieure à 50/100, le mulet ne peut plus faire de service.

Dans beaucoup de cas, il faut mener parallèlement la re-

connaissance du tracé de la route et celle des *environs* : on fait, à cet effet, les remarques nécessaires sur la forme, l'aspect et la nature du terrain que traverse la route : on indique si ce terrain est plat, accidenté, uni, coupé, couvert, découvert, praticable, impraticable, dominé ou dominant : on mesure ou l'on estime les dimensions des parties et objets du sol franchis par la route, ou placés sur les flancs de celle-ci. On insiste particulièrement sur les *défilés* qu'elle contient : mais ces défilés ont une telle importance stratégique et tactique que nous en ferons une étude toute spéciale : on signale encore les embranchements et, par suite, la direction des voies latérales.

En résumé, la reconnaissance d'une route ou d'un chemin peut avoir les plus grandes conséquences sur l'ensemble des opérations : dans beaucoup de circonstances, c'est le seul moyen de passage dont dispose une troupe pour exécuter une marche. Quant à la distance à laquelle il faut porter cette reconnaissance sur les environs, elle dépend évidemment de la force de la colonne en mouvement ; on comprend aisément qu'il est inutile et qu'il serait dangereux de la pousser aussi loin pour une faible troupe que pour une troupe considérable : c'est, au reste, ce que nous expliquerons dans l'étude sur les *marches*.

Indépendamment des voies tracées que suit une colonne, il est souvent nécessaire d'indiquer quels en sont les *débouchés tactiques* : on appelle ainsi toute direction permettant à une *partie* de la colonne de quitter la route pour se rendre à son emplacement de camp ou à la position qu'elle doit occuper dans la ligne de bataille. Ces débouchés tactiques sont quelquefois fournis par des voies latérales : mais presque toujours il en est autrement : il faut alors en faire une reconnaissance préalable, jalonner la direction à prendre à travers champs par des arbres isolés, par des clochers, par des pignons et des cheminées : et indiquer enfin les travaux à exécuter, tels que percement de murs, destruction de clôtures, construction de rampes, dans le but de rendre la marche possible à toutes les armes.

Dans les rapports, mémoires ou itinéraires, en un mot, dans toutes les descriptions écrites des reconnaissances faites sur les routes, comme, du reste, sur les autres parties et objets du terrain, on doit avoir soin d'indiquer, à l'aide de la direction

des quatre points cardinaux, les endroits reconnus : c'est la méthode la plus simple pour éviter les confusions; il faut, en outre, repérer autant que possible les distances parcourues et mesurées, ou simplement estimées, en les rapportant à des parties ou objets du terrain assez importants pour qu'il y ait certitude de les retrouver sur les cartes à échelle moyenne.

§ II. *Chemins de fer.*

Les CHEMINS DE FER ont une grande importance stratégique, plus particulièrement en ce qui concerne la concentration et le ravitaillement. Le transport par voie ferrée des troupes venant d'une distance considérable, pour se concentrer sur la frontière au début des hostilités, se fait trente fois plus rapidement que si ces troupes exécutaient une marche par étapes : en effet, en 24 heures, un train de chemin de fer, à raison d'une vitesse moyenne de 24 kilomètres par heure, haltes comprises, parcourt une distance de 576 kilomètres : pour franchir une route de cette longueur, une troupe mettrait 30 jours, en faisant 24 kilomètres chaque jour et en prenant un jour de repos après chaque série de 4 jours de marche. Le ravitaillement par voie ferrée jouit des mêmes avantages de vitesse : mais il est, en outre, plus simple et moins dispendieux que par voitures : un wagon transporte 10 tonnes de matières pondérantes, soit 10,000 kilog., douze fois plus, par conséquent, qu'un fourgon à 4 chevaux dont la charge moyenne est de 750 kil. : un train de 30 wagons transportera donc, à une distance de 576 kilomètres et en 24 heures, les vivres ou munitions dont le transport sur les fourgons exigerait 30 jours, 360 voitures et 1440 chevaux. Ces changements considérables apportés à la concentration et au ravitaillement des troupes ont nécessairement modifié certains principes stratégiques, particulièrement en ce qui concerne les bases d'opérations : nous nous contentons de signaler ce résultat, nous réservant d'en développer les causes et les conséquences dans les leçons sur la stratégie.

L'importance tactique des chemins de fer est bien moins considérable que celle des routes, car ils sont beaucoup moins nombreux que celles-ci : il est, au reste, à remarquer que, dans plusieurs contrées de l'Europe, un chemin de fer accompagne

presque toujours une route, longe souvent un cours d'eau ou un canal : quelquefois même la route, la voie ferrée, la rivière et le canal sont parallèles les uns aux autres au fond d'une vallée sur une longue distance : près du col, pour passer d'une vallée à l'autre, la route fait des circuits, le cours d'eau disparaît, le canal coule en lacets au pied de la hauteur ou la traverse sous terre, le chemin de fer court entre de grandes tranchées ou passe sous un tunnel. Mais une autre cause vient encore diminuer l'importance des chemins de fer au point de vue tactique : lorsque les armées ennemies sont en présence l'une de l'autre et sur le point d'en venir aux mains, la durée des embarquements et des débarquements fait qu'il est inutile d'avoir recours à la rapidité des chemins de fer pour effectuer les déplacements de cavalerie ou d'artillerie nécessités par les circonstances : l'infanterie est la seule arme qui ait alors avantage à les employer. Toutefois, les ouvrages divers, remblais, tranchées, murs de soutènement, ponts, viaducs et tunnels, si nombreux par suite des nécessités de la construction des voies ferrées, ont changé la physionomie du terrain sur beaucoup de points : dans toutes les petites opérations, ils peuvent avoir un rôle considérable. Réservant l'étude de l'embarquement, du débarquement et de la destruction des voies ferrées, que nous indiquerons dans les leçons sur les opérations diverses et détachées, nous allons simplement reconnaître aujourd'hui les éléments d'un chemin de fer.

Les ÉLÉMENTS d'un chemin de fer sont la *voie* avec ses accessoires et le *matériel roulant*.

La *plate-forme* est la partie du chemin sur laquelle reposent les rails. Cette plate-forme est, comme la chaussée des routes, à niveau, en déblai, en remblai ou à flanc de coteau. En raison de l'inclinaison des pentes, qui ne doit pas être de plus de $1/100$, le chemin de fer contient, en outre, un grand nombre de travaux d'art : tels sont les ponts en dessus et en dessous pour le passage des routes, les ponts au-dessus des cours d'eau, les viaducs au-dessus des vallées, les tunnels à travers les hauteurs, les murs de soutènement dans les remblais ou les déblais considérables.

Presque tous les chemins de fer sont actuellement à deux voies : dans ce cas, la largeur moyenne de la plate-forme est de 7 mètres, savoir : $2^m,88$, à raison de $1^m,44$ entre les bords

intérieurs de deux rails d'une même voie ; 2 mètres d'*entre-voies* : 2 mètres, dont la moitié pour chacun des *accotements*. Les terres des talus de la plate-forme ont toujours l'inclinaison naturelle : ces talus sont pourvus, de chaque côté de la plate-forme,* d'un marche-pied de 0^m,50 de largeur. Quand les talus sont trop hauts et trop longs, on en soutient les terres par des murs. Lorsque l'on ne peut procéder au déblaiement des terres, on creuse un souterrain, appelé *tunnel*, dans lequel la plate-forme du chemin a, de chaque côté, un accotement de 1^m,40. Quant aux ponts formés, en dessus ou en dessous de la plate-forme, par les routes et les chemins qui traversent la voie, ils ont généralement leur tablier à 3 mètres en dessus ou en dessous de celle-ci. Ces données sont à peu près les mêmes pour tous les chemins de fer européens : en Russie et en Espagne, où l'on a sacrifié les intérêts commerciaux aux intérêts défensifs, la largeur des voies est différente.

La plate-forme est composée d'une couche de sable qui assure à la voie l'élasticité et la perméabilité suffisantes : c'est ce que l'on appelle le *ballast* : on lui donne une double pente pour faciliter l'écoulement des eaux.

Les deux rails parallèles, qui forment la voie, ne reposent pas directement sur le ballast, mais sur des pièces de bois placées perpendiculairement à l'axe du chemin : ces *traverses* donnent de la stabilité à la voie et maintiennent l'écartement constant des rails : elles sont en chêne, en hêtre, en sapin : elles ont 2^m,70 de longueur : on en met 7 pour chaque longueur de rail de 6 mètres. Dans les chemins allemands, la partie supérieure de la traverse est au niveau de la plate-forme : dans les chemins français, la traverse est entièrement couverte par le ballast.

Le rail, qui constitue la partie la plus importante de la voie, est une barre métallique de 6 mètres de longueur, pesant de 220 à 230 kilog. Il y en a de deux types, à double champignon ou à patin.

Le rail à *double champignon* a une hauteur de 0^m,13 : la largeur du champignon supérieur est de 0^m,062 et celle du champignon inférieur est de 0^m,10 : entre les deux bourrelets, la joue du rail n'a qu'une largeur de 0,02. Pour fixer ce rail sur la traverse, on fait usage de *coussinets* en fonte pesant 8 à

10 kilog. : le coussinet se compose d'une semelle attachée à la traverse par deux clous et surmontée de deux joues entre lesquelles on serre le rail au moyen de *coins* en bois : on recouvre ensuite les traverses avec le ballast, et l'on ne voit plus au-dessus que le champignon supérieur : celui-ci est destiné, par sa forme, à servir d'appui au *boudin* ou *mentonnet* de la roue du véhicule pour le maintenir sur la voie et empêcher le déraillement. On emploie le rail à double champignon en France et en Angleterre.

Le rail à *patin*, ou rail *Vignole*, a une hauteur de 0^m,125 : il a un champignon supérieur semblable à celui que nous venons de décrire : la partie inférieure du rail est formée d'une semelle dite *patin*, ayant une largeur de 0^m,105 qui s'applique immédiatement sur les traverses où elle est serrée par des *crampons*. Ce rail est surtout employé en Allemagne et en Amérique : comme la partie supérieure de la traverse y est toujours au niveau de la couche de ballast, il en résulte que tout le rail à *patin* est extérieur.

Les rails sont posés bout à bout, mais sans qu'il y ait contact absolu : pour établir une solidarité complète entre deux rails consécutifs, on se sert des *éclisses* : ce sont des plaques de fer appliquées entre les deux joues des deux rails, de chaque côté du joint, et réunies ensemble et aux rails par quatre *boulons*.

Les accessoires d'exploitation de la voie sont : les changements et les croisements de voies, les plaques tournantes, les signaux fixes et les réservoirs d'alimentation.

Pour permettre à un train marchant sur une voie d'en changer, on établit, au point du *changement de voie*, une *aiguille* : celle-ci se compose de deux portions de rails dont les extrémités libres sont taillées en biseau et dont les extrémités fixes sont attachées à une traverse : un *levier*, manœuvré par un homme, les fait mouvoir sur un plan horizontal soit pour écarter, soit pour rapprocher l'un et l'autre rail : selon le mouvement du levier, le train suit la voie directe ou en prend une nouvelle.

Le *croisement de voies* est un point où les rails de deux voies se coupent, en ayant une direction oblique. A l'endroit où les rails se rencontrent deux à deux, on met un bloc de fer ou d'acier qui s'appelle *plaque de cœur* : on y ménage des interruptions dans les rails pour donner passage aux

mentonnets des roues : on prolonge les rails de deux mètres environ, mais en les recourbant de manière qu'ils forment des *contre-rails* : on contient ainsi le wagon qui, en passant sur le vide, reçoit une secousse dont le résultat pourrait être un déraillement.

Les *plaques tournantes* sont généralement employées dans les gares pour faire passer les véhicules d'une voie sur l'autre : elles se meuvent autour d'un pivot central et à l'aide de galets glissant sur une galerie circulaire dont le mécanisme est sous terre.

Les *signaux fixes* sont établis à une petite distance des gares ou stations : ils se composent de disques circulaires placés à la partie supérieure d'un axe de 3 mètres environ de hauteur, et peints en couleur rouge sur une face. Quand le disque est parallèle à la voie, le chemin est libre ; quand il présente la face rouge à la voie, la circulation est interdite. Pendant la nuit, ce disque montre un feu blanc ou un feu rouge, suivant que la voie est ouverte ou fermée.

Les *réservoirs d'alimentation* sont de grandes caisses cylindriques en tôle de fer supportées par des massifs de maçonnerie et renfermant l'eau nécessaire pour les machines.

Enfin tout chemin de fer contient sur son parcours un nombre considérable d'habitations nécessaires au service : ces habitations peuvent avoir une grande importance tactique dans toutes les petites opérations de la guerre ; ce sont les suivantes :

1° La *maison de garde-barrière* est placée près de tout passage à niveau ;

2° La *station sans garage*, est destinée au service des voyageurs ; elle ne comprend généralement que deux petits bâtiments situés de chaque côté de la voie ;

3° La *station avec garage ou gare* est plus importante que la précédente, parce qu'elle sert souvent au service des marchandises : elle contient un emplacement de garage.

4° La *station d'alimentation* est pourvue d'un réservoir d'eau ayant une capacité de 50 à 150 mètres cubes ; il y en a une environ par distance de 20 kilomètres : les *dépôts* de combustible sont moins nombreux ;

5° La *station de bifurcation* possède toujours un atelier de réparations.

6° La *station de dépôt* est placée sur la ligne à des distances moyennes de 75 à 115 kilomètres en pays de plaine et de 45 à 75 en pays de montagne; elle est pourvue d'une remise à wagons.

7° Viennent enfin les *stations principales*, que l'on appelle, suivant les pays, stations de tête ou d'about, terminales ou métropolitaines.

Les superficies occupées par les diverses stations sont à peu près les suivantes : 2 à 3 hectares pour la station de passage, 3 à 5 hectares pour la station d'alimentation, 10 à 15 hectares pour les stations d'alimentation et de dépôt : les stations principales ont des dimensions variables, mais souvent très-grandes.

La présence d'une gare ou station à un point déterminé de la voie ferrée indique qu'à proximité se trouve un groupe plus ou moins considérable d'habitations : au point de vue des petites opérations de la guerre, il est très-important d'étudier quelles sont les situations réciproques des bâtiments de la station et de ces habitations ; c'est ce que nous montrerons en exposant la reconnaissance des lieux habités. Contentons-nous de faire remarquer que les stations sont beaucoup plus développées en longueur qu'en largeur ; quelques-unes d'entre elles sont pourvues d'un trottoir de 250 à 400 mètres de longueur sur 3^m,50 à 5 mètres de largeur ; ce trottoir, qui longe la voie sur les deux côtés, sert à l'embarquement et au débarquement des voyageurs et des marchandises ; l'examen des dimensions de ce *quai* et la recherche d'une place d'attente à proximité sont de première nécessité à une troupe appelée à faire usage du chemin de fer pour le transport.

Il nous reste enfin, pour terminer l'étude sommaire des voies ferrées, à indiquer comment est organisé leur *matériel roulant*.

Les principaux véhicules employés sont les suivants :

1° La *locomotive* est destinée à mettre le convoi en mouvement par traction : il y en a de trois classes ; à grande vitesse, mixte, à forte traction.

2° Le *tender*, chariot à quatre roues, suit immédiatement la locomotive et porte environ 3,000 litres d'eau avec 400 kilog. de coke pour un parcours de 50 à 60 kilomètres : le tender est muni d'un frein.

3^e Les *wagons de voyageurs* sont divisés en trois classes. Les wagons de la troisième classe sont plus particulièrement employés au transport des troupes : chacun de ceux-ci se divise en 4 ou 5 compartiments dont la contenance est de 8 ou 9 soldats armés.

4^e Les *wagons à bestiaux* et les *wagons-écuries* sont réservés au transport des chevaux de la troupe : le wagon à bestiaux peut contenir de 5 à 9 chevaux : on ne peut en mettre que 3 dans le wagon écurie.

5^e Les *wagons à bagages* et les *wagons à marchandises* sont destinés au transport des selles des chevaux et des vivres nécessaires aux troupes : quelques-uns sont, en outre, pourvus d'un frein. On peut y mettre 60 selles ou de 8 à 12 fois plus de denrées que dans les fourgons du train chargés à 750 kilogrammes.

6^e Les *wagons plats*, *trucks* et *plates-formes* servent au transport des pièces, des caissons, des voitures régimentaires, des chariots, des forges, des fourragères, des prolonges, des haquets et des bateaux : en moyenne, ils peuvent porter au moins une et au plus deux de ces voitures.

Nous développerons en temps voulu les principes relatifs à l'exploitation des chemins de fer pour l'usage des troupes et à la destruction de la voie ou du matériel. Nous rappelons seulement que, dans la reconnaissance d'un chemin de fer, il faut tenir compte de la nature et de la forme du terrain environnant dans la partie du parcours observée, ainsi que nous l'avons fait remarquer en traitant de la reconnaissance des routes et des chemins.

Article II. — Les lieux habités.

Dans toutes les guerres, à n'importe quelle époque, les LIEUX HABITÉS ont joué un rôle considérable, aussi bien sur les champs de bataille que pendant les opérations relatives aux investissements et aux sièges. Les conditions nouvelles de la tactique, amenées par les modifications qu'a subies l'armement, n'ont fait qu'accroître cette importance : à toutes les phases d'un combat, les lieux habités sont des points d'appui solides pour l'offensive ou des abris excellents pour la défensive. Des trois armes principales, l'infanterie est celle qui est le mieux à

même de tirer parti des lieux habités, tant pour augmenter les effets de son tir que pour se préserver des projectiles de l'artillerie ou de l'infanterie ennemie et des charges de la cavalerie. En outre, les lieux habités sont avantageux aux troupes de toutes sortes, qui peuvent s'y installer au repos par cette méthode particulière que l'on appelle le *cantonnement* : enfin, il convient d'ajouter qu'elles y trouvent des ressources précieuses pour les subsistances et le ravitaillement. Ces observations démontrent donc d'une façon évidente l'importance que possèdent les lieux habités et l'influence considérable qu'ils ont sur les opérations militaires, tant dans le domaine de la tactique que dans celui de la stratégie.

On peut classer les lieux habités en quatre catégories, répondant chacune à un combat de caractère spécial :

1^o Les *habitations isolées*, pour l'occupation desquelles le rôle principal appartient aux unités tactiques secondaires.

2^o Les *groupes isolés d'habitations*, dont la défense et l'attaque sont généralement confiées aux unités tactiques normales.

3^o Les *lignes ou groupes de lieux habités importants se reliant entre eux*, pour la possession desquels les grandes unités tactiques livrent bataille.

4^o Les *places fortes*, autour desquelles ont lieu les opérations des sièges.

La description, la défense et l'attaque des places fortes faisant partie des détails techniques contenus dans le *cours de fortification* professé à l'École, nous nous abstenons de nous en occuper actuellement : nous allons porter notre attention sur les lieux habités des trois premières catégories, abstraction faite de toute fortification, même passagère.

Sous la dénomination générale d'*habitations isolées*, nous comprenons une habitation de plaisance, un château, une abbaye, une ferme, une métairie, une usine, un moulin, une station ; les uns et les autres avec leurs dépendances et leurs annexes.

Le *groupe isolé d'habitations* est un hameau, un village, un bourg, une petite ville, une grande station.

Dans ces deux premières catégories, la localité considérée est éloignée de tout autre groupe d'habitations, soit à portée de fusil, soit à portée de canon : par suite, le terrain voisin

joue un grand rôle sur tout ce qui en concerne la défense et l'attaque.

Il peut se faire, au contraire, que, sans être intimement unies les unes aux autres, les habitations forment *une ligne ou un groupe de lieux habités importants se reliant entre eux*, c'est-à-dire ayant, au point de vue du combat, des relations constantes : il en résulte que, sur un espace de terrain souvent considérable, l'action entière a pour théâtre principal les habitations elles-mêmes.

Bonne pour l'étude théorique et la reconnaissance des lieux habités, cette distinction ne saurait être longtemps observée : en fait, il est utile de savoir comment on défend et comment on attaque une *ferme* et un *village*, qui sont respectivement les deux types les plus répandus et vraiment caractéristiques de l'habitation isolée ou du groupe isolé d'habitations : partant de ces données, on arrive aisément à établir les relations qui existent entre ces fermes, ces villages et même les petites villes, lorsqu'ils sont assez rapprochés pour constituer une ligne ou un groupe de lieux habités se reliant entre eux. C'est, au reste, la meilleure marche à suivre dans cette étude si importante, dont les résultats seraient singulièrement dénaturés par la moindre confusion : remarquons que nous avons déjà été amenés à employer une méthode analogue pour la reconnaissance des hauteurs, des bois et des cours d'eau.

Quelles que soient la nature et la forme de la localité habitée spécialement étudiée, son *occupation*, et par suite sa possession, n'a d'importance que si cette localité répond à l'une des conditions tactiques dont les principales sont les suivantes :

- 1° Servir de *poste avancé* sur les abords d'une position ou d'une place forte ;
- 2° Former un *poste détaché* sur les flancs d'une position ;
- 3° Constituer un *poste retranché* sur un réseau d'avant-postes ;
- 4° Donner un *point d'appui* sur le front ou sur le flanc d'une position ;
- 5° Devenir un *réduit* dans l'intérieur d'une position ;
- 6° Former un *poste de repli* sur la ligne de retraite d'une position ;

- 7° Tenir la *tête* ou le *débouché* d'un défilé ;
- 8° Servir de *gîte d'étape* sur une ligne d'opérations ;
- 9° Constituer une *place du moment* sur une base secondaire d'opérations ;
- 10° Permettre l'exploitation d'une *voie ferrée*.

Voyons maintenant quelles sont la nature et la forme générales d'une habitation isolée ou d'un groupe isolé d'habitations. Les ÉLÉMENTS qui la constituent sont : les abords, l'enceinte, l'intérieur et les derrières.

Au point de vue du combat, on peut considérer une habitation isolée ou un groupe isolé d'habitations comme formant une position : ayant le projet de terminer l'étude du terrain par l'examen détaillé de ce que l'on appelle *position*, nous nous abstenons de traiter aujourd'hui de ce qui concerne les *abords* et les *derrières* d'un lieu habité.

Restent l'enceinte et l'intérieur : mais, avant d'aller plus loin, il est indispensable de revenir à la distinction précédemment faite qui sépare l'habitation isolée du groupe isolé d'habitations : pour éviter toute confusion, et, pour faciliter l'examen de ces objets si nombreux et si variés, nous prendrons respectivement, comme modèles de ces deux catégories de lieux habités, la ferme et le village.

L'*enceinte* d'une FERME est presque toujours assez nettement marquée par des murs, des clôtures en planches, des haies, des fossés ou des levées de terre : les haies vives, les murs et les parapets sont les plus avantageux à la défense. Quant à la forme de l'enceinte, elle est d'autant meilleure pour la défense qu'elle se rapproche le plus du tracé bastionné : il faut alors que l'attaque cherche à s'emparer des saillants ou à percer par les lacunes auxquelles la défense n'a pas eu le temps de remédier.

L'*intérieur* d'une ferme contient généralement un corps de logis principal, des dépendances telles que communs, magasins ou ateliers, écuries et étables, granges et hangars, des cours, des jardins, des vergers, quelquefois même un parc. Tous ces objets ont, ou peuvent avoir, une grande importance tactique, tant pour l'attaque que pour la défense. Celle-ci doit chercher autant que possible à occuper une ferme dont l'intérieur se rapproche du *terre-plein* d'un ouvrage de fortification avec un *réduit* : on obtient le terre-plein, en rasant les annexes et les arbres : on y établit des communications sûres, com-

modes et dérobées : on y ménage quelques abris pour les sou-tiens et les embuscades : enfin, on forme le réduit avec le corps de logis principal.

Mais tous ces travaux demandent beaucoup de temps : il arrive souvent que les défenseurs ne peuvent les exécuter. C'est au chef des troupes d'attaque à profiter de la situation défavorable dans laquelle est placé l'adversaire : il fait reconnaître les points faibles de l'enceinte, les couverts que contient l'intérieur, la position du bâtiment principal par rapport au front d'attaque : il peut alors espérer se rendre maître de l'habitation, surtout en menaçant les flancs et la ligne de retraite. Si la ferme est bien placée relativement au but du combat, si elle est mise en état de défense, il est toujours préférable d'essayer de la tourner pour s'en rendre maître.

Il est rare que l'enceinte d'un VILLAGE situé en pleine campagne soit parfaitement déterminée : quelquefois elle est en partie, ou en totalité, limitée par un vieux rempart, un fossé, un cours d'eau, un bois, un escarpement : mais en général, en dehors du groupe compacte que forme la masse des maisons, il y a quelques habitations isolées à plus ou moins de distance de ce groupe.

Cette enceinte forme à la fois le front et les flancs, quelquefois même les derrières, de la position occupée par la troupe ; il en résulte qu'elle doit être souvent considérée comme l'enceinte d'un ouvrage de fortification, et qu'il y a lieu, non-seulement de tenir compte des relations entre son développement et l'effectif des troupes chargées de la défense, mais encore de la forme générale qu'elle affecte. Sous ce rapport, les villages se rapprochent presque toujours de l'un des deux types suivants : ou ils sont groupés autour d'un bâtiment principal, château, église, maison commune : ou, ils s'étendent le long d'une grande route. On trouve les villages ayant la première forme surtout en dehors des routes fréquentées, et ils sont presque tous d'origine plus ancienne que les derniers : il n'est même pas rare de voir, autour des villages groupés, des murs, de vieux remparts, des fossés, des promenades sur des chaussées, formant une enceinte parfaitement déterminée : il n'en est jamais ainsi des villages allongés. Quant à préjuger les avantages et les inconvénients que la défense et l'attaque peuvent avoir lorsque le village présente l'une ou l'autre des

deux formes, on ne saurait le faire d'une façon absolue : on peut simplement remarquer que les villages à enceinte circulaire facilitent la direction de la défense, mais permettent la concentration des feux de l'attaque : pour les villages à enceinte allongée, la défense se fait difficilement si le front d'attaque est dirigé contre le petit côté de l'enceinte, tandis qu'elle tirera peut-être une grande force de la position du grand côté sur le front d'attaque.

Quelle que soit la forme de l'enceinte du village, il faut bien observer quels sont les chemins qui la traversent, comment sont placées les issues par rapport aux angles saillants et rentrants, quelles sont les directions, jusqu'à bonne portée de fusil ou de canon, des diverses voies qui mettent le village en rapport avec les localités voisines. Toutes ces observations sont d'une extrême importance particulièrement lorsque les abords, les flancs ou les derrières du village sont peu praticables.

En ce qui concerne l'intérieur du village, il y a lieu d'abord d'examiner s'il a une profondeur suffisante pour l'effectif des troupes qui doivent le défendre et s'il n'est point dominé : mais nous parlerons de ces deux parties de la reconnaissance à propos des positions : on reconnaît la nature des jardins et vergers qui se trouvent presque toujours entre l'enceinte et les maisons, l'espèce de construction de celles-ci et la direction ainsi que les dimensions des rues. Il est à remarquer que, dans les villages en terrain plat, les rues sont souvent larges et droites, se coupant à angle droit et traversant la localité sur toute son étendue, ou se dirigeant vers une place centrale, selon qu'ils sont formés de maisons dispersées ou groupées : dans les villages en terrain accidenté, à niveaux présentant des ressauts et des terrasses, les rues sont généralement étroites et tortueuses, souvent même sans issue et formant des impasses. Toutes ces observations sont utiles à faire au point de vue du combat à l'intérieur du village : mais les points sur lesquels il faut particulièrement porter l'attention sont : les maisons extérieures dominant l'enceinte et les abords, les maisons d'angle donnant des vues sur les principales rues, la place centrale, l'organisation du village en îlots ou en secteurs, enfin l'habitation pouvant servir de réduit : il y a lieu de tenir compte, pour ces diverses parties de la reconnaissance, d'abord de la situation

du village par rapport à l'ensemble des opérations, ensuite de l'appui que les troupes de défense ou d'attaque peuvent avoir par le fait de la présence d'autres troupes chargées de combattre sur les flancs, ou de l'isolement complet du village considéré alors comme théâtre principal de l'action qui a pour but de le conserver ou de le prendre.

Tels sont, en résumé, les rapports qu'a la reconnaissance des lieux habités avec les opérations militaires : cet exposé rapide n'a d'autre objet que de préparer à l'étude du rôle important exercé par ces objets du terrain dans toute guerre : nous y reviendrons fréquemment.

CHAPITRE IV

LES DÉFILÉS

Il est difficile de produire une définition exacte et générale des DÉFILÉS : en fait, on donne ce nom à un passage à travers un terrain accidenté, coupé, couvert et impraticable : on dit aussi que le défilé est une partie de route où la troupe en marche est obligée de resserrer le front de sa colonne ; mais, toutes ces interprétations ne sont pas entièrement fondées. La vérité est que, sur tout terrain, sauf sur le sol plat, uni, découvert et praticable, il y a des défilés : ces accidents sont souvent nombreux : dans les terrains ondulés ou montueux, coupés, couverts et impraticables, on en rencontre à chaque instant. Les uns sont naturels et sont des parties du terrain : les autres sont artificiels et sont des objets du sol : en outre, les défilés ont souvent une grande importance stratégique et presque toujours une force tactique considérable : leur influence sur les opérations est donc capitale : leur occupation et leur défense sont généralement faciles : leur attaque est, au contraire, difficile et même périlleuse. Pour toutes ces raisons, il est indispensable de présenter une étude spéciale des défilés.

Quand on considère l'ensemble des accidents appelés défilés, on voit qu'on peut les classer en trois grandes catégories déterminées par la nature et par la forme de leurs *flancs*, incidemment aussi par les dimensions de leurs *éléments*. Ces éléments sont les deux extrémités du défilé, sa longueur et sa largeur, la nature et la forme des abords près des deux

extrémités : il n'y a pas entente complète pour désigner celles-ci : néanmoins on admet généralement que l'*accès*, *entrée* ou *tête* du défilé est l'extrémité par laquelle une troupe se présente pour franchir un défilé, et que l'*issue*, *sortie* ou *débouché* est l'extrémité opposée, celle par laquelle la troupe débouche du défilé.

La combinaison entre eux des divers éléments naturels ou artificiels que nous venons d'énoncer a amené le partage des défilés en défilés absolus, défilés relatifs et défilés mixtes : les règles tactiques à adopter pour occuper, défendre, attaquer, franchir ces divers défilés et pour en déboucher, varient avec la catégorie à laquelle ils appartiennent.

Les défilés ABSOLUS, c'est-à-dire à *flancs inaccessibles ou impraticables*, sont ceux par lesquels une troupe est obligée de passer pour se rendre d'un point à un autre à travers un terrain de forme et de nature telles qu'il est impossible de s'étendre sur les flancs.

Tels sont : le pont sur un cours d'eau, le gué à travers une rivière, la digue sur un étang ou sur un marais, la gorge, le ravin, le col, entre des escarpements rocheux.

Dans tous ces accidents, la colonne ne peut songer à couvrir son mouvement par un réseau latéral d'éclaireurs et de flanqueurs : il faut qu'elle passe par le défilé depuis la tête jusqu'à la queue : on comprend donc que cette opération est à la fois une des plus importantes, car elle se produit souvent, et une des plus critiques, puisque le nombre ne sert de rien en cas de combat dans le défilé.

Nous verrons, en étudiant les marches, comment on franchit les défilés absolus, et en étudiant les combats, comment on les défend et comment on les attaque : nous nous contentons de présenter actuellement quelques observations destinées à faciliter ces études ultérieures.

Nous avons déjà parlé des ponts dans la reconnaissance des cours d'eau : ce sont des moyens de passage longs de 5 mètres au moins, et larges de 5 à 20 mètres : quand ils s'étendent sur toute une vallée, on les appelle viaducs ; quand ils sont moins longs, on leur donne le nom de ponceau ou passerelle. Avant de défendre un pont, il faut s'assurer que la conservation en est utile : sinon, il est préférable de le détruire ou tout au moins de le couper. Quant à l'attaque d'un pont, elle constitue presque

toujours une opération tactique de premier ordre : il faut donc ; pour s'y résoudre, avoir acquis la conviction que la possession de ce défilé est indispensable.

Les conditions favorables à la défense d'un pont sont toujours défavorables à l'attaque. Pour le premier mode de combat, il faut que la rive dont on est maître soit dominante, couverte et en forme concave ; dominante, afin d'assurer la supériorité des feux ; couverte pour abriter les défenseurs ; concave, pour faire converger les feux vers le débouché du défilé par lequel l'assaillant cherchera à pénétrer. Quant au point favorable à la défense, il n'est ni en avant ni à l'intérieur, mais toujours en arrière du pont et à une distance proportionnée à la longueur du défilé ainsi qu'aux forces des défenseurs. Les troupes d'attaque doivent chercher à se placer dans des conditions analogues, c'est-à-dire posséder une rive dominante, couverte et concave.

Les règles sommaires que nous venons d'indiquer comme applicables à la tactique d'une troupe qui veut rester ou se rendre maîtresse d'un pont sur un cours d'eau, le sont aussi quelquefois lorsqu'il s'agit d'un pont au-dessus ou au-dessous d'un chemin de fer : il arrive souvent, en effet, que la nature des travaux de construction d'une voie ferrée en rend le franchissement impossible en tout autre point que par le pont, tant sont roides, longs et élevés les murs de soutènement destinés à revêtir les terres de déblai ou de remblai.

Les défilés formés par des passerelles ou des ponceaux se défendent et s'attaquent d'après des principes analogues à ceux que nous venons d'indiquer sommairement pour les ponts : il en est de même des gués. Quant aux viaducs et aux digues, on ne saurait donner à leur égard des règles aussi absolues : il y a lieu de tenir compte de leur tracé, de leur longueur et aussi de leur direction par rapport aux flancs. Il peut se faire que la direction soit perpendiculaire, oblique ou parallèle à la position des troupes : on conçoit aisément que les dispositions défensives ou offensives doivent être en rapport avec chacun de ces cas particuliers : on ne peut donc poser en fait que jamais la défense d'une digue ou d'un viaduc ne se fera dans l'intérieur du défilé : dans certaines circonstances, on pourra en interdire le passage simplement en tenant les flancs et le débouché ; dans d'autres, on tirera parti de la situation

des flancs et du défilé lui-même. Enfin, pour le passage, c'est seulement pas à pas que les troupes d'attaque pourront s'avancer sur une digue, sur un viaduc ou sur une route entre des rochers : en conséquence, cette sorte d'opération doit être considérée comme de la plus grande difficulté,

Les défilés RELATIFS, c'est-à-dire à *flancs accessibles ou praticables*, sont ceux par lesquels le gros de la troupe et les voitures sont obligés de passer pour se rendre, d'un point à un autre, à travers un terrain de forme et de nature telles que des hommes isolés ou de petites fractions dispersées puissent s'étendre sur les flancs.

Telles sont : la route à travers un pays accidenté, la route au milieu des bois, la rue dans un lieu habité. Nous avons déjà signalé, en étudiant les parties et les objets du terrain, l'influence que ces sortes de défilés exercent sur les opérations militaires : nous verrons comment on peut en tirer parti pour la marche et pour le combat.

Il est évident que l'on ne saurait ni défendre, ni attaquer, ni franchir une route formant défilé, ou une rue, comme on agit par rapport à un pont ou à une digue. Dans ce dernier cas, il faut absolument être maître du passage, tandis que, dans l'autre, il suffit d'être maître des flancs. Ceux-ci sont généralement couverts ou dominants : ils deviennent nécessairement le principal théâtre de la lutte ayant pour résultat la possession du défilé relatif. S'il s'agit d'une rue, en outre de la barricade qui pourra en interdire l'accès, les maisons d'angle, les maisons de face, les habitations latérales joueront un rôle de première importance, et le combat s'y livrera surtout en ordre dispersé. S'il est question d'une route à travers bois, il peut se faire qu'une coupure vienne la barrer, mais c'est sur la lisière latérale que commencera le combat : si l'action se continue sous le couvert, les troupes qui y auront la supériorité seront maîtresses de la route. Enfin, quand le combat a pour objet la possession d'une route entre des hauteurs accessibles, il peut se faire qu'il commence à l'entrée du défilé, qu'il se continue à l'intérieur et qu'il se termine au débouché : cela dépendra de la force des troupes engagées, de l'espèce des armes employées, de la nature du terrain sur les flancs et des relations du combat avec les opérations simultanées ou ultérieures.

En résumé, ainsi qu'on peut le voir, un défilé n'est pas tou-

jours un point de passage où une colonne doit rétrécir son front pour continuer sa marche : en outre, et c'est ce que nous tenions à constater, les défilés relatifs donnent lieu à des dispositions de troupes très-différentes pour le combat : on n'est maître du premier que si l'on peut le franchir : pour être maître des seconds, il suffit souvent de tenir les flancs.

Il existe une troisième espèce de défilés auxquels nous avons attribué la qualification de MIXTES. Nous ne faisons toutefois cette distinction qu'an point de vue de l'étude théorique. En réalité, un défilé mixte est un passage qui touche d'un côté à un terrain couvert, inaccessible ou impraticable, tandis que l'autre côté est formé par un terrain sur lequel les troupes peuvent s'étendre avec plus ou moins de facilité.

Telles sont : une route longeant un cours d'eau, une digue de canal formant chemin de halage, une route à flanc de coteau, dans certains cas une route passant près d'une ville, près d'une place forte ou sur la lisière d'un bois, etc... Comme on le voit, la troupe engagée sur le défilé ne peut s'étendre sur l'un des deux flancs, ou elle ne peut envoyer sur ce flanc que des hommes dispersés ou de petites fractions : quant à l'autre flanc, il donne lieu à un combat local dépendant de sa nature et de sa forme, mais la troupe peut s'y déployer régulièrement, sinon le défilé devient relatif.

Il est inutile d'insister plus longtemps sur cette dernière espèce de défilé : il est évident que la troupe s'y dispose, en cas de combat, d'une part pour tenir le flanc où elle peut aisément manœuvrer, d'autre part pour s'assurer la possession de l'obstacle qui forme le défilé : les avantages ou les inconvénients d'un défilé mixte sont donc en partie analogues à ceux que nous avons indiqués pour les défilés absolus et les défilés relatifs : c'est pourquoi nous n'avons introduit cette distinction en trois catégories qu'au point de vue des définitions.

CHAPITRE V

LES POSITIONS

On appelle *position* l'espace de terrain sur lequel une troupe s'établit et où elle trouve des conditions favorables pour ses projets ultérieurs ; on dit alors que la troupe *prend position*. Ce fait se présente toutes les fois qu'une troupe s'arrête pour se reposer après avoir marché ou combattu ; un camp, un bivac, un cantonnement doivent toujours constituer une position.

Les projets ultérieurs du chef de la troupe peuvent être d'attaquer ou de résister : les positions sont donc offensives ou défensives. Une position *offensive* a pour but de permettre à une troupe d'attaquer l'ennemi avec succès ; une position *défensive* a en vue la résistance sur un terrain avantageux.

La zone de terrain qui sépare deux troupes en présence et ayant pris position pour engager l'action ou l'accepter, est ce que l'on appelle le *champ de bataille* ou le *champ de combat*. Le combat est une lutte entre deux parties numériquement faibles des armées belligérantes ; la bataille est une action souvent décisive, à laquelle prend part une grande partie des armées ennemies.

Le combat est le but définitif de toutes les petites opérations, de même que la bataille est celui des grandes ; les troupes menées vers le champ de combat ou de bataille y sont dirigées d'après des combinaisons éminemment dépendantes du domaine de la stratégie ; tout en tenant compte des conséquences stratégiques qu'aura l'engagement de ses forces avec celles de l'adversaire, le chef doit choisir une position et prendre des dispositions qui relèvent essentiellement des règles de la tactique ; donc, sur le champ de combat ou de bataille, les deux sciences militaires se confondent en vue d'amener l'anéantissement des forces de l'adversaire, ou tout au moins leur amoindrissement dans des proportions relatives à la quantité et à la nature des troupes engagées, ainsi qu'au but objectif proposé.

L'expérience des guerres passées vient, du reste, à l'appui du raisonnement pour prouver que, dans les petites comme

dans les grandes opérations, la stratégie et la tactique sont inséparables. De quoi dépend, en effet, l'influence d'une position ? De son importance et de sa force. Or, son importance résulte de considérations stratégiques ; sa force tient à la manière dont elle est constituée. Une position très-importante peut être très-faible, et une position très-forte peut, au contraire, n'avoir aucune importance. Pour qu'une position ait une influence réelle, il faut donc qu'elle ait à la fois une importance stratégique et une force tactique. Si, étant importante, elle n'est pas assez forte, l'ennemi s'en rendra facilement maître ; si, étant très-forte, elle n'a pas d'importance, l'adversaire l'évitera. L'histoire militaire nous prouve que les plus habiles généraux se sont toujours fait remarquer par le coup d'œil avec lequel ils jugeaient l'importance stratégique et la force tactique d'une position.

L'importance d'une position est généralement la conséquence du commandement qu'elle possède sur les lignes stratégiques relatives à l'opération plus particulièrement étudiée ; et nous insistons sur ce fait qu'il existe des positions et des lignes stratégiques dans les petites comme dans les grandes opérations ; une compagnie chargée d'attaquer ou de défendre une ferme placée à un défilé, prend position, absolument comme une grande armée de 300,000 hommes tenant un espace de terrain long de 15 à 20 kilomètres sur la ligne d'opérations.

Or, une position ne peut commander une ligne stratégique que de deux manières :

1° La position est à cheval sur cette ligne, perpendiculairement à sa direction.

2° La position est parallèle à cette ligne, mais à une distance telle que l'ennemi ne pourrait passer sans être exposé aux coups des projectiles.

Toutes les fois qu'une position sera choisie de l'une ou de l'autre manière, elle sera importante ; elle ne le sera pas dans les autres cas.

Voyons maintenant ce qui concerne la *force* de la position.

Quelle que soit d'ailleurs la forme du terrain constituant la position, celle-ci n'est forte qu'autant que son développement est en proportion avec l'effectif des troupes qui l'occupent ; la position peut être limitée, non limitée ou partiellement limitée.

Une position *limitée*, métairie, pont, bois, hauteur escarpée,

a l'avantage d'être naturellement forté, mais elle a l'inconvénient de ne pouvoir être occupée que d'une seule manière, de n'avoir qu'une seule direction de commandement sur la ligne stratégique, d'exiger un nombre de troupes déterminé et de condamner ces troupes à une défensive presque absolue.

Une position *non limitée* a l'avantage de favoriser les manœuvres, de commander la ligne stratégique conformément au but proposé, de serrer ou de disperser les troupes selon les circonstances locales, et de permettre de passer de l'offensive à la défensive ou réciproquement; elle a presque toujours l'inconvénient d'être facilement abordable sur un ou plusieurs points.

Une position *partiellement limitée* a la plupart des avantages et des inconvénients que nous venons de signaler pour les deux précédentes. Lorsque la position est défensive, il est bon que les parties limitées soient le théâtre de la défense passive et commandent la ligne stratégique, les parties non limitées étant occupées par des troupes qui manœuvrent et se livrent à une défense active. Lorsque la position est offensive, il faut, au contraire, que les parties non limitées soient contiguës à la ligne stratégique, afin que les troupes d'attaque y aient les mouvements libres, les troupes non engagées restant en réserve et servant d'appui sur les parties limitées de la position.

Décomposons maintenant la position et cherchons quelles conditions doivent en remplir les ÉLÉMENTS, selon qu'elle est offensive ou défensive.

En principe, une position est d'autant plus forte qu'elle se rapproche davantage des formes affectées aux ouvrages isolés ou aux lignes d'ouvrages de la fortification. Nous sommes donc amenés à donner à la position les principaux éléments suivants : les postes détachés, les abords et leurs postes avancés, le front, les flancs, l'intérieur, les derrières avec la ligne d'opérations ou la ligne de retraite, et enfin la clef de la position; en outre, comme les obstacles naturels contenus dans la position sont quelquefois insuffisants, il est indispensable de signaler les retranchements destinés à fortifier les points faibles.

Les *postes détachés* sont des points importants à garder en dehors des flancs ou à proximité de la ligne de retraite des

troupes en position ; ils sont occupés par une garnison de force et de nature déterminées d'après leur importance et le rôle qui leur est réservé. Lorsque la position est défensive, les postes détachés ont le même objet que les ouvrages détachés autour des places fortes ; pourvus d'un commandement suffisant sur le terrain voisin, occupés par des troupes d'infanterie et d'artillerie, placés presque toujours près des défilés par lesquels viendra l'adversaire s'il veut menacer les flancs ou les derrières de la position, ils sont destinés à arrêter, ou tout au moins à retenir les mouvements tournants, la marche enveloppante et l'investissement de la position par l'ennemi ; ils empêchent ses reconnaissances, ils informent de son approche et leur service donne une sécurité réelle à la troupe chargée de défendre la position principale. Quand la position est offensive, le but et la composition de leur garnison ne sont plus les mêmes ; ils sont alors presque toujours occupés par des troupes de cavalerie et d'artillerie légère qui, agissant avec plus ou moins d'indépendance, souvent en flanqueurs ou en partisans, exécutent à de grandes distances des mouvements tournants qui sont des démonstrations, des diversions, des pointes ou des attaques à revers contre les troupes ennemies.

Les *postes avancés* sont placés sur les abords de la position et en relations intimes avec les troupes chargées de défendre celle-ci. Quand la position est défensive, ils jouent le rôle des ouvrages avancés des places fortes : ils sont à bonne portée de la position qui leur donne les flanquements et les secours nécessaires : ils divisent l'attaque de l'ennemi, dont ils surveillent et dont ils annoncent les mouvements : ils arrêtent où ils retardent le plus possible la marche de ses colonnes. Mais l'occupation des postes avancés présente souvent de bien graves inconvénients : il peut se faire, en effet, qu'ils gênent les feux de la défense principale : comme ils sont destinés à être pris, souvent même assez rapidement, le mouvement de retraite des troupes qui les défendaient produit toujours un fâcheux effet moral : enfin, l'ennemi, après s'en être emparé, peut s'y établir à son tour et prendre pied sur les abords de la position : pour toutes ces raisons, il est préférable de détruire ou de brûler les postes avancés dont la défense est reconnue désavantageuse ou inutile. Lorsque la position est offensive, l'occupation des postes avancés est toujours favorable, car elle assure les

débouchés des colonnes principales : ils forment ainsi des points d'appui successifs pour marcher à l'attaque.

Les *abords* d'une position sont les parties du terrain qui s'étendent en avant de son front vers l'ennemi : c'est là que s'engagent les préliminaires du combat. La constitution des abords, pour être avantageuse, doit offrir une relation intime avec les projets de la troupe en position. Lorsque la position est purement défensive, il faut qu'elle ait des abords formidables et plus ils seront inaccessibles et impraticables, meilleure sera la position : celle-ci devient alors tout à fait analogue à une place forte inabordable. Lorsque le chef de la troupe en position, tout en prenant une attitude défensive ; veut se réserver la faculté de passer à l'offensive en temps opportun, il ne saurait choisir de meilleurs abords que ceux ayant de l'analogie avec les glacis d'une place-forte. Le terrain des abords doit alors être constitué de la façon suivante : plat ou en pente douce vers l'ennemi, ce qui favorise l'effet du tir et ménage aux défenseurs des retours offensifs : nu ou découvert, sinon l'adversaire pourrait profiter des ondulations, des bois et des habitations pour se préserver des projectiles, masquer ses mouvements et réunir ses troupes qui, solidement appuyées, se lanceraient ensuite à l'assaut : coupé par des canaux et des ruisseaux parallèles au front, rendu impraticable en certains points par des marais, afin de diminuer le nombre et l'étendue des points d'attaque : cette dernière condition est essentielle, car une troupe n'accepte généralement un combat défensif qu'à cause de son infériorité numérique : il lui est donc indispensable de forcer l'ennemi à déboucher par des défilés où la supériorité des forces est toujours inutile, quelquefois même embarrassante : le petit nombre peut alors aisément arrêter ou refouler le plus grand. Que la position soit purement défensive ou choisie en vue d'une défense active, il est presque toujours nécessaire de raser ses abords et de détruire, totalement ou partiellement, les défilés par lesquels viendront les colonnes assaillantes. On s'assure, en outre, une grande supériorité de tir en jalonnant les distances sur les directions probables de l'attaque : on indique ces distances par des repères tels que l'adversaire ne puisse avoir le soupçon de leur signification.

Lorsque la position est offensive, la nature et la forme des abords doivent être constituées d'une toute autre manière : le

terrain doit être en pente douce pour que les troupes de toutes armes puissent aisément y circuler : il doit être dominé par la position que l'on quitte afin que le feu des réserves qu'on y a laissées protège et favorise le mouvement et le déploiement des premières colonnes : il doit être uni et non coupé, de façon que celles-ci ne soient ni arrêtées sous le feu de l'ennemi, ni obligées de se procurer des moyens de passage : des couverts, éminences, bois ou habitations sont excellents parce qu'ils permettent aux troupes de s'y reformer, aux réserves de s'y tenir à l'abri, et aux mouvements tournants de s'effectuer sans que l'adversaire soit à même de supposer leur but, leurs forces et leur direction. En résumé, la constitution des abords reconnue favorable à la défense devient désavantageuse pour l'attaque, ou réciproquement : aussi dans l'étude des abords d'une position, est-il indispensable de bien savoir quels sont les projets ultérieurs du commandant de la troupe chargée d'occuper celle-ci.

Le *front* d'une position est la partie occupée par les troupes de la première ligne de bataille. Quel que soit le but de la position, le choix du front doit répondre à certaines conditions indispensables : il faut qu'il soit toujours dominant par rapport aux abords ; il ne doit jamais être dominé à portée de fusil ou à portée de canon, selon la nature et la force des troupes engagées : la direction du front doit être telle que la position ait une influence réelle sur la ligne stratégique qu'il s'agit de couvrir ou de prendre. Lorsqu'une position est défensive, la forme la plus avantageuse du front est celle qui se rapproche davantage du tracé bastionné : c'est donc une ligne brisée composée de saillants et de rentrants, ceux-ci donnant des flanquements suffisants en avant de ceux-là : quant à l'étendue du front, elle doit être proportionnée au nombre des troupes chargées de défendre la position : on ne saurait indiquer d'une façon invariable la relation la meilleure à établir entre ces deux éléments importants de la défense, mais on admet qu'elle peut varier entre 2 et 10 hommes par mètre courant du front, en tenant compte des lignes successives que les troupes de la défense forment en arrière du front dans le sens de la profondeur : lorsqu'il y a moins de 2 hommes par mètre courant, la résistance ne peut être de longue durée : lorsqu'il y a plus de 10 hommes, les mouvements des troupes sont em-

barrassés, à moins que la position n'ait une grande profondeur, ce qui diminue toujours la force des flancs. On comprend aisément que tous les points du front n'ont pas besoin d'être occupés : les défenseurs se grouperont surtout, en effet, vers les rentrants couverts et ayant un commandement suffisant : ils se donneront ainsi la supériorité du tir, l'avantage d'un abri et ils pourront croiser leurs feux en avant des parties du front où l'on n'a pas jugé utile de placer des troupes : en certains points, c'est à peine si l'on aura 1 homme par mètre courant et en arrière du front, tandis que, sur les autres, le nombre sera très-considérable. C'est au chef de la défense qu'il appartient de répartir ses troupes conformément à la constitution du front, soit pour renforcer les points naturellement faibles, soit pour arrêter les colonnes de l'assaillant arrivant par les directions reconnues comme probables. Il faut presque toujours éviter de considérer le front de la position comme une enceinte continue dont tous les points sont bons à occuper et à défendre : en agissant ainsi, on croit être fort partout et on ne l'est nulle part. Il est préférable de s'assurer la supériorité numérique jointe à l'avantage de la position sur certains points importants : par ce procédé, on force l'assaillant à modifier son plan d'attaque, on l'amène à faire ce que l'on veut et non pas ce qu'il veut, résultat considérable, qu'il faut sans cesse chercher à obtenir. Lorsque la position est offensive, le front n'a d'autre but que de permettre aux premières troupes d'engager l'action sous la protection efficace des batteries et des réserves qui le tiennent et s'y abritent. Avant que le combat s'engage, les troupes d'attaque sont souvent concentrées dans leurs camps ou bivacs afin de rendre plus facile et moins fatigante la surveillance de leurs approches : dans cette situation, le front de la position est généralement peu étendu par rapport au nombre des troupes qui l'occupent : pendant la marche, le front, y compris même le réseau des éclaireurs d'avant-garde, est très-faible relativement à la profondeur de la colonne. Mais dès que le combat commence, la troupe en station ouvre ses intervalles, la troupe en marche déploie les éléments de sa colonne : ce mouvement en éventail se fait à l'aide des voies latérales, ou des débouchés tactiques dont nous avons signalé l'utilité et l'emploi : le nombre d'hommes à placer par mètre courant du front dépend alors de la nature et de

la forme de celui-ci : en certains points, tels que celui de l'attaque principale ou ceux des attaques secondaires, il faudra souvent une grande profondeur, soit pour renouveler les assauts, soit pour étendre la ligne d'attaque, envelopper l'ennemi et l'écraser sous des feux convergents : sur d'autres points, au contraire, il n'y aura que quelques colonnes ou lignes, clairsemées ou dispersées, dont le but sera surtout de relier les colonnes ou lignes principales.

Nous avons déjà dit qu'on partage toujours le front d'une troupe en deux ou trois parties : il comprend au moins deux ailes, et souvent, en outre, un centre. On agit de même pour le front d'une position : si peu importante que soit celle-ci, si faibles que soient les troupes chargées de la défense ; il est mauvais d'y conduire la résistance parallèlement au front : on ne confiera pas la défense des postes avancés à une troupe, celle des abords à une autre troupe, celle du front à une autre encore, celle de l'intérieur à une dernière : il faudra partager le front en tranches perpendiculaires qui, depuis les postes avancés jusqu'à la ligne de retraite, formeront ce que l'on appelle des *secteurs* : la défense de chaque secteur sera confiée à un seul chef, qui conduira le combat en disposant le mieux possible les forces qu'il commande. Cette règle est, du reste, aussi bien applicable à l'attaque qu'à la défense. On désigne ces secteurs en les qualifiant d'aile droite, centre et aile gauche : quand ils sont plus nombreux, on leur donne des appellations appropriées aux circonstances locales ou on les numérote simplement.

Les *flancs* d'une position sont les parties nettement limitées ou vagues qui fixent l'étendue du front et de l'intérieur. Que la position soit offensive ou défensive, il faut que les flancs soient tels que l'ennemi ne puisse les tourner ; la constitution des flancs a toujours une grande importance tactique. Les meilleures positions défensives ont des flancs dominants, découverts, coupés, inaccessibles ou impraticables. Une troupe qui, soit pour résister sur place, soit pour se porter en avant, peut appuyer l'un de ses flancs, ou même les deux, à des obstacles naturels comme un cours d'eau, un marais ou des escarpements, tire de cet appui une grande force tactique ; rassuré sur les dangers qui ne peuvent atteindre ses flancs, le chef de la troupe est à même de porter tous ses efforts sur le front.

Quand il n'y a pas d'obstacles naturels sur les flancs d'une position défensive, on est obligé d'y suppléer par des dispositions de troupes ou par des ouvrages de fortification passagère. Quant aux flancs d'une position offensive, il faut qu'ils aient les qualités que nous avons déjà indiquées pour le front d'attaque ; avec la portée, la justesse et la rapidité de tir des armes actuelles, les attaques directes seront rares ; il faut donc préparer et accompagner l'assaut principal par de fausses attaques conduites contre les flancs de l'adversaire ; dans ce but, le terrain latéral à toute position offensive doit rendre faciles les mouvements tournants, et être, par conséquent, uni et couvert.

L'intérieur d'une position peut être comparé au terre-plein d'un ouvrage de fortification ouvert à la gorge ; son périmètre se compose du front, des flancs et des derrières. Les troupes qui occupent l'intérieur d'une position ne prennent généralement pas part aux préliminaires du combat ; elles restent en seconde ou troisième ligne, ou en réserve ; il faut donc d'abord que la position ait une profondeur suffisante pour permettre aux troupes non engagées de se répartir par lignes successives dans chaque secteur ; il n'y a aucune règle fixe à ce sujet ; c'est au chef de la troupe qu'il appartient de juger si l'intérieur de la position est suffisant, en tenant compte des circonstances locales, du but particulier du combat, de la nature et de la force des troupes engagées, des projets et des forces supposés ou connus de l'adversaire. L'intérieur de la position doit encore remplir d'autres conditions indispensables : il faut qu'il soit couvert pour que les troupes de réserve y trouvent des abris défensifs ou des points d'appui offensifs ; il doit être uni, car s'il existait des coupures, les troupes de secours éprouveraient de grandes difficultés pour se porter sur les différents points de la position où leur présence serait jugée nécessaire ; il doit être sillonné par des voies de communication sûres, praticables et dérochées ; si celles-ci ne sont pas tracées, on doit pouvoir y suppléer en créant des débouchés tactiques. Enfin, l'intérieur doit être dominant, et il ne doit pas être dominé à portée de canon ou de fusil, selon la force des troupes en présence ; lorsqu'il n'en est pas ainsi, l'adversaire peut, à l'aide de quelques canons ou de quelques tirailleurs bien placés, arriver à couvrir l'intérieur de la position avec ses projectiles, tourner

les lignes placées sur les abords ou sur le front, et amener celles-ci à se retirer; à ce point de vue, la meilleure position offensive ou défensive est celle qui contient des terrasses successives à commandement suffisant.

Il arrive souvent que l'intérieur de la position renferme une partie ou un objet du terrain que l'on emploie, comme dernier moyen de résistance ou comme point d'appui principal; c'est ce que, dans une position défensive, on appelle le *réduit*; par analogie, on pourrait dire qu'il forme une *base* à l'attaque.

On désigne sous le nom de *derrières* la partie de la position opposée et parallèle au front, et qui est traversée par la *ligne de retraite*. Quelque probable que paraisse le succès d'une troupe qui prend position avec le projet d'engager ou d'accepter un combat, la prudence conseille toujours de lui assurer la retraite et de prévoir la possibilité d'un échec; les hommes de guerre réputés les plus entreprenants en ont toujours agi ainsi; la déroute et le désastre ont été les conséquences inévitables de l'impéritie de ceux qui n'y avaient pas pourvu; cette obligation est si grande, que la reconnaissance d'une position devrait commencer, en principe, par l'examen de ses derrières et par l'étude de la ligne de retraite; si les conditions dans lesquelles se présentent ces derniers éléments de la position ne sont pas favorables, il vaut mieux renoncer au combat; il ne saurait en être autrement que dans le cas où la lutte doit être poussée à toute extrémité. La détermination des avantages ou des inconvénients d'une ligne de retraite varie évidemment selon qu'il s'agit d'une troupe faible ou considérable; en règle générale, les derrières de la position doivent présenter des débouchés suffisants pour que les diverses fractions de l'ordre de bataille puissent se retirer sans désordre; il faut que ces débouchés soient faciles et ne contiennent aucun défilé dont la destruction par l'adversaire entraînerait les conséquences les plus fâcheuses; il faut que la ligne de retraite soit dominée à bonne portée par quelques points naturellement ou artificiellement forts, où prennent position les dernières réserves chargées de protéger la retraite; ces points sont des *replis* formant une série de positions successives où les premières troupes qui se sont reculées s'arrêtent et tiennent ferme, pour permettre à celles qui les suivent de se retirer; les unes et les autres s'échelonnent chacune à leur tour. Enfin, lorsque la troupe engagée dans le combat est

nombreuse, il est indispensable que la ligne de retraite soit libre, c'est-à-dire dégagée des voitures qui pourraient l'encombrer ; dans ce but, on choisit, à une distance proportionnée au nombre des troupes ainsi qu'à la nature du terrain, et en arrière de la position, un emplacement favorable pour l'établissement des bagages qui suivent la troupe ; cette distance est quelquefois considérable, en particulier si un défilé se trouve entre la position de combat et l'emplacement des voitures.

Parmi les différents points dont l'ensemble constitue une position, il en est un plus important que tous les autres et que l'on désigne par l'appellation caractéristique de *clef de la position*. Dans les positions limitées, la clef de la position est toujours la même ; dans les positions non ou partiellement limitées, elle dépend de la direction du combat et de ses conséquences ; dans ces deux derniers cas, elle est donc déterminée par des considérations tactiques et stratégiques. Le coup d'œil seul peut indiquer au commandant d'une troupe quelle est la clef de la position qu'il occupe ; il tient compte, dans cette reconnaissance, du but stratégique qui sera le résultat du combat livré, de la forme générale du terrain sur lequel s'engage l'action, de la nature, de la force des deux troupes en présence, ainsi que des positions et des projets supposés ou connus de l'ennemi. Le point étant choisi d'après les règles de la tactique et de la stratégie, le chef de la troupe doit en assurer la défense par tous les moyens possibles, car l'occupation de ce point amène inévitablement l'occupation de la position. C'est toujours sur la position même que doit se trouver le point reconnu comme la clef de la position ; la meilleure position est celle où le point le plus important en est aussi le plus fort. Quelquefois, la clef d'une position se trouve sur ses flancs ou près de la ligne de retraite ; pareille combinaison est toujours défectueuse, car elle permet à l'adversaire d'essayer des mouvements tournants dont le but est de faire tomber la position sans tenter une attaque directe. Nous avons déjà dit plus haut que les nécessités actuelles du combat amènent les troupes à attaquer plutôt sur les flancs ou sur les derrières, l'attaque de front étant difficile et périlleuse ; dans le choix d'une position, le chef de la troupe doit s'assurer que la clef de la position amènera forcément l'adversaire à essayer de l'aborder directement après avoir reconnu tout mouvement tournant impossible.

Bien que les règles de la tactique se soient considérablement modifiées depuis le commencement de ce siècle, on ne saurait prétendre que les *retranchements* de fortification passagère soient devenus inutiles : voici ce que disait Napoléon I^{er} à ce sujet : « *Ceux qui proscrivent les lignes de circonvallation et tous les secours que l'art de l'ingénieur peut donner se privent gratuitement d'une force et d'un moyen auxiliaires qui, jamais nuisibles, presque toujours utiles, sont souvent indispensables.* » Pour nous, cette sentence n'a fait qu'acquérir de la force : actuellement, en effet, il est plus que jamais nécessaire, en raison de la grande portée des armes, de mettre à l'abri les troupes non engagées : ce fait est si vrai qu'on recherche toujours pour celles-ci des emplacements couverts ou défilés : or, dans bien des circonstances, il sera impossible de les trouver et, par conséquent, le commandant des troupes sera obligé d'avoir recours à des abris artificiels. Mais, ce n'est pas seulement dans la défense que les retranchements seront utiles, ils le seront encore pour l'attaque : souvent les troupes assaillantes n'ont pas d'appui suffisant, et il faut leur en donner en construisant quelques ouvrages rapides. Du reste, les batailles des dernières guerres ont presque toutes eu pour théâtre non point des plaines unies et découvertes, mais des terrains ondulés et couverts de bois ou d'habitations, formant des abris pour les défenseurs et des points d'appui pour les assaillants : dans les bois ou dans les villages, se trouvaient souvent placées les troupes de la première ligne de bataille, et la lutte y a toujours été acharnée : les retranchements n'ont d'autre but que de remplacer les bois, les habitations, les défilés et les coupures, par des obstacles artificiels dans les points où l'on aurait désiré en posséder de naturels en raison de la direction particulière du combat.

Les principaux avantages des retranchements sont donc les suivants :

1^o Fortifier certains points faibles, ou renforcer des points insuffisamment forts, dans le but de procurer des abris pour la défense et des points d'appui pour l'attaque ;

2^o Découvrir le terrain que l'ennemi aura à parcourir, et le forcer à marcher à découvert s'il veut attaquer le point fortifié ;

3^o Abriter les tireurs, régler et assurer leur tir.

4^e Permettre de tenir longtemps devant des forces supérieures en leur faisant subir des pertes considérables ;

5^e Préparer et favoriser, soit une attaque, soit un retour offensif.

Mais, à côté de ces avantages il y a des inconvénients. Le plus grave de tous consiste dans ce fait d'expérience, que le soldat consent difficilement à sortir d'une position où il se sent à couvert et que les troupes se condamnent ainsi à une défensive absolue, dont les résultats sont funestes et dont le principe est contraire à notre caractère national. Ne pourrait-on donc pas adresser le même reproche aux bois, aux villages, aux coupures, aux élévations du sol, en un mot, à tous les obstacles naturels qui remplissent, en réalité, le même but que les retranchements ? Que prouve, au reste, ce reproche ? que l'éducation des troupes est à faire sous ce rapport, et qu'il faut leur représenter l'occupation d'un retranchement, non comme le but définitif du combat, mais comme un moyen de préparer ou d'assurer le succès : il faut les amener à considérer toute position naturellement ou artificiellement forte, non comme un refuge, mais comme un abri ou un point d'appui momentané, leur assurant, pendant la lutte, un moment de répit.

Nous n'insistons point sur l'utilité des retranchements, dont l'étude est entièrement comprise dans le *cours de fortification* professé à l'Ecole : cette utilité est incontestable. Qui donc nierait l'avantage et la force qu'une troupe peut tirer d'une coupure sur une route, d'une barricade sur un pont ou dans une rue, d'un abatis sur la lisière d'un bois, d'un parapet autour d'un village, d'une tranchée-abri dans une plaine, d'un petit ouvrage sur un défilé inaccessible de tout autre côté que par la route qu'il faut suivre, d'un retranchement rapide en arrière d'une crête ? Non, aucun militaire sérieux ne voudrait contester que, dans une foule de circonstances, la science de la fortification soit de première nécessité.

Le chef d'une troupe d'infanterie ou de cavalerie doit donc toujours consolider la position qu'il occupe ou celle dont il vient de s'emparer, par des travaux de fortification : celui qui ne fait pas *remuer la terre* par les hommes dont il a le commandement est inexcusable : sa négligence peut amener un échec dont les conséquences seront souvent fatales à l'ensemble des opérations : l'axiome de Napoléon I^{er}, cité plus haut, est

donc éternellement vrai. Mais pour arriver à le mettre en pratique, il faut absolument que les officiers d'infanterie et de cavalerie soient à même d'apprécier la valeur et l'opportunité des diverses formes de retranchements passagers ainsi que des défenses accessoires: eux seuls, en effet, sont à même de les approprier aux circonstances locales, de les employer quand il est nécessaire et d'en tirer le meilleur parti possible: c'est, du reste, ce que l'on est souvent obligé de faire en l'absence de troupes spéciales: il vaut donc mieux considérer comme règle générale que comme exception le principe qui prescrit de faire exécuter les retranchements par les troupes chargées de les utiliser, sous la direction des officiers qui commandent et conduisent celles-ci au combat. C'est la meilleure manière d'éviter l'indifférence quelquefois si funeste et d'assurer le service.

Pour terminer ces observations relatives au terrain et aux positions, nous les appuyons de quelques extraits des *Considérations sur l'Artillerie*, écrites par Guibert, il y a cent ans.

« Les ordres de bataille chez les Grecs et chez les Romains, étant plus profonds et moins étendus que les nôtres, n'exigeaient pas un grand développement: donc la connaissance du terrain avait moins d'importance: on trouve à peine quelques détails topographiques dans le récit des batailles, qui se livraient presque toujours en plaine: les manœuvres étaient le seul moyen employé..... Tant que l'infanterie fut brave et bien armée, tant que les machines de guerre ne se multiplièrent pas, tant qu'on se battit corps à corps, il en fut ainsi: mais lorsque les légions dégénérèrent, lorsqu'elles quittèrent les armes défensives, elles devinrent timides et tremblantes dans les plaines: lorsque les catapultes et les balistes se multiplièrent dans les armées, comme les canons se multiplient aujourd'hui dans les nôtres, on commença à avoir recours aux ressources du terrain, on chercha les hauteurs, on espéra augmenter par elles l'effet des machines de jet, on tâcha de mettre des obstacles entre l'ennemi et soi.....

« Quand les armes à feu eurent acquis quelque perfection, le terrain dut commencer nécessairement à prendre de l'influence sur les opérations de la guerre. L'infanterie chercha les pays coupés; elle occupa par préférence les villages, les bois, les hauteurs. Ces points devinrent des postes et des

appuis intéressants à se procurer : ils entrèrent par conséquent dans les combinaisons de la castramétation et de la tactique. Ce fut sans doute une nouvelle ressource pour le génie, et un pas de plus vers la perfection de l'art : mais, comme presque partout, l'abus suit la vérité : peu à peu, cette influence des terrains sur les opérations est devenue trop absolue. La science du mouvement des troupes a été négligée : on a cru qu'il était inutile de manœuvrer, que toute la science de la guerre consistait à choisir des positions avantageuses.

« Sans doute, la science de la reconnaissance des terrains est importante : il faut aussi qu'elle soit cultivée, et que ses résultats entrent dans les combinaisons journalières de la guerre, mais il faut aussi qu'elle ne soit regardée que comme une branche de la tactique, qui est la science-mère.

« Le meilleur moyen de devenir habile dans la science de reconnaître les terrains, c'est la pratique journalière : il faut, dans sa jeunesse, voyager, chasser, se promener militairement. Ainsi faisait Philopœmen : Polybe le cite. Ainsi seront tous les officiers qui voudront s'élever aux grandes parties de la guerre ; car dans quelque arme qu'on serve, la science du coup d'œil est de la plus grande importance.... »

Guibert conseille ensuite, lorsqu'on a le coup d'œil formé, d'apprendre à voir un pays *militairement*, c'est-à-dire à déceler promptement et sûrement quelle influence ce pays peut avoir sur les opérations militaires, quelle position il offre, dans tel ou tel cas, à l'armée ou au corps de troupes dont on suppose les mouvements.

Enfin, Guibert termine cette étude sur le rapport de la reconnaissance des terrains avec la tactique par quelques observations sur le choix des positions : il recommande aux officiers qui sont chargés de cette délicate mission de ne pas se contenter d'examiner le terrain même qu'on occupe, mais de se supposer aussi à la place de l'ennemi, de se mettre en face de la position, en avant ou sur les flancs, dans le but de chercher les moyens par lesquels l'adversaire peut attaquer les troupes : sinon, dit-il, « on court risque de ne pas distribuer les armes dans les emplacements qui peuvent leur être le plus avantageux, et de ne pas tirer de la position tout le parti dont elle est susceptible. »

Telle est, en résumé, l'opinion d'un homme dont les écrits

avaient, en quelque sorte, force de loi il y a un siècle et qui, il faut le reconnaître, sont encore pleins d'actualité.

CHAPITRE VI

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

On peut classer en trois catégories distinctes les nombreux ouvrages dans lesquels est exposée la connaissance théorique du terrain dont le développement se trouve dans les voyages et les promenades faits à un point de vue essentiellement pratique.

a Tout d'abord se présentent les divers traités sur la géographie, la topographie et la fortification. Ceux de *géographie* enseignent l'étude de la surface du globe et concernent plus particulièrement les grandes opérations militaires. Ceux de *topographie*, relatifs à de petites étendues de terrain, permettent d'étudier les détails, lorsque l'on possède l'ensemble : ceux de *fortification* indiquent enfin comment on peut se servir des parties et des objets du terrain pour renforcer certains points faibles ou d'autres points forts importants à garder.

b Viennent ensuite les *cours d'art militaire* professés dans les diverses écoles militaires françaises et rédigés par MM. les colonels Jacquinot de Presle, de Rocquencourt, de Labarre-Duparcq, Vial : dans ces écrits, sont exposées les relations qui existent entre le terrain, la tactique et la stratégie, ainsi que le rôle du terrain dans les principales opérations militaires.

c Enfin, il existe sur cette matière quelques ouvrages spéciaux, dont les principaux sont les suivants :

1° Chapitre XI des *Considérations sur l'artillerie*, par le colonel de Guibert, 1780 ;

2° Chapitres XI à XIX de l'*Officier d'infanterie en campagne*, par le général Roguet, 1846 ;

3° La *Tactique appliquée au terrain*, par le major belge Vandevelde, 1869 ;

4° *Traité de tactique appliquée*, par le général prussien Paris, traduction par MM. Fix et Timmerhans, officiers belges, 1873.

Ce dernier ouvrage est incontestablement celui qui répond le mieux aux conditions présentes de l'art militaire envisagé au seul point de vue des petites opérations.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE VII

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN STATION

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE VII

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN STATION.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	387
CHAPITRE II. MÉTHODE D'INSTALLATION.....	389
ARTICLE I. — Camps.....	390
— II. — Cantonnements	402
CHAPITRE III. SYSTÈME DE SURVEILLANCE ET DE SURETÉ	405
ARTICLE I. — Grand'gardes.....	405
— II. — Découvertes et reconnaissances journalières.....	434
CHAPITRE IV. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE	447

TITRE VII

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN STATION.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Toute troupe, avons-nous dit, se trouve alternativement, pendant une campagne, dans l'une des trois situations suivantes : le *repos*, la *marche*, le *combat*.

En fait, une troupe ne marche ni ne combat tous les jours, tandis qu'elle s'arrête, au moins chaque soir, pour se reposer pendant la nuit : quelquefois le stationnement sur le même terrain dure plusieurs jours, et dans certaines circonstances, telles que les opérations de blocus ou de siège et l'occupation des bases secondaires, une troupe reste immobile pendant des semaines et même des mois. Des trois situations dont la succession constitue les principaux faits d'une guerre, la halte pour le repos est celle qui, sans contredit, se présente le plus souvent : il en résulte donc que c'est elle dont il faut d'abord étudier les principes.

Le raisonnement vient, du reste, sous ce rapport, à l'appui des résultats de l'expérience : que cherchons-nous dans l'enseignement de cette première partie du *Cours d'art militaire* ? Nous voulons exposer, en allant du simple au composé, les règles générales à l'aide desquelles un officier de grade inférieur peut instruire et conduire les hommes placés sous son commandement, que ces hommes agissent isolément ou en troupe rangée. Or, les fantassins et les cavaliers ont une considérable action individuelle en sentinelle, en vedette, en éclaireur, en flanqueur, en tirailleur et en fourrageur. L'éclaireur et le flanqueur sont les *yeux* de toute troupe en marche : non-seulement leur service est fatigant, pénible, mais il est difficile, car le terrain qu'ils fouillent change, presque à chaque pas, de forme et d'aspect. Le tirailleur et le

fouilleur sont souvent dans des conditions analogues à celles que nous venons de signaler pour l'éclaireur et le flanqueur : de plus, les dangers qu'ils courent diminuent leur sang-froid et les empêchent fréquemment de mettre à profit les règles qu'on leur a prescrites. L'homme en sentinelle ou en vedette est dans des conditions plus favorables que l'éclaireur, puisqu'il reste en place, et que le tirailleur, car il n'est pas exposé à un danger immédiat et permanent. Ces avantages, que nous signalons pour l'homme isolé, se reproduisent également pour le chef d'une troupe : par les mêmes raisons, ce chef a moins de difficulté à disposer sa troupe pour le repos que pour la marche ou le combat.

Donc, d'une part l'expérience, d'autre part le raisonnement, nous indiquent que la première des petites opérations à étudier est l'installation des troupes au repos, que la dernière est le combat, considéré, à juste titre, comme le but définitif.

Nous avons cru qu'il était indispensable de présenter cette courte dissertation afin d'expliquer notre méthode d'enseignement qui, nous le savons, n'est pas adoptée partout. Nous aurions pu reproduire, à ce sujet, les longues discussions auxquelles se sont livrés de nombreux écrivains militaires. Il nous suffit d'indiquer que nous agissons conformément au programme tracé pour le *Cours d'art militaire* : faisons remarquer, en outre, que les rédacteurs de ce programme se sont inspirés du classement des matières contenues dans l'*Ordonnance sur le service des armées en campagne* : pour nous, cette ordonnance fait loi et nous ne saurions mieux faire que de suivre la marche indiquée par ses auteurs, tous hommes de grande expérience et de bon sens. Dans les leçons suivantes, nous nous efforcerons de commenter cette ordonnance, en recherchant les modifications qu'elle a nécessairement subies par suite des transformations de la tactique et des changements survenus dans l'organisation des armées, en adaptant à des applications pratiques les principes théoriques qu'elle contient, en nous efforçant de suppléer par le raisonnement à l'expérience de ceux auxquels nous nous adressons, et en comparant les procédés usités en France avec ceux que l'on emploie à l'étranger. L'*ordonnance* a soin de placer les règles relatives au repos avant celles qui concernent la marche et le combat : c'est l'ordre logique des faits, et nous le suivrons.

Une troupe se met en STATION pour deux motifs principaux : ou elle s'arrête pour se reposer ; ou elle occupe, plus ou moins longtemps, un point du théâtre des opérations auquel sa position donne une réelle importance.

Quel que soit le motif ayant amené la troupe à s'arrêter, les règles tactiques qui concernent sa situation momentanée ont deux objets :

1° *La méthode d'installation adoptée pour le gros de la troupe;*

2° *Le système de surveillance et de sûreté destiné à préserver cette troupe;*

CHAPITRE II

MÉTHODE D'INSTALLATION.

Selon la méthode d'installation adoptée pour une troupe qui stationne, on dit que cette troupe est *casernée*, *campée* ou *cantonnée*.

L'installation en *caserne* est employée par les troupes à l'intérieur n'exécutant pas de marche : on s'en sert encore pour occuper les places fortes conquises à l'ennemi. Dans le premier cas, les règles du service sont nettement définies par l'*Ordonnance sur le service intérieur* et par le *Règlement sur le service dans les places de guerre et villes de garnison*. Dans le second cas, il y a lieu de faire concourir ces diverses règles avec les principes que nous émettrons ultérieurement sur les cantonnements. Nous ne présenterons donc aucune observation spéciale au service dans les casernes.

En ce qui concerne les camps, nous ferons abstraction des *camps d'instruction* formés à l'intérieur et en temps de paix, et dans lesquels les troupes se servent des haraques ou des grandes tentes coniques : nous ne nous occuperons que des *camps de campagne* établis par les troupes dans le courant des opérations. Enfin, laissant de côté l'étude des *gîtes d'étapes* à l'intérieur, nous ne traiterons que des *cantonnements* en temps de guerre.

Article I. — Camps.**§ I. Notions préliminaires.**

On entend par *CAMPS* les lieux où la troupe est établie sous la tente-abri, ou au bivac : jadis, lorsque les opérations étaient peu rapides, on faisait usage de grandes tentes ou de baraques : il n'en est plus ainsi aujourd'hui. que pour les camps d'investissement, de siège ou d'occupation.

Nous avons déjà indiqué, en nous occupant de la charge du sac et du harnachement, quels sont les avantages et les inconvénients de la *tente-abri*. En France, elle est actuellement employée depuis la conquête et les expéditions de l'Algérie : en Allemagne, on suit les errements des armées françaises de la République et l'Empire et l'on n'en fait pas usage.

Comme chaque homme est muni d'un sac-tente, on peut former la tente-abri en réunissant quatre ou six de ces sacs-tentes : dans le premier cas, l'abri contient cinq hommes : dans le second cas, il en contient aisément huit : on emploie les sacs-tentes restés disponibles, soit pour doubler le côté de la tente exposé au vent ou à la pluie, soit pour couvrir les hommes ou en les plaçant sur le sol : on observe toujours, en dressant la tente-abri, de ne pas y mêler les soldats d'escouades différentes.

L'installation sous la tente-abri est certainement préférable au bivac, sous le rapport de la santé ; elle se fait rapidement : tels sont ses avantages. Mais la tente augmente beaucoup le poids du sac : de plus, lorsqu'elle est dressée, la troupe ne peut se mettre inopinément sous les armes, puisqu'il faut au soldat, même exercé, vingt minutes pour s'habiller, abattre la tente, la rouler, faire le sac et s'équiper : tels sont ses inconvénients.

Le *bivac* est une sorte de camp dans lequel les hommes sont en plein air : c'est évidemment la plus simple des installations, car la troupe ainsi établie est toujours prête à prendre les armes : mais le bivac est très-nuisible à la santé et, de plus, il est souvent impraticable. Pour se préserver, au bivac, en cas de mauvais temps, les hommes construisent des abris faits de branchages et de paille : ils leur donnent la forme de toit en demi-cône présentant la convexité à la direction du vent ou de la pluie, et entourant le feu du bivac autour duquel ils sont

assis ou couchés. Les Allemands, qui n'admettent pas l'usage de la tente-abri pour les camps, prescrivent de n'employer le bivac que pour les troupes devant, en raison des circonstances, se tenir toujours prêtes à combattre : par analogie, ce mode d'installation est réservé pour les grand'gardes, que le gros de la troupe se trouve sous un camp de tentes, au bivac ou dans un cantonnement : de cette façon, les hommes employés au service de surveillance ont, au premier signal d'alerte, le sac au dos et le fusil à la main dans l'infanterie, le cheval bridé et sellé dans la cavalerie.

Tout emplacement de camp, sous la tente-abri ou au bivac, doit répondre à deux conditions essentielles : avoir à portée les objets de première nécessité, occuper une bonne position.

Les *objets de première nécessité* sont : l'eau, le bois, la paille, quelquefois les vivres et le fourrage : c'est pour ce motif que l'on recherche le voisinage des cours d'eau, des forêts et des villages. Le *chef de campement*, c'est-à-dire l'officier chargé de préparer l'installation, ou l'officier d'avant-garde, fait toutes les reconnaissances préalables à ce sujet. Si le camp est près d'un cours d'eau, il indique, d'amont en aval, le point où les hommes puiseront l'eau potable, l'abreuvoir et le lavoir : si l'eau doit être rationnée, il calcule le débit de la source, fontaine, citerne ou du puits qui la fournit, à raison de 4 litres par homme et 15 litres par cheval dans une journée. Il signale les bois environnants dans lesquels les soldats iront faire les coupes nécessaires pour la cuisson des aliments et pour le feu de bivac, à raison d'un stère pour 25 hommes. Il fait connaître les meules et les granges où sera prise la paille de couchage ou d'abri, à raison de 5 kilogrammes par homme et de 20 kilogrammes par officier, à renouveler tous les cinq jours. Il signale les prairies ou les champs dans lesquels on pourra faucher les fourrages pour les chevaux, à raison d'une ration de 40 kilogrammes de vert pour cheval, observant qu'il faut à peu près 100 hommes pour faucher un hectare en une heure et que cet hectare fournit 250 à 350 rations. Enfin, s'il y a lieu de tirer les vivres des villages voisins, il s'occupe de savoir quelles sont leurs ressources. Bref, il faut qu'à son arrivée au camp le chef de la troupe soit à même de donner les ordres nécessaires pour les différentes corvées : c'est au chef du campement ou à l'officier d'avant-garde qu'incombe le devoir

de l'éclairer à ce sujet. Nous reviendrons, du reste, ultérieurement sur les détails relatifs à ces sortes de reconnaissances statistiques.

Quant à la *position* même occupée par le camp, elle doit être en relation avec les opérations ultérieures : la troupe s'arrête généralement, pour camper, à proximité de la route qu'elle vient de suivre et qu'elle suivra peut-être la lendemain : il faut, en outre, que l'emplacement choisi soit, autant que possible, caché à la vue de l'ennemi, qu'il ait un commandement suffisant sur la direction probable par laquelle viendrait une attaque, qu'un obstacle ou un défilé se trouve sur les abords ou sur les flancs, que la place même du camp ne soit pas sur le terrain où l'on veut combattre, mais en arrière et à bonne distance afin que la troupe n'ait pas à reculer pour prendre sa formation de combat.

§ II. *Infanterie.*

L'infanterie peut camper de trois manières différentes : en bataille, en colonne ou en carré.

A. *En bataille.* — Dans cette sorte d'installation, le front du camp est égal à celui de la troupe, et on lui donne le nom de *front de bandière* : c'est là que se forme la troupe avant de s'établir au camp et c'est là qu'ont lieu les rassemblements généraux.

Après avoir mis les armes en faisceaux sur le front de bandière, la troupe rompt en arrière, ou recule parallèlement et à quelques pas.

Dans le premier cas, la troupe rompt en arrière par demi-section, par peloton, par compagnie, selon la force de l'effectif. Chacune de ces subdivisions forme ainsi une double file perpendiculaire au front de bandière : il y a dans chaque subdivision, autant de tentes que l'effectif contient de fois six ou huit hommes, lorsque l'on campe sous la tente-abri : si l'on campe au bivac, il y a autant de feux que d'escouades, de demi-sections ou de pelotons, selon la force de la fraction constituée qu'on met autour d'un feu.

Dans le second cas, quand la troupe s'est portée parallèlement à quelques pas en arrière du front de bandière, les tentes ou les feux sont placés sur deux rangs, les escouades ou les

demisections impaires au premier rang, les autres au second rang.

Il faut toujours compter, par homme, une place de 2 mètres de longueur sur 0^m,80 de largeur.

Le drapeau est placé au centre des faisceaux d'armes.

Les cuisines sont à 20 pas en arrière du dernier rang de tentes ou de feux : à 20 pas derrière les cuisines, sont les tentes ou les feux du petit état-major et des cantines : à 20 pas plus loin, sont les tentes ou les feux des officiers de compagnie, derrière ceux de leur troupe : à 20 pas en arrière de ces tentes ou feux, sont ceux des officiers de l'état-major, chaque officier supérieur derrière le centre de sa troupe.

La garde de police se place sur l'alignement du petit état-major, au centre du camp : son poste avancé est à 200 pas en avant du front de bandière, ou en arrière des tentes ou feux des officiers supérieurs, ou à 200 pas sur un flanc ou sur les deux flancs, selon la position qu'occupe le camp dans l'ensemble des troupes.

Les chevaux et voitures, les tentes ou les feux des ouvriers et des conducteurs sont placés à 25 pas en arrière de l'état-major.

Les latrines pour la troupe sont à 150 pas en avant des faisceaux, et pour les officiers à 100 pas derrière les voitures : elles sont entourées d'une feuillée.

Dans ces conditions, un bataillon de 1,000 hommes, à 6 compagnies de 2 pelotons, ou à 4 compagnies de 3 pelotons, ayant rompu par peloton en arrière à droite, occupe pour son camp un carré de 500 pas environ de côté : on suppose, dans cette évaluation, que le pas est de 0^m,63, que l'homme occupe dans le rang un espace de 0^m,70 de front, et que le poste avancé fait partie du camp.

B. *En colonne.* — Une troupe d'infanterie peut camper en colonne à distance entière, à demi-distance, ou en masse.

Dans le camp en colonne à distance entière, chaque subdivision établit ses tentes ou ses feux en arrière ou sur le flanc des faisceaux qu'elle a formés sur place.

La colonne doit être double lorsque son chef veut la faire camper en masse : après avoir mis ses armes en faisceau sur place, chaque demi-bataillon se porte par le flanc sur le prolongement de la ligne de ses armes et s'y établit sous la tente

ou au bivac : cette disposition est conseillée par le maréchal Marmont comme étant la meilleure.

Dans le camp en colonne, les emplacements des accessoires, garde de police et son poste avancé, cuisines, latrines, cantines, parc des voitures et écurie des chevaux, sont, au reste, les mêmes que dans le camp en bataille.

Le règlement allemand n'admet, pour le bataillon, que le *camp au bivac en colonne* : il en estime le front à 200 pas et la profondeur à 560 pas, mais le pas est de 0^m,80.

Le bataillon étant formé en colonne double par peloton, et chacune des 4 compagnies contenant 3 pelotons, le major fait prendre demi-distance, 12 pas, entre les pelotons : on forme ensuite les faisceaux et les hommes suspendent leur fournement à leur arme ; puis le demi-bataillon de droite se porte par le flanc droit, et l'autre par le flanc gauche, à son emplacement.

Le centre du camp est occupé par les six rangs de faisceaux, qui forment une colonne ayant de 70 à 80 pas de front et de profondeur : en tête, on place le drapeau et les tambours.

A droite des faisceaux, est placée la 2^e compagnie partagée en 6 demi-pelotons de 40 hommes : elle occupe, avec ses feux, une profondeur égale à celle des faisceaux. A gauche des faisceaux, est la 3^e compagnie, disposée comme la précédente.

La 1^{re} compagnie est à 25 pas derrière la 2^e, et la 4^e à même distance derrière la 3^e : elles ont, entre elles, un intervalle de 25 pas et chacune d'elles occupe un espace de 40 pas en profondeur derrière la distance qui les sépare des précédentes.

A 20 pas derrière les 1^{re} et 4^e compagnies, au centre, est le bivac de l'état-major du bataillon : sur le même alignement, à droite et à gauche, sont les écuries et les voitures.

A 40 pas plus loin sont les trous des cuisines ; à 20 pas au-delà, les cantines ; et à 100 pas, les latrines.

c. *En carré*. Cette forme de camp est plus particulièrement employée en Algérie.

Le fanion du chef de la colonne indique le point où doit se placer la droite de la première face : les autres faces sont jalonnées aux angles : l'installation est rapide, chaque troupe d'infanterie devant toujours se trouver sur la même face.

Les compagnies sont alignées sur les jalonneurs : elles laissent entre elles, ainsi qu'à chaque angle, un espace libre d'une

dizaine de mètres : elles se partagent les vides formés par l'absence des compagnies portées en avant pour le service de grand'garde : la troupe forme les faisceaux.

La première ligne des tentes ou des feux de l'infanterie est à 10 mètres en arrière de la ligne des armes, dans le carré : les officiers campent derrière leurs compagnies et bataillons.

Les cuisines sont établies à 10 mètres des faisceaux, hors du carré : les latrines sont au delà.

L'état-major de la colonne campe à 50 mètres en arrière du centre gauche de la 1^{re} face, dans le carré :

Bien que nous n'ayons pas encore étudié les méthodes d'installation adoptées par la cavalerie, par l'artillerie et par les voitures, nous devons indiquer les places qui leur sont réservées dans le carré.

La cavalerie se place derrière l'état-major et derrière la 3^e face.

L'artillerie établit son parc à 50 mètres derrière la droite de la 1^{re} face.

L'ambulance est derrière l'artillerie : le parc du convoi se place derrière l'ambulance.

Le convoi arabe et le troupeau sont souvent mis en dehors du carré, sur l'emplacement jugé le plus convenable, dans une dépression du sol s'il est possible, entre une face du carré et une grand'garde.

§ III. Cavalerie.

La cavalerie qui va *camper sous la tente-abri* se forme en bataille en arrière de l'emplacement de son camp et c'est au même point qu'ont lieu les rassemblements généraux.

La cavalerie rompt ensuite par division à droite : la troupe se forme alors sur un seul rang, chaque cheval du second rang à gauche de son chef de file.

Les chevaux d'une même division forment ainsi une file perpendiculaire au front de bandière : ils sont attachés par des cordes, à des piquets fortement plantés en terre à une distance de 3 à 6 pas, la tête tournée vers l'ouverture des tentes qui forment une file parallèle à celle des chevaux : les brides sont, ainsi que les armes, à portée des cavaliers : les selles sont derrière les chevaux. L'espace à occuper par un cheval doit être de 2 pas et demi, 2 mètres environ. Le nombre des chevaux

d'une division détermine donc la profondeur du camp : le nombre des tentes de la division dépend du nombre d'hommes réunis sous une même tente : le nombre de ceux-ci est de 6 ou 8 comme dans l'infanterie.

Les cuisines et les fourrages sont respectivement à 20 pas en tête ou en queue de chaque file de tentes, selon la direction du vent : les fourrages peuvent aussi être répartis entre les tentes de la division, dans les espaces vides.

Le petit état-major, les ouvriers, les conducteurs des équipages et les cantiniers sont à la queue des files de tentes.

Les officiers d'escadron s'établissent à 30 pas en arrière, sur le prolongement de la file des tentes de leur division : les officiers de l'état-major, à 30 pas plus loin, le commandant de la troupe derrière le centre du camp.

La garde de police et son poste avancé sont disposés comme dans l'infanterie.

Les chevaux à l'infirmerie, les forges, les chevaux de trait et les voitures, sont placés à la droite ou à la gauche du camp, près du dernier rang et de la dernière file de tentes : les vétérinaires, les maréchaux-ferrants et les hommes attachés à l'infirmerie sont à proximité.

Enfin, les latrines sont placées comme dans l'infanterie.

Dans ces conditions, un régiment de cavalerie, à 4 escadrons de 150 chevaux, occupe avec son camp un front de 450 pas environ de côté, le pas étant de 0^m,65, et en supposant le poste avancé compris dans le camp.

Lorsque la cavalerie doit *camper au bivac*, elle rompt par peloton à droite, au lieu de rompre par division comme elle fait pour camper sous la tente-abri.

Les chevaux restent sellés toute la nuit. Les fusils sont formés en faisceaux derrière les chevaux et on y suspend les sabres ainsi que les brides : dès que les abris sont construits autour des feux, chaque cavalier y porte ces divers objets.

Un feu est établi par peloton, à 20 pas en tête ou en queue de la file des chevaux : les fourrages sont symétriquement placés au côté opposé : on tient compte, à cet effet, de la direction du vent.

Les autres dispositions sont les mêmes pour le camp au bivac que pour le camp sous la tente-abri.

Dans la *cavalerie allemande*, l'installation au bivac se fait différemment.

On compte 200 pas pour l'étendue du front d'un régiment bivaqué et 460 pas pour la profondeur, le pas étant de 0^m,80.

La cavalerie bivaque en colonne d'escadron : elle se porte, ainsi formée, vers le front de l'emplacement désigné : l'escadron de tête est sur ce front : sur le côté de la colonne, est une place d'armes ayant un front de 75 pas compris dans l'estimation du front du camp, et pour profondeur, celle de la colonne. Les escadrons sont à demi-distance. Dans chaque escadron, les chevaux du second rang se portent à 10 pas en arrière de ceux du premier : en même temps, les chevaux sont plus éloignés que dans la formation rangée et ils s'écartent les uns des autres, du côté opposé à la place d'armes, jusqu'à ce que le front du rang soit de 100 pas, c'est-à-dire plus grand de $\frac{1}{4}$ que le front primitif. Les hommes mettent ensuite pied à terre : les sabres sont plantés en terre, à 3 pas devant la tête des chevaux : on y suspend la giberne et la coiffure : la bride est placée à côté du sabre : si l'on a donné l'ordre de desseller, les selles sont placées à 3 pas derrière les chevaux, la carabine restant attachée à la selle.

Sur le flanc opposé à la place d'armes, sont les officiers à 5 pas de leur troupe et, à 20 pas plus loin, les trous des cuisines ainsi que les vivandiers. Le commandant de la troupe est à 20 pas derrière le dernier escadron : à 20 pas en arrière sont les voitures et les chevaux de trait : à 100 pas derrière le parc, sont les latrines.

§ IV. *Artillerie.*

Lorsque l'artillerie campe *sous la tente-abri*, une batterie se dispose sur 3 files de tentes, une par section.

Les chevaux de trait sont placés sur une seule file, à 6 mètres sur le côté et parallèlement à la file des tentes : les chevaux de selle sont placés de même sur l'autre côté.

Les cuisines sont à 20 mètres en tête de la file de tentes de chaque section : les tentes des officiers sont à 20 mètres en queue.

Le parc est établi à 30 mètres derrière les tentes des officiers, son axe dans le prolongement de la file du milieu : les voitures

ont entre elles un intervalle de 3 mètres : les rangs ont entre eux une distance variable selon le nombre des chevaux d'attelage : la garde du parc est à 20 mètres derrière le parc.

Les autres dispositions sont respectivement analogues à celles du camp d'infanterie ou de cavalerie. On estime qu'une batterie ainsi disposée présente un front de 60 mètres et une profondeur de 250 mètres.

Dans l'armée allemande, on compte 100 pas pour le front d'une batterie *bivaquée* et 270 pas pour la profondeur.

La batterie forme 3 lignes : en 1^{re} ligne, sont les pièces avec 20 pas d'intervalle : en 2^e ligne, à 30 pas de distance de la précédente, sont les caissons disposés de même : en 3^e ligne, sont les voitures d'équipages.

Les chevaux sont attachés sur chaque ligne entre les pièces, caissons ou voitures, les piquets qui soutiennent les cordes étant fixés aux timons.

La garde du parc est à 10 pas en arrière de la 3^e ligne : à 30 pas plus loin est le bivac de la troupe ; puis celui des officiers, les trous des cuisines et les vivandiers formant des lignes successives, distantes de 20 à 25 pas : les latrines sont à 100 pas en arrière, comme pour l'infanterie et la cavalerie.

§ V. Convoi.

Nous avons indiqué comment on établit au camp les voitures régimentaires d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie : mais il y en a encore d'autres : telles sont les voitures de munitions, de vivres et d'effets de réserve, d'ambulance divisionnaire, de télégraphie etc.... auxquelles on a donné la désignation caractéristique d'*impedimenta* parce qu'elles sont embarrassantes aussi bien au camp, qu'en marche et pendant le combat.

On estime qu'il faut autant de place pour installer au camp, 20 à 25 voitures du train que pour une batterie : de là résulte qu'on partage souvent le convoi en sections de 25 voitures et en divisions de 100 voitures.

Nous verrons, en étudiant les opérations détachées, comment agit le chef d'une troupe ayant pour mission spéciale la conduite d'un convoi : pour le moment, nous ne nous occupons que du convoi attaché à une troupe pour les divers services généraux qui en nécessitent l'emploi : un pareil convoi

peut être disposé, pour le stationnement, en écurie ou en carré.

Un *parc en écurie* se compose de plusieurs rangs parallèles de voitures qui forment, dans le sens de front, un certain nombre de files. On laisse entre les rangs assez de distance pour que les chevaux de trait puissent être facilement attelés, et entre les files assez d'intervalle pour faire sortir les voitures dont on aurait besoin sans être obligé de déplacer les autres : la distance doit être de 4, 7 et 10 mètres pour des attelages à 2, 4 et 6 chevaux accouplés : l'intervalle de 3 mètres est suffisant. On n'adopte le parc en écurie que si l'on n'a pas à redouter une attaque de l'ennemi.

Le *parc en carré* est employé dans tout camp établi sur un terrain dangereux. Les voitures sont disposées sur 4 faces se coupant à angle droit, ou elles occupent la circonférence d'un cercle : les timons sont tournés à l'intérieur : les conducteurs et les chevaux d'attelage sont à l'intérieur du carré : on obtient ainsi une grande force de résistance.

§ VI. *Police et alarme.*

Un service de grand'garde bien exécuté doit mettre un camp à l'abri de toute surprise ; ce résultat s'obtient facilement pendant le jour : mais de nuit, on doit prendre toutes les précautions voulues pour diminuer le nombre et amoindrir les conséquences, toujours si funestes, des fausses alertes.

Dans ce but, le chef de compagnie ne laisse démonter les armes, pour le nettoyage, que successivement par escouade ou par demi-section : il ordonne, lorsque la soupe est mangée, de préparer l'équipement et de placer, près des armes, les effets reconnus inutiles ainsi que les objets de grand campement : lorsqu'on est sous la tente-abri, le sac doit être prêt à recevoir le sac-tente et à être bouclé : quand on est au bivac, le sac doit pouvoir être immédiatement mis au dos. De nuit, une escouade surveille par un factionnaire les armes et effets contre les maraudeurs : en outre, on prend la précaution d'attacher les faisceaux d'une compagnie avec une corde, afin que les hommes ne puissent saisir leurs armes, sans ordre, en cas d'alerte.

Dans la cavalerie et dans les parcs d'artillerie ou du train,

des gardes d'écurie se relèvent d'heure en heure pour surveiller les animaux : on ne panse et on ne conduit à l'abreuvoir les chevaux que successivement si l'on est près de l'ennemi : des cordes sont tendues pour arrêter les chevaux qui se seraient échappés. Dans les camps au bivac, les cavaliers doivent être sans cesse prêts à monter à cheval et les conducteurs prêts à atteler les voitures.

Au centre de tout camp, on établit une *garde de police* assez forte pour entourer le camp de ses sentinelles : celles-ci ont la consigne d'arrêter, de jour, tous les individus suspects qui rôdent pour espionner ou pour marauder et, de nuit, quiconque cherche à s'introduire dans le camp.

Cette garde de police détache un *poste avancé* vers la partie des abords qu'il y a lieu de surveiller en raison de la position occupée, dans l'ensemble des troupes, par le camp auquel elle est attachée : les sentinelles fournies par ce poste sont des intermédiaires entre les grand'gardes, ou la réserve d'avant-postes, et le camp : elles se placent de manière à découvrir le terrain en avant d'elles, à la plus grande distance possible : elles ne laissent franchir leur ligne, dans un sens ou dans l'autre, que par leurs supérieurs et par les individus accompagnés d'un de leurs chefs : elles arrêtent les gens suspects, et elles les conduisent au chef du poste avancé qui les envoie au commandant de la garde de police. Cet officier exerce son autorité sur le poste avancé ainsi que sur les *petits postes détachés* par suite de circonstances particulières : il communique les consignes à observer ; il en vérifie l'exécution et il recommande de lui annoncer toute nouvelle importante, ou tout mouvement de l'ennemi, dans le plus bref délai.

Enfin, on commande dans chaque camp un *piquet* destiné à fournir les détachements et les gardes extraordinaires : ce piquet doit toujours être prêt à prendre les armes et à marcher.

En raison du service souvent très-important qui incombe, soit à la garde de police, soit au poste avancé, soit au piquet, il semble préférable de les former avec des fractions constituées. La surveillance est meilleure et le contrôle plus facile à exercer.

Toutes les dispositions prises dans un camp doivent avoir pour but *d'éviter les fausses alertes et les surprises, surtout pendant la nuit.*

A cet effet, tout en conservant autant que possible l'ordre de

bataille, on place aux endroits les plus menacés ou les plus faibles l'arme qui met le moins de temps à se préparer au combat, c'est-à-dire l'infanterie. La cavalerie et l'artillerie sont campées à proximité et sous la protection des troupes auxquelles elles sont attachées, de manière à éviter les dangers d'une attaque imprévue et à concourir avec l'infanterie, en temps opportun, à la défense du camp ; on profite, en outre, des accidents de terrain pour suppléer souvent à l'insuffisance numérique des troupes d'infanterie.

Toute fraction constituée de troupe doit avoir, dans un camp, sa place d'armes ou de rassemblement, sur laquelle elle se réunit en cas d'alarme. Pour l'infanterie campée en bataille, c'est le front de bandière : en colonne, c'est au milieu du camp : en carré, c'est sur chaque face ; en un mot, toujours près des armes. Pour la cavalerie, c'est l'emplacement en arrière du camp et sur lequel elle était formée avant de camper. Pour l'artillerie, c'est le parc.

En cas d'alarme, il faut *éviter le bruit*, cause première du désordre et origine de toutes les paniques.

Dans l'infanterie, dès la sonnerie ou le cri d'alarme, les hommes s'équipent rapidement et se forment derrière les faisceaux : ils ne mettent le sac et ne prennent le fusil que sur l'ordre d'un officier supérieur. Dans la cavalerie, les hommes sellent les chevaux, prennent les armes, montent à cheval et se portent vivement sur la place d'armes pour s'y former. Dans l'artillerie et le train, on selle, on harnache et on attelle aussi vite que possible les pièces et les voitures, puis on se tient prêt au premier ordre. Dans toutes les troupes, les voitures sont, du reste, immédiatement attelées.

On le conçoit aisément, la rapidité et la méthode sont nécessaires en pareille circonstance : il faut donc tout prévoir pour les obtenir : aucune mesure de précaution ne doit être négligée pour y parvenir, de nuit surtout : aussi faut-il exiger que tous les effets inutiles soient réunis et placés sous la main des hommes qui doivent en prendre soin : les rues perpendiculaires ou parallèles au front de la troupe seront constamment tenues libres : enfin, hommes, chevaux et voitures, munis de tout ce qui leur est nécessaire, seront prêts en un clin d'œil, si l'on sait exercer à propos les troupes à prendre les armes en cas d'alarme.

Dès qu'une troupe est prête à marcher, son chef en fait informer l'autorité immédiatement supérieure et il attend les ordres.

Article II. -- Cantonnements.

On entend par CANTONNEMENTS les lieux habités qu'occupe la troupe sans y être casernée. En principe, l'armée française en campagne ne fait pas usage des cantonnements, parce qu'elle se sert de la tente-abri : l'armée allemande emploie alternativement le bivac ou le cantonnement, selon les circonstances locales.

L'installation des troupes dans les habitations, pour le repos, est avantageuse au double point de vue de la conservation des hommes et des chevaux ainsi que de leur subsistance : on reproche cependant aux cantonnements de ne pas permettre un rassemblement aussi rapide que dans les camps ou bivacs. Il semble toutefois qu'une solide préparation en temps de paix diminuerait cet inconvénient, si même elle ne le faisait disparaître.

Les cantonnements se divisent en deux catégories déterminées par la durée de leur occupation. La première catégorie comprend les cantonnements de longue durée ou de *séjour* adoptés souvent dans les opérations des blocus et des sièges, par suite d'une suspension d'hostilités provenant de la rigueur de la saison ou d'une convention, dans le cas de l'occupation d'une province conquise, dans un gîte d'étape sur la ligne d'opérations : nous les étudierons parmi les grandes opérations. Pour le moment, nous ne nous occupons que des cantonnements de *marche* : cette seconde catégorie comprend les cantonnements pris par une troupe pour une nuit, un ou deux jours au plus, dans le courant des opérations en présence de l'ennemi.

Les lieux habités choisis pour y cantonner les troupes ne sont bons que s'ils répondent aux deux conditions essentielles déjà signalées à propos des camps : avoir à portée les objets de première nécessité ; occuper une bonne position.

Le *chef du campement*, ou l'officier d'avant-garde, exécute toutes les reconnaissances préalables à ce sujet : il fait occuper les abords du cantonnement ; il se met en relation avec les fonctionnaires municipaux ; il prend possession des établissements publics, et s'il y a lieu, des bureaux des diverses administrations ;

il prescrit d'assurer le marché où il réquisitionne les subsistances nécessaires ; il visite les locaux affectés aux troupes, il en fait marquer à la craie, sur la porte principale, la contenance ainsi que la destination, et il en fait prendre note par les fourriers ; il envoie ensuite un guide au commandant de la troupe ou il va lui-même à sa rencontre : il prend, en un mot, toutes les mesures voulues pour préparer le service, ainsi que nous allons l'exposer dans les observations suivantes, et ainsi que nous l'expliquerons encore, ultérieurement, à propos des *reconnaisances statistiques* et des *réquisitions*.

Dans un cantonnement placé près de l'ennemi, *il ne faut pas sacrifier la sûreté des troupes à leur bien-être* : toutes les précautions doivent être telles que le rassemblement se fasse rapidement en cas d'attaque, *sur tout pendant la nuit*.

L'infanterie est répartie d'après l'ordre de bataille. Les hommes sont réunis, autant que possible, dans les mêmes maisons, par compagnie entière ou par fraction constituée : il est préférable de ne leur faire occuper que le rez-de-chaussée des habitations : les portes et barrières que contiennent celles-ci doivent être toujours ouvertes ; les armes sont placées dans un local désigné, à portée des hommes, de façon que ceux-ci puissent rapidement les prendre après en avoir reçu l'ordre : les sacs sont toujours paquetés à la chute du jour ; enfin, si l'on s'attend à une attaque, les hommes ne quittent, pour se reposer, ni leur habillement, ni leurs chaussures, ni leur équipement.

La cavalerie, l'artillerie et les autres troupes sont mélangées avec l'infanterie, tant pour profiter des locaux que pour assurer leur propre sécurité. La cavalerie met les chevaux dans les fermes ou dans les auberges ayant de grandes écuries et une place libre devant elles. L'artillerie n'est jamais isolée : les canons et les caissons sont hors du cantonnement, près des chemins, du côté opposé à l'ennemi. Les voitures du train peuvent être placées à l'intérieur. Chaque soir, on prépare les armes, l'équipement, le harnachement et les bagages : s'il est nécessaire, les hommes couchent dans les écuries, les chevaux sont sellés et harnachés, les voitures et les canons sont attelés pendant toute la nuit.

Chaque chef de troupe cantonnée est logé au milieu ou à proximité de ses hommes : le chef du cantonnement est logé dans une maison centrale, près d'une grande rue ou sur une

place, dans un endroit facile à désigner et à trouver, pour que la transmission des ordres et des rapports se fasse aisément.

Toute troupe constituée a sa *place d'armes* ou de *rassemblement*, sur laquelle elle se réunit en cas d'alerte et pour tous les appels : elle se rend ensuite sur la place de rassemblement général désignée à l'unité plus forte dont elle n'est qu'une fraction. Pour éviter le désordre, on partage le cantonnement en *zones* ou en *secteurs*, chacun de ceux-ci étant affecté à une troupe chargée de l'occuper et de le défendre : dans ce secteur, la place de rassemblement est choisie, soit au centre, soit du côté opposé à l'ennemi, afin que, dans le cas d'une attaque inopinée, celui-ci ne puisse l'occuper avant que les troupes s'y soient formées. Sans répéter, outre mesure, les fausses alertes qui fatiguent inutilement le soldat et qui l'amènent insensiblement à l'indifférence, il est cependant bon, surtout lorsque la durée du cantonnement se prolonge, d'appeler quelquefois les troupes aux armes pour les exercer à prendre rapidement leur formation de rassemblement. On prévoit la possibilité d'une attaque si soudaine que l'ennemi ait envahi le cantonnement avant que les troupes aient eu le temps de se réunir, et on leur recommande de rester alors dans les maisons, dans les cours, de se barricader et de se défendre jusqu'au moment où il est possible de se rassembler sans confusion. La cavalerie et l'artillerie ont leur place de rassemblement en dehors du cantonnement et du côté opposé à l'ennemi : les issues en sont commodes, les abords en sont rendus difficiles à l'ennemi, les mouvements y sont libres, la retraite y est assurée.

Une *garde de police* et un *piquet* sont formés dans tout cantonnement : le poste est établi près du commandant ou sur la place d'armes centrale. Cette garde fournit des sentinelles aux issues des principales voies de communication qui traversent le cantonnement : elle en place aussi dans le clocher ou sur tout édifice ayant une grande hauteur et un horizon étendu. En outre, chaque *maison d'alarme*, c'est-à-dire chaque habitation ayant vue sur la direction probable d'une attaque, est pourvue d'un piquet qui met une sentinelle en observation ; pendant la nuit, la maison d'alarme est munie d'un falot allumé. Enfin, si l'attaque est imminente, les fantassins sont rassemblés dans la maison d'alarme, les cavaliers, les artilleurs et les conducteurs de voitures restent dans les écuries ou au parc.

Le logement du commandant du cantonnement, les habitations destinées au poste, à l'ambulance, aux magasins, sont gardés par des sentinelles et marqués par des signes extérieurs que l'on fait connaître aux troupes ; on place même, si la troupe reste quelque temps cantonnée, des poteaux indicateurs des rues, aux intersections et aux débouchés vers la campagne.

Les consignes indiquées aux sentinelles fournies par la garde de police sont les mêmes que dans un camp ; mais la surveillance doit être plus active, car elle est plus difficile. La discipline tend à se relâcher parmi les troupes cantonnées ; le seul moyen d'éviter cet inconvénient est de réprimer très-sévèrement les actes de vexation commis par les soldats, que l'on soit en pays ami ou ennemi, lorsque des causes sérieuses n'en atténuent pas la gravité. D'autre part, la négligence des soldats, lorsqu'on fait la cuisine hors des maisons, pourrait occasionner des incendies ; on exige donc qu'ils en placent les trous à l'abri du vent.

Telles sont, en résumé, les principales règles applicables aux cantonnements ; il est, à ce sujet, d'autres détails importants qui trouveront leur explication en temps opportun.

CHAPITRE III

SYSTÈME DE SURVEILLANCE ET DE SURETÉ.

Article I. — Grand'gardes.

§ I. *Notions préliminaires.*

A. DÉFINITION ET OBJET.

Tout camp ou cantonnement s'entoure d'un réseau de surveillance et de sûreté qui a pour but de couvrir ses approches, d'observer le terrain situé à l'extérieur, d'empêcher l'espionnage, de prévenir des mouvements exécutés par l'ennemi, d'éviter toute surprise à la troupe au repos et de résister assez longtemps pour permettre à celle-ci de prendre la formation de combat.

Ce service très-important est confié à des GRANDS'GARDES. La grand'garde est une fraction du réseau de surveillance : c'est

avec intention que nous n'employons pas, pour la désigner, le terme usuel d'*avant-poste* ; car la grand'garde est aussi bien un *arrière-poste*, ou un *flanc-poste*, puisque le camp ou le cantonnement se couvre de divers côtés, selon la position par rapport aux autres troupes et par rapport à l'ennemi.

Les grand'gardes ont, on le voit, un rôle essentiellement fixe, passif, défensif ; par là-même, elles sont souvent insuffisantes pour donner en arrière une sécurité absolue ; on complète leur service de surveillance par un service d'exploration qu'exécutent les *découvertes* et les *reconnaitances journalières*, lesquelles sont mobiles, actives, quelquefois même offensives.

Nous divisons donc l'étude théorique du système de surveillance et de sûreté en station, en deux parties, conséquemment aux deux éléments que nous venons d'indiquer, l'un fixe, l'autre mobile.

Bien que voulant éviter d'entrer, dès à présent, dans des considérations d'un ordre élevé relativement au service de surveillance et de sûreté en station, nous devons cependant attirer l'attention sur ce qui se passe dans la réalité.

En fait, un camp ou un cantonnement qui tient position sur un terrain dangereux doit, pour sa sécurité, s'envelopper entièrement d'un réseau de surveillance et de sûreté : si le sol est plat, uni, découvert, accessible et praticable de tous côtés, la forme de ce cordon sera celle d'une ellipse ou d'une circonférence telle que tous les points du camp soient à égale distance des points correspondants de la chaîne : comme nous venons de l'indiquer, c'est avec les grand'gardes que sera formé ce réseau, et celles-ci y seront placées en avant-postes, en arrière-postes ou en flanc-postes, selon leur position respective. Telle est la perfection idéale que doit chercher à obtenir tout chef d'une troupe en station ; mais, d'une part, les accidents du terrain viendront toujours briser cette ligne, tantôt en éloigner, tantôt en rapprocher les points ; d'autre part, il est bien rare qu'un camp ou cantonnement ait à se couvrir de tous les côtés ; en tous cas, en admettant le procédé logique qui consiste à *faire surveiller les abords de la position d'une troupe par une fraction constituée tirée de ses rangs*, il est évident que celle-ci, composée de une ou plusieurs grand'gardes, n'aura à surveiller que les parties isolées de la troupe qui l'a fournie.

C'est d'une grand'garde placée dans ces conditions que nous allons nous occuper ; nous la supposons dans n'importe quel point du réseau ; toutes les règles d'après lesquelles nous la disposerons et nous la ferons agir seront applicables à toute autre grand'garde analogue. De même, nous indiquerons les principes d'une découverte et d'une reconnaissance journalière faites dans des conditions ordinaires. En nous mettant ainsi dans une situation normale, nous chercherons à poser des préceptes fondamentaux qu'il suffira ensuite d'appliquer, d'étendre et de modifier, quand les circonstances l'exigeront. Nous n'avons pas l'intention d'obtenir les bases immuables d'une prévoyance absolue et, du reste, impossible à réaliser, mais simplement le désir de rechercher les éléments d'une solide préparation.

B. FRACTIONNEMENT D'UNE GRAND'GARDE.

La grand'garde a, en résumé, un double but :

1^o *Surveiller* le terrain par lequel l'ennemi peut venir pour attaquer ;

2^o *Résister* à l'assaillant assez longtemps pour permettre au camp, ou au cantonnement, de prendre sa formation de combat.

Pour satisfaire à ces deux missions, la grand'garde que l'on appelle l'*œil* ou l'*oreille* d'un camp, comprend :

1^o Des *sentinelles* d'infanterie, ou des *vedettes* de cavalerie, dispersées en cordon et placées de manière à voir le plus loin possible ;

2^o Des *petits postes*, composés des hommes qui fournissent les sentinelles ;

3^o Un *gros*, qui forme point d'appui ou de ralliement.

C. COMPOSITION ET FORCE D'UNE GRAND'GARDE.

L'infanterie et la cavalerie sont les seules armes employées au service de grand'garde.

Autant qu'il se peut, les troupes de ces deux armes sont combinées dans le réseau, la cavalerie fournissant les *vedettes* avancées, l'infanterie servant d'appui. En règle générale, il doit toujours en être ainsi, le cavalier ayant l'avantage de se porter au loin sans éprouver la fatigue qu'en ressentirait le fantassin, et de revenir plus rapidement que celui-ci pour informer. Tou-

tefois, dans certaines circonstances, le cavalier ne peut faire efficacement le service de vedette; cela se produit dans un terrain très-couvert, coupé et montueux, dans les tranchées ou derrière les parapets, pendant la nuit, ou encore lorsque la pluie et le vent soufflent avec violence contre les naseaux du cheval, enfin quand les chevaux ont l'habitude de hennir. Il en résulte donc que souvent l'infanterie fait seule le service de grand'garde; si l'on dispose alors de quelques cavaliers, on les attache aux grand'gardes d'infanterie, soit pour exécuter des reconnaissances, soit pour porter promptement les avis et les ordres.

On détermine la force d'une grand'garde en raison de son objet, de l'effectif du corps qui la fournit, et aussi du principe que quatre hommes sont nécessaires pour entretenir une sentinelle ou une vedette, sans trop de fatigue, pendant toute une journée.

D'après ce que nous venons de dire, une grand'garde destinée à fournir 10 sentinelles, doit être forte de 40 hommes au moins. Mais souvent la grand'garde a besoin d'hommes de corvée et de cuisine : quelquefois, elle met plus de sentinelles pendant la nuit que pendant le jour : elle complète, en outre, son service par des rondes et des patrouilles : enfin, lorsqu'une grand'garde tient une bonne position défensive, il est prudent d'avoir sur la position même un nombre suffisant de baïonnettes pour former, en cas d'attaque par l'ennemi, une solide première ligne de défense. Pour toutes ces causes, on compte généralement 6 hommes par sentinelle ou vedette à fournir. Sauf des circonstances exceptionnelles, il est inutile de dépasser cette proportion : en l'exagérant, on s'expose à ce que les hommes inoccupés fassent du bruit et l'on fatigue les troupes sans en tirer profit.

Quant à donner une relation numérique moyenne entre la force totale du réseau de surveillance et l'effectif de la troupe au camp, ou cantonnement, il est impossible d'y parvenir sans commettre de graves erreurs. Cette proportion dépend de circonstances très-variables, en particulier de la situation de la troupe au repos; son maximum sera atteint lorsque le camp, ou cantonnement, est complètement isolé en terrain dangereux; elle aura son minimum lorsque le camp, ou cantonnement, doit simplement couvrir son front, ou l'un de ses flancs,

ou ses derrières. La seule observation que l'on puisse faire à ce sujet, c'est qu'il ne faut pas, dans le courant des opérations, priver de sommeil les hommes plus d'une nuit sur trois : cette obligation représente donc la limite supérieure que l'on ne saurait dépasser impunément : il n'existe pas de limite inférieure. En résumé, on ne met pas en grand'garde plus de $\frac{1}{3}$ de l'effectif.

La force nécessaire à une grand'garde étant fixée, on désigne toujours une *fraction constituée* pour en faire le service. Une connaissance plus approfondie du terrain, une appréciation plus exacte des forces ennemies opposées, de nouveaux renseignements sur les projets de l'adversaire, enfin des considérations puisées dans la disposition d'esprit des habitants, autorisent à diminuer ou à augmenter le nombre et la force des grand'gardes, même après qu'elles sont établies : ces changements s'opèrent toujours par fractions constituées.

D. DURÉE DU SERVICE ET RELÈVEMENT.

En principe, il faut considérer le service d'une grand'garde d'infanterie comme devant durer pendant vingt-quatre heures. Il en est de même pour la cavalerie, si l'ennemi n'est pas assez rapproché pour attaquer à l'improviste, les chevaux pouvant alors être, successivement et par fractions, dessanglés légèrement et débridés pour boire et manger : dans le cas où il faut tenir tous les chevaux sellés et bridés, le service de la grand'garde ne dure que huit heures au plus.

Lorsque la troupe est pour quelques jours en station sur le même terrain, on peut aisément adopter ce service normal.

En fait, la durée du service de grand'garde n'excède ordinairement pas vingt-quatre heures, mais elle est souvent moindre : cela dépend de la situation antérieure ou postérieure de la troupe. Si l'on vient d'exécuter une marche dans la journée et que l'on s'arrête le soir avec le projet de marcher le lendemain, la grand'garde peut être prise dans l'avant-garde ou l'arrière-garde, mais on peut aussi l'extraire du gros de la troupe : il en résulte que la fraction constituée, dont il s'agit, est quelquefois de service pendant moins de vingt-quatre heures, mais qu'elle peut aussi être de service pendant une journée entière, partie en marche, partie en station. Le même fait se reproduit lorsque l'on vient de combattre avant de s'installer au repos :

on peut faire exécuter le service de grand'garde aux troupes de la première ligne de bataille jusqu'au lendemain matin et les relever alors, ou les relever le soir même du combat avant la chute du jour.

Lorsque les troupes sont pour quelques jours dans le camp ou cantonnement, on relève les grand'gardes à l'heure des autres gardes : si l'on s'attend à être attaqué, il est préférable de faire prendre le service à la pointe du jour.

Il est un principe qui prescrit de ne pas changer les petits postes pendant la nuit. Si la guerre a lieu du 1^{er} avril au 1^{er} septembre et si le nombre des sentinelles à placer pendant la nuit est peu supérieur à celui des sentinelles de jour, le commandant de la grand'garde fractionne sa troupe en deux groupes constitués et égaux. Si la guerre a lieu du 1^{er} septembre au 1^{er} avril et si le nombre des sentinelles à placer pendant la nuit est supérieur à celui des sentinelles de jour, la grand'garde est fractionnée en deux groupes inégaux, mais formés par des unités constituées. Pendant le jour, le groupe destiné au service de nuit se repose presque en entier : pendant la nuit le groupe qui a fait le service de jour se repose par moitié. Voilà ce qui se passe au cas d'une situation normale. Si l'on vient de marcher ou de combattre, si l'on doit marcher ou combattre le lendemain, on en tient compte pour répartir équitablement le service.

Il est préférable de ne laisser les hommes en sentinelle ou en vedette que pendant une heure, et de les relever à chaque demi-heure par moitié dans la même grand'garde : en les laissant en faction pendant deux heures, on s'expose à ce qu'ils se fatiguent trop ou à ce qu'ils fassent leur service avec indifférence : en les relevant tous ensemble, on a l'inconvénient de confier la surveillance d'un terrain à un grand nombre d'hommes qui ne le connaissent pas, particulièrement au commencement du service.

§ II. *Devoirs du commandant de grand'garde.*

Le commandant d'une grand'garde est un capitaine lorsque celle-ci contient la plus grande partie ou la totalité d'une compagnie ou d'un escadron; c'est un officier d'un grade inférieur, lorsque la grand'garde a un effectif moindre.

Le chef désigné d'une grand'garde reçoit, de ses supérieurs,

l'indication de l'emplacement assigné au gros de la troupe et de la ligne à garder avec les sentinelles ou vedettes, ainsi que des points d'appui de cette ligne. En principe même, il doit y être conduit par l'un des officiers ayant fait la reconnaissance du terrain.

Il demande un ordre écrit s'il doit relever une troupe d'une autre brigade.

Il se fait donner les mots et signaux d'ordre et de ralliement.

Il demande quelle sera la durée de son service et à quelle heure on viendra le relever.

Il se fait nettement expliquer les consignes particulières déterminées par les circonstances de temps et de lieu, ainsi que la conduite à tenir en cas d'attaque. Il s'informe de la position probable de l'ennemi.

Il examine sur la carte le chemin conduisant à la position désignée : il se renseigne auprès des chefs des reconnaissances, auprès de ceux qui ont déjà fait sur le même terrain le service de surveillance en station ou en marche : il interroge les habitants.

Il prend un guide, s'il y a lieu.

Il se munit de papier, de crayon et d'une lorgnette.

Avant le départ, il passe une minutieuse inspection des hommes, des chevaux, des armes, des munitions et des vivres. Il réunit sa troupe autour de lui : il rappelle à ses hommes, en même temps que les consignes générales, l'importance considérable du rôle individuel qui leur incombe : il leur indique les consignes particulières : il leur représente que, de leur active surveillance, dépend le salut général : *il leur recommande de ne pas hésiter à faire le sacrifice de leur existence pour sauver le plus grand nombre.*

Il n'emmène ni les hommes ni les chevaux malades, ni les hommes dont les armes sont en mauvais état : il s'assure, s'il lui manque des munitions et des vivres, qu'on les lui fera parvenir.

Il met alors sa troupe en marche, en prenant les précautions indiquées pour les reconnaissances journalières.

S'il relève une grand'garde déjà établie, il prend le service auprès du chef qu'il remplace, sauf à y introduire les modifications qu'il croit nécessaires ou qu'on lui a indiquées.

S'il établit sa grand'garde à l'abri d'éclaireurs, de flanqueurs

ou de tirailleurs fournis par une troupe qui a marché en avant-garde, en arrière-garde ou en flanc-garde sur le même terrain, ou qui y a combattu en première ligne, en dernière ligne ou sur une aile, il met rapidement ses éclaireurs d'avant-garde à la place de ceux-ci et il se renseigne auprès des officiers pendant que s'exécute ce relèvement.

Il arrête le gros de sa troupe à l'emplacement désigné : il assure sa liaison avec le camp ou avec la réserve générale du réseau et avec les grand'gardes voisines.

Il procède ensuite au placement de ses postes et de ses sentinelles ou vedettes, en commençant par le point d'appui de la ligne de surveillance.

Après cette installation provisoire et rapide, il visite de nouveau et même souvent les sentinelles, pour leur faire répéter les consignes, pour les déplacer ou pour en placer de nouvelles, selon qu'il le juge convenable : il fractionne sa troupe en conséquence.

Il établit son plan de défense, le communique à chacun de ses inférieurs et lui indique son rôle : il prévoit avec soin tous les cas d'alerte, surtout pendant la nuit.

Il installe, s'il y a lieu, un système de signaux en un point favorable pour prévenir les troupes qui sont en arrière.

Il règle le nombre, les heures et la marche des patrouilles et des rondes, selon la force de la troupe et le besoin de multiplier les précautions : il reconnaît lui-même, accompagné de ceux qui doivent conduire les rondes et les patrouilles de nuit, les chemins qu'elles doivent parcourir : il leur donne les instructions nécessaires : il établit ce service de façon que les mêmes hommes parcourent, autant que possible, le même chemin.

Il adresse, au chef qui lui a été désigné pour le recevoir, un rapport écrit sur tout ce que les rondes, patrouilles et sentinelles ont observé d'intéressant. Il lui envoie un levé rapide du terrain.

Il agit de même, si les découvertes et les reconnaissances journalières sont fournies par la grand'garde, ou par les troupes en arrière. Dans ce dernier cas, à grade égal, il donne ou il complète les instructions, parce que c'est lui qui sait le mieux tout ce qui se passe. Quand la reconnaissance est sous les ordres d'un officier d'un grade supérieur au sien, il le renseigne avant le départ et il se renseigne au retour.

Il ne reçoit de consignes que de ses supérieurs immédiats ou de chefs autorisés qui lui sont particulièrement connus : il agit de même pour communiquer les consignes qu'il a reçues.

Le soir, il envoie un gradé, ou un ancien soldat, chercher le billet contenant les mots d'ordre et du ralliement : il les fait passer aux petits postes avant la nuit : en cas de perte, ou de surprise du mot d'ordre par l'ennemi, il en donne un autre qu'il fait immédiatement connaître aux postes voisins ainsi qu'à ses supérieurs immédiats.

Il indique à ses sentinelles les signaux de ralliement qu'il a adoptés ou qui lui ont été donnés : il détermine les signaux d'avertissement.

Il défend expressément aux hommes de la grand'garde de causer avec qui que ce soit, hors de la troupe.

Il examine toutes les personnes qu'ont arrêtées les sentinelles et que lui envoient les chefs des petits postes : il défend de sortir de la ligne des sentinelles, sauf sur un ordre régulier : il fait immédiatement fouiller et conduire, au chef dont il relève, les déserteurs, les prisonniers, les individus arrêtés : il lui envoie, en même temps, le procès-verbal de l'interrogatoire sommaire qu'il leur a fait subir.

Il interdit absolument la circulation dans l'étendue de la position occupée par la grand'garde, ou il la tolère sur un des points, selon les ordres qu'il a reçus : dans le dernier cas, il y pourvoit par l'installation d'un poste d'examen.

Si une troupe se présente pour franchir la ligne des sentinelles dans l'un ou l'autre sens, il ne la laisse passer que lorsque le chef de cette troupe est connu de lui ou est porteur d'un ordre écrit : dans le cas contraire, il empêche la troupe d'approcher, surtout la nuit, et il en envoie le commandant, sous escorte, au chef dont il relève : il fait avertir les commandants des postes voisins de se tenir sur leurs gardes.

Il ne reçoit de parlementaire ennemi que s'il en a l'ordre. Il donne au parlementaire un reçu des dépêches qu'il lui apporte, et il les fait parvenir par la voie hiérarchique au général, puis il congédie le parlementaire. Si celui-ci demande à être admis près du général, il agit conformément aux instructions données.

Lorsque le parlementaire ne franchit pas la ligne des sentinelles, il lui ordonne de se tourner du côté par lequel il est venu.

Lorsque le général consent à recevoir le parlementaire, il fait bander les yeux à celui-ci avant qu'il entre dans le réseau de surveillance : il retient le trompette, il lui fait bander les yeux et il en confie la garde à un sous-officier qui cherche à en tirer des renseignements utiles. Pendant tout ce temps il prend les précautions nécessaires pour éviter l'indiscrétion des sentinelles.

Lorsque les déserteurs se présentent en grand nombre, la nuit surtout, il ne les laisse approcher que successivement et avec précaution : il les fait examiner, fouiller et questionner individuellement. Il envoie, au chef dont il relève, le procès-verbal de leur interrogatoire. Il attend des ordres pour les diriger vers le camp : il les fait garder avec soin et il interdit à ses hommes de lier conversation avec eux : enfin, quand il en a l'ordre, il les fait conduire sous escorte au point désigné.

Il informe les chefs des grand'gardes voisines, et le chef dont il dépend, de la marche et des mouvements de l'ennemi, ainsi que des attaques qu'il craint ou que la grand'garde est occupée à soutenir.

Le jour, il reste dans le rayon de la grand'garde : de nuit, il se porte près du petit poste le plus important, afin d'accroître la vigilance.

Le sommeil et le repos lui sont interdits : il est responsable du service de sa troupe sur son honneur.

Il envoie au camp un guide, s'il est nécessaire, pour conduire la grand'garde qui doit le relever : il ne se laisse pas remplacer par une troupe qui n'est pas de sa brigade et dont le chef n'a pas d'ordre écrit : il ne laisse même pas approcher celle-ci avant qu'il n'en ait reçu l'ordre de qui de droit.

A son retour au camp, il rend compte de son service à ses supérieurs et leur communique le résultat de ses observations.

§ III. Gros, soutien ou réserve de grand'garde.

On désigne souvent en France, sous le même terme de *grand'garde*, d'une part, toute la troupe qui exécute le service de surveillance sous les ordres d'un seul chef, d'autre part la fraction de cette troupe qui comprend, de jour, les hommes devant monter la faction de nuit, et de nuit, les hommes ayant monté la faction de jour : on confond donc, dans le langage, le tout et une partie : pour nous, la grand'garde est

le tout : quant à cette partie dont nous venons d'indiquer la composition, nous l'appelons *gros*, *soutien* ou *réserve de grand'garde* : parmi ces expressions, nous préférons cependant les deux premières à la troisième. En agissant ainsi, nous ne cédon pas au plaisir de modifier des dénominations reçues ou d'en créer de nouvelles : nous avons la conviction que, pour développer une science, il est nécessaire de ne pas donner à un même mot deux significations différentes : nous pensons, en outre, que de bonnes définitions amènent la clarté des conceptions : nous l'avons déjà fait observer, et nous aurons encore l'occasion fréquente de le constater, il y a de nombreux changements à introduire dans le vocabulaire militaire français pour éviter la confusion résultant de termes à double entente.

Nous avons dit que l'emplacement du gros de grand'garde doit toujours être désigné au chef de la grand'garde : en fait même, la troupe doit être conduite à son poste par l'officier supérieur ou par l'adjudant-major ayant accompagné le général dans la reconnaissance du terrain. S'il n'y a pas de débouché qu'il faille principalement observer ou défendre, le gros de grand'garde est établi, autant que les circonstances locales le permettent, au centre du terrain que la grand'garde doit observer : on le place dans quelque endroit couvert, élevé même s'il est possible, afin que sa force ne puisse être estimée par l'ennemi et que celui-ci soit vu, s'il prononce une attaque.

On a cherché, dans certains écrits didactiques et dans les règlements étrangers, à indiquer la distance moyenne qui doit exister entre le gros d'une grand'garde et le camp : cela n'est pas pratique et c'est superflu.

A ce sujet, présentons les deux observations suivantes :

1° Les sentinelles ou vedettes d'une grand'garde sont poussées assez loin pour préserver le camp des projectiles de l'ennemi et pour lui donner le temps de prendre les armes.

2° On ne peut toujours remplir ce but ; sinon, on exposerait les grand'gardes à être enlevées sans profit pour le camp ; ou, pour éviter cet inconvénient, on serait obligé de consacrer à leur service un nombre d'hommes hors de proportion avec l'effectif du camp, et, par suite, de fatiguer les troupes outre mesure.

Donc, en fait, si une grand'garde couvre une partie d'un

camp ou d'un cantonnement numériquement faible, d'un régiment d'infanterie ou de cavalerie au maximum, on ne portera pas les sentinelles à une distance supérieure à 1500 mètres, limite de la portée efficace du feu de mousqueterie: si le camp est considérable, on accroitra cette distance jusqu'à 3000 ou 4000 mètres, limite de la portée efficace du feu d'artillerie, mais alors on placera, entre la grand'garde et le camp, une *réserve générale*, ainsi que nous l'expliquerons dans l'étude des grandes opérations.

Par conséquent, en ce qui concerne le système de surveillance autour des petites unités en station, le poste assigné au gros de la grand'garde sera choisi dans un point reconnu favorable sur cette zone de 1500 mètres de rayon qui s'étend depuis les sentinelles jusqu'au camp. C'est la seule prescription théorique qu'il soit possible de formuler: encore faut-il remarquer qu'elle n'est strictement applicable qu'au service de jour, et qu'elle ne l'est pas dans tous les cas.

Quant au choix du point reconnu favorable pour y placer le gros de la grand'garde, il est évident qu'il faut, pour le déterminer, tenir compte de la forme du terrain occupé et des projets ultérieurs du commandant du camp ou cantonnement. A ce sujet, on recommande de ne pas adosser le soutien à un bois, dans la crainte qu'il ne soit enlevé, de le placer en arrière et non pas en avant d'un défilé, de ne pas l'établir dans une maison, surtout aux étages supérieurs, mais de profiter des hangars, des granges, des porches et, en général, du rez-de-chaussée des habitations. En ce qui concerne la réalisation du plan adopté pour repousser une attaque de l'ennemi, il y a lieu d'observer que le poste assigné au gros de la grand'garde doit presque toujours être propice à la défense: de jour, il est quelquefois indispensable de pousser très-loin les grand'gardes, au dehors de bonnes positions sur lesquelles elles se replieront pour résister: de nuit, il est souvent imprudent d'agir ainsi, et il importe de placer le gros de la grand'garde à l'endroit où elle peut se défendre: ce changement doit être fait avant la tombée de la nuit: ceci dit sous la réserve des observations que nous présenterons ultérieurement sur le service de nuit.

Quoi qu'il en soit, le chef de la grand'garde reste avec le gros de sa troupe et il y fait observer les *consignes* suivantes:

Les hommes ne doivent pas dresser leurs tentes, mais

bivaquer : ils peuvent cependant profiter des abris, ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus.

On place, autour du bivac du soutien, autant de sentinelles qu'il en faut pour le relier avec les petits postes de la grand'garde, avec les grand'gardes voisines et, selon les circonstances, avec le camp ou avec la réserve générale du réseau.

Aucun homme ne peut s'éloigner du poste sans l'autorisation de son chef : les hommes de corvée se conforment à cette prescription.

Les feux de cuisine et de bivac sont placés derrière une éminence, un bois, un mur ou un obstacle quelconque : à défaut d'autres moyens, on les allume dans des trous creusés à cet effet. Quelquefois, pendant la nuit, pour tromper l'ennemi sur la véritable position du gros de grand'garde, ou pour lui faire croire à une force numérique considérable, on allume des feux apparents qu'entretiennent des sentinelles volantes : on en établit encore, s'il est nécessaire, sur les passages que le défaut de monde empêche d'occuper : on tient prêt un amas de terre mouillée pour éteindre subitement les feux que l'on a intérêt à cacher, dans le but de se garantir d'une surprise. Remarquons cependant que souvent la soupe est apportée à la grand'garde par les troupes du camp ou cantonnement, en sorte que les feux de bivac sont seuls allumés au gros de la grand'garde.

La moitié du gros d'une grand'garde d'infanterie veille armée, tandis que les autres hommes reposent, ayant leurs armes à côté d'eux : une petite patrouille, prise dans la première moitié, est toujours prête à marcher pour aller immédiatement s'assurer du motif et de l'importance des alertes.

Dans le gros d'une grand'garde de cavalerie, les chevaux sont menés à l'abreuvoir avant d'aller prendre le service de jour et en prenant celui de nuit. Dans les grandes chaleurs, ils y sont, en outre, successivement conduits pendant la journée. On leur lâche la gourmette et la muserolle, quand on ne juge pas à propos de les débrider pour les faire boire. Pendant qu'une partie de la grand'garde est à l'abreuvoir, l'autre partie reste à cheval. Quand le gros de la grand'garde a mis pied à terre, le commandant ordonne de faire manger les chevaux, mais successivement, et de manière que, pendant que les uns mangent, les autres restent bridés. De nuit, les chevaux restent bridés : les cavaliers ont la bride dans le bras et ils ne doivent pas dormir.

Le gros de la grand'garde prend les armes, pendant la nuit, pour reconnaître les patrouilles, les rondes et tout ce qui s'approche de son bivac : il ne prend les armes pour rendre les honneurs ou pour être inspecté que s'il ne risque pas d'être aperçu par l'ennemi.

Une heure avant le jour, le gros d'une grand'garde d'infanterie prend les armes, celui de cavalerie monte à cheval : on attend ainsi que les découvertes soient rentrées, et, s'il y a lieu, qu'une autre grand'garde vienne prendre le service.

On ne peut construire de retranchement pour préserver un soutien de grand'garde que sur l'ordre du général. Toutefois, lorsque la troupe est dans une plaine et exposée aux attaques de la cavalerie, le chef peut l'entourer d'un fossé en forme circulaire, ou la couvrir par des abattis.

§ IV. *Postes avancés de grand'garde ou petits postes.*

Le premier soin du chef d'une grand'garde, ainsi que des officiers généraux et des commandants de corps ou de détachements, est, dès que le gros est placé, d'avoir des nouvelles de l'ennemi, puis de reconnaître, s'il est possible, la position que celui-ci occupe, en tout cas, celle de la grand'garde, les chemins, les débouchés, les défilés, les ponts et les gués par lesquels l'adversaire peut arriver, et ceux par lesquels on peut aller à lui.

L'objet de ces reconnaissances est de permettre de fixer la force des *postes avancés de la grand'garde ou petits postes*, leur placement et celui de leurs sentinelles de jour et de nuit.

Les petits postes sont commandés, selon leur degré d'importance, par des officiers, des sous-officiers, des caporaux ou brigadiers.

Les petits postes détachés par une grand'garde, sur la position normale qu'elle occupe, sont numérotés de la droite à la gauche.

La durée du service d'un petit poste d'infanterie est de tout le jour ou toute la nuit : on détermine sa force à raison de 2 ou 3 hommes par sentinelle à fournir : pendant les nuits longues, froides et très-obscurcs, on doit compter 4 hommes par sentinelle. Il arrive cependant souvent qu'un petit poste contient 10, 15 hommes, même plus, et n'a pourtant qu'une

sentinelle : cela se produit toutes les fois que le poste tient une excellente position défensive pour la sûreté de laquelle un seul factionnaire est suffisant.

Un petit poste de cavalerie peut être relevé toutes les quatre à huit heures pendant le jour : de nuit, sauf lorsqu'il est impossible de faire autrement par suite du défaut d'infanterie, la cavalerie ne fournit pas de petits postes, à moins qu'elle n'ait devant elle que de la cavalerie ennemie.

Le chef d'un petit poste reçoit, du commandant de la grand'garde, des instructions détaillées sur le service et la surveillance qu'exige la position, ainsi que sur les dispositions à adopter pour la défense et la retraite.

Le service d'un petit poste n'ayant pas pour objet de voir l'ennemi, il en résulte que son remplacement doit être masqué : on le choisit, autant que possible, près d'une voie de communication.

La position primitive qu'occupe le petit poste ne peut être changée que sur l'ordre du commandant de la grand'garde. Dans cette position, le petit poste doit être à même de voir pendant le jour, et d'entendre pendant la nuit, les signaux donnés par les sentinelles ou vedettes extérieures qu'il fournit, ainsi que d'être vu et entendu par le gros de la grand'garde : sinon, il emploie des sentinelles intermédiaires. L'emplacement choisi doit, autant que possible, être central par rapport aux sentinelles ou vedettes qui dépendent du petit poste ; il doit offrir un abri à l'infanterie ou laisser à la cavalerie toute la liberté d'action. Les bâtiments ne sont employés qu'exceptionnellement, lorsqu'ils sont utiles et non dangereux. Quand un petit poste doit prendre une nouvelle position pour la nuit, il attend que l'obscurité empêche l'ennemi d'apercevoir le mouvement, et il ne le fait que lorsque le gros de la grand'garde est établi dans la sienne : on profite de ce moment pour relever les petits postes de jour, dans l'infanterie.

Il est impossible de donner une estimation moyenne de la distance à laquelle on peut porter un petit poste en avant de la grand'garde, ainsi que de l'intervalle à maintenir entre les petits postes d'une grand'garde. Cette distance, ou cet intervalle, dépend de la forme du terrain et du moment : on ne peut, à ce sujet, émettre que le principe suivant : la distance, ou l'intervalle doit permettre au petit poste de prévenir à

temps les petits postes voisins et le gros de la grand'garde lorsque l'ennemi s'avance, mais il ne faut pas l'exagérer, de peur d'exposer le petit poste à être coupé et enlevé sans profit.

De jour, comme de nuit, les hommes d'un petit poste sont toujours prêts à repousser une attaque. Dans l'infanterie, ils ont le sac au dos pendant la nuit, souvent même pendant le jour : ils sont autorisés à s'asseoir, l'arme à la main, mais il leur est défendu de dormir. Dans la cavalerie, les chevaux ne sont jamais ni dessellés, ni débridés, et on ne les fait boire et manger qu'après le retour au gros de la grand'garde : lorsque les hommes mettent pied à terre, ils ont la bride dans le bras.

On ne fait pas de feu de cuisine ni de corvées dans un petit poste : la soupe est faite et apportée par les troupes en arrière : les corvées nécessaires sont exécutées de même.

Les hommes du petit poste ne sont autorisés à allumer un feu de bivac, ou à fumer, que si l'ennemi ne peut en profiter pour reconnaître la position.

Le silence doit être absolu dans un petit poste.

On y reconnaît les rondes et les patrouilles de jour et de nuit, ainsi que toute troupe en mouvement à proximité, mais on n'y rend pas les honneurs et on ne crie pas aux armées.

Le petit poste n'exécute, en réalité, ni ronde, ni patrouille par lui-même : la pose des sentinelles ou vedettes, qui s'y fait à chaque heure ou à chaque demi-heure, en tient lieu.

Le commandant d'un petit poste ne reçoit de consignes que du chef de la grand'garde : il n'en donne communication qu'en la présence de celui-ci : on ne saurait admettre, en effet, qu'un petit poste soit examiné sans que le chef de la grand'garde ne s'y trouve.

Le chef d'un petit poste renseigne les chefs de ronde, de patrouille, de découverte et de reconnaissance : il se renseigne également près d'eux : il se renseigne de même auprès des hommes qui descendent de faction.

Il ne laisse entrer ou sortir personne, sans en avoir reçu l'ordre du commandant de la grand'garde.

A la moindre alerte donnée par une de ses sentinelles, le petit poste d'infanterie est debout, le petit poste de cavalerie est à cheval : le silence, le calme et le sang-froid sont indispensables.

Le chef du petit poste s'assure par lui-même du motif de l'alerte : il en informe les sentinelles et les petits postes voisins, ainsi que le chef de la grand'garde.

Une heure avant le jour, le petit poste d'infanterie est sous les armes, le petit poste de cavalerie est à cheval : on attend ainsi que les découvertes et reconnaissances soient rentrées : on relève ensuite les petits postes ayant fait le service de nuit et on en profite, s'il y a lieu, pour prendre de nouveau les emplacements de jour, à moins que la grand'garde entière ne soit relevée au même moment.

Après son retour au gros, le chef d'un petit poste rend compte de son service et de ses observations au commandant de la grand'garde.

Tel est, en résumé, le service général des petits postes qui constituent le réseau normal d'une grand'garde : mais il y a souvent encore d'autres petits postes que, d'après leur objet, on appelle postes d'examen et postes détachés.

En fait, le *poste d'examen* est établi pour simplifier le service des sentinelles ou vedettes, et pour *empêcher l'espionnage*.

Il arrive souvent que toute circulation est interdite à travers un réseau de grand'garde : dans ce cas, il n'y a pas de poste d'examen pour celle-ci.

Jamais, au contraire, la circulation ne peut être permise en plus d'un point choisi près d'une voie de communication : on établit le poste d'examen derrière la sentinelle, ou la vedette, qui se trouve à l'endroit désigné pour le passage. Ce poste est composé d'un sous-officier et de quatre soldats : on y met des hommes intelligents et, autant que possible, sachant parler la langue du pays dans lequel on fait la guerre. Le poste d'examen est fréquemment annexé à un petit poste du service normal : son chef examine tous les individus qui veulent franchir la ligne des sentinelles dans l'un ou l'autre sens : il agit selon les instructions spéciales qu'il a reçues : il en demande de nouvelles au commandant de la grand'garde, quand les circonstances se modifient.

Les *postes détachés* sont fixes ou volants.

On établit un *poste détaché fixe* quand, en raison de la forme du terrain, le commandant de la grand'garde peut avoir à observer un point ou un chemin qui se trouve en dehors de la ligne des sentinelles : il détache, à cet effet, sur ce point, un

petit poste qui s'établit en assurant le service de sûreté autour de la position, comme il a été dit pour les petits postes du service normal. C'est donc un moyen d'étendre le réseau de surveillance sans exposer une sentinelle ou une vedette trop éloignée à être enlevée sans que l'on s'en aperçoive. La force du poste détaché dépend du nombre de sentinelles à fournir : pour une sentinelle simple, un poste à la cosaque est très-suffisant.

Il arrive souvent aussi qu'entre la position occupée par l'ennemi et la ligne des sentinelles, il y a un point culminant, tel que mamelon, clocher, maison élevée, d'où la vue s'étend fort loin : on y établit souvent alors un poste détaché fixe que l'on nomme plus particulièrement *poste d'avis*.

Tous les postes détachés sur des points fixes sont très-utiles, car ils peuvent signaler la marche de l'ennemi bien avant qu'il n'atteigne la ligne des sentinelles. Plus le poste est faible, plus il lui est facile de se tenir caché et, par suite, de se mettre en sûreté : il vaut donc mieux qu'il se compose de peu d'hommes, quatre au plus, car il n'est pas destiné à résister sur place, mais il doit être bien commandé, par un sous-officier ou même par un officier. En outre, lorsque la distance entre le poste détaché et la ligne des sentinelles est considérable, il faut de préférence le composer de cavaliers qui apportent plus rapidement les avis et qui, au besoin, peuvent se soustraire plus promptement à l'ennemi. Enfin, le chef d'un poste d'avis doit être un officier : il se munit d'une bonne lorgnette et de tout ce qui est nécessaire pour écrire.

En raison du service particulier qui incombe aux postes détachés sur des points fixes, on comprend aisément qu'on les emploie de jour seulement.

Pendant la nuit, on a recours aux *postes détachés volants*. Mais, avant d'étudier les règles qui leur sont applicables, il est nécessaire d'entrer dans quelques considérations relatives au mode de surveillance à adopter pour la nuit.

Quand les grand'gardes ont été placées, de jour, très-près ou en vue de l'ennemi, il leur est assigné, pour la nuit, un poste plus en arrière. On doit encore les rapprocher quand l'ennemi est favorisé par les habitants, quand le pays est difficile ou propice aux surprises, quand la nuit est très-obscur, quand il y a de l'orage, une grande pluie ou un grand vent. De

nuit, en effet, les sentinelles et petits postes ne font plus usage de la vue pour se relier et surveiller, mais de l'ouïe : on comprend donc qu'il est bon de les resserrer à des distances et à des intervalles moins grands que de jour, de façon qu'ils puissent entendre les divers bruits suspects et se communiquer leurs observations à voix basse.

Si l'ennemi prononce une attaque contre le camp ou le cantonnement, la troupe au repos ne sera alors pas prévenue aussi longtemps à l'avance que de jour : mais, dans bien des cas, il n'y aura pas grand inconvénient, l'ennemi étant obligé à plus de circonspection pour marcher au milieu de l'obscurité, et ne pouvant souvent employer que de l'infanterie.

Cependant les troupes, subitement attaquées de nuit, se forment sous les armes moins rapidement que de jour, elles le font plus lentement et souvent avec désordre : en outre, une attaque nocturne a toujours une grande influence morale sur les hommes : si l'attaque est poussée à fond, elle peut percer la ligne des sentinelles, bousculer le gros de la grand'garde, et, bien que numériquement inférieure, semer la panique dans le camp ou cantonnement : il est, en effet, prouvé par l'expérience que, toute attaque faite de nuit prend, dans l'imagination des troupes surprises, des proportions qu'elle n'a pas du tout en réalité. Il y a donc, sous ce rapport, danger à rapprocher le réseau de surveillance pendant l'obscurité.

Comme on le voit, et nous serons encore à même de le prouver dans bien d'autres circonstances, il n'y a pas de disposition tactique qui n'ait à la fois ses avantages et ses inconvénients. En résumé, si l'on a assez de monde pour conserver, pendant la nuit, les emplacements adoptés de jour, il est préférable de le faire : mais il faut renforcer les petits postes et établir des postes intermédiaires entre ceux-ci et la grand'garde, entre celle-ci et la réserve générale du réseau ou le camp.

Si l'on ne dispose pas d'un nombre suffisant d'hommes pour en agir ainsi, on rapproche les éléments du réseau de surveillance par rapport au camp ou les uns par rapport aux autres : c'est ce qui se produit souvent pour les détachements. Dès lors, comme, sous peine de s'égarer dans la nuit, l'ennemi est obligé de suivre les voies de communication s'il veut tenter une attaque, particulièrement lorsqu'il y emploie beaucoup de monde, on pousse au loin, à la nuit, quelques postes deta-

chés volants. Ces postes, composés d'hommes intelligents et ayant observé ou fouillé le terrain pendant le jour, sont placés de préférence près de l'embranchement des chemins : ils restent sans feu ; ils se tiennent cachés ; ils changent fréquemment de position ; ils s'arrêtent pour écouter ; ils évitent tout bruit ; ils agissent avec indépendance, sans liaison entre eux : en un mot, ils *patrouillent*.

Ces postes annoncent l'approche de l'ennemi au moyen de signaux dont ils sont pourvus : ils se retirent alors sur des points qui leur ont été indiqués, et par des chemins qu'ils ont reconnus à l'avance : au jour, ils rentrent à la grand'garde. Lorsqu'il y a intérêt à ne pas laisser supposer à l'ennemi que ses projets de surprise sont découverts, ces postes se hâtent d'envoyer informer les sentinelles par quelques-uns des hommes, les autres se retirant lentement afin de suivre les mouvements de l'adversaire jusqu'au moment où il viendra donner contre les grand'gardes prêtes à le recevoir.

§ V. Sentinelles et vedettes.

Le factionnaire d'infanterie est une *sentinelle* : celui de cavalerie est une *vedette*.

Les sentinelles et vedettes sont simples, doubles ou renforcées, selon le nombre d'hommes qu'elles contiennent.

La sentinelle, ou vedette, est *simple*, lorsqu'elle ne comprend qu'un seul homme. Elle est *double*, lorsqu'elle contient deux hommes accouplés et unis : c'est une file. Elle est *renforcée*, lorsqu'elle est formée par un poste à la cosaque, c'est-à-dire par un groupe de quatre camarades de combat.

Les sentinelles et vedettes sont extérieures ou intermédiaires, selon le service particulier dont elles sont chargées.

La sentinelle, ou vedette, est *extérieure*, quand elle surveille le terrain vers l'ennemi. Elle est *intermédiaire*, quand elle sert de liaison entre deux postes, ou quand elle est placée devant les armes.

Les sentinelles et vedettes sont fixes ou volantes, selon la manière dont elles exécutent leur service.

La sentinelle, ou vedette, est *fixe*, lorsqu'elle surveille l'horizon toujours d'un même point. Elle est *volante*, lorsqu'elle a l'ordre de se mouvoir sur un terrain déterminé, soit pour aller

d'une sentinelle fixe à une autre ou à un poste, soit pour augmenter son champ de vue.

Toutes les sentinelles, ou vedettes, que fournit une grand'garde, sont placées par le chef de la troupe.

Les sentinelles, ou vedettes, extérieures ont pour objet principal d'observer l'ennemi et d'avertir de ses mouvements.

On observe, pour les placer de jour, les principes suivants :

1° Leur donner un horizon très-étendu et un champ de tir libre, surtout du côté de l'ennemi ;

2° Ne les placer sur un point d'où elles soient facilement aperçues du dehors, que s'il est impossible de faire autrement ;

3° Les lier entre elles, soit par la vue directe, soit par des sentinelles volantes et intermédiaires ;

4° Assurer leur communication avec le petit poste qui les fournit ;

5° Les mettre en quantité suffisante pour qu'elles surveillent tous les chemins par lesquels peut venir l'ennemi, pour qu'aucune troupe ne puisse approcher de leur ligne sans être vue et pour qu'aucun individu ne puisse passer entre elles sans être arrêté.

De nuit, on les rapproche, ou on augmente leur nombre, de façon à assurer la surveillance exacte de toutes les voies de communication et à leur permettre de se communiquer leurs observations à voix basse.

De jour, on peut les placer : derrière une élévation du sol, un arbre, une haie, une meule, un tas de terre, de cailloux ou d'engrais, un mur, une clôture en planches, un parapet ; dans un fossé, un sillon, les hautes herbes, un trou creusé à cet effet : à la fenêtre d'une maison ; sur un clocher ou sur un arbre : enfin, les sentinelles d'infanterie peuvent encore s'asseoir ou s'étendre sur le sol. On les éloigne de tout lieu couvert par où l'ennemi pourrait se glisser pour les surprendre.

De nuit, on évite de placer les sentinelles, ou vedettes, près des points où il y a une cause permanente de bruit : on les éloigne des arbres à feuillage touffu, des usines, des moulins et des chutes d'eau. Quand la nuit est claire, on les place dans un fond, afin qu'elles puissent voir de loin tout ce qui vient d'en haut : quand la nuit est obscure, on les place sur le haut pour qu'elles puissent entendre les bruits qui viennent d'en bas.

Quand les sentinelles, ou vedettes, extérieures, doivent prendre un emplacement nouveau pour la nuit, elles le font après la chute du jour afin que l'ennemi ne puisse les apercevoir.

Toutes les sentinelles, ou vedettes, fournies par un petit poste, sont numérotées de la droite à la gauche.

Les sentinelles, ou vedettes, extérieures sont simples, doubles ou renforcées.

La sentinelle, ou vedette, simple est toujours fixe. On l'emploie, de jour, lorsque le factionnaire est à faible distance du poste, lorsqu'il est placé sur un point inaccessible, lorsqu'il surveille un terrain plat, uni et découvert, jusqu'à une très-grande distance. Cela n'a alors d'autre inconvénient que de rendre difficile l'arrestation des individus qui voudraient traverser la ligne de surveillance.

Dans la sentinelle, ou vedette, double, l'un des deux hommes est toujours fixe : l'autre est fixe ou volant. Cet accouplement des hommes a l'avantage de permettre une observation plus exacte du terrain, d'empêcher les soldats de céder à la fatigue ou à la peur, et, par conséquent, de donner plus de sécurité au camp ou cantonnement. Il faut toujours employer la sentinelle double pendant la nuit, souvent pendant le jour, soit quand les conditions atmosphériques sont désavantageuses, soit lorsque l'on veut surveiller un carrefour, la lisière d'un bois, un défilé, les pentes d'un coteau et le fond d'une vallée, deux façades d'une habitation ou deux flancs d'un retranchement : les deux factionnaires se partagent alors l'horizon visible : s'il y a quelque mouvement ou bruit suspect à proximité, l'un des deux va reconnaître et l'autre reste en place ; de même, l'un des deux se détache pour aller conduire au petit poste tout individu arrêté ou pour donner des renseignements.

La sentinelle, ou vedette, renforcée est d'abord employée toutes les fois qu'elle est placée à une distance telle qu'elle ne puisse communiquer : c'est le cas des postes à la cosaque ou petits postes détachés. Mais il arrive souvent que la ligne des sentinelles fournies par une grand'garde tient une bonne position sur laquelle, pour résister à une attaque par l'ennemi, on formera la première ligne de défense ; il est donc naturel, surtout lorsqu'on est en droit de s'attendre à une attaque, de porter à l'avance sur cette position le plus grand nombre possible de baïonnettes, sans fatiguer les hommes outre mesure. On peut

agir ainsi, par exemple, près d'un pont ou de tout autre défilé, derrière un retranchement, sur les bords d'un cours d'eau, sur la lisière d'un bois, sur la crête d'une hauteur, sur les bords d'un escarpement ou d'un talus, sur l'enceinte extérieure d'une habitation ou d'un village.

Quant aux sentinelles ou vedettes intermédiaires, elles sont presque toujours simples et fixes, parce qu'elles ont un service secondaire, peu fatigant et peu dangereux, dans lequel les surprises et les paniques ne sont pas à redouter.

Il n'est pas possible de donner une estimation moyenne de la distance à laquelle on peut porter une sentinelle ou une vedette, en avant d'un petit poste, ni de l'intervalle que l'on doit maintenir entre les sentinelles ou vedettes. Dans certains cas, il y aura à peine quelques pas de distance entre la sentinelle ou la vedette et son poste, comme cela a lieu pour les sentinelles renforcées et les petits postes détachés : dans d'autres cas, on portera les sentinelles ou vedettes en avant et on les espacera jusqu'à la distance maxima où l'on peut apercevoir leur signal ou entendre leur coup de feu d'alarme. En fait, il n'y a donc pas de règle précise à cet égard : l'appréciation exacte du terrain est le seul guide à suivre.

Les sentinelles ou vedettes ont des *consignes* particulières et des consignes générales.

Les consignes particulières sont le résultat des circonstances de temps et de lieu : elles sont données aux sentinelles, ou vedettes, par le commandant de la grand'garde ou, sur son ordre, par les chefs des petits postes.

Les consignes générales sont indiquées aux soldats par les exercices faits en temps de paix : pour en assurer l'exécution, il faut les rendre aussi simples et aussi peu nombreuses que possible : les principales sont les suivantes :

Le factionnaire garde l'immobilité, sauf s'il fait l'office de sentinelle volante : il ne s'assoit ou ne se couche que pour se dérober à la vue de l'ennemi : il ne fume pas : il ne parle pas, sauf pour appeler ou pour faire une observation utile.

Il a toujours l'arme prête à faire feu, mais il n'a recours à ce moyen d'avertissement que s'il lui est impossible de faire autrement : il est préférable que, de jour, il emploie un signal convenu et que, de nuit, il appelle à voix basse : sans ces précautions, le camp est constamment en alerte et l'ennemi sait

que sa marche a été aperçue : il arrive même que le nombre de coups de feu tirés par les sentinelles, surtout la nuit, finit par rendre les troupes du camp indifférentes et que, en cas de danger réel, ils ne produisent plus aucun effet sur celles-ci qui peuvent alors être surprises.

Le factionnaire ne rend pas les honneurs.

Il ne laisse s'arrêter sur la ligne des sentinelles ou vedettes, que les supérieurs immédiats et leurs escortes.

Il ne laisse traverser cette ligne vers l'extérieur par personne, sauf sur l'ordre de son chef de poste : il fait feu sur quiconque passe à l'ennemi.

Il ne laisse traverser cette ligne vers l'intérieur par personne : il ordonne à tous ceux qui se présentent, y compris les parlementaires, de se diriger vers l'emplacement du poste d'examen : il arrête tout individu qui enfreint cette consigne et il en prévient le chef du petit poste.

Il ordonne à tout déserteur de jeter ses armes et de se tenir à distance jusqu'à l'arrivée du chef du petit poste qu'il prévient aussitôt.

Il crie : *Halte là !* à toute troupe ou à tout individu qui s'approche, et il apprête son arme.

Si l'on ne s'arrête pas, après qu'il a crié une seconde fois, il fait feu et se retire sur le poste.

Si l'on s'arrête, il crie : *Qui vive !* puis, *Avance au ralliement !* lorsqu'il lui a été répondu.

S'il s'aperçoit que le chef de la troupe ne donne pas le mot, ou ne fait pas le signal convenu, ou ne s'avance pas seul, il fait feu et se retire sur le poste.

Lorsqu'il est devant les armes, il crie : *Aux armes !* quand il a été répondu au *qui vive !*

Lorsque, voulant dérober à l'ennemi la connaissance de l'emplacement des sentinelles, on remplace ou l'on précède les cris d'injonction et les mots de ralliement par des signaux, il donne le premier le signal convenu et il agit comme il vient d'être dit ci-dessus, selon qu'on lui a répondu, ou non, par le contre-signal convenu. De nuit, le plus simple et le plus sûr de ces contre-signaux consiste à donner le nom du chef de la troupe ou de l'individu, si l'on appartient à la même grand'garde que la sentinelle.

Si, par le fait d'une surprise soudaine, l'arme est enlevée au

factionnaire, il doit néanmoins crier et appeler, *sans hésiter à faire le sacrifice absolu de son existence.*

Quand il est relevé, il communique au nouveau factionnaire, non-seulement toutes les consignes qu'il a reçues, mais toutes les observations qu'il a dû faire sur le terrain à surveiller.

A son retour au petit poste, il rend compte également, à son chef, des remarques sur lesquelles il croit qu'il est utile d'attirer son attention.

§ VI. Rondes et patrouilles.

Les rondes et les patrouilles donnent, à la fois, un complément de surveillance et un moyen de contrôle du service des postes avancés.

On n'est pas d'accord, tant dans les principaux écrits militaires que dans les divers règlements européens, sur la véritable signification de ces deux termes.

Pournous, la *ronde* comprend un officier, ou un sous-officier, accompagné de deux ou trois hommes, et chargé de s'assurer de la vigilance des postes et des sentinelles ou vedettes. La *patrouille* a souvent le même but et la même composition, mais elle a aussi pour mission de surveiller le terrain qu'elle explore, de parcourir les environs d'un poste et d'assurer la communication avec les postes voisins : dès qu'elle dépasse la ligne des sentinelles pour aller vers l'ennemi, elle devient une *découverte*. Les rondes et les patrouilles ont donc, à notre avis, un parcours intérieur : elles ont un autre nom et une autre mission, quand elles ont un parcours extérieur.

De même que les opinions diffèrent en ce qui concerne les limites de leur action, de même elles diffèrent encore relativement à leur utilité. Les uns, considérant les patrouilles comme des sentinelles ou vedettes volantes, les préfèrent à celles-ci parce que leur service ne permet pas le sommeil aux soldats, parce qu'il force l'homme à déployer toutes les ressources de son intelligence et de son courage, enfin parce qu'il fouille mieux le pays et éclaire plus au loin : ce résultat ne peut évidemment s'obtenir qu'avec des patrouilles de cavalerie. Les autres, tout en admettant qu'un service bien entendu de patrouilles peut compléter très-avantageusement celui des grand'gardes, recommandent de ne pas trop les multiplier, parce qu'elles maintiennent

autour des sentinelles un état permanent d'agitation qui est nuisible et qui peut, surtout la nuit, devenir très-dangereux.

Il faut donc, comme le prescrit notre *ordonnance*, régler le service des patrouilles et des rondes, selon le besoin de multiplier les précautions: on peut dire que ce besoin existe surtout lorsque le terrain est très-accidenté et lorsque les habitants sont insurgés ou ouvertement hostiles.

Quoi qu'il en soit, moins il y a d'hommes dans une ronde ou une patrouille, mieux se fait son service et moins elle risque d'être aperçue par l'ennemi.

La patrouille ou la ronde marche avec lenteur et sans bruit, elle s'arrête souvent pour écouter, elle observe tout ce qui peut intéresser les postes, elle porte son attention sur tout mouvement, bruit ou objet suspect, elle s'assure que les sentinelles et les postes se conforment aux consignes données, elle suit la direction indiquée par le commandant de la grand'-garde.

Le chef de la patrouille, ou de la ronde, marche au centre et en arrière de la troupe, précédé, flanqué et suivi, s'il y a lieu, par les hommes qui la composent; ceux-ci sont toujours à même de se voir ou de s'entendre, selon que le mouvement se fait de jour, ou de nuit. Dès que l'un d'eux a un soupçon, il donne l'alerte par un signal convenu. Le chef se rend alors près de lui pour reconnaître, tandis que les autres hommes s'arrêtent et s'embusquent. Après vérification du motif de l'alerte, la marche est continuée ou interrompue, suivant le cas.

Tout chef de patrouille ou de ronde communique aux sentinelles, aux vedettes et aux postes qu'il visite, les renseignements qui peuvent les intéresser et, réciproquement, il leur demande ceux dont il peut tirer parti.

A son retour au poste, le chef de la patrouille ou de la ronde rend compte des observations qu'il a faites tant sur l'ensemble du service que sur le terrain parcouru.

§ VII. *Conduite en cas d'attaque par l'ennemi.*

Nous avons dit que, aussitôt après l'installation de la grand'-garde, celui qui la commande doit préparer son *plan de défense*, le communiquer à ses inférieurs et leur indiquer le rôle particulier qui leur incombe.

Le but des grand'gardes n'est pas d'attaquer, mais de *gagner du temps* en résistant; par suite, il ne peut se présenter que deux hypothèses : ou le commandant du camp ou cantonnement a l'intention d'accepter le combat sur la position occupée, ou il ne veut pas accepter le combat, mais battre en retraite. Le plan de défense est établi en raison de celle des deux hypothèses qui a été admise, et au sujet de laquelle le chef de la grand'garde a dû recevoir ou *provoquer* les instructions nécessaires : il est inutile et dangereux d'admettre en même temps les deux suppositions.

En règle générale, lorsque l'ennemi fait une attaque, les sentinelles et les petits postes ne quittent leur position que si celle-ci, bonne pour la surveillance, a été positivement reconnue trop désavantageuse pour le combat : la grand'garde prend alors les positions et exécute les mouvements les plus propres à retarder la marche de l'ennemi. Quant aux sentinelles ou vedettes, elles se retirent sur les petits postes en faisant des circuits, et non en ligne droite.

Si la grand'garde occupe un bon point d'appui, son chef doit en profiter pour prévenir l'adversaire, marcher contre lui et lui imposer par une vigoureuse offensive, surtout quand celui-ci n'est pas trop en force, et quand il n'y a pas à craindre de compromettre la grand'garde ni les troupes en arrière.

Si la grand'garde occupe un poste fermé ou un défilé qu'on lui ait donné l'ordre de défendre, elle y attend l'ennemi.

Selon la nature du terrain, l'espèce des troupes qui l'attaquent et le but à atteindre dans l'action engagée, la grand'garde combat réunie ou éparse en remplissant ainsi la destination de la première ligne de bataille.

En tout cas, la résistance doit être poussée à toute extrémité. Quand le commandant du camp, ou cantonnement, a résolu d'accepter le combat, la grand'garde ne rentre à son corps que si celui-ci entre en ligne ou si des troupes sont arrivées en nombre suffisant sur le terrain qu'elle défend. Quand le commandant du camp, ou cantonnement, a résolu de ne pas accepter le combat, mais de battre en retraite, la grand'garde ne se retire cependant qu'après que son chef en a reçu l'ordre formel.

Quelle que soit la violence de l'attaque, et particulièrement pendant la nuit, la grand'garde ne doit reculer devant aucun

sacrifice pour donner au camp, ou cantonnement, le temps de prendre ses dispositions de combat. Le plus grand soin du chef de grand'garde est d'y pourvoir, depuis le moment où il prend le service jusqu'au moment où il le quitte.

§ VIII. *Systèmes divers.*

A. *Armée française en Europe.* — D'après tout ce que nous venons d'indiquer, on voit que le système de surveillance et de sûreté autour des camps, ou cantonnements, de l'armée française en Europe, comprend, sur un ou plusieurs secteurs du réseau :

1° Une ligne de sentinelles, ou vedettes simples, doubles ou renforcées, selon la nature du terrain, l'objet du service et la situation de l'ennemi ;

2° Des petits postes, destinés à fournir et à entretenir les sentinelles, ou vedettes ;

3° Un gros de grand'garde, formant soutien, avec des postes détachés, s'il y a lieu ;

4° Un poste intermédiaire, que nous appelons la réserve générale du réseau, placé entre le gros de grand'garde et le camp, ou cantonnement, lorsque le gros est trop éloigné.

Nous ne parlerons de ce dernier élément du réseau qu'en traitant des grandes opérations de la guerre.

B. *Armée française en Algérie.* — En Algérie, les petits postes sont plus rarement employés qu'en Europe et ils sont plus forts : on ne les place que peu avant la nuit et pour surveiller un passage. De jour, les grand'gardes, généralement disposées sur des points culminants, suffisent pour assurer la sécurité du camp. Quant à la ligne de sentinelles, elle n'existe pas, car on exposerait inutilement les hommes ; il n'y a que quelques hommes en faction, à petite distance des grand'gardes ou des petits postes. On ne fait de feux à la grand'garde, ni au petit poste : on retranche la position occupée, en Kabylie, si l'ennemi est audacieux, si l'on doit craindre une attaque de nuit : la moitié des hommes veille pendant que les autres reposent, habillés, équipés, le fusil près de la main. Enfin, c'est à l'infanterie qu'est exclusivement confié ce service.

C. *Armée allemande.* — Le système normal de surveillance et de sûreté autour des camps, ou cantonnements, de l'ar-

mée allemande, comporte sur un ou plusieurs secteurs du réseau :

1° Une ligne de sentinelles ou vedettes, souvent simples, rarement renforcées, presque toujours doubles ;

2° Une grand'garde, comprenant 30 à 40 fantassins, 20 à 30 chevaux, analogue à peu près à l'un de nos petits postes, et fournissant directement les sentinelles, ou vedettes ;

3° Un piquet, remplissant par rapport à la grand'garde le rôle de soutien, comme notre gros de grand'garde par rapport à nos petits postes, mais ne participant pas au service des sentinelles ou vedettes, et étant sous un autre chef que le gros de la grand'garde ;

4° Le gros de l'avant-poste, identique à notre réserve générale.

D. Armée italienne. — Le service normal de surveillance et de sûreté autour des camps, ou cantonnements, de l'armée italienne, contient sur un ou plusieurs secteurs du réseau.

1° Une ligne de sentinelles renforcées, formée par des postes à la cosaque ;

2° Un gros de grand'garde, analogue au nôtre ;

3° Une réserve d'avant-postes, identique à notre réserve générale.

E. Conclusion. — En résumé, notre système a plus de liaison que celui de l'armée allemande : il a plus de consistance que celui de l'armée italienne : il se prête mieux à toutes les formes du terrain, mais il demande, pour être bien appliqué, un très-judicieux esprit d'observation. Les officiers, destinés par leur grade à être appelés au commandement des grand'gardes, ne sauraient donc négliger aucune occasion, pendant la paix, pour se préparer à accomplir dignement cette mission en temps de guerre. L'expérience peut leur être d'un grand secours sous ce rapport : mais, outre qu'elle ne s'acquiert pas facilement ni sans danger, ils doivent se convaincre que le raisonnement, la réflexion, la comparaison leur sont indispensables : c'est en pareille matière, surtout, que le simple bon sens est un guide sûr et que l'on peut, à l'avance, poser des principes dont l'application se fait sans difficulté. Le profit que l'on peut en tirer est immense.

Article II. — Découvertes et reconnaissances journalières.

§ I. Définition et objet.

Nous avons fait observer, en exposant les services des grand'gardes, que celles-ci ne peuvent souvent procurer aucun renseignement, ou n'en donner que d'insuffisants, sur le terrain situé en dehors de la ligne des sentinelles, sur la position, les forces et les mouvements de l'ennemi : dans ce but, on emploie des découvertes et reconnaissances journalières.

Tout mouvement de troupes ayant pour objet de découvrir, ou de vérifier un ou plusieurs des points que nous venons d'indiquer, est une RECONNAISSANCE.

Parmi les diverses reconnaissances employées en campagne, les unes sont journalières, les autres sont spéciales, les dernières sont offensives.

La *reconnaissance spéciale* a généralement pour objet de préparer les marches, de choisir une position de camp, de préluder à l'installation d'un cantonnement et à l'établissement d'un système de surveillance et de sûreté en station, de projeter un plan de défense ou d'attaque : tantôt elle est exécutée par un officier seul, tantôt par un officier accompagné d'une troupe prenant même l'offensive, s'il y a lieu : elle a donc, suivant les cas, un but *tactique, topographique ou statistique*. Quand elle est faite en temps de paix, on lui donne le nom particulier de *mission*.

La *reconnaissance offensive* est déterminée par le besoin de reconnaître, avec la plus grande précision possible, la position générale ou certains points de la position de l'ennemi, et d'apprécier exactement ses forces et ses moyens matériels de défense. Elle prélude souvent à une *attaque réelle*, même à une bataille, ou bien elle n'a pour but qu'une *démonstration*.

On voit donc que les reconnaissances spéciales et les reconnaissances offensives sortent du cadre de nos études actuelles : nous avons déjà indiqué quelques faits concernant les premières, en exposant les propriétés tactiques du terrain et en traitant de l'installation des camps et cantonnements : nous aurons encore souvent l'occasion de revenir sur leur emploi, car elles embrassent des objets multiples, et nous indiquerons

aussi le rôle des reconnaissances offensives. Pour le moment, nous n'étudierons que les reconnaissances journalières.

La sûreté des camps, des cantonnements, des postes avancés, exige des reconnaissances journalières. L'objet d'une *reconnaissance journalière* est de s'assurer si, à la faveur de terrains couverts, coupés, montueux, ou d'autres circonstances locales propres à favoriser un mouvement offensif ou une embuscade, l'ennemi ne peut préparer une surprise ; si ses grand'gardes n'ont été ni augmentées ni mises en mouvement, et si, dans ses camps ou cantonnements, il ne se passe rien qui annonce des préparatifs de marche ou d'action.

Le service des reconnaissances journalières est ordonné par le chef d'un détachement, par le général d'une brigade isolée ou par le général de division : les troupes qui les composent sont prises en dehors des grand'gardes.

La *découverte* a le même but que la reconnaissance journalière, mais avec moins d'extension : elle est exécutée sur l'ordre du commandant de la grand'garde et par des hommes pris dans celle-ci : c'est en cela qu'elle diffère de la reconnaissance journalière. En outre, elle se distingue de la patrouille, en ce que celle-ci ne dépasse pas la chaîne des sentinelles, tandis que la découverte se porte au loin et fouille le pays avec soin, en particulier les chemins creux et toutes les inégalités du terrain favorables aux rassemblements.

Comme on le voit, il est indispensable de nettement définir et de bien distinguer les rondes, les patrouilles, les découvertes et les reconnaissances journalières pour qu'il n'y ait aucune incertitude, dans l'esprit d'un officier chargé d'une de ces opérations, sur le caractère particulier du but qu'il doit atteindre.

§ II. *Composition et force.*

Les découvertes et les reconnaissances journalières doivent employer peu de monde. La troupe ne doit être nombreuse que dans le cas où il faut attaquer pour arriver au but de l'opération, et alors elle a besoin d'une force respectable. Quand il s'agit simplement d'observer, moins la troupe est forte, mieux elle fait son service en se dérochant aux vues de l'ennemi : il suffit que le chef soit éclairé, intelligent, rusé, habile, et

accompagné par quelques hommes choisis, adroits, ayant la vue bonne et l'ouïe fine, parlant, autant que possible, la langue du pays dans lequel on fait la guerre.

Quand on emploie, pour exécuter ce service, une fraction de troupe constituée, on expose cette troupe à une désorganisation momentanée, si la fraction détachée est enlevée par l'ennemi. Quand on compose la reconnaissance avec des hommes pris dans plusieurs compagnies ou escadrons, on évite le premier inconvénient, mais on court le risque d'avoir un service moins bien exécuté, les hommes échappant plus facilement à la direction d'un chef qui ne les connaît pas et qui ne sait jusqu'à quel point il peut compter sur eux. Il est donc préférable d'adopter la première de ces deux méthodes.

Il faut admettre, en principe, que la cavalerie est plus spécialement chargée des reconnaissances : il en est toujours ainsi quand l'opération doit être conduite sur un terrain plat, uni et découvert. Si l'on doit reconnaître un terrain montueux et boisé, on emploie l'infanterie : mais, à chaque reconnaissance d'infanterie, on attache quelques cavaliers destinés à la transmission des nouvelles urgentes. Enfin, quand la reconnaissance doit être conduite au loin et à travers un terrain à site varié, on combine les deux armes : dans ce cas, avec cette disposition qui est, sans contredit, la meilleure, on peut faire pousser une pointe hardie à la cavalerie jusqu'à une très-grande distance, sa ligne de retraite étant assurée par l'infanterie qui prend position près des défilés ou sur les points culminants : on obtient ainsi des résultats excellents sans compromettre, outre mesure, les troupes employées.

§ III. *Choix du moment.*

On doit toujours varier beaucoup l'heure et la direction des découvertes et reconnaissances journalières : on tient compte à cet effet, des circonstances locales, de la distance et des habitudes de l'ennemi, de l'esprit des populations, des conditions atmosphériques. Il n'est pas toujours nécessaire d'exécuter ces sortes d'opérations : il est préférable de ne pas les prodiguer : les moments propices à leur réussite sont plus particulièrement l'aube, l'heure des repas, l'heure de la plus forte chaleur, le crépuscule. Enfin on varie leurs directions.

On fait aussi quelquefois des découvertes et des reconnaissances journalières pendant la nuit : cela se produit surtout dans la guerre de siège, et l'on appelle *petites sorties* ces sortes d'opérations. Les hommes à pied en sont seuls chargés ; et, bien que les petites sorties soient essentiellement offensives, on y combat toujours avec l'arme blanche.

§ IV. *Mode d'exécution.*

La découverte, ou la reconnaissance journalière n'est, en quelque sorte, qu'une grand'garde mobile destinée à voir et à observer, devant donc éviter de se compromettre par le combat.

Il faut absolument renoncer à cette idée que l'on ne peut reconnaître sans attaquer ; la meilleure manière d'y parvenir est de consacrer peu de monde au service des découvertes ou reconnaissances journalières. Car, quand la troupe est nombreuse, les hommes se fatiguent inutilement ; le chef éprouve de la difficulté à conduire l'opération : confiant dans sa force, et cédant à un amour-propre mal entendu qui le pousse à ne pas s'arrêter ou à ne pas reculer devant un faible poste ennemi, il oublie sa mission, il engage le combat : l'action devient souvent alors tout à coup inégale, la retraite difficile, la défaite presque complète, à moins que d'autres troupes ne viennent au secours de la reconnaissance : dans ce dernier cas, le moindre inconvénient est donc d'amener forcément une lutte que l'on voulait généralement éviter.

En fait, reconnaître n'est pas attaquer : on attaque quelquefois, mais c'est un moyen et non un but. La meilleure reconnaissance est celle qui ramène tous ses hommes et qui rapporte beaucoup de renseignements.

Le chef désigné d'une reconnaissance reçoit, de celui qui l'envoie, les indications suffisantes sur l'heure à laquelle doit commencer l'opération, sur la direction qu'il doit prendre tant à l'aller qu'au retour, sur le but qu'il doit chercher à atteindre, sur l'objet particulier de sa mission, sur les moyens qu'il doit employer pour y parvenir, sur le temps qu'il peut y consacrer, sur la position des troupes destinées à lui servir d'appui en cas de besoin.

Il se renseigne sur les mots et signaux d'ordre et de ralliement, sur les consignes spéciales à observer.

Il se munit d'une bonne carte, d'une lorgnette, de papier et de crayon.

Il questionne les officiers ayant auparavant fait le service sur le même terrain : si l'on peut même, on lui adjoint quelque sous-officier ou soldat intelligent ayant déjà opéré dans la même direction : il interroge les habitants.

Il prend un ou plusieurs guides.

Avant le départ, il réunit sa troupe autour de lui : il la répartit ainsi qu'il le juge convenable : il trace leur devoir aux officiers, aux sous-officiers et aux soldats placés sous ses ordres : il leur rappelle les consignes générales et il leur donne les consignes spéciales : il leur indique les mots et signaux d'ordre et de ralliement, ainsi que les signaux d'avertissement : il explique aux éclaireurs et aux flanqueurs le rôle qui leur incombe et les indices à observer : il se conforme, dans toutes ces instructions préliminaires, aux ordres qu'il a reçus.

Il met ensuite sa troupe en marche.

Avant de franchir la ligne des sentinelles, il se renseigne après du commandant de la grand'garde : il lui fait connaître s'il doit suivre le même chemin en allant et en revenant, ainsi que l'étendue de terrain qu'il va parcourir et le temps qu'il y consacrerait. S'il doit changer de direction, il s'assure que l'on en a prévenu le chef de la grand'garde dont il traversera le réseau à son retour.

Ces précautions prises, il sort de la ligne des sentinelles.

Il disperse sa troupe pour partager sa besogne, pour explorer une plus grande étendue de terrain, pour mieux défilier ses hommes, pour ne pas donner à l'ennemi une direction d'attaque, pour éviter que toute la troupe soit coupée au cas d'une surprise soudaine.

Il conserve, près de lui, quelques hommes dont le groupe est un point de rassemblement pour ceux qui sont dispersés : il fait précéder ce gros par une avant-garde.

Il place en avant, et sur les flancs de ce groupe, des éclaireurs et des flanqueurs accouplés, choisis, selon le cas, parmi les fantassins les plus agiles, ou parmi les cavaliers les mieux montés, mais toujours parmi les plus intelligents et, s'il est possible, sachant parler la langue du pays où l'on opère. Il leur ordonne le silence le plus absolu : de nuit, il leur défend de fumer.

Il recommande aux éclaireurs et aux flanqueurs de ne pas perdre de vue le gros de la reconnaissance, pendant le jour, et de ne s'en écarter, pendant la nuit, qu'autant qu'ils pourront se faire entendre en appelant sans crier : il leur prescrit de se conformer aux devoirs généraux des éclaireurs et des flanqueurs, tels que nous les indiquerons dans le système de surveillance et de sûreté en marche.

Outre les ordonnances échelonnées qu'il laisse en arrière de lui pour la prompte transmission des ordres et avis, il place encore des postes qui doivent lui servir de points d'appui dans le cas où il reviendra par le même chemin : il fait prendre à ces postes de bonnes positions sur les côtés de la ligne de retraite, il les place près des défilés, ou il les éloigne assez de cette ligne pour que, en cas d'attaque par l'ennemi sur ses derrières, ils lui permettent par leur résistance de se retirer sans avoir la retraite coupée : il met, dans ces postes, les hommes les moins aptes au service d'éclaireur, les cavaliers les moins bien montés et ceux dont les chevaux hennissent.

Sans entrer dans le détail du service des postes détachés sur les flancs et sur les derrières, puisqu'il est obligé de marcher, soit avec le gros, soit avec les premiers éclaireurs, il donne, à ceux qui les commandent, les instructions nécessaires sur la surveillance à exercer, le terrain à observer et la conduite à tenir en cas d'attaque.

Il prend toutes les mesures voulues pour assurer le secret de l'opération : il ne traverse, autant que possible, ni les terrains découverts, ni les lieux habités : il augmente les précautions, si la troupe est obligée de s'arrêter pour le repos ou pour les repas.

Il fait reconnaître sur les côtes de la route tous les points qui lui paraissent dangereux ; il ne traverse les villages, les bois et les défilés qu'après les avoir fait fouiller par les éclaireurs et les flanqueurs : il interroge, ou il fait interroger, les habitants, particulièrement ceux qui ont servi de guides à l'adversaire, sur ce qui concerne l'ennemi, sur les points où aboutissent les chemins latéraux qu'il fait, du reste, parcourir à distance suffisante.

Il s'arrête et il se retourne souvent pour juger de l'ensemble et des détails du terrain, et pour en reconnaître les points les plus importants, surtout ceux qui peuvent lui être utiles en cas de retraite forcée.

Il garde au gros de la troupe et il emmène les individus arrêtés comme suspects: il prend des otages, s'il y a lieu: il ordonne de faire rester en arrière, sans exception, toutes les personnes qui marchent dans le même sens que la reconnaissance.

Il se procure de nouveaux guides, s'il est nécessaire.

Lorsqu'un éclaireur ou un flanqueur a fait le signal convenu pour indiquer qu'il a vu, ou entendu, un mouvement, un bruit, ou un objet suspect, le chef de la reconnaissance fait répéter le même signal par tous les autres: les hommes s'arrêtent alors et se couchent: si le terrain le permet, le gros de la troupe est placé en quelque point favorable à la défense, tout en conservant son réseau de protection. Le chef de la reconnaissance se rend alors, de sa personne, au point où se trouve l'éclaireur ayant donné, le premier, le signal d'avertissement: il y choisit un bon poste d'observation et il se rend compte du motif de l'alerte.

Si l'occasion est favorable pour surprendre un parti ennemi, ou pour faire quelques prisonniers, il lance le gros de sa troupe, sans la faire éclairer, de manière que l'adversaire soit vivement assailli, du moment où il aura aperçu le premier homme; mais il n'agit ainsi que s'il a été autorisé par les instructions données: sinon, il se contente d'observer aussi longtemps qu'il est nécessaire et possible.

S'il lui faut absolument attaquer pour reconnaître, il bouscule les sentinelles ennemies, il marche résolument sur le point à atteindre, il n'y reste que le temps voulu et il se retire rapidement.

Si sa troupe est surprise, il peut, selon les cas, soit la rallier et chercher à la ramener entière, soit prescrire à ses hommes de se retirer individuellement en abandonnant ceux qui sont aux prises avec l'ennemi, soit manœuvrer en attendant la nuit et profiter de l'obscurité pour gagner le camp.

Si l'adversaire, croyant avoir affaire avec une avant-garde, se prépare au combat, il cherche à le maintenir dans cette erreur en manœuvrant: il fait le simulacre d'une attaque: il montre quelques tirailleurs de divers côtés, puis quand il l'a bien observé, il rallie sa troupe et se retire.

En tout cas, il informe rapidement les grand'gardes, qui font prévenir le camp, non-seulement des attaques qu'il peut

avoir à soutenir, mais encore de tous les renseignements utiles qu'il a recueillis.

Au retour, il prend les mêmes précautions de marche que pour se porter en avant ; il entoure d'éclaireurs et de flanqueurs le gros de sa troupe, il les met en tête, s'il revient par un autre chemin, en queue s'il suit la même direction qu'en allant : dans ce dernier cas, il rallie tous les postes qu'il avait laissés sur ses flancs.

Il redouble de précautions au moment de traverser la ligne des sentinelles, surtout de nuit, ou encore lorsqu'il rentre par un point autre que celui par lequel il est sorti.

Il a soin d'informer les commandants des grand'gardes de tous les renseignements qui peuvent les intéresser.

Après l'arrivée au camp, il fait rompre les rangs de la troupe et il rédige son rapport.

Toutes les règles indiquées ci-dessus pour l'exécution d'une reconnaissance journalière sont applicables à la découverte, sauf les modifications naturelles qui résultent de la différence d'origine.

§ V. *Rapport.*

Toute reconnaissance donne lieu à un rapport écrit : on y joint un levé à vue et des croquis des localités reconnues, ainsi que des positions ou des retranchements de l'ennemi.

Le style du rapport doit être clair, simple, positif : les observations et renseignements doivent y être présentés avec méthode.

L'officier qui le rédige y distingue expressément ce qu'il a vu par lui-même des récits dont il n'a pu vérifier personnellement l'exactitude.

Il relate la teneur de l'ordre reçu : il indique le jour et l'heure de l'opération, la direction qu'il a suivie, la distance à laquelle il s'est porté, la durée de la reconnaissance.

Il partage le rapport en chapitres ayant chacun leur objet particulier.

Tout en évitant les dissertations oiseuses, les discussions provenant d'hypothèses gratuites, les considérations trop détaillées ou futiles, les solutions vagues ou indécises, il expose avec netteté et concision les formes du terrain, il en montre l'ensemble, il en décrit les parties ou les objets, et il fait pres-

sentir le rôle qu'ils peuvent jouer au point de vue des opérations ultérieures.

Il a soin de n'employer aucune expression pouvant amener de fausses interprétations : à cet effet, il se sert des termes techniques de la topographie ou de la géographie pour désigner les éléments du sol qu'il décrit ; il indique, après les avoir mesurées au pas, les distances qui les séparent et en rapplément le temps qu'il a mis à parcourir celles-ci.

Il détermine toujours, à l'aide des points cardinaux, la situation des parties ou objets du sol, et il la repère par rapport à des points assez importants pour qu'on puisse les trouver sur des cartes à petite échelle ; il dit donc que tel point est au nord, à l'ouest, au sud, à l'est de tel autre, et non qu'il est en avant, à gauche, en arrière, à droite, en-deçà, au-delà, au-dessus, au-dessous ; il réserve ce dernier mode de désignation, ainsi que les termes de tête ou queue, front ou derrière, flanc ou aile, pour exposer la formation d'une troupe, ou pour définir une position limitée dont l'étude spéciale a été le but de la reconnaissance.

Il attire l'attention sur les points principaux du rapport, à l'aide de traits de soulignement, ou de toute autre façon ; il repère par les mêmes lettres sur le levé, sur le croquis, sur le rapport, les objets ou parties du sol qu'il ne saurait désigner autrement.

Il termine son rapport par une conclusion raisonnée sur l'ensemble du terrain qu'il a étudié, ou sur la position des forces ennemies qu'il a reconnues.

Il fait un levé à vue à échelle suffisante, à celle de 1/20000 au moins.

Enfin, il indique le nom du chef auquel le rapport est destiné, ainsi que l'heure à laquelle il le lui a expédié.

§ VI. *Moyens complémentaires ou auxiliaires.*

Les découvertes et les reconnaissances ne sont pas les seuls moyens employés pour obtenir des renseignements sur le terrain, sur les positions ou sur les forces de l'ennemi : il en est encore d'autres dont on se sert concurremment ou indépendamment.

Ces *moyens complémentaires ou auxiliaires* sont : la lecture

des cartes, l'emploi des guides, l'observation des indices, le service de l'espionnage, l'interrogatoire des prisonniers, des déserteurs, des habitants et des voyageurs, l'examen des papiers publics et de la correspondance privée.

Nous n'avons que peu d'observations à présenter sur la *lecture des cartes*, qui fait partie du *cours de topographie* professé à l'école. La moindre échelle des cartes utiles pour les petites opérations est celle du 1/20000 : il n'est pas toujours aisé de s'en procurer de pareilles dans le commerce : on est donc souvent obligé d'avoir recours aux plans cadastraux que l'on trouve dans les maisons communes, ou aux plans de propriétés que contiennent les cabinets des officiers ministériels ; ces plans ne donnent, en outre, presque jamais le nivellement. Enfin, pour faire usage d'une carte ou d'un plan, il faut posséder toutes les données relatives à *l'orientation*.

L'emploi des guides est indispensable dans toutes les petites opérations de la guerre. Quand on opère dans son propre pays, il est facile de s'en procurer ; et, pour les avoir bons, il suffit de les bien payer. Quand on opère en pays ennemi, il faut souvent avoir recours à la violence : on prend alors des otages dans la famille des guides dont on fait usage ; on menace ceux-ci dans leurs biens et propriétés ; on s'en sert avec précautions ; très-souvent, on les emmène et on les garde quelque temps pour qu'ils ne puissent aller renseigner les chefs de l'armée ennemie. Quand on emploie un guide malgré lui, on le place sous la surveillance de deux hommes qui ont ordre de le tuer, s'il essaie de s'échapper ; souvent on en prend plusieurs, et alors on les tient séparés pour qu'ils ne puissent se concerter ; on obtient ainsi un contrôle facile sur la valeur des services qu'ils rendent. On choisit toujours les guides parmi les individus qui, en raison de leur profession ou de leur métier, sont le mieux à même de connaître les petits chemins et les sentiers ; tels sont : les agents-voyers et forestiers, les garde-chasse et les gardes-champêtres, les chasseurs et les braconniers, les douaniers et les contrebandiers, les bûcherons et les charbonniers, les facteurs ruraux, les conducteurs de voitures publiques, les messagers, les bergers, les colporteurs, les marchands forains, les muletiers, etc.

L'observation des indices peut être aussi quelquefois très-utile. L'indice, en langage militaire, est un signe apparent ou

une observation, un fait moral ou matériel, permettant de préjuger jusqu'à un certain point les projets, la force, les positions et les mouvements de l'ennemi.

Il y a des indices généraux et des indices particuliers. Les premiers font présumer une partie notable ou l'ensemble des projets et des mouvements de l'adversaire ; on les observe à la fois pendant la paix ou pendant la guerre ; tels sont : la création de grands magasins, la formation d'approvisionnements, la réunion d'un nombre considérable de bateaux sur la rive d'un fleuve, l'armement des places fortes, la concentration d'un nombreux matériel de chemin de fer, la construction de retranchements sur une position, la destruction de tous les ponts et l'abandon des *impedimenta* dans une retraite, l'attitude humble ou arrogante des habitants en pays ennemi, etc.

Quant aux indices particuliers, ils proviennent surtout de l'observation constante de l'ennemi par les sentinelles, vedettes, éclaireurs, flanqueurs ; c'est ainsi qu'il est utile de connaître les uniformes, les habitudes et les commandements des armées étrangères, les batteries et sonneries qu'elles emploient, la force de leurs petites unités tactiques, les méthodes qu'elles adoptent pour le repos, la marche et le combat ; voilà les véritables indices, les seuls dont on puisse, sans cesse, tirer parti ; quant au scintillement des armes, au nuage de poussière et à d'autres encore tout aussi problématiques, il est difficile d'en profiter. Dans bien des circonstances, on peut faire son profit des indices particuliers que nous venons de signaler ; on ne saurait donc trop insister, à ce sujet, pendant la paix et y préparer les troupes.

Le service de l'espionnage, bien organisé, bien récompensé, est, d'après Jomini, le premier des moyens à employer pour juger les opérations d'une armée ennemie, mais il a soin d'ajouter : « *Recommander l'espionnage paraîtra une œuvre impie aux songe-creux philanthropes, mais je les prie de ne pas oublier qu'il s'agit d'épier les mouvements d'une armée et non de délation.* » C'est ainsi que nous l'entendons. Évidemment, l'espionnage est le plus sûr moyen de savoir ce qui se passe dans l'intérieur d'une armée ennemie ; car, quelque bien faite qu'elle soit, une reconnaissance ne peut donner aucune idée de ce qui se passe au-delà de la ligne de sentinelles ou d'éclaireurs qu'elle observe.

Nous aurons l'occasion de revenir sur l'organisation générale et sur la centralisation du service de l'espionnage, en traitant du poste d'examen dans les grandes opérations ; pour le moment, nous signalons simplement l'usage que l'on peut faire des espions. Ceux-ci forment deux catégories distinctes. La première contient les espions de profession, gens déclassés, sans aveu, poussés par la cupidité, presque toujours à double face, dont les services sont rarement utiles, et dont on ne peut souvent tirer parti que quand on est sûr de leur duplicité. La deuxième catégorie comprend les espions de circonstance, individus poussés par la haine ou la reconnaissance, par le fanatisme ou l'enthousiasme, dédaignant les récompenses pécuniaires, cherchant à se venger ou à faire triompher la cause à laquelle ils se sont voués, d'une fidélité absolue, mais presque toujours inhabiles et portés à exagérer l'importance des faits.

On ne peut avoir confiance, pour épier les mouvements d'une armée ennemie, que dans les *officiers en mission*. Notre caractère national s'oppose malheureusement à ce que beaucoup d'officiers consentent à employer, de cette façon, les remarquables qualités dont ils sont doués ; ils doivent, en effet, adopter alors un faux titre, prendre une qualité supposée et faire usage, en un mot, de subterfuges qui choquent la loyauté. Il est cependant indispensable de combattre cette résistance fort honorable, mais désastreuse dans ses conséquences ; il faut répandre l'opinion qu'une mission confiée à un officier est une preuve éclatante de la haute estime dont il jouit, de l'intelligence qu'on lui reconnaît, de l'esprit d'abnégation dont on le sait pénétré, de la confiance que l'on a dans ses talents et son dévouement ; il faut lui montrer que, seul, il est à même de rendre de sérieux services à l'armée ; il faut dire hautement que l'officier en mission court autant de dangers que l'officier dans le rang, qu'il supporte souvent des fatigues et des privations plus pénibles, qu'il n'a pas toujours le stimulant de la lutte pour le soutenir, que s'il succombe, c'est obscurément et sans gloire ; il faut, en outre, récompenser largement celui qui a justifié la confiance dont il était honoré, et proclamer, en quelque sorte, l'importance de ses services ; il faut enfin, si l'on veut vivre et vaincre, combattre l'ennemi par les armes qu'il emploie ; cette dernière raison, seule, doit être suffisante pour vaincre les scrupules les plus dignes de respect.

L'interrogatoire des prisonniers et des déserteurs doit être fait individuellement et dès qu'ils ont été capturés, ou dès qu'ils se sont livrés ; sinon, il peut se faire qu'ils se concertent pour donner des renseignements inexacts ; du reste, lorsque l'homme est encore sous l'impression des dangers qu'il vient de courir, soit qu'il ait été pris au milieu d'un combat, soit qu'il ait eu à traverser les lignes ennemies pour désertre, il est probable qu'il répondra plus franchement aux questions qui lui sont posées. Comme on traite les prisonniers avec douceur, on ne peut généralement en obtenir que des réponses insuffisantes ; mais on n'a pas à prendre les mêmes ménagements avec les déserteurs, et on les menace de les rendre à l'ennemi, s'ils ne consentent à répondre.

Nous verrons, dans l'étude des grandes opérations, le rôle que doit jouer en pareil cas le poste d'examen. Contentons-nous seulement d'indiquer actuellement que l'on devrait avoir des feuilles préparées pour recevoir les réponses faites par les prisonniers et par les déserteurs ; chacune de ces feuilles porterait, à peu près, l'énoncé des questions suivantes :

Nom de l'homme ; numéro de la compagnie, escadron ou batterie, du bataillon, du régiment, de la brigade, de la division, du corps d'armée ; noms des officiers-généraux ; positions et forces approximatives des troupes au milieu desquelles était l'homme ; situation morale et matérielle de ces troupes ; détails sur la discipline, la manière de servir, la confiance dans les chefs, la nature des distributions, la situation des vivres, des munitions et des effets et l'état sanitaire ; renseignements sur l'esprit des populations, sur les opérations projetées ; circonstances dans lesquelles l'homme a été pris, ou motifs de la désertion ; observations diverses.

On compare ensuite les réponses faites et l'on confronte, s'il y a lieu, les hommes qui ont donné des renseignements contradictoires.

L'interrogatoire des habitants et des voyageurs demande beaucoup de finesse et un grand esprit d'observation de la part de celui qui en est chargé, surtout lorsque l'on est en pays ennemi, ou quand on questionne un individu suspect ; selon les cas, on emploie la douceur ou la violence, on demande immédiatement les renseignements que l'on veut obtenir, ou l'on n'y arrive que par des questions détournées. Si l'on a devant

soi un individu suspect, on lui fait dire son nom, sa demeure, où il va, d'où il vient, ce qu'il a vu, entendu ou appris; on le fait fouiller minutieusement, s'il y a lieu; on compare son apparence personnelle avec la qualité, la profession ou le métier qu'il s'attribue; pendant tout ce temps, on étudie le jeu de sa physionomie. On doit toujours interroger les fonctionnaires publics des communes que l'on traverse, et plus particulièrement les individus ayant été employés comme guides par l'ennemi; on prend même souvent des otages; nous l'avons déjà indiqué à propos des reconnaissances journalières, et nous y reviendrons dans l'étude sur le rôle des éclaireurs et des flanqueurs de marche. Mais, il faut observer que l'on ne doit pas toujours tenir un compte absolu des renseignements ainsi obtenus.

Enfin, *l'examen des papiers publics et de la correspondance privée* peut être quelquefois d'un très-grand secours, en pays ennemi. Dans ce but, dès qu'une troupe entre, pour la première fois, dans un endroit habité, son chef fait saisir la correspondance et il fait garder tous les bureaux publics, tels que ceux des agents du gouvernement, de la maison commune, des agents des finances, des officiers ministériels, du chemin de fer, du télégraphe, etc. Si la troupe n'est pas assez nombreuse pour fournir les gardes suffisantes, l'officier fait apposer les scellés dans ces divers bureaux et il rend les habitants responsables de toute effraction. On emploie aussi, dans le même but, les *sauegardes effectives* ou *écrites*. L'examen postérieur, mais aussi rapproché que possible, de tous les documents saisis, peut donner de précieux renseignements.

Telle est, rapidement exposée, la théorie des moyens complémentaires ou auxiliaires des reconnaissances; en fait, il y a encore, sous ce rapport, un grand nombre de procédés secondaires, résultat de circonstances locales, dont l'analyse ne peut être présentée.

CHAPITRE IV

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les principaux ouvrages que nous avons consultés en vue de présenter, dans son ensemble, tout le service des petites unités en station, sont les suivants :

Titres III, V, VII, VIII, X, XVIII, articles 117 et 144 de l'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées françaises en campagne ;

Aperçus sur quelques détails de la guerre, par le maréchal Bugeaud ; 40^e édition, 1871.

Maximes, conseils, instructions sur l'art de la guerre, du même auteur ;

Avant-postes de cavalerie légère, par le général de Brack, 1831 ;

Essai sur l'infanterie légère, par le général Duhesme, 1825 ;

Des troupes légères, par le général de la Roche-Aymon, 1817 ;

La guerre en Algérie, par le général Lapasset, 1873 ;

Règlement du 17 juin 1870 sur le service en campagne et sur les grandes manœuvres de l'armée prussienne, traduit au 2^e bureau de l'état-major général du ministre de la guerre ;

Règlement du 15 mai 1872 pour l'instruction tactique de l'infanterie italienne, traduit par M. le commandant Durostu et par M. le capitaine Joly ;

Instruction du 4 juillet 1872 pour l'enseignement tactique de la cavalerie en Italie, traduite par M. le capitaine Lemoine ;

Traité de tactique appliquée, par le général prussien Paris, traduit par MM. Fix et Timmerhans, officiers belges, 1873 ;

Commentaires sur l'ordonnance du service en campagne pour l'armée française, par M. de Savoye, officier belge, 1866.

Cours de tactique, par le général suisse Dufour, 1851.

Guide de l'officier et du sous-officier aux avant-postes, par M. Fix, officier belge, 1871.

La petite guerre, par le colonel Rustow, officier suisse, traduction par M. le colonel Savin de Larclause, 1869.

Notions de service en campagne, par M. le capitaine Herbin-ger, 1874.

Faisons remarquer toutefois que les deux ouvrages attribués au maréchal Bugeaud sont, en grande partie, apocryphes, et que les commentaires par M. de Savoye sont souvent difficiles à comprendre, quelquefois même dangereux, pour les jeunes officiers n'ayant jamais fait campagne, tant ils contiennent d'opinions diverses, quelquefois contradictoires.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE VIII

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN MARCHÉ

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE VIII

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN MARCHÉ.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	451
CHAPITRE II. FORMATION DE LA COLONNE DE ROUTE.....	452
ARTICLE I. — Notions préliminaires.....	452
— II. — Dispositions particulières à chaque arme.....	455
CHAPITRE III. SYSTÈME DE SURVEILLANCE ET DE SURETÉ.....	466
CHAPITRE IV. ÉTUDE DE CAS PARTICULIERS.....	500
ARTICLE I. — Passage de défilé.....	500
— II. — Marche de nuit.....	504
— III. — Marche en Algérie.....	508
CHAPITRE V. CONCLUSION.....	510
CHAPITRE VI. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	512

TITRE VIII

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN MARCHÉ.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

On donne le nom de MARCHÉ à tout mouvement ayant pour but de porter une troupe d'un point à un autre, en dehors du champ de bataille. Ainsi que nous l'avons déjà dit, on appelle *manœuvre*, ou *évolution*, le mouvement qui se produit sur le champ de bataille. En fait, la marche a toujours, ou doit avoir, un objectif stratégique, tandis que l'objectif de la manœuvre, ou de l'évolution, est du domaine de la tactique ; mais c'est là une distinction que nous constatons simplement, sans prétendre aborder aujourd'hui une discussion qui trouvera son développement dans la suite des leçons.

Quand on compare les procédés employés par les armées pour exécuter les marches, on voit que celles-ci peuvent avoir lieu de trois manières différentes : par étapes, en poste, par voie ferrée.

Jadis, les *marches en poste* étaient usitées pour effectuer le transport rapide d'une troupe plus ou moins considérable ; actuellement, on leur a substitué les *marches par voie ferrée* ; mais on a cependant encore conservé l'emploi des premières dans certaines circonstances, en particulier quand, les chemins de fer faisant défaut, on veut porter au loin et promptement quelques bataillons d'infanterie destinés à soutenir les escadrons de *cavalerie de contact* ; nous étudierons ces sortes de marches parmi les opérations diverses et détachées, car elles se produisent dans des conditions spéciales.

On dit qu'une troupe exécute une *marche par étapes* quand l'infanterie se meut à pied, la cavalerie à cheval, les voitures et les canons étant tirés par leurs chevaux de trait. Ces marches par étapes sont appelées *marches de paix* ou *marches de guerre* ; tout ce qui concerne les premières est contenu dans le

Titre III de l'ordonnance du 2 novembre 1833 sur le service intérieur ; nous en supposons les règles connues et nous nous abstenons d'y revenir ; pour le moment donc, nous étudions exclusivement les marches de guerre, en commentant les prescriptions du *Titre XII de l'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne*.

Nous avons déjà indiqué ce qu'est une colonne, dans l'étude des formations théoriques des petites unités ; c'est le rangement successif des diverses subdivisions de la troupe parallèlement les unes aux autres ; on donne plus particulièrement le nom de COLONNE DE ROUTE à la formation adoptée par une petite unité tactique disposée pour la marche.

Les marches de guerre qu'exécute une troupe se distinguent d'abord par la vitesse adoptée, ensuite par la direction du mouvement.

Au point de vue de la vitesse, on appelle *marche ordinaire* celle qui a lieu sans qu'il soit nécessaire de faire donner leur maximum d'effort aux hommes ou aux chevaux, et *marche accélérée* ou *forcée* celle qui ne s'obtient qu'avec ce maximum d'effort.

Au point de vue de la direction du mouvement, on appelle *marche en avant* celle qui porte la colonne vers l'ennemi ; *marche en retraite* celle qui éloigne la colonne par rapport à l'ennemi, et *marche parallèle* celle qui meut la colonne latéralement à l'ennemi.

Enfin, pour terminer cette série de définitions préliminaires, il convient de rappeler que l'on donne le nom d'*étape* dans les marches de paix, et de *camp* ou *cantonnement* dans les marches de guerre, à l'endroit où la colonne se repose après avoir exécuté sa marche quotidienne.

CHAPITRE II

FORMATION DE LA COLONNE DE ROUTE.

Article I. — Notions préliminaires.

Les éléments successifs de la *colonne de route*, dans une *marche de guerre par étapes*, sont, de la tête à la queue : 1^o le gros de la colonne ; 2^o la *réserve* de la colonne ; 3^o le *convoy*.

Dans ces diverses fractions, les troupes sont formées en ordre compacte.

Autour d'elle, la colonne s'entoure d'un réseau de surveillance et de sûreté, partiel ou total, dans lequel les troupes sont formées en ordre dispersé et qui comprend : 1° l'*avant-garde*, devant la tête du gros de la colonne ; 2° l'*arrière-garde*, derrière la queue du convoi ; 3° les *flanc-gardes*, sur chacun des côtés de la colonne ; telle est la disposition méthodique, idéale en quelque sorte, du système de surveillance ; mais nous montrerons combien elle se modifie en réalité.

Autant que possible, on ne meut pas une colonne trop considérable sur une seule route ; nous verrons, dans l'étude des grandes opérations, que la plus grande masse à engager sur une route, et dans un jour, ne dépasse pas la force du corps d'armée de 30,000 hommes, ce qui lui a fait donner le nom particulier d'*unité stratégique*. On cherche donc toujours à faire le plus de colonnes qu'on peut ; on agit cependant en sorte qu'elles ne soient pas trop faibles relativement au but proposé, qu'elles aient leurs communications assurées, qu'elles puissent se soutenir mutuellement et se réunir avec facilité ; à cet effet, tout commandant de colonne doit, indépendamment de ses instructions particulières, être informé de la composition, de la force et de la direction des autres colonnes.

Avant le départ, on veille à ce que les ustensiles de cuisine et les outils soient rassemblés et remis à ceux qui doivent les porter, à ce que les voitures régimentaires soient chargées et conduites au lieu de rassemblement désigné, à ce que les feux de cuisine et de bivac soient éteints, à ce que les fourrages soient ramassés et ficelés.

La soupe est, autant que possible, mangée avant la mise en marche, sinon on doit boire le café. Les chevaux reçoivent également leur demi-ration d'avoine. Chaque homme a son petit bidon rempli d'eau mélangée avec du vin ou de l'eau-de-vie.

Pour éviter des retards inutiles et des fatigues superflues, on doit indiquer nettement au chef de chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie l'heure du départ de sa troupe : le fantassin ne met le sac au dos et le cavalier ne bride son cheval qu'au moment de se mettre en marche.

La cavalerie ne marche avec l'infanterie que si les circon-

stances l'exigent ; sinon, elle agit indépendamment en vue de la conservation des chevaux.

Les batteries d'artillerie marchent avec les troupes auxquelles elles sont attachées.

Les compagnies de sapeurs sont placées, selon les circonstances, à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, dans le but de préparer et de réparer les passages ou de les détruire.

Les voitures de munitions et d'ambulance marchent généralement derrière les troupes auxquelles elles sont affectées ; les voitures de vivres et de bagages marchent presque toujours à la partie de la colonne opposée à la direction de la marche. Les malades marchent avec les équipages.

Au *rendez-vous* désigné avant la mise en marche, l'infanterie et la cavalerie se disposent en colonnes serrées d'après la place qui leur a été indiquée, mais en évitant de prendre pour lieux de rassemblement les grandes routes, les chemins particuliers, ni aucun autre point où la troupe pourrait gêner la circulation. Lorsque les canons et les voitures ont été laissés sur la route, on a dû avoir soin de les ranger en file sur un des côtés, afin de permettre de passer sur l'autre ; si on les a parqués hors de la route, on les fait venir en temps opportun à leur place dans la colonne.

Toute troupe se met en marche, à l'heure indiquée, sous la direction de son chef ; ou, en cas d'absence de celui-ci, sous la direction de l'officier qui prend rang après lui.

A chaque embranchement de route, à tout mauvais pas, de distance en distance pendant la nuit, on jalonne la direction suivie, soit avec des signaux convenus, soit avec des officiers ou des sous-officiers.

On ne tire, pendant la marche, aucune arme à feu ; on ne fait aucun cri de *marche* ! ou de *halte* ! On ne rend d'honneurs qu'au commandant en chef.

On évite de traverser les lieux habités ; quand on y est obligé, on veille à ce qu'aucun homme ne quitte le rang.

La nuit, un instrumentiste placé à la queue de la colonne est mis à la disposition de l'officier qui marche le dernier pour rappeler dans le cas où la marche est arrêtée par quelque circonstance fortuite : son signal est alors répété jusqu'à la tête de la colonne, et le commandant de la troupe prend ensuite les mesures qu'il juge nécessaires.

Nulle troupe en marche ne doit être coupée par une autre ; en cas de rencontre entre deux troupes, celle qui passe la première est celle qui a la priorité dans l'ordre de bataille ; toutefois, il est préférable que les chefs des deux troupes se concertent et qu'ils se déterminent, après la communication réciproque de leurs ordres respectifs, en ne suivant d'autre règle que l'intérêt de l'armée.

Après la marche, la troupe campe ou cantonne ainsi que nous l'avons déjà indiqué, à moins qu'elle ne livre un combat, ce dont nous nous occuperons ultérieurement.

Telles sont les règles générales relatives aux marches ordinaires par étapes en guerre ; nous allons les développer en montrant les procédés employés par les différentes armes pour s'y conformer, puis en exposant les principes du système de surveillance et de sûreté ; nous les compléterons plus tard par l'étude de la marche des grandes unités tactiques.

Article II. — Dispositions particulières à chaque arme.

§ I. Infanterie.

Dans les circonstances ordinaires, une heure avant le départ d'une troupe d'infanterie, on fait battre ou sonner *aux champs* : on bat ou on sonne le *rappel* au moment précis où la troupe doit se mettre en marche : dans le laps de temps qui s'écoule entre ces deux signaux, les hommes s'habillent, s'équipent, prennent le café ou mangent la soupe ; chaque compagnie, bataillon ou régiment, se forme sur sa place de rassemblement, y est inspecté par ses chefs, particulièrement en ce qui concerne la chaussure, l'arme et le sac, puis se rend à la place de rassemblement général, ou prend directement son rang dans la colonne, selon les instructions données. Les hommes malades sont laissés en arrière.

En cas de marche immédiate à l'ennemi, on bat ou l'on sonne la *générale* ; l'infanterie se forme alors rapidement et attend des ordres.

La *formation de marche* peut être en colonne par subdivision à distance entière, en colonne par subdivision à demi-distance ou en masse, en colonne par le flanc : chacune de ces formations a ses avantages et ses inconvénients.

La colonne par subdivision n'est point toujours praticable, parce qu'il est nécessaire de laisser la chaussée de la route libre pour la circulation des voitures, des canons, de la cavalerie et des officiers montés. En admettant cependant qu'elle soit employée, son front maximum sera de 28 hommes, à raison de 0^m,70 par homme dans le rang, sur les routes ayant une largeur totale de 20 mètres, et son front minimum sera de 11 hommes sur les chemins ayant une largeur totale de 8 mètres. Quant à la distance à admettre entre les subdivisions de la colonne, elle dépend des circonstances particulières dans lesquelles se trouve la troupe : loin de l'ennemi, on doit adopter la distance entière ; près de l'ennemi, on a souvent recours à la distance serrée, mais on ne saurait conserver longtemps cette dernière disposition dont la conséquence est d'accroître, outre mesure, les fatigues de la marche pour l'infanterie.

Quoi qu'il en soit, la formation en colonne par subdivision est excellente pour le mouvement, chaque chef de subdivision ayant bien dans la main les hommes placés sous ses ordres et pouvant aisément veiller au maintien de l'ordre ainsi qu'à la conservation des distances : mais il n'est pas souvent possible de l'employer et l'on est alors obligé d'avoir recours à la formation en colonne par le flanc. Dans cette dernière formation, les rangs étant doublés, le front de 4 hommes a 2^m,80 de largeur : comme chaque accotement des routes et des grands chemins a au moins 1^m,50 de largeur, il en résulte que l'on peut y faire marcher l'infanterie par le flanc, à raison de 2 hommes de front par accotement, des deux côtés de la chaussée.

Quand le chemin suivi n'a pas d'accotement, ce qui ne se présente généralement qu'avec une largeur de chaussée inférieure à 4 mètres, en un mot dans les petits chemins communaux et dans les chemins ruraux, il est encore possible d'adopter pour l'infanterie la formation par 4 hommes de front, à condition cependant qu'elle soit seule à s'y mouvoir : sinon, on la met sur 2 hommes de front. C'est avec cette dernière formation qu'on marche sur les sentiers, quand on n'est pas obligé d'y faire passer les hommes un à un.

Enfin, il arrive souvent que, par l'emploi des débouchés tactiques, on peut donner à la colonne de route d'infanterie une largeur beaucoup plus considérable que sur la plus grande route : mais, en fait, sauf les cas où l'on est obligé de faire

marcher l'infanterie à travers champs, sur les côtés de la route, il faut considérer cette disposition exceptionnelle comme seulement applicable aux évolutions et aux manœuvres : en outre, on ne doit pas en abuser, la marche en dehors des voies tracées étant extrêmement pénible pour le fantassin. Une troupe en fait cependant usage lorsqu'il n'y a pas de voie latérale, pour se rendre de son camp à sa place dans la colonne, ou pour quitter la colonne, soit vers son camp, soit vers sa place de bataille.

Trois quarts d'heure au plus après son départ, la colonne d'infanterie fait *halte* : en principe, ces haltes se reproduisent d'heure en heure, et elles ont une durée de 10 minutes, sauf la *grande halte* faite au milieu de la marche avec une durée d'une heure au plus : mais il arrive souvent que, par suite de faits imprévus, les haltes sont beaucoup plus fréquentes, sans que l'on sache exactement combien elles dureront, et le devoir de tout chef de colonne est d'éviter, autant que possible, ces temps d'arrêt très-fatigants pour le soldat.

A chaque halte, on forme les faisceaux en un point tel que les armes ne puissent être renversées ni la circulation empêchée : on peut aussi laisser leurs fusils aux soldats, qui les posent de façon à éviter tout accident et toute détérioration. Les chefs profitent de ces moments de repos pour rectifier toutes les parties de l'habillement et de l'équipement qui se trouvent défectueuses : ils interdisent aux hommes de s'éloigner comme, du reste, pendant la marche : si un homme est obligé de quitter la colonne, il en prévient son chef ; il donne son arme à l'un de ses camarades, et il se hâte de rejoindre la troupe : s'il est malade, on le laisse en arrière sous la surveillance d'un caporal, jusqu'à l'arrivée de la voiture d'ambulance.

Les données relatives à la *vitesse de marche* sont extrêmement variables : elles dépendent de la nature du terrain, de l'état d'entretien des routes, de l'étendue de la colonne, de la formation adoptée, du nombre des défilés, des conditions atmosphériques, du moment de l'opération, de la situation morale et physique des troupes : il est donc difficile d'indiquer une moyenne à la vitesse ; sous ce rapport, il suffit de rechercher celle qui paraît le mieux convenir, se réservant de la modifier en raison des circonstances.

L'expérience prouve qu'une troupe qui parcourt 4 kilomètres

en une heure, y compris la halte de 10 minutes, se trouve dans d'excellentes conditions normales : elle franchit donc le kilomètre en 12' 30" : avec le pas de 0^m,80; les fantassins parcourent alors 100 mètres et font 125 pas en 1' 15" : d'autre part, en faisant usage de notre pas théorique de 0^m,65, avec une vitesse de 110 pas à la minute, ils parcourent le kilomètre en 13 minutes, soit 4000 mètres à l'heure, non compris la halte de 10 minutes. Sur les routes mauvaises, ou pendant la nuit, ou quand le vent et la pluie fouettent la figure des soldats, on ne doit pas espérer atteindre une vitesse supérieure à cette dernière.

D'après ce que nous venons de dire, il faut donc à l'infanterie marchant, à raison de 4 kilomètres à l'heure, y compris une halte de 10 minutes, 6 heures pour franchir une distance de 20 kilomètres et 7 heures pour une distance de 24 kilomètres, en admettant pour la grande halte une durée d'une heure. Cette moyenne de 20 à 24 kilomètres est ce que l'on appelle la *longueur de marche ordinaire* : dans ces conditions, une troupe, partant à 5 heures du matin, arrive à l'étape ou au camp, entre midi et une heure du soir : ce laps de temps est ce qu'on appelle la *durée de marche ordinaire*.

Il arrive quelquefois qu'une troupe emploie une allure plus accélérée et franchit en un jour une distance plus considérable : c'est alors une *marche forcée* : on ne peut cependant obtenir de faire plus de 5 kilomètres à l'heure, ni parcourir plus de 50 kilomètres dans un jour, ni soutenir cette accélération pendant plus de 3 ou 4 jours consécutifs : encore ne faut-il espérer y parvenir qu'avec des troupes numériquement faibles, et il y a lieu d'observer que celles-ci, outre les vides faits dans leurs rangs par la fatigue, sont souvent dans l'impossibilité absolue de prendre part à un combat sérieux, après leur arrivée à destination.

Il nous reste, pour terminer ce qui concerne la formation de marche adoptée par l'infanterie, à exposer les principes relatifs à la *longueur de la colonne*.

La règle fondamentale est de marcher en sorte que la longueur de la colonne d'une troupe ne soit pas supérieure au front de sa ligne de bataille : le devoir des officiers est d'y veiller constamment pendant la marche, mais l'expérience prouve que l'*allongement* de la colonne de route, malgré toutes les mesures prises,

atteint souvent une étendue variant du $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{2}$ de la longueur de manœuvre : ce fait étant connu, il convient de prendre les précautions nécessaires pour en diminuer les inconvénients.

En manœuvre, les longueurs de colonne, égales au front des lignes de bataille, sont les suivantes :

38 mètres, pour une compagnie de 166 hommes marchant par le flanc sur un front de 2 ou 4 hommes ;

88 mètres, pour une compagnie de 250 hommes dans les mêmes conditions ;

350 mètres, pour un bataillon à 6 compagnies de 166 hommes, ou à 4 compagnies de 250 hommes, marchant en colonne par subdivision à distance entière, ou par le flanc ;

1090 mètres, pour un régiment à 3 bataillons de 1000 hommes, marchant en colonne par subdivision à distance entière, ou par le flanc, y compris deux distances de 20 mètres entre les bataillons.

En supposant donc que l'allongement de route soit égal à $\frac{1}{3}$ de la longueur de manœuvre, on voit que les longueurs ci-dessus indiquées deviennent respectivement égales à 77 mètres, 117 mètres, 467 mètres et 1440 mètres, par suite des additions des distances de 19 mètres, 29 mètres, 117 mètres et 350 mètres.

Pour éviter que cet allongement se fasse sentir sur toute une longue colonne, depuis la tête jusqu'à la queue, on ménage, entre les fractions constituées successives, une distance telle que l'allongement puisse se produire seulement dans la colonne formée par chaque fraction : par exemple, on laisse un espace libre de 117 mètres entre les bataillons, outre la distance réglementaire de 20 mètres, et chaque bataillon de la colonne se meut comme une colonne particulière, la tête du bataillon ayant soin de marcher constamment à une même vitesse nettement déterminée par le colonel du régiment.

De cette façon, dans une colonne considérable, on évite les à-coup, la perte des distances, la dispersion des hommes, la diminution des forces et l'accroissement des fatigues : par cette divisibilité, la marche devient plus commode, plus prompte et la consistance plus considérable. En outre, lorsque le moment de la halte est arrivé, chaque tête de colonne de bataillon s'arrête au même signal donné pour tout le régiment : par ce procédé, les derniers hommes du bataillon, pour revenir à

leurs distances réglementaires, en admettant qu'ils soient de 117 mètres en arrière, mettent 1' 30", ce qui leur permet de se reposer encore pendant 8' 30", quand la halte est de 10 minutes. Si on considérait le régiment entier comme une seule colonne, les derniers hommes auraient encore à marcher pendant 4 minutes après le signal, pour se trouver à la distance réglementaire, et ils n'auraient donc que 6 minutes de repos pour une halte durant 10 minutes. Il convient, au reste, d'ajouter que souvent l'allongement est supérieur à $\frac{1}{3}$ de la longueur de manœuvre et que la halte dure quelquefois moins de 10 minutes : nouvelles raisons pour mettre en pratique les règles que nous venons d'indiquer.

§ II. *Cavalerie.*

Deux ou trois heures avant le départ, on donne à manger aux chevaux : une demi-heure après, à la sonnerie du *boute-selle*, on les panse et on les selle : une heure avant le départ, on sonne le *boute-charge* et l'on charge les animaux : on les bride à la sonnerie à cheval faite peu de temps avant de se mettre en marche, puis les cavaliers se mettent en selle : chaque peloton, escadron ou régiment se forme sur sa place de rassemblement, y est inspecté par ses chefs, particulièrement en ce qui concerne la ferrure, l'arme et le harnachement, puis se rend à la place de rassemblement général, ou prend directement son rang dans la colonne, selon les instructions données. Les hommes et les chevaux malades sont laissés en arrière.

En cas de marche immédiate à l'ennemi, à la sonnerie à cheval, la cavalerie se forme rapidement et attend des ordres.

La *formation de marche* peut être en colonne par subdivision avec distance entière ou par le flanc.

A moins qu'elle ne marche seule, la cavalerie ne dispose que d'une partie ou de la totalité de la chaussée. En admettant que la colonne puisse employer toute la largeur d'une route de 20 mètres, y compris la chaussée et les accotements, elle aura pour chaque subdivision un front maximum de 16 chevaux, à raison de 1^m,23 par cheval dans le rang : si elle ne peut marcher que sur la chaussée dans une pareille route, son front maximum sera de 8 chevaux, les chaussées des plus grandes routes n'ayant généralement pas plus de 10 mètres de largeur.

La formation en colonne par subdivision avec distance entière a, pour la cavalerie, les avantages que nous avons indiqués pour l'infanterie, mais elle est rarement possible. Cette arme n'a la colonne serrée que pour les masses de cavalerie : toutefois cette formation, se faisant à front d'escadron, ne peut être employée que pour les mouvements par les débouchés tactiques, à travers champs, c'est-à-dire pour les manœuvres et les évolutions.

Il est bien rare que la cavalerie ait à sa disposition des chaussées larges de 10 mètres et la totalité de ces chaussées : par suite, elle est obligée de restreindre son front et de marcher par 4 ou 2 cavaliers de front : la largeur nécessaire est de 5 mètres dans le premier cas, de 2^m,50 dans le second.

La cavalerie fait, pendant la marche, des *haltes*, comme l'infanterie, mais elle n'a généralement point de grande halte. A chaque halte, les cavaliers mettent pied à terre, en observant de ne pas obstruer la circulation. Les chefs profitent de ces moments de repos pour s'assurer que les hommes replacent les couvertes ou les charges dérangées et ressangent les chevaux : ils se conforment aux autres mesures de police que nous avons indiquées pour l'infanterie : cependant, lorsqu'un cavalier a besoin de s'absenter, il reste sous la surveillance d'un brigadier : enfin, quand un cheval est défermé, on le ferre immédiatement à froid.

Outre que la *vitesse de marche* varie en raison des circonstances que nous avons signalées à propos de l'infanterie, il y a encore lieu, pour déterminer la vitesse moyenne d'une colonne de cavalerie, de tenir compte de l'allure adoptée. La marche se fait, partie au pas, partie au trot. En alternant l'allure lente avec l'allure demi-rapide, à raison de $\frac{1}{3}$ de la distance à parcourir pour la première et de $\frac{2}{3}$ pour la seconde, l'expérience prouve que la cavalerie peut franchir 8 kilomètres en une heure, y compris une halte de 10 minutes : si elle est obligée de marcher au pas, elle ne peut faire que 5 kilomètres dans le même temps : la vitesse est un peu moindre que ces dernières moyennes pour la cavalerie légère et un peu plus grande pour la grosse cavalerie.

Il faut donc à une colonne de cavalerie marchant alternativement au pas et au trot dans les conditions que nous venons de poser, 4 heures pour franchir une distance de 32 kilomètres

et 5 heures pour une distance de 40 kilomètres. Cette moyenne de 32 à 40 kilomètres est ce que l'on appelle la *longueur de marche ordinaire*: il en résulte qu'une troupe, partie à 6 heures du matin, arrive à l'étape ou au camp, entre 10 et 11 heures: ce laps de temps est ce que l'on appelle la *durée de marche ordinaire*. Quand la cavalerie doit exécuter une *marche forcée*, elle peut parcourir 40 kilomètres à l'heure et franchir 60 kilomètres avec cette vitesse; mais il faut que la troupe soit numériquement faible et que ce maximum d'effort ne dure point plus de 3 ou 4 jours: sinon, la destruction sans combat est la conséquence immédiate de l'exagération.

En fait, la cavalerie marche surtout par 4 hommes, et le plus souvent par 2 hommes de front. Dans la formation par 4 cavaliers, la *longueur de la colonne* d'une troupe est égale au front de sa ligne de bataille: dans la formation par 2 cavaliers, cette longueur est plus considérable que le front, contrairement au principe que nous avons énoncé à propos de l'infanterie: mais cet accroissement de profondeur n'a pas les mêmes inconvénients pour la cavalerie, grâce à la rapidité de ses allures. Quelle que soit la disposition adoptée, l'expérience prouve que, dans cette arme comme dans les autres, l'*allongement* de la colonne de route atteint souvent, malgré toutes les mesures prises, une étendue variant de $\frac{1}{4}$ à $\frac{1}{2}$ de la longueur de manœuvre: il convient donc de prendre les précautions nécessaires pour diminuer les dangers de ce fait connu et impossible à éviter.

En manœuvre, les longueurs de colonne sont les suivantes:

75 mètres, comme dans le front de la ligne de bataille, pour un escadron de 150 chevaux marchant par 4 cavaliers;

225 mètres, trois fois plus que dans la formation précédente, pour un escadron de même force marchant par 2 cavaliers;

345 mètres, comme dans le front de la ligne de bataille, pour un régiment à 4 escadrons de 150 chevaux marchant par 4 cavaliers, y compris trois distances de 15 mètres entre les escadrons.

945 mètres, trois fois plus que dans la formation précédente, pour un régiment de même force marchant par 2 cavaliers.

En admettant l'allongement de route égal à $\frac{1}{3}$ de la longueur de manœuvre, on voit que les longueurs ci-dessus indiquées deviennent respectivement égales à 100 mètres,

300 mètres, 445 mètres et 1245 mètres, par suite des additions des distances de 25 mètres, 75 mètres, 100 mètres et 300 mètres.

Pour éviter que cet allongement se fasse sentir sur toute une longue colonne, depuis la tête jusqu'à la queue, on ménage, entre les fractions constituées successives, une distance telle que l'allongement puisse se produire seulement dans la colonne formée par chaque fraction : par exemple, on laisse un espace libre de 25 mètres entre les escadrons formés par 4 cavaliers, de 75 mètres entre les escadrons formés par 2 cavaliers, outre la distance réglementaire de 15 mètres, et chaque escadron de la colonne se meut comme une colonne particulière, la tête de l'escadron ayant soin de marcher à la même allure que celle de l'escadron qui marche le premier. Quand les escadrons sont formés par 4 cavaliers, une brigade de deux régiments tient une longueur de 900 mètres, et elle peut se mouvoir d'un seul bloc à l'allure déterminée par son chef : lorsque les escadrons sont formés par 2 cavaliers, la cavalerie forme colonne par régiment à l'allure déterminée par son colonel. Dans l'un comme dans l'autre cas, il est entendu que l'on maintient, entre les escadrons, les distances d'allongement ci-dessus indiquées. Par ce procédé, on évite les à-coup, la perte des distances, la diminution des forces et l'accroissement des fatigues : on n'a plus de colonnes faibles et dispersées, mais quelques groupes compactes. Au point de vue de la halte pour le repos, cette divisibilité n'a pas les mêmes avantages que dans l'infanterie : mais elle est tellement indispensable, pour une marche à allure demi-rapide sur une route poudreuse, qu'on l'accroît encore et que souvent on l'étend jusqu'aux pelotons dans le même escadron.

§ III. Artillerie.

Nous n'avons pas d'observation particulière à présenter, par rapport à l'artillerie, en ce qui concerne les *sonneries de départ*, les *haltes*, la *vitesse de marche*, la *longueur et la durée de marche ordinaire*. L'artillerie à cheval agit, à ce sujet, comme la cavalerie : quant à l'artillerie montée, elle peut, suivant les circonstances, agir comme l'infanterie ou comme la cavalerie : mais les règles applicables à l'infanterie sont entièrement admises pour la marche de l'artillerie à pied.

Il ne nous reste donc qu'à exposer les principes relatifs à la formation de la colonne de route avec les voitures, à la longueur et à l'allongement de cette colonne.

La *formation de marche* pour l'artillerie est par une ou deux voitures de front. La voie moyenne des pièces et caissons étant de 1^m,55, il en résulte que la formation peut se faire en double file, toutes les fois que l'artillerie dispose entièrement d'une chaussée de chemin ayant une largeur de 4 mètres, or, la chaussée des chemins de 4^e classe a une largeur de 5 mètres : la formation sera encore la même toutes les fois que l'artillerie pourra rouler sur une chaussée de route ou de chemin de classe supérieure, à condition qu'elle y dispose d'une largeur suffisante : sur la chaussée des routes de 1^{re} classe, en admettant que celle-ci soit entièrement libre, il est possible de faire marcher l'artillerie à 4 voitures de front : dans toutes les autres circonstances, les voitures d'artillerie forment une seule file, surtout quand il faut traverser des défilés.

Comme la formation la plus fréquente est à une ou à deux voitures de front, il en résulte que la *longueur de la colonne* est toujours plus grande que le front de la ligne de bataille.

On compte, en effet, les longueurs moyennes suivantes pour les voitures d'artillerie attelées à timon à deux chevaux de front :

8 mètres, pour les voitures attelées à 2 chevaux ;

10^m,50, pour les voitures attelées à 4 chevaux ;

13^m,50, pour les voitures attelées à 6 chevaux.

On réserve, en outre, derrière chaque voiture, une distance minima de 2 mètres, non compris la place occupée, derrière la pièce, par les servants à pied ou à cheval : enfin, il faut tenir compte aussi des chevaux haut le pied.

En manœuvre, les longueurs de colonne sont à peu près les suivantes pour la batterie légère montée contenant 18 voitures :

130 mètres, pour une batterie en file double ;

245 mètres, pour une batterie en file simple ;

550 mètres, pour une division de quatre batteries en double file, y compris trois distances de 10 mètres entre les batteries ;

1010 mètres, pour une division de quatre batteries en file simple.

Ces longueurs sont sensiblement plus considérables pour les batteries lourdes montées et pour les batteries légères à cheval : mais la différence n'est pas telle qu'il soit nécessaire d'en tenir compte.

En admettant un *allongement* de route égal à $\frac{1}{3}$ de la longueur de manœuvre, comme dans les autres armes, on voit que les longueurs indiquées ci-dessus deviennent respectivement égales à 173 mètres, 327 mètres, 722 mètres et 1337 mètres, par suite des additions des distances de 43 mètres, 82 mètres, 172 mètres et 327 mètres.

En comparant ces chiffres avec ceux que nous avons obtenus pour la cavalerie, on y découvre une grande analogie : nous abstenant de revenir sur les observations déjà faites à propos de la divisibilité de la colonne, nous constatons simplement que les procédés à employer pour l'escadron et le régiment de 4 escadrons sont également applicables pour la batterie et la division de 4 batteries.

§ IV. Convoi.

Toutes les considérations que nous venons d'émettre sur la marche de l'artillerie s'étendent à la marche d'un convoi.

Nous avons déjà fait remarquer, dans l'étude des camps et cantonnements, que l'on parque un convoi absolument comme les voitures de batterie et que l'on partage généralement un convoi en *sections* de 20 à 25 voitures, puis en *divisions* de 100 voitures : au point de vue de la marche, la section de convoi est analogue à la batterie, et la division de 4 sections de convoi est identique à la division de 4 batteries.

Les longueurs de route, y compris l'allongement égal à $\frac{1}{3}$ de la longueur de manœuvre, seront donc à peu près les suivantes dans le convoi :

170 mètres, pour une section de 25 voitures à 4 chevaux en file double :

330 mètres, pour une section en file simple :

720 mètres, pour une division de 4 sections, en file double, y compris trois distances de 10 mètres entre les sections.

1340 mètres, pour une division de 4 sections en file simple.

Nous avons supposé que les chevaux sont attelés à deux de front, comme dans les équipages du train, mais les longueurs

seraient plus considérables dans une section de 23 voitures et dans une division de 100 voitures à 4 chevaux attelés en file.

Enfin, on agit, au point de vue de la divisibilité d'une colonne de convoi, comme on le fait pour une colonne d'artillerie.

§ V. Conclusion.

Nous avons donc, au résumé, obtenu par le calcul, dans la marche, de même qu'en station, la détermination très-exacte de l'étendue occupée par les petites unités tactiques : ce sont là des faits positifs, nettement fixés par des chiffres et pour l'application desquels il nous a suffi de joindre les données de l'expérience au résultat du bon sens. Aucune de ces valeurs numériques ne doit être inconnue d'un officier, car il peut être appelé à en tirer parti à chaque instant, aussi bien pour préparer la disposition d'une troupe à laquelle il appartient que pour estimer les forces d'une troupe ennemie qu'il va reconnaître.

Mais, de même que dans l'étude des petites unités tactiques en station, nous avons limité nos recherches numériques à la méthode d'installation, nous abstenant avec grand soin de l'étendre à la disposition des grand'gardes, de même dans l'étude des petites unités tactiques en marche nous les limitons à la formation de la colonne de route : car, ainsi que nous allons le démontrer, on ne saurait sans danger les étendre au système de surveillance et de sûreté.

CHAPITRE III

SYSTÈME DE SURVEILLANCE ET DE SÛRETÉ.

§ I. Notions préliminaires.

A. DÉFINITION ET OBJET.

Toute colonne en marche ordinaire de guerre par étapes s'entoure d'un réseau de surveillance et de sûreté destiné à couvrir ses approches, à fouiller le terrain environnant, à empêcher l'espionnage, à masquer sa force et ses mouvements,

à observer l'ennemi, à préparer ou à soutenir les premiers engagements jusqu'à ce que la colonne ait eu le temps de prendre la formation de combat.

Ce service très-important est confié à l'avant-garde, à l'arrière-garde et à la flanc-garde que l'on a souvent appelées, pour ce fait, les *yeux* d'une colonne en marche.

Chacune de ces *gardes de marche* a un service particulier, dépendant de la direction dans laquelle s'exécute la marche : c'est ce que nous allons rapidement indiquer, en ne nous occupant toutefois que des *marches de jour*.

A. *Marche en avant*. — L'AVANT-GARDE éclaire, précède et protège alors la tête de la colonne : elle reconnaît la route par laquelle doit passer le gros des troupes : elle dirige les premiers mouvements contre l'ennemi, soit que celui-ci se trouve en position, soit qu'il se porte lui-même à la rencontre de la colonne : elle le harcèle dans le cas où il bat en retraite, elle s'aide alors des indices pour chercher sa trace et elle répare les passages qu'il a détruits. S'il y a engagement, elle forme la première ligne de bataille. Lorsque la marche est terminée, elle reconnaît la position du camp ou cantonnement, elle fait les réquisitions nécessaires pour assurer la subsistance, et elle forme les avant-postes jusqu'au moment où elle est relevée.

L'ARRIÈRE-GARDE enveloppe, suit et protège la queue de la colonne, surtout le convoi : elle n'a souvent qu'un service de discipline et de police ; elle arrête les fuyards, les retardataires, les maraudeurs et les déserteurs : en pays ennemi, elle surveille les habitants et elle s'oppose à toute tentative de rébellion armée. S'il y a engagement, elle forme la dernière réserve à employer. Après l'arrivée au camp ou cantonnement, elle fournit, s'il y a lieu, les arrière-postes jusqu'au moment où elle est relevée.

La FLANC-GARDE (1), que l'on appelle souvent, et à tort, les *flanqueurs* où les *détachements de flanqueurs*, fait un service particulier pour lequel il est indispensable d'adopter une désignation appropriée : elle marche sur le côté de la colonne, soit pour la protéger contre les attaques latérales par l'ennemi,

(1) Bien que n'ayant nullement l'intention de faire de la néologie, nous n'avons cependant pu résister à l'introduction dans notre vocabulaire militaire de ce mot nouveau chez nous, déjà vieux à l'étranger, et qui répond parfaitement au but.

soit pour la relier avec des colonnes voisines et parallèles : son action participe à la fois de celle de l'avant-garde et de celle de l'arrière-garde. S'il y a engagement, elle se tient aux ailes des diverses lignes de bataille : après l'arrivée au camp ou cantonnement, elle fournit, s'il y a lieu, les flanc-postes jusqu'au moment où elle est relevée.

En résumé, dans une marche en avant, l'avant garde a un rôle essentiellement actif et offensif ; celui de l'arrière-garde et de la flanc-garde est, au contraire, passif et défensif.

B. *Marche en retraite.* — L'objet de l'avant-garde y est souvent de minime importance : en tête d'une colonne cernée par l'ennemi ou reculant à travers un pays insurgé, elle est obligée d'agir avec vigueur pour occuper les pas dangereux et les défilés par lesquels la colonne doit passer en se retirant, surtout lorsque l'ennemi fait une poursuite latérale. Quand la retraite s'exécute volontairement et sans poursuite par l'adversaire, le rôle de l'arrière-garde consiste simplement à préserver de toute atteinte la queue de la colonne, particulièrement le convoi : si la retraite est forcée, et si l'adversaire se livre à une poursuite acharnée, alors l'action de l'arrière-garde acquiert une importance considérable ; elle cherche à imposer à l'ennemi par son attitude, par sa fermeté : elle se sacrifie pour sauver la colonne et, dans maintes circonstances, elle ne se contente pas de se défendre vigoureusement, mais elle a recours aux retours offensifs. Quant à la flanc-garde, elle procure une protection très-efficace sur les côtés de la colonne, en cherchant à s'opposer à toute poursuite latérale.

Dans une marche en retraite, au cas d'un engagement avec l'ennemi, chacune des gardes de marche forme respectivement la première ligne de bataille, ou la dernière ligne, ou les ailes des diverses lignes : après l'arrivée au camp ou cantonnement, chacune d'elles fournit de même des grand'gardes ou avant-postes, arrière-postes et flanc-postes.

c. *Marche parallèle.* — Tout ce que nous venons d'indiquer pour la marche en avant et pour la marche en retraite s'applique à la *marche parallèle*, selon que celle-ci a lieu volontairement ou forcément. Dans ce cas particulier, le rôle principal appartient à celle des gardes de marche qui masque le mouvement du côté de l'ennemi : tantôt elle fait une fausse attaque pour tromper l'ennemi : tantôt elle se tient dans une attitude passive

et défensive : cela dépend des circonstances locales au milieu desquelles elle agit.

Pour exposer avec méthode les règles applicables au service de surveillance et de sûreté en marche, et pour éviter la confusion qui pourrait résulter d'une étude embrassant les nombreuses combinaisons auxquelles peut donner lieu le mouvement d'une colonne de route, nous nous attacherons surtout à poser, pour chacune des gardes de marche, les principes d'après lesquels elle doit agir lorsque son rôle est capital : nous en déduirons ensuite aisément les conséquences dans les cas secondaires.

Si l'on suppose une colonne isolée en marche dans un terrain dangereux, sur une route traversant un sol plat, uni, découvert, accessible et praticable, on doit admettre que la troupe s'enveloppera mathématiquement d'un cordon de surveillance affectant la forme d'une ellipse, d'une losange ou d'un rectangle, comme l'on voudra ; cette figure doit cependant être telle que, l'ennemi étant vu de n'importe quel point du réseau, ou attaquant dans n'importe quelle direction, le point correspondant de la colonne en soit informé en même temps que tout autre point de la même colonne le serait si le même fait s'était produit à un point correspondant du même réseau, et cela assez tôt pour que le commandant de la troupe ait le temps nécessaire à ses préparatifs. Tel est le vœu que doit faire tout chef de colonne, et tel doit être le but constant de ses efforts ; mais malheureusement il est presque toujours impossible d'atteindre un pareil degré de perfection : en outre, cela est souvent inutile. Il nous suffit d'avoir constaté ce fait : nous démontrerons par la suite combien sont impraticables, dans la réalité, ces figures mathématiques à l'aide desquelles on représente quelquefois les dispositions du réseau de surveillance : ce sont là de véritables utopies préconisées par des hommes qui ne veulent pas apprécier à sa juste valeur le rôle immense réservé aux formes du terrain pour la détermination de l'ordre de marche, et le danger en est très-grand, surtout pour les jeunes officiers désireux d'acquérir une idée nette des méthodes réellement praticables. Il convient d'ajouter, en outre, que si une colonne isolée a besoin d'être couverte de tous côtés en terrain dangereux, il n'en est pas ainsi pour une fraction de cette colonne qui se couvre selon la position qu'elle occupe

dans l'ensemble des troupes : c'est une observation que nous avons déjà faite à propos des grand'gardes : nous la répétons pour bien indiquer que, en marche comme en station, *une troupe couvre sa position ou ses mouvements par des fractions constituées tirées de ses rangs.*

B. FRACTIONNEMENT D'UNE GARDE DE MARCHÉ.

A. *Marche en avant.* — Lorsque la colonne se dirige vers l'ennemi, l'avant-garde a, en résumé, un double but :

1^o Voir l'adversaire le plus tôt possible tout en dissimulant ses forces ;

2^o *Combattre*, soit en attaquant, soit en résistant, jusqu'à ce que la colonne ait pris sa formation de combat.

Pour satisfaire à cette double mission, l'avant-garde comprend :

1^o Des *éclaireurs* d'infanterie, ou de cavalerie, dispersés en cordon, ou tout au moins sur la route, de manière à prévenir de la présence de l'ennemi en se montrant le moins qu'ils peuvent ;

2^o Une *pointe*, suivant les éclaireurs qui marchent sur la route, et, s'il y a lieu, des *patrouilles* suivant les éclaireurs latéraux, les unes et les autres composées des hommes qui relèvent les éclaireurs ;

3^o Un *gros*, qui forme le soutien, derrière la pointe, devant la tête de la colonne.

L'arrière-garde a également deux missions :

1^o *Recueillir* les écopés, les trainards, et arrêter les déserteurs ou maraudeurs ;

2^o *Résister* à toute attaque tentée par l'ennemi contre le convoi.

Pour satisfaire à ce double but, l'arrière-garde comprend :

1^o Des *flanqueurs* d'infanterie ou de cavalerie, dispersés en cordon, ou tout au moins sur la route, de manière à prévenir dans le cas où l'adversaire prononce un mouvement offensif vers la queue de la colonne ;

2^o Une *pointe*, précédant les flanqueurs qui marchent sur la route et, s'il y a lieu, des *patrouilles* précédant les flanqueurs latéraux, les unes et les autres composées des hommes qui relèvent les flanqueurs ;

3° Un *gros*, qui forme le soutien, devant la pointe, derrière la queue du convoi.

La flanc-garde a une action analogue à celle de l'arrière-garde, et il semble tout naturel de lui donner la même disposition : cependant, dans la réalité, on y parvient si rarement que l'on peut considérer le fait comme impossible. Nous venons de voir que l'avant-garde a toujours devant elle des éclaireurs sur la route suivie et que l'arrière-garde a toujours derrière elle des flanqueurs : il doit en être ainsi, quelque étroite que soit la voie sur laquelle marche la troupe. Mais nous avons eu soin d'indiquer, en outre, que le gros de l'avant-garde ou de l'arrière-garde doit détacher des patrouilles destinées à suivre les éclaireurs ou à précéder les flanqueurs placés sur le côté du chemin : il en résulte donc que l'action de surveillance devant la tête de la colonne, ou derrière la queue du convoi, n'est pas seulement directe, mais encore latérale : or, si la colonne est numériquement forte, on ne peut confier au chef de l'avant-garde ou à celui de l'arrière-garde la direction des flanqueurs qui se trouvent à hauteur des parties centrales de la colonne : de là, vient le désir de mettre ceux-ci sous les ordres d'un chef particulier, qui surveille le flanc droit ou le flanc gauche de la plus grande partie de la colonne. Quand la marche a lieu à travers un terrain plat, uni, découvert, à site uniforme, et sillonné par un grand nombre de voies parallèles, on peut donner à la flanc-garde, pour lui permettre de faire un bon service, des éléments analogues à ceux de l'avant-garde, c'est-à-dire :

1° Des *flanqueurs* d'infanterie ou de cavalerie, disposés en files, mais à de grandes distances, de manière à prévenir dans le cas où l'adversaire prononce un mouvement offensif sur le flanc de la colonne ;

2° Des *patrouilles*, marchant à la hauteur des flanqueurs qu'elles fournissent ;

3° Un *gros*, qui forme le soutien à hauteur du centre de la colonne.

Cela n'a lieu qu'autant que la colonne a besoin d'être flanquée sur les deux côtés, c'est-à-dire quand elle est isolée et en terrain dangereux.

Voilà la disposition méthodique, abstraite en quelque sorte, et ne pouvant être prise, on le reconnaîtra aisément, que dans des circonstances très-rares, presque inadmissibles. En fait,

le terrain voisin est toujours plus ou moins accidenté, inaccessible, impraticable, et rarement pourvu de voies latérales placées à assez bonne distance pour y mettre pendant toute la marche une garde de flanc faisant un bon service : il faut donc renoncer au procédé théorique et en adopter un qui satisfasse les exigences de la surveillance tout en se pliant aux formes du terrain.

Ce procédé pratique n'est point nouveau : il a été décrit par Xénophon dans son histoire de la *Retraite des dix mille* : il a été recommandé par le maréchal Bugeaud dans les marches en Kabylie. Pour l'employer, on donne au gros d'avant-garde une force telle qu'il puisse détacher, sur les flancs de la colonne, des gardes de flanc toutes les fois que le chef de l'avant-garde reconnaît, à droite ou à gauche, quelque point culminant d'où la vue peut s'étendre au loin, ou quelque endroit propice à une embuscade. Chacune de ces gardes de flanc, après avoir fait son service, après avoir vu défilér la colonne, prend sa place à l'arrière-garde. Voilà qui est simple, peu fatigant pour les troupes et possible quand la colonne est numériquement faible : nous faisons seulement cette dernière restriction, parce que, dans le cas où la colonne est forte, on ne peut toujours en agir ainsi, et l'on est souvent obligé d'avoir recours à des mesures ayant beaucoup d'analogie avec la disposition méthodique dont nous avons d'abord exposé les principes.

B. *Marche en retraite*.—Il n'y a pas lieu, quand une colonne se retire, de donner à son avant-garde un autre fractionnement que celui dont nous venons d'indiquer les éléments dans le cas d'une marche en avant : le service reste le même, particulièrement lorsque la retraite s'opère au milieu d'un pays insurgé.

L'arrière-garde a évidemment un rôle bien distinct selon que la colonne est, ou non, poursuivie. Quand il n'y a pas de poursuite par l'ennemi, les fractions de l'arrière-garde restent disposées comme pour la marche en avant : quand il y a poursuite, et surtout quand il y a harcèlement incessant, on ne peut songer à disperser les éléments de l'arrière-garde, qui doit, au contraire, rester aussi compacte que possible.

Quant à la flanc-garde, elle agit encore selon les circonstances locales : mais, lorsque l'ennemi se livre à une vigoureuse poursuite latérale, elle se fractionne toujours par groupes

assez solides pour pouvoir tenir les points dominants placés sur les côtés de la route jusqu'à ce que la colonne et le convoi se soient mis hors d'atteinte des coups de l'adversaire : elle vient ensuite renforcer l'arrière-garde, la relever même s'il y a lieu.

c. *Marche parallèle.* — Quand la colonne se meut parallèlement à l'ennemi, le fractionnement des gardes de marche agissant du côté opposé à la direction du mouvement reste conforme, selon les cas, à celui que nous venons d'indiquer pour la marche en avant, ou pour la marche en retraite. Mais celle des gardes de marche, qui se trouve placée entre la colonne et l'ennemi, augmente la force de la ligne de flanqueurs, non-seulement pour mieux masquer la marche, mais encore pour offrir plus de résistance, car souvent elle forme la première ligne de bataille et, d'autre part, la marche parallèle est une opération dangereuse.

G. COMPOSITION ET FORCE D'UNE GARDE DE MARCHÉ.

L'infanterie et la cavalerie sont les deux seules armes employées au service actif de surveillance et de sûreté en marche.

Il n'est pas indispensable, pour étudier la composition et la force du réseau, de tenir compte de la direction de la marche : nous avons déjà constaté, en effet, et il est bien reconnu que l'avant-garde a généralement un rôle offensif, tandis que l'arrière-garde et la flanc-garde ont un rôle défensif. Ceci posé, il paraît naturel de former l'avant-garde avec des troupes de cavalerie, l'infanterie étant réservée pour les autres gardes de marche : mais, dans la réalité, il faut tenir compte d'autres considérations qui, sans altérer complètement les conséquences du raisonnement, apportent cependant de grandes modifications aux règles théoriques.

Faisant abstraction de la *cavalerie de contact* qui précède, ou doit toujours précéder, de beaucoup les colonnes en marche, nous voyons qu'il est indispensable de combiner, autant qu'il se peut, l'infanterie et la cavalerie pour composer l'avant-garde. La cavalerie fournit alors les éclaireurs, la pointe et les patrouilles les plus avancés, et l'infanterie forme le gros qui sert d'appui. Le cavalier a, en effet, l'avantage de se porter plus rapidement au loin sans éprouver la fatigue qu'en ressentirait le fantassin, et de revenir plus vite que celui-ci pour

informer : le fantassin n'a, au contraire, par ses feux qu'une action offensive à courte distance, mais il possède une force défensive qui fait défaut au cavalier. On voit donc la nécessité absolue de mettre ces deux armes à même de se soutenir réciproquement : par conséquent, en principe, la cavalerie fournit les éclaireurs de toute avant-garde, et l'infanterie en forme le gros.

Toutefois, on est obligé de renoncer à l'emploi du cavalier comme éclaireur lorsque le terrain est très-accidenté, très-couvert et très-coupé : on se sert alors du fantassin et, sauf le cas où la cavalerie fait entièrement défaut, c'est la seule circonstance où il soit possible de se priver de l'aide de la cavalerie : encore doit-on chercher à mettre quelques cavaliers au gros d'avant-garde pour la prompte transmission des avis et des ordres.

En général, l'infanterie est l'arme qui convient le mieux à l'arrière-garde. Lorsque la colonne marche en avant, il y aurait danger de destruction pour la cavalerie, si on la plaçait à l'arrière-garde, tant elle serait vite épuisée par les nombreux temps d'arrêt qui s'y produisent : au reste, elle n'y serait que peu utile, le service consistant surtout alors à faire la police : il suffira donc d'adjoindre à l'infanterie d'arrière-garde une ou plusieurs brigades de gendarmerie, selon la force de la colonne. Quand la colonne bat en retraite, la cavalerie n'a pas non plus une grande action à l'arrière-garde, où l'infanterie suffit parfaitement et où cette arme sera d'autant plus utile que la poursuite par l'ennemi sera plus acharnée. Donc, en fait, les flanqueurs et le gros d'arrière-garde sont presque exclusivement fournis par l'infanterie.

Quant à la flanc-garde, elle peut être composée d'une façon très-variable selon le sens de la marche et la méthode adoptée pour surveiller les côtés de la route. Si la garde de flanc suit la colonne parallèlement à sa direction pendant toute la marche, on comprend aisément que l'infanterie puisse à la rigueur y suffire sans trop de fatigue. Si la surveillance sur les flancs se fait à l'aide de petites fractions détachées par l'avant-garde à droite ou à gauche, mais souvent jusqu'à des distances considérables, il est évident que la cavalerie est seule à même de fournir un service aussi actif : le fantassin se fatiguerait trop ou ne pourrait aller loin. Si la colonne bat en retraite et est vigoureusement poursuivie par l'ennemi, la cavalerie sera en-

core parfaitement placée sur les flancs de la colonne pour s'opposer à toute attaque latérale ayant en vue de défendre le passage à la troupe ou de couper le convoi.

Ainsi donc la composition des gardes de marche dépend essentiellement de la forme du terrain et de la position où se trouve la colonne à l'égard de l'ennemi. Il en est à peu près de même pour leur force : à ce sujet, non-seulement on ne saurait indiquer la relation numérique moyenne à établir entre la force des gardes de marche et l'effectif de la colonne, prétention dont nous avons déjà démontré l'impossibilité à propos des grand'-gardes et du camp, mais on ne peut même toujours déterminer à l'avance la force d'une garde de marche en raison du nombre d'éclaireurs ou de flanqueurs qu'elle aura à fournir, ce que nous avons pu faire approximativement pour la grand'garde et les sentinelles.

Prenons pour exemple un régiment d'infanterie formant une colonne isolée dans un terrain dangereux. Si le sol voisin est favorable à la marche parallèle des gardes de flanc, le bataillon de tête mettra une ou deux compagnies à l'avant-garde, le bataillon de queue en fera autant pour l'arrière-garde, le bataillon central en enverra à droite et à gauche. Si le sol voisin est très-accidenté, très-coupé, très-couvert, la force de l'arrière-garde restant sensiblement la même, les gardes de flanc disparaîtront, tandis que la force de l'avant-garde s'augmente dans le but de détacher, vers la droite ou la gauche, les fractions destinées à surveiller les flancs pendant le passage de la colonne. Si le régiment est à la queue d'une colonne, il n'a généralement besoin que d'une arrière-garde : s'il est à la tête d'une colonne, il lui faut, au contraire, une forte avant-garde quand il n'y est pas lui-même tout entier employé : s'il est sur le côté d'une marche de plusieurs colonnes, il devient une véritable garde de flanc par rapport aux autres troupes. De toutes ces hypothèses, nous devons conclure que la force d'une garde de marche dépend de la position occupée dans le mouvement général par la troupe qui la fournit, étant admis ce principe déjà posé, que chaque troupe se couvre, par une fraction constituée tirée de ses rangs, dans toutes les directions où elle peut être surprise : il semble que la force maxima des gardes de marche ne doive pas aller au delà de $\frac{1}{3}$ de l'effectif total d'une colonne prise dans son ensemble, cette force étant quelquefois

entièrement consacrée à l'avant-garde et d'autres fois répartie sur tout le réseau : quant à la force minima, elle n'a pas de limite. Notons, en outre, que, dans le cas d'une marche en retraite avec vigoureuse poursuite par l'ennemi, ces données numériques se déplacent et c'est l'arrière-garde qui devient la plus nombreuse.

En résumé, comme, pendant une marche, une connaissance plus approfondie du terrain, une appréciation plus exacte des forces ennemies opposées, de nouveaux renseignements sur les projets de l'adversaire, enfin des considérations puisées dans la disposition d'esprit des habitants, peuvent amener l'augmentation ou la diminution de l'effectif des gardes de marche, il est toujours préférable de donner une très-grande force à l'avant-garde dans une marche en avant, ou à l'arrière-garde dans une marche en retraite, quelle que soit la forme du terrain voisin : de cette façon, les actions latérales sont toujours faciles à l'une ou à l'autre : au reste, les hommes marchant avec le gros de l'avant-garde ou de l'arrière-garde ne se fatiguent pas plus qu'avec le gros de la colonne : enfin, si une circonstance imprévue se produit, on est toujours sûr d'y faire face, tandis que l'on serait à la merci de la moindre éventualité s'il fallait renforcer l'avant-garde, ou l'arrière-garde, le temps nécessaire pouvant faire défaut.

Nous pensons donc que jamais un chef de colonne ne se repentira d'avoir mis le maximum de force, soit $\frac{1}{3}$ à $\frac{1}{4}$ de l'effectif total, à l'avant-garde dans une marche en avant, ou à l'arrière-garde dans une marche en retraite. C'est la seule donnée positive que, à notre avis, il est possible d'indiquer.

Quoi qu'il en soit, la force et la composition d'une garde de marche étant déterminées, on désigne toujours une *fraction constituée* pour en faire le service : on la prend à la tête de la colonne pour l'avant-garde et à la queue pour l'arrière-garde : on agit par rapport à la flanc garde selon les circonstances locales, mais on n'y engage jamais que des fractions constituées, si minimes qu'elles soient.

D. DURÉE DU SERVICE ET RELÈVEMENT.

La durée du service d'une garde de marche est très-variable : elle dépend de la durée de la marche, de la situation antérieure

ou postérieure de la troupe et enfin de la méthode que l'on a adoptée pour assurer la surveillance.

Si l'on ne forme une avant-garde ou une arrière-garde que pour la marche, on peut compter que son service, dans le cas d'une marche ordinaire exécutée par une petite unité tactique, dure de 8 à 9 heures, en général 2 heures de plus que la marche de la colonne, en n'admettant pour celle-ci aucun retard. Quant à la surveillance sur les flancs, dans les mêmes conditions, elle demande le même temps avec une flanc-garde parallèle : mais le plus souvent l'action latérale n'est que momentanée. Voilà ce qui se passe lorsque la colonne a quitté son camp de la veille et est arrivée à son camp du jour sans combat.

Toutefois cette hypothèse que nous venons de faire pour faciliter l'étude de la question ne s'applique pas, il faut le reconnaître, à la plupart des cas : en fait, on doit admettre que la troupe destinée à la surveillance en marche est celle qui faisait le même service en station avant le départ, ou qui le fera après l'arrivée au camp, et cela pendant vingt-quatre heures : ainsi donc, il y a relation absolue entre l'avant-poste et l'avant-garde, l'arrière-poste et l'arrière-garde, le flanc-poste et la flanc-garde, en un mot, entre les grand'gardes et les gardes de marche : on ne peut envisager autrement les dispositions de surveillance : elles doivent toujours couvrir le gros de la troupe, quelle que soit sa situation.

Quand on abandonne les idées abstraites pour se transporter par la pensée au milieu des faits réels, on éprouve tout d'abord quelque difficulté, en raison de la multiplicité des combinaisons, à saisir ce jeu successif du système de surveillance et de sûreté passant de l'état de station à l'état de mouvement : on est alors obligé, pour le concevoir, d'admettre le principe déjà posé en vertu duquel chaque troupe veille à sa sécurité personnelle du côté où elle est menacée, le chef du camp ou de la colonne se réservant de coordonner les éléments dont l'union ne serait pas suffisante et de diriger l'ensemble. Il faut cependant faire remarquer que la situation supposée dont nous venons de nous occuper est encore la plus simple : il arrive quelquefois, en effet, que le combat s'engage pendant la marche, et alors tout système préconçu devient souvent irréalisable : après l'action, si le mouvement continue, les gardes de marche sont formées, suivant les circonstances, avec les troupes des

premières ou dernières lignes de bataille, ou avec les troupes placées aux ailes de ces lignes : si le mouvement cesse après le combat, on agit ainsi que nous l'avons indiqué à propos du système de surveillance en station.

En résumé, on doit donc considérer les gardes de marche, pour toute troupe faisant pendant plusieurs jours de suite 6 à 7 heures de marche par jour et prenant 16 à 18 heures de repos quotidien, comme destinées à fournir le réseau des grand'gardes après l'arrivée au camp, ou comme provenant des grand'gardes avant le départ, mais exécutant un service de vingt-quatre heures : quelquefois la durée est moindre : rarement elle est plus considérable.

Quant à la pointe et aux patrouilles qui précèdent le gros d'avant garde, qui suivent le gros d'arrière-garde, qui marchent dans certains cas parallèlement au gros de flanc-garde, on les relève, autant que possible, à la grande halte, avec des troupes fraîches prises respectivement dans le gros de chacune des gardes de marche. Telle est la règle générale : on peut cependant s'en écarter en relevant plus souvent les pointes ou patrouilles, mais elles sont à même de faire un service de 3 à 4 heures sans trop de fatigue pour les hommes. Enfin, il y a lieu de constater l'exception faite au sujet des gardes de flanc quand elles sont fournies, suivant les circonstances locales, par l'avant-garde ou l'arrière-garde : elles ont alors un service dont la durée ne peut être fixée, tant qu'elle est variable.

En principe, on ne fait pas faire plus d'une heure de service aux éclaireurs ni aux flanqueurs, car leur rôle est pénible, non-seulement par suite de l'observation incessante à laquelle ils doivent se livrer, mais souvent encore par le fait des difficultés de la marche. On profite de la halte ordonnée réglementairement à chaque heure pour les relever.

E. CONCLUSION.

Telles sont, en résumé, les observations les plus importantes à présenter sur le service de surveillance et de sûreté. Nous avons tenu, pour les rendre plus nettes et pour obtenir quelques préceptes servant de base, à bien caractériser, d'une part le rôle qui appartient aux grand'gardes dont nous avons parlé à propos de l'état de la troupe en station, d'autre part, le service

qui incombe aux gardes de marche, en supposant la troupe placée dans les circonstances normales. Ensuite, nous avons cherché à démontrer la liaison intime qui existe entre les gardes de station et les gardes de marche. Enfin, nous avons évité de donner des indications numériques beaucoup trop précises pour être applicables même dans les situations ordinaires : de cette façon, nous avons évité de commettre des erreurs qui sont souvent fort préjudiciables, et nous espérons avoir démontré que, faute de principes absolus adaptés à tous les cas et pour tous les détails, l'officier doit sans cesse s'exercer le coup d'œil, songer à la possibilité d'événements imprévus et se préparer par l'étude à la mise en action des seules règles générales dont nous avons cru devoir former les bases d'un bon service. C'est ici le cas de répéter l'axiome du maréchal Bugeaud : « *Il ne suffit pas de dire : comme viendra le vent, je mettrai la voile : non, il faut encore savoir à l'avance de quelle façon on peut mettre la voile.* »

§ II. Devoirs du commandant d'une garde de marche.

A. DEVOIRS GÉNÉRAUX.

Voyons maintenant quels devoirs incombent au commandant d'une garde de marche ; parmi ces obligations, beaucoup sont communes à l'avant-garde, à l'arrière-garde et à la flanc-garde ; nous allons d'abord les énoncer, par analogie avec la méthode déjà adoptée pour exposer le service d'une grand'garde ; nous rappelons qu'il s'agit ici d'une troupe numériquement faible, une ou deux compagnies ou escadrons, par exemple, ayant la mission de couvrir une petite colonne.

Le chef désigné d'une garde de marche reçoit, de ses supérieurs, les renseignements nécessaires sur la direction du mouvement et sur le but à atteindre.

Il se fait donner les mots et signaux d'ordre et de ralliement.

Il se fait nettement expliquer les consignes particulières déterminées par les circonstances de temps et de lieu, ainsi que la conduite à tenir au cas d'un combat. Il s'informe de la position probable de l'ennemi.

Il examine sur la carte le chemin qu'il doit suivre et le terrain qu'il doit explorer ; il se renseigne auprès des chefs des

reconnaisances, auprès de ceux qui ont déjà fait sur le même terrain le service de surveillance en station ou en marche ; il interroge les habitants.

Il prend toujours un ou plusieurs guides, et si l'on opère dans un pays ennemi, il cherche à adjoindre à sa troupe, s'il n'y en a déjà, quelques hommes parlant la langue de l'adversaire.

Il se munit de papier, de crayon et d'une lorgnette.

Avant le départ, il passe une minutieuse inspection des hommes, des chevaux, des armes, des munitions et des vivres. Il réunit sa troupe autour de lui ; il rappelle à ses hommes, en même temps que les consignes générales, l'importance considérable du rôle individuel qui leur incombe ; il leur indique les signaux de ralliement et d'avertissement qui lui ont été communiqués ou qu'il a adoptés ainsi que les consignes particulières ; il leur représente que, de leur active surveillance dépend le salut de la colonne.

Il met alors sa troupe en marche, en la disposant en raison du service dont elle est chargée, et de la forme du terrain à parcourir.

Pendant la marche, il adresse au chef qui lui a été désigné pour le recevoir un rapport écrit sur tous les faits importants qui peuvent intéresser la colonne.

Il ne reçoit de consignes que de ses supérieurs immédiats ou de chefs autorisés qui lui sont personnellement connus ; il agit de même pour communiquer les consignes qu'il a reçues.

Il défend expressément aux soldats de sa troupe de causer avec les habitants en dehors des nécessités du service.

Il examine tous les individus arrêtés par les éclaireurs ou les flanqueurs : il procède à l'égard de ces prisonniers, ainsi qu'envers les parlementaires et les déserteurs, absolument comme s'il était en grand'garde.

Il se tient, selon les circonstances, près du gros de la garde, près de la pointe ou près d'une patrouille, enfin près des éclaireurs ou près des flanqueurs.

Pendant la marche, il se conforme aux ordres donnés pour les haltes et la grande halte ; il en profite, s'il le juge convenable, pour relever la pointe, les patrouilles et les éclaireurs ou les flanqueurs ; pendant ces temps d'arrêt, il dispose sa troupe en grand'garde passagère pour assurer le repos de la colonne.

Il informe les chefs des troupes voisines et le chef dont il dépend, de la marche et des mouvements de l'ennemi, ainsi que des probabilités de combat ou de la certitude d'un engagement immédiat.

Après avoir exécuté son service, il en rend compte à ses supérieurs et leur communique le résultat de ses observations.

B. DEVOIRS DU CHEF D'AVANT-GARDE.

Nous avons déjà indiqué les nombreuses combinaisons auxquelles les marches donnent lieu; nous allons exposer les principes de conduite du chef d'avant-garde précédant une colonne dans la marche en avant exécutée au milieu d'un terrain dangereux, c'est-à-dire lorsque la colonne peut s'attendre à rencontrer l'ennemi d'un moment à l'autre et à engager le combat; partant de cette base fondamentale, il devient facile d'y apporter les changements nécessités par les modifications introduites au but à atteindre, en particulier pour le chef d'une avant-garde poursuivant l'ennemi ou pour celui d'une avant-garde précédant la marche en retraite au milieu d'une population hostile.

Dans l'hypothèse admise comme représentant le cas le plus ordinaire, les devoirs du chef d'avant-garde sont de la plus haute importance.

Avant de commencer son service, il provoque les ordres utiles pour faire face aux éventualités les plus probables; il demande des instructions sur la direction, la longueur, la durée et la vitesse de marche, sur la distance à laquelle il doit maintenir la troupe en avant de la colonne, sur l'étendue latérale du terrain à surveiller et sur les dispositions à adopter s'il rencontre l'ennemi.

Il prend tous les renseignements nécessaires sur la forme du terrain qu'il va parcourir, sur l'esprit des populations, sur la position et les forces de l'adversaire, sur les ressources qu'offrent les localités; à cet effet, il consulte la carte, il questionne les officiers et les soldats connaissant le pays, il interroge les habitants.

Il a toujours soin d'emmener au moins un guide avec lui.

S'il fait le service d'avant-garde avec une troupe déjà établie en grand-garde, il se met en marche de façon à maintenir, entre

le gros d'avant-garde et la tête de la colonne, la distance qui lui a été indiquée.

S'il prend le service au moment du départ, il a soin de le faire à temps voulu pour se conformer à l'ordre reçu ; en traversant le réseau des grand'gardes, il cherche à recueillir des renseignements, comme nous l'avons indiqué plus haut. S'il doit se contenter de surveiller seulement la route suivie, il y engage d'abord des éclaireurs, puis une pointe, enfin le gros de sa troupe.

S'il a reçu l'ordre de surveiller, en outre, les côtés de la route, ce qui est le cas le plus fréquent, il pousse sur le terrain voisin quelques patrouilles précédées d'éclaireurs ; selon la forme du terrain, le nombre et la direction des voies latérales, il prescrit à ces patrouilles de suivre parallèlement son mouvement ou il les détache sur les flancs pendant le temps nécessaire, comme nous l'avons déjà expliqué.

En tout cas, il indique toujours avec soin, au chef de la pointe et aux chefs des patrouilles, la direction à suivre, le but à atteindre, le service à exécuter et la ligne de retraite : à cet effet, il se sert de la carte, et il s'assure, avant de détacher une partie de sa troupe, si minime qu'elle soit, que le chef chargé de la conduire a compris ses instructions.

Il se fait renseigner par les chefs de la pointe et des patrouilles absolument comme il le fait lui-même par rapport au chef de la colonne ; il envoie à celui-ci, autant de fois que cela est nécessaire et selon les ordres reçus, des rapports sur les faits importants et des levés expédiés du terrain reconnu.

Si le passage a été détruit par l'ennemi, il en informe tout de suite son chef, puis il fait procéder à la réparation immédiate de la route, tout en prenant les précautions nécessaires pour résister à une attaque ; il établit un réseau de surveillance et de sûreté avec une fraction de sa troupe, et il emploie le reste au travail ; il requiert les outils dans les maisons voisines et même, au besoin, il en prend les habitants comme travailleurs auxiliaires.

Lorsque l'avant-garde a franchi un défilé ou quelque pas dangereux, il a soin de laisser à proximité et en position une partie du gros de sa troupe, en proportion avec l'importance de l'obstacle, jusqu'au moment où la tête de la colonne est sur le point de s'y engager ; nous reviendrons, du reste, sur le pas-

sage du défilé par une colonne, opération fréquente et toujours dangereuse.

Dans le cas où l'avant-garde engage un combat, il prend les dispositions appropriées au terrain et conformes aux ordres reçus, ainsi que nous l'exposerons ultérieurement avec plus de détails.

A l'arrivée au cantonnement ou au camp, il fait tous les préparatifs d'installation, il reconnaît la position à occuper et il y dispose sa troupe en grand'garde jusqu'à l'arrivée de la colonne; il interroge les notables; il requiert la municipalité d'avoir à faire disposer les logements et à réunir les denrées nécessaires à la troupe; il répartit le cantonnement ou il trace le camp, aidé des officiers et sous-officiers *de campement*, comme nous l'avons déjà dit pages 391, 402 et 403; il fait un croquis de l'emplacement choisi et il le remet à son chef, avec un projet de répartition des troupes et les renseignements statistiques qu'il a recueillis; il attend ainsi d'être relevé. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur cette partie essentielle de son service.

C. DEVOIRS DU CHEF D'ARRIÈRE-GARDE.

Pour exposer les devoirs du commandant d'arrière-garde, il faut renoncer, de même que pour l'avant-garde, à envisager simultanément toutes les combinaisons de marche. Le service normal de l'arrière-garde est celui qu'elle exécute derrière la queue d'une colonne traversant un terrain dangereux; c'est de ce cas que nous allons nous occuper, comme étant le plus fréquent, et pouvant, par conséquent, former une base de principes à modifier ensuite en raison des circonstances. Mais l'arrière-garde a son rôle le plus important lorsqu'elle protège la colonne battant en retraite devant un ennemi qui la poursuit; les devoirs du commandant d'arrière-garde sont donc à étudier à deux points de vue très-différents; toutefois il est à remarquer que la conduite d'une arrière-garde harcelée par l'adversaire a plus de relations avec les dispositions de combat qu'avec celles de surveillance; il en résulte que nous aurons peu de règles à poser relativement à ce second cas, dans cette leçon, où nous nous occupons surtout des principes concernant le service de surveillance et de sûreté.

Dans l'hypothèse d'une marche en avant, le chef de l'arrière-

garde est surtout chargé de la police sur les derrières de la colonne, souvent même dans le convoi. Avant de commencer son service, il demande des instructions sur la distance à laquelle il doit maintenir le convoi et sa troupe en arrière de la colonne, sur l'étendue latérale du terrain à surveiller, sur les dispositions à prendre en cas d'attaque par l'ennemi.

S'il fait le service d'arrière-garde avec une troupe déjà établie en grand'garde, il se met en marche de façon à maintenir la distance prescrite entre la queue de la colonne, ou la queue du convoi, et le gros de sa troupe.

S'il prend le service au moment du départ, il se met en marche à temps voulu pour se conformer à l'ordre reçu.

En tout cas, il s'assure qu'il ne reste en arrière aucun traînard ; il règle dès lors la vitesse de marche sur celle de la colonne.

S'il doit se contenter de surveiller seulement la route suivie, il y engage d'abord le gros de la troupe, puis une pointe, enfin des flanqueurs.

S'il a reçu l'ordre de surveiller, en outre, les côtés de la route, ce qui a lieu fréquemment, il s'y conforme en détachant quelques patrouilles accompagnées de flanqueurs qui suivent les voies latérales, s'il est possible, ou qui vont reconnaître jusqu'à un point indiqué, puis reviennent au gros.

Quelle que soit la méthode admise, il indique toujours avec soin aux chefs des patrouilles la direction à suivre le but à atteindre, le service à exécuter et la ligne de retraite ; il se sert de la carte à cet effet et il s'assure que ses instructions sont bien comprises.

Dans le cas où l'arrière-garde est attaquée, il prend les dispositions appropriées au terrain et conformes aux ordres reçus, ainsi que nous l'exposerons ultérieurement avec plus de détails et il en fait immédiatement informer son chef.

Après l'arrivée au camp, ou cantonnement, il dispose sa troupe en grand'garde sur les derrières du camp et il y attend d'être relevé.

Dans l'hypothèse d'une retraite avec poursuite par l'ennemi, le chef de l'arrière-garde a des devoirs multiples, résumés par le général de Brack dans ces trois mots : « *Vigilance, ensemble, fermeté* ». On ne peut donc donner à une arrière-garde poursuivie la formation dispersée que nous venons d'exposer plus

haut. En général, pour résister au harcèlement de l'adversaire, le chef de l'arrière-garde groupe et échelonne les forces dont il dispose ; il les maintient à une distance constante de la queue de la colonne ; il veille à assurer autant que possible l'ordre parmi les trainards et les voitures ; il prend les dispositions nécessaires pour s'opposer aux attaques directes et latérales ; il ordonne de faire des abatis, de barricader les défilés et d'obstruer, autant que possible, tous les passages par lesquels doit venir l'ennemi, en se conformant aux instructions données pour procéder à une destruction partielle ou totale. Il combat ou il est toujours prêt à la résistance, ainsi que nous l'expliquons plus loin. Après la marche, il place sa troupe en grand'-garde sur les derrières du camp jusqu'au moment où il est relevé.

D. DEVOIRS DU CHEF DE FLANC-GARDE.

D'après les observations que nous avons déjà présentées, il faut admettre que le service de surveillance et de sûreté sur le flanc d'une colonne peut être exécuté de deux façons différentes, soit par des détachements agissant pendant toute la durée d'une marche, soit par des détachements n'ayant qu'une action momentanée. La meilleure disposition à adopter ne dépend pas de la direction du mouvement, mais de la forme du terrain et du nombre des voies latérales. Il faut, par conséquent, étudier les devoirs du commandant de flanc-garde par rapport aux deux dispositions que nous venons d'indiquer.

Lorsque la colonne est peu étendue, et quand il y a des voies latérales parallèles à la direction suivie, le chef de l'avant-garde et celui de l'arrière-garde font respectivement flanquer la colonne, près de la tête et près de la queue, par des patrouilles latérales dont nous avons déjà signalé l'emploi ; il n'y a donc pas, à vrai dire, de service de flanc-garde, les commandants de l'avant-garde et de l'arrière-garde en ayant la direction. S'il n'y a pas de voies latérales, ou si le terrain voisin est impraticable, nous savons comment agit le chef de l'avant-garde : dans ce cas, chaque chef de patrouille de flanc détachée du gros de l'avant-garde se met en position sur le point indiqué, y attend que toute la colonne ait traversé le pas dangereux ou le défilé, puis va prendre place au gros de l'arrière-garde ; il profite en-

suite de la halte ou de la grande halte pour rejoindre sa troupe, à moins qu'il n'ait reçu l'ordre de rester en arrière. Lorsque la colonne est considérable, et quand il n'y a pas de voies latérales parallèles à la direction suivie ou quand le terrain voisin est impraticable, le service de surveillance sur les flancs se fait encore par des patrouilles détachées du gros d'avant-garde, auquel on donne une force suffisante avant le départ pour fournir ces détachements, ou que l'on renforce en raison des nécessités imposées par les circonstances locales.

Mais lorsqu'une colonne considérable marche à travers un terrain praticable ou sillonné par de nombreux chemins, il devient alors indispensable de placer sur l'un ou sur l'autre côté de la direction principale, quelquefois sur les deux, une troupe qui devient une flanc-garde absolument analogue à l'avant-garde et à l'arrière-garde. Le chef de cette partie du réseau de surveillance reçoit des instructions et a des devoirs semblables à ceux que nous avons admis pour les chefs des autres fractions du système; il est inutile de les rappeler. Faisons cependant observer que son action n'est pas plus indépendante que celle de l'avant-garde ou de l'arrière-garde; il doit, au contraire, conformer avec le plus grand soin son mouvement à celui de la colonne. Ayant sous ses ordres une troupe destinée à s'opposer aux attaques latérales devenues actuellement si dangereuses à cause de la portée des armes, et si fréquentes par suite de l'effectif considérable des armées, il veille avec soin à ce qu'il ne se produise, sur les flancs de la colonne, aucune lacune par laquelle l'adversaire puisse pénétrer; il cherche à éviter les surprises, à éventer les pièges et les embuscades. Dans ce but, il disperse sa troupe, il conserve un gros de flanc-garde sur le chemin qu'il suit et il l'entoure de patrouilles, d'éclaireurs et de flanqueurs qui sont de véritables *batteurs d'estrades*. Il arrive souvent que la troupe n'a aucune liaison immédiate avec la colonne; dans cette circonstance, il agit d'après les principes que nous avons exposés sur les reconnaissances journalières, les avant-gardes et les arrière-gardes, mettant à profit les prescriptions qui lui paraissent avoir le plus de conformité avec la nature du service qu'il doit exécuter et la forme du terrain qu'il parcourt. Après l'arrivée au camp, il établit sa troupe en grand-garde sur les flancs et il y attend d'être relevé.

Il y aurait encore lieu de faire ressortir les principes de la conduite d'une flanc-garde quand la colonne exécute une marche parallèle à la position de l'ennemi; mais cette troupe devient une véritable avant-garde lorsque l'opération a lieu hors de portée des projectiles de l'ennemi, et une première ligne de bataille lorsque ce mouvement se fait en présence de l'adversaire; or, nous avons déjà étudié la première de ces deux actions, et nous étudierons la seconde dans les leçons sur les combats.

E. CONCLUSION.

En résumé, vu la multiplicité des combinaisons auxquelles les marches peuvent donner lieu, il est indispensable de préparer par une solide éducation en temps de paix les éléments d'une utile application en campagne. Sans doute, et nous l'avons remarqué, on ne peut prévoir tous les cas qui se présenteront; mais on ne saurait nier l'avantage résultant d'une étude comparée des principes appropriés aux circonstances normales; s'appuyant sur une base solide, on est alors à même de faire face aux éventualités imprévues. La rapidité et la sécurité des marches forment, à la guerre, une des premières causes de succès; il faut donc étudier à fond le mécanisme du système de surveillance et de sûreté des colonnes; on ne saurait trop insister sur l'utilité d'une pareille étude: en résoudre ou tout au moins en surmonter les difficultés, c'est préparer la victoire.

§ III. *Gros d'une garde de marche.*

Nous avons appelé gros d'une grand'garde la partie de cette troupe qui comprend, de jour, les hommes devant monter la faction de nuit, et de nuit, les hommes ayant monté la faction de jour; par analogie, chaque garde de marche contient un *gros* d'où l'on extrait les hommes en nombre voulu pour renforcer ou relever la pointe, les patrouilles, les éclaireurs ou les flanqueurs.

En principe, il faut que le chef d'une garde de marche sache, avant le départ, à quelle distance approximative il doit maintenir le gros de sa troupe en avant, en arrière ou sur le

flanc de la colonne ; il provoque donc les ordres nécessaires à ce sujet ; c'est un des devoirs que nous avons signalés.

Cédant à un désir exagéré de réglementer des faits qui sont cependant essentiellement variables, certains écrits didactiques et règlements étrangers ont prétendu pouvoir indiquer la distance moyenne qui doit exister entre la colonne et le gros d'une garde de marche ; nous pensons que c'est là un fâcheux abus de l'esprit de système.

On peut, à ce sujet, présenter les deux remarques suivantes :

1^o Les éclaireurs ou flanqueurs d'une garde de marche doivent être assez éloignés pour préserver la colonne des projectiles de l'ennemi et pour qu'elle ait le temps de prendre sa formation de combat ;

2^o On ne peut toujours atteindre ce résultat ; sinon on exposerait les gardes de marche à être coupées sans profit pour la colonne ; ou, pour éviter ce danger, on serait obligé de leur donner une force hors de proportion avec l'effectif de la colonne, et, par suite, de fatiguer les hommes outre mesure.

Par conséquent, si une garde de marche précède, suit ou flaque une colonne numériquement faible, d'un régiment d'infanterie ou de cavalerie au maximum, on ne devra pas éloigner les éclaireurs et les flanqueurs au delà de 1,500 à 2,000 mètres, limite de la portée efficace du feu de mousqueterie. Quand la colonne est considérable, on accroit cette distance à l'aide de moyens complémentaires dont nous trouverons l'explication dans l'étude des grandes opérations.

En fait, pour le service de surveillance autour des petites unités en marche, le gros de la garde de marche doit se mouvoir dans cette longueur de 1,500 à 2,000 mètres qui s'étend depuis les éclaireurs ou les flanqueurs jusqu'à la tête, à la queue ou au flanc de la colonne. C'est la seule solution théorique que le bon sens conseille d'adopter. Encore il convient d'ajouter qu'elle n'est pas absolument vraie pour toute marche ; car, à l'avant-garde ou à la flanc-garde, s'il y a près de la tête ou du flanc de la colonne un point important qu'il faut occuper pour assurer le mouvement, le gros peut être amené à se trouver momentanément à proximité de la colonne ; au contraire, si les éclaireurs ou les flanqueurs engagent le combat, le gros se rapprochera de leur ligne en vue de les

soutenir efficacement le plus tôt possible. A l'arrière-garde, cependant, le gros se trouvera presque toujours à la même distance de la colonne ou du convoi.

Quant aux consignes particulières à faire observer au gros d'une avant-garde ou d'une arrière-garde, il n'y en a pas à signaler ; cette troupe n'a pas de surveillance immédiate à exercer, et elle marche comme le reste de la colonne, sans plus ni moins de fatigues ; c'est cette considération que nous avons déjà fait valoir pour conseiller de donner au gros d'avant-garde une force assez considérable, de $\frac{1}{3}$ à $\frac{1}{6}$ de la colonne par exemple, de façon qu'elle puisse faire face aux éventualités imprévues. Le gros de flanc-garde se fatigue généralement plus que le reste de la colonne, surtout s'il est forcé de marcher en dehors des chemins tracés ; aussi ne lui donne-t-on que la force strictement nécessaire. Enfin, la seule recommandation qu'il faut faire au gros d'une garde de marché, c'est de ne jamais perdre la liaison, d'une part avec la pointe et les patrouilles qu'elle détache, d'autre part avec la colonne dont elle couvre le mouvement.

Nous trouvons donc, dans une garde de marche comme dans une grand'garde, un gros qui forme le *soutien* ; nous allons encore découvrir d'autres analogies entre le service de surveillance en station et le même service en marche ; mais là ne s'arrêteront pas les points de comparaison ; nous verrons, en étudiant les combats, qu'une troupe en première ligne dispose également d'un soutien et le forme à peu près comme celui d'une grand'garde ou d'une garde de marche ; nous signalons simplement ces ressemblances que nous aurons l'occasion de rappeler à la fin de l'étude des petites opérations de la guerre ; on verra alors aisément que la formation des troupes, loin de varier à l'infini sur le terrain du combat, s'appuie sur quelques principes nettement déterminés, simples et d'exécution facile, dont l'emploi se reproduit presque forcément, quelle que soit d'ailleurs la situation de la troupe. En réfléchissant à ces prescriptions fondamentales, en les analysant pour en découvrir la cause et les effets, on se prépare rapidement à en faire, au cas échéant, le meilleur usage ; bannissons donc les complications et simplifions les règles.

§ IV. *Pointe et patrouilles d'une garde de marche.*

La *pointe* et les *patrouilles* détachées par une garde de marche sont commandées, selon leur degré d'importance, par des officiers, des sous-officiers, des caporaux ou des brigadiers.

Elles sont numérotées de la droite à la gauche ou, plus simplement, souvent désignées : patrouille de droite, pointe, patrouille de gauche.

La durée du service d'une pointe ou d'une patrouille est, tout au plus, égale à la durée de la marche, 8 à 9 heures au maximum par conséquent ; sa force est déterminée par le nombre d'éclaireurs ou de flanqueurs qu'elle doit entretenir et par le temps pendant lequel elle doit agir ; on peut admettre que le même homme fait aisément le service d'éclaireur ou de flanqueur pendant 3 ou 4 heures dans une marche en terrain ordinaire, en coupant ce service.

Le chef d'une pointe ou d'une patrouille reçoit, du chef de la garde de marche, des instructions détaillées sur la direction à suivre, sur le but à atteindre et sur la ligne de retraite, ainsi que sur les dispositions à prendre au cas d'un combat.

Le service d'une pointe ou d'une patrouille n'a pas pour objet de voir elle-même l'ennemi ; elle marche donc toujours sous la protection d'éclaireurs ou de flanqueurs auxquels est confiée cette mission.

Quant à la distance moyenne à observer entre la pointe ou les patrouilles, et le gros d'une garde de marche, ainsi que l'intervalle moyen à maintenir entre les patrouilles, il est impossible de l'estimer numériquement ; cela varie avec les circonstances locales. Il faut cependant que la pointe ou la patrouille soit à même de prévenir à temps les patrouilles voisines et le gros, lorsque l'ennemi est en vue ; toutefois, on doit éviter d'exagérer l'éloignement, de peur d'exposer la pointe, ou la patrouille, à être coupée et enlevée sans profit ; elle se tient donc, autant que possible, à portée de la voix ou de la vue, selon qu'il y a lieu de tenir compte de l'une ou de l'autre.

Le silence doit être absolu dans une pointe ou dans une patrouille ; la marche s'y fait avec le plus grand ordre et avec autant de cohésion que possible.

Le chef d'une pointe ou d'une patrouille ne reçoit de consignes que du commandant de la garde de marche dont il dépend ; il n'en donne communication qu'en la présence de celui-ci ; si des nécessités impérieuses l'obligent à agir d'après des ordres reçus directement d'un supérieur autre que le chef de la garde de marche, il se hâte d'en informer celui-ci.

Il se conforme aux instructions indiquées déjà pour le chef d'un petit poste et aux consignes données par le commandant de la garde de marche relativement aux individus arrêtés, aux prisonniers et aux déserteurs.

A la moindre alerte donnée par un de ses éclaireurs ou flanqueurs, il redouble de vigilance ; il s'assure par lui-même du motif de l'alerte ; il en informe les patrouilles, les éclaireurs ou flanqueurs voisins, ainsi que le chef de la garde de marche.

Après son retour au gros, le chef d'une pointe ou d'une patrouille rend compte de son service ou de ses observations au commandant de la garde de marche.

Comme on le voit, les prescriptions relatives au service du gros, des pointes et des patrouilles dans le système de surveillance en marche sont beaucoup plus simples que celles dont le gros et les petits postes ont à faire l'application dans le système de surveillance en station ; cela tient à ce qu'en marche la colonne est en mouvement comme le gros, les pointes et les patrouilles, constamment prête, en outre, à prendre les dispositions de combat ; en station, au contraire, la troupe se repose au camp, ou au cantonnement, sous la protection de ses grands'gardes ; dans un cas comme dans l'autre, les troupes de garde sont chargées de la surveillance et de la sûreté ; mais, pour bien caractériser l'observation que nous présentons, nous pouvons dire que les grand'gardes ont surtout en vue d'assurer le repos des troupes qu'elles protègent, tandis que les gardes de marche sont destinées à reconnaître le terrain voisin de la route suivie par une colonne.

§ V. *Eclaireurs et flanqueurs.*

L'*éclaireur* et le *flanqueur* sont de véritables sentinelles volantes formées avec le fantassin ou le cavalier.

L'*éclaireur* précède une troupe : le *flanqueur* la suit sur le côté ou par derrière.

L'infanterie et la cavalerie fournissent les hommes nécessaires à ce service.

L'emploi de chacune de ces deux armes a, sous ce rapport, des avantages et des inconvénients.

Le fantassin peut, plus aisément que le cavalier, reconnaître et fouiller les accidents du terrain : le cavalier possède le moyen de se transporter vite vers un point éloigné et d'informer rapidement des événements intéressants.

Nous avons déjà fait observer que, dans beaucoup de circonstances, il y a un danger réel à employer la sentinelle simple : pour l'éviter, on a recours soit à la sentinelle double, soit au poste à la cosaque. Dans le service de surveillance en marche, *on ne doit jamais laisser seul l'éclaireur ou le flanqueur* : on en met deux, trois ou quatre ensemble : quel que soit leur nombre, l'un d'eux remplit toujours les fonctions de chef.

Quand le groupe d'éclaireurs ou de flanqueurs ne contient que deux hommes, le chef se tient un peu en arrière de l'autre homme.

Quand le groupe est de trois hommes, le chef se tient en arrière des deux autres.

Quand il y a quatre hommes dans le groupe, la marche se fait deux par deux, le chef étant en arrière : on peut encore faire marcher un homme en avant, puis derrière celui-ci deux hommes à la même hauteur l'un et l'autre, le chef venant derrière eux.

Tous les groupes d'éclaireurs ou de flanqueurs que fournit une garde de marche sont numérotés ou désignés par leur position respective de droite, du centre et de gauche, de tête et de queue, dans la pointe ou la patrouille qui les fournit : ils sont disposés par les chefs de celles-ci.

On observe, pour en déterminer le nombre et la direction, les principes suivants :

1° Les diriger sur un point et à travers un terrain tels qu'ils puissent arriver à voir l'ennemi sans être vus par lui.

2° Les lier entre eux, autant que possible, par la vue directe et les tenir de même en relation avec la pointe ou la patrouille.

3° Les mettre en quantité suffisante pour qu'ils explorent tout le terrain, de façon que personne ne puisse traverser leur ligne sans être aperçu et que toute embuscade de l'ennemi puisse être découverte.

On cherche toujours, en outre, à placer parmi les éclaireurs ou les flanqueurs, dont le service est important, des hommes parlant la langue de l'adversaire, lorsqu'on opère en pays ennemi.

En étudiant les devoirs des éclaireurs et des flanqueurs, nous éviterons de rappeler les consignes générales relatives aux mesures d'ordre dont nous avons énoncé les principales à propos des sentinelles et qui sont les mêmes en station et en marche.

Tout individu suspect est arrêté par les éclaireurs ou par les flanqueurs : il en est de même pour celui qui cherche à les précéder dans leur marche : le prisonnier est remis au chef de la pointe, ou de la patrouille, qui agit selon les ordres reçus.

Quand le groupe d'éclaireurs ou de flanqueurs est conduit par un guide requis, on met cet homme dans l'impossibilité de s'enfuir et l'on en confie la garde spéciale à un ou deux hommes du groupe, qui s'opposent à toute tentative de trahison.

En principe, devant tout fait, accident, bruit ou mouvement suspect, l'un des hommes du groupe va reconnaître, tandis que les autres se cachent : si le premier a signalé qu'il n'y a rien de nouveau, les autres le rejoignent ; si le signal d'avertissement annonce la probabilité ou la certitude de la présence de l'ennemi, le reste du groupe répète le signal aux groupes voisins, à la pointe ou à la patrouille qui le suit.

Voyons maintenant d'abord quels sont les devoirs relatifs aux *éclaireurs de la pointe d'avant-garde* : nous les supposerons réunis par trois ou quatre, le service se faisant ainsi plus facilement que quand ils sont accouplés.

Leur groupe est toujours sur la route que suit le gros de la colonne : il évite de se montrer sur la chaussée.

Lorsque la route est à niveau, les éclaireurs marchent sur les accotements, mettent à profit les plantations d'arbres, les fossés, les haies et les murs pour se défilier : quand la route est en remblai, ils agissent de même, mais ils cherchent à s'avancer le long de l'un ou de l'autre talus, se servant du remblai pour se dissimuler, particulièrement sur les digues et les jetées : si la route est en déblai, un ou deux éclaireurs montent toujours sur l'un ou les deux talus de façon à dominer le ter-

rain, dans le cas où le déblai est considérable ; sinon, le groupe entier suit les accotements, se contentant de regarder par-dessus le talus : lorsque la route est à flanc de coteau, un homme au moins du groupe d'éclaireurs marche sur la crête du talus de déblai, les autres restent sur la route.

Quand la route fait un coude, l'un des éclaireurs va reconnaître la nouvelle direction, s'il est nécessaire, tandis que le reste du groupe s'arrête sur l'ancienne en vue de la pointe : la marche n'est reprise par le groupe qu'après avoir vu le signal du premier éclaireur avertissant que la voie paraît libre.

A l'arrivée près d'un pont, le groupe s'arrête et tâche d'observer sans se montrer : puis un homme traverse le défilé, il en reconnaît les abords du côté opposé, et il fait le signal pour avertir qu'il y a ou qu'il n'y a pas de danger : le groupe se porte alors en avant ; selon les circonstances, la marche continue sans tenir compte de l'obstacle, ou le groupe attend l'arrivée de la pointe au pont avant de le quitter.

A tout embranchement, s'il n'y a pas d'indication suffisante pour renseigner sur la vraie direction à suivre, le groupe laisse un de ses hommes jusqu'à l'arrivée de la pointe : celle-ci agit de même par rapport au gros d'avant-garde, et ces jalonneurs sont relevés au fur et à mesure jusqu'à l'arrière-garde.

Lorsque l'ennemi a fait quelques travaux de défense ou opéré quelques destructions sur la route, comme des abatis, des coupures, des barricades, des éboulements, des ruptures de ponts, etc.... le chef du groupe des éclaireurs en fait immédiatement prévenir le chef de la pointe. Nous avons déjà dit ce qu'il faut faire pour procéder à la réparation du passage détruit.

Devant une habitation isolée, le groupe s'arrête et s'embusque, tandis qu'un éclaireur s'approche de la maison, regarde par la fenêtre à l'intérieur et y pénètre s'il ne lui reste aucun soupçon : il s'adresse alors au chef de la famille, il le questionne, il l'emploie comme guide pour visiter les chambres, la cave, le grenier, le jardin, le verger, en le faisant marcher devant lui et en l'obligeant à ouvrir les portes : pendant ce temps, la pointe s'est approchée de l'habitation qui est cernée rapidement et complètement fouillée s'il est nécessaire.

Lorsque les éclaireurs traversent un petit bois ou voient un

parc sur le côté de la route, le groupe s'arrête et se cache, moins un homme qui en parcourt les sentiers et le couvert : au signal d'avertissement donné par cet homme, le groupe le rejoint.

En présence d'une agglomération de maisons, hameau, village, bourg ou petite ville, l'opération de reconnaissance préalable demande de plus grandes précautions.

En général, lorsqu'il y a incertitude sur la position de l'adversaire, on ne peut songer à lancer quelques hommes isolés à travers la rue principale, à moins toutefois que l'on agisse en pays ami, ou que l'emploi de l'intimidation ait fait disparaître toute idée de résistance parmi les populations ennemies : mais ce sont là des circonstances favorables qui modifient simplement les règles à adopter dans les cas ordinaires. Il est donc préférable de poser en principe que l'action de fouiller un village se produit en même temps qu'on le cerne : à cet effet, l'un des éclaireurs du groupe cherche à prendre un habitant d'une des premières maisons : on le questionne, et pendant ce temps les éclaireurs et les flanqueurs latéraux, la pointe et les patrouilles qui les suivent, quelquefois même le gros d'avant-garde, s'avancent, enveloppent les maisons, scrutent du regard les jardins et vergers extérieurs, gardent les issues et finissent par atteindre la route suivie, mais du côté opposé à celui par lequel les premiers éclaireurs pénétrèrent dans le village : il ne reste plus alors qu'à rayonner de l'extérieur vers le centre, à parcourir les rues et les places, à reconnaître les édifices publics, à fouiller quelques maisons, à assurer à la colonne l'entrée dans le village et à en préparer le débouché en faisant reconnaître les abords vers la direction à suivre.

Lorsque la route traverse un bois considérable, les éclaireurs et les flanqueurs latéraux de l'avant-garde, la pointe et les patrouilles s'engagent à peu près tous en même temps sur la lisière : les cavaliers sont obligés de suivre les chemins tracés, à moins que le couvert ne soit de hautes futaies : les fantassins peuvent s'engager sous le couvert et découvrir par conséquent plus facilement les embuscades préparées par l'ennemi. Si le bois est sillonné d'avenues parallèles et perpendiculaires les unes aux autres, la marche se fait progressivement avec des temps d'arrêt aux bifurcations pour ne pas perdre la liaison et s'assurer que tout le couvert est reconnu. Quand les

avenues sont convergentes vers un rond-point intérieur, on se hâte de le gagner et l'on y place une petite troupe d'appui qui surveille les éclaireurs lancés sur les allées divergentes jusqu'à ce qu'ils aient atteint un autre carrefour ou la lisière opposée. On fait des brisées sur les côtés de la direction que doit suivre la colonne ; on peut encore laisser, aux embranchements, des jalonneurs relevés au fur et à mesure de la marche, ou employer des signaux analogues à la petite flèche en cire dont les Allemands font usage.

Telles sont, en résumé, les principales prescriptions à donner au service des éclaireurs d'avant-garde. Elles concernent également les *éclaireurs et les flanqueurs des patrouilles de flanc*, quand celles-ci agissent parallèlement à la colonne pendant une grande partie ou la totalité de la marche : il faut observer que, dans ce dernier cas, la marche se faisant quelquefois à travers champs, on doit recommander alors au groupe d'éclaireurs ou de flanqueurs de traverser aussi rapidement que possible les endroits découverts : si le groupe se trouve devant une élévation, il ne la gravit qu'après avoir fait reconnaître le versant opposé par un des éclaireurs.

Les *flanqueurs d'arrière-garde* n'ont point, en général, à observer les précautions de marche que nous venons de décrire pour les éclaireurs et les flanqueurs laissés en avant et sur les côtés : en effet, le terrain qu'ils parcourent a déjà été reconnu : ils n'ont donc d'autre service que de s'opposer à la désertion et au maraudage, de forcer les traînards à suivre la colonne, de réprimer les tentatives d'insurrection des habitants et de veiller vers les derrières afin de prévenir à temps voulu de l'attaque par l'ennemi. Leur action, dans le cas d'une marche en avant, est donc tout à fait secondaire, car il ne s'agit pour eux que de s'opposer aux entreprises de quelques partis dont l'effectif est presque toujours faible. Du reste, quand le pays est ouvertement hostile, les groupes deviennent de véritables patrouilles.

Enfin, lorsque l'arrière-garde couvre la queue d'une colonne marchant en retraite, son service a surtout en vue la protection et les dispositions se rapprochent beaucoup plus des formations de combat que de celles de surveillance.

§ VI. *Conduite en cas de combat.*

L'action de l'avant-garde, avons-nous dit, est essentiellement offensive : celle de l'arrière-garde et de la flanc-garde a un caractère défensif : cette distinction étant bien définie, voyons comment agit chacune des gardes de marche dans l'hypothèse d'une marche en avant et dans celle d'une marche en retraite.

A. MARCHÉ EN AVANT.

L'avant-garde peut, selon les circonstances, poursuivre l'ennemi en le harcelant, ou marcher à sa rencontre : dans le second cas, elle peut rencontrer l'avant-garde ou venir donner contre les grand'gardes de l'adversaire, selon que celui-ci est en marche ou en station : telles sont les trois hypothèses principales que la théorie indique et que l'expérience confirme. Quel que soit le mode d'engagement, c'est l'avant-garde qui le commence : c'est cette considération qui pousse certains écrivains militaires à conseiller de donner à l'avant-garde une force considérable, ce qui, du reste, est prescrit dans quelques règlements étrangers, et à la tenir aussi compacte que possible du moment où l'on est sûr de rencontrer l'ennemi : l'avant-garde devenant forcément la première ligne de bataille, il paraît naturel de lui donner une force telle qu'elle puisse obtenir la supériorité dès le début de l'action : ce résultat est avantageux au double point de vue moral et matériel.

Dans le cas d'une poursuite de l'ennemi par l'avant-garde, celle-ci agit à la fois directement et latéralement : sur la route même, elle dispose son infanterie qui, par ses feux, déloge l'adversaire des principaux points de passage et en prend possession ; sur les côtés de la route, elle lance la cavalerie, qui cherche à devancer l'arrière-garde ennemie aux défilés ou qui, l'inquiétant vers la ligne de retraite, l'amène souvent à abandonner sans coup férir des positions avantageuses : tel est le mode de harcèlement le plus simple et le plus efficace, déduction faite du rôle réservé à l'artillerie qui n'est comprise que dans les avant-gardes des grandes unités tactiques.

Lorsque les deux avant-gardes se rencontrent, les éclaireurs, les flanqueurs, la pointe et les patrouilles se déploient en tirail-

leurs et en fourrageurs : on cherche à faire quelques prisonniers pour obtenir tout de suite des renseignements sur les forces de la troupe ennemie que l'on va combattre : on reconnaît le terrain, on tâche de devancer l'adversaire sur une bonne position : on lance quelques groupes qui forcent l'ennemi à démasquer ses forces, on dirige quelques fausses attaques sur les flancs pour l'amener à dégarnir le centre : on l'aborde ensuite avec vigueur pour refouler ses éclaireurs sur leurs soutiens et ceux-ci sur le gros d'avant-garde : sans agir avec témérité, on peut attaquer l'adversaire avec une grande hardiesse, lui imposer par une vigoureuse offensive, le forcer à modifier son plan et donner, au gros des forces que l'on précède, le temps d'adopter ses dispositions de combat et de prendre part à l'action en se portant en avant par les débouchés tactiques.

Si l'avant-garde tombe sur les grand'gardes d'une troupe ennemie en station, elle doit encore agir avec rapidité après avoir reconnu les abords de la position, cherché et découvert un point faible : elle le déconcerte par la promptitude et la force de son impulsion : elle peut ainsi espérer prendre pied sur les abords et sur le front de la position ennemie.

Dès que l'action est engagée, infanterie, cavalerie et artillerie se conforment aux principes que nous émettrons ultérieurement dans les leçons sur les combats.

Quand l'ennemi se présente sur les flancs, ou vers la queue du convoi, pour attaquer la colonne en marche, les flanqueurs se déploient en tirailleurs ou en fourrageurs : soutenus par les diverses patrouilles, ils tiennent en position jusqu'à ce que le chef de la troupe ait pris ses dispositions : si le convoi est atteint par l'ennemi, l'arrière-garde se rapproche de la colonne pour relier ses communications avec les autres troupes et dégager les voitures : si le convoi n'a pas encore été atteint par l'adversaire, elle fait tous ses efforts pour en tenir l'ennemi éloigné ainsi que pour permettre aux voitures de s'écarter rapidement et de gagner un lieu sûr. En cas de succès, les flanqueurs ne se lancent pas à la poursuite de l'ennemi afin d'éviter de tomber dans une embuscade : ils restent quelque temps en position, ils patrouillent pour s'assurer que l'assaillant n'est plus à portée, puis ils continuent leur marche.

B. MARCHE EN RETRAITE.

Quand une colonne se retire devant l'ennemi, l'avant-garde n'a d'action importante qu'autant que des partis de l'adversaire sont à proximité ou que les populations se soulèvent pour s'opposer à la marche. Dans ce cas, l'avant-garde se hâte d'aller occuper les positions dominantes sur les flancs des défilés que doit traverser la colonne : elle s'y établit et lutte, en raison des circonstances locales, jusqu'au moment où la colonne a pu franchir le pas dangereux.

Mais le rôle de l'arrière-garde devient de la plus haute importance et de la plus grande difficulté lorsque l'ennemi poursuit et harcèle une colonne battant en retraite. L'officier, auquel incombe la responsabilité de couvrir la colonne, doit veiller à laisser aussi peu que possible d'hommes, de chevaux et de voitures entre les mains de l'adversaire : échelonnant ses troupes, il en fait manœuvrer les subdivisions de façon à obtenir des soutiens réciproques et alternatifs : il lance la cavalerie sur les côtés pour l'opposer aux mouvements tournants que tenterait l'ennemi : il choisit, pour l'infanterie, les positions où la supériorité des feux lui soit acquise et telles qu'un petit nombre puisse efficacement résister à un plus grand : il fait détruire les voitures abandonnées ainsi que les objets, effets, vivres et munitions dont elles étaient chargées : il fait sauter les ponts, détruire les routes, creuser des coupures, élever des barricades, faire des abatis, selon qu'il en a le temps et les moyens, et d'après les ordres qu'il a reçus à ce sujet : groupant les forces, évitant de les disperser mal à propos, il se ménage de vigoureux retours offensifs faits à temps voulu et dont l'effet immédiat est toujours de rendre l'ennemi plus circonspect.

Quant aux flanqueurs lancés sur les côtés de la colonne, ils ont la même action dans une marche en retraite que dans une marche en avant.

C. MARCHE PARALLÈLE.

Enfin, la conduite des diverses gardes de marche, en cas de combat pendant l'exécution d'une marche parallèle, se modifie nécessairement en raison du sens dans lequel elle s'opère ; le

rôle principal appartient alors à celle des gardes de marche qui masque le mouvement à l'ennemi ; selon la nature du terrain, les forces des troupes en présence, le but à atteindre, son action est offensive ou défensive. Au point de vue purement théorique, il suffit donc de se reporter aux considérations générales que nous venons d'énoncer relativement au combat dans l'hypothèse d'une marche en avant ou en retraite.

CHAPITRE IV

ÉTUDES DE CAS PARTICULIERS.

Ainsi qu'on a pu le voir en résumant les principes généraux que nous avons donnés sur le mécanisme de la marche des petites unités, nous avons évité bien des détails qui, tout en étant fort utiles à connaître, n'auraient pu être étudiés qu'au détriment des règles générales concernant l'ensemble de ces sortes d'opérations considérées au point de vue de leur exécution normale ; parmi ces faits, négligés avec intention par nous jusqu'ici, mais dont l'importance est cependant quelquefois considérable, nous allons surtout examiner le passage de défilé, la marche de nuit et la marche en Algérie.

Article I. — Passage de défilé.

Le passage d'un défilé est toujours une opération très-délicate, qui se produit, en outre, très-fréquemment pendant l'exécution d'une marche ; il en résulte que l'on doit en présenter spécialement l'étude, en cherchant à coordonner, dans ce but, la formation en colonne de route, l'organisation du service de surveillance et de sûreté en marche et observations résultant de l'examen des propriétés tactiques du terrain, abstraction faite de toute considération relative au combat.

Nous avons déjà dit que les défilés sont de deux sortes, absolus ou relatifs. Le défilé absolu, dont le pont est le type caractéristique, est celui par lequel toute une colonne est forcée de passer, depuis les éclaireurs de la pointe d'avant-garde jusqu'aux derniers flanqueurs de l'arrière-garde ; les flancs en sont donc inaccessibles ou impraticables. Le défilé relatif, dont nous pouvons prendre comme modèle une route entre des

hauteurs, est tel que les éclaireurs et les flanqueurs peuvent s'étendre sur ses flancs plus ou moins accessibles et praticables, de façon à protéger la marche de la colonne.

De cette comparaison, il ressort immédiatement que les précautions à prendre et les dispositions à adopter ne sont pas les mêmes dans les deux cas.

Selon que la marche se fait en avant ou en retraite, il y a encore lieu d'étudier, en outre, le passage du défilé à un double point de vue.

En résumé, les combinaisons auxquelles peut donner lieu cette opération sont donc :

- 1^o Le passage d'un défilé absolu en avant ;
- 2^o Le passage d'un défilé relatif en avant ;
- 3^o Le passage d'un défilé absolu en retraite ;
- 4^o Le passage d'un défilé relatif en retraite.

Il existait jadis, en France, des prescriptions réglementaires destinées à la formation d'une troupe franchissant un défilé, en avant ou en arrière ; ces principes, admis à une époque où les feux de l'infanterie et de l'artillerie jouaient un rôle moins considérable qu'actuellement, ont été abandonnés, mais ils n'ont pas été remplacés ; il en résulte que les dispositions à donner à une troupe pour exécuter cette opération dépendent de l'inspiration du moment ; tout en évitant l'adoption de règles compassées et immuables ; en pareille matière où les circonstances locales ont tant d'importance, il nous semble que l'on peut, par la comparaison des situations les plus ordinaires, arriver à indiquer quelques préceptes facilement applicables.

L'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne prescrit, à ce sujet, les précautions suivantes :

« Lorsqu'une colonne profonde doit passer un défilé qui peut la forcer à s'allonger, le général fait prévenir les colonels. Ceux-ci font serrer les bataillons en masse, en arrivant près du défilé ; chaque subdivision y entre successivement en accélérant le pas et en serrant le plus possible. La subdivision de la tête, après l'avoir traversé, s'arrête dès qu'elle a laissé derrière elle l'espace nécessaire pour contenir la colonne serrée en masse ; elle est remise en marche assez tôt pour que les dernières subdivisions ne soient pas obligées de s'arrêter après avoir effectué leur passage. »

D'après l'ordonnance, il est, en outre, prescrit aux bataillons

de former les faisceaux, après avoir serré en masse en arrière et en avant du défilé, si l'éloignement de l'ennemi le permet. Enfin, quand on peut craindre l'encombrement au passage du défilé, on y place une troupe que chaque brigade relève à son tour et qui, sous les ordres d'un officier d'état-major, veille au maintien de l'ordre.

Ces mesures de discipline sont applicables évidemment aussi à une colonne numériquement faible, et elles peuvent être employées, que le passage du défilé se fasse en avant ou en retraite.

Il ne reste plus, dès lors, pour les compléter, qu'à expliquer comment doivent agir les éclaireurs et les flanqueurs selon que le défilé est absolu ou relatif.

Nous avons déjà indiqué comment un pont est reconnu par les éclaireurs de la pointe d'avant-garde d'une colonne marchant en avant. Quand on a la certitude que l'ennemi n'est pas à proximité, il suffit de reconnaître les abords et le débouché du pont vers l'extérieur, puis la marche se continue selon les circonstances locales et d'après les prescriptions réglementaires que nous venons d'énoncer plus haut. Si l'ennemi est à courte distance, les premiers éclaireurs, après avoir traversé le pont, se portent en avant ; quand ils ont débouché, la pointe, les patrouilles et le gros d'avant-garde sortent à leur tour et, s'appuyant au cours d'eau sur la rive opposée, ils se dispersent en éventail à droite et à gauche, cherchant à gagner du terrain en avant ; ils forment ainsi une ligne échelonnée, le centre en avant, et qui affecte la forme d'un demi-cercle dont les extrémités touchent le cours d'eau. Quand cette ligne a dégagé le défilé du pont de façon à le mettre hors d'atteinte des projectiles de l'infanterie ennemie, et, s'il est possible, de l'artillerie, alors commence le mouvement des subdivisions, qui passent une à une le pont, et la marche peut se continuer au delà du défilé.

Si la colonne bat en retraite, l'avant-garde prend position près de la tête du pont, sur l'une ou l'autre rive, quelquefois sur les deux, cherchant à flanquer latéralement la direction suivie par le gros de la troupe ; elle facilite le mouvement à la colonne ; quand la dernière subdivision a traversé le défilé, la partie de la colonne qui a protégé le passage du pont devient alors l'arrière-garde ; elle adopte une formation demi-circulaire

semblable à celle que nous venons d'indiquer, le centre en avant, les ailes appuyées au cours d'eau, et elle se retire à son tour par échelons successifs sous la protection des autres parties de la colonne qui, après avoir franchi le pont, ont pris position sur l'autre rive.

Tel est le mécanisme le plus simple pour passer en avant ou en retraite, un défilé absolu ; nous le compléterons, du reste, en étudiant, dans les leçons sur les combats, la défense et l'attaque des défilés.

On conçoit aisément que la constitution des flancs du défilé puisse modifier considérablement ces prescriptions théoriques et élémentaires ; en effet, elles ne sont plus du tout les mêmes quand le défilé est relatif. Prenons, pour exemple de ce second cas, un passage entre des hauteurs. Nous voyons, dans cette hypothèse, les éclaireurs d'avant-garde précéder la colonne sur la route même et, à moins que les hauteurs soient tellement escarpées que les flanqueurs ne puissent les gravir, situation si mauvaise que nous ne pouvons l'admettre, nous voyons également les flanqueurs accompagner latéralement la colonne en tenant surtout les points dominants. Au moment où la tête de la colonne approche du débouché, les éclaireurs d'avant-garde et les flanqueurs sont en position sur les côtés, prêts à couvrir de leurs feux l'espace nécessaire à la colonne pour se former en bataille après avoir franchi le défilé. Lorsque la colonne bat en retraite, l'avant-garde lui assure l'accès dans le défilé, ainsi que nous l'avons déjà dit à propos de la conduite en cas de combat, et elle tient position jusqu'à l'instant où la queue de la colonne est entrée dans le défilé.

Nous concluons donc en affirmant que, sans prétendre préjuger tous les cas qui se présentent dans l'opération du passage d'un défilé en avant ou en retraite, on peut aisément parvenir à indiquer les caractères généraux des circonstances les plus ordinaires et à poser des principes que le coup-d'œil et l'expérience modifient en raison des circonstances particulières. Nous profitons, en outre, de l'occasion offerte par ces considérations pour faire observer qu'en art militaire toutes les questions se touchent ; nous avons déjà vu l'importance des défilés au point de vue du choix d'une position pour une troupe qui s'établit au camp ou au cantonnement ; nous venons d'indiquer le rôle que les défilés jouent dans les marches ; nous aurons encore à étu-

dier, dans les leçons sur les combats, comment on les défend et on les attaque; en pareille matière, comme sous tous les autres rapports, nous verrons que les procédés de tactique en station, en marche et au combat, ont des points de contact constants; plus les principes sont simples, plus ils ont d'analogie, plus ils facilitent le passage d'une situation à l'autre, meilleurs ils sont.

En résumé, en ce qui concerne le passage d'un défilé, les règles applicables sont les suivantes : pour traverser un défilé absolu en avant, veiller surtout au débouché de la tête de la colonne, et pour le traverser en retraite, protéger particulièrement la queue de la colonne; pour traverser un défilé relatif en avant ou en retraite, assurer la marche de la colonne en gardant spécialement les flancs.

Article II. — Marche de nuit.

Les conditions particulières dans lesquelles s'exécute une marche de nuit nous obligent à en faire une étude spéciale.

Parmi les écrivains militaires les plus compétents et parmi les généraux ayant beaucoup fait la guerre, l'opinion est loin d'être uniforme sur l'efficacité d'une marche de nuit; nous pourrions citer à ce sujet les contradictions les plus absolues. Pour nous, il semble, d'après l'histoire des guerres, qu'une marche de nuit est une opération possible quand elle est faite sur une grande route, par un temps favorable, avec une troupe numériquement faible et ayant une grande force morale; certes, la marche de nuit est une opération dangereuse et fatigante, mais elle est souvent indispensable; il nous faut donc en rechercher les principes.

Voici d'abord les principales causes qui peuvent exiger l'exécution d'une marche de nuit :

- 1° Prendre une bonne position contre une troupe ennemie qu'on veut attaquer le lendemain;
- 2° Effectuer un mouvement tournant sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi, soit pour l'attaquer le lendemain, soit pour lui faire abandonner sa position;
- 3° Achever un succès par une poursuite active;
- 4° Dresser une embuscade, assurer une razzia, tenter une

attaque par surprise, faire une sortie contre des travaux de siège, préparer le passage de vive force d'un cours d'eau ;

3° Se dérober à une attaque imminente pour le lendemain, alors que l'on est inférieur en nombre ou dans une mauvaise position ;

6° Éviter un désastre complet, après une défaite, en se retirant sur des troupes de réserve ou sur une place forte.

Telles sont, en résumé, les considérations qui peuvent amener un chef à prescrire l'exécution d'une marche de nuit.

Quant aux inconvénients de l'opération, ils sont très-nombreux ; les principaux sont les suivants :

1° Exécution généralement lente et accroissement considérable de fatigue ;

2° Possibilité pour les troupes de prendre une fausse direction et de s'égarer ;

3° Difficulté de préserver la colonne contre une embuscade et désordre résultant d'une attaque imprévue ;

4° Danger de la rencontre de deux colonnes amies se prenant pour des troupes ennemies et s'attaquant réciproquement.

En ce qui concerne la lenteur de la marche de nuit, il est impossible d'y apporter le moindre remède, de même que pour l'accroissement de fatigue ; généralement, la marche se fait à l'allure de 80 à 100 pas par minute et l'on ordonne une halte d'un quart d'heure par heure, mais cela ne suffit pas pour délasser les hommes qui, pendant ce temps d'arrêt, s'endorment et ont, par conséquent, un sommeil coupé et tout à fait insuffisant pour les reposer. Quand la nuit est obscure et le chemin mauvais, les chutes sont nombreuses et les à-coup fréquents ; le nombre des blessés et des malades par le seul fait de la marche devient énorme. En raison de ces conséquences inévitables et souvent désastreuses, il faut absolument ne se décider à une marche de nuit que si l'on y est forcé, ne l'entreprendre que dans des conditions atmosphériques et dans des circonstances locales très-avantageuses, pourvu que le but à atteindre soit toutefois d'une importance proportionnée à l'accroissement des fatigues imposées au soldat. Si l'on n'a que de jeunes soldats peu faits aux fatigues, si l'on a subi un échec démoralisant, il est préférable de laisser reposer les troupes pendant la nuit et de les mettre en marche dès que le jour paraît.

Il peut se faire que des individus isolés, des fractions de

troupes même, prennent de fausses directions et s'égarent. Pour éviter cet inconvénient, notre *Ordonnance* prescrit de jalonner la route avec des fourriers et des caporaux intelligents qui sont successivement relevés de bataillon en bataillon ; il suffit donc de faire observer l'ordre et d'assurer la liaison continue entre les subdivisions de la colonne par des jalonneurs. L'*Ordonnance* recommande, en outre, de laisser un tambour à la queue de chaque bataillon, un trompette à la queue de chaque escadron, pour rappeler quand l'obscurité ou la difficulté des chemins arrête la marche ; ces rappels doivent être répétés jusqu'à la tête du régiment. Cette dernière précaution n'est pas toujours applicable et elle peut constituer un vrai danger quand la marche se fait à proximité de l'ennemi ; nous pensons que le jalonnage successif, l'augmentation du nombre des guides et une allure parfaitement réglée sont les meilleures garanties d'ordre pendant une marche dans l'obscurité.

De nuit, il est difficile de préserver la colonne contre une embuscade et, si elle est attaquée, dit-on, le désordre peut devenir très-grand. A ce sujet, nous rappelons que nous avons conseillé d'employer les sentinelles d'infanterie de préférence aux vedettes de cavalerie dans les grand'gardes de service pendant la nuit ; il faut se conformer au même principe pour la composition des gardes de marche dans l'obscurité. Le fantassin seul peut, en effet, agir pendant la nuit et dans un terrain inconnu ; il en résulte que tout le service de surveillance et de sûreté pendant une marche de nuit est confié à l'infanterie ; comme on ne peut se servir de la vue, on rapproche les éclaireurs et les flanqueurs de façon qu'ils puissent se communiquer leurs observations à voix basse, et cela avec d'autant plus de nécessité qu'en s'écartant ils pourraient s'égarer ; on leur recommande le silence le plus absolu, sauf pour le service, et on leur défend de fumer. Ce rétrécissement du réseau de surveillance a, sans doute, de grands inconvénients, car du moment où les éclaireurs se trouvent en présence de l'ennemi, la colonne qui les suit de très-près est immédiatement engagée avec l'adversaire ; il peut en résulter du désordre, mais cela ne doit pas arriver. Il y a, sous ce rapport, une éducation complète à donner au soldat ; il faut, avant de commencer une marche de nuit, recommander d'être constamment prêt au combat ; il faut, en outre, lui faire comprendre que, dans le cas d'une

rencontre avec l'ennemi, la colonne qui est en marche se trouve dans des conditions plus avantageuses que la troupe contre laquelle elle vient donner tout à coup, car celle-ci est surprise par ce mouvement offensif, outre qu'elle ne connaît rien ni de la force de la colonne, ni de la direction de sa marche, ni du but qu'elle veut atteindre. Que l'on ne nous croie pas cependant partisan acharné de l'exécution des marches de nuit; non, nous reconnaissons qu'elles sont souvent irréalisables, mais nous tenons à constater qu'elles n'ont pas tous les inconvénients qu'on leur attribue; si nous insistons sur ce sujet, c'est que, dans bien des circonstances, les marches de nuit exécutées à propos peuvent avoir la plus heureuse conséquence sur l'ensemble des opérations.

Il nous reste enfin à parler du danger de la rencontre de deux colonnes amies qui peuvent, au milieu de l'obscurité, se prendre pour des troupes ennemies et s'attaquer réciproquement; c'est l'une des objections les plus sérieuses que l'on puisse présenter contre les marches de nuit, car une semblable méprise engendre les plus déplorables résultats; il y a cependant un moyen, si ce n'est de supprimer tout à fait le danger, d'en atténuer au moins considérablement les funestes conséquences; il suffit d'empêcher les hommes d'avoir les armes chargées. De nombreux exemples historiques prouvent, en effet, que l'action du feu dans un combat de nuit, au milieu d'un terrain inconnu, est de faible importance; elle est même nuisible; c'est avec la baïonnette surtout que le fantassin doit combattre dans l'obscurité; il en résulte que, dans ces conditions, deux troupes se rencontrant s'abordent d'assez près pour se reconnaître et pour éviter d'en venir aux mains si elles s'aperçoivent qu'elles appartiennent à la même nation. Nous pourrions citer maints combats de nuit où les fantassins, hardiment menés, ont pu, par la charge seule et abstraction faite des feux, se rendre maîtres de positions importantes; si les hommes, au lieu d'attaquer à la baïonnette, font feu, on comprend aisément qu'il est impossible de s'apercevoir d'une erreur pendant la fusillade. Ce principe était déjà appliqué dans l'armée française au commencement de ce siècle; de nuit on attaquait à la baïonnette et l'on ne tirait pas quand on voulait mener à bonne fin une entreprise nocturne; actuellement, cette règle est encore plus naturelle, car le fusil peut être plus aisément et plus rapidement chargé

que jadis dans l'obscurité ; en admettant donc que l'on veuille faire usage du feu, ce que l'expérience des guerres passées conseille de ne pas pratiquer, il serait toujours temps d'y avoir recours.

En définitive, nous avons tenu à prouver que, tout en reconnaissant les inconvénients d'une marche de nuit, nous estimons qu'il est possible de les diminuer par la recherche de leurs causes : en réfléchissant sérieusement aux résultats immenses obtenus par une troupe faisant un usage modéré et logique de ces sortes d'opérations, on acquerra la conviction que, si dangereuses et si fatigantes qu'elles soient, elles sont cependant appelées à rendre souvent de bien grands services. En cette matière comme en beaucoup d'autres actions de guerre, l'éducation préparatoire du temps de paix est le plus sûr moyen de diminuer les dangers et les fatigues.

Article III. — Marche en Algérie.

Dans la marche en Algérie, la colonne se fractionne souvent en trois parties principales, qui sont : l'avant-garde, le convoi et l'arrière-garde.

L'avant-garde a une force proportionnelle égale à $\frac{2}{3}$ de la colonne, de façon à lui permettre de faire facilement le service de flanqueurs dans les terrains accidentés : l'arrière-garde a la même force à peu près, afin de pouvoir s'opposer efficacement aux attaques par les indigènes, qui ont la coutume d'assaillir particulièrement le convoi.

Quant au convoi, on le partage en trois sections : la première comprend les bagages et les munitions : dans la seconde sont les vivres et le troupeau : le convoi arabe forme la troisième, à moins qu'il ne soit possible de le faire marcher en dehors de la colonne, sous la protection d'une partie du *goum*. La cavalerie marche, quand elle le peut, en dehors de la colonne, qu'elle éclaire et qu'elle flanque au loin : si les *goums* de la colonne peuvent faire le service d'éclaireurs et de flanqueurs, la cavalerie française devient leur soutien.

Dans les pays hostiles et à travers les terrains difficiles, l'infanterie est chargée du flanquement des colonnes : on peut employer deux méthodes pour faire exécuter ce service. La première méthode, admise pour flanquer les troupes dans les

terrains faiblement accidentés, consiste à faire accompagner le mouvement par des compagnies qui côtoient la colonne parallèlement à la direction et à un intervalle variable. Dans la seconde méthode, on détache de l'avant-garde des compagnies qui vont prendre position sur un point dominant du côté qu'il faut couvrir : elles y restent jusqu'au moment où l'arrière-garde passe à leur hauteur, et elles marchent avec celle-ci : quand l'avant-garde s'est trop affaiblie par suite de ces détachements, la colonne s'arrête et les compagnies reprennent leur place dans la colonne.

Lorsque la marche a lieu dans les plaines, sur les hauts plateaux, dans le désert, la cavalerie fait le service d'éclaireurs et de flanqueurs, les goums précédant et flanquant le mouvement à de grandes distances : derrière ce réseau de surveillance formé par la cavalerie, marche l'infanterie en colonne, mais entourant à son tour le convoi, qui joue un grand rôle dans la plupart des expéditions. Cependant, lorsque la cavalerie de la colonne n'est pas assez nombreuse pour faire le service, elle se place à l'abri de l'infanterie qui fournit alors les éclaireurs et les flanqueurs. Dans l'un et l'autre cas, la forme de la colonne est un rectangle dont le centre est occupé par les divers bagages et par les voitures de l'artillerie.

La marche commence, autant que possible, dès que le jour paraît, de façon qu'elle soit finie entre dix et onze heures du matin. Quand la marche ne peut être terminée avant-midi, on fait, aux deux tiers de la distance à parcourir, une grande halte d'environ une heure ou une heure et demie, suivant la fatigue des hommes. Lorsque la marche est forcée, si la chaleur est forte et si les circonstances le permettent, on parcourt la première partie du chemin du point du jour à dix ou onze heures, et la seconde partie de quatre heures du soir à la chute du jour : pendant la grande halte au milieu de la marche, les hommes se reposent et l'on fait la soupe, qui est mangée avant d'exécuter la seconde partie du trajet.

Telles sont les principales prescriptions concernant la marche en Algérie : on voit que les conditions du climat, les circonstances locales, le caractère particulier de la lutte que les indigènes soutiennent contre les Français, enfin les nécessités de l'approvisionnement, sont les causes de modifications considérables introduites aux dispositions applicables en Europe.

CHAPITRE V

CONCLUSION.

Nous voici arrivés à une partie de l'étude des petites opérations de la guerre où il est indispensable de présenter quelques observations sur les principes donnés.

Nous avons déjà étudié les règles applicables à une petite troupe en station, ou en marche, ainsi qu'au réseau de surveillance et de sûreté qui la protège contre les *surprises*. Nous espérons avoir démontré que l'on peut, par le simple bon sens, arriver à poser certains principes généraux dont les leçons de l'histoire confirment la valeur ; il est toutefois bon de remarquer que cette partie de l'art militaire est difficile à codifier, car les historiens militaires se sont, en général, attachés à décrire les grandes opérations de préférence aux petites ; aussi est-il rarement possible de citer des exemples à l'appui des règles émises. Il ne reste alors qu'une méthode pour s'assurer que les principes sont bons, c'est de les appliquer sur le terrain et de varier les applications à l'infini. C'est en s'exerçant sans cesse à reproduire réellement les plus fréquentes opérations de la guerre que l'officier de grade inférieur peut espérer se former le coup d'œil et se préparer à manier sa troupe. Les *exercices de tactique appliquée*, récemment introduits dans l'enseignement du *Cours d'art militaire* et donnant lieu à la rédaction de rapports et de croquis faits, tantôt après l'opération, tantôt sur le terrain même, forment le complément indispensable de la théorie ; à défaut d'exemples, ils servent de consécration aux règles données, et ils ont l'avantage de prouver qu'il existe des règles peu nombreuses, simples et universelles, dont l'appropriation aux circonstances locales constitue le principal secret de l'*art de conduire les troupes*. Il ne faut laisser échapper aucune occasion de préparer pendant la paix les éléments du succès ; il faut que le jeune officier songe sans cesse au rôle important qui lui incombe dans le service de surveillance et de sûreté en marche ou en station, qu'il compare les diverses circonstances locales les plus ordinaires et

qu'il s'apprête à en tirer le meilleur parti pendant la guerre. En grand'garde, en avant-garde ou en arrière-garde, son action personnelle est considérable, qu'il appartienne à l'infanterie ou à la cavalerie. Mais là ne doivent pas s'arrêter ses efforts : ayant acquis l'instruction qui lui est indispensable, il doit, en outre, la donner à ceux qui sont sous ses ordres ; supérieur à ceux-ci par le grade, il doit l'être aussi par le service ; il faut qu'il les instruisse et qu'il les guide sans cesse dans l'accomplissement de leurs devoirs comme sentinelles ou vedettes, éclaireurs et flanqueurs. L'ordre dispersé est le caractère particulier de la tactique moderne et donne au soldat une grande importance individuelle ; nous venons de le démontrer dans les leçons sur les camps et sur les marches, c'est-à-dire sur les deux premières situations de toute troupe en campagne : nous allons voir, en étudiant les combats, la personnalité du soldat s'accroître encore, c'est donc surtout l'homme qu'il faut dresser. Nous avons déjà dit que les perfectionnements apportés aux engins de guerre ont, particulièrement dans l'infanterie, substitué l'action de l'individu à celle de la masse : mais ce changement a encore augmenté la force de l'élément moral, de la *discipline*, qui seule peut coordonner des efforts paraissant décousus et les rattacher par des liens invisibles à la pensée directrice.

Nous avons déjà signalé l'analogie qui existe entre les dispositions générales des petites troupes en station et en marche : nous allons la retrouver dans les formations de combat.

CHAPITRE VI

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Les divers écrits que nous avons indiqués à la fin de l'étude sur les petites unités tactiques en station peuvent également être consultés pour le service de marche, en faisant les mêmes réserves au sujet de quelques-uns : nous ne les rappellerons donc pas et nous nous contenterons d'y ajouter les ouvrages suivants :

Titre III de l'ordonnance du 2 novembre 1833 sur le service intérieur.

Titre XII de l'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne.

Conférence sur la marche d'un corps d'armée, par M. le colonel Lewal, 1870.

Conférence sur les opérations de nuit en campagne, par M. le capitaine Bourelly, 1870.

Étude sur le mécanisme des marches, par M. le capitaine Masson, 1874.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE IX

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES AU COMBAT

TABLE DES MATIÈRES

TITRE IX

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES AU COMBAT.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	515
ARTICLE I. — Définition et éléments du combat.....	515
— II. — Genres de combat.....	520
— III. — Devoirs du chef d'une troupe au combat.....	527
CHAPITRE II. TACTIQUE DE COMBAT.....	530
ARTICLE I. — Infanterie.....	531
— II. — Cavalerie.....	540
— III. — Artillerie.....	548
CHAPITRE III. COMBATS LOCAUX	553
ARTICLE I. — Notions préliminaires.....	553
— II. — Reconnaissances tactiques	554
— III. — Défense et attaque des hauteurs.....	555
— IV. — Défense et attaque des bois.....	560
— V. — Défense et attaque des lieux habités.....	564
— VI. — Défense et attaque des défilés.....	570
CHAPITRE IV. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.....	575

TITRE IX

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES AU COMBAT.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Article I. — Définition et éléments du combat.

Le COMBAT est une lutte isolée entre deux petites unités tactiques appartenant à deux armées ennemies, ou un élément de l'action générale, appelée BATAILLE, qui s'engage entre les deux armées. D'après cette définition, le combat peut donc être envisagé et étudié, soit comme action isolée, soit dans ses rapports avec une série de faits de même nature se produisant simultanément.

Nous ne considérerons actuellement le combat que dans son essence même, nous réservant de placer dans l'étude des grandes opérations de la guerre les relations des combats entre eux.

Quel que soit son caractère, le combat, considéré comme le but définitif de toute entreprise, doit avoir pour résultat l'anéantissement des forces de l'adversaire ou tout au moins leur affaiblissement au point que le triomphe soit certain ; quand il s'agit d'une bataille, ce résultat est la *victoire*, tandis que la *défaite* est l'insuccès des troupes battues ; mais il n'existe aucune expression particulière pour désigner les conséquences du combat ; on dit simplement que les troupes restées maîtresses de la position ont eu le *succès*, et que les autres ont éprouvé un *échec*.

La préparation du succès dans un combat repose sur l'appréciation exacte de certains éléments dont les principaux sont les suivants :

- 1° Les considérations stratégiques ayant précédé et devant suivre la lutte ;
- 2° La force et l'espèce des troupes en présence ;

- 3° Leur armement et leur instruction ;
- 4° Leur situation morale et physique ;
- 5° La forme et la nature du terrain sur lequel l'action est engagée ;
- 6° Le moment de la lutte ;
- 7° Certaines circonstances imprévues .

Nous allons examiner successivement chacun de ces éléments, pour montrer l'influence qu'il exerce sur le résultat d'un combat : la meilleure combinaison de ces facteurs divers constitue la *science de la conduite des troupes au combat*.

1° Jusqu'ici, nous n'avons qu'indiqué les éléments de la stratégie ; nous arrivons maintenant à un point de notre étude où la conception stratégique se confond avec l'exécution tactique ; la stratégie prépare les opérations qui amènent les troupes ennemies en présence, si faibles qu'elles soient ; la tactique exécute ces combinaisons et les termine par le combat ; il y a donc, en définitive, une connexité absolue entre les deux parties de la science militaire ; le combat, dans ses causes et dans ses conséquences, est aussi bien du domaine de l'une que de l'autre.

Ceci étant posé, on conçoit aisément qu'il est inutile d'engager ou d'accepter un combat sans qu'une considération sérieuse en ait démontré la nécessité ; il ne peut y avoir d'exception à ce sujet qu'au début d'une campagne, pour aguerir de jeunes troupes.

De ce que nous venons de faire observer, il résulte que le chef d'une troupe doit examiner avec le plus grand soin les causes qui le déterminent à conduire ses soldats au combat ; généralement il puise les motifs de sa décision dans des considérations relatives à l'ensemble des opérations ; quelquefois cependant il se détermine seulement d'après la situation particulière faite à sa troupe ; en tout cas, après avoir mûrement réfléchi aux conséquences de la lutte, après avoir préparé le succès, autant que faire se peut, par de sages combinaisons stratégiques, il engage l'action d'après les principes de la tactique de combat ; il est alors obligé de tenir compte des autres éléments du combat, tels que l'effectif des forces en présence, l'état de l'armement, la situation morale et physique des combattants, la forme du terrain, etc., éléments dont nous avons déjà fait l'énumération plus haut et au sujet desquels nous donnerons plus loin les développements nécessaires.

Quoi qu'il en soit, les considérations stratégiques devant occasionner un combat, les moyens tactiques à employer pour le mener à bonne fin, la nature du but à atteindre, sont les bases sur lesquelles le chef d'une troupe établit son *plan de combat* ; l'action peut être défensive ou offensive, c'est-à-dire que l'engagement principal consistera dans la résistance ou dans l'attaque. Ce plan établi, le chef de la troupe le communique à tous ceux de ses inférieurs qui auront un rôle important à jouer dans l'exécution ; il indique exactement les limites qu'il impose à leurs moyens d'action, à leur initiative et à leur responsabilité ; il leur explique nettement le but général qu'il faut obtenir et les liens qui unissent ce but à chacun des buts spéciaux vers lesquels doivent tendre leurs efforts. Les inférieurs immédiats du chef procèdent ensuite de la même façon à l'égard de ceux qui doivent agir sous leurs ordres et la pensée du commandant se transmet ainsi jusqu'au dernier combattant, de façon que tout homme connaisse exactement l'objet, les moyens et les conséquences de l'action à laquelle il va prendre part.

2° Les découvertes et les reconnaissances quand la troupe est au repos, les diverses gardes de marche quand la troupe est en mouvement, ont pour service particulier de chercher à savoir quelles sont les forces dont dispose l'ennemi et à quelle espèce d'arme elles appartiennent.

En principe, à moins que les informations ne soient parfaitement exactes, il est toujours préférable de supposer à l'adversaire, si ce n'est la supériorité, du moins l'égalité numérique et d'admettre qu'il dispose surtout de l'arme ayant le plus de propriétés sur le terrain particulier où s'engage l'action ; toutes les combinaisons doivent être conçues en tenant compte de cette manière prudente d'estimer l'effectif et la nature des troupes ennemies ; il doit en être fait mention dans les détails du plan de combat, de façon à éviter les déceptions et les surprises.

Lorsque le service d'exploration a pu fournir des renseignements certains, il faut avoir soin de les faire connaître. Si l'ennemi est inférieur en force, il est cependant sage de ne pas déprécier la puissance de ses moyens d'action ; il ne faut pas compter non plus sur ses fautes, mais admettre qu'il a disposé ses troupes et employé les armes de la façon la plus favorable au but qu'il veut atteindre. Si l'ennemi est supérieur en nombre

et en moyens de combat, il faut faire remarquer aux combattants que cette supériorité n'est pas une garantie absolue de succès : elle peut, en effet, être amoindrie et même annihilée par une solide direction dans le combat, par une meilleure répartition des troupes et par un emploi plus rationnel des armes, par la qualité de l'armement, par l'état de l'instruction, par la force morale, par la nature du terrain et par d'autres circonstances appartenant à l'imprévu.

Rappelons cependant que, au moment de préparer un plan de combat, on sent combien il est nécessaire d'avoir un service d'exploration exécuté avec assiduité et intelligence ; au lieu de disposer ses forces d'après des suppositions souvent inexactes et dont l'échec est la conséquence, le chef de la troupe peut, quand il est bien renseigné, mais seulement alors, répartir les combattants de façon à préparer le succès.

3° L'armement et l'instruction des troupes ont évidemment la plus grande influence sur le résultat du combat ; il est certain que, si parfaite que soit une arme, elle sera d'un faible effet entre les mains d'hommes n'ayant pas été exercés à s'en servir et n'en connaissant nullement les propriétés ; d'autre part, une arme, même imparfaite par rapport à celle dont dispose l'ennemi, est encore très-efficace si les hommes qui en font usage savent l'employer à propos. Toutes les méthodes d'instruction admises pendant la paix doivent donc avoir sans cesse pour objet de préparer le soldat à tirer le meilleur parti de son arme pendant la guerre ; elles doivent, en conséquence, développer l'aptitude physique et les qualités intellectuelles du combattant, ainsi que le mettre à même de tenir sa place dans le rang ou de combattre individuellement ; ce dernier résultat est surtout important à obtenir dans l'infanterie et dans la cavalerie, où l'action est tantôt collective, tantôt personnelle. Au reste, une troupe instruite est toujours disciplinée ; au combat, les hommes qui la composent suivent les ordres de leurs chefs ; cette obéissance passive, jointe à l'habitude des formations tactiques et à la connaissance de l'arme, forme une des plus sûres garanties du succès.

Mais il faut encore tenir compte de l'armement et de l'instruction des troupes ennemies ; si mauvais qu'ils soient, on ne saurait les dédaigner ; il est, en effet, indispensable d'indiquer aux combattants quels sont les projectiles employés par les

troupes de l'adversaire, comment on peut y répondre avec efficacité ou en diminuer les effets, enfin quelles sont les plus fréquentes de ses formations tactiques.

4° La situation morale et physique des troupes joue un rôle considérable dans le combat. La force morale repose sur des éléments nombreux et pouvant varier à l'infini; tels sont : l'amour de la patrie, les principes de la discipline, la confiance dans les chefs et dans les dispositions adoptées, la connaissance du but à atteindre et des moyens à employer, les succès antérieurs, l'esprit de corps, la conviction du droit, etc... Le chef d'une troupe doit sans cesse chercher à entretenir la situation morale de ses inférieurs; il faut qu'il les amène au combat animés de la plus grande force morale possible, qu'il les maintienne dans cet état et qu'il obtienne de détruire rapidement celle de l'ennemi ; mais qu'il bannisse ce sot amour-propre qui consiste à abaisser la valeur de l'adversaire et qui, atteint par le moindre échec, occasionne une humiliation déraisonnable, sape les bases de la discipline, engendre la défiance et mine l'armée. Nous ne saurions insister plus longtemps sur les considérations relatives à la force morale dont nous avons déjà indiqué toute l'importance en traitant de la *Puissance militaire* d'un État. Il nous reste à constater que la bonne situation physique des combattants est aussi un des éléments de succès ; il est évident que les troupes sont mieux disposées à combattre et que l'on peut leur demander un plus grand effort quand les hommes sont bien vêtus, bien nourris et peu fatigués ; mais l'on a cependant vu souvent des troupes qui, bien que dans un déplorable état matériel, mais dans une excellente situation morale, ont remporté des succès éclatants ; jamais les mêmes résultats n'ont été obtenus avec des troupes capables d'une forte action physique, et dont les facultés morales avaient été ébranlées. Toutefois il est indispensable qu'un chef ne sollicite pas de ses troupes un effort au-dessus de la limite de leur puissance morale et physique ; s'il prétend dépasser cette limite, le but qu'il poursuit ne pourrait être atteint.

5° Nous avons déjà dit plusieurs fois que les principaux éléments de la tactique, et le combat est la dernière expression de cette science, sont l'homme, l'arme et le terrain ; nous venons d'exposer rapidement quelques considérations relatives au rôle que jouent l'homme et l'arme dans le combat ; il nous

reste à parler du terrain. La défense et l'attaque des parties et des objets du sol donnent lieu à des *combats locaux*, sur lesquels nous reviendrons ultérieurement avec d'amples détails ; en ce moment, nous signalons simplement l'importance que peuvent avoir la forme et la nature du terrain sur la préparation du plan de combat et sur la conduite des troupes pendant l'action.

6° Enfin, dans la préparation d'un engagement, il est évidemment nécessaire de tenir compte du moment de la lutte ; sous ce rapport, le combat ne s'engage pas de la même façon, selon qu'il a lieu pendant le jour ou pendant la nuit. Les petites troupes combattent souvent dans l'obscurité, et nous avons fait pressentir, en traitant des marches de nuit, les conditions particulières à une semblable action ; nous reviendrons ultérieurement sur son caractère spécial ; pour le moment, nous nous occuperons essentiellement du combat normal, c'est-à-dire de celui qui est livré pendant le jour.

7° Il nous reste à signaler l'influence que peuvent avoir certaines circonstances fortuites, en dehors de toute prévision possible ; le véritable génie consiste évidemment à profiter de ce hasard et à en faire un élément de succès ; sous ce rapport, il n'y a point de guide théorique : l'inspiration et le coup d'œil sont les seuls éléments directeurs.

Article II. — Genres de combat.

Nous avons déjà dit, en étudiant le caractère particulier des guerres, qu'il existe une défensive et une offensive aussi bien dans le domaine de la stratégie que dans celui de la tactique, et nous avons indiqué que les deux combinaisons se trouvent souvent dans le cours d'une même campagne. Nous allons nous occuper actuellement de la défensive et de l'offensive dans le combat, en ce qui concerne les petites unités : nous les étudierons ensuite dans les grandes opérations de la guerre au double point de vue de la tactique et de la stratégie.

Quand deux troupes engagent une action, généralement l'une des deux attaque tandis que l'autre résiste : il en résulte donc deux genres de combat : la DÉFENSE et l'ATTAQUE, que l'on appelle souvent aussi *défensive tactique* et *offensive tactique* : dans le premier cas, on désigne les combattants sous le nom de *défenseurs*, et dans le second cas sous le nom d'*assaillants*.

§ I. Défense.

A. CARACTÈRE DU COMBAT.

Les perfectionnements apportés aux armes à feu depuis quelques années ont certainement modifié les règles de la tactique : une troupe qui se défend doit choisir une position telle qu'elle tire, des formes et de la nature du terrain, une grande force matérielle et qu'elle puisse employer ses armes avec la plus grande efficacité : il semble donc que la science de la guerre doive consister aujourd'hui à forcer, par d'habiles manœuvres, l'ennemi à prendre l'offensive contre une position solidement défendue : c'est cette considération qui a poussé quelques esprits sérieux à donner à la défensive la prédominance sur l'offensive, mais ils n'ont pas tenu compte de la force morale, inhérente à l'offensive dans presque tous les cas, et dont la prépondérance est incontestable sur la force matérielle. Nous pensons donc qu'il y a lieu, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, d'éliminer les doctrines exclusives : un chef doit toujours préférer le genre de combat qui convient le mieux aux considérations stratégiques ayant amené ou devant suivre l'action, ainsi qu'à la situation morale et aux qualités particulières de ses soldats.

Quant au genre de défense, il porte diverses désignations, à l'étranger du moins, selon le but que doit atteindre le combat : ces distinctions ne sont pas admises en France, ou plutôt elles y ont été vivement critiquées, mais nous croyons bon de les reproduire, car elles caractérisent parfaitement les faits qu'elles concernent et il est évident, d'autre part, que la défense ne saurait être menée de la même façon dans toutes les circonstances. Les deux principaux genres de défense sont : la défense passive et la défense active. Dans la défense *passive*, que l'on pourrait appeler défense à *outrance*, la troupe n'a d'autre but que de se maintenir dans la position qu'elle est chargée d'occuper et de garder. Dans la défense *active*, la troupe résiste sur certains points par le *combat trainant*, tandis que sur d'autres elle pousse de vigoureux *retours offensifs*, se tenant ainsi constamment prête à profiter d'un succès pour déboucher de la position, repousser par une *contre attaque* et poursuivre les assaillants.

B. EMPLOI DU TERRAIN.

Le choix d'une *position* est indispensable à la défense : nous avons défini et analysé les éléments d'une position, en étudiant les propriétés tactiques du terrain. Nous rappelons donc seulement que la défense en profite généralement pour dissimuler et compenser son infériorité numérique : toutes les parties de la position doivent être parfaitement reconnues, de façon à occuper les points faibles, la clef de la position et à donner à chaque arme la place qui lui convient : les dispositions tactiques sont adaptées à la forme et à la nature du terrain : les forces sont masquées aux vues de l'ennemi : les réserves sont mises à l'abri de ses projectiles : les distances de tir sont jalonées sur les abords : les points faibles, les points d'appui et les réduits sont mis en état de défense.

C. RÉPARTITION DES TROUPES.

La répartition des troupes pour la défense se fait généralement plutôt dans le sens de la profondeur que dans celui du front : ce principe concerne, il est vrai, plutôt l'infanterie, mais celle-ci forme la masse des combattants, et quant à la cavalerie, lorsqu'elle prend part à une défense, elle agit presque toujours offensivement : c'est, du reste, ce que nous expliquerons en étudiant le mode de combat particulier à chaque arme.

La *première ligne* de défense contient les troupes engagées : elle se subdivise elle-même en une ligne de tirailleurs, puis en ligne de renforts et en ligne de soutiens. Les tirailleurs sont dispersés sur le front : ils tiennent les saillants, les rentrants, les points dominants, de façon à couvrir les abords de leurs feux : quelques compagnies sont désignées plus spécialement, s'il est nécessaire, comme soutiens des pièces placées sur la ligne des tirailleurs. Les renforts et les soutiens de cette ligne se tiennent en arrière, à l'abri autant que possible, prêts à augmenter l'intensité de la défense, s'il le faut.

La *deuxième ligne* de défense comprend les réserves partielles et spéciales d'infanterie réparties, selon les besoins, derrière certaines fractions de la première ligne, les troupes de cavalerie et les pièces non employées, ainsi que les voitures de réserve des batteries de la première ligne : c'est le *gros* des forces.

En troisième et en quatrième ligne, on place la *réserve générale* formée, selon les cas, par les troupes de l'une, de deux ou des trois armes : plus en arrière encore se trouvent les équipages.

Les emplacements des réserves partielles et de la réserve générale sont masqués aux coups des projectiles ennemis : en principe, on doit toujours les retrancher de façon à augmenter la force de la position, à en tenir solidement la clef et à prolonger la durée de la résistance.

§ II. Attaque.

A. CARACTÈRE DU COMBAT.

L'attaque présente actuellement de plus grandes difficultés que jadis, par suite de l'accroissement considérable de la portée et de la justesse du tir des armes à feu. Aussi, quelque faible que soit la position à enlever, du moment où elle est défendue par des troupes déterminées, le chef de l'attaque doit-il employer et combiner tous les moyens pour y parvenir.

L'action se divise toujours et se compose généralement d'une attaque principale, précédée ou accompagnée d'attaques secondaires ou fausses.

L'attaque *principale* est celle que l'on dirige avec le gros des forces contre la clef de la position. D'après la formation des troupes qui en sont chargées, on dit qu'elle est simultanée, successive ou enveloppante.

L'attaque *simultanée*, souvent appelée *parallèle*, est engagée sur tout le front de la première ligne de défense : elle ne produit en aucun point un effort particulier plus considérable qu'ailleurs : ce n'est donc pas, à vrai dire, une méthode raisonnée et préparée, mais le résultat d'une rencontre imprévue donnant lieu à une action générale pendant laquelle on cherche le point faible de la défense et la clef de la position.

L'attaque *successive*, souvent appelée *perpendiculaire* ou *oblique*, consiste en un vigoureux effort produit, soit par des échelons, soit par des colonnes, et dirigé contre la clef de la position : c'est l'acte décisif du combat dans presque toutes les actions où la supériorité numérique des troupes d'attaque n'est pas très-considérable.

L'attaque *enveloppante* est la meilleure forme à adopter

pour l'attaque principale, car elle fait converger les feux de l'assaillant sur le front, les flancs et les derrières des troupes de la défense : on doit donc toujours chercher à la prononcer le plus tôt possible : mais, sauf dans des circonstances locales particulièrement avantageuses, on ne peut y parvenir qu'avec des forces de beaucoup supérieures à celles de la défense.

Quant aux *attaques secondaires* ou *fausses*, elles sont destinées à faciliter l'effort produit par l'attaque principale : on les distingue encore, à l'étranger du moins, par des appellations particulières qui dépendent de la façon dont elles sont conduites et du but qu'elles doivent atteindre : c'est ainsi que l'on obtient la diversion, la démonstration et le mouvement tournant.

La *diversion* a pour but de laisser ignorer aux défenseurs le point d'attaque principale, d'occuper une partie de leurs forces dans un combat que l'on conduit avec vigueur ou avec lenteur selon les cas : on l'exécute avant ou pendant l'action principale : c'est donc véritablement une attaque secondaire.

La *démonstration* a surtout en vue de montrer des troupes aux défenseurs sur des points éloignés vers les flancs ou les derrières de la position, dans le but de les obliger à faire des détachements hors du terrain où doit avoir lieu le plus fort du combat : on peut l'exécuter sans coup férir : c'est donc surtout une fausse attaque.

Le *mouvement tournant* n'est qu'une variété de la démonstration : on le dirige vers la ligne de retraite des défenseurs : mené avec promptitude et énergie, il peut avoir pour résultat l'évacuation de la position presque sans combat. On l'a beaucoup employé dans les guerres récentes ; l'augmentation de la portée des armes à feu l'a rendu, en effet, plus facile et lui a donné une importance qu'il n'avait pas jusqu'à présent.

Dans ce qui précède, nous avons fait abstraction des attaques par *surprise* et par *stratagème*.

B. EMPLOI DU TERRAIN.

L'infériorité matérielle de l'attaque contre la défense provient surtout de ce que le premier genre de combat se trouve dans l'impossibilité de choisir un terrain favorable à son action, tandis que le second a pu étudier la position à garder et y confirmer ses dispositions.

Le chef de l'attaque doit, avec la plus grande rapidité, examiner lui-même, faire reconnaître par ses inférieurs, et étudier sur la carte, le terrain qui va être le théâtre du combat.

Après avoir lancé quelques attaques secondaires pour tâter l'adversaire et quelques fausses attaques pour l'inquiéter, il peut espérer arriver, grâce au coup d'œil, à choisir le *point d'attaque principale* : généralement ce sera un point de la première ligne de défense, facile à aborder et vers lequel les abords seront couverts, ou un point que l'on peut couvrir de projectiles en occupant une hauteur dominante, ou un saillant dépourvu de flanquement et insuffisamment occupé.

Il cherchera à faire occuper les points dominants placés à bonne portée de la position ennemie, à employer les couverts et les coupures pour faire approcher sa troupe de la première ligne de défense, à s'assurer, par des points d'appui, la marche échelonnée dans l'attaque et une ligne de retraite en cas d'insuccès : il masquera ses réserves et il pourra, au besoin, faire retrancher certains points destinés à assurer la conservation du terrain conquis.

C. RÉPARTITION DES TROUPES.

La répartition des troupes pour l'attaque se fait généralement plutôt dans le sens du front que dans celui de la profondeur : ce fait provient de ce que les troupes, venant successivement renforcer la ligne des tirailleurs, ont une tendance à accroître la longueur de cette ligne pour envelopper la position ennemie et faire converger leurs feux sur les défenseurs. Sauf cette différence importante et sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, nous retrouvons dans les dispositions d'attaque les mêmes éléments que dans celles de défense. Nous devons cependant faire remarquer qu'il existe deux opinions tout à fait opposées au sujet de la meilleure forme d'attaque et par suite au sujet de la répartition des troupes : les uns recommandent expressément d'employer à l'attaque principale toutes les forces disponibles et de ne pas compromettre cet effort par des attaques secondaires ou fausses : les autres affirment que, surtout aujourd'hui en raison de la grande portée et de la justesse du tir des armes à feu, il est imprudent de faire consister tout le succès d'un combat dans une seule action et qu'il est préférable de faciliter l'effort principal par

des attaques secondaires: nous pensons que l'on ne peut poser à ce sujet aucun principe absolu et que chacun de ces deux systèmes doit être admis et appliqué en raison des circonstances locales. En tout cas, quand on fait des diversions, on en confie l'exécution à des troupes d'infanterie et à des pièces d'artillerie montées prises dans les réserves: quant aux démonstrations et aux mouvements tournants, on en charge la cavalerie et l'artillerie à cheval.

§ III. *Phases du combat.*

Tout combat comprend presque toujours quatre phases évidemment liées entre elles, mais qui présentent chacune un caractère distinctif permettant d'en faciliter l'étude: ce sont les préliminaires, l'engagement général, le dénouement et les résultats.

La première période, celle des *préliminaires*, est caractérisée par une action lente, quelquefois indécise, dans laquelle les deux premières lignes des partis en présence essayent leurs forces, cherchent à connaître les positions, les forces et les intentions de l'ennemi: au début, c'est une canonnade, la cavalerie manœuvre vers les flancs et l'infanterie entre dans la zone des feux: celle-ci déploie alors ses tirailleurs, dispose ses renforts et ses soutiens, tandis que le gros et les réserves restent hors d'atteinte. Telle est l'introduction réelle au combat: quand on l'étudie théoriquement, on la fait précéder de quelques considérations relatives aux causes ayant amené l'engagement, à la configuration du terrain sur lequel a été livré le combat, à l'effectif et à l'espèce des troupes en présence, ainsi qu'à leur situation morale et physique.

Dans la deuxième phase, celle de l'*engagement général*, le gros des forces prend part à l'action: c'est surtout l'infanterie et l'artillerie qui agissent: elles prononcent l'attaque principale ou elles augmentent, autant que faire se peut, l'intensité de la défense, selon le caractère particulier du combat engagé ou soutenu par le parti auquel elles appartiennent: il se produit alors une série d'engagements partiels, locaux, tendant tous vers le même but et dont l'ensemble constitue l'engagement général.

La troisième phase est celle du *dénouement*: l'action du gros ne suffit généralement pas pour décider le succès et l'on fait

entrer les réserves en ligne : c'est souvent le dernier effort de la défense ou de l'attaque, quelquefois même des deux partis en présence ; toutes les armes y jouent leur rôle : au bout de quelque temps, celle des deux troupes qui se reconnaît la plus faible recule : elle renonce à continuer l'attaque ou à prolonger la résistance : l'équilibre est rompu en faveur de l'autre parti, qui reste alors maître du théâtre du combat.

La quatrième et dernière période, dite des *résultats*, comprend la *retraite* de la troupe battue et sa *poursuite* par le parti victorieux : ces deux actions, opposées l'une à l'autre, commencent généralement sur le terrain du combat et peuvent se prolonger jusqu'au lendemain et même pendant les jours suivants : sur le terrain du combat, l'action principale appartient à l'infanterie et à l'artillerie montée : hors de ce terrain, elle est surtout du ressort de la cavalerie et de l'artillerie à cheval. Voilà comment se termine réellement un combat : quand on en fait une étude théorique, on en tire une *conclusion* dans laquelle on examine et on critique les dispositions prises par les deux partis ainsi que les mouvements effectués, par comparaison avec un autre combat livré sur un terrain différent à la même époque, ou avec un combat ayant eu lieu sur le même terrain à une époque antérieure, et l'on en discute les conséquences.

Article III. — Devoirs du chef d'une troupe au combat.

Avant d'engager la troupe dans un combat, celui qui la commande doit établir un *plan de défense* ou *d'attaque* : il faut que la rédaction en soit claire, précise, succincte et cependant complète, conformément aux observations que nous avons déjà présentées au sujet des *rapports* : le plan est communiqué verbalement aux chefs inférieurs et commenté à l'aide d'explications sur la carte, ou il leur en est envoyé une copie : l'enveloppe de la dépêche contenant cette copie porte la désignation du lieu d'expédition, l'adresse du destinataire nettement expliquée, le numéro de la série particulière, les indications relatives au moment du départ de l'ordonnance et à l'allure qui doit être employée si c'est un cavalier : le reçu de la dépêche constate l'heure de l'arrivée et l'endroit où elle est parvenue au destinataire : cette méthode très-simple pour

communiquer les ordres a pour résultat d'éviter les retards et les confusions.

Dans l'établissement de son plan de combat, le chef de la troupe a surtout pour but de ne rien laisser au hasard dans les combinaisons et dispositions à adopter jusqu'à l'instant où l'action s'engage : tout en indiquant le caractère général du combat et en faisant prévoir les résultats qu'il désire obtenir, il a grand soin de ne pas donner d'ordres dont l'exécution dépend de la marche générale de l'engagement : il limite donc ses instructions aux préliminaires ou à l'introduction du combat : il attire surtout l'attention sur les objets suivants.

Il donne le tableau de la situation générale des troupes de son parti qui vont prendre part au combat, leur composition, leur emplacement et leur répartition au moment où le plan est établi, les noms de leurs commandants : il indique les renseignements qu'il a obtenus sur l'ennemi, par comparaison avec ceux qu'il vient de donner sur ses troupes, mais en ayant soin de spécifier s'ils sont certains, probables ou douteux.

Il fait une description rapide du terrain sur lequel va être livré le combat.

Il explique les considérations qui le déterminent à engager ou à soutenir le combat, ainsi que le but général qu'il veut atteindre et les moyens qu'il espère employer pour y parvenir.

Il ordonne ensuite les dispositions à adopter pour les premiers moments de la lutte, les mouvements qu'il faudra exécuter, les emplacements que l'on devra occuper, l'heure à laquelle devront s'opérer les changements, l'ordre suivant lequel ils devront avoir lieu, et le moment précis d'engager le combat s'il n'y a pas un signal convenu pour l'indiquer.

Il expose le rôle spécial réservé à chacune des parties de sa troupe en vue de concourir au but général : à cet effet, il partage toujours celle-ci en secteurs, au nombre de deux ou trois généralement : il fait connaître la composition de la première ligne, du gros et de la réserve, celle de l'aile droite, du centre, de l'aile gauche et des fractions détachées ainsi que les noms des commandants : il détermine les principales formations tactiques à adopter d'après la forme et la nature du terrain.

Il désigne le point où il se tiendra de sa personne jusqu'au moment où la lutte sera engagée.

Il fait connaître les emplacements qu'il a choisis pour les ambulances, les voitures de munitions et les équipages.

Enfin il indique la direction probable de la ligne de retraite en cas d'échec.

Toutes les précautions sont donc prises et toutes les éventualités prévues dans le plan de combat jusqu'au moment où commence l'action.

Pendant l'engagement, les principes suivants sont, en outre, à observer :

Le chef de la troupe se tient toujours à un point central autant que possible, de façon qu'il puisse embrasser la plus grande partie du terrain du combat; il ne quitte ce poste d'observation que si la nécessité se présente à lui d'aller diriger la lutte sur un point important: dans ce cas, il laisse, au poste qu'il vient de quitter, un de ses aides pour y recevoir les avis ou lui expédier les ordonnances: s'il juge à propos de ne plus y revenir, il fait connaître le nouvel endroit où il se rend à tous ceux qui doivent être en communication directe avec lui.

Dès que l'action est engagée, dans le cas où les dispositions prises par l'ennemi obligent à modifier le plan de combat, les inférieurs du chef de la troupe ne doivent pas se contenter d'attendre de nouvelles instructions : il peut se faire, en effet, qu'il ignore ces événements imprévus, et le devoir de tout commandant particulier est de les lui signaler, en employant le mode de communication que nous avons indiqué plus haut, et de *provoquer ses ordres*. Toutes les dispositions nouvelles prises pendant le combat doivent être en accord parfait avec le plan primitif, sauf en cas d'ordre contraire; elles doivent toutes avoir une direction unique, qui est la réalisation du résultat que le commandant de la troupe voulait atteindre. Dans les mesures ultérieures qu'ils croient bon d'ordonner en dehors des instructions reçues, les chefs particuliers des troupes ne peuvent engager leur responsabilité que si des événements importants les y obligent : ils font alors connaître aussitôt les mouvements qu'ils ont prescrits en raison de leur initiative et les causes qui les ont déterminés à agir ainsi.

A tout moment de la lutte, il doit y avoir des relations réciproques et continuelles, assurées entre le commandant de la troupe et les chefs particuliers.

La réserve générale ne doit être engagée que sur l'ordre formel du commandant de la troupe.

Les bagages doivent être disposés de façon à ne pas obstruer la ligne de retraite.

CHAPITRE II

TACTIQUE DE COMBAT.

Avant d'entreprendre cette étude si importante, nous croyons devoir signaler les observations suivantes, qui résultent des comparaisons faites entre la tactique de l'armée allemande et la nôtre dans les combats de la guerre de 1870-1871.

Dans l'armée allemande, on put presque toujours constater :

1° La préparation puissante de l'attaque par une violente canonnade ;

2° Le déploiement peu considérable de tirailleurs au début, utilisant bien le terrain et que l'on renforçait seulement en cas d'absolue nécessité ou au moment décisif ;

3° Une vigoureuse offensive dirigée contre les flancs et les derrières de l'ennemi, précédée ou suivie d'une attaque contre le centre, poussée à fond et soutenue par les réserves qui restaient masquées jusqu'à la période du dénouement ;

4° Les concentrations des feux de la mousqueterie et de l'artillerie sur la clef de la position ;

5° L'action restreinte de la cavalerie pendant la lutte ;

6° Une grande habileté dans le choix des positions défensives

Dans l'armée française, on remarqua :

1° Une attitude souvent passive devant les attaques enveloppantes ;

2° L'emploi de nombreux tirailleurs faiblement soutenus ;

3° L'action décousue de l'artillerie, par suite de l'absence de toute direction supérieure la faisant agir de concert avec la mousqueterie ;

4° Une vigoureuse offensive au début, mais le tir exécuté de trop loin, les munitions épuisées trop tôt, des attaques mal combinées et promptement abandonnées ;

5° La bravoure brillante de la cavalerie dont les efforts échouaient à cause de la supériorité de l'armement actuel ;

6° Un emploi peu raisonné des formes du terrain.

Il convient donc de chercher quelles sont les meilleures dispositions de combat à adopter pour faire disparaître les fautes ci-dessus indiquées.

Nous supposons connues toutes les notions générales que nous avons déjà exposées en étudiant la *tactique théorique des petites unités* : nous allons maintenant exposer les modes d'action propres à chaque arme, montrer ensuite comment l'infanterie, la cavalerie, ou l'artillerie doit agir isolément, dans la défense ou dans l'attaque, soit contre une troupe ennemie de même nature, soit contre une troupe d'une autre arme.

Pour faciliter cette étude, nous ferons d'abord abstraction des circonstances locales, et nous supposerons les troupes engagées, non sur le terrain d'exercice, mais sur un terrain plat et à site peu varié.

Article I. — Infanterie.

§ I. Modes d'action.

La comparaison des pertes infligées à l'ennemi par les projectiles de l'infanterie, par ceux de l'artillerie et par les armes blanches, celle des pertes subies par l'infanterie et par les autres troupes dans une armée, indiquent d'une façon irréfutable que l'infanterie tient la première place sur le terrain du combat.

Des enseignements tirés de la guerre de 1870 et des études faites depuis, il résulte, comme nous l'avons indiqué au titre V, que la formation de combat d'un bataillon en première ligne comporte :

1° Une ligne de *tirailleurs*, accouplés ou groupés, et agissant par leurs feux ;

2° Une ligne de *renforts* et de *soutiens*, destinés à appuyer et à relever les tirailleurs :

Ces deux lignes étant fournies par une, deux ou plusieurs compagnies ;

3° Des *réserves partielles* composées chacune d'une demi-compagnie ou d'une compagnie, et un gros comprenant la totalité ou la plus grande partie des compagnies non employées.

Quant au régiment, il peut avoir un, deux ou même ses trois bataillons formés comme ci-dessus.

Cette disposition est adoptée en raison de ce principe que *le feu prime la baïonnette*.

L'arme mise actuellement entre les mains du fantassin a de grandes propriétés offensives et défensives : il faut donc placer celui-ci dans les meilleures conditions, pour lui permettre d'en tirer le plus grand parti possible : de cette considération découle la nécessité de laisser à l'homme une grande liberté dans ses mouvements : la formation de la *ligne des tirailleurs* résout ce problème, d'autant plus qu'ainsi dispersée la troupe souffre moins des projectiles ennemis : toutefois cette formation a l'inconvénient d'enlever les soldats à l'action directe de leurs chefs, et il y a, sous ce rapport, une éducation complète à donner pendant la paix à l'individu et à la troupe : nous avons déjà indiqué comment on peut diminuer ou supprimer ce danger : la préparation à des manœuvres et à des formations simples, rationnelles, conformes au terrain et aux mouvements de l'ennemi, fractionnées sans être désunies, l'application de tous les efforts vers le même but sous une direction unique n'entravant pas l'initiative personnelle, l'engagement par *fractions constituées*, tels sont, croyons-nous, les meilleurs moyens de développer l'action individuelle tout en assurant l'ensemble.

La trajectoire du fusil actuel est très-rasante jusqu'à la distance de 400 mètres : si l'homme debout est le but à atteindre, il y a alors peu d'irrégularité dans le sens de la profondeur et l'on peut admettre que les erreurs sont sensiblement les mêmes en largeur et en portée : donc le tirailleur a tout avantage à se mettre à genou ou à se coucher, et le renfort ou le soutien, marchant à découvert dans cette zone, subit moins de pertes s'il se forme par le flanc. Au delà de la distance de 400 mètres, la courbure de la trajectoire s'accroît beaucoup et plus rapidement que l'augmentation de l'éloignement : il n'y a plus d'avantage à ce que les tirailleurs se mettent à genoux ou se couchent : en outre, comme les erreurs en profondeur sont plus grandes qu'en direction, il vaut mieux former en bataille qu'en colonne les troupes qui suivent les tirailleurs.

De ces observations, on conclut les règles suivantes :

1^o Les tirailleurs forment toujours la première ligne de défense ou d'attaque : ils doivent être à genoux ou couchés, tant pour mieux assurer leur tir que pour diminuer leurs pertes,

du moment où ils sont à moins de 400 mètres de l'ennemi.

2° Les renforts et les soutiens doivent agir de même dans des circonstances analogues : si les formes du terrain le permettent, ils constituent une seconde ligne combattant également par les feux ; sinon ils se disposent, soit en bataille, soit en colonne par le flanc ou par subdivision, cherchant à s'abriter, tenant compte, pour choisir la meilleure formation, de l'espèce des projectiles qu'ils reçoivent et de la direction du tir de l'ennemi : il en est de même pour les réserves partielles.

3° Le gros d'un bataillon se trouvant dans la zone des feux de l'adversaire, en terrain plat et découvert, doit éviter la formation en une seule colonne, il peut se disposer en bataille ; mais s'il ne doit pas attaquer tout de suite et s'il a à marcher ainsi, il faudra qu'il rompe pour franchir les défilés et qu'il se reforme ensuite : il peut se fractionner en plusieurs petites colonnes, dites de division en France et de compagnie à l'étranger, qui permettent de ne développer la troupe qu'à propos, de changer facilement de front et de direction, et qui ont d'autres avantages déjà signalés.

4° Les troupes d'infanterie qui sont hors d'action, mais dans la zone des feux de l'adversaire, doivent se former en bataille si elles sont à découvert, ou s'abriter derrière quelque obstacle, s'il en existe, dans n'importe quelle formation.

La principale action de l'infanterie est donc sur la ligne des tirailleurs : ceux-ci font usage des feux : l'emploi de la baïonnette n'est plus qu'un mode d'action exceptionnel : on s'en sert cependant encore pour le combat dans les rues, dans les maisons, dans les bois, dans les prises d'assaut, dans les retours offensifs, dans les affaires de nuit et enfin comme dernier effort dans beaucoup d'actions ; mais il n'est que de courte durée.

Déjà, en 1829, le général Morand émettait le principe suivant : « *L'école des tirailleurs renferme toute la science de la guerre : porter en avant, en arrière, à droite, à gauche, des petites masses mobiles, chacune d'elles pouvant se déployer en divers sens, voilà toute la série des manœuvres utiles et possibles de la bataille.* » Toute l'instruction préparatoire doit donc tendre à assurer le bon emploi des tirailleurs, à les habituer à agir individuellement et cependant avec ensemble, à régler leur tir, à ne commencer le feu qu'à bonne portée et à ne pas tirer trop vite. Il faut au tirailleur la persuasion de l'effi-

cacité de son arme, le coup d'œil pour l'évaluation des distances, l'adresse au tir, la connaissance des signaux, une grande aptitude corporelle, l'audace, la finesse, le jugement sûr et prompt. Il faut au chef de groupe l'intelligence pour comprendre les instructions reçues et les expliquer aux soldats, l'obéissance pour suivre les ordres, la fermeté pour les faire exécuter, la prévoyance, la promptitude de décision et l'initiative pour parer aux éventualités, le coup d'œil pour régler le tir, la connaissance des formes du terrain, le courage pour donner l'exemple.

§ II. *Infanterie contre infanterie.*

Voyons maintenant deux troupes d'infanterie en présence : supposons l'une sur la défensive et l'autre prenant l'offensive, et cherchons d'après quels principes généraux elles doivent combattre.

A. DÉFENSE.

Une troupe d'infanterie qui veut résister sur une position qu'elle a choisie, ou qu'elle est forcée de garder, se dispose d'après les formes du terrain et les projets supposés ou connus de l'adversaire.

La première ligne de défense est une ligne de tirailleurs auxquels on donne le nom particulier de *tirailleurs de position*. Ils se placent, non pas de manière à éviter les projectiles de l'ennemi, mais de façon à lui faire le plus grand mal possible : ils profitent ensuite, s'ils le peuvent, des abris qui sont à leur portée.

Le tirailleur doit toujours être à même de charger et de faire feu : il s'abrite derrière une élévation du sol plutôt que derrière un arbre parce qu'il y est mieux préservé des feux de flanc : quand l'élévation est à pente roide, quand il est derrière un petit mur, il se recule, il se baisse ou il se couche pour charger, puis il se relève, il pose l'arme sur la crête et il fait feu : quand l'élévation est à pente douce, quand il est dans un fossé, il se couche pour charger, puis il se met à genoux ou debout pour faire feu : quand il est derrière un arbre ou une haie, il s'abrite pour charger, puis il appuie l'arme avec la main contre le tronc, ou il la pose sur des branches ou des nœuds pour faire feu.

Les tirailleurs n'ouvrent le feu que sur l'ordre du chef du groupe, qui en règle l'intensité, la direction et qui détermine la hausse à employer : ils cherchent à atteindre les tirailleurs assaillants au moment où ceux-ci se démasquent pour tirer : ils dirigent leurs coups sur les chefs ennemis ainsi que sur les groupes qui sont à découvert et à bonne portée.

Le chef du renfort ou du soutien a sa troupe assez proche pour appuyer les tirailleurs : il la met à l'abri, par n'importe quel moyen, tant qu'elle n'est pas engagée : la distance entre la ligne des tirailleurs et le soutien ne saurait être déterminée, car elle dépend des circonstances : le soutien est tantôt derrière le centre, tantôt derrière une aile, selon que l'une ou l'autre de ces parties de la ligne a besoin de secours : son chef jouit d'une initiative relative, soit pour parer à une attaque de flanc, soit pour profiter d'une faute de l'ennemi, soit pour assurer la retraite : il ne dispose de ses hommes pour renforcer ou pour relever les tirailleurs que sur l'ordre du capitaine ou du chef de bataillon : toutefois, si le terrain le permet, il peut former une seconde ligne de tirailleurs avec sa troupe et lui faire prendre part au combat par les feux individuels.

Toutes les autres troupes d'infanterie restent en formation compacte, en bataille ou en colonne : elles se tiennent masquées jusqu'au moment où elles sont appelées à entrer en action. Si l'ennemi tente un mouvement tournant, elles s'y opposent en le recevant par quelques feux de salve exécutés sur un petit front et en le chargeant ensuite à la baïonnette. Si les tirailleurs, forcés d'abandonner la position, battent en retraite, elles forment une seconde ligne de défense, elles tiraillent à leur tour pour donner le temps aux fractions isolées de rallier le gros, ou elles se disposent de façon à produire de vigoureux retours offensifs. Si l'ennemi a échoué, elles suivent les tirailleurs qui le harcèlent, elles lancent contre lui quelques groupes qui menacent ses flancs ou sa ligne de retraite.

Telle est, abstraction faite des formes du terrain, la physionomie générale du combat défensif de l'infanterie contre l'infanterie. On remarquera que nous avons évité d'indiquer la distance à laquelle on peut commencer le feu, l'éloignement à maintenir entre les différentes lignes de la défense, la manière dont doivent être établies les relations entre la ligne des tirailleurs, son renfort ou son soutien, l'étendue de terrain que peut

défendre une compagnie ou un bataillon. L'accord est encore loin d'être fait sur ces problèmes fort importants, et nous n'avons pas mission de les discuter : nous faisons cependant observer que la distance à laquelle les tirailleurs peuvent commencer le feu ne saurait être déterminée autrement que par la limite maxima de la portée efficace du fusil d'infanterie, et que l'éloignement à maintenir entre les diverses lignes de la défense dépend de la nature du terrain ainsi que des phases du combat : quant à la manière dont doivent être établies les relations entre la ligne des tirailleurs, son renfort et son soutien, nous avons déjà exprimé, au *titre V*, l'opinion qu'en les faisant fournir par la même compagnie on évitait le désordre, cause première de l'inutilité des efforts et de l'insuccès des lignes de tirailleurs : enfin, en ce qui concerne l'étendue de terrain que peut défendre une compagnie ou un bataillon, nous croyons inutile et même dangereux d'en donner une évaluation moyenne.

B. ATTAQUE.

Les troupes d'attaque sont toujours précédées de tirailleurs qui, non-seulement engagent le combat, mais l'entretiennent jusqu'au moment de l'assaut définitif : l'emploi des tirailleurs en grande bande n'est donc plus, comme jadis, un moyen de préparation, mais une nouvelle méthode de combat qu'il est indispensable d'adopter.

La première ligne des assaillants fournit une chaîne de *tirailleurs d'attaque* : elle doit être formée avec des fractions constituées qui donnent à la fois les tirailleurs, leurs renforts et leurs soutiens. Le chef d'une compagnie ainsi répartie peut alors choisir un objectif répondant aux instructions qu'il a reçues, le faire connaître à ses soldats et utiliser, sans crainte du désordre, du mélange ni de l'entrecroisement, les ressources que lui donne sa troupe.

Les tirailleurs d'attaque ne sont pas astreints à former une ligne continue. Leur mode d'action est différent selon qu'ils sont arrêtés ou selon qu'ils marchent.

Les tirailleurs s'arrêtent pour faire feu et pour se reformer : dans ce cas, ils se réunissent par groupes sur les espaces non battus par la défense, ou derrière les parties couvertes du sol qui leur offrent un abri et leur permettent de répondre avec

efficacité aux feux des défenseurs ; ils utilisent les parties et les objets du terrain ainsi que nous l'expliquerons dans l'étude des combats locaux. Dès qu'ils s'aperçoivent de quelque hésitation parmi les défenseurs, et lorsque leurs soutiens se sont à leur tour rapprochés, ils quittent leur position pour en prendre une nouvelle plus en avant ; c'est en agissant ainsi, par bonds successifs, qu'ils peuvent atteindre la première ligne de défense.

Pour franchir les distances qui séparent leurs points de haltes, les tirailleurs agissent avec la plus grande célérité et après avoir préparé leur mouvement par un feu bien nourri. Ils prennent le pas de course sur le terrain plat et en se dispersant, afin de diminuer les pertes causées par la fusillade ennemie, jusqu'au moment où ils ont atteint un nouveau couvert, ou, s'il n'y en a pas, jusqu'à ce qu'ils aient parcouru un espace déterminé à l'avance par leur chef ; dans ce dernier cas, ils se couchent et ouvrent le feu ; pendant leur marche rapide en avant, jamais ils ne doivent s'arrêter pour tirer. S'ils se meuvent dans un ravin, ou derrière une série d'élévations peu considérables, ils se tiennent debout afin de pouvoir regarder par-dessus la crête. Lorsqu'ils marchent dans un champ d'herbes hautes, dans un buisson, derrière une très-petite éminence, ils se courbent, mais ils ont la tête haute afin de voir autour d'eux. Quand ils suivent des fossés peu profonds, des champs d'herbes basses, des buissons peu élevés, ils s'y engagent en rampant, mais après avoir eu soin de reconnaître la direction à suivre et de s'assurer qu'ils ne peuvent y être enfilés ou enveloppés. S'ils traversent un bois de futaies, une rue, ils vont rapidement d'arbre en arbre, de porte en porte, mais en suivant toujours l'ennemi du regard. Si le bois est épais, ils se tiennent près des bords, des avenues, afin de voir et de ne pas être vus. Dans toutes ces circonstances, ils veillent surtout à ne pas quitter des yeux les adversaires, tant pour les accabler de leurs coups que pour ne pas s'exposer inutilement, pour éviter toute surprise et pour attaquer à propos.

La première ligne de tirailleurs ne doit pas être épaisse, et il faut obtenir que les premiers engagés aient produit tout leur effort avant de les faire renforcer. Leur but, tout en attaquant l'ennemi, doit être de le laisser incertain sur le véritable point d'attaque, de l'occuper, de l'épuiser partout et de l'amener à disséminer ses forces : dans leur tir, qui compose leur principal

moyen d'action, ils cherchent à diriger sur les défenseurs un feu convergent. Chaque chef de groupe règle l'intensité de la fusillade selon les instructions qu'il a reçues du commandant de la compagnie, et il exige que les soldats se conforment à ses ordres : se tournant aussi souvent que possible vers l'officier dont il dépend, il prête la plus grande attention aux signaux faits par celui-ci.

Les renforts suivent les tirailleurs à très-courte distance, constamment prêts à s'intercaler dans leur ligne pour augmenter la force des feux ou à leur servir de point de ralliement au cas où ils seraient ramenés ; ils s'arrêtent pour se cacher derrière les abris qu'ils rencontrent : en terrain découvert, ils se couchent lorsqu'ils ne doivent pas avancer : s'ils marchent, leurs chefs les disposent en ligne ou par le flanc, selon la direction du mouvement et des projectiles ennemis, toujours dans la formation qui leur fait subir le moins de pertes ; si les formes du terrain le permettent, ils forment une seconde ligne de tirailleurs. Le chef d'un renfort, généralement placé sous les ordres de l'officier qui commande une partie de la ligne des tirailleurs, se conforme avec le plus grand soin aux signaux que lui fait celui-ci.

Le soutien d'une compagnie sur la première ligne d'attaque est sous la dépendance absolue du chef de cette compagnie, qui en dispose selon les besoins. Cette troupe, formée en ligne, par le flanc ou en petite colonne, en tenant compte des causes que nous avons déjà énoncées pour la formation des renforts, suit les mouvements des tirailleurs à distance suffisante pour les appuyer, les recueillir et les préserver de toute attaque latérale. Son rôle principal est, s'il est possible, de chercher à découvrir quelque passage dérobé qui lui permette de se porter sur les flancs de la ligne, puis de s'y établir pour donner à l'attaque la forme enveloppante ; ce serait un danger que de faire manœuvrer les groupes déjà déployés en vue d'obtenir ce résultat, car ils seraient exposés aux coups des tirailleurs ennemis pendant leur mouvement ; en outre, ils affaibliraient la ligne à travers les lacunes de laquelle l'adversaire pourrait aisément passer en prononçant une vigoureuse contre-attaque, et enfin leur marche de flanc, vue des défenseurs, enlèverait toute chance de surprendre ceux-ci.

Les réserves spéciales, à raison d'une au moins par bataillon

en première ligne, formées des compagnies non engagées, se tiennent en arrière des soutiens, à une distance telle qu'elles aient peu à souffrir de la mousqueterie ennemie : elles se groupent derrière les abris qui sont à leur portée et elles se fractionnent lorsqu'elles sont à découvert ; elles ont pour objet de parer aux éventualités imprévues du combat en première ligne, de prolonger la durée de l'action en y prenant part lorsque les compagnies primitivement engagées sont hors d'état de poursuivre la lutte, et de tenter quelque attaque de flanc s'il est possible.

Comme, dans cette étude, nous supposons deux troupes d'infanterie seules en présence, sans cavalerie ni artillerie, il n'est pas probable que leur effectif soit assez considérable pour donner un gros formant seconde ligne d'attaque et une réserve ; s'il en était cependant ainsi, le gros et la réserve, placés hors d'atteinte des coups de l'infanterie ennemie, n'auraient qu'à adopter une formation appropriée au terrain, leur permettant de s'opposer aux démonstrations faites par la défense et d'en exécuter eux-mêmes.

Au fur et à mesure que les tirailleurs d'attaque s'approchent de la première ligne de défense, les distances diminuent de leur côté entre les diverses lignes successives formées par les renforts, les soutiens et les réserves spéciales. Au moment où l'assaut définitif va être tenté, les renforts ont même disparu et se sont portés à hauteur des tirailleurs : ce fait inévitable est la conséquence des vides qui se sont produits parmi ceux-ci, de l'augmentation d'intensité du combat et aussi de l'impossibilité de maintenir ces renforts en ordre plus ou moins compacte sous un feu très-vif, dont ils subissent les effets sans pouvoir y répondre ; c'est un inconvénient, mais ce n'est pas un danger si les tirailleurs et leurs renforts sont fournis par la même compagnie. Il ne doit pas en être de même pour les soutiens : il peut se faire qu'ils aient fourni quelques détachements sur la ligne des tirailleurs, mais il faut que chacun d'eux ait conservé un noyau compacte qui profite des formes du terrain, des progrès des tirailleurs, de toutes les circonstances favorables pour arriver aussi près que possible du point à enlever. Sans doute, on ne saurait actuellement prétendre qu'une troupe rangée puisse traverser un long espace à découvert, sans faire feu, sous les coups d'une infanterie se défendant solide-

ment, pour attaquer celle-ci à la baïonnette; mais, d'autre part, les efforts des tirailleurs sont trop désunis pour tenter l'assaut définitif. Or, il y a pourtant un moment où il faut absolument terminer la lutte: c'est dans ce but que l'on fait arriver jusque sur la ligne des tirailleurs quelques soutiens peu nombreux, répandus sur le front d'attaque où ils servent d'appui aux tirailleurs et se ménageant, autant que possible, des effets de surprise: les tirailleurs font alors un feu très-vif dans les intervalles qui séparent ces groupes; ceux-ci exécutent un ou deux feux de salve convergents: puis le signal de l'attaque générale est donné et la ligne se précipite sur les défenseurs; le combat commencé par le feu se termine ainsi avec la baïonnette, à moins que l'un des deux partis ne se retire avant d'en venir à la lutte corps à corps.

Si l'attaque a réussi, les tirailleurs se déploient de nouveau et poursuivent l'adversaire en le harcelant, tandis que les soutiens s'établissent sur la position dont ils se sont emparés; les réserves cherchent à déborder la ligne de défense, tant pour la rejeter que pour en couper quelques fractions.

Si l'attaque a échoué, les troupes de la première ligne se retirent vivement et disparaissent aussi rapidement que possible, laissant un champ de tir libre aux soutiens non engagés et aux réserves spéciales, dont la solide attitude et les feux de salve arrêtent l'adversaire dans le cas où il voudrait se livrer à la poursuite.

Voilà le caractère principal du combat offensif de l'infanterie contre l'infanterie; dans ce qui précède, nous avons fait abstraction des formes du terrain et nous avons évité de poser d'autres règles que celles dont les exemples tirés des dernières guerres nous ont indiqué les bases; c'est, du reste, ce que nous avons déjà fait remarquer plus haut, à propos du combat défensif.

Article II. — Cavalerie.

§ I. *Modes d'action.*

La cavalerie est une arme essentiellement offensive. Elle ne combat défensivement qu'à rangs rompus, les hommes à pied et se servant de l'arme à feu. Dans toutes les autres circonstances, elle agit par la charge: le résultat de cette action dépend des conditions morales et matérielles au milieu des-

quelles elle s'opère : la prudence des chefs et l'énergie de la troupe forment l'élément moral ; l'élément matériel se compose de la vitesse et de la puissance du choc, pour lesquelles il faut de bons chevaux, l'habileté des hommes à manier l'arme blanche, et un terrain favorable. Laissant de côté le combat à pied, au sujet duquel nous avons déjà donné des renseignements suffisants au *Titre V*, qui est analogue au combat de l'infanterie en tirailleurs et qui, du reste, est une exception, nous n'étudierons que les règles relatives à la charge.

Nous avons dit que la cavalerie doit précéder les mouvements de toute colonne à laquelle elle appartient, ou fournir les vedettes extrêmes autour de toute troupe au repos ; c'est donc elle qui se trouve la première en contact avec l'ennemi lors d'un engagement, mais elle se retire dès que l'infanterie et l'artillerie sont parvenues à bonne portée de l'adversaire, et elle ne prend généralement pas part au début de l'action, si ce n'est pour tenter quelques démonstrations.

Dans cette période d'attente, elle se place, autant que possible, à l'abri du feu de l'ennemi, tout en restant assez rapprochée des troupes engagées pour mettre à profit les circonstances favorables qui se présenteraient ; elle prend alors la formation la mieux appropriée à la nature du terrain ; elle se met en arrière de l'espace sur lequel elle doit agir et elle se tient prête à surprendre l'ennemi par l'impétuosité de son attaque.

Dès que le moment d'agir est arrivé, la cavalerie manœuvre en dehors des vues de l'adversaire ; elle se rapproche en profitant de tous les obstacles pour masquer son mouvement ; elle traverse rapidement les espaces découverts ; elle ralentit son allure et elle se reforme derrière les abris ; puis, elle adopte la disposition la plus avantageuse pour charger : elle évite ainsi les évolutions pendant le combat, ce qui aurait le double inconvénient de l'exposer à être culbutée par la cavalerie ennemie ou décimée par la mousqueterie et l'artillerie, ainsi que de dévoiler ses desseins à l'adversaire. Le terrain sur lequel la charge va être poussée est ensuite reconnu : la direction de l'attaque est, autant que possible, indiquée contre les ailes de l'adversaire, les flancs de la troupe étant eux-mêmes assurés contre toute surprise : on a soin de faire connaître aussi le point de ralliement. Le signal de la charge est enfin donné avec à-propos : elle peut avoir lieu à rangs serrés ou en ordre

dispersé, c'est-à-dire, d'une part, en ligne, en échelons ou en colonne, et, d'autre part, en fourrageurs.

La charge en ligne permet de donner à la cavalerie sa plus grande vitesse : la troupe ainsi disposée est maniable, elle entend mieux les signaux, elle peut franchir les obstacles et envelopper facilement une petite troupe ennemie, mais elle se rompt facilement et, après une longue course, elle arrive forcément en désordre sur l'ennemi. Avec la charge en muraille, c'est-à-dire sans intervalle entre les fractions de la ligne, on obtient une grande cohésion : on n'en fait cependant plus usage, parce que cette formation est trop difficile à mouvoir et l'on emploie la ligne avec des intervalles variant de 6 à 12 pas selon les armées. Les flancs étant les points faibles d'une troupe qui charge en ligne, il faut avoir soin de les garantir avec quelques subdivisions en colonne : la disposition ainsi obtenue n'est autre que la formation en échelons. Cette variété de la charge en ligne a pour avantage de réserver des troupes fraîches pour le ralliement ou la poursuite, ainsi que de tromper l'ennemi et de le prendre en flanc : mais elle a souvent comme inconvénient, peu de vigueur dans le premier choc et l'isolement des premiers échelons, que l'adversaire peut alors déborder et ramener.

La charge en colonne produit un effet moral considérable sur l'adversaire quand elle le surprend tout à fait. Cependant elle présente de telles difficultés d'exécution qu'il ne faut l'employer que si le temps manque pour procéder au déploiement de la troupe : elle ne peut être poussée que sur un terrain uni, car les derniers rangs ne voient pas les petits obstacles qu'il faut franchir et ils viennent s'y briser : en outre, l'artillerie y cause de grands ravages, le bruit et la poussière la rendent peu maniable : enfin, les cavaliers sont dans l'impossibilité de se servir de leurs armes blanches. Cette formation peut cependant être employée lorsqu'il faut absolument faire une trouée à travers les lignes ennemies, c'est-à-dire surtout dans les retours offensifs.

Toute charge exécutée à rangs serrés doit être poussée à fond. Si elle a échoué, les cavaliers se dirigent sur le point de ralliement indiqué : on a dû le choisir vers les flancs afin de permettre l'action des échelons ou des colonnes qui suivent et, autant que possible, en dehors du feu direct de l'ennemi. Si la

charge a réussi, le ralliement se fait après la mêlée, en un point favorable dont le choix dépend de l'espèce de troupe que l'on vient de refouler et de la nature du terrain, ainsi que nous l'expliquerons ultérieurement. En tout cas, les cavaliers se reforment promptement sans tenir compte de leurs places : ils les reprennent quand on n'est plus inquiété par l'ennemi.

La charge en fourrageurs trouble et déconcerte l'ennemi plus qu'elle ne l'ébranle : elle se fait avec une grande rapidité, elle permet le maniement facile des armes blanches, mais son choc est très-faible, car l'action y est essentiellement individuelle. On l'emploie avec avantage contre des troupes en mouvement ou contre un ennemi qui est lui-même dispersé. Dans cette charge, on doit toujours conserver une réserve sur laquelle s'opère le ralliement lorsque l'attaque a échoué : quand l'attaque a réussi, le ralliement se fait en avant ou à hauteur de la ligne des fourrageurs.

Enfin, la cavalerie agit souvent encore sur le champ de bataille en tirailleurs : ils sont destinés à couvrir une troupe pour dérober ses mouvements à l'adversaire, ainsi qu'à suivre et à observer les mouvements de celui-ci ; ils ont donc pour objet d'épier, d'éclairer et de flanquer plutôt que d'attaquer, et ils ne font usage de leur arme à feu qu'en cas de besoin et à coup sûr : ils ne sont généralement pas nombreux, et au plus, dans la proportion de $\frac{1}{3}$ à $\frac{1}{4}$ de l'effectif de la troupe qu'ils précèdent ou accompagnent.

§ II. *Infanterie contre cavalerie.*

A. INFANTERIE.

En raison de la grande efficacité du tir actuel de l'infanterie, cette arme n'a plus à redouter les charges de la cavalerie, du moment où elle n'a pas encore été ébranlée par le feu de l'ennemi, sauf le cas de surprise.

Quand la charge se prononce en plaine contre de petits groupes isolés, ceux-ci doivent se réunir et se former coude à coude en cercle, ou se placer derrière un abri : si les fantassins, dispersés, se laissent effrayer par le bruit du galop et les cris des cavaliers, se sauvent individuellement pour atteindre quelque abri éloigné ou se rallier à un soutien placé à quelque distance, il est probable qu'ils calculeront mal le temps nécessaire,

qu'ils perdront de vue la direction à suivre et qu'ils se feront sabrer : on a vu souvent des charges de cavalerie repoussées par des tirailleurs : il en sera toujours ainsi lorsqu'ils seront en bonne position et lorsque leur moral n'aura pas été affaibli. La cavalerie lancée contre une ligne de tirailleurs se forme en fourrageurs : dans cette mêlée, l'avantage doit rester au fantassin, surtout quand il peut s'abriter, car il est libre de tous ses mouvements et il peut tirer à coup sûr : il faut que les tirailleurs se tiennent alors, autant que possible, sur le côté gauche des cavaliers et qu'ils visent à atteindre les chevaux.

Une troupe d'infanterie disposée en ordre compacte peut recevoir la charge de la cavalerie avec toute autre formation qu'en carré. Le carré a l'avantage de réunir une troupe autour de son chef : mais il a l'inconvénient d'offrir un but aux projectiles de l'artillerie qui prépare et appuie la charge : en outre, une partie des fusils devient forcément inutile : enfin, le temps fait souvent défaut pour le former et l'infanterie doit surtout éviter d'être prise en flagrant délit de manœuvre par la cavalerie. Si l'infanterie forme le carré, elle doit préférer le carré vide qui est sujet à moins de désordre et qui donne un refuge à tous les non-combattants : on peut, du reste, y mettre quelques petites réserves destinées à combattre les cavaliers qui auraient forcé la résistance des faces et seraient entrés à l'intérieur : les grands carrés sont à éviter, sauf en présence d'une cavalerie irrégulière, nombreuse et entreprenante, contre laquelle il faut préserver les *impedimenta* : excepté cette circonstance, il est préférable de former des petits carrés échelonnés et se flanquant réciproquement. En fait, cette dernière disposition est préférable et c'est celle qu'adoptent les éléments successifs de la première ligne de bataille, tirailleurs, renforts, soutiens et réserves spéciales, en observant cependant que cette réunion par fractions affecte plutôt la forme d'un cercle que d'un carré quand les groupes ne sont pas forts. Il est souvent encore arrivé qu'une troupe d'infanterie formée en ligne, voyant arriver de loin une charge de cavalerie, n'a pas eu à la subir, tout en changeant peu de formation, mais en tenant l'arme prête à exécuter un feu de salve à la voix de son chef : dans d'autres circonstances, il a suffi de faire retourner le second rang d'une ligne ou la queue d'une colonne pour repousser par

les feux les charges d'une cavalerie enveloppant la troupe : enfin, dans certains cas de surprise, les fantassins se sont couchés pour laisser passer la charge et se sont relevés ensuite pour la prendre entre leurs feux et ceux des troupes placées en arrière.

Dans toutes ces circonstances, c'est par le feu que l'infanterie résiste à la cavalerie : on le fait à commandement ou à volonté. Tant qu'il est possible de tenir dans la main une troupe d'infanterie vigoureusement attaquée par la cavalerie, il est préférable de lui faire exécuter des feux à commandement, qui ménagent les munitions et qui produisent un grand effet moral. La fumée des feux à volonté est un obstacle à leur justesse : les cavaliers s'y accoutument et les bravent : les chefs ne peuvent les diriger, en sorte que les coups portent souvent dans une fausse direction. Avec les feux à commandement, on ne répond qu'aux attaques directes : quand une troupe de cavalerie a été ainsi reçue et qu'elle a fait demi-tour, quelques bons tireurs hâtent sa retraite, mais la plus grande partie des hommes se tient prête à recevoir de même les subdivisions suivantes.

B. CAVALERIE.

Sauf les cas où elle doit se sacrifier pour sauver une partie des troupes engagées, la cavalerie ne peut attaquer l'infanterie que par surprise ou lorsque l'artillerie a fortement ébranlé celle-ci. Le jeu alternatif de l'artillerie et de la cavalerie constitue pour l'infanterie un des plus grands dangers : car elle se trouve dans l'obligation de se grouper pour résister à l'une et de se déployer pour éviter les pertes causées par les projectiles de l'autre.

Dans la lutte entre fantassins et cavaliers, les premiers ont l'avantage de la rapidité du tir, souvent aussi de la position et des formations combinées pour le flanquement, les seconds disposent d'une grande mobilité, du choc, du combat à l'arme blanche et presque toujours de l'effet moral : pour obtenir ce dernier, la cavalerie doit chercher à surprendre son adversaire et elle ne peut espérer y parvenir, sauf dans des circonstances locales très-avantageuses, qu'en agissant vers les flancs des lignes de bataille.

La cavalerie, pour charger contre l'infanterie, se forme en

ligne, en échelons, en colonne ou en fourrageurs, selon qu'il lui a été prescrit d'arrêter ou de retarder l'adversaire. La charge en ligne est la meilleure, car elle permet d'envelopper l'aile d'une ligne, la tête ou la queue d'une colonne, l'angle d'un carré ; mais elle doit disposer d'échelons de soutien si l'infanterie ennemie est soutenue par sa cavalerie : elle offre souvent l'inconvénient de ne pouvoir être renouvelée. La charge en colonne avec augmentation de distances a l'avantage de dissimuler ses forces et de suppléer au nombre par la succession des efforts : la colonne serrée ou à distance entière agirait avec trop de lenteur et n'arriverait pas au but ; il faut, en outre, remarquer que les cadavres des chevaux, entassés devant une troupe d'infanterie qui résiste, arrêtent souvent les efforts des dernières subdivisions de la colonne. Quelle que soit la formation adoptée, l'allure doit être la plus rapide pour diminuer la quantité des projectiles lancés par l'infanterie. Lorsque la charge a réussi, les cavaliers ralentissent cette allure afin d'être bien maîtres de leurs chevaux et de pouvoir se jeter sur les groupes qui résistent encore : ils se répandent de tous côtés et ils cherchent à faire des prisonniers. Si la charge a échoué, ils se rallient promptement en arrière ou sur les flancs et, s'ils sont en colonne, ils ont soin de démasquer rapidement la subdivision suivante.

La charge en fourrageurs n'est généralement employée que contre des fantassins déployés en tirailleurs : elle cherche à prendre leur ligne par le flanc et de façon que les cavaliers puissent se servir de l'arme blanche : la hardiesse, la promptitude, le bruit du galop et des cris des hommes, viennent à son aide et peuvent amener une débandade résultant de ce que les fantassins n'ont, en ordre dispersé, ni le calme, ni l'assurance donnés par le tact des coudes. On fait encore usage de la charge en fourrageurs lorsque le terrain ne permet pas d'agir en ordre compacte, lorsque l'on veut préparer la charge en formation rangée d'une troupe qui est en arrière, lorsque l'on veut faire une diversion amenant l'adversaire à se dégarnir de ses feux et à modifier ses dispositions.

§ III. *Cavalerie contre cavalerie.*

La cavalerie, à bonne distance d'une troupe de même arme, doit prendre l'offensive : l'initiative dans l'attaque est indispen-

sable à son succès : jamais la cavalerie ne doit attendre une charge de pied ferme. Dans le combat, l'avantage appartient à celle des deux troupes qui charge à fond, qui appuie ses ailes sur des soutiens mobiles, qui tombe sur les flancs de l'ennemi et qui montre la dernière sa réserve. La meilleure formation à adopter pour la charge est donc la disposition sur plusieurs lignes successives, la seconde étant destinée à flanquer la première, c'est-à-dire s'échelonnant derrière les ailes, et les autres ayant le rôle de la réserve : la formation en colonne n'est admise que si l'on n'a pas le temps de la déployer.

Lorsque, dans la charge, l'ennemi tourne le dos avant d'avoir été atteint, il y a lieu de craindre une embuscade : il peut se faire que l'adversaire, simulant une retraite, aille se reformer derrière une seconde ligne plus forte ou derrière des troupes d'infanterie solidement établies : il faut alors arrêter la ligne qui chargeait, la reformer, et si aucune surprise n'est certainement à redouter, lancer quelques fourrageurs ayant pour but de harceler l'adversaire.

Si deux troupes de cavalerie se traversent, le désordre est tel qu'il est imprudent d'aller tout de suite attaquer une seconde ligne : il faut arrêter la charge, faire un demi-tour et tomber sur la première ligne que l'on vient de traverser : la mêlée s'engage alors : chaque cavalier choisit un adversaire, surtout un officier : il dirige ses coups de sabre sur la tête, la figure ou la main de bride de l'homme qu'il combat et des coups de pointe à la poitrine ou au flanc : aucun cavalier ne doit rester en place.

Quand la charge a échoué, ou quand la ligne se retire sans avoir abordé l'ennemi, il faut lui laisser parcourir un certain espace et chercher à démasquer les soutiens : puis, profitant d'un pli de terrain ou d'une circonstance favorable, les officiers, qui ont appelé à eux les sous-officiers et les meilleurs cavaliers, passent devant leur troupe et l'arrêtent.

Pendant que la première ligne est engagée, les échelons formés par la seconde cherchent à favoriser et à achever son succès en tombant sur les flancs de l'ennemi, ou à la recueillir dans le cas d'un échec : ces troupes de soutien se tiennent à bonne portée pour remplir leur rôle, mais elles évitent de trop se rapprocher afin de ne pas être entraînées par la première ligne, si celle-ci est refoulée : elles ménagent toujours les intervalles

nécessaires pour permettre aux cavaliers repoussés de se retirer, lorsqu'ils ne peuvent s'écouler par les flancs.

Article III. — Artillerie.

§ I. *Modes d'action.*

Nous avons déjà donné, au *Titre V*, des notions élémentaires sur le rôle de l'artillerie de campagne et nous avons fait observer que le *cours d'artillerie* professé à l'école contient les détails techniques qui concernent cette arme : nous allons exposer maintenant comment elle prend part au combat, mais nous ne considérerons, pour le moment, que l'action des batteries divisionnaires, c'est-à-dire de celles qui sont attachées aux troupes d'infanterie et de cavalerie.

Le rôle de l'artillerie est de commencer le combat, afin de donner à la première ligne le temps de prendre ses dispositions, de le soutenir avec vigueur et de protéger, dans la poursuite comme dans la retraite, les troupes auxquelles elle est attachée.

Pour se rendre compte des effets que peut produire l'artillerie, il faut examiner l'emplacement des pièces par rapport au terrain, leur répartition, leurs positions par rapport aux troupes dont elles dépendent ainsi que par rapport aux lignes ennemies, et l'espèce des projectiles à employer.

Le terrain en avant d'une batterie doit être découvert pour que les pièces aient un champ de tir libre, pour que l'on puisse apprécier les distances et juger des effets produits par les projectiles : la position choisie est bonne si elle domine légèrement le but à atteindre et si les abords sont inclinés en pente douce vers l'adversaire : il faut éviter d'occuper des hauteurs élevées dont on ne peut battre le pied, à moins que ce résultat ne soit obtenu efficacement par des batteries voisines ou par la mousqueterie : quelquefois cependant on renonce sans inconvénient à battre les pentes d'un coteau si le plateau n'est abordable que par un seul point formant défilé et que peuvent enfler les pièces. Le sol en avant et sur les côtés des pièces est défavorable s'il est dur ou pierreux : une terre molle, marécageuse, coupée de sillons, est, au contraire, avantageuse. On met à profit toutes les ondulations du terrain, les haies, les bosquets, les enclos, les crêtes des hauteurs, pour dérober les pièces à

la vue de l'ennemi et les garantir de son feu ou des entreprises de sa cavalerie ; mais il faut avoir soin d'éviter la proximité des objets visibles ou élevés permettant à l'adversaire de repérer exactement les distances ; on doit aussi se ménager des débouchés faciles pour se porter en avant et des derrières assurés pour battre en retraite, ne pas prendre position près des ravins ou abris dont les tirailleurs ennemis pourraient profiter pour s'approcher impunément des pièces, enfin on ne masque les pièces ni à droite, ni à gauche, de façon que leurs feux soient facilement dirigés dans tous les sens.

En avant des lignes, l'artillerie gêne le feu de l'infanterie : elle peut cependant y être amenée, soit pour préparer une attaque décisive en profitant au loin d'une bonne position qui lui permet de prendre l'ennemi d'écharpe, soit pour assurer la retraite de troupes battues : elle doit alors tirer jusqu'au dernier moment sans hésiter à faire le sacrifice de ses pièces s'il doit en résulter un sérieux avantage pour son parti. Placée entre les troupes d'infanterie, l'artillerie restreint souvent l'action de la mousqueterie, car elle force les compagnies voisines à se ployer pour augmenter les intervalles qui lui sont nécessaires. Dans ces deux cas, les troupes qui sont à côté des pièces reçoivent beaucoup des projectiles destinés à celles-ci et tout mouvement exécuté en arrière est dangereux. En raison de la portée considérable de son tir actuel, l'artillerie doit donc se placer sur les ailes des lignes, de manière à seconder, autant que possible, l'action de la première ligne, sans y faire obstacle, ou prendre position derrière cette première ligne, de façon à tirer longtemps par-dessus les tirailleurs et leurs soutiens : elle peut ainsi se mouvoir facilement, modifier ses formations et changer de position. Si l'infanterie est en carré, elle l'aide à résister à la cavalerie en plaçant les pièces aux angles des carrés ou entre ceux-ci : dans ce dernier cas, les voitures se placent à l'intérieur des carrés : au moment de la charge, les canonniers tirent à mitraille, puis ils se retirent sur les carrés. Lorsque la cavalerie tente quelque mouvement tournant, l'artillerie l'appuie toujours et l'on peut dire qu'elle lui est plus utile qu'à l'infanterie, car la première de ces deux armes, agissant à l'arme blanche dans la charge, a besoin du secours des feux. Il faut éviter de grouper les batteries en nombre considérable ou de les diviser par pièce : la section de

deux pièces est toutefois avantageusement employée dans l'attaque ou la défense des défilés : une forte concentration d'artillerie, rarement admise, du reste, pour les batteries divisionnaires, ne peut être avantageuse que pendant un court instant et elle offre de sérieux dangers: ce n'est pas, en effet, la réunion des pièces sur un même point qu'il faut obtenir, mais la convergence de leurs feux sur un obstacle ou sur une fraction de la ligne ennemie que l'on a soin d'indiquer exactement: quant à l'isolement des pièces, il diminue l'efficacité de leurs feux et il permet à l'ennemi de les contre-battre aisément: l'action doit donc avoir lieu surtout par batterie. Dans chaque batterie, les caissons non employés, les chariots et autres voitures se disposent en deux ou trois échelons que l'on porte en arrière et sur les flancs des pièces afin de les soustraire aux projectiles lancés contre celles-ci.

L'artillerie cherche à renverser les obstacles élevés par l'ennemi ou les abris naturels dont il profite ainsi qu'à atteindre ses troupes : autant que possible, elle prend celles-ci d'écharpe ou à revers et elle est alors assurée de produire un effet moral considérable. Elle évite les canonnades lointaines, qui ont pour conséquence le gaspillage des munitions sans obtenir un résultat sérieux : elle ouvre le feu dès qu'elle aperçoit les masses ennemies ou les pièces opposées par l'adversaire : elle tire d'abord lentement pour voir l'effet produit par les premiers obus et régler la hausse. Les obus ordinaires sont employés à une distance supérieure à 2.000 mètres avec une forte charge et un faible angle contre des troupes placées dans des retranchements, dans des lieux habités ou derrière des ondulations: en deçà, on les tire de même avec une faible charge et un grand angle. Les obus à balles, contre des troupes manœuvrant à découvert en terrain uni, contre la cavalerie surtout, produisent de l'effet jusqu'à 2.000 mètres environ : au delà, les balles ont peu de force de percussion. Les boîtes à mitraille ne servent efficacement que de 300 à 600 mètres ; elles produisent de grands effets sur un terrain sec et résistant.

Pour se soustraire aux projectiles de l'artillerie, les troupes recherchent les positions abritées ; elles peuvent cependant encore les éviter, si les abris font défaut, en se portant de quelques dizaines de mètres en avant, lorsque le tir des pièces qui les ont prises pour objectif a été réglé: ce

petit déplacement échappe presque toujours à l'adversaire.

Quant aux pièces d'artillerie qui ne sont pas engagées, elles se forment en bataille ou en colonne, suivant les circonstances, mais en se dérochant le plus possible aux vues de l'ennemi. Celui qui les commande fait reconnaître le terrain environnant afin d'être toujours prêt à faire entrer ses pièces en action.

§ II. *Soutiens des batteries.*

L'artillerie n'a plus d'action défensive ni offensive dans le combat rapproché : elle ne peut, en outre, protéger ses flancs ni ses derrières : il en résulte donc que, pour assurer son indépendance et lui permettre de choisir des positions favorables, on se trouve dans l'obligation d'attacher aux batteries des compagnies d'infanterie ou des escadrons de cavalerie qui les défendent contre toute entreprise immédiate. L'organisation de ces soutiens se fait de deux façons différentes : les uns estiment que les soutiens doivent être, en quelque sorte, permanents afin de permettre aux batteries de choisir une position quelconque, du moment où elle est jugée favorable : les autres affirment que cette précaution est actuellement inutile, l'artillerie divisionnaire devant toujours rester intimement liée aux troupes de la division et pouvant tirer par-dessus la première ligne qui les protège très-efficacement ; ces derniers ajoutent qu'il est toujours possible de donner, à propos, un soutien spécial à une batterie si elle doit se porter au loin.

Faisons abstraction des pièces qui tirent par-dessus la première ligne et ne considérons que celles dont la position est aux ailes de cette ligne : ces dernières ont évidemment besoin d'être soutenues par des troupes d'infanterie ou de cavalerie.

La protection d'une batterie par l'infanterie se fait dans des conditions avantageuses lorsque le terrain est accidenté. Une compagnie ainsi employée peut se fractionner en trois groupes : le premier forme une ligne de tirailleurs qui se porte à quelques centaines de pas en avant, de façon à mettre les pièces en dehors de la portée efficace de la mousqueterie ennemie : le deuxième groupe forme une ligne de tirailleurs qui éclaire les abords de la batterie vers le flanc exposé : le troisième groupe se tient en ordre compacte en arrière, sur le côté des pièces et vers ce flanc, afin de s'opposer à tout mouvement tournant. La protection d'une batterie par la cavalerie se fait d'après un autre

procédé : un escadron qui en est chargé se partage en deux groupes distincts : l'un fournit quelques éclaireurs qui se portent au loin vers le flanc exposé en vue de prévenir à temps de tout mouvement tournant : l'autre, disposé en ordre compacte, se tient en arrière et sur le flanc de la batterie, à une distance assez grande pour se donner carrière de charge sur un terrain reconnu favorable. L'emploi de la cavalerie ne permet donc pas la défense des pièces en avant comme avec l'infanterie, à moins que les cavaliers ne combattent à pied, ce qui peut se faire dans certaines circonstances ; mais le soutien de la cavalerie facilite à l'artillerie l'exécution des feux jusqu'à la dernière extrémité ; car les cavaliers peuvent, après avoir repoussé les assaillants par une vigoureuse charge et donné ainsi le temps d'atteler, se retirer avec la même rapidité que les voitures.

L'attaque par l'infanterie d'une batterie placée à une aile et défendue par une troupe de même arme se fait à la fois de front et de flanc : contre les tirailleurs de la défense, l'attaque dirige elle-même des tirailleurs : ces derniers, parvenus à bonne portée des pièces, cherchent surtout à atteindre les servants et les chevaux : pendant ce temps, un détachement se porte sur le flanc isolé de la batterie, tant pour tourner la ligne des tirailleurs de la défense que pour attaquer le soutien et pénétrer au milieu des pièces. Si la batterie est défendue par la cavalerie, l'attaque de front par les tirailleurs présente moins de difficultés ; dès que ceux-ci ont pu franchir la zone de la mitraille, leurs feux rendent la position intenable. Les tirailleurs et le corps d'attaque profitent du moment où l'on attelle les pièces pour tenter l'assaut définitif et empêcher qu'on puisse emmener celles-ci : si la batterie se retire avant qu'ils aient pu l'aborder, ils la poursuivent par leurs feux. L'attaque par la cavalerie d'une batterie défendue par l'infanterie n'est pas possible de front : elle doit être dirigée sur le flanc extérieur. Si le soutien est formé par la cavalerie, la troupe d'attaque se partage en trois groupes : un groupe se disperse et charge en fourrageurs contre le front de la batterie : le deuxième dirige son attaque contre le soutien de la batterie : le troisième sert de soutien.

Dès qu'une troupe a pu pénétrer parmi les pièces d'une batterie qui n'a pas eu le temps d'atteler, elle néglige les coups de

feu des servants qui s'embusquent sous les pièces et les voitures : elle se dirige aussitôt vers les attelages, dont elle coupe les traits, si l'on ne veut garder ni les canons ni les caissons : elle peut encore atteler les voitures, ou emmener les attelages seuls, ou mettre les pièces et les armements hors de service, ou tourner contre l'ennemi les canons dont elle vient de s'emparer. La troupe qui est restée maîtresse de la batterie doit prendre tout de suite une bonne position pour résister à tout retour offensif du soutien. Si l'attaque a échoué, la ligne de tirailleurs protège la retraite quand les assaillants appartiennent à l'infanterie, la troupe se retire à la hâte hors de portée si elle est composée de cavaliers.

CHAPITRE III.

COMBATS LOCAUX.

Article I. — Notions préliminaires.

Nous venons d'exposer la tactique de combat des trois armes principales, infanterie, cavalerie et artillerie : pour en faciliter l'étude, nous avons dû enseigner chacune d'elles séparément ; cependant, en agissant ainsi, nous n'avons pas voulu indiquer que chaque arme possède une tactique absolument séparée et différente de celle des autres : sans doute, leurs modes d'action sont divers et c'est là ce que nous avons tenu à faire ressortir ; mais, en fait, une troupe au combat n'a qu'un seul but, la destruction de l'ennemi, et les formations qu'elle adopte pour y parvenir donnent lieu à des combinaisons analogues et peu variées, quelle que soit l'arme à laquelle elle appartient.

C'est encore pour simplifier l'étude du combat que, dans les principes posés plus haut, nous avons supposé la troupe agissant sur un terrain plat, à site presque uniforme.

Nous allons maintenant voir comment les trois armes agissent de concert dans les combats livrés sur des terrains de forme particulière : nous avons cru devoir choisir à cet effet les *positions* que l'on rencontre le plus souvent, telles que les hauteurs, les bois, les lieux habités et les défilés, dont la défense et l'attaque constituent ce qu'en langage militaire on appelle les *combats locaux*. Pour bien caractériser le rôle inhérent à chacun de ces objets ou parties du sol, nous ne considérerons

que la troupe même chargée de le défendre ou de l'attaquer, faisant abstraction des troupes voisines sur lesquelles elle pourrait s'appuyer. Nous supposerons, en outre, les positions retranchées ou non, mais en évitant de donner des détails qui font partie du *Cours de fortification* professé à l'école.

Article II. — Reconnaissances tactiques.

Nous avons donné, au *Titre VII*, la définition des *reconnaissances* : nous avons vu qu'elles forment toujours un moyen complémentaire de surveillance et de sûreté, mais qu'elles ont souvent aussi un but tactique. Ce dernier objet est celui de ces sortes d'opérations qui préparent tout combat : il y a donc deux sortes de reconnaissances tactiques, la reconnaissance défensive et la reconnaissance offensive, qui sont respectivement les bases indispensables de tout plan de défense ou d'attaque.

Le chef d'une troupe chargée de défendre une position reconnaît lui-même celle-ci ou la fait reconnaître par un de ses inférieurs. La *reconnaissance défensive* exécutée par un inférieur donne lieu à un rapport, à un levé et à des croquis. Le rapport, établi dans les conditions que nous avons déjà énoncées à propos des reconnaissances journalières, comporte : l'exposé des motifs qui justifient et permettent l'occupation de la position, c'est-à-dire les considérations relatives à son importance et à sa force ; la description détaillée des divers éléments de la position ; les propositions de mises en état de défense de certains points ; les projets de répartition des troupes et du système de défense. Le levé, pour les petites opérations, est généralement à une échelle variant de $1/20000$ à $1/5000$: quant aux croquis, ils sont faits à une échelle plus grande et surtout en vue de représenter fidèlement ce qu'une description écrite ne pourrait reproduire : ils sont fort utiles et doivent être aussi nombreux que possible. Cette reconnaissance, qui doit être faite avec le plus grand soin, et qui doit précéder toute défense, s'opère sans difficulté : quant aux éléments du rapport auquel elle donne lieu, et que nous venons de rappeler brièvement, ils sont entièrement contenus dans le *Titre VI*.

La *reconnaissance offensive* doit, en principe, préparer toute attaque : mais, dans bien des circonstances, elle ne peut être exécutée : en tout cas, on la fait presque toujours avec de grandes difficultés. Lorsque le chef d'une troupe se décide à

attaquer une position, il cherche généralement à la faire reconnaître sur plusieurs points à la fois. A cet effet, une petite unité tactique, une compagnie par exemple, sort des rangs et s'avance vers les abords de la position jusqu'à un abri où elle laisse une partie de son effectif, la moitié environ : l'autre moitié continue son mouvement jusqu'à un nouvel abri derrière lequel elle place un nouvel échelon : la marche se poursuit encore, des *points d'appui* ou *replis* successifs étant ainsi disposés sur la ligne de retraite, jusqu'au moment où le chef de la troupe juge à propos de s'avancer seul, ou accompagné de deux hommes, aussi près que possible de la première ligne de défense ; il s'arrête alors, et muni d'une bonne lorgnette, il examine la forme et la nature du terrain : il observe, s'il est possible, les forces et les dispositions des défenseurs ainsi que les retranchements qu'ils ont construits : il reconnaît les directions par lesquelles la position est abordable ; il cherche à déterminer les dimensions en hauteur et en largeur des parties ou objets du sol : il voit quel est le terrain préférable à l'action de chacune des armes : s'il en a le temps, il prend des notes, il fait un levé ainsi que quelques croquis, et il les remet au chef qui lui a confié sa mission : sinon, il fait un rapport verbal. En faisant exécuter cette opération sur autant de points qu'il faut, le commandant de l'attaque peut espérer obtenir les éléments nécessaires pour préparer son plan de combat : mais des reconnaissances ainsi faites ne peuvent généralement lui procurer que des renseignements topographiques, la défense ayant soin de masquer ses forces et ses dispositions de façon à les soustraire à toute investigation : pour obtenir les renseignements tactiques, on a recours à des attaques secondaires, à des diversions qui obligent l'adversaire à montrer une partie de ses forces et quelques-unes des dispositions qu'il a prises.

Article III. — Défense et attaque des hauteurs.

Les hauteurs dont nous allons étudier la défense et l'attaque sont celles qui, par leurs dimensions, sont comprises dans le terrain ondulé ou dans le terrain montueux à moyenne élévation.

§ I. Défense.

La première ligne de défense comprend des troupes d'infanterie et d'artillerie.

Les troupes d'infanterie en première ligne forment une ligne de tirailleurs ayant derrière elle ses renforts, ses soutiens et ses réserves partielles.

Les tirailleurs se déploient sur les pentes du coteau et profitent de tous les objets qu'elles contiennent pour appuyer leur arme, pour tirer avec justesse et pour s'abriter : ils ne sont point astreints à former une ligne continue : ils garnissent surtout les points qui donnent de bons flanquements, qui permettent de battre le pied de la hauteur et d'où ils peuvent converger leurs feux sur les principales directions de l'attaque : souvent la disposition du terrain permet de placer les tirailleurs sur plusieurs lignes se dominant réciproquement et donnant des nappes de feux qui augmentent considérablement la zone dangereuse pour les assaillants : les dernières de ces lignes sont alors formées par les renforts et les soutiens dont l'entrée en action dépend de l'intensité du combat. Lorsque les tirailleurs de la défense ont été repoussés, ils se replient sur leurs renforts, sur leurs soutiens et sur leurs réserves partielles ; puis toute cette première ligne démasque la position occupée par le gros, se retire à travers les intervalles de la ligne qu'il forme, y laisse une partie de ses hommes tandis que le reste se porte en arrière.

Les pièces d'artillerie, placées un peu en arrière de la crête militaire et défilées autant que possible, agissent par leurs feux absolument comme les tirailleurs d'infanterie : mais, tandis que ceux-ci dirigent leurs coups sur les tirailleurs assaillants, celles là font converger leurs projectiles sur les défilés, sur les réserves, de façon à rendre impraticable le terrain par lequel doit venir la masse des forces adverses et à isoler les tirailleurs d'attaque : elles se retirent généralement avant les tirailleurs de la défense, pour éviter les pertes considérables que leur fait subir la mousqueterie ennemie exécutée à bonne portée.

Les troupes du gros contiennent de l'infanterie, souvent de l'artillerie et quelquefois de la cavalerie : elles se placent en arrière et au-dessus de la crête militaire, prêtes à toute éventualité : elles ne prennent pas part au début de l'action : elles se couchent, ou elles sont cachées par quelque obstacle, ou encore elles sont protégées par une tranchée-abri. Quand l'assaillant, ayant repoussé la première ligne, se montre à

découvert sur le plateau, elles le reçoivent presque à bout portant par des feux de salve exécutés sur un faible front et renouvelés autant de fois qu'il est nécessaire, jusqu'à ce que les colonnes d'attaque commencent à montrer de l'hésitation : les pièces d'artillerie cherchent de leur côté à prendre d'écharpe les colonnes de l'assaillant et à combiner leurs feux avec ceux de la mousqueterie. La crête militaire est presque toujours la clef de la position ; c'est pourquoi le principal objet de la défense doit être de la conserver.

Lorsque l'assaillant, ne pouvant se maintenir sur cette espèce de terre-plein qui s'étend depuis la crête militaire jusqu'à la position du gros, renonce à continuer ses efforts et descend les pentes du coteau en se retirant, les troupes de la première ligne de défense se lancent à la poursuite et décident rapidement la retraite par de vigoureux retours offensifs : leurs tirailleurs se déploient de nouveau et reprennent leurs emplacements primitifs, attendant de nouveaux ordres soit pour continuer le combat défensif, soit pour passer à l'offensive et compléter le succès. Le gros ne quitte pas sa position.

Si les troupes d'attaque sont parvenues à repousser le gros de la défense, celui-ci se retire à son tour sous la protection de la réserve générale : cette réserve, composée de trois armes, a donc pour objet de recueillir les défenseurs refoulés : mais, pendant la première partie de la lutte à laquelle elle ne participe point, elle ne doit pourtant pas rester inactive ni groupée, car il faut qu'elle veille sur les flancs et sur les derrières de la position, qui, nous ne saurions trop le répéter, sont les points faibles de la défense d'une hauteur : elle détache quelques cavaliers pour surveiller le terrain aussi loin que possible et, si l'ennemi tente une attaque secondaire ou fausse, elle lui oppose des fractions constituées en force suffisante pour faire échouer ses projets. En tout cas, elle se tient abritée et quelquefois même près d'une position retranchée formant réduit : si le plateau n'est pas trop profond par rapport à l'effectif des troupes engagées, elle se place derrière la ligne de faite. S'il est nécessaire, elle protège par ses feux le mouvement rétrograde de la première ligne de défense et celui du gros : elle se fractionne pour former des échelons successifs placés sur des points dominants ou derrière des obstacles et disposés de façon à se flanquer réciproquement ainsi qu'à croiser leurs feux sur

les communications que l'ennemi est obligé de suivre : les tirailleurs formés par la réserve générale se déploient et s'embusquent aussi longtemps qu'ils peuvent : leurs renforts ainsi que leurs soutiens exécutent des feux de salve suivis de vigoureux retours offensifs contre les flancs des lignes des tirailleurs ennemis : les pièces d'artillerie cherchent à retarder la marche des colonnes adverses : la cavalerie s'oppose à toute attaque latérale en flanquant les troupes battues qui se retirent.

§ II. *Attaque.*

Les troupes d'attaque étant arrivées à distance suffisante prennent leur formation de combat.

Celles qui sont destinées à de fausses attaques ou à des mouvements tournants commencent l'action : elles se portent vers les flancs ou les derrières de la hauteur. Leur artillerie et leurs tirailleurs cherchent les points dominants, prennent position et ouvrent le feu : leur cavalerie fait des démonstrations au loin. Les défenseurs, auxquels on a dissimulé les dispositions et les forces des troupes chargées de l'attaque principale, sont inquiétés par ce mouvement effectué près de leur ligne de retraite : ils se trouvent alors dans la nécessité absolue de modifier leurs formations primitives ou, tout au moins, de distraire de fortes fractions, si ce n'est la totalité, de leurs réserves pour faire face à un danger imprévu : il en résulte que le principal effort de l'attaque, celui qui a pour objet d'enlever le plateau entre la crête militaire et la première ligne de défense, est d'autant diminué.

Pendant qu'a lieu cet engagement secondaire, les troupes destinées à l'attaque principale profitent de tous les couverts que présentent les abords pour s'approcher autant que possible : leur artillerie se place à bonne portée et de manière à tirer longtemps sans avoir besoin de changer de position : leurs tirailleurs se déploient, suivis de leurs renforts et de leurs soutiens : le gros et la réserve se tiennent masqués.

Quand les dispositions sont prises et quand l'action est vivement engagée dans les directions latérales, le signal de l'attaque principale est donné et celle-ci est dès lors vigoureusement conduite contre le point décisif. L'artillerie y concentre tous ses moyens. Les troupes d'infanterie de première ligne, fractionnées en petites colonnes précédées de leurs tirailleurs,

s'élancent sur les pentes du coteau : les tirailleurs prennent le pas de course, gagnent rapidement le pied de la hauteur, s'y reforment et gravissent les pentes : ils profitent des abris qu'elles offrent pour s'y embusquer et ouvrir un feu vif contre les défenseurs : ils recherchent les moins roides, c'est-à-dire celles qui partent des saillants de la crête militaire et qui sont moins bien flanquées par les défenseurs. Les renforts et les soutiens suivent les tirailleurs. Arrivée près de la crête, cette première ligne se reconstitue et, combinant ses efforts avec les attaques latérales, elle cherche à envelopper les troupes de la défense réunies sur le plateau : c'est un moment très-critique et qu'il faut rendre aussi court que possible : l'infanterie de l'attaque y est presque seule engagée, car il est rare que l'artillerie puisse la seconder dans cette phase du combat, tandis que l'infanterie et l'artillerie de la défense ont un champ de tir libre et très-favorable : il est donc de toute nécessité que les fausses attaques secondent, par leurs feux et par leur bruit, l'assaut dont le signal définitif n'a lieu qu'après une sérieuse préparation : les tirailleurs, suivis de leurs soutiens, se présentent alors à découvert et se lancent contre le gros de la défense, en profitant des moindres mouvements de terrain pour s'arrêter, se reformer et faire feu, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la position des défenseurs.

Quant au gros et à la réserve générale de l'attaque, ils ont suivi le mouvement en avant, tant pour recueillir la première ligne si elle venait à être repoussée dans l'assaut que pour l'appuyer au moment d'envelopper le gros de la défense. Si les assaillants de la première ligne ont échoué, le gros leur prête son secours et arrête la poursuite des défenseurs : si la position du gros de la défense ne peut être enlevée sans aide, le gros de l'attaque envoie une partie de ses forces à la première ligne : si celle-ci a chassé l'adversaire, le gros le fait poursuivre par des troupes fraîches, de façon à compléter rapidement le succès et à occuper fortement la hauteur conquise. Enfin la réserve, s'il est nécessaire, agit par rapport au gros, comme celui-ci par rapport à la première ligne d'attaque : au cas d'un échec, elle prend ses dispositions échelonnées et flanquantes pour assurer la retraite des troupes battues.

Article IV. — Défense et attaque des bois.

Les bois dont nous allons nous occuper sont plus particulièrement ces surfaces couvertes d'arbres auxquelles on applique surtout ce terme employé aussi, comme nous l'avons déjà dit au *Titre VI*, pour désigner les forêts, les parcs, les vergers, etc., dont nous ferons abstraction dans cette étude.

§ I. Défense.

La première ligne de défense se compose d'infanterie et d'artillerie.

Les troupes d'infanterie en première ligne forment une chaîne de tirailleurs ayant derrière elle ses renforts, ses soutiens et ses réserves spéciales.

Les tirailleurs se déploient sur la lisière du bois : ils sont généralement fort nombreux, car, dans les combats auxquels donne lieu la possession des bois, l'occupation de la lisière a la plus grande importance, et celle-ci peut être presque toujours considérée comme la clef de la position : pour augmenter la résistance sur la lisière, il arrive donc souvent que la ligne des tirailleurs est double, ce qui donne, en quelques endroits, au moins un homme par mètre : les premiers tirailleurs se mettent dans le fossé, et les renforts, déployés à leur tour, se tiennent près des premiers arbres. Les uns et les autres s'embusquent derrière le talus du fossé, les arbres, les abatis et les coupures : ils appuient leurs armes contre les troncs, sur les branches ou sur le sol. Toute la partie du périmètre du bois opposée au front d'attaque est ainsi occupée. Quant aux soutiens, ils se tiennent abrités sous le couvert, mais à très-petite distance de leurs tirailleurs, de façon à pouvoir renforcer rapidement leur ligne sur les points menacés lorsque le combat augmente d'intensité : cette possibilité d'avoir les soutiens à proximité, sans leur faire subir de pertes, est un des grands avantages de la défense des bois ; mais, comme la vue s'étend peu loin sous le couvert et que la direction du combat y est difficile, il faut avoir soin de les multiplier autant que possible.

Quant à l'artillerie placée sur la lisière, elle cherche à enfler les directions par lesquelles doit venir l'attaque et à faire converger ses feux en avant des saillants dépourvus de flanquement.

Le gros de l'action se passe donc en avant et sur la lisière du bois. Le chef de la défense doit, en conséquence, prendre toutes ses dispositions pour y rendre la résistance aussi opiniâtre que possible : du moment où le combat est engagé, comme il est extrêmement rare que le commandant des défenseurs puisse suivre les directions des diverses attaques, il en résulte que son rôle personnel est peu important : en outre, si les assaillants ont pu prendre pied sur la lisière, ils se trouvent dans des conditions plus avantageuses que les défenseurs, car le chef de l'attaque peut aisément combiner les efforts de ses troupes pour entrer sous le couvert ou l'envelopper, tandis que le chef de la défense n'a plus d'autre ressource que de prolonger la résistance sur les bords des avenues ou des clairières : c'est là que doivent venir se reformer les tirailleurs et que doivent avoir pris position les réserves spéciales de la première ligne de défense pour continuer la lutte, quand la lisière a dû être abandonnée : si les avenues sont parallèles au front d'attaque, elles seront avantageuses aux défenseurs : si elles sont convergentes vers un point intérieur, elles leur seront défavorables, car elles sont enfilées par les assaillants qui, en les longeant sous le couvert, peuvent aisément avancer dans le bois : en tout cas, les tirailleurs et les renforts de la première ligne de défense mettent à profit les plis de terrain, les escarpements et les ravins pour dresser des embuscades et se ménager de vigoureux retours offensifs : forcés de céder, ils reculent en convergeant vers la position occupée par la réserve générale, afin de ne pas gêner l'action du gros.

Le gros de la défense ne participe pas au début de l'action : il occupe une position aussi centrale que possible, à quelque rond-point ou carrefour, près d'une habitation qu'il peut mettre en état de défense, ou sur les bords d'une clairière intérieure : il s'assure des communications faciles, tant vers la partie de la lisière attaquée que vers les derrières : il détache les forces nécessaires pour appuyer la première ligne de défense : il recueille celle-ci lorsqu'elle a été repoussée, et il favorise sa retraite en prenant part au combat, soit en défendant une maison organisée comme réduit, soit en tirillant près d'une clairière, soit en profitant du couvert pour menacer, par de hardies contre-attaques, la marche de l'ennemi.

Il n'y a pas toujours de réserve organisée dans les troupes

chargées de défendre un bois, et il arrive souvent que le gros seul suffit : ce que nous allons dire pour la réserve s'applique donc au gros quand celui-ci doit en tenir lieu. Composée de troupes des trois armes, la réserve se place, soit près de la lisière opposée au front d'attaque et à l'intérieur du bois, soit au dehors sur quelque point dominant d'où elle puisse surveiller la ligne de retraite des défenseurs et s'opposer à toute démonstration ayant pour objet d'agir sur les derrières de la position : ce dernier emplacement est préférable : tant que l'ennemi n'est pas entièrement maître du bois, elle peut, par des détachements habilement conduits, inquiéter les flancs de sa première ligne d'attaque : si les troupes de la défense sont forcées de se retirer, elle prend position hors du bois en quelque point favorable d'où elle puisse, d'une part assurer la retraite et d'autre part retarder le débouché de l'adversaire : la cavalerie, grâce à sa rapidité, peut y être très-avantageusement employée.

§.II. *Attaque.*

Lorsque les troupes d'attaque sont arrivées à bonne distance, elles prennent leur formation de combat.

D'après ce que nous avons dit plus haut, la principale action est l'enlèvement de la lisière du bois : il faut donc la rendre aussi prompte, aussi sûre et aussi peu périlleuse que possible : dans ce but, les diversions et les démonstrations commencent l'engagement. Les diversions dirigent leurs tirailleurs et leurs pièces d'artillerie contre des points excentriques, souvent faiblement défendus et par où elles peuvent quelquefois pénétrer sous le couvert : elles font un feu nourri dont le bruit a pour conséquence immédiate d'inquiéter fortement les défenseurs auxquels l'horizon borné par le feuillage ne permet de se rendre compte ni de la force ni de la direction de ces fausses attaques. Les démonstrations lancent au loin leur cavalerie, et leur artillerie s'il est nécessaire, en vue d'exécuter un mouvement tournant vers la ligne de retraite de l'adversaire.

Lorsque ces mouvements secondaires ont produit leur résultat, lorsque l'engagement est devenu général sur les flancs de l'attaque principale, celle-ci se prononce vivement. L'artillerie concentre ses feux sur les objectifs choisis, généralement sur les saillants, et elle agit avec vigueur de façon à

rendre intenables les points de la lisière où l'infanterie assaillante doit aller prendre pied : c'est surtout à ce moment que son rôle est important, car lorsque la lisière a été enlevée, elle ne peut plus seconder l'attaque, si ce n'est en enfilant les avenues ce qui n'est pas toujours possible, et encore y est-elle d'un faible secours.

L'artillerie de l'attaque principale ayant obtenu un résultat sensible, la première ligne d'infanterie se porte alors en avant : elle forme presque toujours une épaisse ligne de tirailleurs dans laquelle sont entrés les renforts et que suivent les soutiens ainsi que les réserves spéciales : ces tirailleurs se conforment aux principes généraux de la marche à l'attaque, mais en ayant soin de se diriger vers les saillants battus par l'artillerie, de chercher à les envelopper et d'y faire converger tous leurs feux : ils se hâtent pour arriver jusqu'à la lisière et pour y prendre pied.

Lorsque la lisière a été enlevée, l'avantage de la position appartient à l'attaque, car le chef peut diriger, en raison même de l'intensité de la lutte sur les divers points, le gros qu'il fractionne selon les besoins ou qu'il fait agir en ordre compacte, et la réserve qui se porte soit derrière le centre de l'attaque principale pour le renforcer, soit vers les ailes pour les appuyer : ces mouvements échappent dès lors au chef de la défense.

Quant aux tirailleurs entrés les premiers sous le couvert, ils ont les arbres pour s'abriter absolument comme les tirailleurs de la défense, et ils se trouvent donc dans des conditions aussi avantageuses que ceux-ci, mais ils ont presque toujours l'inconvénient de ne pas connaître les directions des avenues et des sentiers qu'ils vont suivre : en outre, chaque obstacle que contient le couvert peut cacher une embuscade préparée par l'adversaire : ils ne doivent donc s'avancer qu'avec la plus grande prudence, tirillant avec réserve, suivis à très-courte distance par les soutiens formés en ordre compacte et destinés à repousser les contre-attaques. Les bords des avenues et des clairières sont attaqués par les tirailleurs comme la lisière extérieure, et l'artillerie seconde leurs efforts, si elle le peut.

Les défenseurs ayant été repoussés du bois, il s'agit d'en faire déboucher les assaillants qui s'en sont emparés : à cet effet, les tirailleurs d'attaque garnissent la lisière par laquelle s'est retiré

l'ennemi : les pièces d'artillerie font converger leurs feux sur le terrain qu'occupent encore les défenseurs hors du bois, tandis que la cavalerie, et, s'il est nécessaire, l'infanterie et l'artillerie du gros et de la réserve, cherchent à prendre de flanc les lignes formées par l'ennemi : le combat continue ensuite d'après la forme et la nature du sol extérieur.

Article V. — Défense et attaque des lieux habités.

Nous avons indiqué au *Titre VI* les quatre catégories que forment les lieux habités : pour le moment, nous étudierons seulement la défense et l'attaque des habitations isolées et des groupes isolés d'habitations.

§ I. Défense.

L'infanterie et l'artillerie sont plus particulièrement chargées de la défense des lieux habités : la cavalerie n'y prend part qu'accidentellement et presque toujours en dehors de la position.

L'infanterie forme la première ligne de défense et le gros : elle entre souvent dans la composition de la réserve.

La première ligne de défense comprend les tirailleurs, leurs renforts et leurs soutiens.

Les tirailleurs se déploient sur l'enceinte extérieure : ils profitent des obstacles qu'elle présente et des travaux défensifs qui y ont été exécutés pour appuyer leur arme, assurer leur tir et s'abriter : ils garnissent les saillants et les rentrants de façon à croiser leurs coups : ils se placent à peu près à raison d'un homme par mètre courant derrière les coupures et les clôtures des jardins extérieurs ; si des maisons sont à proximité de la partie de l'enceinte attaquée, ils les occupent à raison d'un ou deux hommes par fenêtre, par porte ou par créneau et ils donnent ainsi des nappes de feux au-dessus de l'enceinte, de façon à augmenter la zone dangereuse pour l'assaillant : ils cherchent à flanquer les points de l'enceinte où il n'y a ni clôture ni coupure et particulièrement les issues des voies de communication : ils tiennent sur place jusqu'à la dernière extrémité, laissant aux soutiens le soin de parer aux attaques latérales dirigées contre les points faibles. S'ils sont forcés d'abandonner l'enceinte, ils se retirent à travers les vergers et les

jardins, continuant à tirailler, protégés par les soutiens et les réserves spéciales qui occupent les voies latérales et les maisons ayant vue sur le terrain où la lutte se continue : lorsque des pièces d'artillerie ont été placées sur l'enceinte, ils ne se retirent qu'après que celles-ci ont été mises hors d'atteinte. Il faut avoir soin de ne porter sur la première ligne de défense que le nombre d'hommes strictement nécessaire, car l'enceinte extérieure n'est pas la clef de la position : en outre, si les hommes sont trop nombreux, ils se gênent et, en cas de retraite, ils sèment le désordre parmi les troupes qui sont en arrière.

Les renforts ne prennent part à la lutte sur l'enceinte qu'en cas d'absolue nécessité : ils se tiennent abrités dans les vergers, dans les jardins, dans les cours des premières maisons, où ils recueillent les tirailleurs repoussés.

Les soutiens et les réserves spéciales se placent dans les rues latérales défilées des projectiles ennemis : ils garnissent souvent encore les premières barricades, les portes, les fenêtres et les créneaux des maisons placées sur le front d'attaque ainsi que des maisons d'angle ayant vue sur les rues par lesquelles doivent forcément arriver les colonnes de l'adversaire : ils se fractionnent par petits groupes, de façon à pouvoir exécuter des feux de salve contre celles-ci et à prononcer, sans la moindre gêne, de vigoureuses contre-attaques : en cas de retraite forcée et définitive, ils se retirent vers la réserve et non vers le réduit dont la garnison doit avoir un champ de tir libre et étendu.

Les pièces d'artillerie de la première ligne de défense ne se placent à l'intérieur de la position que si l'on doit défendre à outrance la ferme ou le village : on les abrite alors derrière les haies et les levées de terre, loin des toitures faciles à incendier. Généralement l'artillerie se place en dehors : et de cette façon, elle n'a pas à craindre de voir ses pièces enlevées dans le cas où la défense serait brusquement repoussée, et cet emplacement sur les flancs lui permet de rendre d'aussi grands services : elle cherche à battre les routes et les avenues ainsi qu'à flanquer les saillants faiblement défendus par la mousqueterie : comme elle a sur les flancs de la position toute la mobilité désirable, elle peut changer d'emplacement, de façon à prendre d'écharpe la première ligne d'attaque au moment où celle-ci s'approche de

l'enceinte et où elle n'a plus alors le secours de sa propre artillerie, qui est obligée de suspendre son feu ou d'allonger son tir.

Le gros ne reste presque jamais compacte : il forme d'abord une garnison de réduit et puis plusieurs garnisons d'îlots ou de secteurs : souvent aussi ces dernières sont fournies par les réserves spéciales : chacune de ces fractions a un rôle parfaitement déterminé et auquel elle doit seule suffire : il faut avoir soin de les tenir éloignées du clocher ou de tout autre bâtiment élevé servant de point de mire à l'artillerie ennemie. S'il y a quelques pièces d'artillerie à cette seconde ligne de défense, on les place derrière les barricades élevées aux carrefours, ou aux places, vers lesquels aboutissent les rues venant du front d'attaque. L'infanterie de chacune des garnisons est aussi placée derrière les barricades, ou aux créneaux et aux fenêtres des divers étages des maisons bordant les rues et de celles qui forment les angles ; le rez-de-chaussée est surtout bon à occuper parce que le tir ainsi obtenu est plus rasant et parce que, en cas d'échec, les défenseurs ont plus de facilité pour se retirer. Outre la lutte directe que les troupes du gros soutiennent en défendant le réduit et les divers îlots ou secteurs, elles ont encore à s'assurer des communications pour la retraite, soit par les cours intérieures des habitations, soit par les étages supérieurs, où les murs sont moins épais : elles les surveillent pour les interdire aux assaillants qui chercheraient à s'en emparer de façon à cheminer à travers les maisons et à tourner les points fortement défendus, tels que les barricades et les maisons d'angle. Le réduit, quand il est bien choisi, est la clef de la position ; la garnison qui le défend et les autres troupes du gros qui la secondent doivent donc faire tous leurs efforts pour le conserver : tandis que la garnison du réduit tient ferme en position, les autres fractions de la seconde ligne de défense se répartissent par petits groupes dans les rues latérales, si les maisons des secteurs attaqués ont un assez grand nombre de défenseurs en suivant des directions reconnues à l'avance, ces petites colonnes se présentent inopinément devant les tirailleurs d'attaque qui arrivent désunis et elles peuvent les repousser avec succès.

La réserve générale, composée de troupes des trois armes, mais surtout d'artillerie et de cavalerie, doit, sauf de très-rares exceptions, se tenir au dehors, en arrière ou sur les flancs de

la position à défendre : à l'intérieur de la ferme ou du village, elle encombrerait les rues, et s'exposerait inutilement aux projectiles de l'attaque ; quelques groupes de cavaliers peuvent être cependant placés aux carrefours ou sur les places pour assurer les relations entre les diverses parties de la défense. Cette réserve a pour but de s'opposer aux mouvements tournants que tenterait l'attaque ; elle recueille la première ligne de défense chassée de l'enceinte ; elle seconde les efforts de la garnison du réduit en menaçant les flancs des assaillants et, si celle-ci est obligée de reculer à son tour, elle favorise la retraite en tenant quelque point dominant d'où elle retarde la poursuite du vainqueur et son débouché hors de la ferme ou du village dont il vient de s'emparer. Si l'attaque a échoué, elle harcèle les troupes battues jusqu'à ce qu'elles soient hors de portée.

§ II. Attaque.

Dans l'étude qui suit, nous avons supposé que le lieu habité à attaquer est faiblement mis en état de défense ; c'est, en réalité, ce qui se présente le plus fréquemment : lorsque les défenseurs ont retranché la ferme ou le village, l'attaque se fait dans des conditions particulières, et le *cours de fortification* professé à l'école en donne le développement ; en tous cas, il est toujours prudent de former quelques escouades de travailleurs munis de tous les outils nécessaires pour détruire les quelques retranchements qu'aurait pu construire l'ennemi, pour percer des murs, ouvrir des passages, etc.

L'attaque d'une ferme ou d'un village que l'ennemi défend solidement exige l'emploi de l'artillerie ; de nombreux exemples historiques prouvent que ce principe est absolu.

L'artillerie ouvre le feu ; si la position est inutile à garder, elle cherche à incendier les bâtiments : ses pièces s'établissent sur des points dominants, d'où elles peuvent faire converger leurs feux soit contre les saillants, soit contre les barricades et les bâtiments crénelés, soit à travers les rues, soit contre l'artillerie ennemie et surtout contre les pièces placées sur les flancs, afin de les forcer à se retirer, sinon la première ligne d'attaque ne pourrait s'approcher de l'enceinte. L'emplacement des pièces doit être tel qu'elles puissent tirer contre cette enceinte jusqu'au moment où les assaillants vont l'aborder.

Pendant ce combat préliminaire composé d'une violente

canonnade, les troupes destinées aux attaques secondaires se mettent en mouvement; elles suivent des directions latérales par rapport à l'attaque principale dont elles sont destinées à favoriser l'effort : l'artillerie et l'infanterie y prennent part. En outre, la cavalerie, soutenue, s'il est nécessaire, par quelques pièces d'artillerie, se porte au loin, vers la ligne de retraite, dans le but de faire des démonstrations qui inquiètent les défenseurs, d'activer la poursuite contre ceux-ci s'ils ont été refoulés et de prendre les fuyards.

Ainsi préparée par l'artillerie qui bat la position et par les diversions latérales, l'attaque principale se prononce : c'est l'infanterie qui l'exécute. Arrivée à bonne distance, la première ligne d'attaque prend sa formation de combat, composée de cinq lignes successives, celle des tirailleurs, celle des travailleurs, celle des renforts, celle des soutiens et celle des réserves spéciales. Les troupes se portent en avant, appuyées par leur artillerie, et agissent d'après les principes énoncés pour la marche des tirailleurs d'attaque : elles se hâtent pour gagner rapidement les zones dépourvues de feux que présentent les abords et pour arriver sur l'enceinte.

Au moment où les tirailleurs de l'attaque se trouvent en contact avec les tirailleurs de la défense, il se produit un temps d'arrêt dans la lutte : les assaillants, que leurs renforts et leurs soutiens ont suivis d'aussi près que possible, cherchent à se reformer : ils prennent de bonnes positions pour tirer et protéger ainsi les travailleurs occupés à créer des débouchés tactiques devant permettre le franchissement de l'enceinte et l'entrée sur le terre-plein qui la sépare des premières habitations. De son côté, l'artillerie de l'attaque suspend son tir pour prendre une nouvelle position plus favorable à l'action de l'infanterie, ou elle augmente la portée de ses coups, dans le but d'empêcher les soutiens de la défense de venir au secours des tirailleurs déployés sur l'enceinte.

Tous ces préparatifs étant achevés, le signal de l'assaut est donné : l'enceinte est franchie par les assaillants : le rôle principal appartient alors à la mousqueterie. Les tirailleurs des deux partis luttent dans les parcs, les vergers et les cours extérieures : les renforts et les soutiens de l'attaque cherchent à prendre en flanc les tirailleurs de la défense, à pénétrer dans les premières maisons et à s'en emparer.

Ce premier résultat obtenu, la lutte se continue à l'intérieur: fractionnés en petites colonnes mobiles, les assaillants combinent leurs efforts pour se rendre maîtres des habitations bordant les rues qui aboutissent vers les places dont la possession assure la chute des flots ou secteurs voisins: quelques tirailleurs isolés restent dans les rues et cherchent à s'avancer en suivant les murailles et en se portant successivement de porte en porte, de façon à s'abriter le plus possible tout en faisant le coup de feu: les travailleurs cheminent à travers les habitations pour y pratiquer des passages aux soutiens qui tâchent de gagner du terrain latéralement en traversant les cours intérieures ou en suivant les étages supérieurs, d'où ils peuvent seconder les tirailleurs qui s'avancent par les rues.

L'artillerie appuie, s'il se peut, cette première ligne d'attaque en rendant impraticables les directions par lesquelles des secours arriveraient aux défenseurs; elle tire sur les bâtiments élevés près desquels on est en droit de supposer en position les troupes non engagées de la défense: elle dirige quelques pièces contre le réduit, qu'elle tente d'incendier et dont elle isole la garnison: d'autres enfin se portent vers les derrières de la ferme ou du village pour inquiéter leurs défenseurs par leur bruit, hâter leur retraite et la rendre périlleuse, de concert avec les troupes disponibles de cavalerie.

Suivant le mouvement de la première ligne d'attaque, le gros et la réserve se sont portés en avant, tant pour prendre part à la lutte à l'intérieur que pour résister aux retours offensifs de la défense et pour recueillir les assaillants s'ils étaient repoussés. Le gros pénètre ensuite dans la ferme ou le village: tandis que la première ligne d'attaque s'empare des habitations de moindre importance, il prend ses dispositions pour enlever le réduit, qui est l'objectif principal: il procède à cet assaut par des attaques combinées et exécutées par l'infanterie. De son côté, la réserve générale veille sur les flancs et sur la ligne de retraite, mais elle reste en dehors: elle cherche à tourner et à envelopper les défenseurs: elle s'oppose aux contre-attaques que pourrait tenter la réserve de la défense: elle forme des détachements pour occuper les parties de la position qui ont été enlevées, soit avec l'infanterie dont elle dispose, soit même avec une partie de la cavalerie qui patrouille pour assurer les relations entre les diverses fractions de l'attaque: le reste de

la cavalerie se répand au loin de façon à accomplir la mission que nous lui avons déjà assignée. Si l'attaque est repoussée à l'intérieur, le gros et la réserve renforcent la première ligne, car une ferme et un village ne peuvent être considérés comme enlevés que si les défenseurs ont évacué le réduit, à condition toutefois que celui-ci ait été bien choisi : il ne reste plus ensuite qu'à annihiler les derniers efforts de la défense et à prendre les dispositions nécessaires pour s'assurer la possession définitive de la position ainsi que pour en déboucher : cette dernière opération s'exécute en raison de la forme et de la nature du terrain par lequel se retirent les défenseurs.

Article VI — Défense et attaque des défilés.

Nous avons défini les défilés et nous les avons classés en deux catégories au *Titre VI* ; en outre, nous avons indiqué au *Titre VIII* les précautions à observer pour les franchir : nous allons exposer les procédés admis pour les défendre et les attaquer : mais la défense et l'attaque d'un défilé absolu ou d'un défilé relatif sont si différentes qu'il est indispensable d'en faire une étude distincte.

§ I. Défilé absolu.

A. DÉFENSE.

La défense d'un défilé absolu et de longueur telle que le flanquement d'un bord à l'autre de la coupure soit efficace, doit, en principe absolu, se faire en arrière : tel serait, par exemple, un pont jeté sur une rivière dont les défenseurs voudraient assurer la conservation et empêcher l'accès à l'ennemi, mais sans le détruire et sans qu'il fût couvert par quelque retranchement : on obtient ainsi l'avantage d'opposer un front étendu à l'assaillant, tandis que celui-ci ne peut se former que sur un front étroit pour déboucher et, en outre, de l'accabler par un feu enveloppant : au contraire, si la première ligne de défense se place en avant du défilé, elle est facilement enveloppée et, en cas de retraite, elle paralyse la seconde ligne de défense, ce qui permet aux assaillants de franchir le pont en même temps qu'elle. L'histoire militaire nous montre de nombreux exemples à l'appui de la règle que nous venons d'indiquer. On a vu quelquefois des troupes battant en retraite laisser une arrière-garde sur la rive par laquelle s'avancait l'ennemi pour

profiter de quelques obstacles, bois, mamelons ou habitations, dont la défense permettait de retarder la poursuite et pour donner au gros de la troupe le temps de prendre ses dispositions en arrière du défilé : mais pareille méthode ne peut être que la conséquence de circonstances exceptionnelles, telles que le sacrifice absolu de l'arrière-garde, l'obligation de sauver un convoi ou la possibilité d'employer une position vraiment forte et excellente.

La défense immédiate d'un défilé se fait avec l'infanterie et l'artillerie : la cavalerie en forme presque exclusivement la réserve.

L'infanterie forme une première ligne et un gros.

La première ligne se fractionne en tirailleurs, renforts, soutiens et réserves spéciales. Sa disposition la plus naturelle est celle d'un demi-cercle dont les extrémités s'appuient à la coupure sur laquelle est jeté le défilé : c'est ainsi que se forme la ligne de tirailleurs : ceux-ci ne doivent pas se placer tout à fait contre le défilé, sinon ils s'exposent à voir le centre de leur ligne enfoncé par une vigoureuse charge de l'assaillant et cette même ligne coupée en deux parties : si la rive qu'ils occupent est dominante, si elle contient des habitations, des remblais, des bouquets d'arbres, ils peuvent en profiter pour se tenir près du défilé : sinon, ils s'en éloignent jusqu'à bonne portée, de manière toutefois à bien battre les extrémités du défilé ainsi que le terrain en avant et en arrière : ils modèrent leur feu tant que l'ennemi est sur l'autre rive et ils en augmentent l'intensité lorsqu'il traverse le défilé ou lorsqu'il en débouche. Les renforts n'entrent en action qu'au moment où les assaillants approchent du défilé. Quant aux soutiens et aux réserves spéciales, ils se tiennent couverts près des extrémités et du centre de la ligne : ils ne prennent part à la lutte que pour accabler les assaillants ayant franchi le défilé par des feux de salve exécutés par petits groupes et suivis de vigoureux retours offensifs, ainsi que pour permettre aux tirailleurs de se replier sur de nouvelles positions.

Les pièces d'artillerie qui secondent les efforts des tirailleurs sont placées aux ailes et au centre de leur ligne, mais en arrière s'il est possible et tirant par-dessus l'infanterie : les pièces placées aux ailes battent l'accès du défilé sur la rive ennemie et celles qui sont au centre enfilent le passage.

Le gros ne reste généralement pas tout entier groupé : il détache quelques fractions vers les ailes de la première ligne de défense pour les appuyer et les aider dans leurs retours offensifs : le reste prend position près d'un point qu'il met en état de défense, derrière un retranchement qu'il construit à la hâte en vue de retarder, si ce n'est d'arrêter, les assaillants maîtres du défilé et voulant en déboucher.

Quant à la réserve, surtout composée de cavalerie, qu'accompagnent au besoin quelques pièces d'artillerie, elle parcourt à droite et à gauche les bords de la coupure du côté de la défense, afin de s'assurer que l'ennemi ne tente pas de passer au loin et de tourner la position : si elle s'aperçoit de quelque entreprise de cette sorte, telle que passage à gué ou construction de pont flottant, elle cherche à s'y opposer et elle en fait avertir immédiatement le chef de la défense.

B. ATTAQUE.

Supposant toujours l'adversaire dans les conditions les plus avantageuses, nous ne nous occuperons point du cas où celui-ci aurait commis la faute de présenter la défense d'un défilé absolu en avant sans le secours des retranchements : il suffit alors de pousser vivement le centre de la première ligne de défense, ce qui donne à l'attaque l'avantage d'atteindre rapidement l'entrée du défilé, de ne pas s'éloigner de la ligne de retraite et d'éviter les feux de flanc des défenseurs placés au delà de la coupure : les assaillants ne doivent toutefois s'engager sur le passage avec les défenseurs repoussés que si ceux-ci sont démoralisés et culbutés en désordre, ou s'ils font des préparatifs pour détruire le défilé.

Pour que l'attaque d'un défilé absolu défendu en arrière puisse être tentée avec quelque chance de succès, il faut que celui-ci soit, autant que possible, placé au milieu d'un arc dont les deux extrémités se recourbent vers les défenseurs, c'est-à-dire au centre d'un coude concave : le tracé droit est moins avantageux le tracé convexe est défavorable.

L'infanterie et l'artillerie sont seules employées à l'attaque directe d'un défilé absolu : la cavalerie se porte au loin, en vue de chercher quelque passage à gué, ou tout autre, tel que la défense soit tournée : elle peut être secondée, dans cette démonstration, par les troupes des deux autres armes.

L'artillerie place une partie de ses pièces de façon à prendre d'écharpe la première ligne de défense, tandis que les autres canonent les obstacles derrière lesquels sont les tirailleurs ennemis, dans le but de rendre intenable le terrain voisin du débouché, d'en éloigner les défenseurs et de permettre aux premières troupes ayant franchi le passage de s'y établir sans encombrement : la plus grande partie, si ce n'est la totalité, des pièces est employée à ce double rôle, car la supériorité en artillerie est une des premières causes de succès dans l'attaque d'un défilé absolu solidement défendu.

L'infanterie forme une première ligne d'attaque et un gros.

La première ligne d'attaque se compose des tirailleurs, de leurs renforts, de leurs soutiens et de leurs réserves spéciales. Les tirailleurs forment une ligne enveloppante par rapport au passage : ils choisissent les points favorables pour appuyer leur arme, régler leur tir et s'abriter, car ils doivent rester le plus longtemps possible en position : ils contre-battent les tirailleurs ennemis et ils croisent leurs feux avec ceux des pièces chargées de dégager le débouché vers l'adversaire : leurs renforts, leurs soutiens et leurs réserves spéciales se tiennent abrités et ne viennent augmenter l'intensité du feu qu'au moment où l'assaut définitif va être livré.

Lorsque les feux de la première ligne d'attaque et de l'artillerie ont fait la place nette aux abords du débouché, quelques fractions du gros s'approchent du défilé en profitant de tous les accidents de terrain pour se masquer : celui qui les conduit donne à chacune d'elles un point de direction de l'autre côté de la coupure : une première colonne, peu nombreuse, ayant le même front que la largeur du défilé, se porte alors en avant au pas de course, franchit le passage sans s'arrêter, sans répondre au feu de l'ennemi et s'arrête au delà, sur la position qui lui a été indiquée : elle se déploie alors en tirailleurs et généralement elle s'appuie à la coupure, à droite ou à gauche, pour éviter d'être cernée : une seconde colonne exécute ensuite le même mouvement : les autres suivent, mais une à une, afin d'éviter l'encombrement. Cette nouvelle ligne d'attaque ainsi obtenue est appuyée par la première qui est restée sur la rive dont la troupe disposait : peu à peu elle se développe, portant son centre en avant, appuyant ses ailes à la coupure, dans le

but de refouler les défenseurs, de les couper et de les acculer à l'obstacle, ainsi que de permettre aux autres troupes assaillantes de franchir à leur tour le défilé. Lorsque les défenseurs ont été repoussés hors de portée, la première ligne d'attaque, qui était restée en position, se forme à son tour en colonne et franchit le défilé : jusqu'alors elle avait dû rester sur la rive dont on était maître afin de recueillir le gros dans le cas où, après avoir traversé la coupure, il aurait été obligé de se retirer.

Quant à la réserve générale de l'attaque, elle est relativement faible ; car, en cas d'échec, la poursuite par les défenseurs ne saurait être très-vive, la coupure étant un obstacle à leur marche rapide : ainsi que nous l'avons dit, cette réserve, surtout composée de cavalerie, essaye de tenter quelque mouvement tournant : si elle réussit, elle peut seconder puissamment l'attaque directe.

§ II. *Défilé relatif.*

A. DÉFENSE.

Autant il y a d'avantages à défendre en arrière un défilé absolu, autant il y a d'inconvénients à défendre de même un défilé relatif : en agissant ainsi, les défenseurs laissent libres les mouvements de l'ennemi à travers le passage plus ou moins rétréci et praticable ; or, c'est précisément ce qu'il faut empêcher ou retarder : s'il s'agit d'une rue, d'une route à travers bois, d'un col, il est évident que la défense doit commencer à l'entrée du défilé, se poursuivre à l'intérieur et se terminer à la sortie : c'est un principe qu'il faut absolument suivre, sous peine de subir un échec, ainsi que l'histoire militaire le prouve par ses nombreux exemples.

Nous avons déjà indiqué comment on défend les hauteurs, les bois et les lieux habités qui contiennent les principaux défilés relatifs : nous ne reviendrons donc pas sur la description des procédés employés : nous nous contenterons de constater que le principe est le même pour ce genre de combat, si différente que soit la constitution des défilés relatifs.

B. ATTAQUE.

L'attaque d'un défilé relatif que l'ennemi défend en avant, à l'intérieur duquel il peut ensuite prendre position et dont le

débouché sera encore tenu par ses troupes, après que celles-ci ont été refoulées, ne doit pas être tentée directement vers le passage.

L'artillerie et les tirailleurs de la première ligne d'attaque tirent dans la direction du défilé pour atteindre les troupes du gros et de la réserve de défense qui ont pu y être placées, mais cette action n'est que secondaire. Le principal effort doit être tenté sur les flancs, qui sont presque toujours plus ou moins accessibles et praticables : on y recherche, en tout cas, quelques chemins ou sentiers qui permettent de tourner l'obstacle et de prendre en flanc la ligne de défense : la plus grande partie du gros est employée à cette opération, tandis que la réserve se tient à un emplacement tel qu'elle puisse aisément soutenir ou recueillir les troupes engagées sur un front souvent fort étendu. En occupant quelques points dominants sur l'un ou l'autre flanc, souvent même sur les deux, le gros de l'attaque oblige les défenseurs à abandonner l'entrée et l'intérieur du passage.

Cependant on n'est maître d'un défilé que si on peut en déboucher : la dernière phase du combat consiste donc dans cette opération : tandis que les pièces et les tirailleurs de la première ligne d'attaque tiennent les flancs de la sortie, les troupes qui s'avancent par le passage se portent au delà sous leur protection, mais successivement, afin d'éviter l'entassement : elles prennent leur formation de combat et les premières s'efforcent de gagner du terrain en avant afin de faire place aux suivantes.

CHAPITRE IV

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

En raison des transformations subies récemment par la tactique, il est difficile de présenter pour cette partie si importante de la science militaire des règles absolues : nous avons cependant fait tous nos efforts pour obtenir ce résultat capital et, tout en profitant des enseignements des guerres du commencement de ce siècle, c'est particulièrement parmi les guerres modernes que nous avons recherché les exemples destinés à poser les principes : il eût été bon de donner le récit des faits qui nous ont servi de guides dans ce travail, mais une semblable étude aurait exigé des développements trop considérables, et nous avons préféré réunir, dans un bulletin bibliographique, les sources où nous avons puisé les règles ci-dessus émises.

Nous avons déjà indiqué, à la fin du *Titre V* et du *Titre VI*, quelques-uns des ouvrages dans lesquels on peut trouver des renseignements utiles sur la tactique actuelle, sur les formes du terrain et sur les caractères des combats locaux : nous allons compléter cette liste en énumérant les livres qui traitent plus spécialement de ces diverses questions : ce sont les suivants :

Titre XIII de l'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne. — *Observations*, émanées du ministère de la guerre en 1869, sur : *l'instruction sommaire pour les combats, l'instruction des tirailleurs, le service de la cavalerie en campagne, le service de l'artillerie en campagne.* — *Instruction pour la mise en batterie sur des terrains accidentés*, du comité d'artillerie, 1872. — *Instructions pour les troupes du camp de Châlons*, par M. le maréchal de Mac-Mahon, 1864. — *Prescriptions relatives aux exercices d'application des troupes de toutes armes*, pour le 6^e corps, 1872. — *Indications pour l'instruction à donner aux troupes du 4^e corps d'armée*, par M. le général Deligny, 1873. — *Instruction des tirailleurs*, par M. le général Ducrot, 1874. — *Tactique de combat*, par M. le général Lewal, dans le *Journal des sciences militaires*, 1874. — *De quelques récents travaux sur la tactique*, par M. le commandant Fay, 1869. — *Conférence sur la tactique des trois armes dans la division*, par M. le commandant Lanty, 1869. — *Conférence sur la tactique de l'infanterie*, par M. le capitaine Deschamps, 1870. — *Conférence sur la tactique de l'infanterie prussienne pendant la campagne de 1866*, par M. le commandant Heintz, 1869. — *Étude sur la tactique moderne de l'infanterie*, par M. le capitaine Borelli de Serres, dans la *Revue militaire de l'étranger*, 1873. — *Études sur la nouvelle tactique de l'infanterie*, par le major Scherff, traduction de l'allemand par M. le capitaine Couturier, 1873. — *De la cavalerie dans le passé et dans l'avenir*, par M. le colonel d'Andlau, 1870. — *Méthode d'enseignement du combat des tirailleurs*, par le général Waldersie, traduction de l'allemand, par M. l'ingénieur Dargniès, 1873. — *Physionomie du combat d'infanterie pendant la guerre de 1870-1871*, par le capitaine Boguslawski, traduction de l'allemand par M. le lieutenant Couturier, 1873. — *Conférence sur l'emploi de la cavalerie en Allemagne pendant la campagne de 1866*, par M. le colonel Charreyron, 1869. — *Conférence sur la tactique séparée de la cavalerie*, par M. le commandant Savin-Delarclosure, 1869. — *Projet de règlement sur les exercices de la cavalerie*, par MM. les officiers de la section de cavalerie à l'école militaire de Saint-Cyr, 1873. — *La cavalerie française pendant la campagne de 1870-1871*, par M. le colonel Bonie, 1871. — *Conférence sur l'artillerie de campagne*, par M. le colonel Saunier, 1869. — *Conférence sur le rôle de la fortification passagère dans les combats*, par M. le commandant Prevost, 1869.

COURS D'ART MILITAIRE

TITRE X

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN DÉTACHEMENT

TABLE DES MATIÈRES.

TITRE X

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN DÉTACHEMENT.

	Pages:
CHAPITRE I ^{er} . CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	579
ARTICLE I. — Définitions.....	579
— II. — Devoirs du chef de détachement.....	580
CHAPITRE II. DÉTACHEMENT D'ÉTAPE.....	581
ARTICLE I. — Objet	581
— II. — Composition.....	582
— III. — Règles de service.....	583
CHAPITRE III. PARTISANS.....	587
ARTICLE I. — Objet	587
— II. — Composition.....	587
— III. — Opérations générales.....	589
— IV. — Opérations particulières.....	591
CHAPITRE IV. DÉTACHEMENT DE FLANQUEURS.....	596
CHAPITRE V. ESCORTE, DÉFENSE ET ATTAQUE DE CONVOI.....	597
ARTICLE I. — Genres de convoi.....	597
— II. — Escorte d'un convoi.....	598
— III. — Défense d'un convoi.....	602
— IV. — Attaque d'un convoi.....	604
CHAPITRE VI. DÉTACHEMENT CHARGÉ D'UN FOURRAGE.....	605
ARTICLE I. — Reconnaissance préalable.....	606
— II. — Mode d'exécution.....	606
CHAPITRE VII. DÉTACHEMENT CHARGÉ D'UNE RÉQUISITION.....	608
ARTICLE I. — Reconnaissance statistique.....	608
— II. — Mode d'exécution.....	616
CHAPITRE VIII. POSTE DÉTACHÉ.....	620
CHAPITRE IX. DÉTACHEMENT ENVOYÉ EN POINTE	625
CHAPITRE X. DÉTACHEMENT DE MARCHÉ.....	627
CHAPITRE XI. DÉTACHEMENT TRANSPORTÉ PAR LE CHEMIN DE FER..	630
ARTICLE I. — Train militaire.....	630
— II. — Règles militaires d'exécution.....	633
CHAPITRE XII. DÉTACHEMENT TRANSPORTÉ PAR LA FLOTTE.....	635
CHAPITRE XIII. CONCLUSION.....	639
CHAPITRE XIV. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE	640

TITRE X

LES PETITES UNITÉS TACTIQUES EN DÉTACHEMENT.

CHAPITRE I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Article I. — Définitions.

Nous appelons DÉTACHEMENT toute fraction d'une unité tactique quelconque qu'un ordre supérieur emploie, définitivement ou temporairement, mais au moins pour plus de vingt-quatre heures, avec une mission parfaitement déterminée, presque toujours spéciale et secondaire, quelquefois indépendante : cette définition, qui s'applique à des cas nombreux, présente cependant quelques exceptions, ainsi que nous le verrons ultérieurement : dans la présente étude, nous ne nous occuperons que des détachements formés par les petites unités.

Il y a trois méthodes pour composer un détachement. Parmi ces méthodes, la meilleure est de détacher une unité tactique entière, mais il arrive souvent que l'effectif de l'unité ne correspond pas à la force nécessaire au détachement. On a recours alors à l'un des deux procédés suivants. Le premier consiste à prendre dans diverses unités les soldats, sous-officiers et officiers en quantité suffisante : nous avons déjà dit, à propos des diverses gardes de station et de marche, que ce système offre de graves inconvénients au point de vue de la discipline : on y a cependant recours quand la mission exige des aptitudes particulières. Il vaut mieux composer le détachement avec des fractions constituées extraites de diverses unités inférieures : on a même ainsi l'avantage, lorsque l'opération est périlleuse, de ne pas exposer une unité entière à disparaître, ce qui porterait un grand préjudice à l'organisation et au fonctionnement de l'unité supérieure.

Les principaux détachements dont nous allons étudier la composition et les opérations sont les suivants :

- 1° Les détachements de communication ;
- 2° Les détachements de partisans ;
- 3° Les détachements de flanqueurs ;
- 4° Les détachements chargés de l'escorte des convois ;
- 5° Les détachements opérant les fourrages et les réquisitions ;
- 6° Les postes détachés ;
- 7° Les détachements envoyés en pointe ;
- 8° Les détachements de marche ;
- 9° Les détachements transportés par voie ferrée ou par navire.

Les opérations exécutées par les détachements portent des appellations générales fort diverses dans les principaux écrits militaires, tant en France qu'à l'étranger : pour les uns, ce sont les *petites opérations*, ou *opérations secondaires*, ce qui ne caractérise nullement leur objet spécial : les autres leur donnent le nom de *petite guerre* qu'il faut réserver pour l'action particulière des partisans : nous les désignons simplement sous le nom d'OPÉRATIONS DÉTACHÉES, pour bien indiquer qu'on ne saurait les confondre avec l'objet des diverses gardes des camps ou des colonnes, ni avec celui des reconnaissances : elles en sont parfaitement distinctes. Ces opérations ne sont exclusivement ni du domaine de la tactique, ni de celui de la stratégie, mais de l'un et de l'autre : en outre, bien que presque toujours confiées à des détachements, elles sont aussi quelquefois exécutées par des troupes non détachées. Cette exception ne porte aucune atteinte à leur caractère particulier : elle montre combien, en raison de nombreux points de contact, on éprouve de difficultés à présenter la classification exacte des opérations d'une guerre en vue de l'étude théorique.

Article II. — Devoirs du chef de détachement.

Quelle que soit sa mission, le commandant désigné d'un détachement reçoit les instructions nécessaires du chef supérieur qui en a ordonné la formation. Les ordres qu'on lui donne sont destinés à lui faire connaître le but qu'il doit atteindre, les moyens principaux et éventuels qu'il peut employer pour y parvenir, le temps probable au bout duquel il doit avoir exécuté l'opération qu'il dirige. Il provoque de nouvelles explications s'il ne se rend pas bien compte des premiers ordres qui lui ont été

donnés : il s'informe des positions que doivent occuper les troupes des deux partis pendant qu'il agira isolément, ainsi que de tous les détails intéressants à connaître.

Avant le départ, il passe une minutieuse inspection des hommes, des chevaux et du matériel : il réunit son détachement et il lui communique les renseignements qu'il a obtenus, les consignes qu'il faut observer, les instructions qui peuvent être divulguées sans inconvénient : il insiste sur la nécessité de maintenir les règles inébranlables de la discipline et il indique nettement la part de responsabilité et d'initiative qui incombe à chacun des chefs : il met celui qui prend rang après lui au courant de tout ce qui concerne l'opération projetée.

Dans le cours de l'entreprise, il se tient, autant que possible, en relations suivies avec le chef supérieur dont il dépend ainsi qu'avec les commandants des troupes voisines. Il envoie au premier des rapports sur la marche générale de l'opération et il lui demande de nouveaux ordres s'il est nécessaire : il donne des renseignements aux autres et il en reçoit sur tous les événements intéressants.

Responsable, jusqu'à un certain point, du succès de sa mission, il jouit de la même autorité qu'un chef de corps pour la police, la discipline et le service des troupes qu'il commande : il dispose, en conséquence, d'une grande initiative pour mener à bonne fin l'opération qu'il dirige.

Après avoir exécuté sa mission, il ramène le détachement au corps dont il fait partie, ou il attend de nouveaux ordres, selon les instructions préalables qu'il a reçues : en tout cas, il adresse, au chef dont il dépend, un rapport détaillé dans lequel il rend compte de tout ce qui concerne l'opération exécutée sous ses ordres.

CHAPITRE II.

DÉTACHEMENT D'ÉTAPE.

Article I.^{er}—Objet.

Toute armée qui opère en pays ennemi laisse, sur sa ligne d'opérations, au fur et à mesure que son front s'éloigne de la base, des corps détachés dont le but est d'assurer les relations avec cette base : il en est souvent de même sur la ligne de

retraite d'une armée défensive résistant à l'invasion. Les détachements employés à ce service ont donc un rôle essentiellement stratégique : on les appelle détachements d'étape, de sûreté, de *communication* ou de *liaison*.

Les opérations de ces petits détachements sont nombreuses : en voici les principales :

Veiller à la sécurité de la ligne d'opérations depuis la base jusqu'au front et conserver intactes les lignes de communication entre les diverses parties de l'armée :

Investir les petits postes retranchés qu'occupe encore l'ennemi ou les défendre contre lui :

Former la garnison des petites places prises à l'adversaire :

Occuper, fortifier et défendre certains points stratégiques de seconde importance :

Protéger les magasins et les hôpitaux temporaires :

Assurer la circulation sur les routes et les voies ferrées, tant contre la rébellion des habitants que contre les incursions des partisans ennemis :

Fournir souvent les escortes des divers convois allant de la base d'opérations à l'armée ou inversement.

Ces détachements forment donc, en réalité, sur les derrières de l'armée, un système d'*arrière-postes* ayant un service de surveillance et de sûreté analogue à celui des diverses gardes en station ou en marche.

Article II. — Composition.

La composition des détachements d'étape dépend de l'attitude plus ou moins favorable ou hostile des habitants du pays dans lequel on fait la guerre. En principe, c'est l'infanterie qui en forme la base, mais on ne la prend pas dans les troupes de l'armée de campagne : elle provient autant que possible, de l'*armée territoriale* en France, de la *landwehr* en Allemagne. Quand les populations sont ouvertement hostiles, on adjoint souvent quelques pièces d'artillerie aux détachements fixes : le but de ce déploiement de force est surtout d'empêcher le retour des soulèvements partiels, ainsi que d'interdire aux habitants de favoriser l'action de leurs partisans ; il suffit souvent que la répression des premiers actes de rébellion soit énergique pour obtenir ce résultat : l'incendie et le bombardement de quelques

villages désignés comme les principaux foyers d'hostilité en sont les plus sûrs moyens, ainsi qu'une guerre récente nous en fournit de nombreux exemples : par ces procédés d'intimidation et de répression, les habitants deviennent soumis, si ce n'est même favorables : la circulation entre l'armée et la base d'opérations se fait ensuite sans danger.

On ne met de troupe de cavalerie dans un détachement d'étape que si l'on a signalé l'existence de partisans ennemis agissant à proximité, si le poste est en pays de plaine ou s'il est à grande distance des postes voisins : la cavalerie fait alors des patrouilles continues, de façon à parcourir la campagne environnante. Mais il doit toujours y avoir quelques cavaliers attachés au détachement : on les emploie comme courriers pour la transmission des ordres ou des renseignements et, si leur nombre le permet, on les fait quelquefois patrouiller.

Article III. — Règles de service.

Le poste favorable à l'établissement d'un détachement de sûreté est une ville, un gros bourg, une station de bifurcation, de dépôt ou de tête de ligne, c'est-à-dire un gîte d'étape pour les troupes ayant fait une marche par les routes, ou un point d'arrêt momentané ou définitif pour les troupes transportées par voie ferrée : on choisit de préférence les nœuds de communication.

Le chef d'un détachement d'étape jouit de la même autorité que le commandant d'une place en état de siège. Il choisit pour quartier une habitation centrale, telle qu'on puisse la mettre aisément en état de défense, s'il est nécessaire : sa demeure doit, en outre, être facile à indiquer et à trouver, de façon à rendre plus rapides et plus sûres les transmissions d'ordres et d'avis par les courriers ; il la fait, du reste, marquer par quelque signe apparent de jour et de nuit. Si l'occupation de la voie ferrée est l'objet important du détachement, c'est à la station même que s'établit le commandant d'étape : en tous cas, il y met une garde suffisante pour y assurer la régularité du service, envoyer quelques patrouilles sur la voie et défendre même les bâtiments de la station.

Il ne reçoit d'ordres que de son chef désigné et c'est à lui seul qu'il doit rendre compte des mesures qu'il a adoptées con-

formément aux instructions données ou pour parer aux éventualités imprévues.

Il centralise la possession de tous les édifices publics et il détermine l'emploi que l'on doit en faire pour les services de l'armée ; il conserve, s'il le juge convenable, les agents nationaux des postes, du télégraphe, du chemin de fer, de l'octroi, de la douane, ou il confie ces services à des agents pris parmi ceux dont il dispose. Il a la haute direction de toute l'administration politique et militaire de la région qui dépend de son poste : il fixe la responsabilité et les attributions de tous les fonctionnaires du gouvernement, de ceux de la municipalité, des membres du tribunal : il fait publier les peines qui auraient pour objet de réprimer les tentatives contre les soldats isolés, les rébellions et les intelligences avec les partis ennemis. Il ordonne la remise des armes qui seraient entre les mains des habitants. Il indique l'heure de fermeture des lieux de réunion publique ainsi que celle à partir de laquelle la circulation est interdite aux habitants dans les rues et celle de la libre circulation : il désigne les portes, ou les directions, que doivent prendre les habitants pour aller et venir, et la limite du terrain qu'ils peuvent parcourir sans être munis d'une autorisation écrite délivrée par lui : il prend, en un mot, toutes les mesures de police intérieure qu'il juge nécessaires à la bonne exécution du service du détachement.

Il fait passer des marchés avec les négociants de la localité, et par l'intermédiaire des agents municipaux, pour la fourniture des vivres de la troupe et pour l'approvisionnement des magasins qu'il a reçu l'ordre de former. S'il ne peut obtenir les quantités suffisantes par adjudication ou de gré à gré, et à un prix déterminé par les mercuriales des derniers marchés, il y pourvoit directement par des réquisitions en nature ou des contributions en argent.

Il fait établir un tableau complet de renseignements statistiques des diverses localités qui dépendent de son commandement : il ordonne aux hommes valides de se tenir constamment à sa disposition pour les travaux ou corvées qu'il juge à propos de faire exécuter : il met les chevaux, les voitures et les têtes de bétail en réquisition et il défend aux habitants qui en sont les propriétaires de s'en dessaisir sans son autorisation, sous peine d'une forte amende.

Il fait minutieusement examiner tous les papiers administratifs et tous les bâtiments publics : il fait enlever ou mettre sous scellé les documents utiles à consulter, surtout les cartes et les plans. Il donne des *sauvegardes* écrites ou effectives aux établissements qu'il est nécessaire de faire respecter dans l'intérêt de l'armée : si les troupes dont il dispose sont insuffisantes pour en faire le service, il y emploie des gens du pays et il rend les communes responsables des dommages que pourraient occasionner les violences des habitants.

Il cherche à tirer habilement parti de tous les motifs de discordes qui existent entre les habitants, pour établir un service d'espionnage complet : il obtient ainsi de précieuses informations sur tout ce qui intéresse la sécurité de son détachement et même de l'armée.

Il a sous ses ordres immédiats les services spéciaux à l'armée, tels que trésorerie, intendance, manutentions et magasins, hôpitaux, remontes, etc...

Les troupes qui composent le détachement sont logées chez les habitants, conformément aux principes que nous avons déjà donnés à propos des cantonnements : leur répartition se fait par fractions constituées entre des secteurs parfaitement déterminés, d'où on ne les déplace qu'en cas de nécessité absolue : de cette façon, les hommes connaissent bien les quartiers qu'ils occupent, ils peuvent s'y orienter de jour et de nuit, enfin les chefs ont une grande facilité à préparer leur plan de défense. Sans doute, cette permanence a de graves inconvénients et les infractions à la discipline sont nombreuses, mais on en fait disparaître les dangers en employant les soldats aux exercices, à des travaux de toutes sortes et en punissant sévèrement ceux qui manquent à leurs devoirs. Quant aux fausses alertes, il est bon d'en faire usage pour préparer les troupes, mais il ne faut pas en abuser sous peine de rendre les hommes indifférents et de ne plus les avoir sous la main en cas d'une véritable attaque.

Chaque unité tactique, si faible qu'elle soit, a sa place d'alarme, c'est-à-dire son poste de combat : elle s'y établit dès que le signal d'une alerte est donné et elle y reste jusqu'au moment où elle reçoit l'ordre de se rendre à la place d'alarme de l'unité supérieure dont elle dépend : elle se joint alors aux autres fractions de cette unité et elle agit selon les circons-

tances, mais presque toujours au point de vue de la résistance, le rôle des détachements d'étape étant essentiellement défensif. Quant au combat même, il a le caractère général de toute défense des lieux habités.

Autour du cantonnement, on établit de jour et de nuit un cordon de surveillance et de sûreté formé surtout de petits postes : ceux-ci se placent souvent à des distances considérables, surtout pendant l'obscurité, afin d'éviter aux troupes cantonnées toute fausse alerte : ils se tiennent près des voies de communication et des points reconnus comme permettant à l'ennemi de préparer une surprise : ils occupent, en outre, les points dominants et, par un système de signaux qu'il est facile d'établir, ils se trouvent en relation avec les postes intérieurs, particulièrement avec ceux qui ont des sentinelles sur les hauts bâtiments du cantonnement. On complète le service de ce réseau fixe par de petites patrouilles qui relient les postes et explorent les terrains dangereux. Derrière cette première ligne, près de l'enceinte du gîte d'étape, on dispose quelques postes destinés à soutenir les premiers, si ceux-ci venaient à être refoulés, et à garder immédiatement les points ou défilés par lesquels les routes et les chemins pénètrent à l'intérieur de la localité. En dedans du cantonnement enfin sont les postes de police et les piquets qui fournissent, surtout de nuit, de nombreuses patrouilles.

Quant aux troupes de passage, elles sont logées chez l'habitant ou bivaquées à proximité : elles se conforment aux consignes générales données par le commandant d'étape et elles concourent au service de sûreté dans des proportions déterminées par leur effectif ainsi que par la durée de leur séjour.

Enfin, les relations avec les habitants doivent être telles que ceux-ci, en pays ami, ne soient jamais hostiles à l'armée et, en pays ennemi, le soient aussi peu que possible. Le soldat doit respecter son hôte, sa famille, ses biens et sa demeure : il peut exiger de lui ce que lui accordent les règlements ou les conventions, mais tout écart qu'il commet doit être sévèrement réprimé : les résultats de la négligence ou de la tolérance à cet égard seraient l'indiscipline, le gaspillage, les émeutes et peut-être des malheurs désastreux.

Comme on le voit d'après cet exposé, les détachements d'étape occupent, en réalité, des *cantonnements de séjour*,

mais avec des modifications dans le réseau de surveillance qui se porte au loin afin de parer aux dangers résultant de l'isolement. Dans ces sortes d'opérations, le rôle vraiment délicat et difficile incombe au commandant d'étape, auquel il faut un caractère calme et froid, un esprit juste et éclairé, du tact et des connaissances étendues.

CHAPITRE III.

PARTISANS.

Article I. — Objet.

Les détachements de *partisans* sont organisés surtout en vue de faire la *petite guerre*, c'est-à-dire de harceler sans cesse les flancs et les derrières de l'armée ennemie, en profitant de la connaissance qu'ils peuvent avoir du terrain sur lequel ils opèrent.

Les partisans sont les adversaires désignés de tous les détachements de l'armée ennemie : leurs principales opérations sont les suivantes :

Inquiéter les lignes d'opérations et de communication de l'ennemi ;

Combattre par embuscade ou surprise les détachements qu'il forme ;

Détruire les voies ferrées, les lignes télégraphiques et les magasins sur ses derrières ;

Attaquer les convois qu'il expédie ;

Exécuter les fourrages et les réquisitions ;

Exciter et entretenir l'enthousiasme des populations amies, ou maintenir la soumission des populations hostiles.

Article II. — Composition.

Le chef d'un corps de partisans est désigné par le commandant de l'armée dans le rayon de laquelle il agit : il en reçoit ses instructions et, bien que jouissant d'une grande indépendance, il doit, autant que possible, se tenir en relation avec lui.

La force et la composition d'un parti varient selon le but que l'on se propose en l'organisant et la configuration du pays au milieu duquel il opère.

En principe, il faut éviter de former des corps considérables de partisans, parce qu'ils manquent de la mobilité suffisante pour agir avec rapidité et secret. Ils ne doivent pas avoir plus de 100 à 200 hommes : on ne leur donne un effectif plus élevé que s'ils sont destinés à faire des opérations de quelque importance, à attirer l'attention de l'ennemi sur un point excentrique, à dissimuler les positions et la composition d'une armée principale, à jouer un rôle capital tel que la guerre dans un pays montueux : dans ces diverses circonstances exceptionnelles, l'effectif d'un corps de partisans peut atteindre quelques milliers d'hommes et on le compose avec des troupes appartenant aux diverses armes et services. Dans tous les autres cas, on s'abstient de former des corps mixtes, qui sont peu faciles à manier avec promptitude et ensemble : si les partisans doivent agir dans un pays de plaine, on les prend dans la cavalerie : si le théâtre de leurs opérations est dans les montagnes, on y emploie des fantassins : on renforce souvent le corps de partisans de quelques pièces d'artillerie dont la présence est surtout un moyen d'intimidation : enfin, dans quelques circonstances, on fait soutenir les partisans de cavalerie par des partisans d'infanterie, que l'on transporte sur des voitures de réquisition.

Toute la cavalerie légère devant être surtout exercée au service des vedettes, des éclaireurs et des flanqueurs, c'est-à-dire à l'action hors ligne, il est facile de trouver dans les régiments qui la composent les hommes en quantité suffisante pour former des partis de cavalerie. Le recrutement est plus difficile en ce qui concerne l'infanterie : pour parer à cet inconvénient, certaines puissances ont cru devoir organiser, en temps de paix, des corps spéciaux dans les localités situées au milieu des pays dont la conformation particulière favorise la petite guerre : on a ainsi l'avantage d'employer des hommes connaissant parfaitement le terrain sur lequel ils devront agir en cas d'hostilités : mais ces corps locaux doivent être intimement liés à l'armée et sous la haute direction de l'autorité militaire : s'ils sont irréguliers, ils opèrent en désordre, ils causent plus d'embarras, ils commettent plus de dégâts qu'ils ne rendent de services, et ils sont souvent aussi redoutables à leurs compatriotes qu'aux troupes ennemies.

Article III. — Opérations générales.

L'action des partisans repose plutôt sur l'emploi de la rapidité et de la ruse que sur la force.

Parmi les opérations qui sont du ressort des partisans, il en est que nous traiterons plus spécialement ; telles sont les embuscades, la destruction des voies ferrées, l'attaque des convois, l'exécution des fourrages et des réquisitions, parce qu'elles sont souvent exécutées par des corps non détachés : pour le moment, nous allons indiquer les faits généraux d'un détachement de partisans.

L'énergie, le coup d'œil, la décision, l'audace et la ruse sont les qualités indispensables à tout chef de parti : il cherche à les communiquer à ses hommes en ne les habituant à ne compter que sur eux-mêmes. Quelles que soient les circonstances critiques dans lesquelles ils se trouvent, il leur recommande la probité, il leur interdit le maraudage et le gaspillage et il réprime sévèrement les actes de violence qui ne puiseraient pas leur excuse dans la nécessité absolue de se défendre contre les tentatives d'assassinat. Il ne néglige aucun soin pour s'assurer le concours des habitants dévoués à sa cause et pour se les rendre favorables en pays ennemi. Il entretient avec eux des intelligences ; il en emploie quelques-uns comme espions et il peut ainsi se renseigner sur les faits intéressants.

Les partisans cherchent à rendre dangereuse la circulation entre l'armée ennemie et sa base d'opérations : leur rôle n'est point décisif, puisqu'ils n'ont souvent qu'un objectif de faible importance : cependant leur action incessante a pour effet immédiat d'obliger l'adversaire à faire de nombreux détachements, ce qui affaiblit son front d'opérations ; ils ne doivent cependant pas profiter des occasions, même favorables, qui n'ont qu'un faible résultat, mais se réserver pour les coups de main hardis, ayant de grandes conséquences morales ou matérielles.

Les partisans marchent surtout de nuit : ils se reposent de jour afin de dissimuler leur nombre et leur présence : ils prennent toutes les précautions usitées en pareil cas. En marche, les directions sont souvent changées afin de déjouer les espions de l'ennemi et d'empêcher l'observation des indices.

On évite de traverser les lieux habités : si l'on est obligé de le faire, on les fait fouiller avant d'y entrer : puis, après les avoir franchis, on prend une fausse direction pour revenir à la véritable quand on est hors de vue des habitants. Autant que possible, on n'emploie comme guides que les hommes du détachement, connaissant le pays : sinon, on fait usage des cartes.

Le bivac s'établit dans les bois, dans les endroits éloignés des routes, dans les fermes isolées. Quel que soit le mode d'installation, les partisans sont toujours prêts à partir au moindre signal, ce qui doit être facile, car les hommes et les chevaux sont chargés aussi peu que possible. Le bivac n'a d'autres feux que ceux des cuisines, à moins que le froid ne soit trop rigoureux : on prend les plus grandes précautions pour cacher ces feux qui pourraient trahir la présence des partisans. Le réseau de sûreté ne comprend que quelques vedettes ou sentinelles placées sur des points bien choisis et de façon à ne pas être vues.

Si le parti est obligé de cantonner, on le divise par fractions constituées entre quelques grands bâtiments, ferme, église, château, gare, etc. ; chacune de ces fractions a son poste particulier relié avec celui des fractions voisines : en cas d'alerte, elle ne rejoint le gros du détachement sur la place d'alarme désignée qu'après s'être entièrement formée.

Au bivac, comme au cantonnement, les hommes sont toujours habillés et les chevaux sellés ; à tour de rôle, chaque tiers ou quart du détachement fait boire ou manger ses chevaux : si l'on cantonne, les cavaliers restent constamment dans les écuries et les fantassins n'occupent que le rez-de-chaussée ou les cours intérieures.

Quand le détachement a besoin de vivres et de fourrages, son chef se les procure par voie de réquisition : selon ses projets, cette demande est faite pour un effectif plus ou moins considérable que celui du corps de partisans : les objets requis sont généralement apportés aux troupes hors des habitations isolées ou des villages : on doit les payer ou donner en échange des bons réguliers.

Quant aux relations avec les habitants, elles dépendent de l'attitude de ceux-ci : le commandant des partisans ne doit négliger aucune précaution, aucune mesure pour s'attirer leur confiance : s'il craint des trahisons, il prend comme otages les

notables, il a recours aux menaces, qui produisent toujours leur effet et dont l'exécution ne se réalise qu'en cas d'absolue nécessité. Il répand de fausses nouvelles, il exagère ses propres forces, il fait croire à de grands succès, il annonce l'approche ou l'éloignement de troupes considérables : il emploie, en un mot, tous les moyens propres à démoraliser les habitants hostiles ou à encourager ses compatriotes.

Article IV. — Opérations particulières.

§ I. Embuscades et surprises.

Quand un chef de partisans veut attaquer l'adversaire, il prépare presque toujours une *embuscade* : on appelle ainsi une troupe en position cachée, qui a l'intention d'assaillir l'ennemi à l'improviste : l'attaque se fait alors par *surprise*, c'est-à-dire avec un avantage moral incontestable qui compense souvent, et avec succès, une grande infériorité numérique. Mais la surprise n'est pas toujours le résultat d'une embuscade ; elle provient aussi quelquefois d'une marche rapide, ainsi que nous le verrons ultérieurement.

Laissant de côté les embuscades que l'on dresse sur le champ de bataille au milieu du combat, nous allons étudier celles qui constituent de véritables opérations détachées, telles que l'attaque inattendue contre une reconnaissance, contre une garde de marche, contre une escorte ou contre un courrier.

D'après la définition même, le succès d'une embuscade repose plutôt sur l'usage de la ruse que sur celui de la force ; tous les stratagèmes sont donc bons à employer, sauf ceux que l'honneur condamne : mais, en pareille matière l'esprit inventif a un champ si vaste, les circonstances locales ont une si grande importance qu'il est impossible d'indiquer les meilleurs procédés à admettre : plus le moyen est nouveau, plus il offre de chances de succès.

Il existe cependant certains principes dont ne doit pas s'écarter le chef d'une troupe en embuscade. Il faut qu'il connaisse exactement les forces et les mouvements de la troupe ennemie qu'il va attaquer, le terrain où il veut embusquer son détachement et qu'il garde le secret absolu sur ses desseins.

Pour conduire la troupe au point choisi, le chef évite les

chemins fréquentés et ne l'y mène qu'en faisant de nombreux détours : il la fait marcher de nuit, s'il est possible. Si le détachement est rencontré par des habitants, ceux-ci sont emmenés et gardés jusqu'à la fin de l'opération.

L'embuscade doit être préparée à l'abri de quelque couvert naturel ou artificiel, dans un endroit assez spacieux pour contenir la troupe d'une manière commode, et présentant un terrain propice à l'attaque ainsi qu'une issue suffisante pour la retraite : le point favorable est à proximité de la route suivie par l'ennemi, mais de façon cependant que ses éclaireurs ou flanqueurs ne puissent découvrir le piège. La longue portée et la grande justesse des fusils actuellement en usage permettent à l'infanterie de dresser ses embuscades plus loin de la route que jadis : quant à la cavalerie, elle se tient au moins à bonne carrière de charge. On a soin de ne pas emmener les chevaux qui hennissent : il est défendu aux hommes de parler ou de fumer. Certaines conditions atmosphériques sont, en outre, avantageuses au succès des embuscades : parmi celles-ci, il convient d'indiquer le brouillard, le grand froid ou l'excessive chaleur ; il en est de même des orages, des vents impétueux et des fortes pluies, mais en observant que le vent chasse la poussière ou fouette la pluie contre le visage des soldats ennemis.

Dès que la troupe est établie à l'emplacement choisi, le chef met ses hommes au courant de ses intentions : il les renseigne sur l'effectif et la direction du détachement ennemi qu'il veut surprendre, sur les moyens qu'il compte employer, sur le résultat qu'il désire obtenir, sur la ligne de retraite qu'ils doivent suivre.

L'embuscade est entourée de quelques sentinelles ou vedettes très-rapprochées, peu nombreuses, parfaitement cachées, qui n'ont d'autre but que de prévenir de l'approche de l'ennemi et de dérober l'embuscade aux habitants. La troupe se tient prête au combat.

L'attaque ne commence que sur le signal du chef : elle s'exécute différemment selon l'heure choisie et le but à atteindre. En principe, du moment où l'embuscade se découvre, il est préférable que l'ennemi ait immédiatement contre lui toutes les troupes qu'elle contient : il n'est donc pas nécessaire d'avoir de réserve, d'autant plus que, si l'effet de la surprise n'a pas été satisfaisant, il est préférable pour les assaillants de se retirer ra-

pidement. Quant à l'objectif de l'attaque même, il doit, autant que possible, être le même pour tous : sans doute, quand on dresse une embuscade contre un convoi, il est souvent avantageux de profiter de son passage à travers un défilé pour l'assaillir en même temps à la tête et à la queue : mais il y a bien des chances pour que cette attaque combinée ne se fasse pas sur tous les points en même temps : on évite cet inconvénient en agissant avec ensemble et vigueur : c'est ainsi seulement que l'on peut avoir la certitude presque absolue de surprendre et d'accabler l'ennemi.

Si l'embuscade est destinée à une surprise de jour, aussitôt que le signal est donné, les fantassins font un feu à commandement, puis ils s'élancent sur l'adversaire, quand c'est l'infanterie qui s'est embusquée : lorsque l'embuscade est dressée par la cavalerie, les cavaliers prononcent immédiatement une charge vigoureuse : les uns et les autres poussent de grands cris afin d'augmenter l'alerte qu'ils produisent. Si l'embuscade a été découverte, la retraite commence tout de suite, car la troupe qui l'avait tendue se trouve presque toujours alors dans une position critique : il en est de même quand l'attaque a échoué, le chef d'un détachement ne devant pas continuer les engagements dont le succès lui paraît douteux.

C'est surtout l'infanterie qui prépare les embuscades de nuit. En principe, afin d'éviter que quelque coup de feu maladroitemment tiré ne vienne les dévoiler, les armes des hommes ne sont point chargées : au reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, le tir est peu efficace pendant l'obscurité et c'est surtout la baïonnette qui doit être employée. On n'a recours aux feux que si la troupe est parfaitement aguerrie, si l'ennemi est à très-courte distance et si le terrain est tout à fait uni : généralement, même alors, on n'exécute pas plus d'un feu de salve. Dans presque tous les cas, c'est avec la baïonnette qu'attaque une troupe d'infanterie en embuscade pendant la nuit : les hommes ont, pour ne pas se tromper, des cris et des signes de reconnaissance qui sont désignés à l'avance : on convient également d'une sonnerie ou d'un signal de retraite : avec ces précautions, on évite les méprises si fréquentes dans les combats livrés au milieu de l'obscurité.

Un détachement peut encore surprendre une troupe en se portant contre elle par une marche hardie et rapide suivie

d'une attaque brusque et vigoureuse. Dans ces sortes d'opérations, le chef de l'entreprise agit cependant avec prudence : il doit connaître parfaitement les habitudes, les dispositions et les forces de l'ennemi, ainsi que la direction à suivre, ou se faire conduire par un guide sûr : il profite des heures de repas ou de repos, du brouillard, de l'obscurité, des temps de grande pluie ou de tempête : il suit des chemins détournés : il garde toute sa troupe groupée. Quant à l'action même, elle se passe différemment selon l'objet que l'on se propose. Si la surprise n'a d'autre but que d'effrayer l'ennemi, de l'inquiéter, de lui donner une fausse alerte, de prendre quelques sentinelles ou éclaireurs isolés, toute la troupe s'engage en même temps : puis elle se retire rapidement après avoir obtenu le petit résultat qu'elle se proposait. Si la surprise est une attaque réelle, destinée à être poussée jusqu'à ses dernières limites, il faut que la première ligne engagée soit soutenue par une réserve : la lutte se continue ensuite d'après les règles données pour les combats locaux.

§ II. *Destruction des voies ferrées et des télégraphes.*

Depuis que l'emploi des chemins de fer a acquis une si grande importance pour les transports de mobilisation, de concentration, de ravitaillement et d'évacuation, le champ de l'action des partisans de cavalerie s'est considérablement accru.

La plus importante de leurs opérations est actuellement, sans contredit, la destruction des voies ferrées et des télégraphes sur les lignes d'opérations et de communication de l'ennemi.

La destruction en avant de l'ennemi, lorsque l'on bat en retraite, se fait en général de deux façons différentes : on peut avoir en vue le démantèlement de la voie pour en rendre l'emploi impossible à l'ennemi, et gagner ainsi du temps tout en se réservant les moyens d'en faire ensuite usage : ou l'on veut rendre la ruine des chemins aussi complète que possible. Mais ce n'est pas ainsi que doit agir un corps de partisans : son but est de faire, derrière l'ennemi, les plus grands dégâts aux voies ferrées, en mettant à profit un laps de temps presque toujours très-court : il faut qu'il ait à sa disposition les outils nécessaires, qu'il contienne assez d'hommes pour opérer rapidement le dé-

mantèlement sous la protection de patrouilles envoyées au loin dans le but d'avertir à temps de la présence de l'ennemi, et après avoir chassé les postes que l'adversaire pouvait avoir à proximité.

Les outils nécessaires pour ce travail à un détachement de 200 partisans sont les suivants :

20 pics à roc : 20 pelles : 4 clefs à fourche : 10 clefs à vis : 2 masses : 4 scies : 10 haches : 2 pinces ;

Quelques dizaines de kilogrammes de poudre ou de dynamite : quelques mètres de cordeau porte-feu et un peu d'amadou.

Ces objets, suffisants pour employer 72 hommes, sont transportés sur un chariot ou à dos de mulet.

Voici, dans ce cas, la manière d'opérer. Après avoir pris possession de la voie, le chef des partisans fait battre la campagne par de petites mais fréquentes patrouilles autour de la section de ligne qu'il veut faire démanteler : il dispose, en outre, sur des points favorables à la surveillance, quelques vedettes qui relient les patrouilles entre elles. Le travail commence aussitôt : les hommes, munis des pics, piochent le ballast le long des rails : ceux qui ont les pelles achèvent de découvrir les rails près des traverses en enlevant la terre : les clefs à fourche sont alors employées à dévisser les boulons des éclisses, tandis que les clefs à vis servent à enlever les crampons ou les vis des coussinets qui maintiennent les rails sur les traverses : puis les rails et les traverses sont mis de côté. On forme alors un bûcher avec les traverses : on y met le feu et on y jette les rails : les traverses se consomment, les rails rougissent et se faussent de manière à ne plus pouvoir servir sans passer au laminoir. En travaillant sans relâche pendant deux heures, les 72 hommes employés peuvent ainsi détruire 100 mètres de chemin à double voie.

Si l'on n'a pas les outils nécessaires, on peut employer l'un des procédés suivants selon les circonstances : briser avec des haches les boulons des éclisses, arracher un premier rail de ses traverses, l'employer alors comme levier pour enlever les autres, mais on marche ainsi très-lentement : enlever les pièces importantes des machines fixes, les roues et les boîtes à graisse des voitures : supprimer les aiguilles, leviers et autres appareils d'évitement, de croisement et de changement de voie, les en-

grenages des plaques tournantes, les grues, les signaux : pratiquer de larges coupures dans les remblais, mais surtout obstruer les tranchées par des éboulements : mettre le feu aux voitures, aux magasins, aux ateliers, aux dépôts de combustibles et aux bâtiments des gares : briser par la poudre ou la dynamite les chaudières des locomotives et des machines fixes : faire sauter les massifs de maçonnerie supportant les réservoirs d'eau : combler les puits : détruire par l'explosion les ponts, les viaducs et les tunnels s'ils sont une grande importance pour l'ennemi et si l'on ne prévoit pas que l'armée à laquelle appartient le corps de partisans puisse avoir bientôt l'occasion de les employer.

Il est arrivé souvent que des partisans opérant sur les derrières de l'adversaire ont mis à profit les lignes télégraphiques pour expédier de fausses nouvelles aux troupes ennemies qui se trouvaient à leur proximité : il est donc à souhaiter que chaque détachement ait à sa disposition quelque homme sachant manier les appareils de transmission afin de pouvoir employer à propos ce nouveau stratagème. Quand il n'en est pas ainsi, les partisans détruisent toutes les lignes télégraphiques dont ils sont sûrs que leurs compatriotes ne font pas usage : ils coupent et emportent les conducteurs ; ils scient ou cassent les perches ; ils enlèvent ou ils brisent les isolateurs, ainsi que les appareils de transmission et les piles électriques. Si les fils sont souterrains, ils font quelques petites tranchées pour les chercher et les mettre hors de service.

CHAPITRE IV.

DÉTACHEMENT DE FLANQUEURS.

En exposant, au *Titre VIII*, les principes relatifs au service de surveillance et de sûreté en marche, nous avons expliqué l'objet et le mode d'action d'une *flanc garde*. Cet élément du réseau des gardes de marche est essentiellement différent d'un *détachement de flanqueurs* : la flanc-garde est liée à la colonne qu'elle accompagne, le détachement de flanqueurs en est indépendant.

On organise un semblable détachement quand on veut relier des corps considérables agissant à de grandes distances, poursuivant par exemple une armée battue qui opère une retraite

divergente, et entre lesquels pourraient s'échapper quelques partis ennemis de faible importance: on l'emploie encore quand les ailes d'une grande armée sont exposées aux attaques des partisans de l'adversaire par suite de l'absence de tout obstacle matériel destiné à leur servir de protection.

C'est le commandant en chef qui a seul le droit de créer un corps de flanqueurs: ce détachement est généralement de petit effectif, quelques escadrons ou compagnies au plus. Si le théâtre de ses opérations est un pays de plaine, on le forme avec des troupes de cavalerie; si son action doit avoir lieu en terrain montueux, on l'organise avec des troupes d'infanterie. La force, la composition, le but et la durée de la mission sont fixés par le commandant en chef.

Le commandant d'un détachement de flanqueurs conduit sa troupe d'après les principes que nous avons donnés ci-dessus à propos des partisans, mais son rôle n'est généralement pas offensif; il doit surtout veiller à la protection des corps voisins, par conséquent il évite d'attaquer l'ennemi; il cherche toujours à rester en contact avec les troupes de l'adversaire et à s'opposer à l'action de ses partis détachés; s'il s'aperçoit d'un mouvement dirigé par l'ennemi vers les ailes ou le gros de l'armée à laquelle il appartient, il prend ses dispositions pour le retarder afin de donner aux corps qu'il couvre le temps de se préparer au combat. Quoique relativement indépendant, il doit cependant éviter l'isolement complet pour sa troupe, et ne pas perdre absolument toute relation avec les corps voisins. En marche et en station, il prend pour sa propre sécurité les précautions admises par les partisans; nous les avons déjà indiquées ci-dessus et nous les compléterons en décrivant le service des détachements de marche.

CHAPITRE V.

ESCORTE, DÉFENSE ET ATTAQUE DE CONVOI.

Article I. — Genres de convoi.

La conduite d'un *convoi*, considérée comme *opération détachée*, se produit surtout sur la ligne d'opérations qui va de la base jusqu'à l'armée et réciproquement: dans le premier cas, le convoi porte à l'armée les munitions, les vivres, les deniers,

les effets d'armement et d'habillement nécessaires aux troupes : dans le second cas, il ramène les voitures vides, il évacue vers la base les malades, les blessés, les prisonniers.

Les convois sont de trois sortes :

1° La première espèce comprend le convoi par route ; les moyens de transport employés sont les voitures et les bêtes de somme. Les voitures sont des caissons d'artillerie à chargement nettement déterminé, ou des chariots et fourgons d'administration dont le chargement est de 750 à 1000 kilogrammes pour deux colliers, ou des voitures de réquisition sur lesquelles on peut transporter au moins 500 et souvent 1000 kilogrammes par collier. Les mulets, dont on fait usage dans les pays montagneux, peuvent porter une charge moyenne de 100 kilogrammes chacun. On peut comprendre dans cette première espèce les convois de prisonniers et ceux de bestiaux.

2° La troisième espèce est le convoi par chemin de fer dont chaque wagon peut porter de 8000 à 10000 kilogrammes de marchandises.

4° La dernière espèce est le convoi par bateaux, dont les bases moyennes de chargement ne sauraient être déterminées.

Article II. — Escorte d'un convoi.

Le chef d'un convoi est désigné par l'autorité militaire qui a le pouvoir et la mission d'en organiser ; il doit être pourvu d'instructions écrites, aussi détaillées et aussi exactes que possible, sur le genre de transport, sur la nature du chargement, sur l'itinéraire à suivre, sur le temps qu'il peut consacrer à l'opération, sur la force de l'escorte, sur la situation des troupes des deux armées, sur la proximité ou l'éloignement des partisans ennemis, sur la conduite qu'il doit tenir dans l'attaque par ceux-ci et sur les sacrifices qu'il peut faire en cas d'échec. Dès que le convoi s'est mis en mouvement, le commandant de l'escorte est responsable de la mission qui lui est confiée : il se tient en relation, autant qu'il le peut, avec son chef au point de départ et avec son chef au point d'arrivée : s'il est nécessaire, il leur demande les instructions destinées à parer aux éventualités imprévues ; mais il ne reçoit d'ordres d'aucun autre que de ses supérieurs immédiats ou des commandants militaires dans le rayon d'action desquels il est momentanément.

La force de l'escorte dépend de l'importance, de la nature et du genre de convoi, de la distance à parcourir et du plus ou moins de danger que présente l'opération. On peut en calculer l'effectif moyen sur les bases suivantes : 5 à 10 hommes par voiture, 1 ou 2 hommes par mulet de bât, 1 homme par 5 prisonniers, 2 à 4 hommes par wagon, 15 à 20 hommes par bateau.

La composition de l'escorte dépend du genre de convoi et de l'aspect du terrain à parcourir. L'infanterie forme la force principale de l'escorte : elle est plus particulièrement employée à protéger immédiatement les voitures, bestiaux, mulets de bât, wagons et bateaux. La cavalerie est indispensable, surtout au pays de plaine et quand on suppose la présence des partisans ennemis, car elle éclaire au loin en avant et sur les flancs, de façon à permettre la préparation des mesures défensives : elle est très-avantageuse pour l'escorte des convois par voitures et par bateaux ; elle peut souvent suffire seule à l'escorte des prisonniers, des mulets et des bestiaux. Quant à l'artillerie, elle n'entre dans la composition de l'escorte que pour les convois considérables.

Un grand convoi de prisonniers, de voitures, de bestiaux ou de bêtes de somme doit être fractionné, tant pour éviter l'allongement pendant la marche que pour faciliter la défense. Dans un convoi par voitures, ce partage se fait par divisions de 100 voitures dont chacune est elle-même subdivisée en 4 sections de 25 voitures : les bestiaux, les bêtes de somme et les voitures ayant le moins de vitesse sont placés en tête du convoi ; les autres voitures sont réparties d'après l'importance de leur chargement, en plaçant autant que possible aux endroits les moins exposés celles dont le chargement est le plus précieux. La distance est de 100 à 150 mètres entre les divisions, de 20 à 25 mètres entre les sections ; les voitures sont rangées sur deux files toutes les fois que la largeur de la route et des défilés le permet ; elles se tiennent à une distance moyenne de 2 mètres les unes des autres. Les bêtes de somme et les bestiaux sont disposés sur quatre files, autant qu'on peut y parvenir. Les bateaux se rangent également en files, dont le nombre est déterminé par leur largeur et par celle du cours d'eau. Les prisonniers marchent toujours au moins à quatre de front.

L'escorte fournit des gardes de parc ou de marche et un gros.

Selon la direction de la marche, le rôle principal appartient à l'une des trois gardes de marche : l'avant-garde, l'arrière-garde et la flanc-garde de tout convoi par voitures, par bêtes, de somme, par bestiaux ou de prisonniers, sont fournies par la cavalerie qui se porte au loin en avant, en arrière ou sur les flancs, afin de pouvoir découvrir à temps les embuscades dressées par l'ennemi. A l'avant-garde et à l'arrière-garde, on adjoint quelques travailleurs munis d'outils, pris parmi les soldats ou parmi des habitants requis, dans le but d'aplanir les difficultés, de former rapidement quelque obstacle défensif, ou de rompre les ponts et de détériorer les chemins après le passage du convoi : dans les terrains accidentés, les flanqueurs sont fournis par l'infanterie : en tout cas, cette arme forme le gros de chacune des gardes de marche. Dans les convois par chemins de fer, il n'y a pas de garde de marche, si l'allure des trains est trop rapide : des reconnaissances faites à l'avance peuvent en tenir lieu : si l'allure des trains le permet, on peut employer les mêmes procédés que pour les convois par voitures. Dans les convois par bateaux, la cavalerie des gardes de marche parcourt les deux rives à de grandes distances : si l'infanterie fait le service des éclaireurs et des flanqueurs, elle est placée dans des bateaux particuliers, ou elle précède, elle accompagne et elle suit la flottille par terre.

Le gros de l'escorte, presque toujours entièrement formé par l'infanterie, est fractionné dans un convoi par voitures, à dos de mulet, de prisonniers ou de bestiaux : il donne autant d'escortes spéciales que le convoi contient de divisions : chacune de ces fractions se tient en tête ou en queue de la division à laquelle elle est attachée et, si les voitures proviennent de réquisitions, elle en fait surveiller les conducteurs par des hommes isolés. Le gros de l'escorte forme ensuite une réserve qui se tient en tête, en queue, au milieu, sur l'un ou l'autre flanc du convoi, selon la direction probable des attaques à redouter. Dans un convoi par chemin de fer, le gros de l'escorte occupe la locomotive, le tender, les premiers et les derniers wagons. Dans un convoi par eau, il fournit un groupe défensif à chaque bateau et une réserve qui occupe des bateaux spéciaux.

Avant le départ, le chef de l'escorte se conforme aux prescriptions générales que nous avons déjà indiquées pour la con-

duite de tout commandant de détachement : il s'assure, dans le cas d'un convoi par voitures, qu'il a à sa disposition quelques voitures vides, chevaux haut-le-pied, roues et timons de rechange : il fait, en outre, placer sur la première et la dernière voiture quelques madriers et planches permettant de faire une passerelle au-dessus des fossés de la route pour faire rapidement parquer le convoi sur le terrain voisin, s'il est nécessaire. Dans tous les cas, il fait exécuter quelques reconnaissances préalables et il ne donne le signal du départ qu'après leur retour : il règle la vitesse de marche et il veille à ce que les distances ne se perdent pas.

De sa personne, le chef de l'escorte n'a pas de place désignée : il parcourt souvent le convoi afin de s'assurer par lui-même que tout y est en ordre : dans le convoi par route, il a près de lui quelques cavaliers destinés à porter ses ordres. Si des voitures ou wagons se brisent, si des bateaux échouent, il cherche à en répartir le chargement sur les autres : lorsque ce résultat ne peut être obtenu, il brûle le tout, contenant et contenu, afin de ne rien laisser tomber entre les mains de l'ennemi.

Les convois par route font une halte d'heure en heure afin de reposer les hommes et les chevaux, et pour ramener les subdivisions du convoi à leurs distances régulières. Autant que possible, on ne fait pas de grande halte ; mais si on y est obligé, on la fait en quelque lieu sûr sans dételer les chevaux. On s'arrête à la nuit, loin des lieux habités, en un point découvert, favorable à la surveillance et à la défense, quelquefois dans un enclos : les troupes y bivaquent et l'on y forme le parc des voitures : nous en avons déjà donné la description au *Titre VII*.

Les convois par bateaux et par voie ferrée font leurs haltes dans des conditions variables, déterminées par les moyens et la vitesse de locomotion, les premiers près d'un point avantageux d'une rive, les derniers à proximité ou à l'intérieur des gares.

Quand le convoi, quel qu'il soit, est arrêté pour la nuit, les gardes de marche s'établissent en grand'gardes aux alentours et en surveillent les approches conformément aux principes admis pour le réseau de surveillance et de sûreté autour des détachements.

Article III. — Défense d'un convoi.

La première condition de succès dans la défense d'un convoi est que l'escorte soit prévenue à temps de l'attaque par l'ennemi : celle-ci est presque toujours une surprise préparée par une embuscade. C'est plus particulièrement près des défilés qu'un parti, voulant attaquer un convoi, s'embusque pour l'assaillir : c'est donc surtout aux environs des passages étroits et difficiles que les gardes de marche doivent redoubler d'attention pour découvrir les pièges tendus par l'adversaire.

Si l'embuscade a été éventée par les éclaireurs ou les flanqueurs, le chef de l'escorte fait serrer les voitures et maintenir le plus grand ordre dans le convoi : il l'arrête ensuite autant que possible hors de portée de la lutte, et il prend les mesures défensives qu'il juge le mieux appropriées aux circonstances locales : il pousse les tirailleurs de façon à débusquer les assaillants de leur position et il ne les fait renforcer qu'en cas d'absolue nécessité, afin de ne pas dégarnir le convoi même, près duquel il doit maintenir le gros de ses forces. Si l'escorte est victorieuse, elle se garde de poursuivre, afin de ne pas tomber dans quelque nouvelle embuscade : d'ailleurs, le chef d'une escorte ne doit pas perdre de vue que son devoir principal est d'amener à bon port le convoi qui lui a été confié : il ne prend donc jamais l'offensive, sauf si ce moyen lui est nécessaire pour le succès de son entreprise, et il évite le combat toutes les fois qu'il le peut.

Dans le cas où l'embuscade de l'ennemi a réussi à surprendre l'escorte, les éclaireurs et les flanqueurs se retournent vers le convoi dès qu'ils entendent les premiers coups de fusil : ils cherchent à agir latéralement sur les derrières des troupes qui attaquent, de façon à les prendre entre eux et le gros de l'escorte. Pendant ce temps, le chef de l'escorte fait serrer les voitures et multiplier les files, afin de diminuer la longueur du convoi à défendre : si les voitures doivent rester au milieu de la route, il en fait tourner les timons en dedans et il fait placer en travers les voitures qui sont à la tête et à la queue : s'il le peut, il fait former le parc ou gagner un enclos : les conducteurs mettent pied à terre et tiennent les chevaux d'attelage : ensuite quelques tirailleurs fournis par le gros se déploient

pour refouler l'ennemi aussi loin que possible du convoi. La marche n'est reprise que si l'on est maître de la route et des abords.

Si l'ennemi attaque un convoi parqué, la première ligne de résistance est formée par les postes de surveillance et la défense se fait généralement dans des conditions favorables, à moins que l'emplacement du parc n'ait été mal choisi.

Lorsque le feu prend à quelques voitures pendant le combat, on les éloigne, en ayant soin de n'en pas laisser d'autres, particulièrement celles de munitions, sous le vent de celles qui brûlent : on prend les attelages des voitures ainsi abandonnées pour renforcer ceux des voitures que l'on conserve. Quand le combat semble défavorable, on essaye de faire partir les voitures dont le chargement est le plus précieux en profitant des accidents du sol et de la proximité des postes : on laisse alors les autres, particulièrement celles qui portent les vivres et les liquides. Si la lutte est trop meurtrière et si le chef de l'escorte a la conviction de ne pas pouvoir sauver une partie ou la totalité du convoi en la continuant, il fait mettre le feu aux voitures, il cherche à emmener les chevaux ou il les tue s'il ne le peut, puis il tente, par une action vigoureuse, de se frayer un passage à travers l'ennemi.

Lorsque l'on défend un convoi de prisonniers, on leur prescrit de se coucher pendant le combat et l'on punit de mort toute infraction à cet ordre.

Lorsqu'un convoi par chemin de fer est attaqué, une partie de l'escorte reste dans les wagons et tire contre les assaillants, tandis que l'autre partie sort des voitures et cherche à prendre, près du train, quelque position favorable : l'escorte peut, du reste, être secourue à temps par les patrouilles ou les gardes voisines et même par les hommes envoyés en éclaireurs ou en flanqueurs quand la faible vitesse du convoi a permis de les employer : si l'on s'aperçoit de quelque tentative de destruction de la voie faite pendant le combat, en arrière du convoi, on se hâte de s'y opposer à l'aide d'une partie de l'escorte, puis on fait revenir le train jusqu'à un point hors de portée de la lutte en attendant les résultats de l'engagement.

La défense d'un convoi par eau se fait avec les tirailleurs placés par petites fractions sur les bateaux, mais de concert avec les parties de l'escorte qui suivent les rives par terre :

celles-ci doivent avoir soin de conformer leur vitesse à celle de la flottille, afin de ne jamais la laisser isolée.

Article IV. — Attaque d'un convoi.

L'attaque d'un convoi est presque exclusivement du ressort des opérations exécutées par les partisans.

Les moments favorables à cette action contre un convoi par route sont les haltes, lorsque le convoi commence à parquer après une marche fatigante ou quand les chevaux sont conduits à l'abreuvoir, et la marche quand le convoi s'engage dans un défilé ou dans un pas dangereux, quand il est au coude d'une route, quand il gravit une montée difficile.

Il y a deux méthodes différentes pour attaquer un convoi par route ; on peut harceler sans cesse l'escorte ou tenter une seule mais vigoureuse action.

Les partisans harcèlent un convoi surtout quand ils sont moins forts que son escorte : ils sont tantôt en tête, tantôt en queue, tantôt sur les flancs, de façon à refouler les éclaireurs et les flanqueurs, faisant le plus de mal possible aux attelages et aux bêtes de somme, reculant et disparaissant dès que l'escorte se dispose à prononcer un retour offensif, revenant ensuite à la charge sur un autre point, mais évitant tout engagement sérieux : la cavalerie est seule à même d'agir ainsi et elle peut, en faisant usage de sa grande mobilité, obtenir de brillants résultats sans subir de pertes sérieuses.

Lorsqu'un parti veut essayer d'enlever ou de détruire complètement et en une seule fois un convoi par terre, il dresse une embuscade à l'entrée, à la sortie ou à l'intérieur d'un défilé, au point le plus favorable pour surprendre l'escorte. L'attaque se fait autant que possible en ligne enveloppante : quelques hardis cavaliers se lancent sur les éléments épars du réseau de surveillance, les refoulent sans leur donner le temps de se réunir, se jettent sur l'escorte et tâchent de semer le désordre dans le convoi. Les fantassins, ou les cavaliers qui ont reçu l'ordre de combattre à pied, se déploient en tirailleurs : ils profitent de tous les abris pour s'approcher du convoi : ils tirent sur les chevaux d'attelage et sur les bêtes de somme : ils coupent les traits : ils mettent en travers les premières et les dernières voitures pour barrer le chemin et, s'ils le peuvent, ils

incendient les voitures, surtout celles de munitions. Si une partie de l'escorte et du convoi s'éloigne, on la poursuit hardiment et sans relâche avec une fraction du corps d'attaque, mais après avoir acquis la conviction que ce mouvement n'est pas une feinte. Après le succès, on laisse l'escorte s'éloigner si l'on ne peut espérer s'en rendre maître et l'on se hâte de mettre en lieu sûr les prises que l'on vient de faire : on renforce les attelages des voitures ayant le chargement le plus important et on les emmène : on brûle ce que l'on est forcé d'abandonner. Pendant cette dernière partie de l'expédition, le chef des partisans veille avec soin à ce que l'escorte battue soit refoulée aussi loin que possible : il ordonne de procéder avec ordre : il réprime immédiatement tout acte d'indiscipline ou de gaspillage, toute scène de violence et d'ivresse.

Lorsque l'on veut attaquer un convoi par chemin de fer, on a toujours le soin de dresser une embuscade près d'un point de la voie où l'on a préparé un déraillement : pendant que l'escorte cherche à se reconnaître après l'accident, le corps d'attaque se précipite sur les wagons, fait autant de prisonniers qu'il le peut et met le feu au chargement, car il y a presque toujours impossibilité de l'emporter.

Pour l'attaque d'un convoi par bateaux, on prend généralement position sur quelque point dominant de la rive, de façon que l'on puisse accabler l'escorte : on en prépare, du reste, souvent le succès en obstruant partiellement, si ce n'est totalement, la navigation près du point où est dressée l'embuscade ; on peut, en outre, harceler sans cesse un convoi par eau, ou livrer à son escorte une seule mais vigoureuse action, absolument comme contre un convoi par terre.

CHAPITRE VI

DÉTACHEMENT CHARGÉ D'UN FOURRAGE AU VERT.

On appelle d'une manière générale *fouillage* une opération destinée à fournir à une troupe les denrées de toutes sortes qui lui sont nécessaires : les fourrages sont de deux sortes, au vert et au sec ; nous allons d'abord exposer les règles applicables au fourrage au vert.

Article I. — Reconnaissance préalable.

Le *fouillage au vert* est une opération dans laquelle une troupe de cavalerie va plus ou moins loin de son camp ou de son cantonnement pour couper sur pied et rapporter les plantes ou herbes fourragères nécessaires à l'alimentation des chevaux. C'est un fait qui se produit fréquemment, surtout parmi les escadrons de la cavalerie de contact qui doivent être pourvus d'une grande mobilité et qui ne peuvent, par conséquent, emporter avec eux les approvisionnements suffisants.

Le fourrage au vert, en pays ennemi comme en pays ami, n'est exécuté que sur ordre supérieur : l'officier qui est chargé de le diriger doit fournir un bon régulier comme décharge du dommage causé aux propriétés des particuliers.

L'opération donne lieu à une reconnaissance préalable dans laquelle on calcule le rendement moyen d'un are de terre labourée ou de pré, ainsi que le nombre nécessaire d'hommes pour faucher les plantes dans un laps de temps déterminé. Lorsque le terrain est de qualité médiocre, on peut estimer à peu près de 1500 à 2000 kil. de fourrage vert pour la production d'un hectare ; dans un bon terrain, ce rendement atteint jusqu'à 3000 kilog. Il faut environ de 100 à 150 hommes pour faucher un hectare en une heure. La ration moyenne du cheval au vert est de 40 à 50 kilog. : un cheval, employé comme animal de bât, peut porter 3 rations formées en 2 trousses de 60 à 75 kilog. chacune : sur un fourgon du train à 2 colliers, on peut aisément charger de 20 à 30 rations.

Les calculs préparatoires étant faits, on détermine le nombre de *fouilleurs* en raison du temps que l'on veut consacrer à l'opération, et le nombre nécessaire d'outils, ainsi que le nombre de chevaux employés comme animaux de bât, ou le nombre de voitures, selon que l'on emploie l'un ou l'autre moyen de transport.

Article II. — Mode d'exécution.

D'après sa définition, le fourrage au vert n'est pas toujours une opération détachée : on peut y avoir recours, en effet, à tout moment, et la troupe qui en est chargée n'est pas toujours un détachement.

La troupe qui va fourrager se partage en deux fractions : la première comprend les fourrageurs, munis de leur arme et de leur outil, conduisant les chevaux ou les voitures sur lesquels sont placés les sacs, les troussees et les cordages ; la seconde fraction est l'escorte.

Avant le départ, l'officier qui dirige l'expédition envoie quelques patrouilles de reconnaissance dont il attend les rapports ; il fractionne ensuite son escorte et les voitures ou les chevaux de bât de la même façon que pour tout convoi : il se conforme, en outre, aux principes généraux que nous avons donnés pour la conduite d'un chef de détachement.

A l'arrivée sur l'emplacement du fourrage, la cavalerie pousse quelques vedettes au loin dans les directions par lesquelles peut venir une attaque : elle est soutenue en arrière par des postes d'infanterie qui s'établissent en grand'gardes passagères : si l'on s'attend à une entreprise de partisans ennemis sur la ligne de retraite, ce qui dépend de l'éloignement et de la position des troupes placées sur les derrières, on tient celles-ci en relation avec le détachement par quelques groupes échelonnés qui se placent à distance voulue sur les flancs de cette ligne de retraite et qui gardent les principaux défilés qu'elle présente. Dès que le système de protection a été établi, les fourrageurs se mettent au travail et agissent avec la plus grande diligence.

Les chevaux ou voitures du convoi sont en arrière du terrain que l'on fourrage, sur le chemin que l'on doit suivre pour se retirer, la tête des animaux de bât ou d'attelage tournée vers le camp ; on commence toujours par charger ceux qui sont le plus rapprochés du camp. Quand le fourrage est terminé, le convoi est mis en route avec toutes les précautions usitées en pareil cas ; l'avant-garde devient arrière-garde et réciproquement : les flanqueurs restent sur les côtés ; tout le réseau de sûreté entoure le convoi.

Si le détachement est attaqué pendant l'opération, les grand'gardes cherchent à contenir l'ennemi, et les fourrageurs continuent leur besogne ; si les grand'gardes sont refoulées, une partie des travailleurs prend ses armes et se porte à leur secours, tandis que l'autre partie forme le convoi, emmenant avec elle, sous la protection de l'escorte renforcée, les fourrages déjà fauchés à l'abandon desquels elle ne se décide qu'en cas d'absolue nécessité. La défense d'un convoi de fourrage

est, du reste, plus facile que celle de tout autre convoi, car la retraite en est assurée par les soutiens échelonnés en arrière ainsi que par les grand'gardes du camp ou cantonnement ; le gros de l'action a lieu surtout à l'arrière-garde, pendant que le convoi se retire, et c'est là que l'on doit placer les principales forces de l'escorte.

CHAPITRE VII

DÉTACHEMENT CHARGÉ D'UNE RÉQUISITION.

Nous venons d'expliquer ce qu'est un fourrage au vert et comment on l'exécute.

Le *fourrage au sec* est destiné à fournir à une troupe tous les objets qui lui sont nécessaires, quand l'administration militaire manque du temps et des moyens voulus pour y pourvoir ; cette expression, employée par quelques écrivains militaires, ne caractérise pas suffisamment l'opération qu'elle désigne : nous croyons devoir désigner celle-ci sous le nom de *réquisition* dont l'emploi paraît, du reste, être devenu général.

Article I. — Reconnaissance statistique

§ I. Notions préliminaires.

La réquisition est une opération dans laquelle une troupe ou un détachement se rend vers une commune voisine de son camp ou cantonnement pour aller y chercher les vivres nécessaires aux hommes et aux chevaux, des logements pour les troupes de toutes armes, des moyens de transport, des contributions de guerre, pour y prendre des guides et des otages, etc...

La réquisition, en pays ami comme en pays ennemi, n'est exécutée que sur ordre supérieur : l'officier qui en est chargé doit présenter à la municipalité du lieu où il va requérir, l'ordre écrit dont il est pourvu et, s'il y a lieu, il doit lui remettre un bon relatant les objets qu'il a requis et enlevés.

La *reconnaissance statistique* est destinée à fournir au commandant tous les renseignements nécessaires pour le guider dans ces sortes d'opérations ; il y en a de deux espèces : la grande et la petite. La grande reconnaissance statistique se

fait généralement avant l'ouverture des hostilités, pour préparer l'établissement du plan de campagne et, à ce titre, elle est du domaine des grandes opérations. La petite reconnaissance statistique ne concerne qu'une commune, un canton au plus ; c'est de celle-ci que nous allons nous occuper.

Quand la reconnaissance est exécutée en pays ami et loin de l'ennemi, elle est confiée à un officier accompagné d'un ou deux hommes, qui puise les renseignements demandés dans les bureaux des diverses administrations, mais en ayant soin de vérifier lui-même les assertions qu'il a recueillies. En pays ennemi, ou en pays ami et près de l'ennemi, l'officier chargé de la reconnaissance a souvent aussi la direction de la réquisition ; il est accompagné d'une troupe suffisante pour occuper la commune pendant la durée de l'opération ; nous verrons plus loin comment doit agir cette escorte.

§ II. *Tableau statistique.*

Quelle que soit la manière d'opérer, le résultat de la reconnaissance est présenté sous la forme d'un *tableau statistique*, dans lequel sont indiqués, par des chiffres, les renseignements recueillis.

Il est rare qu'une reconnaissance statistique vise à l'examen de tous les détails que nous allons donner successivement : très-souvent, elle n'a d'autre but que d'obtenir des renseignements sur l'une ou l'autre des diverses catégories énoncées ci-dessous, et l'officier qui l'exécute, se conformant à l'ordre reçu, recherche d'abord les éléments nécessaires à l'objet qui l'intéresse ; mais, s'il en a le temps, il doit recueillir tous les renseignements utiles, bien qu'ils concernent d'autres objets, en vue de permettre à ses chefs de parer aux nécessités imprévues.

A. POPULATION.

La première partie du tableau comprend le recensement et le classement de la population groupée dans la ville ou le village et éparsée dans les hameaux et écarts qui en dépendent.

DÉSIGNATION des situations diverses.	NOMBRE.	DÉSIGNATION des situations diverses.	NOMBRE.
A. — Agriculture.		C. — Commerce.	
Agriculteurs, y compris leurs familles		Épiciers	
B. — Industrie.		Aubergistes et hôteliers. . .	
Alimen- { Meuniers		Débitants de boissons. . .	
tation. { Boulangers		Marchands de bois	
{ Bouchers		Négociants divers.	
{ Charcutiers		Familles de tous les com- merçants désignés ci- dessus.	
Habille- { Tailleurs		D. — Service de santé.	
ment. { Cordonniers.		Médecins.	
{ Chapeliers		Pharmaciens.	
{ Armuriers		Vétérinaires	
Fer. { Maréchaux-ferr ^{ts}		Familles de ceux-ci.	
{ Serruriers.		E. — Divers.	
{ Forgerons.		Employés de l'État	
{ Taillandiers.		Rentiers, etc.	
Bois. { Bucherons		Familles de ceux-ci.	
{ Menuisiers		F. — Récapitulation.	
{ Charpentiers		Hommes { au-dessus de 17	
{ Charrons		ans.	
{ Tonnelliers		{ de 17 à 50 ans.	
{ Tanneurs		{ au-dessus de 50	
Cuir. { Bourrelliers		ans.	
{ Selliers.		Femmes, enfants et vieil-	
Pierre. { Carriers.		lards.	
{ Tailleurs		Population totale.	
{ Maçons.			
Spécialités diverses des usines et fabriques			
Familles de tous les indus- triels désignés ci-dessus.			

On complète cette première partie de la reconnaissance par des observations sur le caractère, la religion, les habitudes, les travaux et les occupations des habitants.

B. SOL.

Vient ensuite la description écrite du sol qu'occupe la commune, mais seulement en ce qui concerne son étendue.

RÉPARTITION DU TERRAIN.	NOMBRE d'hectares.	RÉPARTITION DU TERRAIN.	NOMBRE d'hectares.
Bâtiments, maisons, cours et jardins.		Culture. { Terres labourées Près	
Communi- { Routes et che- cations. { mins		{ Bois	
{ Rues		{ Vignes.	
{ Places.		{ Friches.	
Eaux { vives		Superficie totale	
{ stagnantes.			

On complète ces détails en indiquant la classe des routes et chemins, la largeur moyenne des rues, la place qu'il faudrait choisir comme place d'arme en cas d'occupation, la largeur moyenne des cours d'eau, enfin quelques considérations sur la salubrité du pays et sur les maladies qui y sont le plus communes.

C. REVENUS.

Bien qu'il ne soit pas possible d'évaluer exactement la fortune privée ni même la richesse communale, on cherche à s'en rendre compte par l'examen des registres que tiennent les agents des finances. En compulsant les papiers de l'administration des contributions indirectes et des octrois, on peut avoir des renseignements très-précieux sur les espèces et sur les quantités de denrées imposables introduites dans la commune. En consultant ceux des contributions directes, on peut arriver à une estimation approximative des fortunes particulières et du revenu communal ; mais l'appréciation est souvent fort peu précise, car les contributions directes varient de 2 à 10 0/0 de la fortune directement imposable ; on peut encore, du reste, puiser d'utiles renseignements dans les registres de l'administration du timbre.

Les quatre contributions directes, que l'on trouve adoptées dans presque tous les États européens, sous une forme ou l'autre, sont les suivantes :

- La contribution foncière,
- La cote personnelle et mobilière,
- La contribution des portes et fenêtres,
- L'impôt des patentes.

Il faut en indiquer le principal sur le tableau statistique.

D. SUBSISTANCES.

Les renseignements relatifs aux subsistances sont énumérés ainsi qu'il suit de façon à faire ressortir les ressources communales et les prix courants.

A. Récoltes communales.

DÉSIGNATION.	NOMBRE		APPROVISIONNEMENT en hectolitres.		HECTOLITRE.	
	d'hectares.	d'hectolitres par hectare.	Meules.	Greniers.	Poids.	Prix.
Blé.						
Seigle.						
Méteil.						
Orge						
Avoine						
Pommes de terre.						
Betteraves. . . .						
Riz						

B. Ressources communales.

DÉSIGNATION.	NOMBRES divers.	DÉSIGNATION.	NOMBRES divers.
1°. Ressources de la boulangerie.		Abondance ou pénurie de légumes frais, et prix moyen.	
Moulins { à vent		4°. Ressources en liquides.	
{ à eau.		Eaux { Eaux courantes .	
Mouture en 24 heures . .		{ Puits	
Fours { publics		potables. { Etangs ou mares.	
{ particuliers . .		{ Citernes	
Cuisson en 24 heures. . .		Vin	
Approvisionnement de farine.		Bièrre et cidre. } Quantité et	
Prix du 1/2 kilog. de pain.		Eau-de-vie. } prix du lit.	
2°. Ressources de la boucherie.		5°. Ressources en fourrages.	
Bêtes à corne		Foin . } Quantité et prix du	
Moutons		Paille } quintal	
Porcs.		6°. Ressources en combustibles.	
Prix du 1/2 kil. de viande .		Bois, quantité et prix du stère	
Animaux de basse-cour : abondance ou pénurie, et prix moyen du couple. .		Houille, quantité et prix du quintal.	
3°. Ressources de l'épicerie.		Coke, quantité et prix de l'hectolitre	
Sel			
Sucre			
Café			
Légumes secs.)			

Toutes ces appréciations se font en recherchant et en jugeant les approvisionnements contenus dans les magasins, les greniers, les hangars, les meules et les caves ; on consulte aussi les registres de l'octroi et de l'administration des contributions indirectes, quand on peut les avoir à sa disposition, pour se rendre compte des entrées et des consommations ; on estime le prix des denrées diverses d'accord avec la municipalité ou d'après les chiffres portés sur les mercuriales les plus récentes des marchés.

La plupart du temps, c'est une fourniture de subsistances qui est l'objet d'une réquisition ; il en résulte donc que tout officier doit parfaitement connaître les détails, dont il aura le plus grand besoin au cas où il serait chargé d'une pareille mission : voici quelques données utiles à posséder sur ce sujet :

1° Un sac de blé de 100 kilog. contient 133 litres et donne 162 rations de 750 gr. ; dans les greniers, le blé est généralement disposé en couches de 0 m. 50 de hauteur.

L'hectolitre de blé pèse 70 à 75 kilog., celui de seigle, 67 kilog., celui d'orge, 62 kilog., et celui de maïs, 80 kilog.

Un sac de 100 kilog. de farine blutée à 10 0/0 donne 180 rations ; les sacs de farine sont rangés par files dans les greniers ; chaque sac y occupe une superficie de 20 centimètres carrés, et les files sont espacées par des intervalles de 0 m. 15 de largeur.

Le pain, dit de munition, pèse 4 kilog. 500 : il contient 2 rations ; son diamètre est de 0 m. 20 ; un mètre carré peut en contenir 25.

2° Le poids moy. du bœuf est	300 à 400 k.	rendement	50 0/0
id.	de la vache	300 à 400	id. 50 0/0
id.	du porc	80 à 120	id. 50 0/0
id.	du veau	80 à 120	id. 50 0/0
id.	du mouton	30 à 40	id. 50 0/0

La ration de viande fraîche est de 300 gr.

3° La ration du riz est de 300 gr. ; on peut la remplacer par 600 gr. de légumes secs ou par 1 kilog. de légumes frais toujours préférables pour la santé des hommes.

La ration est de 16 gr. pour le sel et le café, de 21 gr. pour le sucre.

4° La ration d'eau, s'il y a lieu, doit être comptée à raison de 4 litres par homme, 15 litres par cheval, 10 litres par mulet ou bœuf ; on ne rationne l'eau que si le débit des fontaines ou citernes y oblige ; pour savoir ce qu'un petit cours

d'eau, une fontaine ou un conduit peut donner, on multiplie par la vitesse la section moyenne de l'eau qui s'écoule ; mais on ne prend que les $\frac{8}{10}$ du produit.

La ration de boisson est de $\frac{1}{4}$ de litre de vin, ou de $\frac{1}{2}$ litre de bière ou de cidre, ou de $\frac{1}{16}$ de litre d'eau-de-vie.

5° La ration moyenne de fourrage comprend : 4 kilog. d'avoine, 4 kilog. de paille, 6 kilog. de foin.

L'avoine est répandue dans les greniers en couches de 0 m. 80 à 1 mètre de hauteur : l'hectolitre pèse de 41 à 43 kilog. et donne 10 rations.

La paille a un poids de 80 à 85 kilog. par mètre cube, ce qui donne 20 à 21 rations. Un mètre cube de foin bien entassé pèse environ 130 kilog. et contient environ 22 rations. La balle de foin pressé de 105 kilog. a une hauteur de 0 m. 47 et une base de 1 mètre sur 0 m. 60 : elle donne 117 rations ; le foin y est réduit à $\frac{1}{3}$ environ de son volume primitif.

On peut, en cas de besoin, avoir recours aux substitutions et aux mélanges pour la nourriture des chevaux ; à l'avoine, on substitue l'orge pour $\frac{3}{4}$ en volume ou le son pour le double en volume ; à la paille, on substitue le foin pour $\frac{1}{4}$ en poids ou l'avoine pour $\frac{1}{4}$ en poids ; à l'avoine, on mélange l'orge, le maïs, le seigle, les fèves ou les pois, pour $\frac{1}{2}$ en volume.

E. LOGEMENT.

La cinquième partie de la reconnaissance, relative aux ressources en logement, est présentée dans le tableau suivant :

INDICATION DES BATIMENTS.	NOMBRES.	INDICATION DES BATIMENTS.	NOMBRES.
A. <i>Maisons particulières.</i>		Toiture. { Tuile ou ardoise { Chaume . . .	
Situation. { Au centre . . . { Aux bameaux . . . { Isolées.		B. <i>Grands bâtiments.</i>	
Élévation. { A rez-de-chaus- sée seul . . . { A un étage . . . { A deux ou plu- sieurs étages.		Édifices publics Grandes fermes et cha- teaux Gare de chemin de fer. . . Usines, fabriques, maga- sins.	
Construc- tion. { Maçonnerie . . . { Bois { Pisé.		C. <i>Cantonnement moyen.</i>	
		Hommes. Chevaux.	

Nous avons déjà indiqué, à propos du cantonnement, comment on procède pour reconnaître les ressources d'une commune en logement. L'homme doit occuper un espace de 1 mètre sur 2 et avoir 15 mètres cubes d'air, au minimum ; le cheval doit occuper un espace de 1 m. 50 sur 3 et avoir 50 mètres cubes d'air, au minimum.

Les grands bâtiments servent généralement pour le logement du chef de la troupe, pour le poste de police, les magasins et les ambulances, c'est-à-dire pour les services généraux ; les maisons particulières sont surtout réservées à la troupe.

F. MOYENS DE TRANSPORT.

La sixième partie du tableau statistique contient les renseignements relatifs aux moyens de transport.

MOYENS DE TRANSPORT.	NOMBRES	MOYENS DE TRANSPORT.	NOMBRES
Voitures { à un collier . .		Mulets de trait ou de bât .	
{ à deux colliers .		Bateaux	
{ à trois ou quatre colliers . .		Matériel roulant de chemin de fer	
Chevaux de trait			

Les détails relatifs au transport sont pris près des autorités municipales, dans les bureaux des agents des finances, de la navigation ou des chemins de fer ; ils doivent être, autant que possible, vérifiés sur place.

G. MATÉRIAUX ET OUTILS.

Il peut se faire que la reconnaissance ait aussi pour but de faire estimer les approvisionnements que la commune possède et peut fournir en matériaux et outils de toutes sortes, tels qu'étoffes et cuirs, planches et madriers, fer, pierres, pelles, pioches, haches, marteaux, échelles, pinces, scies, etc.

L'officier procède comme il a été dit ci-dessus ; il se fait d'abord renseigner par les autorités municipales, puis il contrôle les renseignements obtenus et il présente un tableau contenant les ressources qu'il a trouvées relativement à telle catégorie d'outils ou de matériaux dont on lui avait ordonné de rechercher la situation exacte.

Article II. — Mode d'exécution.

Nous supposons une troupe isolée, formant détachement d'étape, par exemple, chargée d'opérer une réquisition dans un village, un bourg ou une petite ville, qu'une distance de quelques kilomètres sépare du cantonnement : on est en pays ennemi et l'armée n'a pas encore traversé la localité où le détachement doit se rendre : l'officier qui dirige l'opération peut s'attendre à une attaque par quelque parti ennemi. Cette hypothèse est celle qui permet le plus efficacement de rechercher les règles de conduite à suivre dans ces sortes d'opérations : elle comprend, en effet, les principaux cas admissibles et, en connaissant les principes d'après lesquels doit agir le chef de l'entreprise ainsi combinée, on arrive aisément à se diriger quand les circonstances sont différentes de celles que nous venons d'admettre : il est entendu que la réquisition peut se faire en pays ami, en pays ennemi déjà traversé par les troupes, qu'elle peut, en outre, être exécutée par un détachement de partisans, par un détachement de flanqueurs et par toute autre troupe non détachée.

Avant le départ, l'officier qui doit conduire l'opération se conforme aux principes généraux déjà exposés pour tout chef de détachement : il prend les renseignements qui lui sont utiles : il se fait indiquer avec soin à quelle mesure de rigueur il peut avoir recours dans le cas où il trouverait chez les habitants un refus absolu de se soumettre aux ordres dont il est porteur : il peut arriver, en effet que la municipalité s'oppose à la réquisition ou qu'elle objecte l'impossibilité pour la commune d'y subvenir : or il est de toute nécessité que le chef de l'entreprise, tout en engageant à propos sa responsabilité personnelle dans la limite de ses pouvoirs, soit mis à même de faire exécuter les décisions de ses supérieurs : il faut donc qu'il soit muni de pouvoirs suffisants pour parer aux éventualités imprévues.

La troupe chargée de l'opération se divise en deux fractions distinctes : l'escorte et le convoi.

L'escorte a un effectif en rapport avec la force et la proximité des partis ennemis dont on peut supposer l'attaque : on tient également compte du chiffre et de l'esprit des populations au milieu desquelles on opère. La composition de l'escorte ne peut varier beaucoup : elle doit posséder de la cavalerie pour explorer au loin le pays vers les directions qui sont signalées comme

dangereuses, et de l'infanterie pour la protection immédiate du convoi : on y adjoint quelques pièces d'artillerie lorsque l'on veut exercer une pression morale sur les habitants en leur montrant à quel danger ils s'exposent en cas de refus ou de rébellion, et encore lorsque l'expédition est une exécution de représailles contre des gens ayant favorisé l'action des partisans ennemis ou contre des tentatives d'insoumission ou d'assassinat.

Le convoi n'existe pas toujours au point de départ : il arrive souvent, en effet, que la troupe chargée de l'opération n'a point de voitures à emmener ni à ramener : lors même que l'on doit charger des deniers, vivres, effets, etc.... on requiert quelquefois même sur place les moyens de transport nécessaires. Quand il y a un convoi, ce qui est le cas le plus fréquent, on l'organise, on le conduit et on le protège d'après les règles données plus haut.

Comme dans beaucoup d'opérations détachées, la rapidité et le secret sont les deux plus sûres garanties de succès pour opérer une réquisition : donc, le détachement évite de suivre les chemins fréquentés, toutes les fois que cela lui est possible : il marche en prenant les plus grandes précautions pour ne pas tomber dans une embuscade et en se faisant éclairer fort au loin. Lorsque les éclaireurs et les flanqueurs sont arrivés en vue de l'endroit où doit être exécutée la réquisition, ils se dissimulent encore avec plus de soin : ils s'attendent réciproquement autant que faire se peut, puis ils s'avancent en convergeant vers la localité, de façon à y pénétrer et à la cerner de tous les côtés à la fois : ils n'y entrent cependant qu'après avoir interrogé quelques habitants sur la présence ou l'absence de l'ennemi : il faut que cette prise de possession soit prompte et secrète : le mouvement doit avoir lieu au même moment vers toutes les issues : celles-ci sont gardées et la population, prise comme dans un coup de filet, ne peut plus sortir, mais l'on force à rentrer tous les gens occupés dans les terres environnantes et ceux qui viennent du dehors : on est à peu près sûr ainsi qu'aucun avertissement ne sera porté aux partis ennemis situés dans le voisinage.

Dès que la localité est cernée, les cavaliers d'avant-garde se portent en avant afin de patrouiller sur les approches et de prévenir à temps de la proximité ou de la marche d'une troupe

adverse. Pendant ce temps, l'infanterie de l'escorte est arrivée à l'endroit désigné, elle s'occupe d'en fouiller avec soin les maisons, de relever les vedettes de cavalerie laissées d'abord aux issues et qui, devenues libres, vont renforcer les patrouilles, enfin elle met des postes à la place centrale et dans les maisons reconnues favorables à la surveillance.

Le convoi n'entre pas dans la localité : les voitures et les chevaux sont laissés sur le chemin qu'il faut suivre pour se retirer et près du point où ce chemin pénètre au milieu des habitations : l'emplacement choisi doit être, autant que possible, dérobé aux vues de l'ennemi, assez spacieux pour contenir le convoi, et tel, dans le cas où l'on va requérir des bestiaux, que ceux-ci ne puissent facilement se répandre dans les champs voisins : les chevaux d'attelage, les animaux de bât, les bestiaux ont la tête tournée vers le point de départ : des postes d'arrière-garde sont échelonnés sur la ligne de retraite ainsi que sur ses flancs pour assurer la liaison du détachement avec les troupes laissées au camp ou cantonnement.

Lorsque toutes les mesures de sûreté sont prises, le chef de l'entreprise pénètre à l'intérieur de la localité et il informe les autorités municipales du but de l'opération : il fait procéder, s'il est nécessaire, à la reconnaissance statistique dont nous avons donné plus haut les éléments, mais en examinant d'abord les objets qui l'intéressent, si les documents lui font défaut, et en ne complétant cette reconnaissance que s'il en a le temps et si on lui a prescrit de la faire.

Quand les autorités locales ne font aucune difficulté pour se soumettre aux ordres donnés, le commandant de la troupe leur indique le point vers lequel doivent être transportés par leurs soins les objets requis et le temps au bout duquel l'opération doit être terminée. Quand les autorités se refusent d'obéir à l'injonction qui leur a été transmise, le chef de l'entreprise prend parmi les notables de l'endroit quelques otages qu'il fait conduire près du convoi et guider sous bonne escorte : il fait informer les habitants que leur insoumission peut occasionner les plus grands malheurs : il donne l'ordre au réseau de surveillance et de sûreté de redoubler d'attention : il prend les mesures propres à intimider la population : il place des postes aux principaux carrefours de la localité et il les relie par de fortes patrouilles ; pendant ce temps, il désigne une partie de sa troupe

chargée d'opérer elle-même la réquisition : il la partage en groupes dont chacun est conduit par un officier ou un sous-officier et a pour objet de fouiller les fermes, les grandes habitations, les magasins indiqués par lui : les soldats se mettent aussitôt au travail, mais ils ne doivent rien prendre ni rien emporter sans l'autorisation de leur chef de groupe : la discipline la plus sévère est maintenue parmi les fourrageurs afin d'éviter le gaspillage et de mener l'opération aussi rapidement que possible.

Les objets requis sont portés au convoi qui se dispose pour partir dès qu'un danger sérieux est signalé ou dès que l'opération est finie. Si le détachement est attaqué pendant la réquisition même, les troupes qui entourent la localité maintiennent l'ennemi tant qu'elles le peuvent afin de donner au convoi le temps de se compléter et de se retirer : celles qui étaient en avant deviennent alors l'arrière-garde et la protection du convoi donne lieu à un combat défensif dont le caractère dépend des circonstances locales au milieu desquelles il est engagé.

Lorsque l'opération est terminée, le chef du détachement donne le signal de la retraite : le convoi se retire d'abord : l'arrière-garde au départ en devient l'avant-garde au retour : une partie de l'infanterie qui gardait la localité en forme l'escorte : l'autre partie attend en position que la cavalerie d'avant-garde et les grand'gardes extérieures se soient repliées, puis elle se met à son tour en mouvement. Quand le convoi est hors de danger, le commandant de la cavalerie emmène enfin sa troupe : mais, au moment de quitter les dernières maisons de la localité, il remet au maire, ou à son représentant, le bon signé par le chef de détachement et que celui-ci lui a fait parvenir avec ses instructions au moment où il faisait partir le convoi : ce bon relate l'ordre en vertu duquel la réquisition a été opérée ainsi que la quantité des objets qui ont été enlevés. La marche se continue ensuite conformément aux principes déjà souvent énoncés. S'il a fallu emmener quelques otages et qu'on ne veuille pas les garder, on ne les rend cependant à la liberté qu'après le retour de tout le détachement au camp ou cantonnement.

CHAPITRE VIII.

POSTE DÉTACHÉ.

Dans son livre sur les *Avant-postes de cavalerie légère*, le général de Brack appelle *Détachement* proprement dit : « une troupe séparée, par ordre, du corps auquel elle appartient, sans mission de reconnaître, de garder, de patrouiller, de fourrager, d'escorter ou de faire le métier de partisans. » Il complète ensuite cette définition en ajoutant : « Un chef de corps a son premier escadron à une lieue de lui : des rapports lui font craindre qu'il ne soit pas assez fort pour soutenir l'attaque dont on le menace : il détache le second pour l'appuyer et se mettre sous les ordres de l'officier qui commande le premier. Cette troupe, pendant la marche, est en détachement proprement dit. Des portions de troupes, laissées en arrière dans les petits dépôts, rejoignent les avant postes : elles sont en détachement proprement dit, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à destination. » Il convient de faire observer que le général de Brack reconnaît parmi les diverses espèces de détachements : « les détachements proprement dits, les avant-gardes, les arrière-gardes, les grand'gardes et piquets, les reconnaissances, les patrouilles, les fourrages, les escortes et les partisans. » Pour nous, il semble que les différentes gardes en station et en marche, les reconnaissances et les patrouilles ne forment pas des détachements, car elles restent pendant leur service intimement liées au corps dont elles dépendent et elles sont d'un emploi quotidien.

Quant aux détachements proprement dits, tels qu'ils sont définis plus haut, nous les appelons poste détaché, détachement de marche, détachement envoyé en pointe, détachement transporté par le chemin de fer ou détachement transporté par la flotte, selon leur objet et selon les moyens qu'ils emploient pour l'obtenir.

Nous allons examiner les règles particulières applicables à chacune de ces sortes d'opérations.

En étudiant, au *Titre VI*, les éléments d'une *position*, nous avons dit que les abords en sont souvent occupés par des *postes détachés*, auxquels on donne plus particulièrement le nom de *postes avancés* quand ils sont placés en avant du front d'atta-

que. A vrai dire, le combat auquel donne lieu la possession de ces points tactiques rentre souvent dans l'action générale, et la troupe qui est chargée de les défendre ou de les attaquer n'est pas toujours un détachement : mais il arrive cependant quelquefois que la défense ou l'attaque d'un poste détaché est une véritable opération isolée, confiée à une troupe détachée du corps principal : il convient de faire observer, en outre, que les postes détachés ainsi envisagés sont presque tous des *postes retranchés* : c'est ce cas particulier que nous étudions, car il permet de poser des règles générales.

La création d'un poste retranché, la composition de la garnison qui est chargée de le défendre, la désignation de l'officier appelé à la commander, sont du ressort des officiers-généraux : tout poste retranché est lié plus ou moins directement aux opérations de la troupe qu'il doit appuyer : on en fait usage dans la guerre de montagne pour défendre un défilé et dans toute action défensive où l'on veut couvrir une partie faible ou un point important que l'ennemi ne peut éviter.

Le commandant du poste reçoit une instruction détaillée du chef militaire qui l'a désigné sur l'objet de la mission qui lui est confiée, sur les moyens qu'il peut employer pour l'atteindre et sur les circonstances qui peuvent amener la fin de la défense. La composition du détachement se fait presque toujours avec des fractions constituées prises dans chacune des armes pouvant être employées avantageusement pendant l'opération. La force est telle que le chef du poste puisse satisfaire à tous les besoins de la défense sans appeler à son secours les troupes en dehors.

Dès que le poste est établi, celui qui y commande est investi de tous les droits d'un commandant de détachement et il en a les mêmes devoirs : nous avons déjà exposé les uns et les autres à propos du commandant d'étape : nous nous abstenons de les rappeler : le chef d'un poste ne reçoit de consignés ni d'ordres d'autres que de ses supérieurs immédiats : il ne modifie les règles de service prescrites par lui, en raison des premières instructions qui lui ont été données, que s'il lui est ordonné formellement et directement de le faire : quelles que soient les éventualités qui se produisent à proximité de son poste, il ne doit jamais se laisser détourner du but qui lui a été indiqué : quel que soit le grade de l'officier commandant une

troupe momentanément réfugiée dans son poste, il continue à rester le chef du poste : si cet officier est d'un grade supérieur au sien, il lui donne communication des consignes afin que celui-ci prescrive à sa troupe de s'y conformer : aucune considération, autre qu'un ordre formel, ne peut l'autoriser à abandonner le poste qui lui a été confié.

Le commandant d'un poste détaché reconnaît l'intérieur et les abords de la position qu'il occupe afin de se rendre un compte exact des directions par lesquelles l'ennemi peut l'attaquer et des dispositions à adopter pour la défense. Le combat auquel donne lieu l'occupation du poste est une action locale à laquelle viennent souvent s'ajouter la défense et l'attaque des retranchements : nous avons indiqué, au *Titre IX*, les règles générales des combats locaux, et le *cours de fortification* professé à l'école donne, d'autre part, les principes de défense et d'attaque des retranchements. Nous n'attirerons donc l'attention que sur l'organisation du système de surveillance et de sûreté à établir autour du poste : l'ennemi est généralement proche, donc il faut multiplier les précautions pour éviter les attaques par surprise ou par ruse aussi bien que de vive force. A cet effet, le poste est nécessairement partagé en secteurs et une partie de la garnison est affectée à chaque secteur : elle fournit, dans son secteur, les sentinelles et les postes avancés, la garde du front et la réserve : chaque garnison de secteur, subdivisée à son tour en trois portions, peut ainsi disposer, sur une période de trois jours, d'un jour de repos absolu à la réserve et d'un jour de demi-repos à la garde du front, le troisième jour étant consacré au service extérieur. Le premier devoir d'un chef de secteur est de faire reconnaître exactement le terrain à défendre par la troupe qu'il commande : cet examen doit être fait en dedans et en dehors du poste, afin que chacun puisse estimer à sa juste valeur les moyens dont la défense dispose pour résister à l'adversaire et ceux que celui-ci peut employer pour attaquer. Les postes avancés, qu'il est toujours facile de mettre en relation avec le poste par un système de signaux, sont portés aussi loin que possible : ils ne conservent pas les mêmes emplacements de jour et de nuit : ils se placent près des voies de communication, près des couverts dont l'ennemi pourrait profiter pour s'approcher du poste sans être vu : souvent insuffisants pour garder une grande étendue de ter-

rain, ils ne placent que quelques vedettes ou sentinelles en des points bien choisis et ils parcourent sans cesse le terrain qu'elles ne peuvent voir directement, afin de ne laisser aucun vide dans le réseau de surveillance. Ils agissent, comme nous l'avons dit, dans l'étude des grand'gardes, mais en observant que les parlementaires, les déserteurs et les étrangers ne doivent pas pénétrer à l'intérieur du poste : tout individu arrêté n'y est amené que s'il n'y a pas de troupe voisine pour le recevoir et s'il y a danger pour le poste à le laisser s'éloigner.

Lorsque l'installation complète du poste est terminée, c'est-à-dire quand les défenses accessoires et les retranchements sont en voie d'exécution, si ce n'est tout à fait achevés, et quand les troupes de la défense ont une connaissance suffisante des positions qu'elles doivent surtout occuper, le chef du poste donne les instructions nécessaires pour tous les cas qu'il est utile de prévoir : en principe, il est préférable de ne pas admettre un trop grand nombre d'hypothèses : on risquerait fort, en agissant ainsi, de semer le désordre et la confusion au moment même où il faut du calme et de la régularité : il vaut mieux admettre, pour toute alarme, une disposition générale que les troupes puissent prendre rapidement et telle qu'elles soient à même de la modifier sans difficulté en raison du procédé, de la direction et des moyens d'attaque. Pour préparer la garnison à soutenir un choc réel, soit de jour, soit de nuit, on l'habitue de temps en temps à prendre la disposition prescrite : on peut y parvenir aisément, en considérant l'opération comme un simple exercice, plutôt qu'en donnant des fausses alertes dont nous avons signalé les inconvénients quand elles sont souvent répétées.

Dès qu'un poste retranché est attaqué, le commandant agit de lui-même sans attendre d'ordre, ni tenir de conseil : il se conforme aux instructions qui lui ont été données pour résister à l'attaque aussi longtemps que possible : son premier soin est d'en informer les troupes voisines : il ne doit pas tenir de conseil, car la confiance qu'il inspire pourrait en être amoindrie : au reste, il lui serait difficile de suivre les avis nombreux qui lui seraient donnés : enfin, sa responsabilité et son honneur à lui seul sont engagés et c'est en lui seul, par conséquent, qu'il doit puiser les ressources nécessaires pour mener à bien l'entreprise dont on lui a donné la direction.

Le chef d'un poste retranché emploie tous les moyens dont il dispose pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité, en se rappelant sans cesse qu'un retard d'un jour dans l'abandon de son poste peut amener le salut de sa troupe et quelquefois aussi du corps principal auquel elle appartient : aucune considération ne lui permet de cesser la lutte, ni les plaintes et les souffrances de la troupe, ni les nouvelles démoralisantes répandues habilement par l'ennemi : à moins qu'il n'ait été pris avec la garnison au milieu de son poste à la suite d'une attaque, il ne peut honorablement se retirer qu'après avoir consommé les vivres, épuisé les munitions et perdu la majeure partie de la troupe : ayant reconnu l'impossibilité de prolonger la défense, il informe la garnison de la détermination qu'il prend et il cherche à élever la force morale des soldats à la hauteur du dernier effort qu'il s'agit de tenter : il fait rapidement détruire le matériel de guerre qu'il est forcé d'abandonner, puis il profite de la nuit pour surprendre et percer les postes ennemis, ou il tente une attaque de vive force en passant sur eux : l'action des combattants devient alors en quelque sorte individuelle, et ceux qui sont parvenus à sortir du poste cherchent à regagner l'armée.

Tout commandant de poste retranché justifie, à son retour, devant un conseil d'enquête s'il y a lieu, de sa défense et de la nécessité de sa retraite.

Telles sont les règles applicables au service d'un poste retranché : celui d'un simple poste détaché, occupant momentanément un point non fortifié, est toujours beaucoup moins important, car si le poste doit avoir un rôle considérable, on ne saurait admettre qu'on ait omis de le fortifier, c'est-à-dire de lui permettre une résistance prolongée : il en résulte que le chef d'un poste détaché, mais non retranché, se défend seulement jusqu'au moment où il a rempli son but qui est presque toujours de retarder et non d'arrêter l'ennemi : sauf cette différence essentielle, il doit se conformer aux principes que nous venons d'énoncer.

CHAPITRE IX.

DÉTACHEMENT ENVOYÉ EN POINTE.

Nous avons défini, au *Titre IX*, ce que l'on entend par *démonstration* dans un combat : c'est, en réalité, une fausse attaque ; mais la démonstration a souvent encore un autre but, tel qu'attirer l'attention de l'adversaire sur un point d'une importance réelle en menaçant ce point et en faisant une excursion sur le terrain qui l'environne, ou obtenir des renseignements certains sur la direction prise par quelque corps ennemi, ou activer une poursuite, ou tromper sur la direction d'une retraite. Lorsqu'il s'agit d'une fausse attaque, la portion de troupe qui y est engagée reste intimement liée, soit avec les diversions chargées des attaques secondaires, soit avec le gros des forces employé à l'attaque principale. Il n'en est plus de même pour l'espèce de démonstration dont nous nous occupons : c'est une véritable opération détachée que l'on appelle souvent *pointe*, et l'on forme un détachement pour l'exécuter.

Un détachement envoyé en pointe est généralement composé de fractions constituées prises, s'il est nécessaire, parmi les troupes des trois armes de bataille. Son effectif est mesuré à l'objet que se propose le chef militaire ayant ordonné son exécution ; à ce sujet, deux considérations contradictoires sont en présence : si la force est trop considérable, on dégarnit d'autant le corps principal qui peut en avoir besoin pendant que s'exécute l'opération détachée et qui se trouve peut-être ainsi privé du concours d'une troupe avec laquelle il aurait remporté un succès considérable ou évité un échec : quand la force employée ne répond pas au but proposé, l'ennemi, s'il en est informé, néglige de s'opposer à l'action du détachement qu'il considère de minime importance, ou il peut profiter de son isolement et de sa faiblesse relative pour l'accabler ; cette observation montre d'une façon évidente que l'on ne doit avoir recours à un pareil détachement qu'en cas d'absolue nécessité. La démonstration n'a, du reste, de chance de succès que si elle est exécutée dans des conditions incontestables de vraisemblance ; sinon, l'adversaire ne s'y trompe pas et, loin de se laisser détourner par les

détachements envoyés en pointe dans de fausses directions, il profite de la diminution momentanée du gros des forces pour tenter l'action principale.

Les principes généraux indiqués pour la conduite du chef d'un détachement sont applicables au commandant d'une troupe chargée d'une démonstration : il veille à la sûreté du corps qu'il commande, tant en marche qu'en station, d'après les règles admises pour toute troupe détachée ; il emploie tous les moyens propres à la réussite de l'entreprise qui lui a été confiée ; il prend toutes les précautions nécessaires pour convaincre l'adversaire et les hommes placés sous ses ordres que le but de sa mission est de la plus haute importance ; le secret du but définitif qu'il doit obtenir n'est donc connu que du chef militaire qui lui a donné le commandement de l'opération, de lui et de l'officier qui doit le remplacer en cas d'accident.

Lorsque l'objet de la mission est terminé, le détachement envoyé en pointe retourne au corps dont il fait partie. Mais il peut se faire qu'un événement imprévu vienne entièrement modifier les dispositions et les projets formés au début : s'il en est ainsi, le chef de la portion détachée ne doit pas hésiter à agir sous sa propre responsabilité ; si, par exemple, il apprend d'une façon certaine que le corps principal est engagé dans une lutte avec l'adversaire, il doit renoncer à poursuivre l'opération qui lui avait été confiée ; il doit alors marcher sans retard au canon ; cette règle ne présente d'autre exception que le cas particulier où le détachement serait chargé d'une entreprise d'où dépendrait le salut des autres troupes ; toutefois de nombreux exemples historiques prouvent que, dans de pareilles circonstances, le retour d'un détachement a presque toujours été fort utile et que sa persévérance dans l'isolement a souvent amené les plus fâcheuses conséquences.

En comparant l'action des partisans et des flanqueurs avec celle des détachements envoyés en pointe, on est facilement porté à croire qu'elles sont semblables l'une à l'autre ; elles sont cependant quelquefois essentiellement différentes : la démonstration doit, en effet, être souvent connue par l'ennemi pour qu'elle puisse produire un résultat efficace ; il en résulte que l'on ne prend alors aucune précaution pour la dissimuler ; les partisans et les flanqueurs ne doivent, au contraire, se mon-

trer qu'au moment précis de profiter d'une occasion favorable, puis disparaître le plus rapidement possible.

Nous avons cru bon, du reste, de n'indiquer que les objets généraux attribués aux pointes exécutées par les petites unités tactiques : il y a lieu d'observer que leur but est tantôt défensif, tantôt offensif ; on leur confie quelquefois la garde d'un point important, mais alors les détachements agissent comme des postes détachés, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut ; on les charge souvent d'une attaque par surprise, de jour ou de nuit, et dans ce cas ils se conforment aux règles applicables aux partisans. En un mot, il n'y a pas toujours une distinction parfaitement nette entre les pointes d'une part, les partisans et les postes détachés d'autre part ; il existe bien des circonstances où les missions confiées à de semblables détachements se confondent. En les classant et en présentant séparément leur action, nous avons seulement eu pour objet d'éviter les erreurs provenant de définitions inexactes : en fait, les pointes agissent souvent comme les partisans, mais leurs opérations ont moins de durée.

CHAPITRE X.

DÉTACHEMENT DE MARCHÉ.

Lorsque des vides considérables se sont produits dans les rangs de l'armée de campagne, il devient nécessaire de les combler avec des hommes pris dans la *réserve* et dans les dépôts, dans cette catégorie de l'armée qu'en Allemagne on appelle *troupes de remplacement* ; on en forme alors des détachements qui vont de l'intérieur du pays ou de la base d'opérations jusqu'à l'armée, pour y être ensuite versés dans les corps auxquels ils sont affectés, et l'on agit de même pour ramener à leur poste les malades et les blessés qui ont été guéris après avoir été soignés dans les hôpitaux temporaires ou permanents établis sur la ligne d'opérations.

Ces détachements font des marches ordinaires, ou ils sont transportés par les voies ferrées et par la flotte ; nous verrons plus loin les règles relatives à ces deux moyens de transport ; pour le moment, nous ne considérons que les *détachements de marche*, c'est-à-dire ceux qui exécutent le mouvement par étapes.

Le terme dont nous nous servons pour désigner cette opération particulière date du commencement de ce siècle ; il a cependant subi quelques modifications, en particulier lorsqu'il s'appliquait à des corps de troupe considérables composés de fractions constituées ; c'est ainsi que l'on a obtenu des *régiments de marche* et des *régiments bis*, ces derniers correspondant, par leur numéro, aux régiments de campagne dans les dépôts desquels ils avaient été levés ; telles étaient, du moins, les désignations en usage vers la fin des guerres de la Révolution française ; depuis, elles ont sensiblement changé de sens.

Le chef d'un détachement de marche reçoit, de l'autorité qui le met en mouvement, les instructions nécessaires à la conduite de la troupe et il se conforme aux principes généraux déjà énoncés pour tout commandant de détachement. S'il est chargé de conduire des isolés, sa mission est beaucoup plus difficile que s'il commande à un corps constitué : il doit avoir le plus grand soin de les réunir par petites unités, à chacune desquelles il donne un chef désigné par son grade ou par son ancienneté ; il recueille sur le caractère des hommes qu'il a sous ses ordres tous les renseignements propres à l'éclairer ; en toute circonstance, il maintient parmi eux la discipline la plus sévère.

A chaque gîte, quel que soit son grade, il se soumet aux mesures prescrites par le commandant d'étape ou de poste ; il fait occuper par sa troupe les cantonnements qui lui ont été assignés et, s'il y a lieu, il la fait participer au service de surveillance et de sûreté. S'il fait étape dans une localité où il n'y a pas d'autre détachement que le sien, il organise le service, pendant la durée de l'occupation, d'après les règles qui ont été indiquées pour le détachement d'étape ; en principe, il doit se faire garder le plus loin possible, et surtout par des petits postes placés près des routes ou chemins : ces postes ne sont pas astreints à garder l'immobilité ; au contraire, ils patrouillent le plus souvent qu'ils peuvent, toutes les fois que les circonstances locales le leur permettent.

Avant de quitter l'étape ou le poste, pour continuer la marche, le chef de détachement se renseigne près des autorités militaires sur la nature du terrain qu'il va parcourir, sur la distance exacte jusqu'au nouveau gîte, sur la situation et les

forces des partis ennemis dont la présence a été signalée, sur les secours qu'il peut espérer obtenir, en cas de besoin, tant en arrière qu'en avant et sur les flancs. S'il ne peut prendre les informations nécessaires auprès des chefs militaires, il les demande aux autorités locales ; il met en réquisition un ou plusieurs guides ainsi que les voitures destinées au transport des bagages ; il prend des otages, s'il craint quelque embuscade ou acte de rébellion. Quant au système de surveillance et de sûreté en marche, il doit être aussi étendu que possible ; un détachement de marche n'a pas, en effet, d'action offensive : or souvent il parcourt des terrains fort dangereux vu le peu de force dont il dispose et son isolement presque absolu ; il en résulte que, pour éviter les surprises, il éloigne de la colonne les éclaireurs et les flanqueurs de même que les pointes et les patrouilles destinées à les fournir et à les soutenir, en faisant toujours prévaloir sa propre sûreté sur celle des éléments du réseau ; cette obligation absolue de couvrir et de fouiller une grande surface de terrain avec de faibles groupes dispersés rend la marche de la colonne plus lente qu'à l'ordinaire.

En résumé, la conduite d'un détachement de marche est une opération délicate, quelle que soit sa composition ; elle l'est cependant plus si le corps est formé avec des hommes isolés que s'il contient des fractions constituées ; en mouvement comme en station, le terrain environnant doit toujours être considéré comme dangereux, et, pour ne pas se laisser surprendre, le chef du détachement doit constamment envelopper sa troupe de gardes de surveillance et de sûreté suffisamment éloignées.

Lorsque sa mission est terminée, c'est-à-dire quand les hommes sont arrivés à leur destination, le commandant du détachement rend compte à son chef immédiat de tout ce qui intéresse la police, la discipline et l'administration ; il établit, à ce sujet, un rapport écrit, dans lequel il relate, en outre, les détails relatifs au service exécuté, aux marches, aux cantonnements et aux combats qui ont été livrés.

CHAPITRE XI.

DÉTACHEMENT TRANSPORTÉ PAR LE CHEMIN DE FER.

Nous étudierons, dans les grandes opérations de la guerre, les règles relatives au transport des grandes unités par voie ferrée, ainsi que l'organisation et les attributions des diverses commissions chargées de ce soin : actuellement, nous ne nous occupons que des règles militaires relatives au transport des petites unités.

Article I. — Train militaire.

Toute petite unité tactique dont le transport demande plus de 8 voitures a droit à un train militaire facultatif ou extraordinaire dans des conditions déterminées par le règlement ; il en est de même, en cas d'urgence, quelle que soit sa force.

Quand le train est assimilé à un train de voyageurs, il ne doit pas avoir plus de 40 voitures ; il peut en avoir 50 au maximum s'il est assimilé à un train de marchandises.

Les officiers supérieurs sont transportés dans les voitures à voyageurs de 1^{re} classe, les officiers inférieurs dans celles de 2^e classe, les hommes de troupe dans celles de 3^e classe. Les sous-officiers et soldats d'infanterie et de cavalerie légère occupent 9 places sur 10 dans chaque compartiment, toutes les fois que le parcours est inférieur à 150 kilom. ; pour ces deux armes, lorsque le parcours est supérieur à 150 kilom., et pour toutes les autres, quelle que soit la longueur du trajet, les hommes de troupe n'occupent que 8 places sur 10 ; les places laissées vacantes sont prises par les effets d'équipement que l'on ne peut mettre sous les banquettes.

On fait encore usage, pour le transport des hommes de troupe, des wagons à marchandises couverts, dans lesquels on dispose des escabeaux ou des bancs permettant à tous de s'asseoir, et dont la contenance en hommes, ainsi qu'en chevaux, est indiquée d'une manière permanente par une inscription faite dans un cartouche réservé à cet effet sur la paroi longitudinale de la caisse ; cette contenance ne s'applique qu'à l'infanterie et à la cavalerie légère ; elle est diminuée de $\frac{1}{5}$ pour les autres troupes. Chaque wagon à marchandises peut contenir environ 25 à 30 hommes.

Si un train, composé de wagons à voyageurs et à marchandises pour le transport des hommes, fait un long trajet, le chef du détachement doit profiter des haltes pour faire opérer les changements nécessaires des uns aux autres en vue de partager également les fatigues.

En cas d'urgence absolue, les wagons qui sont dans une gare sont employés, de quelque catégorie qu'ils soient, au transport de la troupe.

Pour le transport des chevaux, on fait usage des wagons-écuries à 3 et à 5 stalles : mais ils ne sont pas assez nombreux, et on les réserve pour les chevaux de selle des états-majors. Les chevaux des officiers et de la troupe sont presque toujours entièrement embarqués dans des voitures à bestiaux ou à marchandises qui portent leur contenance indiquée d'une manière permanente dans un cartouche réservé à cet effet sur la paroi longitudinale de la caisse. Les chevaux peuvent être placés parallèlement au petit ou au grand côté du wagon. Dans la disposition parallèle au petit côté, un wagon en contient de 6 à 9 : la contenance indiquée, qui est calculée pour toutes les armes autres que la cavalerie légère, est augmentée d'un pour celle-ci : les chevaux étant presque toujours dessellés, les selles sont alors mises dans des wagons à marchandises qui peuvent en contenir 60, rangées en piles de 5 selles chacune, plus les sacs d'avoine. Dans la disposition parallèle au grand côté qui peut avoir lieu toutes les fois que le wagon a une longueur supérieure à 5^m,40, un wagon contient de 6 à 8 chevaux, mais la contenance est de 2 en plus pour la cavalerie légère, et les selles, en pile de 3, 4 ou 5, ainsi que les sacs d'avoine, sont dans les wagons des chevaux. On met 2 hommes de garde d'écurie par wagon à chevaux.

Les bagages sont placés dans les fourgons ou dans les wagons à marchandises couverts.

Les pièces, les caissons et les voitures de toutes sortes sont transportés sur des trucs ou wagons plats dont chacun peut porter indifféremment deux voitures régimentaires, deux fourgons du train des équipages, deux avant-train et un arrière-train ou deux avant-train d'artillerie de campagne.

La formation et la contenance d'un train militaire sont à peu près les suivantes :

1° Pour l'infanterie :

1 locomotive avec tender ; 1 fourgon du chef de train avec une partie des bagages ; la moitié des wagons de la troupe ; 1 wagon pour les officiers ; l'autre moitié des wagons de la troupe ; les fourgons de bagages ; les wagons portant les voitures ; 1 wagon à frein : au total, 33 wagons environ portant 25 officiers, 1000 hommes, 12 chevaux, 4 voitures, soit un fort bataillon.

2° Pour la cavalerie :

1 locomotive avec tender ; 1 fourgon du chef de train avec une partie des bagages ; 1 plate-forme avec des rampes mobiles ; la moitié des wagons des chevaux ; 1 wagon à selles ; la moitié des wagons de la troupe ; 1 wagon pour les officiers ; l'autre moitié des wagons de la troupe ; l'autre moitié des wagons des chevaux ; 1 wagon à fourrages ; 1 wagon à selles ; les fourgons de bagages ; les wagons portant les voitures ; 1 wagon à frein : au total, 33 wagons environ, portant 10 officiers, 140 hommes, 150 chevaux, 150 selles, 2 voitures et les fourrages, soit un fort escadron.

3° Pour l'artillerie :

1 locomotive avec tender ; 1 fourgon du chef de train avec une partie des bagages ; 1 plate-forme avec des rampes mobiles et des longrines : les wagons de chevaux ; 1 wagon à fourrages ; 1 wagon à selles ; 1 voiture pour les officiers ; les wagons de la troupe ; les wagons du matériel ; 1 wagon à frein : au total, 36 voitures environ, portant 6 officiers, 130 hommes, 120 chevaux, et 20 voitures, soit une batterie légère montée.

Il faut environ 3 trains pour transporter 2 batteries légères à cheval, ou 2 batteries lourdes montées, ou une compagnie du train des équipages forte de 300 hommes, 300 chevaux et 36 voitures.

Le chargement moyen d'un train militaire est de 100 à 150 tonnes.

Dans ces conditions, la vitesse moyenne du train est de 25 à 30 kilom., non compris les délais de service et les haltes qui sont les suivantes : halte de 15 mètres, 1 h. 1/2 au plus après le départ ; halte de 15 mètres toutes les 3 heures au moins ; halte de 2 heures dans un trajet de 24 heures pour donner un repas chaud aux hommes et abreuver les chevaux, et se répétant deux fois par jour pour tout parcours durant plus de 24 heures.

Article II. — Règles militaires d'exécution.

Laissant de côté les règles techniques de l'exploitation et les formalités administratives que nécessite l'emploi des voies ferrées, nous allons simplement exposer les principes relatifs à l'embarquement, au transport et au débarquement des troupes.

Les hommes doivent avoir leur petit bidon rempli d'eau mélangée avec du vin ou de l'eau-de-vie : ils ont leur ration de pain pour tout le trajet, mais pour deux jours seulement et on leur distribuera en route s'ils restent plus de 48 heures en chemin de fer : ils emportent un repas froid pour le matin ; ce repas est fourni par les ordinaires et renouvelé en route si le trajet dure plus d'une journée ; ils prennent chaque jour le café le matin, et un repas chaud le soir dans des gares ou dans les casernes de villes de garnison prévenues à l'avance et qui ont pris les mesures nécessaires pour y pourvoir.

Le dernier repas des chevaux est donné au moins 2 heures avant de les embarquer ; on emporte par cheval, par jour, mais pour 2 jours au plus, une ration de 5 kilog. de foin et de 2 kilog. d'avoine ; si le trajet dure plus de 48 heures, on fournit les fourrages en route à des stations déterminées. A chaque halte pour le repas des hommes, les cavaliers abreuvant les chevaux ; il doit donc y avoir à la station des bornes-fontaines, ou des tonneaux remplis d'eau, et des seaux en toile. On prend, en outre, par cheval, une ration de 2^k,500 de paille de litière et un botillon de 7^k,500 pour soutenir les selles, à raison d'un botillon par 5 selles.

Les hommes embarqués mettent leurs effets d'équipement sous les banquettes ou dans les places laissées vides : ils conservent l'arme droite entre les jambes, le bout du canon en haut ; ils sont autorisés à se servir de la couverture s'il fait froid. Les chevaux restent bridés ; les chevaux de selle sont presque toujours dessellés ; les chevaux de trait conservent leurs harnais ; chaque selle, placée dans un fourgon spécial, est munie d'une étiquette.

Le service de surveillance à chaque station d'embarquement, de halte ou de débarquement, est fait par un poste de police sous les ordres d'un officier ; il comprend : dans l'infanterie,

1 sergent, 1 caporal, 1 clairon et 15 soldats ; dans la cavalerie et l'artillerie, 1 maréchal des logis, 1 brigadier, 1 trompette et 8 soldats : ce poste est placé dans le wagon le plus rapproché de celui des officiers ; il est chargé de veiller à l'observation des consignes données par le chef du détachement après entente avec le chef de gare et le chef de train.

L'embarquement et le débarquement des troupes se fait, autant que possible, dans une gare, à l'aide du quai ; on se sert alors des ponts volants pour embarquer et débarquer les chevaux et les voitures ; mais ces opérations peuvent aussi avoir lieu en pleine voie, et c'est pour ce motif que tout train emporte des rampes mobiles à l'usage des chevaux ainsi que des longrines à l'usage des voitures, pièces et caissons.

Le chef d'un détachement qui doit être transporté par voie ferrée envoie, au point d'embarquement, une demi-heure au moins avant la troupe, un officier, préposé au chargement, auquel est adjoint un sous-officier et le poste de police ainsi que les bagages dont le vaguemestre a la conduite.

L'officier préposé au chargement fait la reconnaissance des voitures dont se compose le train, ainsi que du terrain où le détachement doit se former pour s'embarquer ; il ordonne au sous-officier adjoint de marquer la contenance de chaque wagon à la craie sur le grand marche-pied des wagons à voyageurs, sur le grand côté des wagons à marchandises et sur le rebord des wagons plats, en ayant soin d'observer une série distincte pour numérotter les wagons destinés aux hommes, aux chevaux et aux voitures.

Le détachement arrive à proximité du train au moins $\frac{3}{4}$ d'heure avant le départ dans l'infanterie, 1 heure $\frac{1}{2}$ dans la cavalerie, 2 heures dans l'artillerie et le train des équipages. La durée de l'embarquement ne doit pas être de plus de $\frac{1}{4}$ d'heure pour l'infanterie, 1 heure pour la cavalerie, 1 heure et $\frac{1}{2}$ pour l'artillerie et le train des équipages.

Le chef du détachement se met en relation avec le chef de gare et le chef du train et il prend, de concert avec eux, les mesures nécessaires pour assurer la prompte et bonne exécution de l'opération.

Lorsque la troupe est embarquée, le sous-officier adjoint à l'officier préposé au chargement indique sur le marche-pied de chaque wagon à voyageurs, sur le grand côté de chaque wagon

à marchandises, sur le rebord de chaque trac, mais sur les deux faces de chaque voiture, le numéro de la subdivision qui l'occupe avec ses hommes, ses chevaux ou ses voitures.

Le voyage se fait en observant les prescriptions réglementaires applicables à tout train de chemin de fer.

A chaque halte de quelque durée, le poste de police s'établit conformément aux ordres du chef du détachement, qui s'entend à ce sujet avec le chef de gare et le chef de train ; les officiers préviennent la troupe du temps que doit durer l'arrêt et ils en profitent pour s'assurer que les soldats observent les consignes données.

Pendant le parcours, depuis le moment où le détachement est arrivé au point d'embarquement jusqu'au moment où il a évacué la gare d'arrivée, les relations de la troupe avec les agents, ou réciproquement, se font par l'intermédiaire du chef du détachement, du chef de gare et du chef de train. Le chef du détachement doit prendre toutes les mesures jugées nécessaires par les agents pour assurer le service ; mais, si la proximité de l'ennemi permet de supposer une attaque ou une embuscade, il donne lui-même les ordres destinés à éviter toute surprise, et les agents doivent lui obéir.

A l'arrivée à destination, après avoir fait reconnaître le point où doit se former la troupe, le chef du détachement ordonne de débarquer et d'évacuer aussi rapidement que possible le quai de la gare.

CHAPITRE XII.

DÉTACHEMENT TRANSPORTÉ PAR LA FLOTTE.

Les troupes de l'armée de terre, destinées au service dans les colonies ainsi qu'aux expéditions lointaines dans une guerre maritime, sont transportées par les soins de la flotte de guerre et, en cas d'insuffisance, par des marchés conclus avec des entreprises générales.

Les navires appartenant à l'État et aménagés pour porter les troupes sont des transports-vaisseaux ou des transports-frégates ; les premiers, qui sont peu nombreux, peuvent contenir, mais pour de courtes traversées seulement, 3,000 hommes, ou 1,500 hommes et 300 chevaux ; les derniers peuvent prendre à bord 1,800 à 2,000 hommes, ou 600 à 800 hommes et 350 à 400 che-

vaux ; les navires spécialement réservés au transport des chevaux s'appellent plus particulièrement transports-écuries ; enfin, il en est quelques-uns qui sont organisés comme des ateliers flottants pour faire les réparations.

Laissant de côté la *flotte de combat* qui protège la sécurité des mers, la *flottille* qui fait le service d'éclaireur, et dont le rôle fait partie des grandes opérations, nous ne nous occuperons pour le moment que de la *flotte de transport*, par analogie avec la méthode d'étude déjà employée pour le transport par le chemin de fer.

L'embarquement au départ se fait, autant que possible, dans un port de mer ou en quelque point de la côte favorablement disposé pour rendre l'opération sûre, rapide et peu difficile.

Les troupes sont portées sur leurs navires respectifs suivant les ressources que l'on possède en remorqueurs, chalands, canots et navires de petit tonnage.

Le chaland employé au transbordement a presque la même apparence que celui dont on se sert pour les ponts voilants : c'est un petit bâtiment à fond plat, à côtés droits et dont l'avant est en saillie ; il est en tôle d'acier, démontable en 10 tranches.

Chaque chaland peut, quand la mer est belle, porter :

Soit une forte compagnie de 200 hommes ;

Soit une pièce d'artillerie légère, avec son avant-train, son caisson, 6 chevaux et 12 servants.

Le chaland est mis en mouvement par les procédés du touage, de la remorque ou des avirons. Quant l'embarquement des troupes est terminé, l'équipage du transport embarque les chalands à bord, ou le long des flancs du navire, pour qu'ils puissent servir de même au débarquement.

Pour indiquer comment les troupes de l'armée de terre sont installées à bord pendant la traversée et quel service elles y font, supposons un régiment de trois bataillons transporté sur un vaisseau-transport.

Le régiment entier est installé dans la batterie basse :

Le 1^{er} bataillon est à tribord derrière, en commençant par la 1^{re} compagnie ;

Le 2^e bataillon est disposé dans le même ordre à babord derrière ;

Un demi-bataillon du 3^e bataillon est placé de même à tribord devant ;

L'autre demi-bataillon du 3^e bataillon est symétriquement installé par rapport au précédent à babord devant.

Les sacs des hommes de troupe sont placés sur des filières le long de la muraille du navire.

Toutes les fois que la sécurité des mers n'est point troublée, les armes de la troupe sont mises en caisse, depuis le moment de l'embarquement jusqu'au débarquement ; elles ne sont rendues à la troupe, pendant la traversée, qu'en cas de nécessité.

Pour la nourriture, chaque compagnie est partagée en escouades de 10 hommes, dont un caporal ; les plats impairs sont à tribord et les plats pairs à babord.

Une compagnie entière, avec ses officiers, est de service à tour de rôle pendant vingt-quatre heures ; elle fournit une garde composée de 1 sergent, 2 caporaux et 18 hommes pour le service intérieur des factions ; 2 escouades de cette compagnie sont chargées des corvées de distribution ; 2 autres escouades font les corvées de propreté dans l'espace affecté aux troupes ; le reste de la compagnie est employé au service de la pompe à eau douce.

Lorsque cette compagnie a rempli pendant vingt-quatre heures les divers services ci-dessus énoncés, elle fait encore pendant une journée la corvée qui consiste à hisser et à vider les escarilles provenant de la machine ; pour ce travail, elle est divisée en 2 sections qui se relèvent en même temps que l'équipage du vaisseau.

Les factionnaires, lorsque les armes sont mises en caisse, sont armés d'un sabre fourni par les soins de la marine.

Pendant la traversée, le chef du détachement reste, comme s'il était à terre, chargé de tous les détails concernant la troupe qu'il a sous son commandement ; mais, quel que soit son grade, il ne peut donner aucun ordre au commandant du navire ; c'est la responsabilité seule de celui-ci qui est engagée et il faut, par conséquent, qu'il ait seul la direction ; à cet égard, le commandant du transport se trouve dans les mêmes conditions que le chef d'un train : le commandant du détachement transporté de l'une ou de l'autre façon doit se soumettre aux exigences du service, se conformer aux prescriptions que leur communiquent les agents responsables et veiller à ce qu'elles soient exécutées par la troupe qu'il commande.

Le débarquement est une des opérations les plus difficiles d'une guerre quand il s'opère en présence de l'ennemi ; il faut alors que la flotte de combat ait déblayé le terrain et pris des positions empêchant tout retour offensif tenté par la flotte de l'adversaire. Le choix du point de débarquement se fait de concert entre le commandant du détachement et du transport, lorsque l'opération a un caractère aussi maritime que continental ; si la guerre est essentiellement maritime, c'est le commandant du transport qui décide ; quand l'expédition est territoriale, le commandant du détachement désigne le point où il faut débarquer.

Le débarquement se fait de préférence sur une plage : c'est une nécessité toute technique qui a de graves inconvénients si l'adversaire occupe fortement la côte, car les bords de la plage forment, par rapport à la flotte, un arc concave en avant duquel l'ennemi peut croiser ses feux de façon à rendre l'accès périlleux, souvent même impossible.

En vue du point de débarquement, le transport jette l'ancre et débarque ses chalands ; tous les canots sont mis à la mer ; toutes les chaloupes à vapeur sont prêtes à prendre les remorques.

Pour débarquer les troupes sur la plage, les chalands et les canots se placent en file ; les petits canots sont à touche-terre, les plus gros sont derrière eux de façon que les troupes puissent, en passant successivement de l'un à l'autre, sauter enfin à terre sans risquer de mouiller leurs munitions.

Dans cette opération, les canons légers de montagne sont mis par les marins sur leurs affûts de terre et ils vont se placer sur les points avantageux pour aider les tirailleurs et maintenir les troupes ennemies de l'armée de terre, tandis que la flotte de combat veille du côté de la mer et sur les côtes voisines.

En cas d'un retour offensif de l'adversaire, si les tirailleurs étaient forcés de se rembarquer, les canonnières de la flotte replaceraient les canons légers sur leurs affûts marins et continueraient le feu, les pièces étant sur les embarcations.

Lorsque le détachement a débarqué, l'opération se continue d'après les principes que nous avons émis dans les leçons précédentes.

CHAPITRE XIII

CONCLUSION.

Les *Titres IX et X du cours d'art militaire* ont, ainsi qu'on peut s'en assurer d'après l'exposé des règles qu'ils contiennent, de nombreux points de contact. Le combat, considéré comme action isolée, n'est souvent, en effet, que le dernier acte d'une opération détachée. Dans cette étude, comme dans celle des camps, des colonnes et des systèmes de surveillance et de sûreté, nous n'avons pu donner les exemples historiques d'où nous avons déduit les principes émis : il nous eût fallu trop de développements pour les reproduire d'une manière profitable : nous en avons choisi cependant un grand nombre, surtout dans les guerres qui ont eu lieu depuis 1789, et nous en publierons ultérieurement le *Recueil*. Nous avons, du reste, fait déjà ressortir combien sont importants les *exercices de tactique appliquée*, en ce qui concerne les petites opérations de la guerre : il est évident que l'application des règles de tactique, dans des circonstances de temps et de lieu variant à l'infini, peut seule permettre à l'officier inférieur de se préparer à l'art de conduire les troupes. Il est toutefois utile de remarquer que, si la fiction de la guerre peut se faire aisément en temps de paix pour ce qui concerne les petites unités tactiques en station ou en marche, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit du combat et des opérations détachées : il y a alors une combinaison d'éléments moraux et matériels que l'on ne peut reproduire et dont on est forcé de faire abstraction, quelle que soit leur importance : malgré cet inconvénient, il est certain que l'examen et l'étude, sur le terrain, des principales règles à admettre pour la défense et l'attaque des divers objets ou parties du sol ainsi que pour la conduite des détachements, sont encore indispensables. La meilleure préparation pour tout officier qui veut se mettre à hauteur de ses devoirs comporte donc l'étude des guerres modernes, la recherche des exemples permettant de poser des principes et l'application de ces principes à diverses circonstances locales : c'est, du reste, la méthode qui a été conseillée et pratiquée par Napoléon I^{er}, Gouvion Saint-Cyr, Marmont,

Suchet, etc. ., par ces généraux illustres qui doivent être nos guides en pareille matière.

CHAPITRE XIV

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous avons déjà cité, à la fin des *Titres V, VI, VII, VIII et IX*, la plupart des ouvrages dans lesquels nous avons encore puisé, pour le *Titre X*, les principales règles relatives aux opérations détachées : nous mentionnons, en outre, les suivants :

Titres IX, XI, XIV et XVIII de l'ordonnance du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne ;

Titres IV et V du règlement du 13 octobre 1863 sur le service dans les places de guerre et villes de garnison ;

Agenda d'Etat-major, 1874 ;

Manuel de connaissances militaires pratiques, par un officier d'état-major, 1873 ;

Conférence sur l'emploi des chemins de fer à la guerre et sur la télégraphie militaire, par M. le commandant Prévost, 1869 ;

Aide-mémoire portatif de campagne, pour l'emploi des chemins de fer en temps de guerre, par M. l'ingénieur Body, 1870 ;

Règlement général pour les transports militaires par chemins de fer, 1874.

ERRA A

Page 68, ligne 39, lisez : 304,000 au lieu de 306,000.

— ligne 41, lisez : 371,000 au lieu de 421,000.

Page 70, lignes 17, 18 et 19, lisez : Il étudie les projets des grandes manœuvres et la préparation des opérations militaires.

Page 95, ligne 18, lisez : 1 dépôt de 2 compagnies au lieu de 1 compagnie.

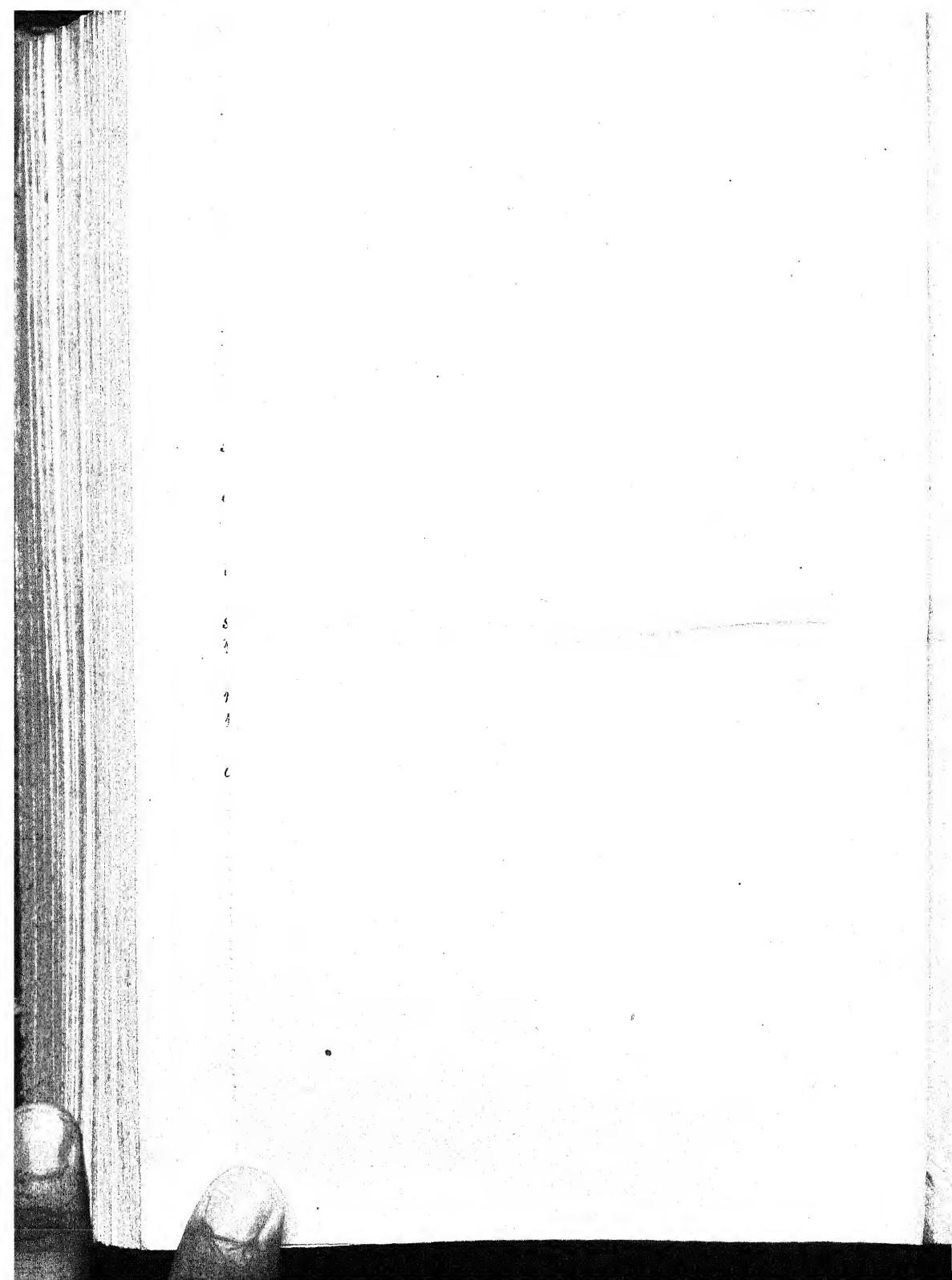


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
TITRE PREMIER. Préliminaires : Système militaire d'un État...	5
— II. Organisation de l'armée française.....	65
— III. Organisation et institutions de l'armée allemande.	129
— IV. Organisation et institutions des armées anglaise, austro-hongroise, belge, danoise, espagnole, italienne, russe, suédoise et suisse.....	193
— V. Tactique théorique des petites unités.....	257
— VI. Propriétés tactiques du terrain.....	321
— VII. Les petites unités tactiques en station.....	385
— VIII. Les petites unités tactiques en marche.....	449
— IX. Les petites unités tactiques au combat.....	513
— X. Les petites unités tactiques en détachement.....	577

355.54
Call No. BAR

Accession No. 13213 Vol. 1.

Title Cours D'Art Militaire.

Author Barthelemy, H.

FOR CONSULTATION
ONLY